Mai-Juin 1905 — Tome LV

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Seizième Année



PARIS-VIe

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMV

KRAUS REPRINT

Nendeln/Liechtenstein

1969

Reprinted with the permission of
Mercure de France
KRAUS REPRINT
A Division of
KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED
Nendeln/Liechtenstein
1969
Printed in Germany
Lessingdruckerei Wiesbaden

GOBINEAU ROMANCIER

(LES PLÉIADES)

—

Le comte de Gobineau n'est plus tout à fait un inconnu en France. On apprend à estimer ce gentilhomme délicat et hautain, savant et perspicace, diplomate et artiste. On commence à étudier l'ethnologiste, le moraliste que les Allemands admirent depuis vingt ans, en le dénaturant un peu. Ce compatriote que nous ignorions est un grand homme et, au moins, l'un de ces génies de second ordre qui ne sont vraiment des génies que par la pensée, parce qu'ils ont mieux aimé vivre que de s'attarder à produire une œuvre durable par sa forme. S'ils moururent méconnus, c'est pour avoir surtout négligé d'être, comme les vrais littérateurs, les ouvriers de leur propre gloire.

Le comte de Gobineau prépara longuement, laborieusement, son énorme *Essai sur l'Inégalité des Races humaines*. Il mit une grande érudition dans son *Histoire des Perses*. Mais, dans ses œuvres d'ordre plus strictement littéraire, — souvenirs de voyages, nouvelles, roman, — il compose à peine, il écrit vite, travaille quelques pages, pour son plaisir, parce qu'elles l'intéressent, et les relie à d'autres, hâtivement, par des raccourcis qui surprennent ou par des récits embarrassés qui ennuyent. Il faut tout lire, pourtant, parce qu'on est sûr de rencontrer, quand on s'y attend le moins, des phrases qui font penser ou des traits à la Stendhal, serrés en quelques mots expressifs.

Dans ces œuvres secondaires, l'écrivain est tel que fut l'homme. Il aimait, il recherchait les anecdotes, les faits singuliers. Et, comme Stendhal, il mettait toute sa passion à les noter, à les comprendre. Mais Stendhal, partout, restait un original. Gobineau passait pour un bavard.

Un bavard, qui avait de la facilité, de l'abondance, une imagination plutôt méridionale: voilà l'impression de quelques-uns de ceux qui l'ont rencontré dans le monde. Il s'y montrait superficiel à souhait, selon son devoir de diplomate. Un de ses anciens collègues des Affaires étrangères, à qui l'on demandait s'il se souvenait de lui, s'exclamait : — « Ah ! le bon Gobineau! Je crois bien que je le connais... » Le *bon* Gobineau ! Rien ne pouvait lui déplaire davantage, car il avait pour cette bonté-là un dédain nietzschéen.

Il réservait ses idées pour quelques intimes, très rares, de plus en plus rares. Presque personne ne lisait ses livres. La plupart des gens qu'il fréquentait n'en avaient jamais entendu parler. Comme il avait du sens critique et un juste orgueil, il connaissait sa valeur. A se voir incompris, il souffrait, mais il était gentilhomme et cachait son ressentiment en ayant beaucoup d'esprit.

Après 1870, quand il put penser que la réalité justifiait certaines de ses idées, son pessimisme l'aigrit au point que sa position de représentant du gouvernement français à l'étranger devint très difficile. On le lui fit comprendre et, en 1877, il finit par accepter sa retraite.

Ses derniers jours eussent été très sombres s'il n'avait gardé, malgré le changement de son caractère, quelques amis dévoués et s'il n'avait rencontré en Wagner un homme — et un grand homme — qui s'intéressa à son œuvre et dont il crut être compris.

§

Pour bien juger les œuvres secondaires de Gobineau, il faut se rappeler qu'il fut d'abord homme de lettres, avant d'être diplomate. De 1835 à 1848, il cherche à vivre de sa plume. Il publie des romans qui n'ont que le mérite d'être introuvables aujourd'hui. M. Robert Dreyfus a découvert un exemplaire du *Prisonnier chanceux* dans un cabinet de lecture de la rue Saint-Lazare : c'est un roman en trois volumes publié chez

Louis Chlendowski, 8, rue du Jardinet, à Paris, sans date.

M. André Hallays — qui fut, en France, le premier à s'occuper sérieusement de Gobineau — m'a prêté le seul exemplaire qu'on connaisse de *Ternove*, que les gobinistes allemands et M. Ernest Seillière lui-même ont failli confondre avec *le Voyage à Terre-Neuve*. *Ternove* parut en feuilletons dans *le Journal des Débats*. Il fut réuni en trois petits volumes, édités à Bruxelles, en 1848, à la « librairie de Tarride, rue de l'Ecuyer, 8, vis-à-vis de la rue de la Fourche. (1) » Gobineau a utilisé pour ce roman les mémoires écrits par son père, Louis de Gobineau, qui accompagna le comte d'Artois en Belgique quand Napoléon fut revenu de l'île d'Elbe. Au milieu d'une intrigue sentimentale très banale, il y a quelques pages d'un grand intérêt historique sur l'état des esprits à l'époque de la fuite du roi. Le style est mauvais, très mauvais.

M. Spoelberch de Lovenjoul a découvert un autre roman-feuilleton de Gobineau : *les Aventures de Jean de La Tour-Miracle*. Il fut publié dans *la Quotidienne* à partir du 3 mars 1846.

Enfin on attribue à Gobineau *les Aventures de Nicolas Belavoir*, quatre volumes parus en 1852-53, et signés du pseudonyme d'Ariel des Feux ; c'est une suite d'intrigues conçues à l'imitation des romans d'Alexandre Dumas.

Il faut joindre à ces romans de jeunesse *l'Abbaye de Typhaines*, un roman historique que Gobineau publia en 1867. M. Ernest Seillière (2), « pour expliquer l'insignifiance trop évidente de ce livre », jugea que ce devait être une œuvre de jeunesse. Son hypothèse se trouve confirmée par le témoignage de la famille du comte. Cette étude de la formation des communes au temps des premiers Capétiens, exposée au cours d'un récit dramatique, appartient à l'époque des débuts de l'auteur.

Tous ces romans n'ont aucune valeur littéraire. Gobineau, jeune homme travailleur, qui prépare un ouvrage considérable, les écrit au courant de la plume, dans le but de gagner un peu d'argent. Son avenir est transformé par son entrée aux Affaires étrangères (juin 1849), grâce à l'amitié d'Alexis de Tocqueville. En 1855, il hérite de son oncle, Thibault-Joseph,

(1) Cf. André Hallays, *Journal des Débats*, 25 avril 1903.

(2) Ernest Seillière, *le Comte de Gobineau et l'Aryanisme historique*, p. 295.

et devient châtelain de Trye-en-Vexin. Désormais, il n'écrira plus que ce qu'il voudra écrire.

§

Ce ne fut qu'à la fin de sa carrière, pendant son séjour à Stockholm, qu'il publia un nouveau roman, *les Pléiades* (1). Il le préparait depuis longtemps en y songeant, mais il le composa rapidement, comme il faisait toujours, parce que, par tempérament, il était prompt. Et il avait énormément de choses à mettre dans ce livre qui, sous sa forme commode de roman, se prêtait à tout contenir.

Le principal cadre de l'action et des intrigues est la petite principauté allemande de Burbach, conçue d'après les souvenirs que Gobineau garda de son séjour à Francfort en 1855.

Il n'y a pas de tableau plus parfait des mœurs de l'Allemagne d'autrefois. Autour du prince régnant Jean-Théodore, s'agite une cour en miniature, où les passions humaines se déploient dans un cadre restreint. C'est tout un monde pourtant, un monde que Gobineau anime magistralement. Quand il paraît n'être qu'un conteur presque maladroit qui enchevêtre plusieurs histoires et s'y embrouille, on le voit se ressaisir, retrouver le point de vue duquel ce qu'il a montré doit être observé pour prendre sa juste valeur dans l'ensemble. Il est un vrai réaliste en ce sens qu'il fait comprendre la vie telle qu'elle est, un peu selon la manière de Tolstoï dans *Anna Karénine* et *la Guerre et la Paix*.

Comme romancier, il a cette supériorité sur tant d'autres qu'il est un homme prévenu par ses voyages, ses observations, ses études. Il en résulte que sa psychologie n'est pas systématique. Elle ne cherche pas à tout expliquer. Elle accepte que des sentiments, des actes soient inexplicables et elle les comprend comme tels. « La race humaine se promène dans les ténèbres ! »

Gobineau, dans ses livres théoriques, dans son *Essai sur les Races* spécialement, élève un système et ne craint pas de faire violence à certains faits pour les contraindre à lui donner raison. Devenu romancier, quand il est presque un vieillard, il n'ose plus que regarder et comprendre. Il peut essayer de

(1) Nous ne parlons pas ici des nombreuses nouvelles de Gobineau. Quelques-unes sont des petits romans exquis.

faire revivre ses jeunes pensées dans des héros selon son goût. Au moment de les mêler aux autres hommes, son réalisme l'oblige à faire d'eux non des fantoches que deux ou trois idées conduisent comme des fils de marionnettes, mais des êtres qui vivent, qui croient vouloir certaines choses et agissent pourtant au hasard, selon la suite implacable des événements. La raison, la volonté, l'intelligence n'y sont plus que de petites choses superficielles entraînées dans un jeu insondable.

Il raconte honnêtement les faits, tels qu'ils découlent les uns des autres. Quelquefois, mais rarement, il s'interrompt pour contempler le petit monde qu'il imagine. Il écrit : « Voilà comme tout s'arrangeait ou se dérangeait à Burbach. L'existence se développait dans des âmes de différentes espèces, de différentes valeurs... Au point de vue de la perfection idéale, il y avait, peut-être, beaucoup à dire contre les uns ; les autres suivaient naturellement leur pente. Personne ne voulait faire le mal, même ceux qui erraient dans les sentiers dangereux. Certaines affinités puissantes se jouaient un peu des conventions humaines les plus respectables. N'est-ce pas l'histoire du monde entier? D'ailleurs, si tout se passait ici-bas suivant la régularité inflexible des théories, le moindre des inconvénients, c'est que personne ne vaudrait la peine d'être regardé, rien n'inspirerait ni la curiosité, ni l'intérêt, il n'y aurait pas de conflits à observer, et, finalement, rien à décrire, rien à apprendre. » Et le seul plaisir, c'est apprendre et comprendre.

§

Dans ce milieu, qui résume tout un monde, le comte de Gobineau introduit des personnages qui ont chacun une individualité bien définie et représentent, d'après les intentions de l'auteur, les principales civilisations modernes. Ces personnages appartiennent à l'élite des nations, aux *Pléiades :* les premiers chapitres expliquent ce titre mystérieux. Ils forment une sorte de prologue assez différent, comme forme, des autres parties du roman.

Trois voyageurs se rencontrent aux bords du lac Majeur : un Anglais, Wilfrid Nore ; un Français, Louis de Laudon ; un Allemand, Conrad Lanze. Après avoir parcouru l'Isola-Bella, ils dînent dans une auberge et leur admiration pour la nature

qu'ils ont contemplée, en les enivrant peu à peu, les amène aux confidences. Le beau crépuscule sur les eaux du lac et les rives piémontaises les exalte au point qu'ils s'y sentent « transportés hors du monde vulgaire, et devenus des sortes de farfadets pourvus de corps, mais de corps absolument disproportionnés avec la puissance prépondérante de la partie pensante... ». Quand il a vérifié que ses deux compagnons ont atteint à ce même état d'esprit, Nore développe sa pensée et il commence de cette manière étrange :

— Nous sommes trois calenders, *fils de rois...*

Arthur de Gobineau, dès son enfance, s'était passionné pour les *Mille et une Nuits*. Son précepteur allemand, venu de l'Université d'Iéna, développa en lui le culte du monde oriental. Au collège, il prit en aversion les études latines, tandis qu'il travaillait par plaisir les langues d'Orient. De même que Stendhal aimait à se dire Milanais, Gobineau eût volontiers renié sa patrie occidentale par amour de cette Asie persane, iranienne, où il croyait reconnaître des hommes plus semblables à lui-même. Gobineau, Iranien : cette inscription sur sa tombe résumerait presque toute sa pensée.

Il ne faut donc pas trop s'étonner qu'il fasse parler l'Anglais Wilfrid Nore à la façon des conteurs asiatiques. Nous avons pris l'habitude de trouver naturelles les citations latines et grecques que tant de nos écrivains transcrivent à tout propos : c'est une manière de témoigner de la filiation qui lie nos traditions intellectuelles et le monde gréco-latin. Gobineau nie cette filiation ou, du moins, il la regrette. S'il y a un enchaînement entre sa pensée et des traditions anciennes, il la cherche en interrogeant ses origines. Car l'essentiel, dans l'homme, c'est le sang et la race. Il se flatte d'appartenir à l'aristocratie ariane venue en France par le nord de l'Europe ; il est donc logique que, méprisant la Grèce et Rome, il retrouve ses véritables parents intellectuels aux époques et aux lieux de la terre où les ancêtres arians ont fondé une civilisation digne d'eux. Pendant ses longs séjours en Perse, Gobineau crut découvrir autour de lui les vestiges de ce « printemps de l'humanité ». Il écrit : « Les sots sont si rares en Asie qu'on ne saurait faire une catégorie de leurs contraires. » Et, plus loin : « En aucune chose je n'ai jamais

aperçu la vulgarité en Asie. » Ne croirait-on pas entendre Stendhal parler de ses Milanais ?

Apprenons donc à juger sainement l'apport de ces pays privilégiés dans le domaine intellectuel et à retrouver autour de nous les traces de ce passé oublié. L'Anglais Wilfrid Nore en ressuscite l'esprit quand il s'exprime comme le conteur asiatique :

— Nous sommes trois calenders, fils de rois...

Par ces mots, il entend des êtres doués « de qualités particulières, en vertu desquelles ils s'élèvent naturellement au-dessus du vulgaire ». Ils ont « un tempérament hardi et généreux, étranger aux suggestions ordinaires des naturels communs. Leurs goûts ne sont pas ceux de la mode : ils sentent par eux-mêmes, et ils n'aiment ni ne haïssent d'après les indications du journal ». Ces qualités qui les distinguent, l'indépendance de leur esprit, la liberté de leurs opinions sont les privilèges de leur noble origine. Par une « combinaison mystérieuse et native » se trouvent réunis en eux des éléments précieux que leurs ancêtres « possédaient en toute plénitude et que les mélanges des générations suivantes par d'indignes alliances avaient pour un temps déguisés, voilés, dissimulés... mais qui, *jamais morts*, reparaissent » soudain en ces fils de rois. Et cela est, quelle que soit la condition sociale où ils se trouvent.

Gobineau fait intervenir ici quelques-unes des idées qui lui sont chères sur l'influence du mélange des races. Mais il n'insiste pas et se détourne de ces problèmes pour définir longuement le caractère de chacun de ses « fils de rois ».

§

Wilfrid Nore et Conrad Lanze, dans leurs confidences, racontent bien « la vérité vraie », mais non « toute la vérité ». Ils s'en tiennent tous les deux à une énumération des faits extérieurs, et leur réserve pourrait faire croire « qu'ils n'ont jamais de leur vie, ni l'un ni l'autre, regardé une femme ». Laudon, au contraire, ne cache rien de sa vie sentimentale. Pourtant Nore et Lanze ont, tous les deux, un amour passionné qui commande leurs actes, tandis que Laudon n'est, en réalité, qu'un gentilhomme élégant, passablement vaniteux, léger dans ses affections comme dans sa vie.

C'est ce Louis de Laudon qui représente *le Français* en face de ses deux compagnons. Il paraît que Gobineau a prêté à ce compatriote quelques traits du caractère de M. de Rochechouart qui fut, en 1862 et 1863, attaché à la légation de France en Perse au moment où le comte y était ministre plénipotentiaire. M. de Rochechouart avait l'esprit vif. Il s'intéressa beaucoup aux idées de M. de Gobineau, au point de devenir un peu son disciple, et il alla mourir très jeune à Saint-Dominique en laissant quelques études agréables sur la Chine. Certainement, ce fut un homme intelligent, mais assez superficiel pour que Gobineau lui en gardât rancune : il me semble que l'auteur a résumé dans le personnage de Laudon les travers, les ridicules et aussi quelques-unes des qualités des Français que sa carrière diplomatique l'obligeait à fréquenter. Il devait être sévère pour des gens si aimables, mais si différents de lui et auxquels ses fonctions l'obligeaient à ressembler. A rester si souvent hors de son pays, il finit par le méconnaître. Les désastres de 1870-71 justifiaient son pessimisme. Il l'exagéra encore quand il vit les tendances nouvelles du gouvernement français.

. Louis de Laudon est, à tout prendre, le portrait ressemblant d'un gentilhomme français de l'époque du second Empire. Il est élégant, spirituel, avec infiniment de distinction. Il possède « une foule de délicatesses, de perfections petites, mais charmantes, de raffinements particuliers auxquels l'esprit français seul peut prétendre ». Il a « des lueurs de tout » qui lui permettent de se faire sur toutes les questions une opinion suffisamment précise pour causer dans le monde avec originalité.

Par sa bouche, Gobineau affirme que le trait principal du caractère des Français de son temps est « la peur horrible de passer pour dupes et la résolution bien arrêtée de tout faire au monde afin d'éviter un pareil malheur ». Contre cette peur on s'arme de bon sens. Lorsque la belle, la sublime Olympe Berlier vient raconter qu'on va vendre ses meubles et qu'il lui manque quinze mille francs parce que son riche ami d'Amérique la lâche par jalousie, Laudon, tout de suite, craint « d'être attrapé ». Il demande à réfléchir, envoie un bouquet de roses et raconte l'histoire à son cercle où elle lui fait un succès.

Il s'en vante. « La vie élégante ne donne pas seulement à

l'intelligence cette netteté, cette précision, cette sûreté de jugement dont les gens du monde ont seuls l'usage, elle fournit surtout les moyens d'apprécier les choses à leur valeur véritable et de ne rien surfaire. C'est par là qu'on ôte aux passions ce qu'elles ont d'aveugle et d'entraînant. »

Dans ces sentiments, Laudon n'a eu garde de sortir jamais de France : « Paris ne contient-il pas tout ! » Plus tard, voyageant presque malgré lui, il s'intéresse à des choses nouvelles. Mais, dans sa manière d'y prendre intérêt, il conserve sa tournure d'esprit « comme il faut ».

En présence de Nore, « il le sentait résistant à la main et d'un autre tempérament que le sien ». Il avait de plus en plus l'impression de sa solidité. Quand Nore exprimait une idée, rarement Louis en apercevait la source et en voyait la portée; généralement cette idée lui paraissait plus étrange que juste; « car ce qu'il appelait justesse devait nécessairement être court, commencer dans le connu et finir dans le banal. Cette stérilité, que les Français décorent du nom de précision, indignait Wilfrid Nore, mais ne le rendait pas aveugle pour le fond de loyauté et de droiture qu'une *triste éducation* et une *fausse pratique de la vie* n'avaient pas entamé chez son ami ».

En amour, Laudon est aussi irrésolu, aussi timide. Il éprouve pour la femme de son ami Gennevilliers un sentiment profond. Il ne peut se passer d'elle; mais il n'imagine pas qu'il puisse rien exiger en retour. La présence de Lucie lui suffit; la perfection du sentiment qu'elle lui inspire l'empêche d'y rien changer. Quand il avoue à ses amis son amour pour elle, il s'écrie qu'il serait au désespoir si elle venait à l'aimer : « Ce serait le plus grand malheur qui pût nous arriver à l'un et à l'autre ! » Et il s'arrange de façon à ce que rien de semblable ne se produise. De son côté, la jeune femme est prudente, elle connaît le monde et ne voudrait rien risquer.

Cet amour ressemble beaucoup à de l'amitié. Laudon l'exagère *en lui-même*, sans rien montrer. Il trouve son bonheur « à la française », en fixant ses joies autour de cette femme et en les augmentant par une cristallisation stendhalienne. La crainte du désordre, avec tous les tumultes qu'il entraîne, le détourne de désirer davantage.

Si Laudon n'avait pas quitté Paris, il serait probablement resté toujours fidèle à ce sentiment. Il aurait partagé son temps

entre son cercle et l'intérieur de ses amis Gennevilliers. Occupé seulement des choses quotidiennes et des devoirs mondains qui remplissent la vie du Parisien, il se serait laissé vivre sans passion, content de ses heureuses habitudes. Mais la rencontre de Wilfrid Nore le transforme en changeant son horizon. Alors, très vite, ce qu'il prenait pour un grand amour s'évanouit; il s'éloigne de Lucie sans regret, parce que plus rien d'elle n'occupe son imagination.

Il commence une nouvelle existence en se créant des besoins nouveaux.

On m'avait donné une manière de vivre que j'avais revêtue docilement ; je la croyais la seule bonne. Heureusement pour moi, j'ai porté cet habit dans des endroits où il s'est déchiré et j'en ai reconnu la mauvaise étoffe. J'en cherche un autre.

Il va vivre auprès d'un homme étrange, le marquis de Candeuil, dont il subit l'influence. Par lui, il comprend les joies que donne la science.

Ce Candeuil est un autre Français dont le caractère est dépeint d'une manière si vivante que quelques auteurs — et parmi eux MM. André Hallays et Ernest Seillière — ont cru y reconnaître Gobineau lui-même.

Candeuil, marquis et riche, s'est retiré du monde. Il est allé vivre à Wilna, après avoir « tiré cette ville au sort parmi toutes celles d'Europe ». Il a renoncé à son titre et à son nom et il se fait appeler Casimir Bullet. Il porte ce pseudonyme ridicule non par humilité, mais pour n'être plus *qu'un homme*. Chez lui, on s'asseoit sur un escabeau ; c'est la cellule du moine, moins le crucifix. Il y a des livres. Par eux, Casimir Bullet s'efforce de tout abstraire pour se détacher de tout.

A Laudon, qui vient lui demander conseil, il dit : « Ferme ton cœur. » Et il ajoute :

Il faut aimer son pays sobrement, afin de pouvoir lui pardonner beaucoup; il faut tout aimer de même, au monde, dans le même but, car tout a besoin d'indulgence...

Mais Casimir Bullet n'est pas lui-même facilement indulgent, car il est systématique. « Il avait ou n'avait pas reçu de la nature un esprit droit et judicieux » : c'est une chose dont le sentiment seul peut décider. Mais il avait le don de s'obstiner, une fois sa conviction bien établie.

Possédant « d'assez grandes lumières, ayant constamment lu, surtout l'histoire, à force d'examiner les séries des faits humains, il s'était dégoûté de ceux qui les fabriquent. Quand une chose lui apparaissait sous un jour vrai ou faux, mais admirable pour lui, il avait ce pouvoir,cette vertu, de *ne pas dévier*, pour quelque séduction que ce fût, des conclusions qu'il en tirait et de la ligne de conduite à laquelle il s'attachait ». Ces lignes ont été souvent citées, parce qu'on veut y reconnaître, avoué par lui-même, l'entêtement de Gobineau à soutenir les thèses aryanistes une fois établies dans *l'Essai sur l'Inégalité des Races*. Mais cela ne suffit pas pour qu'il soit possible de penser que Casimir Bullet, c'est Gobineau. Ce ne pourrait être qu'une des faces de son esprit, lorsque, aigri par les circonstances, vieilli par l'âge, il chercha à développer en soi un stoïcisme qui dérivait logiquement de la conception ariane de l'honneur.

La vérité est que Gobineau, comme tous les romanciers qui sont surtout des penseurs, a fait exprimer par ses héros quelques-unes de ses opinions personnelles. Du moins a-t-il eu le mérite de faire d'eux, avant tout, des êtres qui vivent, qui souffrent, qui aiment, autant qu'ils pensent.

§

Wilfrid Nore est Anglais. Dès le début de ses confidences, il prend à partie Laudon :

Vous autres Français, vous vous êtes fait, de vos voisins d'Angleterre, un type, assurément le plus bizarre et le plus faux...

Nore est à peu près un personnage des romans de Rudyart Kipling.

A l'époque où parurent *les Pléiades* (1874), une telle peinture du caractère anglais devait surprendre le lecteur français. Mais Gobineau, dans ses voyages, avait rencontré partout ces insulaires anglo-saxons dont le déracinement n'altère pas l'énergie et la volonté. Il admirait ces hommes d'action que son aryanisme lui expliquait. Aussi Nore est un de ses personnages privilégiés, de ceux qu'il fit conformes à son propre idéal.

Né à Bagdad, où vit son père, Nore y grandit loin de l'Angleterre, mais ses lectures, ses pensées, les paroles paternelles lui rendent présente la patrie qu'il ne connaît pas. Ses rêves la placent au-dessus de tous les autres pays. Cette con-

fiance en sa race le garantit de toute autre influence. Ni l'exotisme, ni le charme des civilisations anciennes qui sont à sa portée ne peuvent plus agir sur lui.

Avec ce fonds de caractère, on devient capable de supporter tout. Nore a un ami qui passe sa vie, depuis l'âge de dix ans, à croiser sur les côtes de l'Inde. « De son existence entière, il n'avait pas dit trente mots de suite à une femme européenne. » Un jour, il s'éprend d'une indigène de douze ans et aussitôt il la catéchise pour la rendre conforme à son rêve. Après la troisième prédication, la néophyte s'enfuit avec un conducteur d'éléphants. Voilà les aventures qui forment ces jeunes hommes, les rendent méfiants, silencieux, réfléchis, avec des convictions morales hautaines.

Nore rencontre Miss Harriet Coxe, fille d'un prédicant distributeur de bibles. Il l'aime tout de suite, dès qu'il l'a vue au milieu d'un campement de Mountefiks où elle accompagne son père. Il l'aime parce qu'elle est Anglaise, « Anglaise non pas d'Asie, des colonies ou de Malte, mais Anglaise d'Angleterre ». Elle a, à ses yeux, un peu du prestige de la patrie inconnue. Désormais, cet amour remplit toute la vie de Nore.

Harriet n'est pas belle. Elle est une pauvre fille qui suit son père. Celui-ci remplit scrupuleusement sa tâche de missionnaire. C'est un métier ingrat, bien que les peuples de l'Asie aient promptement su tirer profit de ces distributions de gros livres : « Les Chinois s'en servent en guise de tuiles pour les maisons ; les Persans, plus littéraires, emploient les reliures à l'habillement de leurs propres livres... » Rien ne rebute Mr. Coxe. Harriet collabore à cette œuvre par sa connaissance de plusieurs langues. Elle coud, elle range, elle lit : ce qui ne sert à rien ne l'intéresse pas. Elle est plus âgée que Nore ; elle n'est pas du même monde que lui, qui appartient à l'aristocratie anglaise. Quand elle s'aperçoit que le jeune homme l'aime, elle se dérobe, cache son sentiment, cherche à lui faire croire qu'elle ne l'aime pas. Nore court le monde, voit l'Angleterre, qu'il ne trouve pas conforme à ses rêves, et n'oublie pas Harriet. Il finit par avoir raison de ses scrupules et l'oblige à un aveu qui les unit.

Gobineau a traité avec amour ce caractère d'Harriet Coxe. C'est une fille saxonne faite pour se vaincre elle-même et vaincre les autres. Elle se domine, « sans faiblir une seconde dans sa

résolution de ne pas rendre autrui témoin de ses défaillances ». C'est la femme faite pour une vie d'action et de luttes. Gobineau compare sa beauté à la Beauté vue par « Phidias et Praxitèle ». Pour ceux-ci et au regard de la tradition, Harriet n'est pas belle. Elle est belle pourtant, dit Gobineau : elle a « la beauté d'une ère qui n'est pas celle de la joie, mais celle de la vie doublée et redoublée ».

La volonté et l'effort, voilà ce qu'il admire.

§

Le troisième *fils de roi* est un jeune sculpteur allemand, Conrad Lanze, en réalité fils de M. le professeur Lanze, qui occupe une place éminente à Burbach, grâce à la confiance et à l'amitié que lui témoigne le prince Jean-Théodore. Tous les jours, le professeur et son souverain ont un entretien qui leur est devenu aussi nécessaire à l'un qu'à l'autre. La famille Lanze est le modèle des familles allemandes. Mme Lanze s'occupe des choses du ménage et Mlle Liliane cultive dans sa petite imagination tous les rêves des jeunes filles allemandes de dix-huit ans. Longtemps retenu par le correct capitaine de Schorn, si majestueux dans son uniforme, le cœur de Liliane s'émeut de la rencontre de Wilfrid Nore. C'est un flirt léger où Nore se laisse entraîner un instant malgré ses engagements. Il admire cette enfant fraîche et charmante, et il regarde comme un spectacle heureux son épanouissement rapide sans penser que le sentiment qu'il inspire contribue à cette transformation morale. Liliane, à son piano, met dans son jeu une ardeur nouvelle qui étonne son père.

— Tu fais des progrès, lui dit le vieux professeur. Tu étudies davantage. Ma fille, l'étude est tout dans ce monde...

Wilfrid Nore n'est pas du même avis ; il réplique :

— L'étude n'amène pas ces sortes de transformations ; c'est l'âge seulement et un peu de l'aptitude à s'émouvoir qui tient à beaucoup de circonstances...

Pendant que le professeur allemand cherche des arguments pour prouver la toute-puissance du travail, la jeune Liliane croit que Nore la devine et elle s'en va pleurer de joie dans sa chambre.

Mais Nore raconte tout à Harriet. Harriet, mieux que lui, es rend compte du danger qu'il court dans cette petite aven-

ture. Elle en souffre un peu, mais elle a l'habitude. Et la jeune Liliane, après sa déconvenue, finit par épouser le bel uniforme du capitaine de Schorn.

Conrad Lanze a intéressé la comtesse Tonska, une grande dame polonaise qui représente dans *les Pléiades* le monde slave mystérieux, à moitié asiatique, dont la sensibilité a un si grand attrait pour les races occidentales qu'elle surprend et déconcerte. La comtesse Tonska ressemble beaucoup à une aventurière. A Burbach, elle a une intrigue avec le prince Jean-Théodore. Tous les hommes éminents du pays et ceux qui y passent se rencontrent dans son salon. Conrad, attiré par elle, puis retenu malgré lui, finit par l'aimer.

Et il l'aime bientôt au point de braver son souverain quand il s'aperçoit que c'est lui son rival. A force d'amour et de fidélité, le bon Conrad transforme Mme Tonska ou, du moins, il parvient à la convaincre qu'elle est devenue assez différente d'elle-même pour pouvoir l'aimer. Avant d'en arriver là, il a dû souffrir ses caprices de coquette et de longues humiliations. Mais un Allemand n'est-il pas un être opiniâtre qu'une idée ou un amour rendent également capable de tout supporter ?

Parmi les gens que Conrad rencontre chez la comtesse, il se trouve un jour un naturaliste norvégien arrivé de Sumatra. Ce savant fit de ce qu'il avait vu des descriptions tellement saisissantes, empreintes de tant de grandeur que, là, pour la première fois, Conrad comprit à quel point les hommes supérieurs grandissent au milieu des études spéciales qui accablent les esprits médiocres.

Le professeur Stursen, avec sa tête de taureau mugissant, sa taille athlétique et ses recherches sur la mâchoire inférieure du bison, nous abreuva d'autant de poésie, et d'une poésie aussi élevée et aussi pure, aussi brillante et aussi sérieuse que l'aurait pu faire Eschyle lui-même...

Cette tirade passionnée, placée dans la bouche de Conrad, c'est une observation de Gobineau, réaliste, admirateur fervent de la nature et de la vie, qui glisse dans les récits de ses personnages de tels traits rappelant son attitude intellectuelle.

§

Il y a dans *les Pléiades* un grand nombre de personnages

qui se mêlent dans des intrigues aussi compliquées qu'elles le pourraient être dans la vie réelle. La petite ville de Burbach est vivante : elle existe, on voit ses rues paisibles, ses maisons de pierre sombre, ses jardins, sa campagne boisée où les familles font des promenades qui préparent longuement des fiançailles. Au milieu de cette tranquillité, une cour s'agite auprès du prince et de son entourage. D'un côté, la princesse souveraine est « une portière bien née », mauvaise, pointue, dont la seule distraction consiste à susciter des intrigues. Ailleurs, un cadet dégénéré professe des opinions subversives tout en faisant des dettes partout où il cherche à distraire son ennui. Il y a la princesse héréditaire qui épouse un jeune homme de mérite, froid, « ayant une teinte de religiosité qui le rend agréable à sa femme, et un goût prononcé pour l'étiquette ».

Très à part de ce petit monde vit le prince Jean-Théodore. Il paraît que cette figure curieuse a été imaginée par Gobineau d'après des traits empruntés au roi Charles XV de Suède et à l'empereur du Brésil Dom Pedro. Il avait pu étudier le premier pendant son séjour à Stockholm et l'on sait qu'il se lia d'amitié avec le second quand il alla représenter le gouvernement français à Rio de Janeiro. De ces deux souverains, il fit un seul personnage.

Jean-Théodore ne s'intéresse guère aux fonctions qu'il exerce par pouvoir héréditaire. Il sait bien que sa petite principauté n'a pas d'avenir et qu'elle disparaîtra un jour ou l'autre dans une de ces combinaisons où des puissances, contre lesquelles il ne peut rien, trouveront à se mettre d'accord aux dépens des plus faibles. Malgré l'effort qu'il fait pour prendre au sérieux ses devoirs de souverain, peu à peu il cesse d'être un prince pour devenir un homme. Il n'a qu'un titre qui lui pèse, puisque son pouvoir n'est qu'illusoire : il finit par abdiquer pour vivre et aimer dans un exil où il devient libre.

Jean-Théodore a rappelé à Burbach son oncle le duc Guillaume de Woerbeck, frère aîné de son père, désigné, par conséquent, pour porter la couronne, mais qui, s'étant dépouillé de son avantage d'aînesse en faveur de son cadet, est entré au service de l'Autriche et a épousé une jeune personne pauvre, de sang dalmate. De cette union morganatique est née Aurore, qui devient comtesse Pamina. Guillaume, veuf, nommé lieute-

nant général par son neveu, reçoit dans son domaine de Monbonheur les amis Nore, Laudon et le professeur Lanze. Le prince Jean-Théodore ne se plaît que dans ce milieu savant, où l'on entend le vieux Lanze s'écrier :

— Ainsi vous partagez les opinions d'Agassiz...

Dans de pareils moments, l'esprit se dégage de ce qui l'attriste ou l'inquiète ; il s'élance dans une sphère où le chagrin n'atteint pas, où ce qui manque disparaît. Alors, on ne vit pas dans un passé funéraire, ni dans un avenir voilé d'obscurs et tourmentants secrets ; on est tout au présent ; on le tient, et non pas le présent transitoire, mais l'éternel présent dans lequel s'épanouit la nature... Quand vous êtes plusieurs compagnons ainsi occupés à l'interroger et à l'entendre, et que vous comprenez ses réponses de la même manière, à peu près au même degré, vous pouvez vous dire que vous êtes aussi près du bonheur qu'il est accordé aux hommes d'y arriver.

La jeune comtesse Aurore égaye ce milieu sévère. Jean-Théodore, insensiblement, en vient à ne plus pouvoir se passer de sa chère présence :

Chacun finit par tomber d'accord que le prince aimait Aurore. Aussitôt les inductions, les suppositions se donnèrent carrière et la malveillance s'amusa. Ce n'étaient, dans toute la cour, que propos courant de l'un à l'autre, et ce train de méchancetés déborda dans la ville. La comtesse Pamina fut assaillie de sympathies intéressées, s'empressant de chercher fortune auprès d'elle... Tandis que la majorité des gens trouvaient agréable et utile de faire parade de leur moralité en laissant carrière à la malignité, d'autres, se croyant plus adroits, arboraient le culte de l'indulgence chrétienne, ou celui de la sentimentalité philosophique, et assuraient qu'on doit tout pardonner à l'amour sincère. Quelques-uns allèrent plus loin : dans une extase de loyalisme, ils déclarèrent le souverain au-dessus des règles ordinaires.

Après l'abdication, la mort de la princesse permet le mariage de Jean-Théodore et d'Aurore. Aux dernières pages du livre, ils mènent une vie heureuse en Sicile, sous le ciel méditerranéen.

Le style des *Pléiades* est inégal. Mais, comme on a pu en juger par ce qui précède, Gobineau s'attache surtout à la peinture des caractères et c'est par là qu'il intéresse. Un romancier, qui crée des personnages, ne peut les former que d'après

sa conception personnelle de la vie. Si tant de romans sont vulgaires, tout en essayant d'être vrais, c'est que leurs auteurs sont à peu près sans culture véritable. L'attrait d'un roman comme *les Pléiades* est dans la supériorité intellectuelle du romancier, observateur assez pénétrant et assez génial — il faut bien le dire — pour avoir conçu des idées qui, opposées le plus souvent aux opinions courantes de son époque, ne prennent de la valeur qu'aujourd'hui par l'influence qu'elles exercent et par leur ressemblance avec les pensées qui répondent le mieux à la sensibilité du nouveau siècle.

JACQUES MORLAND.

EN MANDCHOURIE

PIÈCE EN UN ACTE

—

PERSONNAGES

FEODOROV	Colonel
IVANOV	Lieutenant
SEMEN	Soldats
L'ÉLÉGANT	Soldats
LE JUIF	Soldats
L'ENFANT	Soldats
LE SCHISMATIQUE	Soldats
1er SOLDAT	Soldats
OSSIPOV	Journaliste

(Il fait nuit. Des soldats dorment sur une hauteur formant une plate-forme qu'enferment de grosses pierres. Ils sont étroitement blottis les uns contre les autres, car il fait froid et toute la campagne est couverte de neige à perte de vue. Ils sont tordus en des attitudes forcées, violentes, comme s'ils se débattaient contre des cauchemars. Une silhouette d'homme agenouillé se détache dans le fond. A droite, deux officiers causent assis sur des pierres.)

SCÈNE I

FEODOROV. — IVANOV

IVANOV : — Eh bien, mon colonel, et le convoi?

FEODOROV (*bourru*) : — Pas arrivé.

IVANOV : — Comment pas arrivé?... C'est à n'y rien comprendre. Il y a bientôt cinq jours qu'il est parti de Moukden. C'est invraisemblable. Il ne peut tarder, maintenant; mais ce retard est bien fâcheux : hier, quatre hommes morts de faim.

FEODOROV : — Sans compter ceux qui sont morts cette nuit.

IVANOV : — Et il y en a, sûrement.

FEODOROV : — Dame ! La nuit est froide. (*Silence.*)

IVANOV : — Quand je les vois affalés comme ça (*il montre les soldats couchés*),il me semble parfois qu'ils ne dorment plus, qu'ils sont déjà morts et que je suis là tout seul, le seul homme dans cette atroce Mandchourie glacée.

FEODOROV : — Ah! ce ne sera pas drôle pour celui qui crèvera le dernier.

IVANOV (*agité*) : — N'avez-vous rien entendu, mon colonel?

FEODOROV : — Non, rien.

IVANOV (*se levant*) : — Si c'était le convoi? On réveillerait les hommes et on mangerait... on mangerait... On a faim.

FEODOROV (*bas*) : — Le convoi n'arrivera pas.

IVANOV (*nerveux*) : — Qu'est-ce que vous me dites là? C'est impossible. Mais à quoi pensent donc les chefs?

FEODOROV : — Assez, lieutenant. Les chefs n'y peuvent rien. Le convoi a été attaqué en route et pillé par les Khoungouses. J'en ai eu la nouvelle cette nuit.

IVANOV (*furieux*) : — Et vous coupez là-dedans?

FEODOROV : — Dans quoi?

IVANOV (*criant*) : — Pillé! Allons donc... vous ne le croyez pas vous-même. A quoi bon mentir? ça ne fera plus rien pour votre avancement, puisque nous allons tous crever de faim aujourd'hui ou demain.

FEODOROV (*sévère*) : — Lieutenant!

IVANOV (*brutal*) : — Il n'y a plus ici de lieutenant ni de colonel, il y a deux hommes, moi et vous... et vous, vous mentez.

FEODOROV (*impassible*) : — La faim vous fait délirer. Aussi ne relèverai-je pas vos injures, mais je vous avertis que, si vous portez la main sur moi, je vous casse la figure.

(*Il fait siffler sa cravache.*)

IVANOV : — Je vous hais, je vous méprise, menteur que vous êtes... vous savez aussi bien que moi que le convoi n'est jamais sorti de Moukden, que cette histoire de pillage est bien une histoire de voleurs, mais qu'il a été pillé avant de sortir, le convoi... quand il était encore en billets de banque... oui, volé, par ceux qui volent toujours, qui s'engraissent de notre mort, par des généraux, par des ministres et par leurs catins. Et vous, vous voudriez aussi nous endormir avec des histoires de Khoungouses! Ah! si je n'étais pas si affaibli, je vous tuerais avec joie pour avoir menti... (*Il a prononcé ces derniers mots d'une voix menaçante, mais encore retenue, la figure presque contre celle du colonel.*)

FEODOROV (*impérieux*) : — Ne criez pas. (*Il sort de sa poche*

des biscuits.) Bouchez-vous la gueule avec ça... Pas tout! (*Il partage.*) Le reste sera pour les deux gosses.

IVANOV (*se jetant avec avidité sur les biscuits*) : — Ah! (*Il dévore.*)

FEODOROV (*plaçant les biscuits près de deux soldats qui dorment enlacés*) : — Des volontaires! Personne ne les forçait à venir ici. Pauvres enfants! Quelle folie!

IVANOV (*mangeant*) : — Oui, quelle folie!

FEODOROV : — Des frères. Ça vous a seize et dix-sept ans. C'est riche, gai, aimable, des garçons charmants... charmants. (*Un silence.*) C'est bien triste.

IVANOV (*mangeant*) : — Mon colonel, vous pouviez vous cacher et manger ces biscuits tout seul. Vous êtes meilleur que vous ne voulez le paraître.

FEODOROV : — Peuh! (*Sévère.*) Seulement, tout à l'heure, quand je vous donnais les biscuits, si vous n'aviez pas cessé de crier, je vous tuais comme un chien; votre affaire était claire. Ça n'aurait pas fait un pli.

IVANOV : — Ah!

FEODOROV : — C'est la guerre; quand les soldats ont faim, ils se mutinent et quand ils se mutinent, on les tue. Il n'y a que ça. Je vous préviens que, si ceux qui doivent m'obéir, soldats ou officiers, faisaient mine de raisonner, j'en abattrais plus que d'ennemis. Tenez-vous-le pour dit. (*Un silence.*)

IVANOV : — Mon colonel?

FEODOROV : — Eh bien?

IVANOV : — Personne ne sortira donc vivant d'ici?

FEODOROV (*bas*) : — Personne.

IVANOV : — Mon colonel. Abandonnons cette position maudite, où nous allons mourir bêtement, sans profit. Battons en retraite.

FEODOROV (*haussant les épaules*) : — Les Japonais nous la couperaient, la retraite. Autant mourir ici... Et puis, c'est moi qui commande, je pense?

IVANOV : — Mais...

FEODOROV : — Alors, vous voudriez vous rendre? (*Silence.*)

IVANOV (*avec hésitation*) : — Mais... non...

FEODOROV : — Sachez, lieutenant, que je n'ai plus guère confiance en vous... Je vous tiens à l'œil.

UN SOLDAT (*s'étirant*) : — Oh ! les canailles... les canailles... (*Il se rendort.*)

FEODOROV : — Allons-nous-en. Nous approchons du réveil. Tous ceux qui ne sont pas morts rêvent à présent ; c'est le moment où le soldat est dangereux, dangereux comme une bête féroce... Eloignons-nous. Un malheur est vite arrivé. Pour un rien on nous mettrait en pièces. Allons-nous-en... ça vaut mieux. (*Il prend le lieutenant par le bras. Ils sortent.*)

SCÈNE II

Ier SOLDAT. — LE JUIF. — SEMEN. — LE SCHISMATIQUE. — L'ÉLÉGANT. — L'ENFANT. — SOLDATS

1er SOLDAT (*à l'homme agenouillé*) : — Tais-toi, Juif. (*Un instant*). Tais-toi, saleté de Juif. Je veux dormir.

LE JUIF : — Je prie, moi, j'ai bien le droit de prier, peut-être ?

1er SOLDAT : — Tu pries?.... Moi, je ne sais pas prier. On ne m'a pas appris. Quand j'étais gosse, ma mère travaillait dans une usine, et quand elle ne travaillait pas, elle était toujours saoule et alors elle me tapait dessus. (*Mélancolique.*) Probable qu'elle est claquée, la vieille. Crois-tu ?

LE JUIF : — Est-ce que je sais, moi ?

1er SOLDAT (*voix dolente*) : — J'ai jamais eu de père. Est-ce qu'elle sait seulement comme elle a attrapé cela, la vieille...., c'est peut-être le vent ensemençant les forêts qui lui a jeté cela dans le ventre.... fils du vent... Alors depuis ma petite enfance, aussi loin que je puisse voir, j'ai toujours travaillé. L'hiver, j'allais ramasser du bois mort dans la forêt et l'été, ma mère me louait à des mendiants ambulants. Et puis, je l'ai lâchée pour courir les routes. Une fois même, j'ai poussé jusqu'à la mer.... Comment veux-tu que j'aie appris à faire ma prière?.... Je ne sais pas les mots qu'on dit. On ne peut pourtant pas parler à Dieu comme au premier bonhomme venu. Quel est ton avis ?

LE JUIF : — Bien sûr que non.

1er SOLDAT : — Voilà. A présent que je voudrais faire ma prière, je ne sais pas ce qu'il faut dire. (*Silence, le Juif prie.*)

1er SOLDAT : — Dis donc, Juif. Qu'est-ce que c'est que cette prière que tu marmottes ?

LE JUIF : — C'est la prière des morts.

1er SOLDAT : — Pour ceux qui sont morts?

LE JUIF : — Non. Pour ceux qui vont mourir.

1er SOLDAT (*timide*): — Alors, tu peux bien prier pour moi aussi.

LE JUIF (*farouche*) : — Pour toi? Tiens, pourquoi donc? Je prie pour moi et pour personne autre, pour moi seul.

1er SOLDAT : — Ah! (*Silence.*) Dis donc, Juif?

LE JUIF : — Qu'est-ce qu'il y a encore?

1er SOLDAT : — Après ma mort, j'aurai personne à prier pour moi; ni père, ni mère, ni frère, ni sœurs.....

LE JUIF (*avec mépris*) : — Eh bien, et le vent?

1er SOLDAT : — J'ai deux biscuits. Si tu veux prier pour moi, je te les donne.

LE JUIF : — Jamais. Tu m'en donnerais cent que je dirais encore non. Vous pourrirez tous en terre étrangère comme des chiens. Ici, moi seul connais les mots infaillibles qui font contempler aux morts la gloire de Jéhovah.

SEMEN (*en se réveillant, il a entendu les dernières paroles du Juif. Ricanant*) : — Tu mens, sale Juif!

LE JUIF : — Je mens !

SEMEN (*se levant, agité*) : — Il n'y en a pas, de Dieu.

LE JUIF : — Tais-toi !

SEMEN : — Avant, j'hésitais, je me disais : peut-être qu'il y en a un, peut-être qu'il n'y en a pas. Maintenant, je sais, puisqu'on va mourir. Il n'y a rien.

1er SOLDAT (*menaçant*) : — Si, il y a un Dieu.

SEMEN : — Il n'y en a pas, imbécile. Tu sais, moi, je suis pas un saint. A seize ans, j'ai fichu une bourrade à ma vieille, dans le bidon. Je sais pas si c'est ça qui l'a escoffiée, mais, trois mois plus tard, elle est morte. A dix-huit ans, on m'a coffré pour vol avec effraction. A peine sorti de la boîte, j'y suis retourné pour vol simple.

1er SOLDAT : — Tu n'es qu'une fripouille.

SEMEN : — Des fois. Mais ton bon Dieu, s'il existait, serait plus fripouille que moi. Quand on voit ce qu'on voit ici : des plaines où il y a plus de morts que de pierres!... S'il y en a un, il n'est pas en Mandchourie.

1er SOLDAT (*exaspéré*) : — Moi, je ne sais pas prier, alors il me pardonnera pas, mais le Juif, lui, sera sauvé, parce qu'il

sait les mots qu'il faut dire.(*Semen ricane.*) Il y a un Dieu, ou je te tue, fumier!

SEMEN (*menaçant*) : — Essaie donc, abruti! (*La baïonnette, lancée par le 1er soldat, effleure la joue de Semen, qui a saisi son arme et est prêt à bondir. Le Juif s'interpose.*)

LE JUIF (*criant*) : — Au secours! A l'assassin! (*Plusieurs soldats se sont levés. D'autres tournent paresseusement la tête.*)

UN SOLDAT (*couché*) : — Ça va finir, cette vie-là? Qu'est-ce qu'il y a?

LE JUIF (*avec effroi*) : — Ils se tuent.

LE SOLDAT : — Au diable! Tuez, massacrez, estropiez, saignez, mais fermez ça, qu'on dorme au moins tranquille. (*Des soldats maintiennent Semen et s'efforcent de le calmer.*)

SEMEN (*au 1er soldat*) : — Toi, je te retrouverai, mon petit.

UN SCHISMATIQUE : — Semen, tu ne tueras pas.

SEMEN : — Non, je vais me gêner! Et pourquoi ça?

SEMEN (*calmé*) : — Tu as raison. (*Il s'assied sur une pierre.*) Tu es un drôle de corps, toi. Tu ne veux pas qu'on tue, tu nous supplies de ne pas tirer sur les Japonais... Alors, pourquoi que tu t'es engagé comme volontaire, aussitôt la guerre déclarée ?

LE SCHISMATIQUE : — Je croyais qu'on ne tuerait pas.

(*Les soldats rient.*)

UN SOLDAT (*riant*) : — Il croyait qu'on ne tuerait pas à la guerre !

LE SCHISMATIQUE : — Je le croyais. Il y a cinquante ans, une guerre terrible éclata. Le Tzar avait rassemblé une armée formidable. Mais elle fut bientôt détruite et tous les soldats moururent. Alors, le Tzar leva une seconde armée, plus formidable encore. Deux mois après, tous les hommes étaient morts. Alors le Tzar se mit dans une telle colère qu'il rompit sa canne contre le sol et ordonna de former une troisième armée de tous les paysans valides. Mais mon grand-père, se souvenant de la parole du Christ : tu ne tueras pas, refusa d'obéir. On le fouetta, et, comme il s'obstinait, on lui coupa le nez, puis les oreilles. Ensuite, on l'exila en Sibérie avec toute sa famille. Quand mon père fut en âge d'être soldat, il fit comme son père ; on le mit en prison, on le fouetta ; mais comme il était déjà en Sibérie, on ne l'exila pas, et on ne lui coupa ni le nez, ni les oreilles. Moi, on ne m'inquiéta pas. Mais quand j'appris

que la guerre était déclarée, je m'enrôlai de mon plein gré, parce que je croyais qu'on ne tuerait pas. (*Tout le monde rit.*) Je croyais que les deux empereurs amèneraient chacun un million de soldats, que les généraux placeraient les ennemis sur deux grandes lignes, face à face, à la distance de quinze pas, homme contre homme, canon contre canon, baïonnette contre baïonnette et que les empereurs diraient : à présent, enfants, allez-y, tuez-vous.

(*Détonation.*)

UN SOLDAT (*criant*) : — Un obus... A terre ! (*Tout le monde se jette à terre, excepté le Schismatique. L'obus a éclaté contre un des pics voisins.*)

UN SOLDAT : — Les voilà repartis, les diables jaunes.

LE SCHISMATIQUE : — Moi, je ne pouvais pas douter que les soldats lèveraient la crosse en l'air, qu'ils casseraient les fusils, qu'ils encloueraient les canons, et que de toutes les bouches sortirait enfin le cri de la paix. J'ai cru que le jour était arrivé, que les portes des prisons allaient s'ouvrir, que les boulangeries seraient à tout le monde et que s'amoncelleraient les viandes pour que chacun puisse en prendre à sa faim. Et c'est pour voir ces jours-là que je suis venu ici. Je me suis trompé, mais il est proche. Aucun de nous ne le verra puisque aucun de nous ne verra celui de demain... Aussi ne tirez pas, ne tuez pas ; il viendra le jour de la paix... de la paix... (*Détonation.*)

UN SOLDAT (*au Schismatique*) : — A terre...! Bon Dieu...! Cette fois, ils ne nous manqueront pas. (*Le Schismatique tombe blessé.*)

LE SOLDAT : — Je te l'avais dit qu'ils visaient juste.

LE SCHISMATIQUE : — Oh ! que je souffre. C'est là, dans le ventre, que j'ai mal. Enfants, abritez-vous, fuyez, sauvez-vous, il vaut encore mieux mourir de faim. Traînez-moi contre cet arbre... là... Je vous en prie, et, si je meurs, ne me jetez pas dans le ravin. Mettez mes mains en croix et tournez-moi la tête vers l'Orient.

(*On le traîne vers le fond de la scène.*)

SEMEN (*aux soldats*) : — Il radote, le vieux. La paix ne viendra pour les pauvres que lorsqu'on aura démoli tous les riches, tous les nobles, pas avant. Alors, on pourra tout partager en paix, selon la justice...Mais il faut d'abord dégringoler

les riches, les nobles, les bourgeois. Avec leurs enfants et leurs femmes, et leurs chiens. Alors, on commencera une nouvelle vie. Mais il faut avant tout descendre *tous les officiers*. Bon Dieu ! quelle belle vie qu'on s'arrangerait maintenant qu'on sait ! Que j'ai faim !... que j'ai faim !...

UN SOLDAT : — Tiens ! V'là l'Elégant qui se réveille. Monsieur se lève ?

L'ÉLÉGANT (*se levant*) : — Est-il arrivé, ce convoi ?

UN SOLDAT : — Il n'arrivera pas.

L'ÉLÉGANT (*apathique*) : — La belle affaire ! un convoi de biscuits pour des hommes qui se font crever la peau et du fourrage pour des chevaux crevés et mangés depuis longtemps !... (*Il rit.*)

LE JUIF : — Oui, mangés... Je le disais bien que les rations étaient trop fortes, qu'il fallait prévoir, économiser.....

L'ÉLÉGANT : — Tais-toi donc, Juif. Tu ne donnais pas ta part aux chiens.

SEMEN : — Tu bâfrais comme un officier.

L'ÉLÉGANT : — Et ce n'est qu'à coups de bottes dans le derrière qu'on arrivait à te faire lâcher prise.

UN SOLDAT (*qui se tenait derrière le Juif agenouillé, lui a subitement appliqué un terrible coup de pied dans le dos*) : — Comme ceci.

SEMEN (*bondissant*) : — Croyez-vous que ça sonne !

DES VOIX : — Encore ! encore : (*Et avec un entêtement de brute, le soldat porte un nouveau coup au Juif pâle de terreur, qui, cette fois, roule à terre.*)

DES VOIX. — Vlan ! — Ça y est. — Un beau coup de quilles ! Tu ne peux donc pas te tenir ? (*Le Juif s'est relevé, mais trop tard ; les soldats ont fait cercle, et, dès qu'il se redresse, de nouveaux coups l'abattent.*) Aie donc ! — Tiens ! — Prends encore ça ! — (*Cris de triomphe.*) Ah ! ça craque ! — Avez-vous entendu ? Ça craque ! — Saigne donc, sale Juif, saigne donc ton sang puant de putois ! — Attendez : laissez-moi, j'ai des bottes neuves. A coups de talon ; à coups de talon sur le pif ; regarde-moi ça !.. Ça y est ! — Encore ! (*Cri général.*) L'œil a coulé ! (*Le Juif a réussi à rompre le cercle. Il fuit en zig-zag, comme une bête affolée, les mains sur la figure. Mais partout se dressent de nouveaux ennemis ; les soldats près desquels il passe, et qui semblaient dormir, bondissent sur*

leurs pieds et de formidables coups abattent ou font dresser le lamentable fuyard. Quand ils ont frappé, les soldats se recouchent. Par une sorte de convention tacite, pas une main, pas un bâton ne se lèvent sur lui : le Juif sera déchiqueté à coups de bottes. Il disparaît, poursuivi par une vingtaine de soldats. Un grand silence se fait sur la scène. On a l'impression que chaque oreille est tendue, que tout le monde attend et devine quelque chose. Soudain, retentit un gémissement aigu, strident, auquel répond un grand cri de joie. C'est la curée.)

1er SOLDAT (*pendant cette scène il s'est signalé par sa férocité. Après la fuite du Juif, il est resté comme pétrifié. Il se jette à terre en hurlant*) : — Horreur ! Horreur ! Oh quelle chose dégoûtante que ce sang de juif ! (*Il tombe en convulsions.*)

SEMEN : — Des cordes, vivement, les amis ! Ligottez-le ! Vite, vite ! C'est terrible à voir. Quand il y en a un qui tombe comme ça, ça s'attrape. Dépêchez-vous, ça s'attrape, je vous dis. Je le sens, moi.

UN SOLDAT (*saisissant Semen par le bras*) : — Vas-y, toi, puisque tu es si pressé.

SEMEN : — Je ne peux pas ; je ne peux pas ! (*Il éclate en sanglots ; des soldats se sont jetés sur le premier soldat et le maintiennent.*)

UN SOLDAT : — Tiens-lui bien la caboche.

UN AUTRE : — Non, ce qu'il grouille !

UN AUTRE : — Ça se calme tout de même.

UN AUTRE : — Le v'là en faiblesse.

UN AUTRE : — A moins qu'il ne soit crevé. (*Ils se dispersent, indifférents.*)

LE SCHISMATIQUE (*gémissant*) : — Ah ! Ah ! est-ce que j'ai dormi ? Il fait déjà presque jour. Il m'a semblé que vous faisiez du bruit tout à l'heure ; qu'on criait. Peut-être que je rêvais. (*Silence.*) Ah ! oui !... on pleure, c'est bien... c'est la paix... enfin ! (*Il ferme les yeux.*)

L'ÉLÉGANT : — Voyons, Semen. Qu'est-ce que tu as à pleurer comme ça ?

SEMEN (*avec un entêtement puéril*) : — J'ai faim... j'ai faim...

L'ÉLÉGANT : — Quoi : il faut se faire une raison. Moi aussi, j'ai faim. Est-ce que je pleure ? (*Agité.*) Ça vous abat, ça vous ramollit de pleurer, et ça fait du mal aux autres.

UN SOLDAT : — As-tu bientôt fini, Semen? On n'a pas le droit de pleurer d'une façon pareille.

L'ÉLÉGANT (*menaçant*) : — Ah! ferme ça. En v'là assez. C'est insupportable! Te tairas-tu?

SEMEN (*avec un mouvement de bras comme pour éviter un coup*) : — Je ne pleure plus. Ne me tuez pas. (*Un silence.*) Dis donc, l'Elégant, il ne se débat plus?

L'ÉLÉGANT : — Non, mais il fait encore des grimaces.

SEMEN : — Ne le regarde pas. Asseyons-nous là, comme ça, nous ne le verrons pas.

L'ÉLÉGANT : — Si tu veux.

SEMEN : — Raconte-moi quelque chose de ta vie... une histoire... Tu as eu une belle vie, toi!

L'ÉLÉGANT : — Ah! oui, une douce et belle vie, une vie agréable que j'ai eue. J'étais valet de chambre chez un prince. Le matin, à neuf heures, une femme de chambre venait me réveiller en m'embrassant. Elle s'appelait Annette, une petite gueule chiffonnée et toute rose. Moi, ça m'émoustillait. Je lui faisais signe de venir dans mon lit. Elle, elle faisait mine de ne pas vouloir. Mais je te l'empoignais, mon bonhomme, et il fallait bien qu'elle vienne. (*Et il rit, comme au souvenir d'une chose extrêmement drôle.*)

SEMEN (*impatient*) : — Et après?

L'ÉLÉGANT (*avec un sourire ignoble*) : — Après, mon vieux, je m'envoyais du café au lait dans un immense bol, comme qui dirait une soupière bien pleine, où je trempais de larges tranches de pain blanc et de bonnes brioches bien grasses. (*S'arrêtant soudain.*) Ah! C'est drôle la vie!

SEMEN : — Toi, au moins, tu as vécu. (*Il soupire.*) Et dire que tout le monde pourrait vivre comme ça, s'il n'y avait pas de flics. (*Haîneusement.*) Ah! les officiers!

L'ÉLÉGANT (*le regard fixe et délirant à moitié*): — Ah! si je pouvais prendre encore du bon café au lait avant de mourir!

SEMEN : — Tous les riches que j'ai connus m'ont estampé... Au chantier, je travaillais onze heures par jour... A dix ans, quand les enfants des bourgeois font des gâteaux de sable, moi je portais des charges qui me cassaient les bras. J'avais toujours les mains en sang et il me venait de sales boutons sur la figure. C'est le travail qui fait ça. L'entrepreneur s'est enrichi,

et moi, je suis resté pauvre. On n'a fait que m'exploiter... Pourquoi ne l'ai-je donc pas assommé ?

L'ÉLÉGANT (*même jeu*) : — Je voudrais qu'Annette m'apporte de bonnes brioches bien chaudes sur un plateau luisant !

SEMEN (*agité*) : — Ils m'ont tous estampé ; ils m'ont esquinté de coups. Mon père, ma mère, les patrons, tout le monde me détestait. Dans ma famille, personne ne pouvait me sentir ! Pourquoi ? je ne leur avais rien fait. A Noël, chez nous, quand ils étaient tous gonflés de mangeaille, moi, j'avais faim... Quand mes frères étaient saouls, je ne l'étais pas. Voyons, l'Elégant, franchement, trouves-tu ça juste ?... Je ne regrette pas d'avoir tambouriné ma vieille (*un instant*), mais j'aime mieux croire tout de même que c'est pas de ça qu'elle est claquée.

L'ÉLÉGANT (*même jeu*) : — Annette... viens !

SEMEN : — Quand ma femme a crevé, j'avais un rouble. Le prêtre rapace me l'a arraché pour dire une messe... Une messe ! Avec ça, moi je serais allé au cabaret et je me serais fourré dans l'odeur de l'alcool jusqu'au cou, comme dans un bon bain chaud. Quand votre femme meurt, on a besoin de caresses. De boire, ça console. Et puis, quand on a bien bu, on peut penser aux morts. (*Un silence.*) Il m'a volé, ce cochon de prêtre. Pourquoi que je ne lui ai pas cassé les reins ?

L'ÉLÉGANT (*même jeu*) : — Annette !... polissonne !...

SEMEN : — Moi, de mon côté, je n'ai jamais aimé personne... Peut-être seulement ces deux gosses qui dorment là, bien que ça soit des enfants de riches. (*Il les regarde.*) Ils sont si jeunes ! Gentils comme des oiseaux ! (*Brusquement.*) Eh? l'Elégant...

L'ÉLÉGANT (*même jeu*) : — Annette.... tu sais..... je me fâche....

SEMEN (*le secouant*) : — Mais réveille-toi donc!

L'ÉLÉGANT : — Quoi ?

SEMEN (*fébrile*) : — Pourquoi qu'ils ne sont pas encore debout, les gosses?

L'ÉLÉGANT (*agacé*) : — Qu'est-ce que tu veux que j'en sache?

SEMEN : — On a pourtant fait assez de bruit.

L'ÉLÉGANT : — Pour sûr .

SEMEN : — Les as-tu vus bouger ... (*bas*) pendant qu'on tuait le Juif?

L'ÉLÉGANT : — Non.

SEMEN : — Ce sommeil qui n'en finit pas, ça me fait peur. Réveillons-les.

L'ÉLÉGANT : — Si tu veux. (*Ils se lèvent.*)

SEMEN : — Tiens, ils ont des biscuits.

L'ÉLÉGANT : — Ah ! (*Il veut se jeter dessus. Semen le maintient*).

SEMEN : — Brute ! Si tu as le malheur d'y toucher, je te crève. (*Levant la main.*) Tu connais ce poing-là ? Hein ! Attention au mouvement :

L'ÉLÉGANT (*se débattant*) : — Pourquoi ne dois-je pas manger ?

SEMEN : — Parce que le biscuit, c'est à eux... Et puis, tu sais ! je te fais ton affaire. (*Il le jette par terre.*)

L'ÉLÉGANT (*se relevant*) : — C'est pas fini, tout ça.... Tu me le paieras, crapule ! (*Semen s'est approché des enfants. Il prend le cadet par le bras et le secoue doucement d'abord, puis violemment.*)

SEMEN : — Lève-toi, voyons ; tu as assez dormi. (*Bas, avec angoisse.*) Allons, gosse, lève-toi. (*Il le secoue de toutes ses forces.*) Il est gelé.

L'ÉLÉGANT (*qui est monté sur un rocher*) : — Canaille.... Canaille.... Tu vois bien qu'il est mort !

SEMEN (*consterné*) : — Mort !

L'ÉLÉGANT : — Quant je te le dis.

SEMEN : — Et l'autre ? (*Il le secoue.*) Lève-toi ! Debout !

L'ENFANT : — J'ai sommeil.

SEMEN : — Non, ne dors plus ; il faut être raisonnable. C'est mauvais de rester trop longtemps sans bouger par un froid pareil. Et puis, les Japonais vont bientôt attaquer.

L'ENFANT : — Ah !

SEMEN (*lui touchant le front*) : — Ce que tu as froid !

L'ENFANT (*se pelotonnant contre le cadavre de son frère*) : — Oh ! petit frère, comme tu m'as mal tenu chaud. Avant, tu te serrais bien contre moi, et, cette nuit, c'est à peine si je t'ai senti. Ce n'est pas gentil. Pourquoi n'as-tu pas voulu dormir comme toujours, face à face ? Tu as dû te retourner en rêvant, car je n'ai pas senti ton haleine me réchauffer la figure. (*Il l'embrasse.*)

L'ÉLÉGANT : — Réveille-le, gosse.

L'ENFANT (*à l'oreille de son frère*): —Debout! Cette nuit, tu as bien dormi. Tu n'étais pas agité comme les autres nuits. Tu n'as pas crié en rêvant et je n'ai pas senti ces soubresauts violents qui m'épouvantaient... ! Ecoute-moi, petit frère, quand j'écrirai à maman, je lui dirai que tu as été gentil avec moi... Mais lève-toi, ce n'est pas bon de dormir trop longtemps. N'est-ce pas, Semen ?

SEMEN (*brusque*) : — Laisse-le dormir!

L'ÉLÉGANT : — Non, gosse, réveille-le!

L'ENFANT : — Les Japonais vont attaquer... entends-tu, frère? lève-toi. Tu ne voudrais pas que j'aille seul au feu... Nous allons combattre encore l'un près de l'autre. (*Il le secoue.*) Semen, qu'est-ce qu'il a ? (*Il le secoue plus fort.*) Pourquoi ne répond-il pas ?

L'ÉLÉGANT (*criant*) : — Il est mort !

L'ENFANT : — Non, Semen, non; c'est impossible. Je le tenais... je le tenais de toutes mes forces. Je ne l'ai pas lâché un instant... Il n'a pas pu partir comme ça !

SEMEN (*montrant les biscuits*) : — Mange.

L'ENFANT (*pleurant*) : — Mon Dieu, mon Dieu !

SEMEN (*ramasse les biscuits et les met sur les genoux de l'enfant*) : — Mange.

L'ENFANT (*pleurant*) : — Je ne l'ai pas tenu assez serré... Mais j'ai fait tout ce que je pouvais ; on est si faible... J'ai fait tout ce que j'ai pu. Frère, regarde! des biscuits! dix, vingt biscuits... Encore, encore. Je ne peux pas les tenir... Tu vois, je mange...(*Il introduit dans la bouche de son frère un biscuit et il s'efforce de faire agir les mâchoires du cadavre.*) — Mange !... si tu me vois, petit frère, tu dois être content, car en partant tu avais bien faim.

SEMEN (*l'entraînant*) : — Allons, viens, gosse. Mange ici. (*L'enfant mange en pleurant. L'Elégant s'empare du biscuit laissé dans la bouche du mort. Il l'essuie et remonte sur le rocher pour le manger en sécurité.*)

UN SOLDAT (*criant*) : — L'infanterie japonaise !

UN AUTRE : — Elle descend la montagne !

UN AUTRE : — Un régiment entier!

UN AUTRE : — Ah ! plus que ça !

UN AUTRE : — Ils viennent vers nous !

DES VOIX : — Où sont les officiers ? Les officiers ?

SEMEN (*s'élançant vers la foule*) : — Les officiers ? Vous voulez savoir où ils sont ? Ils se sont cachés pour bâfrer, pendant que nous crevons la faim. Ils ont des vivres sous terre, des biscuits, de la viande, des pommes de terre qu'ils mangent entre eux... et de l'eau-de-vie, par centaines de bouteilles. Ils se saoulent la nuit quand on dort, nous autres.

DES VOIX : — Et nous, on a faim pendant ce temps-là. C'est des traîtres. Est-ce vrai ?

SEMEN : — Pour sûr, la nuit ils fouillent nos sacs pour nous voler... Qui c'est qui a vu des officiers mourir de faim ? Au contraire, ils prennent du gras ; c'est des pratiques ; ils sont bien chaudement vêtus. Et quand on sera tous morts, ils fou-tront le camp et on leur donnera des croix et des médailles.

UN SOLDAT : — Voilà les Japonais. Faudrait charger les canons. (*Remous dans la foule.*)

SEMEN : — Allons-nous être assez godiches pour nous faire casser la gueule ? Rendons-nous.

UNE VOIX : — Rendons-nous.

UN SOLDAT : — Les Japonais torturent les prisonniers.

DES VOIX (*peu nombreuses*) : — C'est connu... C'est vrai.

SEMEN : — Ce que vous êtes bêtes ! C'est un truc que les officiers ont trouvé pour nous empêcher de nous rendre... Mais nous ne nous laisserons pas rouler.

DES VOIX : — Il a raison. Rendons-nous... Un drapeau blanc !

SEMEN : — Silence, tas de brutes ! Je n'ai pas fini. Si nous nous rendons malgré les galonnés, nous pouvons être sûrs d'être envoyés en Sibérie une fois la guerre finie. Il ne faut pas qu'on sache ce qui se passe ici. C'est compris ? Il faut leur faire leur affaire, aux galonnés. Ils ne l'auront pas volé. Qu'est-ce que nous risquons ? Il ne faut pas les rater.

DES VOIX : — C'est ça ! A mort les voleurs... les bourreaux... Rendons-nous... Allons les chercher... On va leur couper le sifflet... Où qu'ils sont ?

L'ÉLÉGANT (*ricanant*) : — Dis donc, Semen, je vais les amener. (*Il disparaît.*)

SEMEN : — Rangez-vous des deux côtés. Ceux qui sont couchés restent couchés. Quand ils arriveront, ne bougez pas. Je m'approcherai d'eux tout tranquillement, comme pour faire nos rapports, et puis tout à coup, je les empoignerai tous les

deux à la gorge et je te les étrangle !... du même coup... chacun d'une main.

UN SOLDAT : — Les voilà ! (*Les soldats se rangent. Le colonel entre suivi du lieutenant et de l'Elégant.*)

SCÈNE III

LES MÊMES. — FEODOROV. — IVANOV

L'ÉLÉGANT (*bas au colonel*) : — C'est Semen le plus dangereux... le meneur.

FEODOROV (*sans élever la voix*) : — Approche, Semen. (*Semen s'approche.*) Allons... plus près. (*Le colonel a tiré deux coups de revolver à bout portant. Semen roule à terre. Le colonel tire encore un coup.*) Voilà. (*Les soldats terrifiés font cercle. D'abord ils sont muets, puis on entend de sourdes imprécations. Le cercle se resserre.*)

FEODOROV (*levant son revolver*) : — Arrière, n'est-ce pas ! Qu'est-ce qu'il vous faut ?

UN SOLDAT : — Je suis le cousin de Semen.

FEODOROV (*menaçant*) : — Et après ?

LE SOLDAT : — Alors, la bouteille d'eau-de-vie qu'il a dans sa poche me revient... C'est à moi et pas à un autre.

FEODOROV (*tirant la bouteille de la poche de Semen, la lui jette*) : — Voilà ! (*Le soldat l'attrape au vol et va se réfugier sur un rocher.*)

LE SOLDAT : — C'est pas la peine de me suivre. J'en donnerai à personne... C'est pour moi.

UN AUTRE : — Semen me devait un rouble. Alors son tabac c'est à moi.

UN AUTRE : — J'étais son ami. Je veux ses bottes. (*Comme une meute, ils se sont jetés sur le cadavre et le corps est tiré, roulé, comme un ballon de football, par des dizaines de mains. Bientôt, le cadavre est presque dépouillé.*)

UN SOLDAT (*criant*) : — Des cavaliers qui arrivent.... Des Russes ? (*Quelques-uns montent sur des rochers.*)

LE SOLDAT : — Pourvu que les Japonais ne les aperçoivent pas quand ils seront dans le défilé.

UN AUTRE : — Hourrah ! Ils ont passé ventre à terre. (*Détonations lointaines.*) Trop tard, les Japs !

UN AUTRE : — Ah ! si nous avions des chevaux comme ça, pour nous sauver d'ici !

FEODOROV (*au lieutenant qui regarde avec sa jumelle.*) — Eh bien ?

IVANOV : — Je le reconnais, c'est Ossipov, le correspondant de guerre du « Slovo ».

FEODOROV : — Ah! (*Ossipov entre en scène. Il est chaudement vêtu et escorté de quatre ordonnances.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES. — OSSIPOV.

OSSIPOV : — Bonjour, héros ! Bonjour, colonel, je ne viens que pour un instant.

FEODOROV : — Alors, dépêchez-vous. Dans dix minutes, il sera trop tard pour s'en aller.

OSSIPOV : — Oh ! nous avons de bons chevaux... Beaucoup de malades ?

IVANOV : — Les malades? Ils sont morts.

OSSIPOV : — Donnez-moi mon calepin. (*Le premier ordonnance lui tend un calepin, le second un crayon, le troisième un appareil photographique. Il écrit.*) Voyons, nous disons donc : pas de malades, état sanitaire excellent. (*Il sort une bouteille de sa poche et la vide.*) A votre santé, héros ! Je ne puis rester une seconde de plus. (*Il les photographie.*) Pas une seconde. Il faut que je sois ce soir à Moukden ; Kouropatkine m'attend à dîner. (*Faisant tourner son cheval.*) Quel génie que ce Kouropatkine ! Au revoir, messieurs les héros ! (*Ils disparaissent.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, moins OSSIPOV

IVANOV (*furieux*) : — A ne jamais te revoir, vermine ! (*Il crache.*)

(*Un obus éclate à proximité.*)

FEODOROV (*voix impérieuse*) : — L'ennemi approche. A vos postes ; canonniers, à vos pièces. Eh bien ? personne ne bouge? (*Les mutins se sont formés en groupe.*)

DES VOIX : — Pas la peine, on se rend.

FEODOROV : — Qui est-ce qui commande ici, moi ou vous ? Si quelqu'un veut prendre ma place, qu'il le dise. (*Levant sa cravache.*) Qu'il essaie seulement de le dire. Personne? Allons, ça va bien, il paraît que c'est bon pour moi. Alors vous vou-

lez vous rendre? Eh bien, écoutez-moi, vous autres. Je pourrais vous faire des discours sur la gloire militaire, sur l'honneur du soldat ; je pourrais vous rappeler que nous sommes des Russes, les hommes les plus puissants du monde, et que nous devons obéissance et fidélité au Tzar. Mais il est bien inutile de parler de ces choses-là à un ramassis de sales pourceaux comme vous. Sachez seulement que les Japonais tuent les prisonniers, qu'avant de les tuer ils les torturent et les mutilent, et qu'avant de les mutiler, ils les fouettent.

UNE VOIX : — Il ment.

FEODOROV : — Qui a dit ça ? Que celui qui a parlé sorte des rangs. (*Silence.*) Dénoncez-le ou bien je vous ferai tous pendre... les uns par les autres... je vous écorcherai, canailles... l'un après l'autre. (*Il dévisage les soldats. A l'un d'eux.*) C'est toi ? (*Il lève sa cravache.*) Approche. (*Le colonel a donné au soldat un terrible coup en pleine figure, avec la pomme de sa cravache. Le soldat tombe comme une masse.*) Vous voyez, soldats, que, malgré le jeûne, je flanque toujours mon bonhomme par terre du premier coup. (*Au soldat qui est tombé.*) Allons, relève-toi et à ta pièce. (*Il le cravache. Le soldat gémit. Le colonel le gourme avec la pomme de sa cravache.*) Debout ! (*Le soldat s'est levé péniblement pendant que le colonel continue de le fouailler en criant :*) A ton poste! A ta pièce ! (*Le soldat a obéi. Le colonel s'élance vers d'autres soldats restés couchés et les fait lever à coups de pied et de cravache.*) Debout ! Marche ! Tu n'en a pas assez ? Attends, attends. (*On lui obéit ; il s'approche du cadavre du frère de l'Enfant et le cravache.*)

L'ENFANT (*éploré*) : — Mon colonel ! C'est mon frère qui est mort.

FEODOROV : — Il est mort? Tant pis ; c'était un brave soldat. (*Emu.*) A ton canon, pauvre enfant. Je combattrai près de toi. (*Le colonel stimule de la même manière quelques soldats. D'autres courent d'eux-mêmes à leurs postes avec un air de chiens craintifs. Le groupe des mutins s'est dispersé. La cravache a vaincu. Des obus tombent sur la plateforme, une fumée s'élève.*)

FEODOROV : — Lieutenant, montez sur ce rocher, et, si vous voyez fuir qui que ce soit, fût-ce moi-même, tirez dessus et ne le manquez pas. (*Aux soldats.*) Hardi, les enfants! Les voilà!

Les Japs! Canonniers, ne vous pressez pas... du calme! Nous avons tout le temps. Pointez bien dans les masses les plus compactes. (*A un soldat.*) Bravo! Très bien! L'infanterie, feu! Tir à volonté. Ménagez vos munitions... Et ne tirez pas à la tête, mais en plein corps; c'est plus sûr... On n'y voit plus rien... Enfants, c'est l'assaut. Ne tirez plus. Attendez-les et, à bout portant, ne les manquez pas.

(La fumée a entièrement couvert la scène. A travers le grondement des batteries japonaises,on n'entend plus ni commandements ni gémissements... Soudain, tout se tait. La fumée se dissipe; un soleil radieux illumine la plateforme couverte de cadavres.

Un éclaireur japonais s'avance avec précaution, en zig-zag, à petits bonds brusques et sûrs, comme un automate à ressort. Il penche la tête en avant, à droite, à gauche, comme un félin méfiant et curieux. Il se ramasse sur lui-même pour donner moins de prises aux coups et cela le fait paraître encore plus petit. On dirait quelque vilain insecte s'abattant sur les cadavres. Il les palpe, leur relève la tête, fouille dans le tas, approchant sa face de celle des morts comme pour les flairer.

Avançant, reculant, bondissant de côté, s'arrêtant parfois brusquement comme un chien en arrêt, on dirait qu'il danse. Bien sûr que tous sont morts, il monte sur un rocher et fait un signal avec un drapeau.)

RIDEAU

ALFRED SAVOIR.

POÈMES

—

CONSEIL

Tes yeux sont noirs, ta bouche est fraîche,
O jeune fille !
Tout le bonheur du monde est sur tes dents qui brillent,
Lorsque tu ris cambrée en renversant la tête !
Tes yeux sont noirs, ta bouche est fraîche,
Ta grâce est belle,
O jeune fille !

Mais brusquement, parfois, ton rire clair s'arrête
Comme un cristal sonore qui se fêle,
Et, tandis que ta gorge innocente et secrète,
Sur un rythme qu'un peu de pudeur précipite,
Se gonfle soudain et palpite,
La forme d'un baiser tremble à tes lèvres sèches...

L'amour, l'amour,
Tu le respires
Epars dans l'air et la vie alentour,
Aux battements de tes vives narines;
L'amour, l'amour,
Tu le soupires,
Joyeux ou grave tour à tour,
Aux battements légers de ta poitrine ;

L'amour, l'amour,
Il rôde autour
De toi, l'amour,
Il te regarde
Par tous les yeux des jeunes hommes ;
Tu le crois bien loin, mais prends garde !
Il est là peut-être où nous sommes...

VALLON

Il est, dans un étroit vallon de la forêt,
Loin des routes, un coin touffu, profond, secret.
A peine par moments y tournoie une feuille
Qu'à la cime d'un arbre un peu de brise cueille.
Au plus bleu de Juillet il y fait presque nuit,
Quand tout le ciel est plein d'un lumineux ennui,
Et l'on n'y voit jamais l'azur ou les nuées
Qu'à travers l'entrelacs des branches remuées.
Par les beaux jours glacés et roses de l'hiver,
Les pins chanteurs y font un bouquet toujours vert,
Et le soleil frileux s'y chauffe sur les roches.
Et l'on oublierait là que les hommes sont proches,
Tant le glauque mystère a de sérénité,
Et tant on y respire un air d'éternité.
Le soir seul, un crapaud lointain, dans l'ombre humide,
Fait pleurer goutte à goutte une flûte timide ;
Par les midis pesants, de moucherons vrillés,
Les oiseaux volent bas dans les genévriers ;
Et le jour passe lent sous la lumière douce,
Et tous les bruits ont l'air de marcher sur la mousse.
— C'est là, lorsque la vie aveugle m'a fait mal,
Que je vais me terrer comme un pauvre animal ;
Je me couche dans l'herbe et prends un peu de sable,
Et le laissant couler, couler, intarissable
Comme le temps, l'espoir et le malheur humains,
Vaguement, longuement, tristement, de mes mains,
Tandis qu'au ciel un pin musical se balance,
Je m'écoute en rêvant souffrir dans le silence.



JEUNESSE

O jeunesse !
O force fraîche et simple, ô vigueur de la vie !

Nous croyons bien t'avoir ; on nous envie :
Il semble que notre âme à chaque aube renaisse !

Et pourtant
L'âge est là
Qui nous guette et déjà nous blesse par instants !
L'âge est là
Qui déjà
Nous mordit, chien furtif, d'un coup de dent féroce
Et qui, neige sournoise, invisible et précoce,
Dans l'azur de nos cieux éblouissants neigea !

Il est là, secret et moqueur :
La force baisse en nous comme l'huile en des lampes ;
Il nous meurtrit, les uns aux tempes,
D'autres au front, déjà ridé,
D'autres au cœur,
Déjà vidé !

Et tous nous sommes,
Forts jeunes hommes
Qu'on croit orgueilleux et joyeux,
Nous qu'on envie,
Ah ! nous sommes déjà tous marqués par la vie,
Tous déjà vieux !



L'ARBRE EN FLEURS

Le beau pêcher rond, tout en fleurs,
Baigne rose dans le ciel bleu :
L'azur, nacré des premières chaleurs,
L'azur moite et liquide entre ses branches pleut :
Il se dresse au milieu du champ, à découvert,
Et tout le ciel coule au travers.

Il est seul au-dessus des sillons bruns, tout seul ;
Un oiseau vif parfois y pose un brusque vol,

Ses branches tombent jusqu'à terre ;
Et l'on voit à leur ombre un peu d'air tiède et vert
Trembler dans un étroit mystère
Entre les rameaux et le sol.

Il est chargé de fleurs, comme à crouler.
Les neiges de l'hiver semblent encore ourler
Ses longues et fragiles branches,
Les neiges de l'hiver, molles et toutes blanches,
Que rougit en-dessous le sang subtil des branches.

Rond et rose, criblé d'azur et de soleil,
C'est comme un gros bouquet naïf et plein de ciel.

Et l'on s'étonne de le voir
Sans une feuille encor, déjà tout rose ;
Et l'on songe : Comment ces fleurs, ces frêles choses,
Ces végétales chairs si tendrement décloses
Ont-elles pu germer de ces durs rameaux noirs?

Mais lui, tranquille, au ras des sillons il élève
Sa féerie éclatante et brève,
Son immobile apothéose.
Sans une feuille, tout en fleurs, trempé de ciel !
Tout ruisselant du clair azur torrentiel
Qui l'inonde sans trêve,
On dirait un miracle rose,
Quelque folie étrange et divine des choses;
Il semble un rêve...

Oui, délicat et triomphant,
Il rit au souffle bleu de l'heure,
Léger comme un rêve d'enfant,
Fou comme un rêve de bonheur !



RETOUR

Me voici revenu dans la douce demeure,
Après avoir longtemps couru sous d'autres cieux,

Et, bien qu'un peu de moi s'efface encore et meure,
Comme toujours, je suis divinement joyeux.

Ah! loin de ce qui change au fil du temps qui passe,
Tendre charme, naïf et profond, des retours,
Où l'on sent, à revoir un cher coin de l'espace,
L'éternité du cœur dans la fuite des jours!

Voici, je ne suis plus inquiet de ma voie;
Après avoir cherché le bonheur au lointain,
Je le retrouve ici, je reconnais ma joie,
Je vais vivre tranquille et simple mon destin.

— Ah! combien de retours, l'âme humblement ravie,
Ai-je accomplis déjà dans ma brève saison,
Sûr, chaque fois, qu'après les erreurs de la vie
Je rentrais en mon âme ainsi qu'en ma maison!

Et combien de retours accomplirai-je encore,
Après tous mes chemins marqués dans l'avenir,
Sous des toits imprévus, à des seuils que j'ignore,
Croyant à chacun d'eux pour jamais revenir,

Jusqu'au jour du retour suprême et solitaire
Où, sur les bras portant mon corps appesanti,
Je rentrerai, muet et glacé, dans la terre,
La commune maison d'où tout homme est sorti!

Mais qui sait? ce sera le plus joyeux peut-être,
Et peut-être, laissant les autres sangloter,
Serai-je alors heureux enfin, comme le maître
Qui revient d'un voyage inutile, et pénètre

Dans la vieille maison qu'il n'eût pas dû quitter!

FERNAND GREGH.

LE RÉGIME FUTUR DE L'ÉGLISE SÉPARÉE

—

La discussion générale sur la séparation des Eglises et de l'Etat devait naturellement porter sur deux points principaux. D'abord, la question préalable : Faut-il, ou ne faut-il pas séparer ? On a perdu beaucoup de temps à discourir sur ce sujet, avant d'aboutir à la réponse certaine, par le vote du passage à la discussion des articles du projet de loi. Le second point a été beaucoup plus négligé : il était cependant important de s'entendre d'avance sur les principes essentiels du régime nouveau à instituer.

En effet, les dispositions capitales du projet se trouvent dans le Titre IV (art. 16 à 22), traitant : *Des associations pour l'exercice des Cultes*, et bien des articles précédant ceux-là dépendent de ce Titre IV.

Il semble que les hommes mêmes ayant fait de la séparation une étude spéciale ne soient pas parvenus à se faire de ces associations, seuls organes de la vie religieuse que l'Etat connaîtra dorénavant, une idée très certaine. Mieux que les débats solennels de la Chambre, les *Libres entretiens* (1) où furent conviés par l'« Union pour l'action morale » des hommes de toutes opinions, nous font pénétrer les difficultés du problème dans son application réelle, grâce à l'adroite courtoisie du directeur de ces conversations familières, M. Paul Desjardins. Comme les épreuves de cette publication sont revues par les interlocuteurs, on peut citer en toute confiance. Le quatrième entretien a été particulièrement intéressant. M. Ferdinand Buisson, président de la commission de la Chambre qui a étudié le projet, y a pris part. Voici comment il conçoit les associations cultuelles (p. 215).

« L'Etat a remis, cédé ou concédé, prêté ou donné, peu

(1) *Libres entretiens*, nos 2, 3, 4, 5, à l'« Union pour l'action morale », 6, impasse Roncin.

importe, tel édifice du culte à tel groupe de citoyens qu'il a trouvé en possession de l'usage de cet édifice depuis longtemps, depuis des siècles peut-être. Il leur déclare qu'il entend en continuer la jouissance à titre, autant dire, gratuit. A partir de ce jour, ils en useront comme bon leur semblera. Lui, l'Etat, il n'interviendra plus, aussi longtemps qu'ils seront d'accord pour continuer à en user. »

Evidemment le groupe de citoyens dont il s'agit ici est l'ensemble des fidèles, qui sont bien les citoyens en possession de l'*usage* des édifices. Plus loin, M. Buisson précise encore (p. 218) par la répétition suivante : « Si l'association se divise, s'il se produit deux groupes parmi les fidèles... »

M. Arthur Fontaine, plus concret, déclare (p. 232) :

« Actuellement, il existe déjà une association de culte catholique, une association de fait, qui comprend tous les gens qui font baptiser leurs enfants. »

Il semble bien que, pour M. Buisson, cette association de fait est celle à laquelle il pense que la loi conférera les qualités juridiques nécessaires pour recevoir et gérer les biens des fabriques et autres établissements publics qu'elle fait disparaître.

M. Léon Brunschvicq, plus juridique, trouve que l'on peut définir l'Eglise de trois manières (p. 228) : 1° par ses dogmes, que l'Etat n'a pas à connaître ; 2° par son clergé, en reconnaissant la hiérarchie, enfin :

« 3° L'Eglise est définie par le corps des fidèles, et c'est à ce point de vue que le droit civil l'envisage ; pour lui l'association cultuelle ne peut être qu'une Société de forme démocratique régie par le suffrage universel. Bon gré, mal gré, il faut que l'Etat tranche le problème, puisqu'il a à se demander à qui remettre les locaux dont il dispose. »

Et M. Buisson, sans faire d'objection à cette classification des manières de définir l'Eglise, répond seulement qu'on ne peut louer les églises au clergé, ce qui nous ramène encore à la société des fidèles, association de fait qui doit devenir légale.

Or, cette conception du président de la commission n'est exprimée nulle part dans le projet de loi. Le Titre IV ne dit rien de la façon dont les associations cultuelles doivent être formées ou composées, sinon qu'elles devront comprendre au

moins sept personnes majeures. Evidemment, la conception de M. Buisson n'est pas exclue, mais elle n'est pas prescrite. Voyons si elle a quelque chance d'être réalisée.

En fait, l'Eglise est avant tout une hiérarchie. S'il est vrai, en remontant très haut dans l'histoire, que les fidèles ont compté pour quelque chose dans son organisation, et contribué au choix des prêtres et des évêques, ce sont là des usages qui ont disparu de très bonne heure. La tendance vers la centralisation et l'imposition du principe d'autorité a été à peu près continue. La proclamation de l'infaillibilité papale au dernier concile du Vatican en a été l'aboutissement logique et définitif. Aucun retour en arrière ne paraît possible. Il n'y a plus guère de gallicans, en France, que parmi les infidèles.

Mais, d'autre part, elle ne tient pas du tout à s'embarrasser de la gestion du temporel. Sous le régime du Concordat, elle était très satisfaite de l'institution des conseils des fabriques, grâce auxquels des laïques sûrs la débarrassaient de tout souci d'administration. La masse des fidèles était bien ainsi le troupeau qu'elle veut, et nul danger ne pouvait venir des membres des conseils, de la part de qui nul schisme local n'était à craindre, et dont l'action, en tant qu'administrateurs d'établissements *publics*, était d'ailleurs réglementée et surveillée par l'Etat, pour la plus grande sécurité de l'Eglise.

Ce système a donc pour lui la force de la tradition, le fait qu'il existe, et la préférence éprouvée de l'Eglise.

Aussi a-t-on été tout naturellement conduit, en supprimant les établissements *publics* actuels, à les rétablir aussitôt, presque identiques, sous la forme d' « associations pour l'exercice du culte ».

Pratiquement, c'était le système le plus simple à réaliser : les membres des conseils de fabriques n'auront qu'à se constituer en associations cultuelles et pourront se transmettre à eux-mêmes les biens des anciens établissements publics qui doivent disparaître. Il est probable que les choses se passeront ainsi, dans la plupart des cas, presque sans changement de personnel.

Il n'y aura rien de changé, sinon que les établissements publics seront devenus privés, et que la surveillance de l'État, autrefois justifiée parce qu'il s'agissait d'établissements publics,

le sera dorénavant par un motif plus spécial : la crainte de l'accumulation des biens ecclésiastiques. L'État aura par suite moins d'autorité pour faire appliquer les articles qui précisent les limites et le mode de cette surveillance.

Au contraire, que de complications, que de nouveautés à établir, si l'on veut imaginer des associations cultuelles comprenant une centaine de membres ou davantage. Elles ne pourront gérer elles-mêmes le temporel de la paroisse. Elles éliront un comité de gestion. Tous les baptisés auront-ils le droit de prendre part à ces élections ? ou tous les cotisants ?

Toutes les difficultés pratiques n'empêcheraient pas le système des associations cultuelles, composées de l'ensemble des fidèles, de se réaliser, s'il était vraiment conforme au vœu des fidèles.

Mais la grande masse des fidèles est profondément indifférente à l'organisation de l'Église. Elle l'ignore et ne veut pas s'en mêler. Elle tient à des habitudes prises, et veut que l'on s'arrange pour en assurer la continuation ; mais peu lui importe comment on s'arrange. Elle veut bien payer ce qu'il faudra, si c'est peu de chose, mais il faut qu'on la laisse tranquille.

En d'autres temps, de foi ardente, on peut imaginer que si les dîmes avaient été supprimées, et les biens d'Eglise insuffisants pour son entretien, les fidèles, peut-être, auraient voulu intervenir dans l'administration de la paroisse. Aujourd'hui, les questions religieuses n'intéressent pas assez la foule. Elle se passionne pour la politique. Elle a ignoré même des problèmes aussi importants que ceux soulevés par l'abbé Loisy. Et la plupart des fidèles les plus ardents semblent ne se passionner pour les questions religieuses que par une sorte de confusion qui les lie dans leur esprit à des questions politiques.

Rien donc ne viendra troubler l'Église pour organiser les associations cultuelles comme il lui convient, sans ingérence du troupeau. Elle devra seulement prendre ses précautions contre l'influence excessive des laïques qui formeront les associations cultuelles, ce qui ne lui sera pas bien difficile.

En effet, les membres de ces associations ne représenteront pas les fidèles, masse peu sûre pour l'Eglise, mais le parti clérical, qui dirige l'Eglise à la fois, et en est serf. L'Eglise ne pouvant posséder elle-même, la masse se désintéressant de la question, ce sont nécessairement les châtelains locaux, les

membres du conseil de fabrique actuels, joints au curé, qui composeront les nouvelles associations cultuelles.

Cette continuité des anciens établissements publics des cultes, astreints seulement par la loi de séparation à un simple changement de nom, paraît bien être prévue ou même voulue par les rédacteurs du projet, puisque le minimum de sept membres, imposé aux nouvelles associations cultuelles, est précisément le nombre prévu par l'article 3 du décret du 30 décembre 1809 sur les fabriques, pour les conseils de fabrique des plus petites paroisses, en y comprenant : cinq membres, le desservant et le maire.

Et, d'ailleurs, le rapporteur du projet, M. Aristide Briand, l'a dit en propres termes dans son discours du 6 avril : « Que seront ces associations? Il est à prévoir qu'à l'origine elles seront simplement le prolongement de l'établissement public du culte, et composées des mêmes membres. »

Il était important de signaler les illusions de M. Buisson sur ce que pourront être en réalité les associations prévues par le projet de loi. Il semble qu'il ait été un peu trop influencé dans ses prévisions par le souvenir des organisations protestantes, dont l'esprit et les traditions sont tout autres. Même si les entretiens de l'« Union pour l'action morale » n'avaient servi qu'à mettre ces illusions en évidence, elles auraient contribué à mieux faire comprendre la grande discussion qui se poursuit à la Chambre.

Je ne sais si ces illusions sont partagées par un grand nombre d'anticléricaux. Je ne crois pas du moins qu'elles soient souvent aussi complètes. Mais, sous une forme plus ou moins atténuée, on les retrouve dans la pensée de presque tous les radicaux et socialistes.

J'ai lu avec surprise, sous la signature de M. Francis de Pressensé (1), les réflexions suivantes, sur les craintes de l'Eglise au sujet des futures associations cultuelles :

« D'une part, elle ne voit pas comment, de quel front, elle pourrait repousser une institution aussi équitable ; de l'autre, elle y voit comme le germe maudit d'une espèce de Constitution civile du clergé. C'est le laïque appelé à jouer un rôle dans

(1) *L'Humanité*, numéro du 26 mars 1905.

l'Eglise. Or, qu'il soit pieux, croyant, fidèle, peu importe ; il ne doit être que troupeau, son affaire est d'obéir, non de discuter et d'administrer. L'Eglise a toujours préféré mille fois des Concordats mettant le choix de ses prélats et de ses ministres aux mains de représentants du pouvoir, fussent-ils M. Combes en personne, à un régime appelant les laïques à prendre leur part dans sa gestion. »

On voit que M. de Pressensé n'établit pas, comme M. Buisson, une confusion entre l'association cultuelle et les fidèles : il n'aurait pu tomber dans une erreur aussi grave. Mais, comme les associations cultuelles assurent à des laïques une part dans la gestion du temporel de l'Eglise, il pense que cela suffit pour « épouvanter » l'Eglise.

Il convient d'examiner avec attention une opinion aussi considérable, venant d'un homme aussi érudit, aussi amplement et minutieusement informé des choses contemporaines, et qui, de plus, s'est fait une spécialité de cette question.

M. de Pressensé est en effet le premier auteur du projet de loi actuel. C'est à la suite du dépôt de sa proposition, le 7 avril 1903, que fut nommée, le 11 juin suivant, la commission chargée de l'étudier. Et comme sa proposition était très approfondie, juridiquement solide, et bien dans le sens des tendances historiques, elle a naturellement été la base de tous les projets ultérieurs — projet Briand, projet Combes, projet Bienvenu-Martin, projet définitif de la commission.

Sans doute les différences sont nombreuses entre ces divers projets, de celui de M. de Pressensé, très anticlérical, jusqu'au projet définitif, fort libéral : et ces différences, certes, sont importantes. Mais elles se résument en une question de plus ou de moins. Les divers projets réalisent tous une Séparation véritable, par laquelle le régime temporel nouveau de l'Eglise, dans ses traits essentiels, serait le même.

Cette disposition commune à tous les projets est précisément l'institution des associations cultuelles.

Il était d'ailleurs très naturel que cette institution s'imposât à l'esprit de son inventeur, M. de Pressensé, puisqu'il ne voulait pas laisser la gestion des biens à l'Eglise elle même, que le corps des fidèles est une association de fait purement passive, et que l'association cultuelle, sous la forme des établissements publics des cultes, existait déjà en fait.

Comment donc peut-il croire que les laïques composant ces associations cultuelles effraient l'Eglise, puisqu'ils ne l'effraient pas aujourd'hui ? Il est vrai que la situation sera bien changée, par le fait que l'Etat n'interviendra plus pour restreindre ces associations au rôle de simples gérants des biens qui leur sont confiés. La loi va les faire propriétaires. Par ce fait, ces laïques verront leur autorité considérablement augmentée. Dans telle commune, si le curé leur déplaît, elles pourront le leur témoigner. Peut-être iront-elles jusqu'à lui fermer l'Eglise. Et les tribunaux auront à consulter les statuts de ces associations pour régler bien des conflits d'un caractère absolument nouveau, qui auront bien pour origine l'ingérence du laïque dans les affaires de l'Eglise. Du moment que ces choses sont possibles légalement, il est à peu près certain qu'on les verra se produire, çà et là, dans quelques communes. Et elles deviennent légalement possibles, quel que soit le régime institué, du moment que l'Etat ne se charge plus de maintenir la hiérarchie ecclésiastique, et que l'Eglise n'est pas elle-même propriétaire.

C'est ainsi qu'aux États-Unis on a vu, vers le milieu du XIX[e] siècle, les *trustees*, ou administrateurs des biens de paroisse, produire une véritable crise dans l'histoire du développement si rapide de l'Eglise catholique américaine ; à l'exemple des laïques qu'ils voyaient prendre une si grande part à la vie, même spirituelle, des paroisses protestantes, ils voulaient jouer un rôle, et si l'évêque Hugues ne les avait mis à la raison, l'Eglise catholique américaine risquait de devenir une simple secte protestante, et de perdre son unité (1).

Je ne crois pas cependant que ce précédent soit d'un fâcheux augure pour l'Eglise en France.

D'abord l'exemple d'une majorité de protestants n'y encourage pas cet esprit d'indépendance et d'ingérence laïques.

Puis, il n'y a pas en Amérique — il n'y avait pas surtout alors — de parti clérical, tandis qu'en France l'esprit de parti maintiendrait la cohésion catholique.

Mais surtout, il n'y a pas de rapport à établir entre ces anciens *trustees* américains, simples gérants pour le compte de

(1) Voir, pour plus de détails, mon livre *Trois exemples de séparation* (*Belgique, Etats-Unis, Mexique*). Ed. de « Pages libres ».

l'ensemble des paroissiens, et nos futures associations cultuelles, propriétaires.

Je sais bien qu'en fait l'évêque Hugues, en Amérique, s'est au contraire assuré le concours des fidèles contre les *trustees*, profitant de ce que, Irlandais d'origine, il s'adressait à des Irlandais. Il semblerait, d'après cela, que l'Eglise ait moins à craindre l'ingérence de la masse que celle d'un comité de laïques peu nombreux.

Qui ne voit cependant qu'en France la situation serait renversée ? Les comités de laïques cléricaux militants pourraient bien avoir leur tactique à eux, parfois divergente de celle du clergé, et de l'évêque ; mais de telles discussions intérieures dans le parti clérical sont fréquentes, et ne le gênent pas ; un accord profond empêche qu'elles ne s'aggravent, et maintient la discipline. Ce sont là, au surplus, des querelles entre chefs, qui se passent bien haut au-dessus de la tête des fidèles, en sorte qu'elles n'atteignent pas réellement le principe d'autorité. Et il ne faut pas oublier que les cléricaux, très habiles à exercer des influences personnelles, sont toujours tenus par leur milieu, et que l'Eglise saura, s'il le faut, avoir barre sur les membres des associations cultuelles.

M. Anatole France paraît prévoir (1) que le régime de la séparation supprimerait le cléricalisme en brisant l'unité de l'Eglise et favorisant les schismes, sitôt que l'Etat ne lui conserverait pas son appui. Je crois que c'est là prendre son désir pour la réalité. L'Eglise est préservée contre les grands schismes par l'indifférence même des fidèles. Il ne peut s'agir aujourd'hui que de petits schismes locaux et temporaires, occasionnés par des questions de personnes.

Ces petits schismes locaux seront le fait des corps des fidèles, plutôt que des cléricaux militants, qui se soumettront à l'intérêt du parti.

Peu importe, d'ailleurs, cette question des schismes. La loi ne doit pas être faite en vue, soit de les favoriser, soit de les épargner à l'Eglise. Ce qui est grave, c'est de confier la gestion des biens d'Eglise précisément aux associations cultuelles, c'est-à-dire à une très petite minorité de laïques, et, par conséquent, en définitive, au parti clérical.

(1) Anatole France, *l'Eglise et la République*. Ed. Pelletan, éditeur.

Voyons si, juridiquement, cette institution est fondée.

Les différents projets, de celui de M. de Pressensé au projet définitif que la Chambre discute, sont évidemment fondés juridiquement, en ce sens qu'ils sont bien étudiés, que tout y est prévu, et que, s'ils innovent, même dans les limites de leur objet particulier, ils le font le moins possible, et sans contradictions avec les données générales des textes législatifs existants. M. Grunebaum-Ballin, dans son commentaire juridique (1), a montré la correction, à cet égard, du projet Briand. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici.

La question qu'avait à résoudre la loi de Séparation était celle-ci :

Les établissements publics des cultes étaient propriétaires de certains biens. Ces établissements vont disparaître. A qui les biens vont-ils être attribués ?

Juridiquement, au sens étroit du mot, cette manière de poser la question met en évidence la large part de libre appréciation — d'arbitraire, si l'on veut — laissée aux rédacteurs de projets.

Mais, en un sens plus large, ils devaient considérer que les établissements publics des cultes étaient simplement des administrateurs, et non de véritables propriétaires. Leur qualité de propriétaires était commode pour la pratique courante de leur gestion, et d'ailleurs ne pouvait entraîner aucun inconvénient, précisément parce qu'il s'agissait d'établissements *publics*, ce qui faisait rentrer également leurs biens dans le domaine public. Ce droit de propriété disparaissant parce que les propriétaires disparaissent, il faut rechercher qui étaient les propriétaires véritables, c'est-à-dire pour le compte de qui ces établissements géraient les biens ?

M. Francis de Pressensé répond : puisque ces établissements sont publics, leurs biens sont publics, et reviendront aux communes, aux départements et à l'Etat. Toutefois, il reconnaît qu'ils n'ont pas un caractère domanial absolu, et admet le droit des associations cultuelles nouvelles à revendiquer ceux de ces biens qui seraient exclusivement le fruit de libéralités des fidèles.

Le projet définitif fait un partage. Une partie bien déterminée des biens fera retour aux communes, aux départements et à l'Etat. Une partie, destinée à des buts non cultuels, sera

(1) Paul Grunebaum-Ballin : *la Séparation des Eglises et de l'Etat*. Soc. nouv de librairie et d'édition.

attribuée aux établissements capables de les utiliser conformémément à leur destination. Le reste sera transmis aux associations pour l'exercice des cultes.

Le projet de M. Combes, admettant d'une part que ces biens sont des propriétés publiques, et considérant que leur destination particulière fait à l'Etat un devoir de ne pas en retirer la jouissance à l'Eglise, dans la mesure où elle en a besoin pour le service du culte, déclarait, dans son article 3, qu'ils « seront *concédés* à titre gratuit aux associations qui se formeront pour l'exercice d'un culte, dans les anciennes circonscriptions ecclésiastiques où se trouvent ces biens ». M. Combes ne dit pas, il est vrai, quel est le propriétaire véritable de ces biens *concédés*. Il n'y a toutefois guère de doute que, dans sa pensée, ils appartiennent à l'Etat : le droit éminent de l'Etat est toujours sous-entendu dans tout ce qu'il dit (1).

Ces trois exemples montrent bien la grande incertitude des auteurs de projets. Tous attribuent au domaine public une part plus ou moins grande. Tous, en même temps, reconnaissent aux organes nouveaux de l'Eglise séparée un certain droit — tout au moins de jouissance — sur une partie de ces biens.

Lorsque, sur des questions de ce genre, les solutions sont si diverses, et varient ainsi, non par les principes, mais par l'arbitraire appréciation du plus ou du moins, il est probable que l'on n'a tout simplement pas posé la vraie question :

Qui est le propriétaire véritable?

La tendance est évidemment de répondre : la nation. Il y a une tradition, un précédent. M. Combes, centraliste autoritaire, répond même implicitement : l'Etat. C'est sa solution, si l'on y réfléchit bien, qui est la plus résolue, la plus conforme à une conception déterminée, et, par suite, en ce sens, la plus défendable. Mais il est, lui aussi, obligé de reconnaître que l'Etat, ou la nation, ne peuvent légitimement s'emparer sans réserve de la totalité des biens affectés à un service public, le jour où ils renoncent à assurer ce service.

Si l'on veut une réponse catégorique et précise, une réponse logique, et non une réponse politique et *solutionniste*, deux

(1) Sur le terme : *concédé*, employé dans le projet Combes, on pourra consulter avec intérêt l'article de M. Kuntz, dans la *Revue politique et parlementaire* du 10 février. C'est dans un tout autre ordre d'idées qu'il en est, en passant, parlé ici. Aussi le commencement de réfutation que l'on trouvera plus loin n'a-t-il pu être développé.

demandeurs peuvent seuls prétendre à la propriété des biens ecclésiastiques.

D'abord, l'Eglise elle-même. Mais elle n'est pas une personne civile que l'Etat puisse, ou veuille reconnaître. Le curé, en tant que curé, l'évêque en tant qu'évêque, ne peuvent pas devenir propriétaires. Il faudra même veiller à ce qu'ils ne puissent pas le devenir en fait.

Puis le corps des fidèles.

Si, comme en 1789, le corps des fidèles se confondait avec la nation, il n'y aurait pas de doute : les biens ecclésiastiques seraient départementaux ou communaux.

Les fidèles d'une paroisse sont les membres naturels d'une association cultuelle. Nous revenons ainsi à la conception de M. Buisson, qui est très juste. L'Etat n'a pas à connaître une hiérarchie sacerdotale, surtout la forme d'un petit groupe de gérants laïques, qui ne représentent rien ni pour l'Eglise ni pour l'Etat. L'erreur de M. Buisson est seulement de croire que le projet de loi réalisera sa conception.

Que l'on songe seulement à l'hypothèse suivante. Si, dans une commune, l'association cultuelle était en opposition avec le curé, et lui refusait l'accès de l'Eglise, et si l'ensemble des fidèles était d'accord avec son curé, la situation ne serait-elle pas absurde, puisque l'association véritable, l'association de fait, peut-être très nombreuse, se verrait dépouillée par l'association légale, composée de sept personnes ? On pourrait varier de tels exemples.

La solution adoptée est une solution intermédiaire, bâtarde, qui pourra produire, accidentellement, les incidents les plus baroques, d'ailleurs tantôt favorables, tantôt défavorables à l'autorité de l'Eglise sur les fidèles, mais qui, dans l'ensemble, contribuera au maintien de la passivité du troupeau.

Les deux solutions logiques ne sont pourtant pas irréalisables. La solution cléricale a prévalu aux Etats-Unis, après la victoire de l'évêque Hugues sur les *trustees* des associations paroissiales. Dans certains diocèses, les *trustees* sont les délégués de l'évêque, désignés par lui, y compris le curé. Ailleurs, l'évêque est devenu personnellement propriétaire de la plus grande partie des biens, et rédige en conséquence son testament. Même, en Californie, il est admis que l'évêque peut pos-

séder en tant qu'évêque, et l'Eglise est bien ainsi propriétaire, sans même avoir besoin de tourner la loi.

Il est probable que les Etats-Unis ont ainsi préparé une force cléricale qui bientôt leur causera de grandes surprises.

Par contre, le régime de la propriété ecclésiastique appartenant à tous les paroissiens fonctionne en Suisse, où la gestion de cette propriété est confiée à un conseil de fabrique, mais où les membres de ce conseil, *et même le curé*, sont élus par les électeurs catholiques de la commune. Dans le canton de Saint-Gall, notamment, il en est ainsi, et cette organisation est même reconnue par un concordat avec Rome (1). Un tel système est donc applicable.

Non seulement il est applicable, mais il lèverait une foule de difficultés au sujet de la dévolution immédiate des biens et des discussions qui peuvent se produire plus tard.

Il est malheureusement inutile d'entrer dans le détail de ses avantages, attendu qu'il n'a aucune chance d'être adopté. Aucune tradition, chose si capitale, ne nous a doucement acheminés vers cette solution, et s'il était bon de la mentionner, après les paroles de M. Buisson à l'« Union pour l'action morale », c'était surtout pour la clarté de la discussion, pour éviter une confusion et une illusion.

Pratiquement, d'ailleurs, il faut reconnaître qu'en France elle offrirait de bien grandes difficultés. Qui seraient les membres des associations cultuelles? Les cotisants? Les baptisés? En ce pays où il y a si peu de fidèles parmi tant de baptisés, on pourrait voir des libres-penseurs militants s'emparer de la gestion des biens ecclésiastiques.

On est donc obligé, pour des raisons pratiques d'organisation, et pour des raisons pratiques d'opinion, d'en revenir au système des associations cultuelles, ce système qui nécessite, plus qu'aucun autre, les dispositions législatives de prudence méfiante à l'égard des organismes qu'il crée.

Ce qui précède montre combien cette méfiance est justifiée. Elle l'eût été beaucoup moins avec les associations de fidèles.

Il est du moins important, lorsque, dans un projet de loi,

(1) Voir à ce sujet les articles de M. Georges Lorand : *les Associations cultuelles ; le Droit des fidèles*, dans le n° 170 de *l'Européen*, du 4 mars 1905, et : *Des paroisses démocratiques*, dans le n° 176 du même journal, 15 avril 1905.

une solution peu logique, et de circonstance, est adoptée, de s'en rendre pleinement compte. Sur ce point, le rapporteur, M. Aristide Briand, est très formel. Il dit dans son rapport, à propos des biens des fabriques : « La Commission a estimé qu'en droit naturel leur propriétaire réel était la collectivité des fidèles » (p. 195). Et plus loin, toujours au sujet des biens : « La Commission a estimé ici encore que ceux-ci appartenaient plutôt à l'ensemble des fidèles d'un culte qu'aux établissements publics et aux associations qui les remplaceront. Ces associations représentent, en quelque sorte, et personnalisent le corps des coreligionnaires » (p. 204).

Fort bien : mais s'il y a peu d'inconvénients à ce qu'une association de sept membres représente un corps plus nombreux, lorsque cette association est un établissement public, cela devient très grave lorsque cette association devient un propriétaire privé, et peut dès lors frustrer de la jouissance de ses biens le corps qu'elle représente.

Il y aurait peut-être du moins un moyen de faire que les associations cultuelles prévues par le projet de loi, sans changer essentiellement de caractère, du moins se rapprochent un peu de ce que seraient les associations de fidèles, et soient moins exclusivement entre les mains des cléricaux militants : ce serait d'élever le nombre minimum des membres de ces associations.

Dans le projet Briand, aucun nombre n'était indiqué. M. Grunebaum-Ballin, dans son commentaire, estimant avec raison qu'il y avait là un défaut, proposait vingt. Le projet définitif a écrit sept, avec la condition de résidence dans la localité.

C'est insuffisant. Sept membres représenteront toujours, même dans les plus petites paroisses, une très faible minorité de fidèles. L'Eglise ne ferait pas, pour sept familles, les frais d'une chapelle et d'un prêtre. Même le nombre de vingt pourrait être augmenté. Et l'on pourrait adopter un nombre beaucoup plus grand dans les agglomérations plus denses.

Ainsi seulement pourrait-on assurer cette influence des laïques, justement désirée par M. de Pressensé. Les fidèles auraient quelque chance de n'être plus, du moins de n'être pas partout, un troupeau.

P.-G. LA CHESNAIS.

LA FOI ESTHÉTIQUE DE SCHILLER

—

> Le dernier effet de l'esprit philosophique est la grandeur. Les idées générales sont comme un trône, où, d'un œil tranquille, le philosophe, assis au-dessus des autres hommes, regarde défiler le cortège des événements.
>
> TAINE.

Les spéculations esthétiques ne seront jamais ni vaines ni démodées, car elles touchent le fond mystérieux de toutes les âmes, elles font pénétrer notre regard, comme sur une fontaine, au-dessus de la profondeur d'où surgit notre vie.

Le débat entre le sens esthétique et le sens moral ne cesse point à travers les siècles, bien qu'il se produise sous des formes différentes, se fasse jour à travers les conceptions les plus opposées. Un saint Jérôme, longtemps tourmenté entre sa tendresse pour les belles-lettres et son sentiment austère du devoir chrétien, qui lui semble interdire toute joie esthétique et intellectuelle, finit par détruire sa bibliothèque bien-aimée. Un Fra Bartolommeo abjure la peinture après avoir entendu Savonarole. Non seulement Boccace se repent d'avoir écrit ses contes gracieux, un Pétrarque renie presque ses sonnets. De nos jours Tolstoï déclare l'art immoral, inutile sinon malfaisant, et Ruskin, si profondément amant de la beauté, s'en frappe la poitrine et s'en accuse comme d'une erreur. « Car dit-il, c'est péché de dépenser devant des toiles peintes, des pierres travaillées, ou en lisant de beaux vers, ce peu d'émotion qu'il nous est donné d'éprouver, et de voler aux vivants un sentiment qui aurait pu se traduire en action bienfaisante au lieu de se perdre en sensibilité stérile au profit d'œuvres d'art, d'objets qui n'ont pas besoin de nous. »

O Beauté ! que de tragédies tu as causées dans les plus nobles consciences humaines ! Combien ont cru sauver leur âme en s'arrachant à toi! C'est à tort que le christianisme

a été accusé — avec le plus de violence par Nietzsche — d'avoir seul été en principe ennemi de la Beauté. Les stoïques avaient la même méfiance et Salluste osait condamner le plaisir causé par la peinture comme une détestable mollesse, comme un vice pareil à l'ivrognerie. Dans toutes les religions, il y eut des partis qui voulurent haïr et proscrire le beau.

Il s'agit de deux courants qui ont toujours existé, de doutes qui travaillent l'âme depuis qu'elle a pris conscience d'elle-même. Pour apaiser ces doutes, réconcilier cet antagonisme de forces psychiques, Schiller nous offre la main, en guide qui s'achemine vers des hauteurs lumineuses.

Son œuvre, d'une égalité majestueuse, sa vie et sa mort, d'une sérénité si extraordinaire, doivent inspirer confiance dans sa philosophie. Cette philosophie, cette foi, il cherche à la formuler dans ses drames, ses essais historiques et critiques, dans plusieurs poèmes importants, surtout dans le grand poème didactique *Die Künstler* (*les Artistes*). Il l'érige en système dans ce traité de philosophie morale que sont ses *Lettres sur l'Education esthétique*.

Ces lettres furent d'abord adressées au Prince de Holstein-Augustenburg, qui les recueillit. Mais le recueil original périt dans un incendie. Cependant Schiller en avait conservé des brouillons, et, de ces brouillons, tira les *Lettres esthétiques* qu'il publia en 1795 dans sa revue *die Horen*. L'histoire de l'amitié entre le poète et le prince est curieuse et touchante. Christian, prince de Holstein, et le comte de Schimmelmann, deux grands seigneurs danois, beaux esprits et nobles cœurs avaient appris à connaître et admirer les œuvres de Schiller par l'entremise du poète danois Baggesen. Leur enthousiasme fut tel qu'ils résolurent de fêter le poète en récitant et chantant ses vers, — surtout « l'Hymne à la joie », ce chant fraternel de l'humanité, — dans un site poétique, au bord de la mer, à Hellebeck, d'où l'on voit les rochers majestueux de la Suède.

C'est alors que leur arriva une fausse nouvelle qui dut les jeter dans la consternation. Schiller, à peine marié, venait d'être atteint d'une grave maladie. On disait même qu'il avait succombé. A cette nouvelle de mort, les âmes poétiques de Hellebeck célébrèrent une solennité funèbre ; les larmes aux yeux, on chanta l'*Hymne à la joie*, en y ajoutant deux strophes où l'on jurait fidélité « au frère mort, mais toujours pré-

senté ». Un chœur accompagné de flûtes évoquait ses mânes comme en des funérailles antiques. Cette cérémonie dans le goût du temps provenait d'une sensibilité sincère. A peine ces fervents admirateurs eurent-ils appris que le poète n'était point mort, mais un faible convalescent et dénué de ressources, qu'ils avisèrent, avec la générosité la plus délicate, aux moyens de lui procurer la tranquillité et le bien-être indispensables à son rétablissement. Jamais l'idéal du « Weltbürgertum » ne fut mieux compris et ne pourra être mieux étudié que dans la belle lettre où le prince offrait au poète malheureux, avec tant d'amour, un don qui devait le mettre à l'abri et « préserver sa vie, si précieuse à l'humanité ». Il le priait de recevoir son secours, non pas comme venant de la munificence d'un prince, mais de l'amour d'un frère, frère citoyen de la République idéale. Jamais infortuné n'accepta la main amie qu'on lui tendait, avec autant de dignité et ne s'acquitta avec une plus ample et douce gratitude que celui qui écrivait en réponse : « Si mon destin ne me permet point de rendre à mes bienfaiteurs bienfait pour bienfait, du moins chercherai-je à faire le bien autant qu'il est en mon pouvoir ; la semence qu'ils m'ont confiée, je veux qu'elle porte en moi des fruits et des fleurs dont je puisse faire don à l'humanité. »

Schiller tint sa promesse. Le subside du Mécène danois lui permettant de vivre encore plusieurs années, il eut le loisir de composer ses plus grands chefs-d'œuvre. Pendant sa convalescence, bien que très faible encore, il étudia Kant et sut vaincre les difficultés de cette philosophie. Fortifié par cette nourriture substantielle, son esprit acquiert une vigueur nouvelle, son jugement devient de plus en plus lucide et pénétrant, et il dédie au prince son *Traité de la vertu esthétique*, qui est un sublime monument élevé à leur amitié. Schiller commence par adresser au prince éclairé et philosophe des considérations sur l'état idéal et sur le citoyen idéal, mais peu à peu l'enthousiasme l'emporte, et, oubliant un peu son interlocuteur, élargissant toujours le sujet de l'entretien, subtilisant la pensée et la conduisant dans le domaine de la plus haute abstraction, il finit par apostropher l'humanité entière et lui exposer sa profession de foi.

Les *Lettres esthétiques* dont le lecteur idéal devait être rompu à la discipline de la pensée philosophique, n'offraient

point au grand public une lecture facile à assimiler et son indifférence, lorsqu'elles parurent dans les *Horen*, glaça l'enthousiasme chaleureux du poète et, le décourageant, lui fit achever cette œuvre sans donner à la fin toute l'ampleur significative qu'elle demandait et qu'un premier élan avait sans doute méditée. Il la considérait néanmoins comme ce qu'il avait écrit de mieux. Gœthe s'en montra profondément satisfait et en dit : « De même qu'un breuvage exquis et salutaire, conforme aux vœux de notre nature, annonce son influence bénie par la facilité avec laquelle nous nous l'assimilons, par la sensation de bien-être général, et cette délicieuse détente de nerfs qui correspond à l'agrément du palais, ainsi la lecture de ces lettres me fut à la fois agréable et bienfaisante. Carlyle les apprécia en écrivant : « They contain one of the deepest, most compact pieces of reasoning I am acquainted with. »

Ces essais contiennent d'impérissables beautés de langage et de pensée qui attirent de plus en plus la critique moderne; on y découvre des richesses toujours nouvelles, et pourtant, il y a un siècle que la plume est tombée des mains du poète aux yeux lumineux, qui la voulut tenir jusqu'au dernier moment, et qui murmura comme ultimes paroles : « Je me sens mieux et mieux, toujours plus calme, plus parfaitement calme. » Et c'est bien une sensation de *calme* qui se dégage d'abord de toute son œuvre, l'impression d'une santé de l'âme, d'une harmonie intérieure que rien ne peut troubler. Essayons, en étudiant son ouvrage de prédilection de pénétrer dans le sanctuaire ou s'élabore la conception du monde, dont le fruit est cette simple et douce sérénité.

Ce que Schiller entreprit de réconcilier dans sa philosophie du Beau, ce n'est rien moins que l'amour et la loi, le devoir et le bonheur. Sincère et lucide, il méprise comme hypocrisie ou dangereuse illusion l'idée d'une annihilation complète de la chair, et ne veut point entendre que tous les pénétrants naturels de l'homme soient mauvais, exigeant continuellement la sévère réprimande d'un devoir absolu et austère. Il cherche à humaniser Kant, qui, encore imbu de théologie protestante, croyait au péché originel. Taine dit des « jeunes gens de Platon » : « Une seule de leurs paroles réfute ceux qui déclarent l'homme mauvais par sa nature. » Schiller se force à nourrir des illusions sur l'âge d'or de la Grèce, qui lui

semble alors la preuve et la garantie d'un âge d'or encore à venir où tout principe de conduite serait dicté non plus par un dur impératif catégorique (comme le voulait Kant), mais par une tendre inclinaison du cœur vers l'harmonie. Il vénère Kant, le mathématicien artiste qui prononça la magnifique parole: « Je ne connais rien de plus beau que le ciel étoilé au-dessus de nos têtes et la loi morale au profond de notre cœur. »

Mais la conception du monde telle que la comprennent les Kantistes lui paraît un squelette superbe qui a besoin d'être revêtu de chair. Il ne veut point reconnaître que l'homme soit méchant naturellement, il lui paraît méchant parce qu'il est malheureux et non malheureux parce que méchant. C'est à cause d'un manque d'équilibre que l'homme est malheureux; par conséquent manque de liberté de son être éternellement combattu entre l'instinct et la raison. Obéissant à l'instinct, il est en proie à la servitude des sens, incapable de progrès et de culture. La raison le domine-t-elle uniquement, il devient un être aride et dangereux, car c'est au nom du devoir qu'ont été commises les plus grandes offenses contre le génie de l'humanité. C'est par sentiment de devoir envers la religion que Torquemada allume les bûchers de l'inquisition, c'est par sentiment de devoir envers la raison d'état que la guillotine fonctionne avec une cruauté froide. Comme tous les penseurs et rêveurs de son temps, Schiller avait eu les yeux tournés vers la France, plein d'un immense et naïf espoir. Aussitôt la liberté déclarée, le droit de l'homme proclamé et reconnu, l'âge d'or devait descendre sur terre, une immédiate félicité, un embrassement fraternel devaient inonder de joie tous les cœurs. Ce rêve rayonnant sombra dans le sang et dans la terreur, de nouvelles injustices remplacèrent les anciennes, et l'avènement au pouvoir de la Vertu s'éloignait sans cesse comme un effet de mirage. Avant qu'on ne fût arrivé aux jours les plus tristes, un savant allemand s'était écrié avec désespoir. « La tyrannie de la raison est la plus terrible des tyrannies. Plus l'instrument est admirable, plus est funeste le mauvais usage que l'on en fait. Ni du feu, ni de l'eau ne viendra autant de mal que de la raison contemptrice du sentiment (1). »

(1) G. Forster.

La Révolution semble à Schiller une splendide et terrible leçon de philosophie, qui doit mettre en méfiance contre une fausse conception du monde. Est-ce l'Etat qui fait le citoyen ou le citoyen qui fait l'Etat? Nous connaissons la réponse de Platon ; Schiller, qui ne l'avait point lu à l'époque où il écrivait les *Lettres esthétiques*, rappelle cependant en certains passages les argumentations de *la République.*

L'état idéal et le citoyen idéal doivent se rencontrer à mi-chemin. Si un état idéal nous était révélé par une puissance divine il ne nous servirait à rien de connaître sa forme impeccable, tant que le citoyen ne serait pas digne d'y prendre sa place car, s'il est incapable de se conformer à son mécanisme, le mécanisme est aussitôt dérangé. Le citoyen idéal doit avant tout jouir d'une noble liberté, mais il n'est point de vraie liberté extérieure pour des êtres qui n'ont su libérer leur âme, obtenir le véritable libre arbitre. « Libertas » n'est point « licentia », le désordre d'un abandon sans frein aux instincts matériels. La noble liberté n'existe pas non plus lorsque c'est avec une révolte intérieure ou bien avec orgueil que l'homme soumet son cœur à ce qui lui semble être le devoir. La noble liberté se cueille au moment précis où le jugement et le sentiment se rencontrent et se tempèrent au point qu'il n'y a plus de geste impératif de part ou d'autre. Ce moment unique qui amène la consommation idéale de toutes les aspirations vitales de l'homme, cette concentration sublime de l'être, cet épanouissement de forces, ce rayonnement harmonieux lui est départi à l'instant où il perçoit le Beau, et ce sentiment esthétique est de tous le plus noble en l'homme, car il est le plus désintéressé, celui qu'on ne saurait acheter ni vendre; « libre » entre tous, qui saurait l'enchaîner? Il ne s'agit point d'un vain dilettantisme ou d'un goût futile pour telle ou telle chose, mais de cet enthousiasme sérieux et saint, naïf et doux, limpide et profond auquel ont puisé tous les grands ouvriers du beau. Schiller écarte comme Platon ceux « dont la curiosité est toute dans les yeux et les oreilles, qui aiment les belles voix, les belles couleurs, les belles figures et tout ce où il entre quelque chose de tel, mais dont l'intelligence est incapable d'aller jusqu'au beau lui-même (1), et de l'aimer ».

(1) Platon, *la République*, livre V.

Pour Schiller, comme pour Victor Cousin, « le beau consiste dans un jugement et un sentiment, l'un enveloppé dans l'autre ». Par conséquent le sens esthétique permet la plus complète perception de la vérité. Il est plus infaillible que le sentiment ou le jugement isolés, car il les résume, et même les anéantit en tant que forces tyranniques, laissant libre jeu à ce qu'il y a en nous de plus noblement, de plus purement humain. Serrant toujours de plus près l'idée du Beau, Schiller arrive à la définition suivante : « Schönheit ist Freiheit in der Erscheinung » (La beauté est la liberté en manifestation.) Ce qui apparaît spontanément, librement, l'image d'harmonie intérieure qui se lève irrésistiblement sur notre conscience et ne saurait être éteinte ni ternie par notre volonté non plus que le soleil, c'est le Beau qu'on ne peut regarder en face, et qui pourtant appartient à notre être, car ne sommes-nous point tissés de rayons de soleil? La contemplation du beau conduit à l'état de grâce esthétique qui ressemble à l'état de grâce mystique quant à la félicité qu'il procure, mais en diffère parce qu'il ne comporte aucune excitation malsaine, ni sacrifice du libre jeu des forces intellectuelles. Nul poète, nul artiste n'eut une conception de l'art plus haute et plus fervente que Schiller. Il revient sans cesse sur l'idée de la mission magnifique de l'art, seul éducateur véritable, prenant des mains de la nature cette esquisse, cette ébauche incomplète qu'est l'homme primitif pour former l'être supérieur.

Noble est l'orgueil qui s'écrie : « Les séraphins ont une sagesse inaltérable, mais toi, homme mortel, toi seul ici-bas as l'art — c'est-à-dire la possibilité d'un développement infini, d'une divinisation dont les limites reculent à jamais. » L'action de l'art, selon Schiller, serait incessante et tendrait d'un effort continu à spiritualiser le citoyen idéal, l'homme esthétique qui est en même temps l'*ouvrier* du Beau et son *œuvre*.

Un sentiment du Beau profondément épuré ferait accomplir le devoir non plus comme devoir haï, mais par goût, par penchant naturel. Dans son célèbre *Traité sur l'influence morale de la scène*, le poète avait déjà cherché à démontrer que le but du théâtre n'est point de prêcher le bien, mais de le suggérer par le Beau, par des images puissantes et inoubliables, de même que Rienzi avait réussi à enflammer le peuple de Rome pour la liberté en exposant à sa vue des tableaux qui

représentaient la grandeur antique. Le spectacle de la grandeur dans la douleur, de la majesté dans la désolation devait fortifier l'âme, en l'aidant à concevoir et à supporter en imagination les expériences de la vie, lui faire envisager avec calme les plus adverses destinées. C'est dans ce sens large et non dans un sens étroitement doctrinaire ou pontifiant que Schiller envisageait la mission d'une des grandes manifestations du pouvoir de l'art. Dans sa pensée, il ne s'agit jamais d'une obéissance forcée et douloureuse à l'impératif d'une loi morale reconnue salutaire, mais rebutant toutes nos inclinations, il s'agit d'un consentement joyeux, grâce à la réfection de l'esprit par le sentiment du beau. « Un cœur délicat a le vice en horreur avant que Solon n'écrive ses lois. » Il ne s'agit plus de la vertu stoïque qui trouvait sa récompense dans son orgueil, ni de la vertu dévote qui l'espérait dans un au-delà bien défini, mais de la vertu esthétique, la plus humaine et la plus désintéressée de toutes. Elle régénère l'homme au point de lui accorder dès cette vie l'équilibre idéal de ses facultés, la dignité « der Geisterwürde », c'est-à-dire, une spiritualité dont les jouissances sont pures, libres, indépendantes des circonstances extérieures.

Dans le cas de quelque sacrifice nécessaire et sublime, l'homme esthétique est admis à contempler intérieurement la beauté de ce sacrifice non pour en tirer orgueil comme le stoïque, non pour s'en promettre une récompense dans la vie future comme le dévot, mais pour en jouir simplement en spectateur désintéressé, grâce à ce sentiment, libre de tout alliage égoïste et mesquin, qui nous pénètre de la valeur esthétique des choses. Dans une lettre à son ami Körner, Schiller cherche à expliquer sa pensée sans avoir recours à l'abstraction. Elargissant la parabole du Samaritain, il conte d'un homme blessé par des brigands et abandonné sur la grand'route, et qui ne veut accepter aucun secours, sinon de celui qui, en le lui offrant, ferait une action véritablement belle. Plusieurs veulent lui venir en aide, mais tous ont quelque intérêt caché à le faire, ce dont leur offre s'enlaidit. Le blessé n'accepte même point le secours de son ennemi encore que généreuse soit sa compassion, — car l'ennemi s'empresse de se vanter de sa générosité. L'action la plus belle est celle du pauvre qui, accablé d'un fardeau, sans hésiter jette ce fardeau, pourtant précieux, et accourt vers le blessé avec un visage de joie, comme à la ren-

contre d'un bonheur, débordant de gratitude pour cette occasion de bien faire. Cette conception rappelle le joyeux empressement d'un François d'Assise, mais surtout cette majestueuse pensée de la sagesse hindoue qui avait frappé Richard Wagner et qu'il évoque sans cesse dans ses lettres : « Celui qui donne doit reconnaissance à celui qui reçoit. Il lui procure la jouissance suprême de pouvoir épancher le trop plein de son cœur. »

La vertu esthétique, telle que la comprend Schiller, est la seule qui ne soit jamais antipathique, pédante ou insupportable, car elle est exempte de morgue. L'homme qui la possède ne s'en targue point, vu qu'il n'éprouve que la satisfaction de son goût en l'exerçant et que ne point l'exercer lui serait pénible. Il n'est ni inquiet, ni agité, ni fanatique. Par le sentiment du Beau s'accomplit un accord inespéré, cru impossible par beaucoup de moralistes et fondateurs de religions, l'accord de l'esprit et de la chair, de l'impérissable et du périssable, de l'aspect et de l'essence des choses. Ailleurs « ce sont les gens vertueux qui nous dégoûtent de la vertu », comme disait un spirituel causeur du dix-huitième siècle. Dans le domaine de la vertu esthétique il n'en est point ainsi. L'extrême charme personnel de Schiller durant sa vie, et qui immortalise ses œuvres, en est une preuve singulière.

La vertu esthétique n'est jamais morose, elle ne connaît point de contrition pénible ni de superbe dédain. Son humilité est douce, qui consiste en admiration sincère devant le progrès accompli. Son orgueil est saint, qui ouvre les yeux sur la perfectibilité sans bornes de l'homme et de l'univers. Si la foi dans la beauté prescrit certaines règles au cœur, elle laisse toute liberté à l'esprit, elle est exempte d'étroitesse comme de morgue. Celui qui comprend la grâce sait en mettre partout. Il ne renonce pas à se faire aimer, même s'il a renoncé à se faire comprendre.

Celui qui s'attendrit, comprend.

Et toute cruauté provient d'un manque de compréhension. Toute émotion élargit le cœur aux dépens de l'imagination ou le rétrécit. Les maladresses commises continuellement par les gens de bien, et les duretés qui paraissent toutes naturelles aux gens raisonnables proviennent de la stérilité de leur imagination, qui n'est pas maintenue en état de réceptivité immédiate, de vibrations sensibles, par les émotions artistiques.

Si, par exemple, quelqu'un fait un sacrifice, mais ne manque point de s'en prévaloir continuellement, il s'aigrit et finit par aigrir celui pour lequel il s'est sacrifié, à tel point que son obligé devient sa victime. Mais si, à celui qui l'accomplit, le sacrifice se révèle comme une beauté dont il jouit spontanément, sans effort, la douleur du sacrifice sera mitigée, ou même noyée dans la lumière d'un rayonnement, et, dans sa joie, l'esthète offrira ce qu'il veut offrir avec cette sérénité et cette délicatesse qui ennoblissent et celui qui donne et celui qui reçoit. On peut faire la charité sans être charitable. Mais pour avoir la moindre vraie notion de justice et de bonté, il faut l'esprit imaginatif. L'esprit imaginatif ne peut jamais procéder de la seule intelligence, son activité a besoin du cœur. Le sens esthétique étouffé, le cœur se dessèche, n'imaginant plus, et l'intelligence se réduit à l'uniformité d'un mécanisme.

Schiller puise une noble consolation dans la contemplation émue de la magnifique activité humaine; il veut cette activité non pas fiévreuse et avide, mais amoureuse du travail, tout travail étant beau, tout travail étant un art et un culte. Chaque intelligence active qui crée avec le cœur lui semble grande et vénérable. En étudiant les procédés de la fonderie il évoque le grand rythme du labeur fécond et puissant, Vie de la Vie, et y rattache ses plus belles méditations sur toute la destinée humaine. Ce grand travailleur de la pensée s'incline avec respect devant le travail manuel, exprimant une solidarité, une fraternité idéale entre tous ceux qui peinent avec ardeur, que ce soit le front ou la main qui travaille. Roi de la création, l'homme demeure roi avec le tablier de cuir devant l'ardente fournaise qui l'empourpre, comme il est roi le sceptre en main.

L'importance que Schiller accordait à la sensibilité et son admiration émue du beau geste sont bien de son temps. Mais l'ardente foi esthétique qui lui fit entreprendre sa philosophie du beau reste en valeur pour tous les temps, même pour le nôtre, ennemi du pathétique et de l'attitude noble et qui, par fausse honte, cherche à étouffer ou à cacher toute sensibilité.

Il est très curieux que la science moderne, par le résultat de ses expériences, donne raison aux théories du poète, à sa subtile analyse de l'essence du génie humain.

L'influence immédiate du sentiment esthétique sur le carac-

tère est de plus en plus reconnue comme une vérité physiologique. Récemment d'intéressantes expériences sur le progrès moral de prisonniers soumis à quelque influence de beauté, comme par exemple la musique, la culture des fleurs ou la présence de quelque oiseau en cage, ont eu des résultats surprenants. La laideur de l'âme est en rapport direct avec la laideur des influences qui la pénètrent, surtout la vulgarité et le désordre.

Loin d'être ennemi de la sainteté, le Beau lui est indispensable : ceux qui voulurent le méconnaître tombèrent dans le fanatisme ou la folie. Les plus anciennes traditions mystiques de l'humanité viennent à l'appui des théories du poète, qui pourtant ne les connaissait point. Des millénaires avant l'ère esthétique de la Grèce, avant l'âge d'or sur lequel ses yeux étaient fixés, il y eut vraiment, pendant des siècles, une haute et harmonieuse culture dans l'Inde, qui avait mis en pratique l'éducation par la beauté.

Le moindre village, la plus petite des communes indépendantes qui formaient le grand empire d'Orient, recevait l'enseignement esthétique par l'entremise de poètes, de prêtres, de danseuses et de chantres sacrés, dont la mission était d'enflammer l'imagination et de remuer le cœur par la représentation de drames mystiques où de grandes allégories cosmogoniques proclamaient l'infinie perfectibilité.

En comparaison de cette éducation artistique, pratiquée dans la plus vénérable antiquité, celle que rêvait Platon semble sèche et incomplète, et celle qui se donne de nos jours d'une tristesse vulgaire. Cependant le sens esthétique cherche toujours à s'insinuer même chez ceux qui lui sont en principe rebelles. Nietzsche accuse amèrement le christianisme d'avoir enlaidi le monde. Mais ce sont les descendants des moines brisant les statues et condamnant tous les écrits païens, qui furent les plus zélés conservateurs de tout vestige de la beauté antique. Tel Père de l'Eglise méprisait tant la beauté qu'il qualifiait d'invention diabolique le charme des fleurs comme celui des femmes. Mais la beauté méprisée devint l'auxiliaire inestimable de la religion. La pompe de ses cérémonies, ses tableaux, ses sculptures, sa poésie et son chant civilisent les hordes barbares. Ce n'est point ce qu'elle avait de sagesse, mais ce qu'elle avait de dignité et de grâce qui lui asservit d'abord le cœur des peuples. Son prestige

aux yeux des peuples enfants consistait moins dans ce qu'elle enseignait que dans ce qu'elle faisait voir et entendre — car c'était de la beauté. L'Eglise s'est servie avec succès de ce pouvoir « guérisseur » de la beauté qui était connu des anciens et pratiqué dans les temples d'Esculape. On y enseignait que, des choses douces et belles comme la voix des enfants, les fleurs des pelouses, la verdure des bois sacrés, des fluides ou des forces peuvent émaner, qui raccordent ce qui est brisé dans l'âme et le corps, rétablissent l'équilibre et créent l'harmonie. La science moderne s'empare de ces vénérables traditions et tend de plus en plus à affirmer la nécessité, pour le fonctionnement normal de tout notre être et pour la santé de l'âme, d'un sentiment esthétique bien équilibré. Aucune découverte moderne ne saurait porter atteinte à la foi esthétique, aucune conception religieuse noble et simple ne la contredit sérieusement. Car son dogme veut uniquement s'emparer du cœur auquel il n'accorde aucune excuse, et laisse l'intelligence indépendante, contraire en cela aux doctrines sociale ou religieuse qui veulent asservir l'esprit et à ce prix absoudre le cœur si le mal est en lui. L'homme esthétique n'a pas à choisir entre le bien et le mal, mais entre le beau et le laid, et le laid, comme le mal, étant sans grandeur, ne peut tenter en rien et inspire naturellement dégoût et dédain au cœur que le sentiment du Beau a discipliné. Un philosophe a écrit récemment : « Le devoir est à l'amour ce qu'est un astre éteint à un astre encore resplendissant (1). » C'est ainsi que l'entendait Schiller, en révolte contre tout ce qui est froideur, sécheresse et intolérance. Il exprime la rébellion de l'instinct artistique d'une humanité supérieure contre les iconoclastes de toutes les époques. Chaque être cultivé comprend et saisit quelle doit être l'agonie d'un artiste qui, contrarié dans sa vocation, est dans l'impossibilité de créer, d'exercer la fonction à laquelle il est appelé, et conçoit que tout l'être de ce malheureux doit s'anémier et s'atrophier. La grandeur de la conception de Schiller est de nous faire entrevoir que tout homme naît artiste. Ouvrier du Beau, créer de la beauté, quelle qu'elle soit, est sa fonction naturelle, sa vocation invincible, comme ce l'est pour un peintre de manier la couleur. L'être humain s'anémie et s'atrophie toujours à

(1) Allostis.

n'exercer point la faculté esthétique qui est son titre de gloire et son droit au bonheur. Il ne peut se développer que dans la liberté de créer — de créer sans cesse — le Beau en lui-même, et de projeter dans l'univers sa beauté intérieure sous toutes les formes.

La tragédie de l'humanité est celle de cet être artiste contrarié par mille courants ennemis et que sa vocation hante de rêve et de nostalgie. Le libérer est le sens profond de l'éducation esthétique.

Rome, Janvier 1905.

C. A. S. DE GLEICHEN

LE THÉATRE POÉTIQUE

—

Les gestes de la jeunesse d'aujourd'hui sont, semble-t-il, plus volontaires et moins somptueusement inutiles que ceux auxquels nous accoutuma la jeunesse d'hier. Serait-ce un réveil de notre race qui, adaptant enfin ses énergies aux mille formes de l'activité moderne et libérée de toutes les autorités, aspirerait, conquérante, à d'autres gloires? Peut-être les temps chers du paganisme vont-ils revenir où la force physique, où l'épanouissement de la Nature en nous étaient le but de la civilisation ; en tous cas, les poètes, à qui il appartient d'exprimer les hautes tendances de leur temps et qui en sont l'écho sonore des passions et des pensées, les poètes magnifient la vie, après avoir scellé sa réconciliation avec le rêve. Ils ont compris que c'était l'instinct du poète d'ouvrir les fenêtres sur la nature et de se rapprocher des hommes. Ainsi, les porteurs du flambeau antique se transmettaient le feu sacré, sans regarder derrière eux, les yeux ardemment fixés vers le Futur :

O Parménon, disait Ménandre, j'appelle un homme heureux et le plus heureux de tous, celui qui s'en retourne de bonne heure là d'où il est venu, après avoir contemplé, sans chagrin, les splendeurs augustes de la Nature, le soleil qui se répand partout, les astres, l'eau, les nuages, le feu... Qu'il vive un siècle ou quelques courtes années, ce spectacle sera toujours le même. Jamais il n'en verra de plus magnifique.

Or, la jeune poésie française semble animée de cette inspiration sereine et vaste. Tous les poètes nouveaux, de Mme de Noailles à M. Fernand Gregh et de M. Paul Souchon à M. Saint-Georges de Bouhélier, — je cite pêle-mêle ces noms dans le but de montrer l'incohérente multiplicité et les apparentes contradictions de ces efforts pourtant parallèles — tous rêvent d'une poésie plus largement objective et vivante. Ils nous révèlent les beautés mouvantes de l'Univers et négligent de nous donner de leur art — et en prose... — d'étroites et éphémères

formules. Après tant de neurasthénies intellectuelles et morales, qu'ils soient les bienvenus ces lyriques assagis, néo-romantiques, si vous le voulez, mais romantiques à la façon d'Hugo, pleins de santé et qui nous restituent la forme populaire du classicisme latin.

Ce souci d'amour plutôt que de littérature, cette compréhension des liens invisibles et puissants qui relient l'homme aux autres hommes et aux mille choses familières ou infinies du monde, cet amour des nobles réalités ne pouvaient manquer d'être les facteurs d'une renaissance éclatante du théâtre poétique. Car le théâtre qu'est-ce autre chose qu'une représentation conventionnelle de la vie et s'il était de quelque utilité de définir le théâtre poétique, comment mieux s'y prendrait-on qu'en l appelant « la Poésie de la Vie en action ». Il était logique que le poète des *Laudes del cielo, del Mare, della terra et degli eroï*, Gabriele d'Annunzio, transportât sa volonté d'art sur la scène et il est logique que les jeunes poètes qui se soucient peu de ressusciter les froides plasticités du parnassisme ou les grâces abstraites du symbolisme aient fait du théâtre leur champ de bataille.

Puisque le public est rebelle à lire les vers, il faut bien que les poètes les lui fassent entendre. Cè n'est pas dans un but intéressé, mais dans un but sacré. Les poètes sont des inconscients apôtres. S'il ne leur est pas donné de remplir leur mission rayonnante, d'ensemencer les âmes, ils souffrent — beaucoup moins dans leur amour-propre que dans leur instinct inaccompli, dans leur destination manquée. Un poète qu'on ne lit pas, un poète sans public, c'est l'amoureux d'une amante qui n'existe qu'en songe, c'est un homme sans descendance. Les poètes ont donc escaladé la scène et demandé le secours du comédien diseur de vers, ce poète en action.

Quoi qu'on en dise, jamais temps ne fut « plus fertile en miracles ». Si les glorieux ancêtres du théâtre poétique, Corneille, Racine, Molière, Victor Hugo, Vigny, Musset, Banville, Leconte de Lisle, revivaient, ils s'étonneraient qu'en présence d'une telle floraison de poésie dramatique l'on désespérât de l'avenir de cet art. Ils sont nombreux tous les zélateurs de la rime et du vert-laurier! Ils ne désespèrent pas de conquérir la gloire et même la fortune. Ils savent que le théâtre en vers est par excellence le théâtre du peuple, le génie poétique et le

peuple ayant la même ingénuité, le même idéal. Quelle forme est, de fait, plus propre à transporter la foule que le vers, cette forme ailée qui rachète tous les prosaïsmes et force l'attention par son rythme cadencé? Le vers dramatique soupire l'élégie, souffle le lyrisme ou clame l'épopée; c'est aussi la flèche qui se plante dans toutes les mémoires, et c'est la phrase musicale qui chante sur toutes les lèvres. Le théâtre en vers est le théâtre des grands succès. Sans parler des drames d'Hugo, est-il nécessaire de rappeler les triomphes du *Chemineau*, de *Cyrano de Bergerac*, de *l'Aiglon?* Hier encore, dans ce *Scarron* protéiforme où le sublime épouse la farce, où le rire est de la douleur, M. Catulle Mendès a victorieusement relevé, avec quelle virtuosité vous le savez, le défi des contempteurs du théâtre en vers et flétri la parodie qui, à tout prendre, est un hommage que la laideur rend à la beauté...

Le vers dramatique est dans la tradition française et malgré les tentatives destructrices des uns et des autres, c'est lui qui éternellement remportera la palme. Pourquoi donc ne l'a-t-il point toujours remportée? M. Paul Souchon a donné les véritables causes du désaccord survenu entre les poètes et le public :

Une cause... par laquelle j'excuserais presque le dédain et l'incompréhension des directeurs pour le véritable théâtre, c'est la situation faite à la poésie auprès du public par les poètes eux-mêmes. Il est évident que, devant les productions qu'on lui a présentées pendant ces dernières années, le public ne pouvait que se détourner. Dans cette période fâcheuse pour la littérature française, on a perdu le sens de la beauté en perdant le vers, on a mêlé des arts voisins, comme la musique et la poésie, qui n'eussent jamais dû se confondre, on a accumulé les erreurs et les ombres. On a vu des prosateurs avérés s'intituler poètes puisqu'il leur était permis de disposer ce qu'ils écrivaient en lignes inégales...

Mais, les poètes de ce temps sont gens heureux ; ils ont un palais, un théâtre, les Bouffes-Parisiens. Directeur hardi et compréhensif, acteur pittoresque, M. Bour est le Napoléon de cette grande armée. Il lit les manuscrits, dirige les répétitions, administre la maison, joue et bat du tambour quand sa caisse, — la caisse des poètes — est vide. Il a l'âme du troubadour et il joue au naturel Don Quichotte. Ses lieutenants sont des poètes de marque : M. Maurice Magre, l'auteur de *l'Or*, seconde

M. Bour, M. Louis Payen, poète lyrique, organise des récitations poétiques hebdomadaires, et M. J. Valmy Baysse, l'auteur d'*Imperia*, des représentations bi-mensuelles d'œuvres nouvelles. Les poètes sont, en effet, légion, et l'on ne peut jouer les œuvres de tous. En dehors de ce chef-d'œuvre de joliesse, *l'Embarquement pour Cythère*, de feu Emile Veyrin, les Bouffes-Parisiens ont monté des comédies de MM. Jacques Richepin, Albert du Bois, Louis Payen, Allou. M. Valmy-Baysse a pensé qu'il serait justice d'ouvrir les portes du théâtre à d'autres, sinon à de plus dignes écrivains. Il a même intéressé à ses efforts M. Emile André, directeur du Théâtre-Trianon, et là aussi — vous voyez qu'il se multiplie — ont été grâce à lui inaugurés des *samedis* mensuels de poésie et d'art. M. Valmy-Baysse est courageux, il a foi en son art, il jouit de la confiance et de l'estime de ses confrères. Son idée vaincra, prions-en les dieux. Le spectacle inaugural qu'il a choisi lui vaudra, tout au moins, des éloges : C'est une tragédie de Paul Souchon, *Phyllis*.

Paul Souchon n'est pas le poète d'une école ou d'une secte. Son œuvre n'est pas le produit de l'éducation ; c'est la résultante harmonieuse de l'hérédité. On pourrait dire de lui, ainsi que Lamartine disait de Mistral, qu'il est né, comme Deucalion, d'un caillou de la Crau... C'est un Provençal de pure race, noble, familier, naïf, évoquant une lignée d'ancêtres au profil jupitérien.

Les yeux fermés il voit dans son sang le soleil.

Aussi son idéalisme a-t-il horreur du mystère et de l'ombre. Les lignes de ses pensées sont nettes et lumineuses. Vous ne trouverez point chez lui de ces frénétiques enthousiasmes ou de cette combativité gasconne par quoi se manifeste souvent le méridional. Paul Souchon a, dans son cœur, quelque chose de la gravité souriante et tempérée des paysages rhodaniens. Son cœur est pénétré de douceur hellène. Et il est silencieux comme les hommes qui ont longtemps regardé la mer...

Enfin ce qui séduit, par-dessus tout, chez l'homme et dans l'œuvre, c'est cette modestie quasi-timide et, pourtant, on ne sait pourquoi, souveraine, ce volontaire effacement qui apparente le laboureur provençal au gentilhomme. Joignez à cette culture de race et à ces rares vertus individuelles un optimisme

tranquille et simple et vous aurez, du même coup, défini le caractère de ce poète et la beauté de son œuvre.

Il est, sous le soleil méditerranéen, des petites villes champêtres et ombragées, dont le nostalgique voyageur, quand, au crépuscule, il les quitte, ne garde qu'un regret de joie bucolique. Sur les places intimement étroites de ces cités, des fontaines coulent librement et le rythme toujours pareil de ces cascatelles berce la mémoire. Mais, tandis qu'il s'en va, le voyageur les oublie une à une, et une seule, préférée, continue à le poursuivre de son bruit frais. Eh bien, la vie de Paul Souchon, cette vie entre toutes exemplaire et féconde, comme l'eau de la fontaine a coulé, et sa poésie, jaillie de la terre comme l'eau de la fontaine, enchante le souvenir.

Nous avons lu de Paul Souchon les *Elévations poétiques*, les *Elégies parisiennes*, la *Beauté de Paris*; nous lirons le *Soleil natal*. Un amour serein de la vie et des félicités de l'heure y apparaît. Une mâle et tendre sensibilité anime ces poèmes de forme régulière, au style sobre, soumis à la discipline d'un art très sûr et, malgré tout, baignés de lumière. Païen subtil, humaniste sans le savoir et dont le latinisme conserve je ne sais quelle couleur d'italianisme francisé par la Renaissance, provençal surtout, Paul Souchon a fait ce miracle de peupler de rossignols de Colonne les ombrages du Parc Monceau et du Luxembourg. Après avoir célébré la *Vénus d'Arles*, le symbole de la race, tournant le dos à Notre-Dame de Paris, le poète s'écriait en montrant les champs et les forêts :

C'est là que dans la paix, frères, nous bâtirons
le temple de la vie...

Puis répudiant le pessimisme chrétien, P. Souchon, chantre des choses mortelles et de l'humaine beauté, adressait une ardente invocation au dieu Pan :

Car seul des anciens dieux, seul de l'antique Olympe,
Homme et bête, ô grand Pan, tu ne saurais mourir.
Je vois ton corps velu qui s'agite et qui grimpe
Sur les monts azurés des temps qui vont venir...

Un poète lyrique de cette sorte, c'est-à-dire épris des réalités, maître d'une science aussi étendue du vers, un poète qui ne sacrifie point à la manie romantique du développement et dont la nature de l'inspiration est plus impersonnelle que

subjective, puisqu'il ne ramène point la perception de tout l'univers à son état d'âme, peut être d'un grand secours à la poésie dramatique. Son imagination claire et qui ne s'embarrasse point de rêves fumeux, sa tendance à tout simplifier, son aversion pour le mystère et l'équivoque, son goût très classique de la raison et de la logique sont les qualités primordiales de l'homme de théâtre. Et il était curieux de voir comment Souchon, poète, les utiliserait.

Phyllis rappelle Phèdre, et Démophoon le Titus de *Bérénice*. Je crois bien que si Racine avait traité le sujet de la tragédie de Paul Souchon, étant français et du XVII[e] siècle, il eût, avec une certaine crainte, dédaigné l'aspect sous lequel serait apparue à un mystique ou à un septentrional une aussi mélancolique fable d'*envoûtement d'amour*. Les malheureux destins de la volupté l'eussent beaucoup moins préoccupé que le souci de nourrir sa pièce d'humaine psychologie, de la rendre émouvante et d'habiller de poésie les passions de ses héros. Paul Souchon a eu le même souci. Par là, *Phyllis* appartient au cycle d'Euripide et se rapproche de la conception française de la tragédie. Cette conception, qui correspond à un état supérieur de civilisation, Racine l'a exprimée non par des formules, mais par des œuvres. Souchon de même, et la noble simplicité de sa *Phyllis* rappelle la rectitude des lignes du Parthénon :

> Il y en a qui pensent, dit Racine, que cette simplicité est une marque de pure invention. Ils ne songent pas qu'au contraire toute invention consiste à faire quelque chose de rien et que tout ce grand nombre d'incidents a toujours été le refuge des poètes qui ne sentaient pas dans leur génie ni assez d'abondance, ni assez de force pour attacher durant cinq actes leurs spectateurs par une action simple soutenue de la violence des passions, de la beauté des sentiments et de l'élégance de l'expression...
>
> (Préface de *Bérénice*.)

Ces lignes de Racine pourraient servir de manifeste contre ceux qui, mêlant la forme et la destination de la tragédie et du drame, fondent l'intérêt de la tragédie sur l'action habilement théâtrale dont ils la dotent. Action simple, violence des passions, beauté des sentiments, élégance de l'expression : il y a là formulé un idéal du genre. L'esprit français se fait jour en

ce formulaire. Et la pièce de Paul Souchon y trouve une naturelle défense.

Mais l'écueil redoutable qui attend l'auteur tragique lorsqu'il s'agit de réaliser cet idéal, c'est de répéter des procédés inamoviblesеt de s'éloigner de la réalité humaine. La tragédie dès lors cesse d'être la vraie interprète de la vie, elle est le classique poncif qu'ont à jamais discrédité Lagrange-Chancel ou Ponsard. L'action simple semble pauvre, la violence des passions est dosée suivant de fades règles de politesse ou, déréglée, choque par son outrance, la beauté des sentiments est d'une monotone convention, l'expression élégante ne paraît être le fruit que d'un vain exercice littéraire.

Les genres qui n'évoluent point sont des genres morts. L'auteur tragique qui, au xx[e] siècle, se condamne à ne point regarder les hommes etles passions de son temps et prend pour modèle, non la nature, mais les modèles de ses prédécesseurs, a toute la valeur d'un collectionneur de choses mortes. Il œuvre pour le musée non pour le théâtre. Afin que la tragédie se perpétue, il est nécessaire qu'une force neuve la recrée. Cette force nous la trouverons en nous-mêmes. La sensibilité moderne, frémissante et exaltée jusqu'en ses incohérences, use du lyrisme ainsi que d'un moyen familier d'expression. Les grands poètes romantiques ont eu, « comme les grandes montagnes, beaucoup d'échos ». Et les poètes tragiques d'aujourd'hui tels que Joachim Gasquet et Paul Souchon, qui en ont laissé retentir et se prolonger en leur cœur les puissantes harmonies, ont, avec divination, découvert que l'élément nouveau dont la tragédie devait s'enrichir et par quoi elle serait renouvelée était *la poésie*. Ainsi voyez à quoi le romantisme, en ses dernières répercussions, a servi. Le romantisme qui fut, avant qu'une refonte des genres littéraires, le triomphe de l'émotivité lyrique et l'expansion de l'individualisme contemporain, le romantisme a régénéré le classicisme. Cela est la preuve qu'en littérature il n'y a pas d'écoles, mais seulement des courants d'idées et de sentiments, éternels puisqu'ils représentent les mouvements de l'âme, et qui, à travers les siècles et malgré les paroles des théoriciens les disant ennemis, s'épousent chaque fois qu'ils se rencontrent.

Dans la préface éloquente qu'il a placée en tête de sa tragédie, Paul Souchon déclare :

Il est évident qu'actuellement la tragédie classique et le drame romantique ne correspondent pas à notre sensibilité... Le drame en vers moderne sera donc éloigné de ces deux types éteints qu'il devra pourtant continuer. Il me semble que, dans ces conditions, le drame en vers que nous souhaitons, tout en reproduisant dans ses grandes lignes et sans prendre souci d'Aristote, la forme et la solide construction classique, et en même temps, la liberté de sujet et la belle allure romantique, devra tenir compte avant tout de la *poésie*, qui est sa mère et qui est répandue comme un éclat sur les êtres, les idées... les choses... la poésie de l'homme dans la nature... la poésie de l'homme dans la société... la poésie de l'homme dans sa propre pensée...Ainsi l'atmosphère du drame nouveau sera la poésie...

Notre sensibilité, aiguisée par le temps admirable où nous vivons, ne saurait se contenter longtemps encore de la seule expression musicale. Elle demande plus de clarté, plus de précision et elle est prête à s'incarner dans le drame poétique...

Cette affirmation d'un idéal nouveau se rapporterait, dans la pensée de l'écrivain, à *Phyllis* autant qu'à d'autres œuvres, quelque peu différentes, sinon plus hautes, et par lesquelles s'imposera, dans toute sa puissance et sa grâce supérieures, l'admirable poète dramatique qu'est Paul Souchon.

Il veut continuer la tradition, mais sans faire un pas en arrière. Son œuvre est une paraphrase du vers d'André Chénier :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

Et même voyez, ce n'est déjà plus chez *Phyllis* la langue de Racine, pleine de pensée intense et concise, rasant la prose suivant le mot de Sainte-Beuve, c'est une langue d'images et quoique hors de toute convention, une langue lyrique, passionnée, vivante.

M. Joachim Gasquet, qui avant d'être le haut poète de *Dyonisos*, fut l'auteur inspiré des *Chants séculaires*, a donné une heureuse formule de cette union du classicisme avec le romantisme. « Il faut, a-t-il écrit, unir au réalisme le lyrisme purificateur ». Ainsi sera rénovée la tragédie en vers.

Donc, je suis fondé à croire que de beaux et glorieux jours sont encore réservés au *Théâtre d'Art*, et cela grâce aux poètes qui viennent lui offrir l'appui de leurs vivifiantes énergies, grâce au mouvement que l'initiative de M. Bour a déterminé parmi la jeunesse et dont M. Valmy-Baysse, s'il persévère, nous fera assister aux résultats.

Dans ce *Théâtre d'Art*, aux multiples faces, le théâtre poétique prendra une grande place : je parle du théâtre en vers, tragique, héroï-comique ou fantaisiste.

Et n'est-ce pas du théâtre poétique aussi que la tragédie à esprit métaphysique dont M. Péladan s'est fait le puissant rénovateur et dont M. Gabriel Boissy nous a ici même exprimé si fortement le sens profond et magnifique, ou que la tragédie de formes modernes, encore incomplètement réalisée, mais dont M. Paul Hervieu en France et Gabriele d'Annunzio en Italie ont magistralement affirmé le principe; n'est-ce pas du théâtre d'art enfin que la comédie littéraire à laquelle MM. de Porto-Riche, Henry Bataille et Edmond Sée consacrent leur talent?

Pour l'instant ce sont les poètes qui mènent l'assaut. Cette troupe désordonnée et vaillante s'est mise, pour la lutte, à la tête des troupes compactes qui marchent — les jeunes poussant les vieux — contre les accapareurs de la scène, faiseurs de théâtre, *mercanti*, oiseaux de proie, de haut ou de nocturne vol. Or, quels que soient les moulins qu'il faille abattre et quelle que puisse être l'issue de l'aventure, il faut toujours être du parti dont sont les poètes.

CHARLES MÉRÉ.

JOLIE PERSONNE

(*Suite* [1])

—

DEUXIÈME PARTIE

I

Il est des moments où nous cessons d'être de pauvres créatures humaines qui aimons et souffrons. Il semble que, parfois, toute la douleur et tout l'amour répandus dans le monde se réfugient en nous pour lacérer notre cœur ou pour l'épanouir. Il semble que nous devenions le point que fixent les consciences de la terre.

Oui, je l'affirme, il est des heures où notre vie ne nous appartient plus. Elle fait partie de la félicité ou de l'angoisse humaine.

Une implacable clarté se lève derrière nos actes : ils nous apparaissent alors comme ces ombres qui s'allongent quand le soleil est bas.

J'ai connu, moi, des instants pareils!

Deux ans après mon mariage, la santé de ma femme s'altéra tellement que, chaque matin, je m'attendais à la trouver morte.

Se demande-t-on si la créature adorée dont on surveille l'agonie, et qui n'est plus votre femme, vous aime?

Pendant de longs mois, ses caprices seuls me prouvaient qu'elle existait encore.

Souvent, à sa prière, je demeurais un jour sans la voir.

Le bruit de mes pas, ma voix, mes gestes, ma passion douloureuse l'obsédaient.

Elle poussa un cri terrible, un après-midi, parce que, croyant qu'elle reposait, je l'avais contemplée.

Je craignais de la contrarier. Elle était si faible qu'elle parlait sans presque désunir les lèvres et sans ouvrir les yeux.

Quand elle s'endormait, je baisais ses tresses dénouées si souples, si chaudes et si longues... Alors elle s'éveillait, fon-

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 188.

dait en larmes, et une expression haineuse — oui, haineuse, — immobilisait son visage enfantin.

Hélas ! je compris bientôt l'horreur que je lui inspirais. Horreur insurmontable... dont je l'excusais de mon mieux. Pourtant elle voyait ma peine.

Je ne m'approchais d'elle que lorsqu'elle me réclamait.

Sa gentillesse, alors, me comblait l'âme et me désespérait. Elle aimait les fleurs et surtout les violettes de Parme et les jonquilles d'Avril. Ses coquetteries étaient enivrantes. Quelles promesses, dans son moindre sourire ! Mais de soudaines mélancolies me la reprenaient.

Elle avait des méchancetés d'enfant trop chérie et des heures d'un tel abandon!...

Oh! je comprenais alors la joie sans mélange, le bonheur surhumain de ceux qui virent revenir à la vie les créatures aimées.

Elle m'en voulait du mal que me causait son humeur. Ma patience l'exaspérait.

Qui sait de combien chacun de mes rêves m'éloigna de son âme.

Sur le conseil des docteurs, je la conduisis en Suisse. Elle prit quelque plaisir au voyage.

Notre maison d'Auteuil lui était devenue insupportable; elle y avait trop souffert.

Pendant un séjour qu'elle fit, aux bords du lac de Genève, chez une amie, j'achetai un hôtel, avenue d'Iéna, et le meublai, selon ses goûts, que je croyais connaître. Le contentement qu'elle me témoigna chassa mille mauvais souvenirs.

Elle n'était pas satisfaite de son installation — je le sentis — quand les premiers instants de surprise furent dissipés. Elle me remerciait d'avoir fait de mon mieux. Un mois plus tard tout était changé.

Je me pris à l'adorer avec fougue. Elle ne se refusa jamais. Quinze jours passionnés me consolèrent de tant de peines.

Elle retomba bientôt dans un ennui dont rien ne la put distraire, ni mes soins, ni mon empressement.

J'étais décidé à tout pour l'arracher à elle-même. A tout, sauf à violenter son âme. Insensé! insensé!

Vers le milieu de novembre, je l'envoyai à Nice. Chaque semaine, je passais quarante-huit heures à ses côtés.

La villa que j'avais louée appartenait à un ami de ma famille, un vieillard que j'admirais et qui m'aimait. Il m'écrivait tous les soirs.

En décembre, je dus quitter Paris. Mes intérêts m'appelaient pour assez longtemps à l'étranger.

Je reçus de ma femme des lettres assez fréquentes. Certaines étaient presque gaies. Mon ami me confirma les espérances que j'avais de la voir guérir; il me donnait un compte-rendu exact des journées de ma convalescente...

Je prolongeai mon séjour. Un matin, j'arrivai à l'improviste.

Elle était dans son salon embaumé et tiède comme une serre. La fenêtre s'ouvrait sur la mer, et de hautes tiges de mimosas se courbaient mollement contre les balustrades.

Elle était vêtue d'une robe d'intérieur grise et blanche.

Avant même de prononcer un mot, je la pris dans mes bras et je sentis son corps nerveux et fuyant, se plier, assoupli par un rajeunissement splendide.

Se plier ! Non : se raidir en arrière, se refuser. Et elle posa ses deux mains unies entre sa bouche et la mienne.

J'étouffai un cri de rage. Une force inattendue et sourde tourmenta mon cerveau qui battait... et ce fut un soupçon qui arrêta toutes mes pensées.

Je m'assis et, ma tête dans mes mains, j'observai cette femme...

Elle était debout, les bras pendants, inertes, le long de son corps. Ses lèvres étaient serrées, et je vis — oui, je vis dans ses yeux du mépris, de la haine et de la pitié.

Je me serais laissé aller à quelque brutalité, si elle avait prononcé un mot qui m'eût choqué. Mais elle m'appela doucement, trop doucement. Ma main, qu'elle sut prendre, s'abandonna dans la sienne. Sa bouche chaude s'appuya sur mon front. Je scrutai ses claires prunelles ; je n'y distinguai aucune perfidie et, lâchement, je lui demandai pardon.

« Pardon? » fit-elle, avec mansuétude, se sentant victorieuse.

Mes pensées avaient été si violentes qu'il me paraissait impossible qu'elle n'en eût pas deviné la ferveur farouche, au battement du sang qui dilatait mes veines; car elle tenait mes poignets...

Elle proféra, pour se plaindre, des phrases d'enfant malmenée et qui veut prouver qu'elle fut grondée à tort.

« Je ne vous attendais pas... »

Elle baissa les yeux, se détourna d'un air boudeur :

« J'étais sans lettres depuis deux jours... tu entres... tu te précipites sur moi...

— Pourquoi m'as-tu repoussé!

— Te repousser, moi? mais non, mais non... »

Elle promena sur mes cheveux sa main caressante.

« Te repousser! »

Puis, elle me considéra, sourit, se releva pour arranger dans une coupe des gerbes odorantes. J'étais désarmé.

« C'est ton ami qui m'a envoyé ces lilas. Quel homme délicieux! Il vient chaque matin... Je m'étonne qu'il ne soit pas encore arrivé. »

Elle me mit au courant de ses occupations quotidiennes avec une aisance, une juvénilité dont le sens ne m'apparut que plus tard.

Mon ami entra. Elle nous laissa seuls.

« Eh bien, comment la trouvez-vous? me demanda-t-il.

— Et vous? répliquai-je!

— Ces quelques semaines l'ont métamorphosée. Elle est rieuse et gaie. Son humeur est égale. Elle se promène longtemps, tous les jours; sort en voiture, sort à pied. Je l'accompagne et la distrais de mon mieux. Un rien l'intéresse et l'amuse. »

Après un instant de réflexion, il ajouta :

« L'étrange personne... »

Et comme je ne répondais pas, il murmura :

« Au fait, qu'avait-elle? »

J'eus un geste vague, mais un brusque désespoir s'empara de moi.

II

Oui, ce fut un immense désespoir, une peine infinie, obscure et tenace qui me laissa stupide et m'ôta tout courage. J'avais trop cru à la neurasthénie de ma femme.

Je marchais dans le boudoir, je regardais autour de moi comme un hôte mal accueilli. Une bergère était près de la fenêtre, j'eus envie de briser ce siège fragile, élégant, délicat.

Quelles imaginations avaient flatté son âme, ému ses sens, dans ces dentelles et ces coussins?

Des mimosas fermaient la perspective d'une allée, et tout au loin, descendant de l'horizon, la mer bleue étincelait.

En me retournant, je vis une tenture s'abaisser mollement, comme si une main attentive en eût accompagné la chute.

Elle n'osait affronter ma peine. Aurait-elle calmé mon inquiétude irraisonnée, dissipé mon angoisse? Et je ne pus écarter cette draperie qui remuait encore.

« C'est la domestique, » me dis-je, et, rassuré, je m'apprêtais à relever la portière.

— Je ne voulais pas la surprendre. Elle, en train de m'épier! Non.

J'attendis. Elle vint.

« Comme tu as été longue! » m'écriai-je, car ce fut bien un cri.

« J'ai mis ma robe de promenade. Te plaît-elle?... et ton ami?

— Il est parti depuis une demi-heure.

— Oh! si j'avais su, j'aurais fait plus vite pour ne pas te laisser seul. »

Comment ai-je réprimé l'impérieux désir de lui demander:

« Ce n'était donc pas toi qui étais là, derrière la tenture, et qui m'observais! »

Je la considérai longuement, avec stupidité.

Droite, au milieu d'un rayon de soleil qui se colorait, semblait-il, sur les grappes des mimosas, elle arrangeait à son poignet, un bracelet d'or mat, dans lequel trois turquoises étaient enchâssées.

« Les pierres sont mortes... regarde. »

Elles étaient vertes et sombres comme des élytres de scarabées.

J'étais muet, et je tremblais en serrant la main frêle.

Elle se dégagea d'un mouvement naturel, et, devant un miroir, piqua, dans ses cheveux, quelques jonquilles.

« Comment me trouves-tu ? »

Je m'avançai.

« Tu es belle », murmurai-je sourdement.

— « Oh, tu me dis cela sur un ton de reproche.

— Non, non, je ne te reproche pas ta beauté... mais cette beauté.... »

Elle ne comprit pas.

« Oui, je me demande pourquoi ta beauté me rend malheureux aujourd'hui. »

Elle eut des mots très simples, des mots comme en ont les femmes quand elles veulent consoler d'une tristesse dont le spectacle les ennuie. Ma taciturne douleur ne l'émouvait pas. Elle en était obsédée comme par une visite inévitable.

Elle était belle et émouvante,au milieu de ce rayon de soleil, cette créature que j'avais tenue dans les bras et dont l'attitude effarait mon âme.

J'étais assis à l'extrémité d'un divan, où elle vint se coucher.

Elle posa sa tête sur mes genoux, croisa, comme une fille de pêcheur qui s'étend sur le sable, ses deux mains sous sa nuque, et resta sans parler, la bouche entr'ouverte, ainsi que jadis, quand elle s'endormait... Temps lointains! J'allumais la lampe pour la regarder dormir. Une nuit, je la vis sourire: elle avait senti la lumière chaude sur ses joues,et s'était laissé admirer.

Le rayon de soleil, en se déplaçant dans le boudoir, atteignit sa figure.

Elle ferma les yeux. Je n'avais jamais considéré ses paupières closes en plein jour; je n'avais jamais remarqué les nuances de son teint. Je me penchai sur ses cils animés. Dès que mon souffle l'effleura, ses traits se contractèrent.

Je me reculai lentement pour garder le cher fardeau de son corps.

« La bonne chaleur, la bonne chaleur », soupira-t-elle, avec paresse, en s'étirant.

Le baiser que je mis sur son front la surprit.Elle se releva.

« J'allais m'endormir, tu m'en aurais voulu...

— Te voilà complètement rétablie, fis-je.

— Comment ne le serais-je pas? »

D'un geste elle me désigna le ciel, la campagne et la mer. Et sa main allait et venait, s'arrêtant tantôt vers un fouillis de faux poivriers,tantôt vers un massif tout proche entourant une maison dont je ne voyais que deux fenêtres fermées.

Oh! je ne compris que plus tard l'audace et l'impudeur de ce geste.

« Si ce pays te plaît nous pourrions l'habiter toujours!

— A Paris! oublies-tu que voici le printemps. Si nous nous installions ici, je me croirais malade, très malade, comprends-tu...condamnée... j'aurais en horreur tout ce qui me séduit. »

Et, de nouveau souriante, les yeux mi-clos, les lèvres écartées sur ses petites dents, elle enveloppa du même geste caressant la campagne et la mer, et la maison sous les arbres.

Je lui dis « Tu es belle! » en pensant : « Je voudrais bien mourir ».

III

Je noterai mes pensées une à une. Je retarderai l'heure où j'écrirai un moment de ma vie. Je l'écrirai, quand une violence impérieuse et inattendue m'y contraindra.

Je sens, avec une joie farouche, s'accumuler en moi un terrible chagrin et des sanglots qui éclateront un jour.

Je serai heureux quand j'ordonnerai cette scène. J'en remets à plus tard l'exécution. J'y songe continuellement avec anxiété.

J'en veux donner les moindres détails, — car j'y fus admirable — je la revis en moi-même, mais je ne la distingue pas encore assez en dehors de moi.

Je sais savourer et l'angoisse et l'attente. Je les savoure avec le sentiment dénaturé qui me fit différer l'instant de ma vengeance... Assez, reprenons cette histoire, je suis trop tenté d'en jeter devant moi le dénouement...

Bref, contre toute logique, je laissai ma femme à Nice, livrée à elle-même. Chaque semaine, comme autrefois, je vins la visiter.

Mon ami continuait à me renseigner sur la guérison de cette malade, qui me priait de n'avoir plus aucune inquiétude à cause d'elle.

Seule, la passion sensuelle me la faisait chérir.

J'ignore quel venin corrompait le sang qui alimentait mes pensées.

A chaque lettre d'Elle, j'avais envie de partir, d'aller la retrouver — la surprendre — de l'emmener...

Sa jeunesse, sa beauté étaient revenues, j'avais peur.

Sa jeunesse!... elle avait vingt ans. Je l'avais épousée à dix-sept. Elle avait connu la réalité de la vie avant de l'avoir

appelée ou rêvée; et je la voyais, maintenant, prise par le rêve et le désir qui toujours, à un moment quelconque, réclament leurs droits sur les âmes.

Elle m'écrivit de venir la chercher. J'obéis.

Le jour de notre arrivée, Paris était possédé par cette atmosphère divine que l'on respire aux Champs-Elysées, quand les feuillages égaux des marronniers forment, de la Concorde à l'Etoile, une immense guirlande fleurie.

Dans la voiture, à mes côtés, elle considérait avec émerveillement les toilettes, et elle prétendit se rendre, l'après-midi même, chez sa couturière, malgré la fatigue du voyage... et je fus sensible à cette jeunesse du matin, j'eus envie de me jeter aux pieds de cette femme et de lui crier :

« Est-ce vrai que tu ne m'aimes plus ? »

Je l'avais trompée. Le désir de lui avouer cette faute me torturait, j'aurais voulu qu'elle me pardonnât!...

Ses joues aux couleurs pures, son teint que nulle lassitude ne pouvait altérer, son regard et sa voix naturelles dissipèrent mon angoisse, et, pendant quelques instants, comme je lui parlais de choses futiles et qu'elle me répondait avec enthousiasme et vivacité, je sentis tout le bonheur du monde envahir mon âme et grandir démesurément!...

Ah! lamentable cœur joué !

IV

(Raymond Darloz tourna quelques pages.

J'avais remarqué que, pendant la lecture, il me considérait de nouveau, avec insistance.

Je m'accoudai, et pris mon front dans mes mains.

Il continua :)

Et je connus bientôt la douleur.

Le dix-huit février 1897, ayant involontairement oublié des documents qui m'étaient nécessaires, je revins chez moi, à l'improviste.

J'entrai chez ma femme. Son boudoir était un véritable musée encombré de fauteuils, de sièges bas. Je fis tomber un livre posé sur un guéridon; en le ramassant, je vis un angle de papier bleu dépasser les feuillets. Le volume broché n'était pas

entièrement coupé. La dépêche pneumatique servait de signet. Je l'ouvris, je lus...

— *Mon aimée,*

Pourquoi, hier, cette nouvelle imprudence ?

Je n'allai pas plus loin.

« Hier ? » fis-je, à mi-voix, comme si je m'interrogeais.

J'étais sorti, selon mon habitude, après le déjeuner. Je n'étais rentré qu'à six heures, vingt minutes avant elle.

Rien dans ses manières ne m'avait inquiété ou surpris : elle était d'humeur gaie et primesautière, avait pris de l'intérêt à ma conversation...

Une suite de pensées précipitées me rappela le billet que je tenais dans mes mains.

« *Pourquoi hier, cette nouvelle imprudence? Tu sais que je ne pourrai me lasser de t'aimer et de te voir... Tu sais que ma pensée, comme une grande flamme, consume en moi tout ce qui ne t'appartient pas. Viens, cet après-midi même, dès que tu auras reçu ce mot, sois prudente...* »

Voilà donc les phrases qui les persuadent! Des phrases semblables, moi, je ne lui en avais jamais adressé!

Je déchiffrai le nom de cet homme, d'ailleurs lisiblement écrit. Il m'était inconnu. Cette lettre avait été envoyée chez moi.

Elle lisait, quand elle l'avait reçue, et l'avait intercalée entre deux pages.

Ma douleur fut moins vive que le sentiment de colère engendré par la découverte d'un amour qui ne gardait même pas la pudeur de se croire menacé.

Il savait donc, cet homme, à quelles heures il pouvait écrire sans courir aucun risque. Leur sécurité ne s'inquiétait pas des possibilités d'un hasard qui me secondait aujourd'hui.

Cette dépêche était-elle la première?

Je m'apprêtais à fouiller les meubles, mais je remis le billet dans le volume, et ce dernier sur le guéridon.

Je sortis, je marchai comme un fou, d'abord, puis je sentis naître, au milieu de mes pensées, un grand calme qui les apaisa comme une décision.

Ma vengeance était assurée. Je ne voulais pas me faire justice, mais me venger, car la vengeance réclame du sang-froid, de la volonté, de l'audace patiente... Oh! le bel exercice!

Du jour où il soupçonne,un homme n'est plus trompé, et j'avais soupçonné à Nice, mais j'avais eu pitié.

Certes, je préparerais mon heure, je poursuivrais ces coupables et les harcèlerais, je me complairais dans cette œuvre, j'en précipiterais le cours ou je le ralentirais, je trouverais un plaisir inéprouvé et rare, en voyant mes stratagèmes réussir, mon habileté donner le change, et quand il faudrait, ils comprendraient que c'est volontairement que je retardais la catastrophe.

Depuis combien de temps me méprisaient-ils! Je le saurais. Ma vengeance était certaine : elle serait complète, élégante, cruelle et sans éclat.

Cette exaltation fut de courte durée.C'étaient là des excuses que je me donnais à moi-même, pour amoindrir le ridicule qui me touchait. C'étaient là des armes misérables que je me forgeais désespérément.

Je veux qu'ils comprennent que *je sais*, mais que *j'attends*... et cette nuit, si je l'exige, cette femme ne me refusera pas son amour. Odieux partage, base honteuse de leur sécurité.....

Leurs Imprudences ! On a dû les voir ensemble, et deviner à leur démarche, à leurs gestes qu'ils s'aimaient. Ils ont peut-être rencontré une de mes relations... Oh! je scruterai les moindres regards des hommes... mais je serai prudent... Serai-je toujours maître de moi ?

Enfin, j'arrête mon plan : je rentrerai chez moi. Je la ferai s'asseoir devant une table, je lui dicterai une lettre où elle fixera un rendez-vous à cet homme. Puis, nous sortirons, elle et moi, pour jeter le message à la poste, et je ne la quitterai plus jusqu'à l'heure qu'elle aura — que j'aurai — indiquée à son amant.

Je la mettrai dans l'impossibilité d'envoyer un contre-ordre.

Machination dérisoire, enfantine! Si elle refusait d'écrire, pouvais-je la tuer, la chasser? Elle se réfugierait chez lui : elle n'avait pas de famille... Non. Plus sagement,je me rendis familière l'idée que ma femme avait un amant, et qu'il me fallait, pour ma vengeance, vivre avec elle, comme si de rien n'était.

Je rentrai. Elle n'était pas là. Le livre m'attirait dans le boudoir. Il était sept heures... Aurais-je le temps de relire? Me surprendrait-elle ?...

Sept heures dix... J'aurais eu le temps...

Ah! tant pis... Si elle apparaît... Je lui brûle la cervelle, sans commentaire...

V

Je lus et relus la carte pneumatique... Emouvante phraséologie! et je crois, cependant, que j'enviai le talent que me semblait avoir cet homme, pour composer des périodes passionnées!

Ma femme ne rentra que fort tard... Dès qu'elle eut ouvert la porte, je vis ses yeux se diriger vers le guéridon... j'y avais replacé le roman. Elle le prit et l'emporta avec une désinvolture étonnante. Elle se souvenait donc qu'elle avait oublié ce billet dans le livre? A moi, de me tenir sur mes gardes! Certes, non, je ne me trahirais pas.

Je la jouerais : je disciplinerais ma haine. Rien ne la déchaînerait. Rien, pas même l'horrible vision qui errait dans mon esprit lucide.

Le dîner fut gai. Tous nos repas, toutes les heures que nous passions ensemble étaient gaies, depuis son retour.

L'exaspération de mes nerfs donna à mes paroles un ton qui l'abusa. Elle me conta, heure par heure, l'emploi de son temps durant l'après-midi, me détailla la toilette que lui confectionnait sa couturière.

« Une robe d'une teinte imprévue et qui te charmera. »

Je feignis de m'intéresser à ces choses.

— « Un corsage en linon, un fouillis de dentelles... une robe jolie comme un déshabillé matinal. »

Je lui demandai comment lui était venue l'idée de se parer ainsi.

Avec câlinerie, elle me confia qu'elle avait combiné cet arrangement de mousselines et de valenciennes, le matin même, en remarquant, dans sa psyché, que, vraiment, elle était délicieuse dans son peignoir.

« Enfant... enfant », lui dis-je, et j'abaissais affectueusement sa tête contre ma poitrine, comme pour toucher ses cheveux. Une indignation suprême me bouleversait, car, tan-

dis qu'elle me parlait, évoquant des souvenirs dont je pouvais partager avec *un autre* la grandeur, je la voyais auprès de *cet autre :* il lui disait : « Tu es jolie. » Je les entendais inventer les détails d'une toilette qui leur rappellerait leur plaisir — et cette toilette, elle me la décrivait à moi...

Je sentais sa respiration calme. Ses épaules se soulevaient faiblement.

Qu'ai-je éprouvé, à cette minute même, pour cette pauvre petite créature? Oh! Seigneur!... j'eus vite fait de me reprendre, au souvenir de ses perfidies!

Je la revis à Nice... Je m'interdis de scruter plus avant le passé... Je la revois, malgré tout, dans ce rayon de soleil, auprès de la fenêtre... — Oh! silence.

J'avais une matière plus certaine pour justifier ma haine : tantôt, n'était-elle pas entrée, simplement souriante, n'avait-elle pas pris tout naturellement ce livre, sur le guéridon?... et cette lettre, l'avait-elle déchirée, brûlée, ou mise avec les autres? — En dépit de ce tumulte de sentiments redoutés, de souvenirs repoussés, je devins affectueux. Je sus l'entretenir de mille événements, de projets, que sais-je!

Elle ne répondit pas à mes caresses, mais les accepta avec abandon. Je serrai contre moi son corps souple, pliant comme une gerbe, et, ce soir-là, je ne lui laissai pas le temps de lire les quelques pages qu'elle lisait habituellement... Vers le milieu de la nuit je rallumai la lampe. Sa tête creusait l'oreiller, j'arrangeai les dentelles sur sa poitrine en un décolletage possible. Elle se réveilla.

« Ta toilette t'ira bien, murmurai-je.

— N'est-ce pas ? » fit-elle.

Ah! j'espérai que la volupté, cette fois, arracherait un nom à la sincérité de sa chair.

VI

Je fis si bien que je sus rendre leur sécurité plus naturelle encore.

Mais, parfois, comme un enfant, j'ai désiré mourir! J'ai pleuré, la tête dans mes mains, à chaudes larmes, quand descendait le crépuscule si attendrissant et si long à Paris.

J'ai souhaité m'asseoir sur un banc et me plaindre au premier venu, et raconter mon histoire à une femme.

Les larmes abondantes sont brèves. Je me retrouvais vite en possession de moi-même.

Cet homme, quel était-il? Savait-il, seulement, que je tenais, chaque nuit, ma femme — non! sa maîtresse — dans mes bras, et que ma folie donnait, chaque nuit, à notre volupté, une violence qui l'apparentait à la douleur?

Il l'ignorait, sans doute, et j'eus pitié de leur misère.

Au bout de quinze jours, sans que mes manœuvres eussent éveillé le moindre soupçon, je sus l'adresse de cet homme, mais je ne pus obtenir sur lui aucun renseignement.

Un soir, je pris les lettres que ma femme m'avait adressées, pendant nos fiançailles. Elles étaient affectueuses et confiantes, — dépourvues de tendresse.

Je relus celles que je recevais de Nice.

Je les relus dans l'ordre où elles avaient été écrites, jusqu'à les savoir par cœur, et à remarquer, dans les caractères qui les composaient, les moindres changements.

Tout me servait d'indice pour reconstruire cette lamentable histoire.

Je restai des heures devant ces minces feuilles de papier nuancé, l'esprit vide. J'alignais machinalement des barres, sur mon buvard, puis, obsédé par le désœuvrement, je dessinais mon encrier, des fleurs, et, sans y songer, j'imitais l'écriture fine et allongée de ma femme.

Ma main tremblait, mais une sorte de contentement intérieur me forçait à mettre de l'application à ce jeu difficile. Mes *pleins* étaient empâtés, les *déliés* vacillants, je séparais trop les jambages, mes traits manquaient d'audace, les boucles de fermeté, j'unissais mal les doubles lettres...

Je crus que je n'arriverais jamais à contrefaire cette écriture féminine et acquise, à saisir son tour, à rendre son aspect. Je n'avais aucune assurance, je calligraphiais lentement, mon modèle sous les yeux. Quand un mot était trop long, mes doigts se crispaient, et le mot qui aurait dû être tracé d'un seul mouvement aisé, sans que la plume quittât le papier, était saccadé, repris à plusieurs fois.

Je versai des pleurs de découragement, de rage et d'obstination... car je voulais écrire quatre pages à cet homme.

Je décalquai des phrases; je retraçai les mots dont j'aurais

besoin ; et ceux que je désirais employer et qui ne se trouvaient pas dans les lettres, je les composai minutieusement.

Mille fois, je crus avoir obtenu une perfection suffisante, mais, au dernier instant, des défauts apparaissaient : les caractères étaient imités merveilleusement, mais l'apparence de la page n'était pas la même, — ma copie manquait de vie, — il ne me restait plus qu'à attendre un moment de colère — d'inspiration, dirai-je, — et j'attendis...

Je savais où elle passait ses après-midi. Je n'avais aucune horreur, en la revoyant.

La certitude que je les jouais et travaillais à ma vengeance me métamorphosait.

Je surpris en moi-même d'effroyables penchants à torturer mon orgueil, à le plier sous ma volonté, comme une lame d'épée... et je sentis aussi que je retardais par goût, l'heure où je pourrais...

J'avisai ma femme que je comptais m'absenter prochainement, le lendemain, peut-être, pour quelques jours.

« Elle répétera cette nouvelle à son amant, me dis-je, et, ainsi, il ne sera pas étonné quand il recevra *ma* lettre. »

Je les imaginais se réjouissant de mon départ. Une belle joie qu'ils me devraient là !

Le soir même, je pris un pneumatique. Mes nerfs étaient moins contractés que d'habitude — d'autres occupations m'avaient empêché de m'appesantir sur les difficultés qu'offrait l'imitation de cette écriture de femme.

J'écrivis :

Viens ce soir, à dix heures, il faut que je te voie sans faute. Je crains qu'il ne se doute de quelque chose. Nos imprudences ont peut-être un peu compromis notre sécurité. Viens à dix heures précises. Comme on ne te connaît pas à la maison, tu demanderas mon mari. Il sera absent : on t'introduira, j'aurai donné des ordres...

J'ajoutai quelques tendresses nécessaires, et, longuement, je considérai ces lignes. Leur inclinaison, leur aspect, étaient identiques à ceux des modèles que j'avais sous les yeux. Une heureuse impulsion m'avait guidé, je sentis que jamais je n'imiterais mieux les caractères dont les particularités m'échappaient.

Je mis le nom, l'adresse, et serrai l'enveloppe dans ma poche...

Le lendemain, je passai l'après-midi avec ma femme. Nous sortîmes ensemble.

Elle était gaie; j'étais préoccupé, elle m'en demanda la raison.

« Le voyage que je dois faire m'ennuie. »

Elle ne répondit pas. A deux reprises, pourtant, je vis sa bouche s'ouvrir,son regard s'éclairer.

« Quand partiras-tu ? »

Voilà l'imprudente question qu'elle n'osa formuler.

Je l'accompagnai dans un bureau de placement, car, l'avant-veille, j'avais chassé sa femme de chambre. Je m'imaginais que cette servante, jolie, devinait que je n'étais pas aimé. Sa vue m'était insupportable.

Je reparlai de mon voyage, en Allemagne.

« En Allemagne! » fit-elle, d'un ton détaché.

Outré par cette indifférence, je jetai le pneumatique à la poste, devant elle.

VII

Maintenant il me faut décrire le décor où cela s'est déroulé.

Hélas! je sens que je veux retarder encore aujourd'hui l'instant trop proche où je fixerai les détails de cette heure.— Peut-être, ai-je besoin de me justifier devant les hommes. — Je ne me souviens plus qu'avec peine. Le passé déserte ma mémoire. Pour me rappeler un geste, une figure, pour réentendre une intonation de voix, il m'est nécessaire de réfléchir; l'attention acharnée me lasse, et lorsque le tumulte de mes troubles s'apaise, je regarde, les yeux fixement ouverts, les nerfs tendus, sans mouvement. — Je saisis la pensée si longuement épiée, j'ai peur que la perpétuelle rumeur de ma vie intérieure ne couvre la voix dont le timbre m'est indispensable pour reconstituer une anecdote menacée elle-même par le flot toujours mouvant de colères ou de désespoirs que ma cervelle et mon cœur attirent l'un et l'autre alternativement... — cette fatigue est telle que je m'endors, parfois, comme une lourde bête.

Après dîner, ma femme se retirait dans son boudoir, pièce assez grande, encombrée de meubles aux nuances claires, d'un goût délicieux. Elle les avait échangés contre ceux que j'avais choisis, plus sévères, plus intimes, plus sombres.

J'aimais, malgré moi, ces fauteuils fins, cette bergère à fond rose, ces sièges bas, cette bibliothèque, tout ce galant attirail convenait à cette créature, qui n'était elle-même, somme toute, qu'un joli bibelot. J'aimais surtout le parfum dont les fleurs renouvelées avaient imprégné les rideaux et les tentures qui tombaient devant les portes. Il y en avait deux : la première, à droite, communiquait avec l'antichambre; l'autre, à gauche, s'ouvrait dans un fumoir où j'avais installé mon bureau.

C'est là que je travaillais, là que j'avais imité *son* écriture, discipliné mes nerfs, et bien souvent pleuré.

Combien de fois, espérant surprendre, dans sa respiration, le sens de ses rêves, ne m'étais-je pas avancé derrière la draperie!

Je revois le boudoir, et mon cabinet de travail — c'est bien cela — et je *nous* distingue vaquant à nos occupations habituelles. Je jouis d'une lucidité d'esprit comparable à celle de l'instant où j'écrivis, avec aisance, la lettre dont je vais raconter les effets.... Je n'omets pas un détail, car je veux pouvoir relire ces pages, m'assurer que je n'ai pas été ridicule, que tout n'est survenu que par ma volonté, que je me suis vengé et que le hasard ne m'a jamais secondé.

Procédons avec méthode : elle est dans son boudoir... un peu irritée par la monotonie de cette journée perdue avec moi.

Je la quitte vers dix heures moins un quart : elle prend un livre, s'étend sur une chaise longue et lit.

A dix heures moins cinq, je sonne un domestique :

« Si quelqu'un vient me demander, vous ferez entrer, sans annoncer, dans le boudoir de Madame. »

Tout à coup, quand je fus seul, à l'idée que je pouvais avoir affaire avec une brute, je sortis mon revolver.

J'attendis... L'avenue était claire. Oh! certes c'était une belle, une grande nuit, calme comme en pleine campagne.

Il me semblait que je reconnaîtrais *son* pas, sur l'asphalte.

Dix heures. Jusqu'à cette minute, je m'étais senti au-dessus des scrupules que les hommes doivent éprouver.

Je m'apparus soudainement comme une misérable créature souffrante, et qui hésite, et qui a peur, et qui voudrait bien être réconfortée... Oh ! s'il avait tardé, je crois que je me serais enfui...

Un roulement sourd grandit et s'arrêta : je brisai une impulsion qui me poussait à affronter cet homme avant de lui donner le temps de franchir mon seuil.

Je la contemplai, *Elle*, une dernière fois.

Quelques secondes... puis des pas rapides dans l'antichambre, le grincement d'une porte... et enfin un cri d'étonnement, d'épouvante qui me rendit tout entier à moi-même...

Les battements de mon cœur s'apaisèrent. Mon cœur eut pitié de moi.

Je distinguai les mots d'un dialogue : je devins curieux: uniquement curieux, je l'affirme.

« *Cette lettre que tu m'as écrite, tiens.... Ce voyage que tu m'avais annoncé.* »

Et sa voix à elle :

« *Pars... il n'a rien entendu...* »

Je le répète, j'eus envie de fuir, de fuir éperdument... Mais leurs chuchotements m'attiraient.— Involontairement, j'écartai la draperie avec lenteur. Je ricanai, et, sans dire une parole, je posai le pistolet sur une table et j'allai fermer la porte à clef.

Je demeurai quelques secondes, appuyé contre le mur, les considérant l'un et l'autre, tour à tour...

Hélas! bien faits pour s'aimer tous les deux...

Alors, il s'avança vers moi, balbutia... que balbutia-t-il?... je me souviens :

« Je suis à vos ordres. »

Je le regardai, et je haussai les épaules, et, dans le silence, je sentis s'accumuler mes forces pour un éclat terrible.

Elle, je ne la quittai pas des yeux... Elle était immobile, les prunelles dilatées, les mains ouvertes les lèvres tremblantes...

Comme je marchais vers son amant, il s'écria :

« Prenez garde! »

Instinctivement, je me tournai vers ma femme.

Elle s'était emparée de mon revolver et le braquait sur moi.... Que n'a-t-elle tiré!

De dépit, elle poussa un rugissement rauque qui râcla sa gorge.

Il la désarma : je lui devais la vie : je le giflai. Comme elle s'interposait, je l'envoyai rouler d'une poussée violente... Alors son amant m'empoigna à bras le corps : j'eus le dessous, elle se prit à rire... et elle fit bien, car mes forces accoururent et je triomphai de mon agresseur.

Avec un cri de rage, elle s'agrippa à moi, me laboura la face de ses ongles durs... Je lui fis lâcher prise, et avant qu'elle ait eu le temps de se réfugier dans les bras de l'autre — l'autre!... Ai-je un autre mot pour désigner cet individu? — je la menaçai de mon revolver. Elle s'enfuit, et comme la tenture retombait derrière elle, je tirai deux balles, coup sur coup : un râle, un choc sourd, le bruit d'un meuble heurté... un instant la draperie ondula...

« Assassin... ! » cria-t-il, prêt à bondir.

— « Halte-là, je vous prie, » fis-je en étendant mes deux bras qu'il écarta avec force.

Je refermai la porte derrière le cadavre... peut-être... car je n'entendais aucun gémissement... et je La vis, agonisant, la tête renversée contre le siège d'un fauteuil, les bras inertes...

L'arme était de petit calibre : la détonation fut très faible...

Il voulut enfoncer la porte... et mufle à mufle nous nous défiâmes.

Il me prit à la gorge. D'un coup de poing, je mis de la distance entre nous.

« Ouvrez cette porte... ou j'appelle... »

Il aurait pu crier « au meurtre », susciter un grotesque et pénible scandale. Ah! ma vengeance! Ma vengeance!

Morte, ma femme était à moi, rien qu'à moi.

« Mais allez donc voir ! rugit-il.

— Soit, mais attendez... »

Je quittai la chambre, et je la fermai à clef, derrière moi...

Et avec des pleurs véritables, je murmurai le nom de ma femme; je n'osais pas éclairer une lampe. Enfin je m'y décidai.

Le fumoir était vide. Un fauteuil était renversé... Nulle trace de sang par terre, mais la fenêtre qui donnait presque de plein pied sur le jardin qui entourait la maison était ouverte... Affolé, je parcourus l'appartement... puis j'examinai le sable de l'allée. Je remarquai deux trous formés par ses

hauts talons... un morceau de dentelle était resté accroché à l'espagnolette, j'ouvris le portail... je courus dans l'avenue... peine inutile! Un désespoir, un découragement immense m'accablèrent.

Elle s'était enfuie... elle était chez son amant. Ah! misère, misère...

Une force inattendue m'inspira. — Mon cœur qui avait pitié, sans doute, une fois encore.

Je revins au salon :

« Eh bien ? » dit-il...

Cette phrase se formula d'elle-même, sur mes lèvres.

— « Elle est morte! »

Et devant l'anéantissement de cet homme, j'ajoutai machinalement d'une voix étrangère et nouvelle qui m'impressionna et me fit pleurer, oui pleurer :

« Je l'ai allongée sur *son* lit dans *sa* chambre... elle est si légère!.. la mort ne l'a pas encore alourdie. »

Il me demanda à la voir, me supplia — je triomphai. Je fus inflexible... et enfin je dus le chasser, le mettre à la porte, me réservant de le revoir.

Tumulte de mes pensées, qui donc vous apaisa!

Allait-il la retrouver chez lui?... Mais alors, moi!... Seigneur, quelle folie...

Je serrai le morceau de dentelle déchiré par l'espagnolette... et je retournai dans le boudoir si parfumé, si joli.

Il avait oublié la lettre... et je la relus, cette lettre, ma lettre!

« *Viens, adoré plus qu'hier, et moins que demain...* (Des expressions à eux, cela...) *Viens, je t'attends, il faut que tu connaisses l'endroit gracieux à me séduirent jusqu'au désir, jusqu'au vertige, les rêves qui me parlent de toi... Viens.* »

J'avais eu le courage d'écrire ces phrases et de signer : *Jane Vernis, 18 juin 1897.*

ALBERT ERLANDE.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Le Tourbillon de la Mort. — Les Grèves. — Idées belges. — Bêtise des fêtes.

Le Tourbillon de la Mort. — Je ne sais pas très bien en quoi consistait cet exercice. C'était, je pense, une sorte de saut périlleux exécuté par un automobile. Dans cette mécanique, on attachait une jeune femme. Un jour, la violence du choc, jointe au manque d'air provoqué par la rapidité de l'évolution, a déterminé une congestion, et la dame est arrivée au but, à peu près morte.

Voilà des jeux charmants, bien esthétiques, bien intelligents, et qui donnent une idée aimable d'un certain public et des industriels qui, pour ce public, organisent ces ingénieuses folies. On a vu de tout temps dans les cirques, ou sur le tapis des baladins de plein air, des exercices qui semblaient dangereux, mais qui n'étaient que des trucs. Aujourd'hui, il faut le vrai péril; il faut que l'on puisse, en toute vraisemblance, promettre la mort. La promesse a été tenue. Les spectateurs n'ont pas été volés : le tenancier de cette roulette est un honnête homme.

Les Grèves. — Il y a eu de très belles grèves, ces temps derniers. Tous les pays ont été atteints, l'Allemagne comme l'Italie, l'Amérique comme la France. Les ouvriers sont décidément en train d'établir leur souveraineté. Quand ils seront mieux organisés, que leur armée reconnaîtra quelques chefs intelligents et pratiques, ils se trouveront, un beau matin, les maîtres du monde.

Il est déjà en leur pouvoir de faire régner la disette, de faire monter le prix de telle catégorie d'objets, si haut qu'elle devient inabordable, de réduire à néant l'invention des chemins de fer, des bateaux à vapeur, de la poste. S'il plaît demain à un syndicat, nous n'aurons pas de journaux, ou pas de lumière, ou pas de pain. En Italie, les trains marchent selon qu'il plaît aux ouvriers des chemins de fer. En France, les bateaux sont devenus à peu près la propriété des déchargeurs. L'Algérie, l'an dernier, a jeté au fumier, faute de bateaux, pour plusieurs millions de francs de primeurs.

La cause de ces grèves est presque toujours une question de salaires. Mais plus les salaires augmentent et plus les syndicats de grève peuvent augmenter les cotisations, et ainsi une grève qui réussit est le point de départ certain et presque fatal d'une grève future.

Le temps vient où les affaires et les services publics ne marcheront plus que par intermittence.

Sans doute les ouvriers croient, par ce système, hâter une transformation de la société. Ils sont presque tous collectivistes, sans savoir bien exactement (ni moi non plus) ce que veut dire ce mot ni surtout quelle serait sa valeur pratique. Ce qui les enchante, c'est que, dans ce système, croient-ils, tout le monde travaillerait également et recevrait des salaires égaux. Le monde ne serait plus qu'un vaste atelier ou un vaste assemblage d'ateliers divers qui échangeraient entre eux leurs produits. Mais je n'insiste pas sur le mécanisme d'une organisation dont le chimérisme est évident et qui, en tout cas, ne pourrait être imposée que par la force, et ne durerait que parallèlement à la force qui l'aurait imposée.

Un fait semble presque certain, c'est que nous marchons, comme l'a indiqué un théoricien du socialisme, vers la dictature de la classe ouvrière. Qu'en résultera-t-il pour la civilisation, et cette dictature sera-t-elle pire que la dictature de la classe bourgeoise que nous subissons, avec quelques rémissions, depuis plus de cent ans? Elle sera probablement d'un genre assez différent Les nouveaux maîtres, d'abord, feindront de s'intéresser à la science, aux arts, aux lettres. Mais on ne s'improvise pas amateur désintéressé et il est probable qu'une profonde indifférence succédera bientôt à ce zèle premier. La conséquence sera une stagnation intellectuelle comparable à celle qui pesa sur l'Europe pendant les premiers siècles du moyen âge. Puis des lueurs paraîtront... Mais voilà que je prédis l'avenir ! je me tais pour rêver aux scènes magnifiques de Limoges : ces pillages, ces barricades, ces pluies de pierres, l'anecdote de cet automobile renversé et qui a pris feu, et tout ce qui se devine de violence et de hurlements, ces morts, ces blessés sanglants. Ce pauvre M. Labussière, qui avait protégé les premiers actes de la tragédie, en a donné, de désespoir, sa démission de régisseur.

Je ne suis nullement l'ennemi de tels mouvements révolutionnaires, en ce sens que je ne suis pas l'ennemi de la logique. La bourgeoisie idéaliste a posé des principes : le peuple en tire les conséquences. N'y a-t-il pas assez longtemps que le mot, Egalité, écrit partout, le raille ironiquement? Quelle égalité réelle y a-t-il entre le riche M. Labussière et le pauvre ouvrier limousin qui gagne trois ou quatre francs par jour? Quelle égalité entre sa vie confortable et le triste labeur des porcelainiers? Je crois que les Labussière seront pendus les premiers, parce que le peuple les a sous la main, les connaît et connaît le désaccord qu'ils mettent entre leur vie et leur langage. Les temps semblent révolus où on calmait le peuple, comme un enfant, en lui promettant la lune. C'est à peine si le bonimment électoral prend encore un peu aux champs. Dans les villes, c'est fini.

Il faudra bientôt que le député, s'il veut garder quelque prestige et sa place, se mette à la tête des bandes révolutionnaires et donne le signal du pillage. C'est la logique même. On y viendra.

Idées belges. — Les Belges viennent d'avoir coup sur coup deux idées. La première fut la suppression de l'absinthe; la seconde l'interdiction du travail dominical.

L'absinthe: il s'agit de l'absinthe belge. C'est de la théorie. Ils se sont amusés, là-bas, à défendre une boisson qui serait, pour les Parisiens, quelque chose comme le genièvre. C'est de la vertu à bon marché, de la vertu hygiénique, car il y a dorénavant une vertu de ce nom, et qui se range à côté de différents ustensiles de ménage, non moins hygiéniques. Des hygiénistes socialistes (il y en a de toutes les couleurs) ont aussi proposé en France des mesures analogues, et ils les réaliseraient, si le pouvoir, par quelque hasard sinistre, tombait en leurs mains. La haine de la liberté exalte autant d'esprits, maintenant, qu'en exalta, à certaines époques, l'amour de la liberté. C'est un curieux renversement.

Bien curieuse aussi la loi sur l'observation du repos dominical émise dans le même pays, en l'honneur, sans doute, du Moïse cornu. Si une telle loi eut son utilité, au temps où les Hébreux erraient dans le désert, comme les Bédouins, leurs fils, c'est aux historiens de le dire. Jetée dans la civilisation moderne, c'est une insulte à la vie même. Les Anglais, longtemps intoxiqués par la Bible, ont commencé de revomir ce poison. Le célèbre dimanche anglais est en train de devenir une légende. Il sera remplacé par le dimanche belge.

Ce n'est pas une invective contre la Belgique. Notre tour viendra, et nous aurons le dimanche français. Boutiques fermées, tramways morts, trains arrêtés, cafés clos: un troupeau triste s'écoulera le long des rues et des routes. Le dimanche, si fâcheux à Paris pour bien des personnes, offre au peuple et même à certains riches qui travaillent, des joies. Les fils de la Bible s'en offusquent. Leur rêve est le dimanche cellulaire. Leur dieu, ce jour-là, disent leurs livres, s'est retiré dans son cabinet, tout somnolent d'avoir créé un monde si beau et si bien ordonné : il faut suivre son exemple. La Bible, ce code apocryphe de quelques peuplades asiatiques, telle est toujours la loi des fanatiques et la loi des simples. Certains feignent de songer aux intérêts des travailleurs, lesquels ont besoin de repos. Hypocrisie : les travailleurs ne demandent pas à se reposer dans un désert ; ils demandent à se reposer dans la vie, à se reposer en vivant, un jour par semaine, la vie telle qu'elle est, telle que la civilisation l'a faite.

Pourquoi des lois? La loi est le synonyme de la tyrannie. Laissez s'établir les usages, laissez les mœurs régler les heures. Laissez la liberté s'organiser elle-même.

Bêtise des fêtes. — Pour être roi, et d'Espagne, on n'en a pas moins, je pense, quand on voyage, le désir de voir les pays tels qu'ils sont et non en mascarade. Or, pour honorer Alphonse XIII, les comités ont décidé « de transporter Madrid en pleine avenue de l'Opéra ». On y verra, en carton, tous les principaux monuments de Madrid, — et ainsi, continue le Comité, « le roi pourra toujours se croire en Espagne ». Pauvre roi, lui qui avait peut-être bâti des châteaux en France !

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Ernest Raynaud : *La Couronne des jours;* Mercure de France, 3.50. — Léo Larguier : *Les Isolements;* Storck et Cº, 3.50. — Albert Hennequin : *La Viole d'ébène;* « Décentralisateur littéraire et théâtral », Niort, 1.50.

La Couronne des jours. Au temps si proches et déjà lointains où florissaient les écoles poétiques, l'une des plus illustres fut celle qui reconnaissait pour maître M. Jean Moréas; de ces disciples fervents plusieurs auraient pu prétendre à la maîtrise, ne fût-ce que l'extraordinaire et admirable Raymond de la Tailhède qui s'est tu trop tôt. En dépit de l'étiquette commune, les tenants de l'école romane différaient grandement les uns des autres et s'ils sacrifiaient parfois leur inspiration personnelle au dogme esthétique confessé par eux, ils demeuraient eux-mêmes lorsqu'ils avaient du talent et la tyrannie de M. Jean Moréas leur fut douce. M. Ernest Raynaud faisait dans la brigade figure à part : dans l'un de ses premiers livres, *Les Cornes du faune,* il s'était montré sous la figure qu'il devait garder plus tard, même quand par obéissance à la règle il en altéra l'expression, plus par caprice que par volonté; païen fougueux et sûr styliste, mais en même temps très impressionné par Verlaine, par Rimbaud, Corbière et Laforgue, alors encore entièrement méconnu; il savait saisir les attitudes et les formes de l'heure présente autant que le souvenir des mythologies antiques et avec un don du pittoresque qui n'allait pas sans quelque humour et goguenardise, il se plaisait à esquisser à côté des déesses et des héros des silhouettes caricaturales, parentes un peu de celles que gravait d'un burin féroce M. Laurent Tailhade en ses terribles joyeusetés.

M. Ernest Raynaud, l'âge venant, n'a rien perdu de ses qualités anciennes; elles reparaissent aux trois parties de son nouveau recueil : *La Chanson des villes*, *la Légende bleue*, *la Nouvelle Arcadie.* Mais la discipline qu'il s'imposa ne lui fut pas inutile, et une émotion plus vive, en face de la douleur, absente jusqu'alors de son œuvre, y apparaît maintenant et, dans la dédicace au poète mort, Arthur Simand, décelerait autant de lassitude que de volonté têtue :

Elle ment cette flamme enclose au fond des yeux
Et si vous existiez laisseriez-vous, ô dieux !
Avorter ici-bas les plus justes des causes?
Mais puisque l'Art demeure, ô frère industrieux,
Ajoutais-tu, tissons pour en couvrir les choses
Notre Rêve où la rose éclate en mille feux.

Ainsi fait-il, et en une série de sonnets, il évoque les villes, où l'amour veut le désir de l'inconnu, le charme qui s'attache aux diverses choses où subsiste la mémoire d'hommes et d'aventures illustres, le spectacle de foules diverses. En ces quatorze vers sur Brighton offerts à M. Paul Adam, il unit le plus heureusement le pittoresque et le lyrisme :

Le soir meurt lentement sur l'écume apaisée,
Une rousse buée enveloppe la mer ;
Un reflet de Venise a doré le ciel vert;
Un bruit d'instruments sonne aux barques pavoisées.

Autour de la jetée aux brûlantes croisées
Les sports font leur rumeur énergique dans l'air.
(Triomphant d'une image abondante exposée
Sandow ici s'égale en gloire à Lord Robert).

Mais Albion ruée aux vagues élastiques,
J'ai vu luire dans l'ombre — aux lueurs des musiques —
De ton beau rêve nu le sombre diamant !

Et j'imagine avec l'assentiment de l'heure
Un dieu broyant un tigre entre ses bras fumants
Tandis qu'un long goût d'ale et de whisky demeure.

La Légende bleue, c'est, gouailleuse et mélancolique, une imagerie sentimentale d'Opéra-Comique où même M. Scribe n'est point malmené :

O Scribe, ta manière enfantine et plaisante
Sut tenir attentif un peuple de soldats !

Mais sans doute *La Nouvelle Arcadie*, plus grave et d'un ton plus tendu, est mieux conforme à la volonté présente du poète. On aimerait qu'il eût renoncé à y joindre deux grandes allégories théologiques qui seules sentent l'école, surtout cette *Métamorphose d'Opale*, où, par un artifice peu plaisant, les tours familiers à Ronsard et à Jean-Baptiste Rousseau — il n'y eut pas à notre gré de poètes moins semblables — sont repris en un étrange pastiche.

Mais ailleurs, c'est la plénitude de la sagesse consciente encore que « l'importune Aphrodite paralyse parfois le noble effort de la vertu », et voici qu'en louant la stricte ordonnance des jardins M. Ernest Raynaud confesse sa haute espérance ;

Si l'on voit rayonner, au fond des avenues,
La beauté dont mon cœur est resté pantelant,

Si j'admets votre image encore, formes nues
Ce n'est qu'emprisonnée au fond du marbre blanc !
Votre souci m'épure, ô Muses que j'honore !

La sagesse entre en moi, balayant le Passé
A la façon du Vent qui précède l'Aurore
Et d'un espoir nouveau je marche redressé.

Les Isolements. Comme tout créateur qui n'est pas semblable au stupide Iahveh exultant à la vue de son œuvre et déclarant qu'elle était bonne M. Léo Larguier, le travail accompli et achevée *La Statue sous le laurier*, avant de la livrer aux regards de ceux qui la doivent admirer ou honnir, femme, sylvain ou poète, n'est pas certain que la statue soit parfaite :

J'ai peur de la clarté qui va monter du jour
Et je voudrais savoir dans la nuit immobile
Si la glaise vraiment étreint mon pousse gourd
Et si j'ai bien choisi le bloc de belle argile.

Cependant, M. Léo Larguier n'a pas coutume de s'abandonner lâchement à l'infâme humilité et lors même qu'il incline la faiblesse de l'homme devant la beauté des choses, plus belles, plus douces et plus savantes que lui, c'est le laurier qu'il glorifie entre tous:

Et toi surtout, laurier touffu qui te recueilles
Lorsque vient des coteaux le vent profond du soir,
A qui tu tends tremblant et ton bois et tes feuilles
Et ton vaste pont noir.

Deux mots reviennent continuellement en ces poèmes: laurier et gloire, l'un étant le signe de l'autre, et deux motifs d'inspiration, la nature et les livres hantent avec une même impérieuse obsession l'âme tumultueuse et sereine de ce poète latin et romantique;

Je suis un exilé. Voici peuplés de vers
Mes cahiers lourds sur cette table,
Mais voici ma maison, ma source et mes buis verts
Et voici le parfum aimable
De nos rosiers en fleurs dans le vent du soir pur.
Cette heure est d'un charme tranquille...
Je ne regrette rien, je porte en moi Tibur,
Athènes d'Or et la Sicile.

Nul ne crut plus âprement que lui à la souveraineté divine des mots et si dans une apostrophe à l'empereur Julien,

Dans son jardin sauvage et sous le laurier noir

il lui promet de ramener les dieux et de triompher de la sinistre nuit, c'est que le poète est lui aussi un maître et un dominateur; il commande à des légions et ces légions dont il a forgé le glaive et

fourbi les cuirasses, « ces vétérans gonflés d'amour et de fureur »,

Ce sont les mots, les mots frémissants de ma race.

Parce qu'il est leur maître, comme d'autres le furent, il s'égale sans vaine modestie aux plus illustres de ses pairs et un jour de pluie, il met:

... La maison du Poète
Sur un rayon près de Hugo.

On oublie vite ce qu'il y a de livresque dans l'ivresse lyrique d'un chanteur aussi sûr de soi : elle ne dure pas toujours et alors comme les éphémères, il est capable de pleurer et de souffrir et il dit son découragement avec autant de bonne foi qu'il célébrait ses triomphes exaltés :

Je reviens pour toujours après ce long voyage :
La claire illusion a fui comme un nuage
Au ciel vif du matin ;
Et je sais à présent que tout est triste en somme
Et je mets mon bonheur à n'être rien qu'un homme
Qui lit dans son jardin.

Il serait fâcheux pour le bonheur des autres que M. Léo Larguier se contentât en effet de lire et cessât de chanter : aussi bien n'en fera-t-il rien et c'est sous une autre image qu'il se veut montrer aux dernières pages du livre, dans le jardin où près du puits, s'incline un laurier :

. .. On sent que la vie
Les regrets et l'amour et la mélancolie
M'ont pour jamais sculpté quelque masque hautain
Et résigné. La nuit fait trembler la colline
Et le bras replié, je tiens dans une main
Mon chapeau, mon bâton et mon vieux Lamartine

Cette image seule est véridique et l'homme qui se voulut une aussi fière attitude est de ceux qui furent voués comme Werther, René et Olympio à faire avec leur douleur de la beauté et de la joie.

La Viole d'Ebène, M. Stuart Merrill introduit dans le chœur des poètes M. Albert F. Hennequin qui, sans le connaître personnellement, lui soumit ses premiers vers et par une rare aventure accepta en même temps que ses éloges ses critiques amicales. Le livre est placé sous l'invocation de Paul Verlaine. Ainsi qu'il sied, M. Albert F. Hennequin n'a pas encore définitivement choisi sa route ; certains de ses petits poèmes sont d'une manière élégiaque et sentimentale, presque de romance; d'autres d'un jeune homme qui a lu Nietzsche, qui s'éloigne violemment de la tradition chrétienne et s'emporte à un singulier *Cantique du mois de Marie*.

Dame de candeur, blanche Myrième,
Qui durant un Mai mystique et tout bleu
Au bois de Galil et dans le soir blême
Goûtas l'amour et fus grosse d'un dieu.

. . . .

Le cours des saisons, Dame ! nous ramène
Le mois rose et blanc, le mois parfumé :
Les cantiques de ta famille humaine
Célèbrent ton nom, ô Reine de Mai.

M. A. F. Hennequin invoque la Vierge pour celles qui,comme elle, péchèrent d'amour et à cause de ce crime furent blasphémées par le monde méchant et sot. Je n'ai point goûté beaucoup cette transposition audacieuse du mythe chrétien. Des vers isolés et contradictoires indiquent mieux ce que pourra devenir le jeune poète, qu'il conseille à l'*idéale Héva* de comprendre « quelle œuvre banale nature attend de son beau corps » ou qu'il « dise avec délicatesse le charme d'une lettre d'amoureuse écrite le soir » :

Les mots sont plus charmeurs que l'on dit à veiller.

Le prochain recueil de M. A. F. Hennequin, après ces préludes, nous fera entendre son véritable chant.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Hugues Rebell : *Le Diable est à table.* « Mercure de France », 3.50. — Lucien Rolmer : *Madame Fornoul et ses Héritiers*, « Mercure de France », 2 fr. — Léon Frapié : *Les Obsédés*, Calmann Lévy, 3.50. — Ludovic Garnica de la Cruz : *Nantes la Brume*, Librairie Française, 3.50. — Ferdinand de Navenne : *Roma Amor*, Fasquelle, 3.50. — J Diraison-Seylor : *Le Livre de la Houle et de la Volupté*, Dujarric, 3.50. — Jacques Langlois : *La Villa de Nessus*, Havard, 3.50. — Félix Marigot : *Micheline Brémont*, Havard, 3.50. — Bertrand de Jarzé : *L'Inaccessible*, Félix Juven, 3.50. — Léon Ville : *L'Hercule du Nord*, Ollendorff, 3.50. — M. Reepmaker : *Septime César*, Stock, 3.50. — Maurice Montégut : *Dans la paix des campagnes*, Ollendorff, 3.50. — Albert Delvallé : *Le Roman d'un chien*, Delagrave, 3.50. — Henry Gauthier-Villars : *La Bayadère*, Ernest Flammarion, 3.50.

Le Diable est à table, par Hugues Rebell. L'auteur de ce livre, un homme de talent aux idées violentes, vient de mourir avec modestie. Sa vie fut assez mystérieuse. Peu le connaissaient bien et ce violent était d'allures si timides qu'on l'eût pris pour un prêtre. Il ne savait ni s'asseoir quand il se trouvait debout ni se lever quand il se trouvait assis. Il parlait bas, lissant ses phrases et ses mains. Son visage rose et rasé donnait l'impression d'un masque de cire peinte. Nul ne se présentait plus poliment et n'était vraiment mieux élevé. Il pouvait plaire et faire peur. Tous ses ouvrages semblent l'envers de son apparente personnalité. En lui, sans doute, *le diable avait faim!*... Dans *Le Diable est à table* on se croirait transporté au

XVIIIe siècle. Un chevalier de Clarence se brouille avec sa maîtresse, la congédie et invente, pour se consoler, un nouveau *Décameron*. De jeunes philosophes théorisent sur l'amour, ayant sous les doigts l'objet de leurs discussions, car de jeunes momentanées écoutent ou n'écoutent pas ces discours d'une élégante vanité. Au courant de ce flot d'esprit épicurien des portraits de célébrités contemporaines qui nous ramènent à notre propre, ou malpropre, siècle. Hugues Rebell a les opinions d'un aristocrate doublé d'un pamphlétaire. Quand il trace la biographie de la trop célèbre Mariette Schuft, il oublie que cela nous intéresse moins que les ébats de ses jolies invitées dans le parc de la Chévrelière. Les êtres de bas étage peuvent s'élever, ça ne touche jamais ceux qui sont nobles: ils montent à la tour et ferment leur porte. Comment s'étonner de ce qu'un peuple de domestiques voient en Mariette une servante-Marianne digne d'eux? Il y a des besognes qui seraient très mal faites par une grande dame. Et nous subissons, plus loin, au dessert du Diable une un peu bien longue théorie sur la meilleure façon de déniaiser la démocratie. Un archevêque très abbé de ruelle nous enseigne l'art de moraliser la cruauté. Le début du roman, moins touffu que la fin, est d'un style clair, coulant, exposant le fait avec une rapidité surprenante. On ne rencontre cette belle et ironique limpidité que dans les conteurs du temps de Voltaire. C'est amusant, poli et libertin comme un émail de boîte pompadour, mais bien vite arrive le sectaire troublant les meilleures pages. Tel portrait violemment satirique emplirait à lui seul la plaquette d'une thèse sociale. En dépeçant le roman convenablement on obtiendrait plusieurs histoires d'amour et de quoi grossir la collection d'un journal anarchiste, à supposer que ces sortes de journaux aillent jusqu'à la collection! Hugues Rebell n'était point anarchiste, mais violent, hardi, et surtout amateur de cruautés littéraires. La plume à la main il aimait à fouetter les femmes (y compris cette pauvre Mariette-Marianne) et l'habitude du muscle lui faisait aussi relever les jupons de la société moderne. Dans la vie privée, où l'on retrouve reconstituées toutes les barrières qu'on a renversées sous des flots d'encre, Hugues Rebell devait être certainement un homme doux, croyant en Dieu, malgré le brillant pécheur blasphémateur qu'est l'archevêque du *Diable à table*.

Madame Fornoul et ses Héritiers, par Lucien Rolmer. Ajouter à la fermeté d'exécution d'un Maupassant une ironie contenue, s'échappant çà et là en fusée verte qui plombe les visages des macabres héros de cette histoire, c'est rajeunir le procédé des auteurs naturalistes en y mêlant des formules de poète. Si tragique, pourtant, la situation atteint le lyrisme du comique dans la scène qui fait jaillir le petit Félix du lit de la bonne pour s'écrier : Ce n'est pas vrai! Et on se détend délicieusement les nerfs à voir la mine de tous

ces vautours, becs bas, lorsqu'arrive la suprême réponse de la morte qui ne lègue rien, ne laissant pas d'héritage.

Les Obsédés, par Léon Frapié. Ceci est le roman du roman! Il ne sera point compris des profanes, mais quel sera l'écrivain qui ne communiera pas avec l'auteur? Quel est le romancier, jeune ou vieux, qui ne se sentira pas ployé sous le même joug. Et, cependant, ce ménage des Prestal est tout simplement le mirage ardent du foyer que rêvent tous ceux dont la vie consiste à courir la chimère. Prestal homme romanesque se complétant, se grandissant par Prestal femme de bien, la femme forte un peu plus que celle de l'Ecriture! J'envie son bonheur à ce Ferdinand qui peut lire un chapitre et le commenter parmi des amis sincères et des ennemis qui le sont non moins. Sa chimère, à lui, est en chair et en os, une *Maslova* palpitante, et ses enfants s'arrêtent de jouer pour écouter la voix de la bonne fée production qui passe, passe, hélas! tellement vite. Mais Prestal semble ignorer son bonheur, alors qu'il peut tâter à la fois de la réalité, du rêve et d'un peu, de très peu d'argent. Le pire tourment de celui qui crée c'est de créer dans le désert, de demeurer des mois entiers dans la solitude de son œuvre sans miroir pour la refléter, laide ou belle, sans même la possibilité d'une approbation personnelle. Dans le roman comme dans l'amour il faut être deux pour enfanter. Malheur à ceux qui écrivent seuls et se relisent en face du néant!

Nantes la brume, par Ludovic Garnica de la Cruz. Il faut savoir gré aux étrangers qui daignent enrichir notre langue de quelques solécismes bientôt admis en nouvelle syntaxe. L'abondance des images du style de l'auteur me le ferait comparer à Nonce Casanova si je n'avais peur des comparaisons. Il s'agit d'un jeune homme nouvelle couche que les brumes familiales glacent de bonne heure. Il va se réchauffer aux bras des amoureuses qui finissent par le tuer. Exemple : « Se lasserait-il jamais de sucer aux pores du fruit nouveau de son verger de délices la savourance des voluptés nouvelles ? Ce baiser inconnu jusqu'alors à ce contact de lèvres à lèvres, quelle inculence de flammes lancéolantes au travers des fibres les plus lointaines ! Il pleut une averse de plaisir aveuglants ». Qu'il ait fini par se suicider, on comprend ça.

Roma Amor, par Ferdinand de Navenne. Ce roman est écrit par un ministre plénipotentiaire. Où allons-nous si les ministres s'en mêlent! Deux amis se trompent de sœurs. Ils épousent au hasard. Promenades dans les rues et le grand monde romain. Nous connaissons tous les monuments et tous les frissons antiques. Quelquefois la fête *bat son plein* comme chez les reporters français. Vers la fin il y a changement de marche. Un des beaux-frères pourra reprendre la sœur qui lui est due. Ce n'est pas si mal que ça, puisque ça ressemble à du Bourget.

Le Livre de la Houle et de la Volupté, par O. Diraison-Seylor. Cette fois, c'est une œuvre non pas écrite pour tout le monde, mais qui doit plaire à quelques-uns par sa très réelle originalité. Raconter cette traversée aux pays des chimères, ces aventures qui sentent le sel de la mer et le sel des larmes, ce serait inutile, car on obtiendrait la caricature d'un beau et sombre visage. Je n'ai rien compris du tout à *Mon chéri, mon cher*. Mais *le livre de la houle* me donne l'impression du large en tout. On y respire des senteurs inconnues, soit, mais à plein poumon, joyeusement.

La Villa de Nessus, par Jaques Langlois. L'histoire d'une jeune fille froide et pieuse qui, devenue trop riche et trop libre, achète la maison d'une belle courtisane et y subit une curieuse déchéance morale.

Micheline Brémont, par Félix Marigot. Un récit presque tout écrit en dialogues. Nous sommes en Belgique et il y paraît aux locutions souvent plus qu'amusantes. Cependant malgré les longueurs trop dialoguées on s'intéresse à cette pauvre petite rouée, innocente.

L'Inaccessible, par Bertrand de Jarzé. Etude bien conduite sur l'adultère mondain. Une belle Madame qui cherche, en amour, le « nec plus ultra », c'est-à-dire la possibilité d'un accord entre le cœur et les sens. Je pense que le livre satisfera beaucoup de jolies mondaines qui aiment à se trouver des prétextes pour se mal conduire alors qu'un seul serait leur excuse : *être du monde*, ne rien penser, ne rien faire, ne rien dire, ne rien voir que selon le romancier mondain à la mode.

L'Hercule du Nord, par Léon Ville. Une bonne tranche d'existence foraine. Ni romanesque ni trop naturaliste. Un brave garçon riant et simple. Il aime comme il peut, embarrassé comme il est du poids de son terrible métier et il meurt écrasé sous des masses de fer et de lauriers.

Septime César, par M. Reepmaker. A-t'on le droit de tirer de la légende catholique une nouvelle figure du Christ? Oui, assurément, si on en découvre une plus belle. Ce Septime César, romain cruel, très brave et tout à coup transformé par le passage de l'homme Dieu dans sa maison, au milieu d'une orgie, semble un peu naïf dans ses actes et très moderne par ses discours. Le Christ, après avoir dévoilé les mystères des forces à venir : la poudre, l'électricité, meurt obscurément sous les pierres des gentils. Une curieuse vision de Jean le précurseur et une énigmatique belle femme trop pure éclairent cette sombre tragédie d'une conversion.

Dans la paix des campagnes, par Maurice Montégut. C'est une grande plaidoirie contre la voix du sang. Une nourrice opère une substitution de personnalité. L'enfant qui a contre lui une hérédité féroce devient le petit agriculteur paisible et le fils du garde

chasse du château, l'enfant du peuple se suicide parce qu'il est poursuivi par tous les fantômes dont sa fausse mère encombre sa mémoire.

Je suppose qu'il s'agissait de faire la preuve de la fameuse influence du milieu.

Le Roman d'un chien, par Albert Delvallé. Merci à toi, modeste toutou, de nous montrer autre chose dans la vie des romans qu'un vilain Monsieur, ni tendre ni fidèle, analysant ses états d'âme. Tu es bon, tu es spirituel, un brin têtu, mais tu l'avoues et tu sais ordonner le meilleur mariage tout en expiant une heure de mauvaise tête. Et tu meurs en beauté, sur un lit de verdure, après avoir béni tes maîtres, d'un dernier coup de ta douce langue.

La Bayadère, par Henri Gauthier-Villars. Un extraordinaire conte indou. Il y a l'anglais déloyal, le prince débonnaire, le jeune héros orphelin appelé aux plus belles destinées, une reine mystérieuse déguisée en mendiante et une dame du meilleur monde qui mange les petits garçons crus. Ça se passe à la fois dans les jungles et à l'opéra et par-dessus tous les mystères; c'est convenable. Les jeunes filles peuvent se l'arracher, le seul serpent de cet Eden se rencontrant à point pour venger la morale.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Victor de Swarte: *Descartes directeur spirituel*, Félix Alcan. — Fernand Gregh: *Etude sur Victor Hugo*, Charpentier. — H. Pellier: *La Philosophie de Victor Hugo*, de Rudeval.

Descartes, comme tous les êtres vraiment supérieurs, ne fut jamais curieux que de lui, et du mécanisme de son intelligence. Ce qui le passionnait c'était de comprendre la vie, en se tenant un peu à l'écart pour mieux la contempler, la voir passer, la juger.

La différence, écrit-il, qui est entre les plus grandes âmes et celles qui sont basses et vulgaires consiste principalement en ce que les âmes vulgaires se laissent aller à leurs passions, et ne sont heureuses ou malheureuses que selon que les choses qui leur surviennent sont agréables ou déplaisantes, au lieu que les autres ont des raisonnements si forts et si puissants que, bien qu'elles aient aussi des passions et même souvent de plus violentes que celles du commun, leur raison demeure néanmoins la maîtresse et fait que les afflictions mêmes leur servent et contribuent à la parfaite félicité dont elles jouissent dès cette vie.

Cette faculté de se juger soi-même, d'après des principes posés, d'assister, acteur passionné, spectateur critique et intéressé, au drame de sa vie, est certes la plus belle faculté de l'homme. Ce n'est pas que Descartes crût à l'absolue réalité des choses, mais la suggestion d'une méthode lui en tenait lieu. « Mes *Principes* seraient-ils

faux, je croirais encore, disait-il, avoir beaucoup fait si toutes les choses qui en seront déduites sont entièrement conformes aux expériences : car si cela se trouve, ils ne seront pas moins utiles à la vie que s'ils étaient vrais, parce qu'on s'en pourra servir en même façon pour disposer les causes naturelles à produire les effets que l'on voudra (1). »

Cet intellectualisme de Descartes, ainsi que le remarque M. Jules de Gaultier (2), « s'apparente au pur idéalisme, tel que Berkeley le concevra ».

M. Victor de Swarthe, dans son intéressant ouvrage, très documenté, **Descartes directeur spirituel**, nous révèle un Descartes très vivant, intellectuellement passionné, faisant sur une âme vivante l'épreuve de sa méthode. Etre compris pour un philosophe, c'est comme être aimé pour les autres hommes. La Princesse Elisabeth, fille du roi détrôné de Bohême, s'était, en effet, éprise, non de sa personne, ce qui l'eût sans doute laissé indifférent, mais de son génie et de son œuvre.

Dès qu'elle eut parcouru les *Essais* de Descartes, dit Baillet, elle conçut une si forte passion pour sa doctrine qu'elle compta pour rien ce qu'elle avait appris jusque-là, et voulut bâtir à nouveau sur des fondements plus solides... Son maître l'ayant accoutumée insensiblement à la méditation des plus grands mystères de la nature, et l'ayant exercée suffisamment dans les questions les plus abstraites de la géométrie et les plus sublimes de la métaphysique, n'eut plus rien de caché pour elle et ne fit point difficulté d'avouer qu'il n'avait encore trouvé qu'elle qui fût parvenue à une intelligence parfaite des ouvrages qu'il avait publiés jusqu'alors.

Cette Princesse Elisabeth est certes une des physionomies les plus intéressantes de ce XVIIe siècle, si riche en personnalités féminines. Elle eut, exceptionnellement, étant femme, un cerveau philosophique. Je voudrais pouvoir citer en entier une de ses lettres, d'une sûreté merveilleuse de jugement et d'une concision parfaite de style. Elle contraint Descartes, ainsi que l'observe M. de Swarte, à « développer et expliquer toutes ses doctrines », lui fait des objections et s'excuse « de ne pouvoir comprendre l'idée par laquelle nous devons juger comment l'âme (non estendue et immatérielle) peut mouvoir le corps... ». Or, remarque encore M. de Gaultier, de cette objection de la Princesse Elisabeth à la théorie de Descartes « sortiront par la suite les deux systèmes que devait susciter la doctrine de Descartes, l'idéalisme et le matérialisme absolus, deux aspects d'ailleurs plus voisins qu'il ne semble d'une même conception moniste de l'univers, qui supprime les antinomies posées par le dualisme du philosophe ».

(1) *Revue de philosophie*, 1er août 1904.
(2) *Le Problème de Descartes. Revue des Idées*, 15 février 1905.

Il faut lire la réponse du philosophe, d'une grande finesse, et d'une fine ironie, peut-être. Il n'était pas sans danger, à cette époque, de toucher à ce qui était du domaine de la Révélation divine et le philosophe devait se contenter d'isoler les vérités scientifiques.

Ce livre de M. de Swarte se termine par une étude sur les projets de voyage en Suède et sur le court séjour que fit Descartes à la cour de la reine Christine.

Baillet remarque que Descartes était déjà fatigué de l'oisiveté dans laquelle il était retenu par la reine, qui semblait ne l'avoir fait venir que pour la divertir. La cour n'était occupée que des réjouissances qui s'y faisaient pour la paix de Munster, et la reine, qui voulut qu'il y jouât son rôle, voyant qu'elle ne pouvait obtenir de lui qu'il dansât des ballets, sceut l'engager au moins à composer des vers français pour le bal.

Rôle un peu humiliant pour Descartes. On ne comprend pas très bien pourquoi Christine, qui s'était préparée à le recevoir en étudiant ses *Méditations* et ses *Principes*, ne trouve à l'entretenir, à son arrivée, que de comédies et de ballets. Il mourut presque aussitôt, n'ayant été, pour la reine Christine, qu'un directeur spirituel, très passager.

§

Voici, de M. Fernand Gregh, une **Etude sur Victor Hugo**. Ce sont, semble-t-il, des notes marginales d'une lecture consciencieuse de l'œuvre du poète. M. Gregh dit avec beaucoup de justesse : « Hugo a passé sa vie à prendre autour de lui et à magnifier ce que les autres créaient d'original ou de neuf. » *Les Feuilles d'Automne* seraient *les Méditations* orchestrées, *la Tristesse d'Olympio*, *le Lac* de Lamartine « polyphoné par le vers de Hugo ». Il aurait écrit *les Chansons des rues et des bois* « pour rivaliser de virtuosité avec *les Odes Funambulesques* de Banville ». *Les Misérables* seraient « *les Mystères de Paris*, d'Eugène Sue, poussés à l'épique », et *les Travailleurs de la mer*, « *la Mer*, de Michelet, arrangée en roman ».

Victor Hugo fut, en effet, toujours influencé par quelqu'un, par les événements, par la vie; ses convictions, ses affirmations, convictions et affirmations des autres, exagérées, étaient momentanées, quoique absolues. On a voulu faire de Victor Hugo un penseur et un philosophe, comme si ce n'était pas assez qu'il fut poète de génie. Le rôle du poète n'est pas de penser, mais de rêver à des pensées déjà nées; il suffit qu'il les vête de son verbe. Ce qui donne l'illusion de la pensée chez les poètes, c'est la façon nouvelle dont ils expriment de vieilles choses. Et puis, penser ! qu'est-ce? combien un siècle enfante-t-il de pensées nouvelles. Ne soyons pas, comme les poètes, dupes des mots.

« Hugo, nous dit M. Gregh, a pensé, comme pensent les grands

poètes, par synthèse et non par analyse, par intuition et non par déduction. »

Penser par synthèse! C'est ainsi qu'il créa ces monstres, ces géants et toute cette ménagerie d'êtres hybrides qui ne vivent pas. Son intuition a bâti des Etats-Unis d'Europe, que nous ne verrons sans doute jamais. Son optimisme social était d'ailleurs touchant; pour lui la liberté, la justice, l'idéal n'étaient pas que des mots, mais des réalités : au fond c'était un esprit religieux, et sa philosophie, une bouture toute fraîche du christianisme.

Au reste l'admiration de M. Gregh pour le grand poète sait être mesurée et critique. Il sait qu'il y eut de plus grands romanciers, et il cite Balzac et Flaubert; de plus grands dramatiques, Corneille, Racine, Molière, Musset même; aussi de plus grands penseurs : « le philosophe en Hugo, dit-il, s'il n'est pas aussi vain qu'on se plaît à le dire, n'est pas non plus aussi substantiel qu'il le croyait. » Mais, « peu de poètes en son siècle et dans les autres siècles ont fait d'aussi beaux vers, et nul poète n'en a peut-être fait de plus beaux ». J'aime aussi ceci que M. Gregh ne limite pas son admiration à V. Hugo et *la Maison de Verlaine*, petite étude qui termine son livre, nous montre qu'il sait aimer aussi la sensibilité de Verlaine. J'ai lu *Rêve*, poème détaché des *Clartés humaines*, qu'il nous offre ici. Mon impression, c'est peut-être que M. Fernand Gregh a trop lu Victor Hugo.

§

Je voudrais parler sérieusement du livre de M. Pellier : **La Philosophie de Victor Hugo**, livre écrit sérieusement et avec beaucoup de méthode; mais je me trouve arrêté par de tels raisonnements :

La contemplation nous révèle l'infini ; la méditation nous révèle l'éternité. Or infini et éternel ce sont là les deux aspects de Dieu.

Pour voir Dieu sous le premier aspect, nous regardons dans la création. Pour le voir sous le deuxième aspect, nous regardons dans notre âme (1).

Où d'ailleurs nous ne voyons que notre propre image.

M. Pellier nous apprend encore que V. Hugo a tâché « de remonter à la racine du bien et du mal non seulement dans l'homme, mais dans l'univers entier ». De là vient, ajoute-t-il, « que son optimisme est si ardent et se manifeste sous les apparences d'une anticipation de l'avenir, d'une vision prophétique des temps futurs sur terre et hors de la terre ».

Une telle intuition n'est plus seulement d'un philosophe, mais en effet d'un Jérémie ou d'un Nostradamus.

Il faut, lisons-nous encore, que l'accord s'achève, pour apporter une

(1) *Post-scriptum de ma vie.*

solution entière au problème du mal, par l'extension aux êtres individuels de cette puissance d'ascension indéfinie vers le mieux attribuée à l'univers dans son ensemble... La foi dans l'avenir doit éclairer le présent.

Ces rêveries ne dépassent pas, comme portée philosophique, celles que peut faire, au crépuscule, un honnête curé de campagne, ou un pieux socialiste. Que Victor Hugo ait voulu se donner comme philosophe, c'est d'un bovarysme naturel, mais pourquoi les admirateurs du poète continuent-ils cette légende, et essayent-ils de la démontrer? Il ne faut pas se dissimuler que ces derniers livres de V. Hugo qui traitent de philosophie sont de méchants livres : non seulement ils n'ajoutent rien à sa gloire, mais ils la terniraient, si cela était possible. Laissons dans l'ombre la philosophie de V. Hugo ; relisons seulement, comme nous le conseille M. Gregh, quelques-uns de ses plus beaux poèmes et tâchons d'y retrouver l'émotion de la première lecture? Cette poésie correspond-elle encore à notre sensibilité?

L'œuvre de Victor Hugo est immense, et certes immensément belle, mais il ne faudrait pas l'admirer en bloc, comme un Evangile. On saura mieux un jour quel merveilleux adaptateur était ce grand poète. Ne pas croire, non plus, que la poésie actuelle descende de lui ; au lieu d'être un initiateur, ne serait-il pas plutôt la synthèse d'une époque? Le Parnasse alors? Dernières lueurs d'une journée qui s'éteint.

Voici la conclusion du livre de M. Pellier :

Se dévouer au triomphe, fût-il lointain, du progrès, collaborer dans la mesure de son pouvoir aux grandes lois qui semblent diriger le genre humain vers une vie plus libre et plus forte, c'est là une tâche (celle de Hugo) conforme à la fois aux données de la conscience et à celles de l'observation expérimentale.

Et le plus beau mérite de Victor Hugo, selon M. Pellier, serait qu'il a, l'un des premiers, « proclamé le devoir social — aujourd'hui incontesté — de l'art et de la littérature ». Quel blasphème! et que va faire l'art dans cette galère sociale?

JEAN DE GOURMONT.

QUESTIONS COLONIALES

Toqué — Brazza. — Notre action au Maroc. — Voyage en Chine (opéra-bouffe) — Réginald Kann : *Journal d'un Correspondant de guerre en Extrême-Orient* Calmann-Lévy. — Memento.

Toqué — Brazza. — Très juste le hasard qui assembla ces deux personnalités.

L'affaire Toqué : s'en souvient-on encore? Actuellement le tribunal de Brazzaville enquête ce malheureux gamin à responsabilité limitée, et les grands quotidiens qui jadis menèrent si furieuse campagne n'en ont plus cure. — Disons en passant que cette campagne

était arrosée d'argent belge, le bon roi Léopold ayant tout intérêt à écarter l'attention publique du Congo belge pour la fixer sur le Congo français et ennuyer ainsi quelque peu la vertueuse Angleterre.

Et pourtant que de magnifiques bêtises s'étalèrent pompeusement à l'occasion de ce « scandale colonial »! Elles furent tant et tant! Pourrai-je les dénombrer?

D'abord, comment le gouvernement a-t-il pu confier un poste à un individu, nommé Toqué? Le bourgeois, spirituel toujours, s'étonne. « Toqué, et puis, si jeune! » Et alors, c'est le vieux bateau de l'expérience, de l'esprit de méthode absent de toutes nos entreprises, de la nécessité d'un long stage à exiger des administrateurs coloniaux, de l'utilité d'une réorganisation de l'Ecole coloniale, malheureuse institution qui date de 1889 et que des arrêtés ministériels remanient tous les six mois.

Et les bavards ignorent que si des jeunes gens sont appelés à exercer des commandements importants aux colonies, c'est que l'on ne peut faire autrement. C'est un fait. Mais qui se soucie du fait? Pas M. de Brazza assurément. Les bavards ignorent que, pour administrer l'immense région qui s'étend de Bangui au Chari, le gouvernement du Congo disposait il y a un an de six administrateurs pour quarante ou cinquante postes, et que, pour garder tout le Congo, de Libreville aux sultanats du Haut Oubanghi, il possédait 1500 miliciens, soit, si l'on veut une comparaison, un gardien de la paix cul-de-jatte pour surveiller toutes les rues de Paris. Mais pourquoi si peu de personnel? Pas d'argent. Et qui refuse l'argent? Le bourgeois spirituel qui veut bien la plus grande France, mais une plus grande France qui ne lui coûte rien. C'est très logique d'ailleurs.

Et puis, ce fut l'homélie des sensibleries en délire. Tous ces êtres ventrus et acéphales qui font crever de faim des bonnes à quinze francs par mois, qui font des enfants à leur femme jusqu'à ce qu'elle en meure et condamnent les dits enfants à la promiscuité des internats, tous ces gens que la succession de leurs proches rend hilares, et qui pleurent quand on écrase la patte de leur chien, en un mot tous les hypocrites et les pieds plats de notre époque insensible, s'apitoyèrent sur ces pauvres nègres martyrisés et la légende du bouillon noir fit verser des larmes.

Et cependant les mêmes individus feignent d'ignorer la tragédie qui se joue au Sénat, où le cynisme d'un Expert-Bezançon condamne à la mort lente par le blanc de céruse toute une population ouvrière.

Mais, à quoi bon relever ces contradictions. Les humanitaires d'aujourd'hui estropient les gens, et quand ils les voient estropiés, à jamais tarés, ils gémissent sur ces débris, comme si l'humanité bien entendue ne commandait pas le mépris des déchets.

Passons. — Après Toqué, M. Savorgnan de Brazza! Et ce choix est

vraiment splendide. M. de Brazza, qui fut un grand explorateur, entendez, un homme qui aimait la marche à pied à travers la brousse, M. de Brazza que son incapacité administrative manifeste fit priver de son gouvernement en 1897, M. de Brazza qui ignore ce que c'est qu'un budget, M. de Brazza, chose admirable, qui n'a jamais vu l'Oubanghi, attendu qu'il ne dépassa jamais le poste de Bonga qui est situé à plus de 3 degrés de Gribingui, M. de Brazza, le désordre fait homme, est envoyé au Congo pour y faire régner l'ordre.

Et le bourgeois spirituel admire. — La mission qui comprend une véritable armée de jeunes gens faméliques et de journalistes coûtera 268.000 francs. Chiffre avoué. Et, en réalité, le chiffre prévu est de 1.400.000 francs, et un emprunt de 25 millions sanctionnera ce voyage comique du grand homme. M. Toqué coûtera cher au budget!

De plus, ajoutons que la colonie du Congo, qui commençait à équilibrer son budget, souffrira de la répercussion fatale de cette équipée sur ses finances. Il est impossible de mieux ruiner un pays.

Mais M. de Brazza est heureux; il va chercher sa femme à Tanger, retardant ainsi d'un jour la marche d'un paquebot-poste et il se flatte d'être reconnu et fêté par les Sahariens et les Loangos. Et il oublie que Makoko est mort de vieille date et que le Congo a bien changé depuis 1895. Que lui importe? Il a muni tous les membres de sa mision de cartes datant de 1885.

M. de Brazza ignore les cartes de Nansen. M. de Brazza ne connaît que *son Congo*. Pauvre homme : il va marcher d'étonnement en étonnement.

Les nègres de l'Ouest africain n'ont gardé souvenir que d'un seul blanc, le seul qui ait vraiment frappé leurs imaginations primitives, c'est Stanley, Stanley qu'ils avaient surnommé *Boula matari* (le mangeur de pierres) parce qu'il fit sauter des quartiers de roches au moyen de la dynamite.

L'infortuné M. de Brazza va-t-il être contraint d'employer la dynamite? Mais alors Toqué, Brazza? Eh oui! « ça y a pas bon, ça y a même! » comme disent les nègres.

§

Notre action au Maroc. — Dans *la Nouvelle Revue*, un capitaine anonyme a donné le 1er mars dernier le programme de notre action au Maroc :

« Le programme français est beaucoup moins hérissé de difficultés qu'on ne se le figure. Il tient en quelques points. Les voici :

1° Le ministre quitte Fez, avec le personnel européen. Tout retardataire serait, en effet, massacré une heure après;

2° Nous abandonnerons Oudja aux bandes du Rogui et de Bou-Amama;

3° Mais nous faisons ensuite occuper la place militairement par la colonne

volante — toute prête! du général Lyautey, qui amorce ainsi, au vu et au su de tous, nos étapes sur la capitale;

4° Nous concentrons à Tanger l'escadre de la Méditerranée, afin d'être *les premiers* à envoyer des croiseurs dans les ports, où chercheront à nous devancer les Allemands ou les Italiens;

5° Alors gagner Taza, deuxième étape de la route de Fez.

Mais nous n'irions même pas jusque-là! Trois jours après l'occupation d'Oudja et de ses portes, le Maroc nous recevrait, avec même cet enthousiasme musulman des tribus pour toutes les manifestations de la force.

Tout le reste n'est que chimères, billevesées, songes creux et même coupables. »

Mais Guillaume apparut, sans flotte et sans armée, et les combinaisons savantes de notre Delcassé s'en furent à vau l'eau.

§

Voyage en Chine (opéra-bouffe). — Afin de se rendre compte sur place de l'imminence du péril jaune, le ministre des Colonies a décidé d'aller visiter l'Indo-Chine. Voici la note officielle que donna l'*Havas* à cette occasion :

« Le Conseil des ministres a unanimement approuvé ce projet. La durée du voyage sera de trois mois, du 23 juillet au 18 octobre, et le ministre pourra consacrer 34 jours à une étude sur place des graves et multiples questions qui intéressent la colonie.

Bien entendu les réceptions officielles seront très rares, car il s'agit avant tout d'un voyage d'étude, dépourvu de tout apparat. On est donc en droit d'attendre le meilleur effet d'une telle visite qui assurera les populations indo-chinoises de la bienveillance de la métropole à leur égard, et contribuera à dissiper les malentendus qui paraissent exister en ce moment entre colons et indigènes.

Elle produira en outre une forte impression sur les populations jaunes, ce qui n'est pas à dédaigner au moment où les événements qui se déroulent en Extrême-Orient peuvent avoir, dans ces pays lointains, une dangereuse répercussion. »

Le moindre commentaire affaiblirait la savoureuse ironie de ces lignes : 34 jours pour étudier de multiples questions!

Et nous raillons nos bons alliés les Russes ! Le Japon peut fortifier Formose. La carcasse du *Sully*, de sa quille submergée dans la baie d'Along, protège l'Indo-Chine. C'est une icône de 28 millions!

§

Je viens de lire le **Journal d'un Correspondant de guerre en Extrême-Orient**, par Réginald Kann, un séjour au Japon, la croisière du Manchou-Marou, les marches et contremarches dans le Liaotoung et, enfin, un récit circonstancié de la bataille de Liao-Yang font de cet ouvrage un livre intéressant au point de vue documentaire.

Mais que penser de la perspicacité de l'auteur qui, ayant été sur place, écrit dans sa conclusion :

... Le Japon ne possédera bientôt plus d'hommes... et la valeur de ses troupes d'opération diminuera sûrement et progressivement.

C'est là un facteur d'affaiblissement avec lequel les Japonais auront à compter et qui, malgré leurs qualités militaires de premier ordre, pourra *peut-être* rétablir l'équilibre pendant l'année 1905.

La débâcle de Moukden justifie la prudente réserve de ce « peut-être ». Quoi que pensent les gens raisonnables, la défaite russe sera complète. Le monde jaune le veut ainsi, et le monde jaune est une formidable valeur, dont les appétits européens ont provoqué sans prudence l'affirmation. Je me souviens d'avoir nié le péril jaune. Mais je comptais sans la force de la suggestion.

Les Européens ont dit : « Je veux. Eveille-toi ! » Seront-ils maîtres du réveil ?

§

Memento. — M. Cunningham vient de publier, à Londres, un livre anecdotique intéressant sur l'*Ouganda et ses habitants*. L'auteur donne notamment un aperçu de la législation indigène qui n'est pas sans agrément. Une loi récente a ordonné que toutes les personnes chauves fussent exilées dans une province jusqu'à ce qu'elles fussent pourvues d'une opulente toison. M. Piot a décidément des émules sous toutes les latitudes.

— Le numéro de février de la *Dépêche Coloniale illustrée* est consacré aux *Chemins de fer de l'Indo-Chine*, et celui de mars à l'*Office Colonial*.

— De M. Y. de Goblet, une plaquette sur le *Développement économique du Congo Belge*. Le commerce de l'Etat indépendant est passé en quinze ans de 0 à 76 millions de francs. Puisse la mission de Brazza valoir à notre Congo semblable prospérité !

— Dans les *Annales Coloniales* du 15 mars 1905, une intéressante étude de M. Paul Gaffarel sur *Villegaignon*, roi d'Amérique (1558).

— Dans la *Revue d'Italie* de mars, M. Henri Martin, à propos de l'*Indo-Chine et du péril jaune*, constate l'infériorité de notre escadre d'Extrême-Orient aux flottes japonaises. « Un jour viendra où les aveugles verront ! »

— Dans les *Questions diplomatiques et coloniales*, une série d'articles documentés, de M. Henri Morin, sur le *rôle de madame Dupleix* (Joân Begûm), de M. Froidevaux sur le *Catalogue méthodique de la bibliothèque du ministère des colonies* que vient d'établir M. Victor Tantet, et du comte Pambin sur le *Simplon* et la *Défense commerciale de Marseille*.

— Dans la *Revue Indo-Chinoise*, un exposé de l'organisation indigène des *provinces du Tonkin*.

— Dans le *Bulletin du Comité de l'Asie française*, de février, une étude sur la *Défense de l'Indo-Chine* par R. C.

— Enfin, dans la *Deutsche Kolonial Zeitung* du 16 mars, un compte rendu détaillé du remarquable exposé de M. Oloff « *Zwanzig Jahre Kolonial-Politik* » résumant les progrès accomplis par l'Allemagne au Togoland.

CARL SIGER.

ÉSOTÉRISME ET SPIRITISME

Frantz Hartmann : *La Magie blanche et noire*, trad. de l'angl., Libr. de l'Art Indépendant. — Eug. Ledos : *Les Types physionomiques associés et les phénomènes psychiques*, Libr. des Saints-Pères. — Fabre d'Olivet : *La Langue hébraïque restituée*, 2 vol. in-4 cour., Chacornac. — Zapletal : *Le Récit de la Création*, trad. de l'allem., Kundig (Genève) et Alcan (Paris). — Ch. Lomon et P.-B. Gheusi : *Les Atlantes*, illustr. de R. Lelong., « La Nouvelle Revue ». — Haatan : *Contribution à l'étude de l'Alchimie*, Chacornac. — Revel : *L'Evolution de la Vie et de la conscience du règne minéral aux règnes humain et surhumain*, L. Bodin. — Annie Besant : *Le Christianisme ésotérique*, Publications théosophiques. — Léon Denis : *Après la mort*, Leymarie. — Santini de Riols : *Les Pierres magiques*, Chacornac. — Memento.

La Magie blanche et noire est une œuvre de haute valeur. Elle place son auteur, Franz Hartmann, à côté des Saint-Martin, Lacuria et Eliphas Lévi.

Pour lui, la Magie est « l'art divin d'exercer le pouvoir spirituel à l'aide duquel l'esprit, éveillé dans l'homme, peut contrôler les éléments vivants et invisibles dans la substance, âme de l'Univers, et, surtout, ceux de son âme propre, parce qu'ils sont plus près de lui ».

Cet art ne peut s'acquérir que si l'on a appris à se maîtriser soi-même. Cette maîtrise n'est, elle-même, possible qu'à la condition de bien connaître les divers éléments de notre constitution psychique et spirituelle.

Les pouvoirs magiques sont en chacun de nous, en germe, à l'état latent. Ces possibilités de l'être, n'ayant pas encore été manifestées, sont comme si elles n'existaient pas.

Depuis cent ans, l'homme a fait faire des progrès immenses à la physique et à la chimie. Il a appris à connaître et à soumettre ces forces formidables qui s'appellent la vapeur, le magnétisme, l'électricité. Il en a fait d'obéissants esclaves.

Pourquoi n'étendrait-il pas aussi sa domination sur ces autres forces de la nature, — plus subtiles, il est vrai — que l'occultiste appelle les forces astrales, l'od, *l'aither* des philosophes ? Pourquoi n'enchaînerait-il pas ces *Elémentals*, ces forces semi-conscientes, mais sans forme fixe ni volonté, qui pénètrent l'univers et agissent sur nous, à notre insu ?

En vérité, nous connaissons bien peu de choses. Le domaine de l'*hyperphysique* est encore, pour nous, enveloppé de mystère. C'est à peine si quelques rares *Adeptes* sont seuls parvenus à l'explorer. Franz Hartmann, hardi et prudent pionnier à la fois, nous montre la voie qui conduit à la connaissance de ce monde-là et nous invite à la suivre.

§

Eugène Ledos, qui vient de mourir, fut surtout un astrologue de grand talent et un physionomiste éminent, le plus grand sans doute depuis Lavater. A une connaissance parfaite des relations qui unis-

sent la cause à l'effet, des formes par lesquelles se manifestent extérieurement les idées, à un maniement sûr de la méthode analogique et à une observation aiguë et pénétrante, il joignait une intuition supérieure. Ceux qui le connaissaient le consultaient comme un oracle.

Il a laissé un ouvrage remarquable : Le *Traité de la physionomie humaine*, qu'il compléta, quelque temps avant de mourir, par les **Types physionomiques et les phénomènes psychiques**.

Il étudie, en ce dernier volume, de l'association des divers types physionomiques planétaires et géométriques, de leur convenance et disconvenance, des attractions et des répulsions, des sympathies et des antipathies. Il les étudie également aux points de vue vital (longévité, santé et mort), social et religieux.

Il traite ensuite des phénomènes psychiques. Ce n'est pas la partie la moins curieuse de son ouvrage. Ledos n'est pas favorable aux pratiques spirites ; il condamne notamment l'évocation des morts, la nécromancie et signale le danger de ces expériences. Il est anti-réincarnationiste, comme Eliphas Lévi.

L'ouvrage se termine par des considérations pessimistes sur la science, le machinisme, la chimie, la littérature, le théâtre et sur l'impuissance de la législation et de la raison à moraliser les hommes. Des quelques spécimens de l'humanité qui ont défilé devant lui, Ledos a conclu que la société était plutôt mauvaise. Son pessimisme nous paraît un peu trop poussé au noir. Quoi qu'il en soit, son ouvrage est un de ceux qui font penser et réfléchir : ce qui n'est pas un mince mérite.

§

L'éditeur Chacornac a eu une heureuse inspiration le jour où il s'est décidé à publier une nouvelle édition du célèbre ouvrage du savant kabbaliste, Fabre d'Olivet : **la Langue hébraïque restituée**, qui était devenu presque introuvable. Pour que cette réédition fût d'une exactitude parfaite, il a reproduit le texte original par la photographie et c'est avec les clichés ainsi obtenus que l'ouvrage a été imprimé.

Fabre d'Olivet était un des linguistes les plus érudits de son époque et un profond philosophe. Les occultistes le vénèrent comme un de leurs plus grands maîtres.

J'ignore s'il a restitué réellement la langue hébraïque dans ses véritables principes et si sa traduction du *Sépher* est correcte et exacte. Je désirerais connaître sur ces points l'opinion d'un hébraïsant moderne, surtout celle d'un rabbin qui serait versé en même temps dans l'étude de la kabbale. Je désirerais savoir aussi si la méthode

employée par Fabre d'Olivet peut s'appliquer aux langues anciennes inconnues de son temps, comme l'égyptien et l'assyrien.

La Langue hébraïque restituée apparaît comme un monument imposant. Tout s'y enchaîne avec une logique si rigoureuse qu'on est tenté de s'écrier : Certainement, Fabre d'Olivet a raison !

— Il est à peine besoin de faire remarquer que la traduction du **Récit de la Création dans la Genèse** (Ch I, 1, à II, 3), donnée par le P. Zapletal, ne ressemble pas du tout à celle de d'Olivet. Il est vrai de dire que celle du premier est *exotérique* et celle du second *ésotérique*. Le P. Zapletal ne cite pas d'ailleurs l'œuvre de l'illustre kabbaliste.

Son travail contient une analyse du texte de la Genèse, une étude comparative sur la cosmogonie des Hébreux et celles des peuples voisins ; un commentaire critique des diverses explications qui ont été données du récit de la Création ; un chapitre où l'auteur tente à son tour d'expliquer ce récit, à sa manière. D'après lui, « les trois premiers jours sont consacrés à la création des *régions* et les trois derniers à celle des *armées* destinées à peupler ces régions ».

Ces divergences de vue montrent qu'il est impossible d'accorder — si l'on s'en tient du moins au sens littéral seul, — le récit de la Création avec la raison et surtout avec les théories et les principes de la science moderne.

§

Les Atlantes est une œuvre de puissante imagination, où le merveilleux et l'action des forces occultes occupent une large place. Ce nom évoque le souvenir légendaire d'un grand peuple, lequel périt dans le cataclysme effroyable qui engloutit sous les flots l'Atlantide. C'est la fin vraisemblable de ce peuple et de cette terre que MM. Lomon et Gheusi ont essayé de raconter et de décrire avec une précision quasi scientifique. La civilisation des Atlantes est à son déclin. Les dieux justes et débonnaires ne sont plus adorés ; ce sont ceux de l'Or et du Fer qui règnent. On leur offre des sacrifices sanglants.

C'est la reine Yerra, la magicienne redoutable, et Nohor, le chef incontesté des prêtres des nouveaux dieux, qui s'imposent par la terreur. Mais leur pouvoir touche à sa fin. Argall, un Norvégien qui a abordé dans Atlantis, avec quelques compagnons, a ceint le glaive magique, l'épée flamboyante. Il vainc les troupes de la reine et détruit l'ordre des prêtres des dieux de l'Or et du Fer. Et c'est aussi bientôt après la disparition subite d'Atlantis.

Des figures douces ou pures comme la liliale Soroé, ou tragiques et puissantes, comme Argall, ce Parsifal des anciens âges, comme Yerra, la reine superbe instruite dans les secrets des temples,

Ruslem, le dernier prêtre des dieux de la Lumière, à la figure imposante et fière, — se détachent en relief sur le récit très émouvant et très captivant de cette fin terrible d'un monde et d'une civilisation.

§

Après avoir contribué à la renaissance, qui s'annonce glorieuse, de l'astrologie, Haatan a porté tous ses efforts sur l'étude de l'Alchimie. Dans son ouvrage, il note, avec faits à l'appui, les tendances de plus en plus unitaires de la chimie moderne, qui la rapprochent de sa mère, qu'elle avait d'abord reniée. Jean-Baptiste Dumas, Mendéleeff, Crookes, Lothar Meyer, Berthelot sont les artisans les plus illustres et les plus qualifiés de ce rapprochement. A propos de la théorie de l'univers, enseignée par la philosophie hermétique, Berthelot lui-même n'a pas hésité à écrire qu'elle est « aussi plausible au fond que les théories modernes les plus réputées ».

M. Abel Haatan a exposé, dans sa **Contribution à l'étude de l'Alchimie**, cette théorie, avec une clarté remarquable. Il la justifie en s'appuyant sur les faits géologiques qui prouvent avec évidence l'existence d'une « évolution naturelle du règne minéral ».

Il passe ensuite à la réalisation du Grand-Œuvre. S'aidant des divers écrits laissés par les Alchimistes, il retrace les diverses opérations de l'art transmutatoire et montre que la *Pierre philosophale* n'est pas un mythe.

§

M. Revel est un écrivain consciencieux, impartial et très renseigné. J'ai parlé ici-même de son précédent travail : *les Mystiques devant la science*. Il sait les conquêtes récentes de la science et il n'ignore rien des philosophies de l'Inde. S'inspirant des unes et des autres, il étudie, à leur lumière, **l'Evolution de la Vie et de la Conscience du règne minéral aux règnes humain et surhumain**.

Il fait preuve, en cette œuvre, d'un sens critique développé et d'un esprit synthétique assez large pour englober, dans une vue en quelque sorte panoramique, les diverses théories par lesquelles l'homme a essayé d'expliquer l'énigme de la vie et de l'évolution universelles.

Il rend justice aux Saint-Simoniens, aujourd'hui peut-être un peu trop oubliés. Leur philosophie présente plusieurs points de contact avec celles de l'Inde. Il est vrai que certains d'entre eux, comme Pierre Leroux, connaissaient sans doute les ouvrages des orientalistes, notamment ceux d'Anquetil-Duperron.

Il cite également Ballanche, Amiel, Pezzani. Il est à regretter qu'il ne parle pas aussi de Strada, que Pezzani — bien qu'il ne l'eût pas toujours compris, — considérait comme le plus grand métaphysicien du siècle.

§

Le christianisme est généralement étudié au point de vue exotérique. Les études, où il est envisagé sous l'aspect ésotérique, sont rares et incomplètes. Mme Annie Besant a donc comblé une véritable lacune, en écrivant **le Christianisme ésotérique ou les mystères mineurs**. Elle établit, avec preuves à l'appui, que le christianisme, ainsi que les autres religions, avait un sens caché, qui n'était dévoilé qu'à un petit nombre. Cet enseignement secret comportait même plusieurs degrés : il y avait les petits mystères et les grands mystères. Mme Annie Besant n'étudie que les premiers ; quant aux autres, ils ne peuvent se transmettre qu'oralement, de maître à disciple.

Je n'entreprendrai point l'analyse de cet important travail ; il est à lire par tous ceux qui s'intéressent aux questions religieuses.

§

L'apôtre éloquent du spiritisme, l'homme qui consacre sa vie à la défense et à la propagation de cette doctrine, M. Léon Denis, vient de mettre en vente une nouvelle édition, remaniée et augmentée, de son admirable livre : **Après la mort**. Si l'on en juge par le nombre considérable d'éditions — dix-sept — auxquelles il a été déjà tiré, — on peut dire de ce livre qu'il est le véritable pain de vie pour beaucoup d'âmes, que les religions officielles ne satisfont plus et que la sécheresse de la science rebute.

M. Denis essaie de résoudre à son tour l'éternel problème de la destinée, énigme redoutable, dont l'homme, depuis qu'il pense, n'a jamais cessé de poursuivre la solution.

M. Denis écrit une langue imagée et brillante. Les pages superbes, où passe un souffle puissant, abondent en son livre. C'est un de ceux — très rares — qui distraient, consolent, élèvent et font penser tout à la fois.

§

Les Pierres magiques, par Santini de Riols, est l'histoire complète des pierres précieuses, de leurs origines, de leurs vertus et de leurs facultés, de leurs puissances occultes et de leurs influences sur l'homme et les animaux. C'est aussi un manuel de thérapeutique lapidaire, un recueil de recettes pour la composition des philtres. Un avant-propos des plus intéressants ouvre cette œuvre curieuse à divers titres.

§

Memento. — *Le Bouddhisme selon le canon de l'Eglise du Sud*, par Henry S. Olcott, approuvé par Sumangala, grand-prêtre de l'Eglise du Sud, à Colombo. — Ce catéchisme, dû à la plume du président de la

Société théosophique, le colonel Olcott, a été traduit en vingt langues et en est à sa 37e édition. C'est le commandant Courmes, un des chefs des théosophes français, qui l'a traduit en notre langue. Ce catéchisme est un résumé de la vie du Bouddha, de sa doctrine et de l'histoire du bouddhisme; il traite aussi de quelques-unes des concordances de ce dernier avec la science et de l'ordre monastique.

— *Science et Religion,* par Maurice Largeris. — Opuscule très clairement écrit dans lequel l'auteur tente de concilier ces deux sœurs ennemies, anciennement unies dans les sanctuaires de l'Egypte, de l'Inde, de la Chaldée. M. Largeris s'était déjà fait connaître comme un poète d'une rare élévation de pensée, dans *Brahm* et les *Chants du Kosmos.*

— *Comment on endort* et *Comment on fait quelques expériences magnétiques et hypnotiques à l'état de veille,* par Maurice Haffner. — Ces deux intéressantes brochures renferment un choix des meilleurs procédés pour endormir un sujet ou le suggestionner, à l'état de veille.

— *L'Univers, la Terre et l'Homme,* par Jean S. Barès. Ouvrage, en orthographe réformiste, où il est question de l'Esprit et de la Matière, de la création des Mondes, de l'Equilibre universel, de la vie et de la mort des corps célestes, de la Terre et ses satellites, de l'Age du Soleil, de l'Homme luttant pour la vie, des Chemins de fer aux Pôles, de la Navigation aérienne et intramarine, de l'Homme et sa destinée, etc. L'auteur est un spiritualiste libéral et anticlérical.

— Copin-Albancelli : *Comment je suis entré dans la Franc-Maçonnerie et comment j'en suis sorti.* — Œuvre de polémique amusante.

— Etienne Bellot : *Albert Jounet.* — Apologie enthousiaste de l'œuvre de M. Jounet. L'auteur loue en lui successivement, dans une langue très imagée, l'homme, le poète et le philosophe religieux. En tant que poète, M. Jounet a écrit deux très beaux livres de vers : *les Lys noirs* et *le Livre du jugement.* En tant que philosophe religieux, il a essayé de fondre et d'harmoniser — dans le catholicisme qu'il voudrait très libéral — les principes de l'occultisme, les conquêtes incontestées de la science et les aspirations de la société moderne vers plus de justice et de fraternité vraies. C'est ce qu'il appelle : *l'Harmonie messianique.*

JACQUES BRIEU.

LES JOURNAUX

Saint-Cyr en 1717 (*Le Petit Temps,* 13 avril). — Le Complot de Georges Cadoudal, Pichegru et Moreau (*La Liberté,* 17 avril). — Un mot de Barbey d'Aurevilly (*Echo de Paris,* 16 avril). — « La Presse » en 1845 (*L'Echo du Nord,* 15 avril).

En 1717, l'électeur de Saxe et roi de Pologne, Frédéric-Auguste Ier, demanda à son ambassadeur près la cour de France, M. de Suhm, une description de la maison d'éducation de Saint-Cyr. Le rapport de l'ambassadeur est daté du 15 mars 1717. En voici, d'après **le Petit Temps**, la partie la plus intéressante :

En arrivant à Saint-Cyr, j'ai demandé une audience à Mme de Maintenon, mais n'ai pu l'obtenir, cette dame étant malade et en danger de mort. Ce fut l'évêque de Chartres qui m'accompagna et me présenta aux deux

cent cinquante jeunes dames. Ces dernières sont uniformément vêtues de drap brun foncé. Leur costume consiste en une jupe et un manteau de cette couleur ; un petit bonnet de toile, garni d'une dentelle étroite et d'un ruban de couleur, leur sert de coiffure.

Ces jeunes filles sont réparties en quatre classes, qui se distinguent par la nuance des rubans (rouge, bleu, vert et jaune). Les petits tabliers qu'elles portent sont bordés des mêmes rubans. Leurs gants sont uniformément jaunes, et quand elles vont à la chapelle, elles mettent par-dessus le bonnet un capuchon de soie noire.

Ces demoiselles se rendant à l'église, sous la conduite de leurs maîtresses, offrent un coup d'œil vraiment charmant. Deux classes entrent de front, sur deux rangs, dont l'un tourne à droite et l'autre à gauche, pour prendre place dans les bancs ; ensuite, elles font face à l'autel, puis à un crucifix ; elles se signent, se mettent à genoux, se relèvent, puis s'assoient. Tous ces mouvements s'exécutent en cadence.

A la fin du service religieux, pendant lequel les voix claires de ces jeunes filles avaient exécuté des chants très harmonieux, la sortie de l'église s'effectua d'après le même cérémonial que l'entrée. — Après quoi, l'on me conduisit au réfectoire. Les jeunes filles étaient assises à deux grandes tables, où leurs surveillantes avaient également pris place. A l'extrémité de la salle une table particulière était réservée à la directrice et à ses adjointes ; au milieu se tenait une demoiselle qui faisait la lecture. Le couvert offrait un aspect de grande propreté. Chacune de ces demoiselles avait devant elle une assiette pleine de soupe, une timbale remplie d'eau, une petite assiette de poisson ; il y avait, en outre, un saladier pour deux.

Ensuite, on me fit voir la salle de récréation. C'est là que se tient habituellement Mme de Maintenon. On y cause, on y travaille, on y récite des poésies et l'on y représente des dialogues et des comédies saintes.

Après cela, nous avons visité les quatre classes. Dans toutes, les jeunes filles étaient assises à différentes tables, dont chacune était présidée par une maîtresse, et, suivant leur âge, elles écrivaient, lisaient ou se livraient à des travaux (d'agrément). A côté de chaque salle de classe se trouve un dortoir, dont la disposition est uniformément la suivante :

Les lits sont individuels, garnis de rideaux rouges, bleus, verts ou jaunes, suivant la classe, et séparés les uns des autres par des intervalles convenables. Chaque salle est chauffée par une grande cheminée de milieu et éclairée par un certain nombre de lanternes qui brûlent toute la nuit.

Ces demoiselles ont eu la gracieuseté de me réciter quelques dialogues et de me représenter un acte d'*Esther*. Une jeune personne, d'une beauté accomplie, tenant un spectre à la main, jouait le rôle d'Assuérus. J'ai observé que toutes avaient une prononciation remarquable. Aussi, lorsque Esther tomba évanouie dans les bras de la garde, je ne pus retenir mes applaudissements.

Ensuite, certaines de ces jeunes filles reprirent leurs ouvrages ; les autres, au contraire, se livrèrent à des jeux variés, offrant un coup d'œil qui nous parut angélique.

L'infirmerie, la pharmacie, la cuisine, la dépense et les jardins que nous visitâmes étaient tenus avec le plus grand ordre. Il est certain que l'entretien de maison coûte par an 200,000 livres, somme dans laquelle sont com-

pris les 1,000 écus de dot que reçoit toute jeune fille quittant l'établissement: y en a une vingtaine par an.)

On n'admet ici que des demoiselles nobles, âgées de plus de sept ans. Elles y restent jusqu'à vingt ans accomplis; à leur départ, on leur donne — en plus des mille écus précités — des vêtements, du linge et cinquante écus pour leurs frais de voyage. Celles d'entre elles qui manifestent l'intention de prendre le voile peuvent rester leur vie durant à Saint-Cyr ou entrer dans un autre couvent. En ce cas, elles reçoivent aussi la dot de mille écus.

Une immense bande de parchemin contient la généalogie de toutes les personnes admises à Saint-Cyr. Elle est destinée à prouver, après des siècles, la noblesse des anciennes élèves.

Mme de Maintenon est la seule de toute la maison qui ait le droit de porter le ruban noir. Elle a marié très avantageusement un nombre considérable de ses anciennes élèves.

§

Le premier empire fut une époque féconde en complots et conspirations. Une de ces histoires les plus célèbres est celle où se rencontrèrent, dans un désir commun, Pichegru, Moreau et Cadoudal. M. Paul Gaulot la résume ainsi, dans **la Liberté**.

Au mois d'août 1803, Georges Cadoudal pénétra en France, accompagné et suivi des éléments les plus hardis, et les plus courageux de la chouannerie. Pichegru, qui était complètement rallié au parti royaliste depuis 1795, se chargea d'obtenir le concours de Moreau; il lui dépêcha un ancien officier, Lajolais, intrigant subalterne. Celui-ci sut faire vibrer la corde sensible, et Moreau consentit à s'aboucher avec Pichegru. La première entrevue eut lieu, dans la nuit du 20 janvier 1804, sur le boulevard de la Madeleine, endroit désert à cette époque; Cadoudal était présent.....

Quant aux princes, ils étaient au courant de l'affaire, mais le comte d'Artois seul encourageait les conspirateurs à poursuivre l'exécution de leurs projets: Louis XVIII ne voulait point se compromettre ; fidèle à sa manie de placer en toute occasion des citations, il s'était borné à répondre à ceux qui lui en parlèrent que,

Pour être approuvés,
De semblables projets veulent être achevés.

On ne pouvait être plus habile et se mieux réserver pour l'avenir, suivant le succès ou l'insuccès de l'entreprise. Pichegru et Cadoudal n'en continuèrent pas moins leurs préparatifs; les anciens émigrés accouraient en nombre à leur appel.

Cependant, toutes ces rentrées ne pouvaient rester inaperçues dans un temps où l'on voyageait peu et où les routes étaient très surveillées. La police remarqua que beaucoup de gens inconnus, cherchant à dissimuler leur arrivée, débarquaient sur les côtes de Normandie et, notamment, au pied de la falaise de Biville ; elle opéra, dans le tas, quelques arrestations. Mais on interrogea vainement les individus arrêtés ; on n'en put rien tirer. L'inquiétude s'en accrut; le ministre de la police, Regnier, et le conseiller d'Etat, Réal, spécialement chargé de la haute police dans les départements

du Nord et de la Bretagne, firent part au premier Consul des craintes que leur inspiraient ces allées et venues inexpliquées. Bonaparte, pour en finir, ordonna de prendre au hasard un des prisonniers et de l'envoyer devant une commission militaire.

Le moyen était bon et la chance voulut que le choix tombât sur un ancien chouan, chirurgien de son état, nommé Kérouelles, d'un caractère moins ferme que les autres. Pour sauver sa tête, Kérouelles avoua tout, du moins tout ce qu'il savait: la présence de Cadoudal à Paris, avec plusieurs de ses affiliés, et l'organisation du complot pour enlever le premier Consul (février 1804). On tenait ainsi le premier chaînon ; on arriva ensuite jusqu'à Pichegru et jusqu'à Moreau.

Moreau fut arrêté le premier, le 15 février, sur le pont de Charenton, au moment où il revenait de la campagne. Dénoncé par un officier, auquel il avait confié son secret, Pichegru dormait profondément lorsque, dans la nuit du 28 février, des policiers pénétrèrent chez lui le désarmèrent et s'emparèrent de sa personne. Successivement, MM. de Rivière, Armand et Jules de Polignac et divers autres conjurés furent découverts et emprisonnés. Seul, Cadoudal restait introuvable ; en vain les portes de Paris avaient-elles été fermées, en vain multipliait-on les visites domiciliaires, en vain menaçait-on de considérer comme complices ceux qui lui donneraient asile, le redoutable chouan changeait de retraite tous les jours et passait au travers des mailles du filet tendu pour le prendre. A la fin, cependant,il fut rencontré et reconnu par deux agents ; il se trouvait dans un cabriolet que conduisait Lérident, un de ses chouans ; Lérident poussa vigoureusement le cheval, mais il ne se doutait pas qu'un des agents s'était accroché à la voiture et les suivait ainsi. Au carrefour Buci, un embarras de voitures força un instant le cabriolet à s'arrêter ; l'agent sauta à terre, appela à son aide deux camarades qui se trouvaient là, et se précipita à la tête du cheval. Cadoudal, tirant ses pistolets, fit feu sur les agents, en tua un, en blessa un autre, mais fut empoigné par le troisième au moment où il sautait à terre pour essayer de s'enfuir (9 mars). On l'envoya au Temple rejoindre ses complices.

On sait quelle fut la suite : Pichegru trouvé étranglé dans sa prison ; Cadoudal et onze conjurés fusillés ; Moreau exilé. Entre l'arrestation des conspirateurs et leur condamnation, l'empire avait été proclamé, le 18 mai 1804.

§

M. Lavedan aurait conté à un rédacteur de **l'Echo de Paris** une anecdote ainsi conçue : « Barbey d'Aurevilly narrait que son père, chef de chouans, avait eu la langue coupée par les bleus. Comment commandait-il ? lui demandait-on. Et Barbey, de répondre : Il rugissait, Monsieur ! »

Une telle anecdote, outre qu'inepte, est apocryphe. Aucun Barbey ne figure dans le livre de M. de La Sicotière sur *Louis de Frotté et l'Insurrection normande*. De plus, ou d'abord, Barbey d'Aurevilly savait fort bien que son père, mort en 1868, n'avait pris aucune part

aux guerres de la chouannerie et surtout qu'il n'avait nullement eu la langue coupée. « La plus grande douleur de sa vie (à Théophile Barbey, père de d'Aurevilly) fut, sans aucun doute, dit M. Eugène Grelé (1), de n'avoir pu, à cause de son jeune âge, prendre part à la guerre des Chouans. »

§

L'Echo du Nord a trouvé dans *la Presse* du 13 juin 1845, le curieux avis suivant :

Le journal *la Presse* est sur le point de donner un singulier exemple : celui de refuser les abonnements.

Voici ce qui lui arrive Les presses mécaniques les plus vites ne tirent pas au delà de 2,600 exemplaires à l'heure. Un journal politique ne peut pas être mis sous presse avant deux heures du matin ; de deux heures du matin à deux heures de relevée, moment fatal où les exemplaires doivent être portés à la poste, il n'y a que le temps de tirer 28,000 numéros, et encore en admettant qu'il n'arrive aucun accident dans le cours du tirage.

La Presse, réduite prochainement à opter entre ces deux alternatives : ou de s'imposer les frais d'une double composition (frais qui s'élèvent à à 50,000 fr.), ou de limiter à 28,000 le nombre des abonnés, s'est arrêtée à ce dernier parti ; le chiffre atteint, elle n'admettra plus d'abonnés qu'en proportion des vacances. Désormais il y aura donc des abonnés aspirants, comme il y a aujourd'hui pour une foule de fonctions encombrées des aspirants surnuméraires.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

COMÉDIE FRANÇAISE : *Shylock*, comédie en trois actes et cinq tableaux, en vers, d'Alfred de Vigny, d'après Shakespeare ; *Il était une bergère*, conte en un acte, en vers, de M. André Rivoire (7 avril). — GYMNASE : *L'Age d'aimer*, comédie en quatre actes, de M. Pierre Wolff (1er avril). — RENAISSANCE : *Monsieur Piegois*, comédie en trois actes, de M. Alfred Capus (5 avril). — THÉATRE ANTOINE : *La Tante Léontine*, comédie en trois actes, de MM. Maurice Boniface et Edouard Bodin (13 avril). — THÉATRE SARAH BERNHARDT : *Esther*, tragédie en trois actes, en vers, de Racine, musique de M. Reynaldo Hahn (8 avril). — Représentations italiennes de Mme Eleonora Duse.

Alors que Mme Sarah Bernhardt, que M. Antoine nous donnent des traductions exactes des œuvres de Shakespeare, la Comédie-Française s'attarde à en jouer des adaptations. Certes, l'effort d'Alfred de Vigny fut, autrefois, très méritoire, et ses adaptations shakespeariennes, bien qu'elles soient, si je ne me trompe, les plus anciennes de la période romantique, sont beaucoup moins mauvaises que celles qui les suivirent. Vigny honorait Shakespeare, il le comprenait, il l'aimait ; il était digne de le traduire, et, en ne faisant que l'adapter, il fut victime d'un préjugé général de son temps. On ne peut prétendre, pourtant, que **Shylock** ajoute rien à la gloire sereine d'Alfred de

(1) *Barbey d'Aurevilly*. Caen, 1902.

Vigny. Mieux vaut d'ailleurs ne pas insister sur la représentation de cette comédie, représentation qui, médiocre en tous points, fut une erreur singulière.

On éprouve un plaisir entier à entendre **Il était une bergère.** Rarement acte en vers fut aussi parfaitement agréable que l'acte de M. André Rivoire. La fable en est charmante : M. Rivoire a su renouveler et varier à ravir le vieux thème populaire des trois souhaits. Les vers de M. Rivoire, simples, élégants, adroits, sont d'un poète excellent ; ils ont la grâce la plus légère du monde, la tendresse la plus délicate, l'esprit le plus ingénieux. L'intrigue de la comédie est conduite avec une science irréprochable, et pourtant avec une aisance subtile. Et le berger, la bergère, la princesse ont des caractères humains : ils ne sont pas de ces marionnettes falotes à qui les poètes s'amusent, parfois, à faire débiter de jolis riens. On sent que M. André Rivoire se plaît aux finesses de la psychologie. Il y a, dans *Il était une bergère*, un moment plus charmant encore que les autres : de par la magie, la bergère ne doit plus aimer le berger ; la bergère n'aime plus le berger ; et elle se sent toute malheureuse ; plus rien au monde ne l'intéresse, ne l'intéressera ; elle n'aime plus le berger : pourquoi, alors, existe-t-elle? Et la princesse comprend qu'on ne perd pas le vrai amour.

Parmi les actes du répertoire, on n'en citerait pas beaucoup qui vaillent celui de M. André Rivoire. Mmes Muller et Lara et M. Georges Berr l'ont interprété de leur mieux.

On souffre quelque inquiétude à entendre **l'Age d'Aimer**, de M. Pierre Wolff. Ce n'est pas que cette comédie n'ait de bonnes scènes, spirituelles ou émouvantes; ce n'est pas que le dialogue n'en soit d'une délicate habileté; mais il semble qu'on l'ait déjà vue, qu'on l'ait déjà applaudie. La manière de M. Pierre Wolff ne lui est pas très personnelle.

L'intrigue de *l'Age d'aimer* n'est pas très solide, et c'est peut-être par quelques épisodes que vaut surtout la pièce. On est ravi, d'ailleurs, d'en entendre les interprètes ; il est rare qu'on ait l'occasion de voir réunis autant d'excellents acteurs : Mme Réjane, MM. Huguenet, Calmettes, Dumény.

Monsieur Piégois est la meilleure comédie que, ces derniers temps, nous ait donnée M. Alfred Capus. Le principal personnage de la pièce — personnage curieux, nouveau, réel — est dessiné d'une main sûre; ses personnages secondaires ne manquent pas d'intérêt, et l'intrigue est conduite avec l'habileté facile que, depuis longtemps, M. Alfred Capus nous a habitués à lui reconnaître.

M. Piégois est un directeur de casino. Il y a quelques années,

M. Capus nous l'avait présenté dans une comédie intitulée *Mariage bourgeois*, et, dès lors, il nous avait séduit. M. Piégois est fort riche, ses affaires réussissent admirablement; il est intelligent, et il n'a aucune peine à éviter les pièges où d'autres tombent facilement. Mais M. Piégois est un bohême de la finance. Un directeur de casino ne fait pas un métier avouable. Un banquier fait un métier avouable. Jantel peut offrir à ses clients des affaires qu'il sait douteuses; Jantel est un homme honorable; sa fortune est bien acquise: il est banquier. La fortune de Piégois, qui ne dupe personne, qui expulse scrupuleusement des salles de son établissement les joueurs véreux, la fortune de Piégois est une fortune mal acquise : Piégois est directeur de casino. Ainsi juge le monde. Et pourtant Piégois domine de son manque d'hypocrisie, de son intelligente franchise, le banquier Jantel. Le portrait de M. Piégois est certainement un des plus parfaits qu'ait jamais exécutés M. Alfred Capus. Ceux d'Emma — la maîtresse fidèle de Piégois — et de Lebrasier — son vieux camarade, qui est demeuré honnête homme, suivant les lois du monde — sont excellents. Celui de Mme Jantel n'est pas méprisable, ni celui de Jantel. J'aime moins celui de Mme Aubry, la femme du monde « distinguée », qui est peut-être un peu conventionnel.

Certaines scènes de *Monsieur Piégois* sont parmi les plus fortes qu'ait écrites M. Capus. Le second acte de la comédie, presque dans son entier, ne peut qu'être loué, et il y a de précieuses qualités dans la première moitié du troisième. Pourquoi M. Alfred Capus a-t-il voulu, à tout prix, que sa comédie finisse ainsi ? Comment l'auteur excellent qui avait trouvé la belle scène entre Piégois et Mme Aubry, au second acte, a-t-il eu la faiblesse d'écrire la scène du troisième acte entre les mêmes personnages ? Le dénouement de *Monsieur Piégois* est entièrement factice. Les dernières scènes de la pièce semblent ajoutées après coup. M. Alfred Capus avait fait une comédie forte, à la conclusion un peu amère, — un de ses chefs-d'œuvre, à coup sûr ; et l'on dirait qu'il a eu peur de sa propre audace. Il s'est dit que, désormais, le public attendait toujours, de lui, une conclusion heureuse. Et il a bâclé quelques scènes, grâce auxquelles le public peut s'en aller content, mais où ses héros n'agissent pas très logiquement. Il est fâcheux que ces quelques scènes déparent le dernier acte de *Monsieur Piégois*.

La comédie nouvelle de M. Alfred Capus est jouée à la perfection. Mlle Marthe Brandès tient fort bien le rôle de Mme Aubry, et Mme Juliette Darcourt est très spirituelle dans celui de Mme Jantel. Mlle Jeanne Cheirel interprète avec une force singulière le personnage d'Emma : elle s'y affirme comme une de nos plus remarquables comédiennes. M. Guy, M. Boisselot, M. Arquillière ont droit à des éloges pour la manière dont ils jouent Lebrasier, Herbelin,

Jantel. Quant à Piégois, c'est M. Guitry qui l'incarne, à son plaisir, sans doute, et certainement au nôtre.

M. Antoine a rendu au public **la Tante Léontine**, de MM. Maurice Boniface et Edouard Bodin. Cette comédie fut, autrefois, très bien accueillie. On se la rappelait comme un des meilleurs exemples qu'il y ait de pièce rosse. Et l'on ne se trompait pas. *La Tante Léontine* est une comédie adroite, d'une amertume assez divertissante; l'observation, pour y être un peu superficielle, n'y est pas moins assez juste. En somme, on l'a revue avec plaisir, avec d'autant plus de plaisir qu'elle est fort bien jouée par Mmes Rosa Bruck et Jeanne Lion, et par M. Antoine.

Mme Sarah Bernhardt a donné quelques représentations d'**Esther**, où fut reconstitué, dit-elle, le spectacle dont s'émerveillèrent, il y a deux cent seize ans, Mme de Maintenon, Louis XIV et leurs glorieux invités. Il est inutile de démontrer que le spectacle qu'on a vu, ces soirs-ci, au théâtre Sarah Bernhardt, ne ressemble en rien au spectacle qu'admira, à Saint-Cyr, le noble public de 1689. Mais il amusa. S'était-on jamais amusé à *Esther?* S'y était-on intéressé, autrement que par ordre? *Esther* est bien une tragédie de pensionnat; Racine n'a pas écrit d'œuvre plus faible. L'intérêt dramatique y est quasi-nul, et les vers y sont d'une telle facilité qu'on ne peut croire qu'ils aient été faits avec difficulté.

Il sied d'ajouter que Mme Sarah Bernhardt et ses compagnes sont, certainement, de beaucoup meilleures actrices que les pensionnaires de Saint-Cyr, et que la musique de M. Reynaldo Hahn est, sans doute, plus agréable à entendre que la musique de Jean-Baptiste Moreau.

Le public d'ici a accueilli Mme Eleonora Duse avec une faveur constante; qu'elle jouât *la Signora delle camelie*, *la Locandiera*, *Hedda Gabler*, *Casa paterna* ou encore *Odette*, elle a été acclamée par tous les spectateurs. Et les spectateurs avaient raison. Sans aucun effort, avec une aisance parfaite, Mme Eleonora Duse vit les personnages les plus divers. Il ne semble pas qu'elle soit en scène; on la dirait chez elle ou chez des amis qu'elle visite; elle donne l'apparence du vrai aux pièces les plus étranges, aux rôles les plus faux.

Mme Eleonora Duse ne méprise aucun des moyens qui peuvent prendre un public. Ses gestes sont aussi expressifs que les intonations de sa voix. Elle ne dit pas seulement ses rôles, elle les mime avec une justesse, avec une exactitude merveilleuses. Nulle ne sait comme elle se servir de ses mains, de ses yeux.

Outre qu'elles ont permis d'acclamer une très grande actrice, les représentations italiennes qui viennent d'avoir lieu ici ont été très instructives. Il semble que les Italiens se préoccupent beaucoup moins

que les Français d'être des diseurs. Leur jeu est plus alerte que le nôtre, plus mouvementé, plus familier. Aussi, dès qu'ils n'ont pas de talent, deviennent-ils insupportables ; mais, quand ils jouent bien, ils donnent aux pièces une vie singulière.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Théatre de l'Opéra-Comique : *Pelléas et Mélisande.*

Après une série assez monotone de succès d'étoiles en vedette et d'insuccès d'estime, notre Opéra-Comique enfin nous a rendu **Pelléas**. Il en retirera sans doute autant de profit que d'honneur, car le chef-d'œuvre y a retrouvé la cohorte de ses fidèles, mais grossie d'enthousiastes adeptes, et ce fut un triomphe comme onques peut-être on n'en vécut. Ce n'était pas mon tour de rubrique, et le *Mercure* ne pouvait pourtant pas se taire un mois durant à propos de la sensationnelle « reprise » annoncée. J'avais donc ourdi l'ambitieux dessein d'en exploiter l'actualité, si possible à une autre place, pour étudier par le menu l'essence et la portée d'un art qui, au rebours d'un devancier illustre et centenaire, divulgue irrécusablement « le plus musicien des musiciens » passés, présents et peut-être imaginables. Eu égard à la matière auscultée, et du plus médiocre praticien, l'expérience eût pu ne paraître pas dépourvue de quelque intérêt. Je n'en dissimulerai pas plus mon présomptueux espoir que les joies qu'il me promettait et me réserve. L'analyse est une jouissance aiguë et complexe à quoi on ne renonce guère après qu'on y goûta. Ce n'est pas moi qui en dirai du mal. Il semble que, par elle, en même temps qu'on pénètre le mystère de l'œuvre d'art, on en possède à la fois la beauté toute nue et l'âme. Le chef-d'œuvre y grandit autant de l'ombre qu'elle étale que des horizons inconnus révélés par sa cime. On en contemple de merveilleux du haut de *Pelléas;* on n'en mesura jamais d'aussi lointains. Nulle tentation ne m'apparut si belle, et j'étais en train d'y céder quand le soir attendu vint m'interrompre. Eh bien! je recommencerai peut-être un autre jour, mais plus tard. Aujourd'hui, j'ai revu le monstre, et j'en sors avec ma part de la fièvre qui transportait toute une foule, des sanglots ravalés qui convulsaient les gorges et enrouaient les acclamations. En ces moments, et longtemps sous leur souvenir, c'est une espèce d'envoûtement qu'on subit ; on ne sait que vibrer comme les cordes tendues à se rompre d'une harpe magique, et tout le reste indiffère. On en ricanerait avec une inégalable brutalité. La violence de l'émotion, néanmoins, n'est pas fatalement et toujours d'ordre exclusivement pathologique, ainsi que Gœthe en avait peur. Ici surtout, la puissance de l'effet est inséparable de la qualité de la cause; mais cette

qualité est telle que, sans un effort douloureux ou inepte, on n'en saurait dissocier les éléments enchevêtrés dans l'intégrale impression qu'elle suscite, immédiate et non moins profonde. De cette musique libérée, ravie par le génie aux radieux secrets du phénomène sonore, une force émanée tout droit de la nature agit et s'impose incoercible. Dans un drame simple et déchirant, des cœurs d'enfants cruels, égoïstes et doux palpitent ou saignent, brisés sous l'aveugle étreinte de la vie, de la vraie, âpre, humaine vie. Où que ce soit, rien de factice, de convenu spécieux, aucune ficelle en cette pure et double création d'un art également suprême. Aussi ne songe-t-on guère à celui-ci, voire pour l'admirer, tandis qu'il vous point, haletant ; on n'y pense pas plus qu'en face de Lear hurlant à la mort comme un vieux chien rageur, pendant que son cœur de père agonise ; pas plus que devant Œdipe acharné pour sa perte à vaincre un second Sphinx, à percer l'énigme implacable et celle, cette fois, de sa destinée. C'est une communion directe de la vie avec la vie. Et cependant, c'est l'art, et l'art seul, ici, qui fascine ou terrasse ; ici aussi bien que partout ailleurs peut-être, aussi bien qu'au spectacle éternel et indifférent des choses. Nietzsche estimait que « l'existence du monde ne peut se justifier qu'en tant que phénomène esthétique », et l'excuse est plausible, assurément, d'un obscur et « tout-puissant caprice ». L'acte de ces inconscients créateurs de vie est pareil au geste divin du démiurge. Et encore! Des Dieux, et quoi que le mot désigne au pluriel ou au singulier, lequel, paré de ce vocable, a su créer jamais une telle réalité idéale et vivante, atroce et sublime, où l'horrible est beau malgré qu'on en ait? Nietzsche oubliait son prochain : dans l'insondable jeu de notre tesson d'univers, c'est nous la tare inesthétique. La tragédie de l'âme humaine se déroule derrière un paravent quotidien de ridicule ou de sottise, d'habitudes ou de préjugés. C'est là que le génie la découvre et la montre, et il arrive trop souvent que nos yeux accoutumés au mensonge n'y reconnaissent point la vie tout d'abord. Au milieu du carnaval assez puéril des inanités traditionnelles à la scène, le triomphe éclatant de *Pelléas* en prend une signification plus haute. C'est la victoire de l'art sur les singeries mercantiles, de la nature sur la routine et les trucs. L'événement est rare et presque inespéré que, sans séparer ici le son et la parole, un public de théâtre ait éprouvé une émotion spontanée et unanime aussi forte, et il n'est pas moins remarquable d'avoir à constater une culture et un affranchissement si prompts de la sensibilité musicale, ouverte aux conquêtes naturelles les plus audacieuses, aux nuances les plus délicates de l'expression sonore, entendant soudain la langue la plus hardie et la plus sûre, la plus subtile et la plus ingénue, la plus profonde et la plus harmonieuse qu'ait jamais parlée le génie. *Pelléas* attendit dix années dans l'ombre avant de couper la musique en

deux époques. Désormais, entre hier et demain, le fossé est infranchissable. Celui qui l'a creusé mène l'ardente armée de l'avenir, et il marche bien loin en avant de ceux qui le suivent à l'assaut fécond qu'il conduit sans tourner la tête, comme isolé dans son rêve d'inaccessible beauté.

JEAN MARNOLD.

LETTRES ALLEMANDES

Rudolf Schick : *Tagebuch-Aufzeichnungen aus den Jahren 1866, 1868, 1869 über Arnold Bœcklin,* herausgegeben von Hugo von Tschudi, Berlin. Fontane u. C°. M. 12. — Otto Lasius : *Arnold Bœcklin* (1884-1889), Berlin, ib. ib. M. 3. — Oscar Bie : *Das Ballett als Litteratur* (*Die Litteratur*, vol. 15), Berlin, Bard, Marquardt u. C°. M. 1.25. — Alfred Kerr : *Schauspielkunst* (*Die Litteratur*, vol. 17), Berlin, ib. id. M. 1.25. — Wilhelm Uhde : *Paris* (*Die Kunst,* vol. 37), Berlin, ib. id. M. 1.25. — Memento.

Bœcklin-Tagebuch. — La renommée de l'illustre peintre suisse Arnold Bœcklin va toujours grandissant en pays allemands. Toute une littérature s'est formée autour de la personnalité singulière de cet artiste original et démesuré. En France, son œuvre n'a pu s'acclimater que difficilement parce que ses outrances choquaient notre goût traditionnel, mais nous ne devons pas négliger de suivre attentivement tout ce qui se publie au sujet du tragique évocateur de *l'Ile des Morts*. Pour comprendre l'évolution de Bœcklin, les pages du journal de Rudolph Schick que MM. de Tschudi et C. Fleischlen ont mis à jour sont particulièrement précieuses. Schick, peintre de talent qui mourut à Berlin en 1887, eut la bonne fortune de connaître Bœcklin à Rome en 1866, alors que le maître approchait de la quarantaine. Jeune homme de vingt-cinq ans, il suivait avec une admiration respectueuse les travaux de son aîné. Pendant trois ans, il le vit presque tous les jours et, tout en le regardant travailler, tout en suivant ses conversations, il acquit de son art une compréhension parfaite. Fidèle Eckermann, il notait quotidiennement tout ce qu'il avait vu et entendu. C'était alors la période la plus féconde dans la vie de Bœcklin, celle où il acquérait définitivement sa virtuosité de peintre mythologique, où ses compositions deviennent parfaitement originales. Encore il s'essaie à des recherches techniques : peintures à l'œuf, à la détrempe, superpositions de couleurs savamment imaginées, mais déjà il avait trouvé sa véritable manière dont il ne devait plus guère s'écarter pendant trente ans. Schick lui vit peindre ses nymphes et ses satyres, ses tritons et ses ægipans. Quelques croquis joints au volume témoignent de l'attention que met l'élève à suivre les leçons du maître. Plus tard nous voyons Bœcklin en train de peindre les fresques de l'escalier du Musée de Bâle et celles du jardin Sarasin. Schick se trouve toujours à ses côtés, contribuant maintena n

lui-même à l'exécution de ces œuvres. Puis il le perd de vue à la fin de l'année 1869.

Une autre publication nous montre Bœcklin vingt ans plus tard. C'est encore le journal d'un peintre, Otto Lasius, qui vécut pendant quelques années dans l'intimité du maître. Mais on a voulu éviter l'immédiateté des notes au jour le jour. Les héritiers de Lasius ont donné à ces pages la forme de *mémoires*. Si la silhouette de ce Bœcklin auréolé de gloire, avec déjà ses manies de « vieux maître », en devient plus expressive, la sincérité y perd cependant. Ce n'est plus qu'une simple biographie fragmentaire qui va de 1884 à 1889. Nous assistons à l'installation définitive de Bœcklin à Zurich, à la construction de son atelier, à l'exécution de sa grande toile *Vita somnium breve* qui est au Musée de Bâle. On retiendra quelques conversations où il y a plus d'humour que de finesse, et enfin les rapports de Bœcklin avec ses amis suisses et allemands. A retenir la figure de Mme Bœcklin, bonne Suissesse, jalouse des modèles de son mari.

§

Das Ballet als Litteratur.

Les vêtements créent le caractère. Quelqu'un donne à son âme inquiète l'apparence de calme par un habillement choisi et soigné qui confirme en quelque sorte son corps. Quelqu'un d'autre enflamme sa quotidienneté, par une mascarade, jusqu'à la passion, jusqu'à l'inquiétude extatique, jusqu'à la séduisante philosophie du moment conscient. Tous deux savent qu'ils jouent, mais tous deux savent aussi qu'aux bonnes heures de la vie l'illusion possède des forces plus vives que la vérité et que le plaisir de l'apparence est plus grand que celui de la réalité. Nous pouvons créer l'apparence, mais non point la vérité. Nous pouvons toujours jouer la comédie, mais non point être sincères toujours. Toujours? C'est là un don comme tout autre art. Ce don, inné chez les nations latines, n'est qu'accidentel chez les habitants du nord. Celui qui possède la veine carnavalesque peut seul goûter impunément la réalité de ce beau mensonge, il peut lui faire prendre corps et la multiplier. Il détient un ressort qu'il suffit de déclancher pour souhaiter et supporter les arts du masque. Le danseur sans masque se sent fortifié par la qualité de son vêtement — c'est peut-être là le plus beau mensonge contre la vie. Le danseur masqué sent que grâce à son vêtement étranger il est un autre homme — et c'est là, parmi les beaux mensonges, certainement le plus bariolé. Mais, lorsque l'on jette un masque sur l'homme incapable d'être masqué, une grimace demeure : un mensonge contre le mensonge, ce qui est le plus grand des péchés. Dans une chambre septentrionale, homme méditatif, pauvre historien et esthéticien, j'écris cette apologie du masque qui est demeuré loin de mon corps. Je m'enivre des tires d'ailes du mensonge et de la joie carnavalesque qui viennent des temps et des pays lointains, son violent et sensuel, cri ardent d'oubli de soi-même, dernière grâce de l'homme dans la douleur et dans la joie.

J'ai tenu à citer en entier ce préambule que M. Oscar Bie a placé

en tête de son petit ouvrage sur le *Ballet*, pour montrer la forme supérieure que parvient à prendre la critique littéraire en Allemagne, lorsqu'elle sait s'inspirer des idées directrices dont Frédéric Nietzsche fut le promoteur. Aucune analyse, lorsque l'on aura lu ces lignes de début, ne saurait rendre le charme de cette apologie raisonnée de l'art le plus expressif que les hommes aient jamais imaginé.

Depuis les pompes religieuses, aux temps du moyen âge catholique, jusqu'aux fêtes du grand siècle, M. Oscar Bie étudie le symbolisme de la danse, et les illustrations qu'il a choisies pour accompagner son volume montrent bien le sens supérieur qu'il faut prêter à ses commentaires. Comment donc disait Dionysos, dieu équivoque et tentateur? « Donnez-moi un masque, un masque de plus! »

Schauspielkunst. — Après les pages ingénieuses et pondérées de M. Oscar Bie, l'essai de M. Alfred Kerr sur l'art de la comédie fait un peu l'effet d'une mousse de champagne. — *Kupferberg Gold*, plutôt que *Pommery extra dry*. Le Lemaître allemand (nous parlons du Lemaître des bons jours d'autrefois) ramasse quelques phrases impressionnistes sur les comédiens d'aujourd'hui et sur l'évolution du théâtre. Son livre est dédié à la vénitienne Duse avec une épigraphe de Beethoven. Toutes nos gloires internationales défilent une à une et leurs auteurs dramatiques ne sont plus Sardou, Dumas, Ibsen, Hauptmann, mais Maurice Maeterlinck, O. Wilde, Hofmannsthal, d'Annunzio et Wedekind. C'est le théâtre de l'âme, si vous voulez, « des lignes et des taches », dit M. Kerr. Il y a dans ce volume un portrait de Mme Réjane par Aubrey Beardsley que tout le monde ignore en France et qui est une vraie merveille.

Paris. — Pas banale, l'idée de faire un petit guide d'art parisien et de l'orner de reproductions de tableaux impressionnistes. Nous en sommes encore à la photographie sur papier couché, à la nomenclature insipide des rues et des curiosités. Nous faisons de la pédagogie allemande et, de là-bas, on nous rend attentif aux tableaux de nos maîtres. Jugez plutôt : l'avenue de l'Opéra, de Pissarro ; la place de la Concorde, de Degas ; la place de la Trinité, de Renoir ; Saint-Germain l'Auxerrois, de Monet. Il y en a comme cela une douzaine. Puis : une table du Moulin-Rouge, par Toulouse-Lautrec ; un café boulevard Montmartre, signé Degas ; le jardin des Tuileries, signé Manet. Cela est orné d'un texte léger et compréhensif dû à M. Wilhelm Uhde, et pour trente-deux sous vous pourrez l'avoir tout relié. Faisons-leur cependant une chicane. Pourquoi, sur « le Pont-Neuf » de Pissarro, Henri IV s'est-il vu privé de son cheval ? L'art de la reproduction a des mystères que l'on ne saurait pénétrer.

Memento. — Par les soins de M. Hubert Ernisch, la *Deutsche Rundschau* (avril) publie le canevas inédit d'un poème d'opéra signé Richard Wagner.

Cela devait s'appeler « *Die Bergwerke zu Falun* ». Cette ébauche fut écrite en 1840, durant la première année du séjour de Wagner à Paris. La même revue commence la publication des souvenirs de jeunesse de Mme Marie d'Ebner-Eschenbach.

Dans *Nord und Süd* (avril), M. Ed. Sokal consacre une longue étude aux travaux du chimiste français H. Moissan.

Hochland (avril) fait paraître un article sur le peintre Adolphe Menzel qui vient de mourir. H. Schell étudie l'ouvrage de Houston Stewart Chamberlain sur les paroles du Christ.

A signaler, dans *Œsterreichische Rundschau* (13 avril), un essai sur l'écrivain populaire badois Hansjakob, curé à Fribourg en Brisgau, signé A.-E. Schœnbach.

Dans *Das litterarische Echo* (15 avril), amusante causerie de M. Max Meyerfeld sur l'engouement dont jouit actuellement auprès du public allemand l'œuvre d'Oscar Wilde.

Freistatt (25 mars) : M. Adolphe Dannegger étudie Rétif de la Bretonne, d'après le volume publié dans la *Collection des plus belles pages*.

HENRI ALBERT.

LETTRES ESPAGNOLES

L'hommage national à Echegaray.

Il y avait déjà trois mois qu'Echegaray s'était vu octroyer le prix Nobel, et l'Espagne intellectuelle semblait ne s'en être pas encore aperçue. — Ni articles, ni banquets. Mais, soudain, par un de ces contrastes si fréquents dans notre vie nationale, l'enthousiasme éclata comme un coup de tonnerre. — Et les louanges ne suffirent plus, ni les lauriers, ni les hommages. Ce fut l'apothéose ; ce fut le long défilé des académies, des chambres de commerce, des Ecoles et des corporations. Le Roi lui-même se découvrit spontanément une âme de prince artiste et se joignit, ainsi que toute la famille royale, au cortège populaire. — L'armée marchait en tête, et le clergé, en queue. — A chaque coin de rue, un discours : des ministres parlèrent, et aussi des généraux, et même des académiciens. Echegaray parla à son tour. Voici son discours, ou plutôt sa harangue :

Madrilènes ! Espagnols ! Je suis courageux ; mais si je n'avais pas de courage, j'en pourrais puiser dans les preuves d'estime que vous venez de me donner ; et cependant, je me déclare vaincu, car la joie abat aussi bien que la douleur. — Un hommage à moi, parce que j'aime le travail ! Mais vous l'aimez tous, le travail. Et, je vous le demande, qu'est le travail d'un seul homme comparé à celui de tout un peuple ? — Hommage, oui, hommage au travail d'un peuple !...

J'aime la vérité ! Mais, qui de vous ne l'aime pas, la vérité qui naît dans la profondeur d'un puits pour monter à la surface où resplendit le soleil de la science ? La vérité, vous l'aimez tous autant que je l'aime.

M. Canalejas a parlé de mon amour de la Beauté. — Qu'est la Beauté que

je puis reproduire comparée à celle de la muse populaire? Hommage au peuple, car c'est lui qui représente et crée la Beauté!

Pour conclure, car la voix me manque — la voix, mais non le cœur, — pour conclure, puisque hommage il doit y avoir, je vous dirai : Voyez où nous nous trouvons! (*Il montre du doigt la Bibliothèque.*) Là sont conservés les travaux de bien des siècles, le travail du génie espagnol. — Que d'idées, que de pensées, que de douleurs sont renfermées sous ces voûtes!

Hommage, oui, à la gloire de notre pays! Et, pour créer une nouvelle Espagne, travaillons tous unis, la main dans la main, le cœur près du cœur, et non pas moi sur cette estrade et vous autres en bas, mais tous au même niveau, après le nivellement des cœurs, le seul grand et possible!

Les applaudissements furent unanimes. Le peuple, tout débordant d'enthousiasme, acclama le nom du poète.

Et je ne trouve pas cela si ridicule... Ce spectacle m'attendrit et m'enorgueillit. Je vois avec une intime émotion que l'on rend, enfin, à un poète, sur le retour d'une glorieuse carrière, les honneurs autrefois exclusivement réservés aux guerriers et aux rois.

Galdós, toujours généreux, l'a dit très opportunément, en l'un des articles qui ont le plus contribué à déterminer le mouvement populaire en faveur d'Echegaray. — Ecoutez :

Il est temps que les Espagnols illustres reçoivent de leurs contemporains le laurier sacré, symbole de célébrité et de vénération; il est temps que ces honneurs se rendent à ceux qui les méritent et qu'on les leur rende de leur vivant; il est temps que la Patrie, mère tutélaire et aimante, exprime publiquement à l'enfant prévilégié l'honneur de l'avoir pour fils. — Epargnons à la mort sa tardive sanction du mérite, et ne comptons plus, paresseux et ingrats, sur les honneurs posthumes qui ne sont pas autre chose que le remords national de l'oubli dans lequel nous avons tenu, durant leur vie, nos compatriotes glorieux.

Evitons les erreurs de nos confrères: honorons, de leur vivant, ceux qui atteignirent les sommets de la science et de l'art. — Si chaque génération avait fait cela, nous ne contemplerions pas aujourd'hui, désolés et honteux, l'énorme fosse anonyme et muette, et n'en serions pas réduits à chercher inutilement en elle les cendres de Cervantes, de Lope et de Velazquez!

Ces idées sont celles qui firent agir le véritable organisateur de l'hommage, le plus illustre journaliste espagnol actuel, mon cher et admiré maître Don Miguel Moya. Aussi ai-je jugé peu généreuse la campagne qu'ont menée contre l'hommage national, dans le journal de Maura, un groupe de jeunes intellectuels.

Qu'a fait Echegaray? — demandent ces jeunes mécontents. — Quelle idée neuve a-t-il exprimée? — Quelle beauté a-t-il créée? — Quels sont ses mérites? — Qu'a-t-il donné à l'Espagne?

A l'Espagne qu'ils représentent, rien en réalité. — Eux, avec leurs vingt ans chastes et sobres, veulent être nouveau-jeu et ils renient

tout le romantisme et tout le romanesque. — Mais ils ne sont pas l'Espagne, ils ne sont même pas l'Espagne de l'avenir.

A l'Espagne véritable, Echegaray a donné quelque chose.

Il lui a donné un intense plaisir d'amour-propre national satisfait. Et il a ajouté, de plus, quelque chose à la gloire espagnole aux yeux du Monde.

Eh ! n'en doutez pas, petits intellectuels de Madrid, petits pédants aux idées *pratiques*...

§

Peu à peu, à l'étranger, le cercle de notre prestige littéraire va s'élargissant. Hier encore il y avait à peine quatre ou cinq des nôtres qui fussent connus... et même je crains d'exagérer... Peut-être n'y en avait-il que deux ou trois..., peut-être un seul. Mais, heureusement, pendant ces dernières années, les circonstances ont été favorables. Elles ont donné la gloire à Galdós, — Galdós qui fait déjà partie des lettres universelles, comme Ibsen, comme d'Annunzio, comme France, — elles ont donné à doña Emilia Pardo-Bazan la notoriété ; elles ont donné une place enviable, parmi les nouveaux, à Blasco-Ibañez ; enfin, pour ne rien dire de ce psychologue qu'est le Père Coloma et dont M. Toulet nous promet de parler un jour, enfin elles ont donné à Echegaray, le dernier venu, mais le plus heureux de tous, une popularité complète. Et remarquez que je ne parle pas seulement de Paris, port du monde moderne ; ni de Londres, où il se trouve pour tout des curieux ; ni même de Berlin, la cité des érudits cosmopolites, mais du monde entier. — Je reviens justement de terres lointaines, de cités pour nous exotiques, et partout le premier nom que j'ai entendu est celui de notre illustre Maître : Echegaray !

A Kœnigsberg, à Riga, à Varsovie, à Saint-Pétersbourg, tous ceux qui lisent vous disent, dès qu'ils savent que vous venez d'Espagne, le même nom avec le même accent. Car il n'est pas facile, même pour les plus grandes nations du monde, de montrer égale gloire et pareille figure. On peut, en effet, compter sur les doigts ceux qui ont été couronnés à Stockholm. Et tout de suite la liste de ceux qui ne l'ont pas été s'allonge lamentablement. — Avez-vous, vous autres, fiers Allemands, un poète couronné ?... Et vous autres, Yankees puissants ?... Et vous autres, Anglais admirables, qui eûtes un Shakespeare, un Shelley, un Tennyson ?... Et vous autres, frères de Castro ; vous autres, fils de Camoens ?... Et vous autres, enfin, Toscans lyriques, Toscans subtils ?...

L'honneur est beaucoup plus grand que nous n'avions cru tout d'abord. Réfléchissons : grâce à lui, un de nos poètes unit son nom à celui du dernier chanteur épique d'Europe.

§

Au début nous nous montrâmes rebelles. Nous dîmes : « Ce dont notre race a besoin ce ne fut pas de poètes romantiques, ni de chanteurs de légendaires idylles, ni de visionnaires du passé... L'avenir est là ; luttons pour l'atteindre. Et ne reportons pas nos regards en arrière ; ne persistons pas à cultiver les brillantes chimères qui nous ont coûté si cher. Le monde a changé d'idéal. Le siècle n'est plus des chevaliers lyriques. Les secrets futurs ne seront point conquis à la pointe de l'épée, mais par le bras de l'ouvrier »... Et nous détournâmes les yeux du passé, avides d'exemples pratiques, et nous voulûmes être dédaigneux pour celui qui incarne encore l'âme chevaleresque de notre race.

Ah ! j'ai péché comme les autres !... J'ai essayé, avide de vie moderne, d'action moderne, avide de demain, avide d'égoïsme esthétique, j'ai essayé de faire croire à ceux qui ont la bonté de me lire que cette couronne que le monde entier nous envie ornait le front d'un mort !

Il a fallu les étrangers pour nous faire comprendre que ce mort est encore vivant.

Et qu'est-ce que ce bruit fâcheux d'académies,
De discours, de concours, autour de ce grand homme
En éveil, parmi tant de choses endormies ?

Cette fois Verlaine ne pourrait pas se répéter. — Ce bruit nous prouve que nous avons à réparer une injustice. C'est un bruit qui arrive à nos oreilles, sur les ailes des vents lointains. C'est comme une réminiscence de cet autre bruit qui éveilla dans une Espagne ingrate le divin fantôme de Cervantes ; c'est aussi un murmure flatteur qui vient de l'autre côté de la montagne, qui vient du pôle, qui vient des quatre points cardinaux, et qui clame, respectueusement admiratif :

— Echegaray ! Echegaray !!

Ne disons plus :

— C'est un poète qui ne répond plus ni à notre goût national, ni à nos aspirations nouvelles. C'est un poète des époques disparues...

Ne disons pas non plus :

— C'est un survivant de la race éteinte des romantiques.

Non ; ne disons pas cela, car la postérité — qui commence au delà des frontières — comprend à peine ce que signifient ces disputes de rhétoriciens. A ses yeux il n'y a ni écoles, ni modes, ni esthétiques. Elle confond les siècles et dit, en parlant de ceux qui sont toujours les contemporains de l'âme humaine : Homère et Hugo, Virgile et Verlaine, Shakespeare et Baudelaire, Villon et Keats, Sophocle et Edgard Poe, Cervantes et Heine, David et Gœthe. Que sont trente

ans pour elle ? Les patries et les dates l'intéressent à peine, car, toute miséricordieuse et pleine de grâce, elle mêle ceux d'hier et d'avant-hier pour former la race de ceux de toujours ; et, souverainement vorace et saintement égoïste, elle nous crie aujourd'hui, en anglais, en hongrois, en chinois, en français, en allemand, en turc, en russe, en italien :

— Votre Echegaray nous appartient aussi !

E. GOMEZ-CARRILLO.

LETTRES PORTUGAISES

Th. Braga : *Garrett e o Romantismo*, Chardron. — Abel Botelho : *Os Lazaros*, Chardron. — Le Naturalisme social et l'évolution du Roman de langue portugaise. — Editions portugaises d'auteurs brésiliens. — L'exotisme. — Memento.

Que les chefs-d'œuvre portugais obtiennent si rarement le bénéfice de la traduction française ou même étrangère, c'est ce qui étonne au premier abord, étant donnée l'inouïe richesse d'une littérature qui n'a jamais manqué de poètes et qui, dans le domaine moderne du roman, possède des échantillons capables de faire la gloire d'un grand pays. J'ai dû chercher les raisons obscures d'un tel phénomène, et j'ai cru apercevoir que, dépourvu la plupart du temps de la faculté masculine de procréer les idées, le génie lusitanien ne s'applique qu'à les détailler, à les mettre en œuvre ou à les parer. Par là même, la littérature portugaise est tout entière tournée vers la recherche du *style*, et c'est ce qui en rend tout à la fois l'esprit si difficilement accessible aux étrangers et les transpositions si généralement privées du cachet de la nouveauté.

Le souci du *caractère*, qui est à la passion du *style* ce que le dessin est à la couleur et le rythme à l'expression, passe ici au second plan, en sorte que le Roman arrive moins à créer des types qu'à dramatiser des situations ou à peindre des conflits de sentiments.

A peine Garrett, au théâtre (et c'est ce que nous montre le beau livre de Théophilo Braga : **Garrett et le Romantisme**), parvint-il à susciter quelques figures d'humanité profonde, grâce à l'espèce de mysticité qui était le trait constitutif de son tempérament, et qui lui fit pressentir l'intégralité des symboles inconsciemment inclus aux légendes populaires.

Avant toutes choses et comme malgré soi, l'artiste de là-bas est social. Mais de la recherche exclusive et formaliste du style s'engendre parfois l'indigence du fonds. Socialement, la crise où se lamente le Portugal actuel n'est-elle pas inhérente elle-même au défaut de caractères ? Ainsi sans doute pense Abel Botelho, qui est à Zola et à Maupassant ce qu'Eça de Queiroz fut à Flaubert, et qui dans les **Lazaros** met à nu, avec une cruauté amère et saisissante, l'aveulisse-

ment profond de la haute société lusitanienne d'aujourd'hui. Et comme, par endroits, ce Portugal ressemble encore à la France, ainsi reflété dans les figures jouisseuses de la Comtesse de Fiaes et du chanoine Ascension, dans la froide combativité dominatrice du moine, dans la faiblesse hystérique de D. Léonor, dans l'irrésolution du Comte, dans le donjuanisme d'Armando! L'âme vengeresse d'un d'Aubigné moderne semble habiter de telles pages, car des deux modalités essentielles du tempérament portugais : la satire et l'élégie, Abel Botelho choisit éperdûment la satire. Avec quelle aisance dramatique ! Il ne raconte pas ; il met en scène.

Un critique brésilien, Frota Pessôa, précisait naguère, à propos des romanciers naturalistes de son pays, la différence capitale de tempérament qui signale, malgré l'orientation commune de leurs tendances, notre Zola du portugais Eça de Queiroz. « En Zola, disait-il, comme en Aluizio Azevedo (qui représente, avec Adolfo Caminha, Figueiredo Pimentel et Papi Junior, le naturalisme brésilien), prédomine la grandeur épique et tragique; en Eça de Queiroz le détail, l'épisode, la comédie. » C'est aux tendances du premier groupe que s'affilie l'écrivain puissant du *Baron de Lavos*, du *Livre d'Alda*, d'*Amanhã* surtout, d'*Amanhã*, où la nette vision mouvementée d'un Galdós se joint à l'émotivité douloureuse d'un Dostoïewsky et au verbe coloré d'un Cladel. Plus artiste que Zola dont il n'a pas le décousu de lignes, plus philosophe que Tolstoï dont il n'a pas le mysticisme candide, Abel Botelho affirme des dons admirables de styliste et de penseur, et se présente comme l'un des peintres de mœurs les plus vigoureux de l'Europe actuelle. Par le trait singulier, à la Goya, dont il dessine ses figures et le mouvement dont il les anime, il est de la lignée du grand Cervantès et, par son refus d'obtempérer aux sollicitations banales de la sentimentalité ambiante, par la santé vigoureuse de sa manière, il se manifeste plus ibère que celte, et trop peu touché par les atavismes sémitiques de la péninsule, pour en avoir gardé autre chose que l'ardeur d'une sombre et quasi prophétique énergie dans la vivisection du vice.

Esprit fier et fin, Abel Botelho est plus amer qu'ironique et plus anxieux de rédemption que profondément désabusé.

Il semble qu'Eça de Queiroz, au contraire, ait fini par perdre, à force de raffinement, quelque chose de la vigueur native de son tempérament. Peut-être aussi sa nature était-elle plus foncièrement lyrique. En cela, les maîtres brésiliens Machado de Assis et Coelho Netto voisinent avec l'auteur de *Reliquia*, le premier pour l'humour, le second pour l'amour du détail impressionnant et coloré. Au reste, il ne faut pas trop séparer, dans le domaine spécial du Roman, le Brésil du Portugal. Si le Roman lusitanien peut être considéré comme ayant réussi à constituer une principauté autonome dans l'Empire latin,

cette principauté s'étend sur les deux rivages opposés de la Mer océane et, sans réagir l'un sur l'autre, les deux mouvements se frôlent, en se complétant, dans leur parallélisme inévitable. Au demeurant, le Roman Sud-Américain n'existe guère jusqu'aujourd'hui que d'expression portugaise, ce qui explique tout. C'est donc avec raison, répétons-le, que les éditeurs de la métropole se décident enfin à mettre sous les yeux de leurs lecteurs européens, après les œuvres des José de Alennar (*Le Guarany*) et Machado de Assis (*Memorias de Braz Cubas*), celles de Coelho Netto (*Sertaô*, *A bico de penna*), de Sylvio Romero, le Th. Braga brésilien (*Martins Penna*, *Discursos*), de Virgilio Varzea (*George Marcial*, *O Brigue Flibusteiro*), en attendant les Inglès de Souza (*O Missionario*), Medeirose Albuquerque, Affonso Celso, Affonso Arinos, Gonzaga Duque (*Mocidade morta*), Graça Aranha (*Chanaan*), Xavier Marquès, Arthur Lobo (*Os Rosaes*), Nestor Victor, etc., sur lesquels nous serions heureux de revenir au hasard des publications de Portugal qui pourront mettre à nouveau leurs noms sous nos yeux.

Pour conclure sur Abel Botelho, nous ne pouvons, faute de place, qu'énoncer ici notre intention d'étudier un autre jour *Amanhâ*, qui est jusqu'ici son chef-d'œuvre et qui ouvre une voie.

Au contraire, Eça paraît avoir fermé lui-même son propre cycle. Ce nous sera l'occasion de reparler de Joâo Grave qui, après les *Famintos* (*les Affamés*), où il assemble des scènes de la vie populaire, nous donne *A Eterna Mentira* (*l'Eternel mensonge*), qui dessine des faces bourgeoises.

Sans doute aussi nous faudra-t-il revenir sur *Mulher amada* (*Femme aimée*), que vient de mettre au jour Arnaldo Fonseca et que signalent, à travers la forme alerte d'un récit finement dialogué, l'inaccoutumée vigueur d'un talent assez maître de soi pour avoir, en toute occasion, une réserve d'imprévu.

Il est assez surprenant, par ailleurs, que le roman colonial n'ait guère jusqu'ici trouvé à se développer en un pays à qui l'on doit d'avoir ouvert les premières routes aux explorations modernes. Depuis Camoëns, la poésie des voyages, si ce n'est chez Gonçalvez Crespo, ne s'est elle-même qu'assez peu renouvelée. Voici venir, toutefois, de Goa des Indes un mince recueil de rimes exotiques, que le soleil hindou fleurit de ses flammes. Elles sont d'Antonio de Nascimento Mendonça, qui les intitule simplement *Orientaes* (*Orientales*).

Tels morceaux : *In amaritudine*, *Fervet amor*, *Oriental*, ont, à travers un écho de ballades populaires, le rythme las et le charme un peu douloureux, avec la maîtrise en moins, de certaines pièces de Leconte de Lisle en vers courts. Mais surtout ces *Orientaes* me font songer aux *Fleurs de Corail*, aux *Poèmes de France et de Bourbon*

que Maurice Olivaint rapporta récemment du pays de Marie et Jacques Nervat, et d'ailleurs.

Çà et là des figures tropicales s'évoquent, à travers un songe éperdu d'angoisse et de volupté, et chaque strophe, fût-ce même sans ingéniosité, fixe une sensation.

Mais c'est au Brésil qu'il appartient spécialement d'avoir donné sa forme à l'exotisme lusitanien, en essayant précisément de se créer une littérature autochtone. Ce pourrait être, à propos de l'*Uruguay* de Basilio da Gama et du *Caramurù* de Santa Rita Durâo, matière à longs développements d'histoire littéraire, où se fût complu sans doute le synthétique esprit du regretté Moniz Barret, fils des Indes.

Memento. — Le Portugal pleure la perte du maître caricaturiste et céramiste Raphaël Bordallo Pinheiro. Ont été dernièrement représentés : *No'cego* de Lopez de Mendonça, *A Avosinha* de Hygino de Mendonça et un *Roi Lear* de Julio Dantas. Nous avons reçu, pour en rendre compte ultérieurement, *Sabino Freire* et *Inventario de Juo* de Teixeira Gomes, *Ao Cahida Folha* d'Albino Forjaz de Sampaio. Revues à lire : *A nossa Patria, A Revista, O Instituto, A Chronica, le Bulletin de la Société des Etudes portugaises.*

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

Cantos augurales, par Armand Vasseur (Montevideo) ; *De Litteris*, par François Garcia Calderon Rey (Perou) ; *Musica prohibida*, par Albert Ghiraldo (Argentine) ; *Hacià el Oriente*, par Ernest Marie Barreda (Argentine) ; *Quelques petites âmes d'ici et d'ailleurs* par Henry Gómez Carrillo (Paris) ; *Revista Contemporanea* (Bogota).

Cantos augurales. Je les ai lus attentivement, avec sympathie, en m'efforçant de pénétrer le tempérament de leur auteur. Mon impression ne lui est pas en tout point favorable. Avec le respect dû à l'effort d'autrui, je dois dire que la route où s'est engagé ce nouveau pèlerin, dont la foi artistique est en vérité empreinte d'un cachet d'austérité louable, ne le conduit à aucune Jérusalem. Ce disant, je décharge ma conscience et crois faire œuvre salutaire. Avant tout M. Vasseur a oublié de secouer la poussière de ses sandales. S'il y avait pris garde il aurait reconnu qu'il marchait sur le sable où, avant lui Dario, Almafueste et Lugónes avaient laissé les traces de leurs pas. Cela toutefois eût été secondaire s'il s'était efforcé de donner à son style une physionomie personnelle. Egaré dans les jardins de ces poètes, comme au milieu d'une forêt ténébreuse, peuplée de ruines, il a dû chercher à tâtons, la sortie. L'aventure sans être d'irrémédiable conséquence n'en est pas moins fâcheuse. Quoi qu'il en soit, son talent incontestable ne nous permet pas de douter qu'il ne fasse œuvre d'artiste lorsque, sa pensée ayant été purifiée dans le creuset du temps,

il laissera parler son âme et suivra les impulsions de son for intérieur.

L'affection de M. Vasseur pour les questions spéculatives le conduira dans le domaine de l'histoire ou de la philosophie avec plus de succès peut-être que dans celui de la poésie. Le volume dont nous nous occupons ne révèle pas une inclination décisive vers les thèmes poétiques. Dans sa prose, il apparaît, tel un prophète judaïque, artificieux et confus à l'excès. A travers ses hyperboles et ses phrases dogmatiques il est difficile de bien découvrir ses vues.

Les vers manquent de plasticité élégante, d'eurythmie, d'harmonie auditive : on y trouve les formes les plus nouvelles et aussi celles du monde antique, mais privées de la pureté classique. Tels se montreraient, sur les épaules affaissées et décharnées d'un contemporain, les plis souples et légers de la tunique hellénique. Pourtant la pièce *Oda à las dos subjectivas* sauve l'honneur de l'œuvre. Le mystère dont elle est imprégnée acquiert une intensité extrême.

Par là, M. Vasseur fait preuve de beaucoup de talent. En effet, il y a dans ces vers une musique exquise, de l'intonation harmonieuse et un sentiment réel du sujet joint à une allure qu'on pourrait qualifier de seigneuriale. Ils fluent sans le moindre faux pas, éveillant au fond de l'âme une indéfinissable illusion. C'est l'unique page où le lecteur rencontrera une émotion vraie en même temps qu'une expression de vie mêlées au charme des allégories.

§

De Litteris. Tel est le titre de l'ouvrage avec lequel le jeune écrivain péruvien François Garcia Calderon Rey s'initie dans les lettres.

Son talent est marqué d'un caractère éminemment analytique. S'il reste dans le bon chemin, sa vocation pour la critique, à en juger par le brillant essai qu'il vient de faire, lui vaudra de produire des pages d'indéniable valeur. Une lettre d'un écrivain panaménien, alors résidant à Lima, la cité des Rois et des Incas, me fit savoir la très grande jeunesse de l'auteur. J'en éprouvai une vive surprise.

M. Garcia Calderon, comme l'affirme son distingué préfacier Joseph Henry Rodo, manifeste une personnalité qui est d'habitude « le prix de longues batailles intimes et d'une laborieuse discipline de l'esprit ».

Cette opinion, étant donné qu'il s'agit d'un adolescent, veut dire beaucoup. Sa pensée se montre dans toute son œuvre d'une limpidité impeccable. Une audace, bien comprise, sans le moindre symptôme de pétulance, met en relief la gaillardise de son attitude. Et si osé qu'il soit de le dire : il ne fait pas mauvaise figure à côté d'hommes de réputations autorisées comme Spencer, Brunetière ou Mendez y

Pelago. Ses dissections font honneur à l'habileté de son scalpel. Et bien qu'on puisse lui reprocher l'objet de ses prédilections, sa jeunesse lui sert d'excuse et le réhabilite par anticipation. M. Garcia Calderon, à l'inverse d'Armand Vasseur, n'abjure pas sa jeunesse : il fait très bien.

§

Musica prohibida. Certaines évolutions se produisent en sens contraire : celles d'Albert Ghiraldo et de Léopold Lugónes par exemple. Frisant le même âge, luttant dans le même milieu, jouissant d'un bien-être matériel presque analogue, l'évolution de leurs idées est notablement divergente. Lugónes débuta dans sa carrière politique et littéraire par une profession de foi anarchiste. Son verbe se fit tout empanaché de flammes, comme les crinières de chevaux fantastiques.

Pendant une longue et brillante période de son existence, il goûta l'ivresse du sang, à l'image de ces poètes qui ne peuvent alimenter leur verve qu'avec de l'alcool. Son missel était écarlate ; il le disait lui-même. De ses pages enflammées, toutes vibrantes d'ardeurs prématurées et imprégnées d'un relent de peau rugueuse de cannibale, ruisselait le liquide tiède et nourrissant des justes décollations. Cette vision renouvelée chaque semaine intéressait vivement le public. Ils n'étaient pas rares ceux qui attendaient la parole prophétique avec une sorte de joie, anxieux, eux aussi, de franchir le cercle réservé aux élus, et d'exercer le ministère de la grande œuvre régénératrice. Il arriva un moment où le troupeau se multiplia prodigieusement, et le peuple, encouragé par tant de flèches lancées contre les murs de la cité, flèches redoutables et rédemptrices, allait en ouvrir les portes. Il se préparait à laisser pénétrer le pasteur, à l'écouter et à juger la justice de sa prédication par ses propres actes. Mais voilà que le pasteur, tournant le dos aux murs de la cité, abandonne son peuple! Contre l'espérance des uns et à la stupéfaction des autres, il revient en arrière, sans faire entendre sa voix ni expliquer à personne son étrange conduite. Le troupeau au premier instant resta silencieux, accablé par la honte. Puis un grand tumulte succéda au silence. L'attitude de l'apôtre enveloppé de pourpres avait faire reluire la vision chaotique de l'inexorable bouleversement. L'océan converti en une colossale fournaise allait engloutir dans ses vagues de feu les villes condamnées. Cela fut attribué à une victoire de l'amour sur la violence, de la vertu sur le crime. Le troupeau, revenu de sa stupeur, cria à l'anathème. Mais le voyant ne s'en émut pas : il se perdit dans la foule d'où il était sorti, et n'attendit pas longtemps pour abjurer ses croyances.

Chez Albert Ghiraldo la trajectoire s'est produite en sens inverse.

Du radicalisme ardent il est arrivé sans transition à l'anarchisme militant. On ne peut donc lui reprocher le manque de consistance dans les idées, ni méconnaître la puissance de son impulsion, et l'énergie de son caractère. Dans la lutte il est plus facile encore de mieux apprécier cette qualité. Ghiraldo soutient ses convictions avec une singulière ténacité. Est-il à la tête d'un mouvement, il est tout entier action et enthousiasme. Il ne connaît pas le danger; peu lui importent les conséquences; il va de l'avant sans se laisser intimider.

Toute sa poétique, celle de ces dernières années tout au moins, sans en exclure les vers consacrés à l'amour, se distingue par des accents d'angoisse et de colère puisés dans ses tendances humanitaires. Elles lui arrachent des sanglots douloureux et des imprécations terribles... L'idéal révolutionnaire brille à ses yeux comme une rouge et lointaine aurore. Le poète presse le pas pour s'en rapprocher plus vite. Il lance ses courageuses apostrophes, brandissant la torche enflammée, excitant à l'action, et, le verbe haut, condamne les monarques et les despotes comme si l'heure du triomphe avait déjà sonné.

En matière d'Art le triomphe ou la déroute de l'apôtre signifie peu de choses. La postérité ne lui demandera pas compte de ses actions, mais bien du rythme de sa lyre.

Si le rythme est enchanteur, si l'émotion filtre, comme un filet d'eau, à travers les cailloux et les roches, si les cœurs ont battu à l'unisson, et si la musique émouvante des vers s'est répandue en vibrations harmonieuses, telles qu'un parfum précieux, il se trouvera toujours des mains pieuses qui effeuilleront sur l'œuvre des fleurs, en témoignage d'admiration reconnaissante. Et c'est sans doute l'hommage le meilleur et le plus beau auquel peut aspirer, sur la terre, un poète.

§

Hacia et Oriente. L'auteur de ce recueil est un jeune. Il n'a pas encore eu le temps de trouver la voie de son originalité personnelle et de franchir l'inévitable étape de l'imitation. L'influence de Ruben Dario et de Léopold Lugónes se font sentir visiblement dans ses vers.

M. Barreda comme presque tous les poètes de sa génération ressent pour ces maîtres une admiration pleine de dangers. Le désir de leur ressembler l'empêche de penser par lui-même et d'exprimer avec ingénuité ses sentiments d'adolescent.

Tel est le défaut primordial de son œuvre. Il y a certainement chez M. Barreda un tempérament d'artiste délicat. Et bien qu'il n'ait pu encore se révéler complètement, pour la raison indiquée, nous ne doutons pas qu'il n'y parvienne. Le véritable poète finit toujours, au cours des ans, par découvrir sa personnalité.

Quand l'objet de sa prédilection aura subi les alternatives du temps, il sentira le besoin de posséder un instrument bien à lui. Il se plaira alors à élever la voix en suivant l'inspiration de son esprit.

Cependant, *Hacia el Oriente* renferme des pièces où l'on sent palpiter le cœur d'un poète. Celles que je préfère se distinguent par la spontanéité. L'hymne à Vénus est sans aucun doute l'un des meilleurs morceaux. Son chant d'amour à la déesse, source d'éternelle beauté, flue sans le moindre effort. Les images sont excellentes, heureuses et appropriées. Les compositions dans lesquelles il a prétendu éveiller des sensations troublantes, indéfinissables et mystérieuses sont de beaucoup inférieures. Son talent n'est pas encore préparé pour aborder avec succès des thèmes de ce genre. L'imitation apparaît trop visiblement et accuse un défaut blâmable de sincérité. M. Barreda doit se hâter de réprimer cette tendance et ne point forcer sa sensibilité. Son langage même n'est pas exempt de graves imperfections. Les comparaisons, les images et aussi les épithètes sont fréquemment invraisemblables. Bien que l'écrivain puisse invoquer la plus ample liberté de langage, éternelle préoccupation des médiocrités obstinées, il doit éviter de tomber dans l'obscurité et le manque de logique.

§

Quelques petites âmes d'ici et d'ailleurs. Gómez Carrillo a bien fait de publier la traduction française de ses correspondances de Paris. Mais il s'est donné un travail inutile. Ces petites âmes parlaient un idiome inconnu de la plupart des lecteurs de langue espagnole. Elles parlaient français ou plutôt la langue de Paris. Telles que l'auteur les dessine, leur charme est purement local : elles sont la résultante d'un milieu subtil quintessencié où flotte un parfum pénétrant, mais de fleurs flétries, quelque chose comme le parfum d'une poignée d'anémones trouvées sur le guéridon d'une courtisane, au lendemain d'une nuit d'amour.

Tout étranges et invraisemblables qu'elles nous paraissent, ces petites âmes, comme de vrais poupées qu'elles sont, ont un charme particulier. En sa qualité de montreur de marionnettes de tout premier ordre, Gómez Carrillo connaît mieux que personne la nature de ses jouets parisiens. La curiosité hispano-américaine, ou simplement espagnole, est pleinement satisfaite de la grâce avec laquelle il présente les gestes et les moues de ses poupées. Il faut un certain talent, sans doute, pour les faire parler agréablement et pour dissimuler leur squelette mécanique sous leurs vêtements brochés et leurs parures de clinquant. L'illusion de l'humanité y acquiert parfois tant de perfection, l'imitation de la vie y est telle qu'on arrive à se demander si l'on n'est pas le jouet d'une supercherie ou d'un songe.

Au surplus, le livre est spirituel, écrit avec élégance, et renferme une bonne dose de tendresse et de scepticisme. Digne frère de *Bohemia sentimental* et de *Alma encantadora de Paris*, il ajoute peu cependant, à sa réputation. L'allure dégagée du style ne suffit pas à masquer une certaine frivolité. C'est là le point vulnérable de l'estimable écrivain guatémaltéque.

§

Revista Contemporanea. Cette revue mensuelle vient de voir le jour, sur un haut plateau des Andes, à Bogota, capitale de la république de Colombie. Un groupe d'écrivains distingués la dirige avec compétence.

Les fascicules parus jusqu'ici donnent une haute idée de cette publication. De tendances tout à fait modernes, elle se consacrera de préférence aux grands problèmes contemporains, et à la défense des droits de la pensée. La critique, l'histoire, la sociologie et la poésie y tiendront une place importante.

Parmi ses rédacteurs M. B. Sawin Cano se distingue par l'étendue de son savoir, la souplesse de son jugement et par l'impeccable ordonnance de son style. Son admirable étude sur l'avenir de la langue castillane est digne de M. Remy de Gourmont, à qui, disons-le, il rend hommage.

En même temps que M. Sawin Cano, nous citerons le poète valencia y Bengoechea, bien connu des lecteurs du *Mercure*. Une pléiade de jeunes gens que l'avenir consacrera figurent aussi dans les files de la rédaction de la revue colombienne.

EUGENIO DIAZ ROMERO.

LETTRES NÉERLANDAISES

Les Flamands : Styn Streuvels : *Minnehandel* (*Commerce amoureux*), 2 parties, L. J. Veen, Amsterdam. — Herman Teirlinck : *Het stille Gesternte* (*L'Etoile silencieuse*) et *Het Bedrijf van den Kwade* (*l'Action du méchant*), C. A. J. van Dishoeck, Bussum. — Aug. Vermeylen : *Verzamelde Opstellen* (*Recueil d'articles*), C. A. J. van Dishoeck, Bussum. — Memento.

Il y a une dizaine d'années, le Mouvement flamand n'était guère pris au sérieux, ni en Hollande ni en Belgique. On se contentait de sourire ou de médire; on criait au « particularisme » et l'on passait avec un haussement d'épaules. Nous étions loin de soupçonner les forces latentes qui sommeillaient dans la terre de Flandre, et rien ne nous faisait prévoir que cette Flandre, tant dédaignée alors, aurait bientôt une jeune littérature aussi florissante que la nôtre. Les auteurs de ce temps-là, poètes et prosateurs, ou bien n'avaient rien de spécialement flamand, ou bien ne s'élevaient pas sensiblement au-dessus du médiocre; et Guido Gezelle, le plus grand poète du pays

et l'un des plus grands lyriques du monde entier, ce prêtre qui fut homme avant tout, homme naïf et divin, Gezelle avait passé inaperçu ou n'avait pas été compris, pas même de ses compatriotes maintenant si fiers du maître. Les choses ont bien changé depuis. Une renaissance complète est en train de s'accomplir ; le peuple flamand commence à s'émanciper, à secouer le joug étranger ; le « Mouvement flamand » n'est plus un vain mot ; la langue flamande, longtemps traitée de dialecte, a conquis droit de cité parmi les langues littéraires et artistiques ; la littérature flamande, où semblent revivre en quelque sorte les Van Eyck, les Breughel, les Roger Van Weyden (1), a pour le moins autant de lecteurs et d'admirateurs en Hollande qu'en Belgique, et elle compte plusieurs écrivains d'un talent supérieur qui jouent un rôle important dans notre mouvement littéraire actuel.

Un mot sur quelques-unes de leurs plus récentes productions sera donc parfaitement à sa place ici.

Minnehandel — que j'aimerais à traduire par « Amourettes ». M. Georges Eekhoud ayant jugé ce « roman » ici même l'an passé, je pourrais me dispenser d'en parler. Mais je tiens à dire qu'en Néerlande nous ne partageons pas sans réserve l'admiration que l'estimable écrivain prodigue si largement à la dernière œuvre de Styn Streuvels (2). Et ce n'est point envie de récriminer, mais tout simplement pour montrer qu'on est plus exigeant chez nous. Nous accordons volontiers à M. Eekhoud que « ce roman se recommande par une observation très émue et très sympathique des paysans de la West-Flandre ». Mais quand il ajoute que cette observation est « très exacte » et que « tous ces personnages, de caractères et de types si variés, vivent d'une vie intense », nous sourions d'un air d'incrédulité. Hélas non ! Streuvels n'a guère vu qu'un côté, et le moindre, de la vie des paysans. A le lire on dirait que cette vie s'écoule entièrement en plaisirs, en fêtes, en amourettes et baisers : le tout mêlé d'un peu de chagrin et de mélancolie. Rien de l'âpre passion de la terre, des instincts brutaux, de la sensualité grossière, des sentiments de vive jalousie et de sourde haine qui caractérisent le paysan de Flandre aussi bien que d'ailleurs. Ces personnages se laissent vivre ; ils ressemblent plutôt à de jolies marionnettes qu'à des hommes en chair et en os. L'auteur n'a point la puissance épique et dramatique, ni la pénétrante psychologie qu'il faut pour créer des êtres qui « vivent d'une vie intense ». J'excepte la seule Anneke qui vit réellement, et encore n'est-ce que dans le chapitre intitulé « Les Amours d'une vierge ». Ajoutons que la composition

(1) Il va sans dire que je ne puis ici qu'indiquer cette analogie.

(2) Comme preuve je pourrais citer une foule de critiques. Je me contenterai de renvoyer le lecteur néerlandais à l'admirable étude d'Is. Querido, parue dans *De Gids* (avril 1904)

est faible : ces six longs chapitres forment plutôt six nouvelles à part qu'un roman serré et fortement construit; on pourrait supprimer plus d'un détail sans nuire à l'ensemble. La narration enfin est trop amplifiée et manque parfois d'intérêt.

Ces réserves faites, nous reconnaîtrons hautement que Streuvels a une merveilleuse fantaisie; que ses scènes villageoises rappellent souvent celles de Breughel; qu'il s'est de nouveau montré dans *Minnehandel* « l'incisif intimiste », le charmant poète lyrique — épique seulement dans ses belles descriptions de la nature flamande, — le psychologue plus fin que large, l'âme aimante et sensible, le grand et sympathique artiste, que nous avions admiré dans *Lenteleven* (Vie printanière), *Langs de Wegen* (Le Long des chemins) etc., œuvres qu'il n'a point surpassées dans celle-ci. Tout de même, *Minnehandel* est un des bons livres des dernières années, et son auteur un des plus remarquables de notre littérature d'aujourd'hui.

Het stille Gesternte. Un village en West-Flandre. La jeune Lote vient de perdre son premier enfant, et, dès lors, plus une minute de pure joie; toutes les calamités, toutes les tristesses semblent fondre sur la pauvre paysanne. Prières, pèlerinages, rien n'y fait. Pour comble de malheur elle devient aveugle au moment ou elle va accoucher d'un second enfant. Or, superstitieuse comme toute cette population naïvement catholique, elle attribue ses maux au péché dont elle se sent coupable : elle n'aime pas son homme, et son cœur appartient tout entier à Teunis, son beau-frère, qui l'aime d'amour, lui aussi, bien qu'ils ne se soient jamais rien avoué. Une terrible maladie vient décimer le village, et Teunis est mortellement atteint. Lote, bravant la contagion, va trouver le misérable au fond de la grange où il meurt, et là, dans les bras l'un de l'autre, ils se trahissent leur secret. Teunis rend l'âme dans un sourire, et Lote se jette dans le ruisseau avec son enfant.

Avec cette simple donnée, Herman Terlinck a fait un beau livre qui dégage un charme exquis et une poignante émotion. Comme c'est senti, douloureusement senti et tragiquement rendu, toute cette lamentable vie de femme et de mère, toute cette triste existence d'amour jamais satisfait! C'est l'œuvre forte et subtile d'un poète visionnaire, mélancolique et rêveur, qui voit bien la réalité mais la voile sous les blancs tissus, sous les fils d'or de ses rêves. Et c'est d'un véritable artiste qui chante dans une prose lyrique admirablement nuancée, malgré encore quelques petits clichés à droite et à gauche et un léger abus du diminutif (1).

Non que j'admire tout dans ce livre! Il y a des scènes d'une vérité

(1) J'en conseille beaucoup la lecture à Lemonnier; il verra que la langue flamande n'a pas besoin, pour rendre « les nuances de l'esprit moderne, de flamandiser des mots français ».

saisissante, d'autres fortement dramatisées ou vraiment épiques — telle la description du vent d'automne; mais l'ensemble fait trop l'effet de se mouvoir dans l'irréel; et,plus d'une fois, au moment où le récit devient le plus dramatique, l'auteur, mû par je ne sais quel diablotin, l'interrompt tout à coup pour intercaler un détail très artistiquement rendu, il est vrai, mais qui est pure « littérature ». Le dialogue aussi est tout littéraire. Oh! ce dialogue! Toutes les personnes parlent par la bouche de l'artiste-lyrique Terlinck. Que des paysans puissent sentir ainsi, je le veux bien ma foi! mais qu'ils traduisent leurs sentiments dans un langage si imagé, si poétique et même mystique, jamais! Et cela est moins regrettable encore dans *Het stille Gesternte*, parce que rentrant dans le ton fantaisiste et fantastique de tout le livre, mais cela devient inquiétant dans : **Het Bedryf van den Kwade**, car ici le drame étant maintenu dans la réalité (l'action se passe dans une grande ville cette fois), il est triste de devoir conclure : « Vos personnages, deux ou trois du moins, vivent puissamment, mais seulement quand ils agissent, et non quand ils parlent, parce que c'est vous alors qui prenez leur place et c'est votre voix que nous entendons ». Figurez-vous une timide jeune fille parlant comme suit, d'une grisette qu'elle ne connaît même pas : « Elle aime le printemps, les fleurs, les oiseaux, l'air libre qui tombent du ciel bleu. Elle sent sa chair, tout son corps s'ouvrir à la beauté, à la nature... Elle obéit peut-être à l'ordre secret de son être »! Ou bien une mère sans cœur et brutale disant à sa fille : « Je voudrais tant rendre douce ta vie, rendre doux tes chemins »! Ces exemples, pris au hasard, pourraient se multiplier à l'infini, mais suffisent pour prouver combien ce dialogue est souvent artificiel. Oh! c'est bien dommage, vraiment, que ce beau talent, sortant de ses rêves d'or pour se jeter dans les bras frémissants de la grande Vie, n'ait pas osé ou n'ait pas pu, de par sa nature flamande, rester dans la réalité jusqu'au bout. Mais, tout de même, quelle œuvre tragique et émouvante que celle-ci! Quelle tendresse de sentiment, quelle profondeur d'observation, quelle largeur de vision parfois, et quelles sobres et jolies descriptions! Je voudrais vous raconter au long le contenu de ce livre d'amour et de pitié; vous dire le rôle que la fatalité joue dans la vie de ces êtres; vous dépeindre cette noble jeune fille qui se révolte contre la petitesse et la banalité de sa famille, et qui, plantant là le mannequin artistique que le calcul lui a donné pour fiancé, se livre avec toute son âme avide de bonheur et de liberté, avec tout son corps brûlant d'amour, au mâle généreux et fort, symbole de la vie; vous montrer ce père bonhomme et maniaque, et cette mère surtout, la plus audacieuse création du roman.

L'auteur des deux belles œuvres dont je viens de parler a 26 ans à peine. Voilà qui promet!

Les couvertures ont été artistiquement enluminées par lui-même.

Verzamelde Opstellen. Un livre des plus substantiels et fort bien écrit, témoignant d'un esprit solide, largement objectif, et d'une nature idéaliste. On y trouvera des idées saines et très instructives sur la littérature actuelle, sur la Flandre et le mouvement flamand, sur l'influence de la langue et de la civilisation françaises, sur Maeterlinck, etc. Aug. Vermeylen passe à bon droit pour le mentor de la jeune Flandre, mentor d'autant plus écouté qu'il ne flatte personne et qu'il reste impartial autant que possible. Quant à l'appeler le Van Deyssel flamand, comme certains le font, ça non, par exemple! Car, si énergique que soit son âme, si haute que soit sa conception de l'art, si forte et si ample que soit sa parole, il n'a point la formidable passion ni le superbe lyrisme de Van Deyssel.

Les divers articles du présent recueil ont été composés à plusieurs années de distance, le premier datant de 1893, le dernier de 1900. Nous devons nous borner, malheureusement, à traduire les titres des plus intéressants : *L'Art de la Société libre*, *Critique du mouvement flamand*, *Mouvement flamand et européen*. Dans ce dernier, après avoir dit que les Flamands ne veulent se soustraire à aucune bonne influence, Vermeylen conclut : « Mais pour être quelque chose, nous devons être Flamands. Nous voulons être Flamands pour devenir Européens. » Sa critique de *la Sagesse et la Destinée* est sévère mais juste ; j'y relève ceci : « On commence à soupçonner qu'il manque quelque chose à cet ouvrage, quelque chose d'essentiel : peut-être bien cette « sincerity » que Carlyle, un des maîtres de Maeterlinck, aimait tant. »

L'éditeur nous promet pour bientôt un second recueil de Vermeylen. Tant mieux !

Memento. — Quiconque veut rester au courant du mouvement flamand doit lire *Vlaanderen* (la Flandre), où se donnent rendez-vous les meilleurs écrivains du pays : Styn Streuvels, Herman Teirlinck, Aug. Vermeylen, A. Hegenscheidt, etc. Ce périodique date de janvier 1903. Je viens de parcourir toutes les livraisons parues jusqu'ici, et j'ai eu beau chercher, il m'a été impossible de découvrir sur quoi M. Eekhoud fonde le reproche qu'il fait à *Vlaanderen* : « d'essayer de diminuer la valeur universelle reconnue à nos bons écrivains de langue française au profit du mouvement littéraire flamand. » Je reviendrai sur ce périodique lorsque j'aurai l'occasion de parler des meilleures revues hollandaises, telles que *De Gids*, *Groot Nederland*, *De XX*e *Eeuw*, *Onze Eeuw*, toutes très intéressantes à des titres différents, et dont *Groot Nederland* est la seule exclusivement littéraire. Ajoutons-y *De Beweging*, qu'Albert Verwey vient de fonder.

H. MESSET.

LA CURIOSITÉ

Dessins, gouaches et aquarelles de Daniel Vierge. — Toulouse-Lautrec, Steinlen, Hermann Paul. — La collection Giacomelli. — Quatre miniatures de Hall.

On a dispersé, les 14 et 15 avril, 275 dessins, gouaches, aquarelles de **Daniel Vierge**. En visitant l'exposition installée dans la salle 2 de l'Hôtel Drouot, j'entendis ce dialogue entre deux amateurs :

— Vous connaissiez ce Daniel Vierge?

— Un peu.

— Je l'ignorais complètement... Il avait du talent d'après ce que je vois...

En vérité, Daniel Vierge avait beaucoup de talent. Toutes ses œuvres révèlent une conscience scrupuleuse ; aucun détail ne fut négligé; tout est fouillé avec une sûreté de main incomparable; il n'y a rien à reprendre dans le dessin qui reste toujours précis et nerveux. Et l'admiration devant une telle maëstria s'impose d'autant plus que Daniel Vierge, après avoir dessiné de la main droite, dut apprendre à dessiner de la main gauche à la suite d'une attaque de paralysie, qui le terrassa en pleine vigueur et lui enleva l'usage de son bras droit. Et pourtant, aucune de ses œuvres ne trahit une maladresse ou un tâtonnement. Voilà pour l'exécution, qui le classe parmi les plus parfaits artistes, qui, en toute justice, l'apparente à Albert Dürer.

Quant à la composition, elle se présente avec tant de fougue, elle exprime une vie si intense, si chaude, si variée, allant du comique le plus fou au tragique le plus horrible, que l'on n'est pas loin d'employer le mot « génie », quelque redoutable qu'il soit, pour caractériser Daniel Vierge.

Pauvre Daniel Vierge! Il connut de l'existence tous les déboires, toutes les déceptions, toutes les misères. Il vécut à peu près inconnu, apprécié seulement par quelques esprits avisés et clairvoyants, vendant ses admirables dessins entre 10 et 20 fr. Des amis s'employèrent en vain à lui faire obtenir justice. Cette justice ne lui vint pas. Elle commence seulement à lui écheoir, maintenant qu'il est mort. Et encore a-t-il fallu l'ardeur de M. Saulpic et de M. Loys Delteil, qui dirigeaient la vente de ses œuvres, pour dégeler un peu les amateurs et les marchands. Quelques illustrations à la plume pour le *Pablo de Ségovie* atteignirent 700 fr., 800 fr., 1.000 fr. Une gouache, le *Grand Noël à Salamanque*, atteignit 1.525 fr. Mais que sont ces prix, en comparaison de ceux que les œuvres de Daniel Vierge vaudront un jour, quand le Temps aura passé, mettant les talents à leur place équitable?

J'estime comme il sied ceux de **Toulouse-Lautrec**, de **Steinlen**, d'**Hermann Paul**, dont quelques œuvres furent également dispersées, ces jours derniers, à l'Hôtel Drouot. Ces artis-

tes diffèrent beaucoup entre eux. Chacun possède une personnalité marquée. Toulouse-Lautrec est surtout un brutal dans son expression, Steinlen un sentimental, Hermann Paul un ironiste. Mais ils possèdent ceci de commun qu'ils s'inspirent de l'actualité, qu'ils traduisent essentiellement la réalité. Leur principale source de création provient de l'observation. Ils reproduisent ce qu'ils voient en l'interprétant à leur manière. A leur art s'attache nécessairement quelque chose de contingent et de périssable. Daniel Vierge forgeait lui-même ses sujets dans son cerveau, les projetait au dehors et les fixait au moyen de la plume ou du pinceau. S'il emprunta, lui aussi, à l'actualité, s'il dessina des types de « communards », des « scènes de la guerre anglo-boère », ce n'est pas par là que s'établit sa supériorité : elle dérive de son idéalisme, de son lyrisme, voire de son romantisme. Ces qualités lui valurent de détonner à notre époque d'extrême naturalisme, elles firent qu'il ne fut pas apprécié; elles expliquent que la vogue ne lui vint pas, mais ce sont elles qui lui assurent l'avenir, une gloire prochaine et qui ira grandissant.

Au contraire, la vogue s'empara du nom de Toulouse-Lautrec et elle le garde encore, ainsi qu'en témoigne la vente présidée le 13 avril par M. Lair-Dubreuil, assisté de l'expert Sortais. Deux toiles réputées, *A Saint-Lazare* et *A Montrouge*, furent adjugées l'une 3.900 fr. et l'autre 4.300 fr.

Les deux principaux dessins de Steinlen, *Au bois de Boulogne* et *Au Bois de Vincennes* se vendirent, le premier 500 fr., le second 300 fr. Les autres dessins, d'importance moins grande, s'en allèrent entre 50 et 100 fr., ce qui ne me paraît pas cher. Toutes ces œuvres avaient servi à illustrer le *Mirliton*, de M. Aristide Bruant, ainsi que les chansons et monologues de cet illustre et pratique « engueuleur », aujourd'hui devenu bourgeois, et même châtelain.

Les dessins de M. Hermann Paul obtinrent une fortune moindre encore. Ils firent entre 15 et 30 fr. La collection en comprenait 80 et elle ne produisit que 1.668 fr. Pourtant, c'est M. Paul Chevallier qui présidait la vacation. Son nom, son prestige, son autorité, furent impuissants à faire monter les enchères.

A peu près vers la même date avait lieu la **Vente Giacomelli.** Elle comprenait deux éléments : 1° les œuvres de Giacomelli lui-même ; 2° les œuvres diverses collectionnées par lui.

On ne réserva aux premières qu'un accueil plutôt froid. Au reste, voici quelques prix : *Mésanges mortes*, trois dessins, 130 fr. ; *Jeunes verdiers*, dix études, 85 fr. ; *Rossignols de muraille*, deux dessins, 90 fr. ; *Groupe de rouges-gorges*, 400 fr.

Comme les œuvres diverses portaient des noms consacrés par la mode, elles atteignirent immédiatement des prix plus honorables. Le musée du Louvre acquit pour 5.900 fr. le *Combat de l'Oued-*

Alleg, par Raffet, M. Edmond Veil-Picard, pour 23.000 fr., le *Portrait de Mme de Gourbillon,* par Mme Vigée Le Brun.

Ce furent d'ailleurs les plus belles enchères. La plupart des autres ne dépassèrent pas la bonne médiocrité. Qu'on en juge par quelques prix notés au hasard : Harpignies, *Paysage, effet de nuit*, 80 fr.; Ch. Jacque, *Jeune bergère gardant ses moutons*, 250 fr. ; Eugène Delacroix, *Lionne couchée*, 205 fr. Pour tout dire, les deux vacations de la vente Giacomelli, que présidait M. Delestre, manquèrent d'entrain.

Combien, par contre, furent mouvementées les trois vacations présidées les 13, 14 et 15 avril par M. Chevallier, assisté de MM. Féra et Mannheim, et surtout la dernière, consacrée à la dispersion des tableaux, miniatures et tapisseries! Cette vente comportait des objets de diverses provenances. Les uns faisaient partie de la Collection de feu Madame ***, les autres de la Succession du baron Davillier et de celle du comte de Neufbourg. L'ensemble produisit 431.000 fr.

L'originalité de cette vente consistait peut-être dans la réunion de **quatre miniatures de Hall**. On possédait ainsi des éléments pour bien apprécier le talent de ce Suédois établi en France, devenu l'un de nos Académiciens, et que Diderot appela le Van Dyck de la miniature.

A coup sûr Pierre-Adolphe Hall est un Maître miniaturiste. Il est impossible d'avoir un pinceau plus habile, plus sûr ni plus délicat. Les fonds de Hall sont finement fouillés, ses personnages sont composés et disposés avec une science infinie, son coloris est franc, harmonieux, d'une poésie gaie et chantante. Mais on est en train de faire de lui le dieu unique de la miniature. Comme toujours, la mode exagère. Et son exagération n'est-elle pas une injustice à l'égard des rivaux de Hall?

Quoi qu'il en soit, un amateur a payé 10.000 fr. la miniature ovale, représentant un *Portrait de jeune femme*, à mi-corps, en corsage bleu, avec manches blanches, un ruban rouge dans les cheveux, un collier au cou ; fond de verdure. Un autre amateur acquit pour 9.500 fr. une autre miniature ronde, représentant également un *Portrait de jeune femme*, à mi-corps, en corsage blanc, à ceinture bleue, avec fichu blanc retenu par des roses, un ruban bleu passé dans les cheveux; fond de verdure. La miniature qui représente un *Portrait de jeune femme*, à mi-corps, en costume violet décolleté, avec ceinture bleue, ornée de fleurs; les cheveux recouverts d'un voile, retenu par une couronne de fleurs; fond de verdure,— ne fut vendue que 3.300 fr. On offrit 1.750 fr. de la miniature ovale représentant une jeune femme costumée en *Cérès,* avec des fleurs dans les cheveux, tenant une gerbe de blé.

Au point de vue de l'art, il était malaisé de différencier ces quatre

miniatures. La diversité des prix atteints ne peut s'expliquer que par des préférences et des nuances de goût de la part des acquéreurs. Nous sommes loin, en tous cas, de la somme de 33.000 fr. payée par M. Cognac pour la miniature de Hall, qui figurait récemment à la vente Beurdeley.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

A. Robida : *L'Ile de Lutèce. Enlaidissement et embellissement de la Cité ;* Daragon 5 »

Géographie

A. Demangeon : *La Picardie et les régions voisines*, avec 42 figures, 34 photogr. et 3 cartes ; Colin 12 »

A. Demangeon : *Les Sources de la géographie de la France aux archives nationales* (120 p.) ; Soc. nouv. de librairie 3 »

J. Marcel : *Terre d'épouvante, dix-huit mois dans le Congo belge et français ;* Ficker 3 50

Histoire

François Frédéric Billon : *Souvenirs d'un Vélite de la Garde de Napoléon Ier.* Extrait des manuscrits par A. Lombard Dumas ; Plon 3 50

A. Franklin : *Dictionnaire des arts, métiers et professions exercés dans Paris depuis le XIIIe siècle ;* Welter 25 »

Ch. Gomel : *Histoire financière de la Législative et de la Convention.* T. II, 1793-1795 ; Guillaumin 7 50

L. Henry Lecomte : *Histoire des Théâtres de Paris : La Renaissance ;* Daragon 6 »

Général L'Hotte : *Un officier de cavalerie. Souvenirs ;* Plon 3 50

L. Morillot : *La Question des restes de Jean sans-Peur, et les ducs de Bourgogne, dans les caveaux de l'église de la Chartreuse ;* Lechevalier 3 50

Comte de Nesselrode : *Lettres et papiers.* T. III, 1805-1811 ; Lahure 7 50

Vicomte de Reiset : *Les Enfants du Duc de Berry*, d'après de nouveaux documents ; Emile-Paul 5 »

Alexandre Ular : *La Révolution russe ;* Juven 3 50

H. Vignaud : *Etudes sur la vie de Christophe Colomb avant ses découvertes ;* Welter 10 »

F.-V. Voinov : *La Question macédonienne et les Réformes en Turquie ;* Soc. française d'imprim. et de libr. 3 50

A. Waddington : *Le Grand-électeur Frédéric-Guillaume de Brandebourg, sa politique extérieure*, 1640-1688 ; Plon 8 »

Histoire de l'Art

Armand Fourreau : *Les Primitifs français et la Tradition ;* Sansot » »

Littérature

Abbé C. Boutard : *Lamennais, sa vie et ses doctrines*, 1782-1828 ; Perrin 5 »

Edmond Dreyfus-Brisac : *Plagiats et reminiscences ou le Jardin de Racine ;* Paris, chez l'auteur, 6, rue de Tocqueville » »

Comte de Gobineau : *Pages choisies*, précédées d'une étude sur l'auteur par Jacques Morland ; « Mercure de France » 3 50

Joachim Merlant : *Le Roman personnel de Rousseau à Fromentin ;* Hachette 3 50

P. Monceaux : *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne, depuis les origines jusqu'à l'invasion arabe.* T. I et II ; Leroux 15 »

Paul Stapfer : *Victor Hugo à Guernesey :* Soc. française d'imprimerie et de librairie 3 50

Musique

Stan Golestan : *Chants d'automne ; Souvenirs ; les Fleurs ; Madrigal ;* J. Pitault. les 4 morceaux 7 »

Poésie

Edmond Aubé : *Idylles ;* Messein 3 50
Charles Boudon : *Le Double Destin ;* Messein 3 50
Guillaume Carantec : *Les Prémices ;* Sansot 3 »
Adrien Gillouin : *Roses Sauvages ;* Messein 3 50
J. de La Jaline : *Le Livre de Loula ;* Lemerre 3 »
A. Liéby : *Rêves et caresses ;* Lemerre 3 »
M. Magnien : *Dans le parc ;* Lemerre 3 »

Questions religieuses

G. Le Hardy : *Histoire de Nazareth et de ses sanctuaires ;* Lecoffre 2 50

Romans

Maurice Barrès : *Au Service de l'Allemagne ;* Fayard 1 50
Jules Claretie : Brichanteau célèbre ; Fasquelle 3 50
V. Dorochevitch : *L'Ile des Morts. Sakhaline ;* Ambert 3 50
G. Fanton : *Hommes nouveaux ;* Plon 3 50
Edmond Frank : *Le Crime de Clodomir ;* Fontemoing 3 50
Maxime Gorky : *L'annonciateur de la Tempête*, traduit et précédé d'une Etude sur Maxime Gorky, sa vie, son œuvre, par E. Séménoff ; « Mercure de France » 3 50
Marie Krysinska : *La Force du Désir ;* « Mercure de France » 3 50
Georges de Labruyère : *La Grande Aventure. Strasbourg, 1839 ;* Librairie Universelle 3 50
Henri Lancial : *Parti rouge et parti noir ;* Soc. française d'imprimerie 3 50
André Lebey : *Les Pigeons d'argile ;* Juven 3 50
Pierre Loti : *La Troisième Jeunesse de Madame Prune ;* Calmann Lévy 3 50
Mary-Gill : *Lœla ;* Ollendorff 3 50
Jacques Morel : *La Dette ;* Calmann Levy 3 50
Michel Provins : *Le Fond Secret ;* Fasquelle 3 50
Henry Rabusson : *Les Colonnes d'Hercule ;* Calmann Lévy 3 50
Resclauze de Bermon : *Demi-mère ;* Plon 3 50
Sébastien Voirol : *L'Eden ;* Librairie Molière 3 50

Sciences

E. Boinet : *Les Doctrines médicales. Leur évolution ;* Flammarion 3 50
Docteur Galtier-Boissière : *Pour soigner les maladies vénériennes sexuelles et urinaires ;* Schleicher 2 50
H. Poincaré : *La Valeur de la Science ;* Flammarion 3 50

Sociologie

Alfred Brun : *Idéal moral et éducation ;* Soc. française d'imprim. et de libr. 3 50
Eugène Fournière : *Ouvriers et patrons ;* Fasquelle 3 50
Gaston Isambert : *Les Idées socialistes en France de 1815 à 1848 ;* Alcan 7 50
L. Lévy : *La Famille dans l'antiquité israélite ;* Alcan 5 »
S. Poirson : *Mon Féminisme ;* Bernard 3 50

Théâtre

Edmond Fleg : *Le Message ;* pièce en 3 actes ; « Revue d'Art dramatique » 2 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Le Centenaire d'Auguste Barbier. — Gorky en prison. — Un nouvel opéra russe. — Le Dîner du Quatorze. — Le *Mercure musical*. — L'Art à Monte-Carlo. — Publications du *Mercure de France*.

Le Centenaire d'Auguste Barbier. — Il y a eu cent ans le 28 avril que le poète des *Iambes* naquit à Paris. Que des littérateurs s'en soient

souvenus, la chose est d'autant plus intéressante que Barbier n'a pas laissé de famille pour prendre soin de sa mémoire. Il est vrai que son œuvre se défend d'elle-même. Quand on a fait *la Curée*, *l'Idole*, *la Popularité* et dix autres pièces de cette volée, on peut prétendre à des hommages posthumes. Auguste Barbier est un des quatre ou cinq grands poètes du XIXe siècle qui sont assurés de ne pas mourir. J'ajoute qu'il est unique en son genre. Son centenaire n'a pas donné lieu, d'ailleurs, à d'extraordinaires manifestations. Une visite à la maison qu'il habitait, 48, rue Jacob ; une autre visite à sa tombe ; deux ou trois discours et quelques bons articles dans les journaux et les *Revues*. C'est tout. Mais c'est beaucoup par le temps qui court : les morts vont si vite !

§

Gorky « en prison ». — Une plaisante aventure arrive à certains journalistes et à quelques traducteurs de Gorky. Les éditeurs russes de l'auteur des *Petits Bourgeois* publient, juste à sa sortie de prison, deux ou trois récits, dont l'un porte ce titre alléchant : *En Prison*. — *En Prison*, par Gorky, c'est évidemment l'histoire même de l'auteur, ses impressions, peut-être des révélations... Les éditeurs, les traducteurs, les journalistes et les psychologues se jettent sur la petite brochure, dont on publie même, à l'étranger, le texte accompagné de dessins terrifiants. Tout le monde est convaincu de posséder ainsi les impressions de Gorky prisonnier. Or, Gorky avait écrit ce court récit avant son arrestation, et sa publication *en russe* n'a coïncidé avec l'élargissement de son auteur que par un hasard curieux... ou un calcul des éditeurs.

§

Un nouvel opéra russe. — Sous la direction musicale, du compositeur Glasounoff, on vient de représenter à Saint-Pétersbourg, un nouvel opéra de Rymsky-Korsakoff, intitulé *Kaschtschey bessmertny* (*Le Squelette immortel*). Cet ouvrage fait en quelque sorte pendant à l'opéra en un acte écrit par Rymsky-Korsakoff en 1902. Le texte est du compositeur lui-même, d'après un conte populaire russe, et n'est pas sans analogie avec *Blanche neige* d'Ostrowsky, bien que celle-ci soit un « conte d'hiver » et que *Kaschtschey* soit, suivant l'expression de Rimsky-Korsakoff, un « conte d'automne ». L'opéra — en trois tableaux — ne dure qu'une heure.

§

Le Dîner du Quatorze, qui réunit un groupe chaque fois plus important de poètes, d'artistes et d'amoureux d'art, a été dédié en avril à la mémoire du grand statuaire Constantin Meunier. — Auguste Rodin, Jean Dolent, Paul Souchon, Maurice Hamel empêchés s'étaient fait excuser. — Eugène Carrière, le président Séré de Rivières, Charles Morice ont parlé. Notons la présence de Mme et M. Paul Fort, Zuloaga, Samuel Cornut, Canals, Hamm, Durio, Yrustia, Charles Guérin, P.-P. Plan, Gaston Prunier, Charles Saunier, Georges Le Cardonnel, Raoul de Saint-Maur, P. Mazzini, Charles Lacoste, Héran, Baragnon, De thomas, Nobili, Goudeau, Marius Fontaine, Benderly, Monfort, André Salmon, Dufrénoy... — Cette réunion, fondée le 14 janvier dans une pensée de protestation,

de réaction effective contre l'actuelle dispersion des sympathies et des forces, a pris le 14 avril tout son sens.

§

Le Mercure Musical paraîtra le 15 mai prochain, sous la Direction de MM. Louis Laloy et Jean Marnold (E.Demets,éditeur,2,rue de Louvois).

§

L'Art à Monte-Carlo. — Il sied de rendre cette justice à tous ceux qui dirigent les destinées de Monaco et de Monte-Carlo qu'ils s'ingénient, chaque année, à accroître la prospérité et l'attrait de cette petite Principauté. Ils ne craignent pas de demander à l'art son précieux concours. C'est ainsi que l'on n'a pas oublié la récente création de *Chérubin*, livret de Francis de Croisset et musique de Massenet, et celle plus récente d'*Amica*, livret de M. Choudens et musique de Mascagni.

Voici que, enfin, a été donnée le 18 avril, sur le même théâtre de Monte-Carlo, la première représentation de *Au temps jadis*, ballet-opéra avec chœurs et récitals, livret de M. Maurice Vaucaire, musique de M. Justin Clérice. Le sujet est emprunté à l'*Histoire de Monaco*, de M. G. Saige.

Le succès a été très grand. Sans doute la saveur locale n'y a pas été étrangère, d'autant que les épisodes choisis prêtaient à une mise en scène pittoresque et pompeuse, à des décors poétiques et féeriques. Mais il convient de ne pas en diminuer les mérites des auteurs de ce ballet-opéra. Le livret de M. Maurice Vaucaire a une belle tenue littéraire et la musique de M. Justin Clérice est aussi délicate que vivante.

La représentation de *Au temps jadis* doit compter parmi les spectacles d'un art relevé et charmant.

§

Publications « du Mercure de France » :

L'ANNONCIATEUR DE LA TEMPÊTE, par Maxime Gorky, traduit et précédé d'une Etude sur Maxime Gorky, sa Vie, son Œuvre, par E. Séménoff, 3.50.

PAGES CHOISIES du comte de Gobineau, précédées d'une Etude sur l'auteur, par Jacques Morland, 3.50.

LA FORCE DU DÉSIR, roman par Marie Krysinska, 3.50.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

CONSTANTIN MEUNIER

—

I

A diverses reprises il m'a été donné de voir Constantin Meunier, et, chaque fois, il me semble, un examen déférant, mais attentif et libre, de sa personne physique et, dirai-je, *sociale*, m'a permis de pénétrer plus avant dans la vérité de sa personne spirituelle. Je me rappellerai trois de ces rencontres.

Ce fut d'abord à Paris, en 1896, chez Bing, à l'inauguration d'une exposition considérable et qui devait marquer la première date célèbre dans la vie de l'artiste.

Il était, quand je l'aperçus, assis sur un divan, seul, en face de la porte, et dès le seuil mon regard rencontra le sien. Jamais encore je n'avais vu Meunier ; je le reconnus tout de suite, parce que je connaissais déjà quelques-unes de ses sculptures. Il ne fallait pas des dons extraordinaires de divination pour sentir la conformité adéquate de l'homme avec son œuvre. Et sans doute tous les poètes, tous les artistes, sans exception aucune en aucun temps (quoi qu'on en ait dit), sont vraiment et exclusivement « les hommes de leur pensée », mais le phénomène chez celui-ci s'imposait avec l'éblouissement de l'évidence. Meunier m'apparut comme un noble ouvrier, triste, tendre, entêté, puissant. Dans cette attitude de repos, s'appuyant de tout le corps à son siège, il semblait las de sa journée, de sa journée déjà longue et si pleine, mais il en était fier aussi, et l'inquiétude qu'avouaient les yeux visait seulement le spectateur : « Comprendra-t-il ? est-il digne

de comprendre? » Ce n'était pas l'incertitude du créateur qui doute de sa création; jamais, au contraire, plus paisible assurance n'illumina des prunelles humaines, et cette flamme intérieure de la foi, jointe à cette autre lumière, la bonté, faisait l'aristocratie de cette tête lourde et un peu rude, qui avait pu être laide au temps de la jeunesse, mais qui grandissait, s'harmonisait et comme s'achevait sous le fardeau des années. Et les yeux étaient admirables, éclairés d'un regard doucement pénétrant, non pas sans contraste avec l'expression générale de soumission épandue sur toute la physionomie : dans un visage de résigné les yeux d'un maître. — L'ouvrier, sa tâche faite, venait réclamer son salaire : la gloire.

Je revois ensuite dans ma mémoire le grand statuaire à Bruxelles, au Conservatoire. C'est Beethoven que je suis venu entendre ; on donne, sous la direction savante de M. Gevaert, la Symphonie avec chœurs. Il y a là toute une admirable foule, respectueuse, compréhensive. La musique est sincèrement aimée en pays de Wallonie et de Flandre et, quand c'est Beethoven qui chante, la petite patrie s'exalte dans son orgueil et dans son amour au bruit de cette voix sacrée. La vénération passionnée, alors, est sensible, évidente; nul ne bouge, toutes les têtes se tendent sur l'abîme des sons, chacun retient son souffle... On était à cette minute entre toutes solennelle où l'adorable Thème de la Joie va préluder sur les instruments. Pendant le court silence qui précède et annonce le Thème, et tandis que je sentais la salle entière *se taire davantage*, si j'ose et puis ainsi dire, — tout à coup, sur ma gauche, à quelques places de la mienne, un mouvement attire mon regard : un homme s'est levé; il s'adosse au mur et se croise les bras; ses lèvres sont tremblantes, ses yeux sont pleins de larmes et il y a sur son grand visage crispé une expression d'extase heureuse et pourtant presque douloureuse à force d'intensité. Le Thème commence, et je l'écoute sans cesser de regarder Constantin Meunier; ses yeux se sont fermés et deux plis désolés se creusent sur son front, mais la bouche sourit d'un sourire indiciblement bon, un sourire d'Amour.

Il n'y avait plus là d'ouvrier, il y avait un magnifique exemplaire de l'Homme, dans la splendeur d'une émotion suprême. — Pour bien comprendre la révélation que fut pour moi cet aspect nouveau de Meunier, qu'on me permette de transcrire

quelques lignes de l'infiniment précieux petit livre de M. Romain Rolland, Beethoven (1) : « Au moment où le Thème de la Joie va paraître pour la première fois, l'orchestre s'arrête brusquement; il se fait un soudain silence : ce qui donne à l'entrée du chant un caractère mystérieux et divin. Et cela est vrai : ce thème est proprement un dieu. La Joie descend du ciel, enveloppée d'un calme surnaturel : de son souffle léger elle caresse les souffrances; et la première impression qu'elle fait est si tendre, quand elle se glisse dans le cœur convalescent, qu'ainsi que cet ami de Beethoven *on a envie de pleurer en voyant ses doux yeux*..... Peu à peu, la Joie s'empare de l'être. C'est une conquête, une guerre contre la douleur... Toute une humanité frémissante tend les bras au ciel, pousse des clameurs puissantes, s'élance vers la Joie, et l'étreint sur son cœur. » — Que maintenant on se ressouvienne de Meunier, qu'on revoie ses chefs-d'œuvre, qu'on y mesure la place de la Douleur, et peut-être se représentera-t-on le drame auquel j'ai assisté, quand il sentait « ses souffrances caressées au souffle léger de la Joie », et qu'il devait s'avouer, avec l'admiration de *cela*, son incapacité de rejoindre *cela*, lui, l'inspiré de la seule Douleur! Et Beethoven aussi connut et divinement sut dire le prix des larmes, mais du fond des ténèbres il ne cessa point de chercher la clarté : « Ce malheureux homme, écrit encore M. Romain Rolland, toujours tourmenté par le chagrin, a toujours aspiré à chanter l'excellence de la Joie; et, d'année en année, il remettait sa tâche, sans cesse repris par le tourbillon de ses passions et par sa mélancolie ; ce n'est qu'au dernier jour qu'il y est parvenu : mais avec quelle grandeur ! » Ce besoin d'expansion de l'être dans la joie, ce désir de la satisfaction suprême et absolue, la réalisation de ce désir légitiment les grandes parts douloureuses de l'œuvre de Beethoven, en sont comme la sanction, la moralité et le couronnement. Mais la complaisance perpétuelle à la douleur, la dilection de la souffrance, l'assuétude des larmes sans espoir et sans essor, — je ne dis point, et ce n'est pas en question : Est-ce sincère? je dis : Est-ce humain? On m'objecterait le Monument à la glorification du Travail : Voilà, me répondrait-on, l'*Hymne à la joie* de Meunier!... Quand il

(1) *Vies des hommes illustres. Beethoven*, par Romain Rolland (Cahiers de *la Quinzaine*).

nous sera permis de connaître dans son ensemble et dans ses détails ce considérable ouvrage il sera temps d'apprécier cette singulièrement austère espèce de joie. Pour moi j'avais, en regardant Constantin Meunier écouter Beethoven, le sentiment que le premier admirait l'Autre avec le secret frisson d'une envie divine, avec la jalousie de cette sublime force d'affirmation qui réunirait tous les hommes, s'ils n'étaient retenus par les stupides lois de la bienséance, dans un immense baiser et qui ferait de la terre heureuse, comme a dit Shelley, une réalité de ciel. La Joie, l'Amour, oui ; le Travail ? — Le statuaire, en écoutant le musicien, souriait, mais deux plis désolés se creusaient dans son front.

Bien différent des deux premiers, mais étrangement il les complète l'un et l'autre, le troisième instant que je veux noter.

Dans « le Monde ». Chez de richissimes banquiers, très « au courant » et « d'avant-garde ». Les lettres, les arts, les sciences y sont estimés ; mais l'argent, qui sait son pouvoir, y traite à égalité avec ces royautés spirituelles. Même il croit légitimement disposer d'elles et, les ayant appelées parce qu'elles sont représentatives, leur demande de faire figure — de faire « leurs figures » dans ses salons... « Nos portraits ne nous ressemblent pas tous les jours », a dit Goncourt. Artistes célèbres, n'allez pas dans ce monde les jours où vous ne ressemblez pas à vos portraits ; car ce monde vous regarde d'un regard de vitrine, d'un regard qui vous compare à vos photographies et qui se fâcherait si vous les démentiez. Ce regard, en outre, vous attend, tacitement vous invite au déploiement immédiat, à la mise en scène de vous-mêmes ; il finirait par vous conduire à vous faire un idéal à l'usage et à la portée des autres.... Artistes célèbres, n'allez jamais dans ce monde. — La présence de Meunier dans ce salon était un affligeant paradoxe. Hésitant, gêné, pitoyable, touchant, le grand homme s'efforçait de tenir avec élégance sa tasse à thé, — et je crois qu'il n'aimait pas le thé ; il le buvait tout de même, avec une résignation héroïque, dépensant toute sa somme disponible d'énergie et de génie à « être distingué sans se faire remarquer », selon l'imbécile formule de la correction mondaine. Peut être croyait-il percevoir, dans le bruit des hommages, des « Cher Maître » et des louanges délicatement saugrenues

qu'on lui prodiguait l'écho de sa renommée, la connaître et jouir d'elle, — hélas! dans le moment même qu'il la payait si chèrement : au prix de sa simplicité! Car l'Homme disparaissait sous le mondain mal improvisé, et l'ouvrier, franc non sans finesse, rude non sans douceur, n'était que trop bien caché ; d'un génie, pur et simple vraiment, le Monde, pour une minute, parvenait à faire un ineffable contre-maître. Et je sais bien que l'artiste peut avoir, à côtoyer ou à fréquenter ce Monde, mille excuses ; je sais aussi que la façon dont il y sauvegardera ou sacrifiera sa personnalité m'en dira sur celle-ci beaucoup. Il y a le génie qui partout emporte et impose l'atmosphère de son exception, du haut de soi partout seigneur ; il y a le génie « qui se laisse à la maison », ou qui s'oublie en franchissant un seuil, que la lumière et les voix étonnent, roi d'un royaume crépusculaire et de silence.

Ces trois silhouettes s'ajoutent, si je ne me trompe, d'assez significative sorte à la personnalité profonde de ce sculpteur des laborieux, — des douloureux, — des « complémentaires », et peut-être en étudiant l'œuvre retrouverions-nous les trois caractères qui de ces trois rencontres se dégagèrent à mon regard.

Le peintre du Pays Noir, le sculpteur des humbles que la nécessité invincible attriste, asservit, mais ne dégrade pas, qu'elle laisse beaux et purs de toute la dignité d'un sacrifice, peut-être inconscient, où du moins le sacrifié ne s'abdique point, garde la grandeur d'un effort dont il sait l'utilité, — fut lui-même un ouvrier, triste et laborieux, passionnément épris de sa tâche et qui ne se l'exagérait pas. Aussi fortement et naturellement que ses mineurs, ses puddleurs, ses débardeurs viennent du sol et y gardent leurs racines, aussi harmonieusement que leurs outils manifestent leur force, justifient leur effort et prolongent leurs bras, ce sculpteur fut destiné et prédestiné à cette sculpture. Il avait toutes les qualités exigées par sa mission. Il avait l'énergie et la résignation ; son épaule s'était voûtée sous le poids d'un rude destin, mais le bras et le cerveau s'entêtaient à l'accomplissement. Il avait l'Amour, le grand sentiment créateur, et chez lui l'Amour se spécifiait en pitié; il plaignait ceux qui peinent sous la perpétuelle menace d'un mortel danger et sont si peu récompensés

de leur abnégation ; certes, il eût volontiers contresigné de son nom cette phrase de Beethoven, devant qui nous arrêtait tout à l'heure un significatif hasard : « Mon art doit se consacrer au bien des pauvres. » Enfin, il avait, véritable grâce d'état étant données les tendances de sa pensée, cette simplicité profonde qui revêt à propos les dehors de la vulgarité : le petit neveu du forgeron n'était point choqué par la trivialité du peuple des mines, leur écorce épaisse et souillée ne l'empêchait pas de voir et d'aimer en eux la même humanité qu'il avait connue d'abord dans son propre cœur.

II

Depuis la publication (1) de l'important ouvrage que M. Camille Lemonnier consacra, l'an dernier, à son illustre ami et compatriote, l'histoire de la vie et de l'œuvre de Constantin Meunier est trop connue pour qu'on puisse croire utile d'en donner à nouveau le précis. Et, pour le dire en passant, les études que le geste de la mort nous ordonne de consacrer à l'illustre artiste se souviennent tout naturellement, avec gratitude, de cet ouvrage où fut posé le thème sur quoi elles varient; témoignages classés en marge, hommages ajoutés; appendice critique : l'enthousiasme toutefois y vibrera moins haut que dans le livre.

Je ne rappellerai donc que pour mémoire, afin que le lecteur les ait tout de suite sous les yeux sans recourir à sa bibliothèque, certaines dates, certains faits, certaines œuvres; c'est le sens de ces documents qui nous importera.

Meunier a vécu une longue vie. Il est né en 1831 et il vient de mourir au mois et au lieu de sa naissance. — Ses premiers désirs le conduisirent dans l'atelier d'un sculpteur. L'insuffisance d'un faux maître fut la cause extérieure, le prétexte premier qui fit bifurquer le jeune artiste vers la peinture, sans toutefois qu'il renonçât délibérément à la statuaire. La rencontre d'un vrai peintre, Charles de Groux, fut la raison seconde qui fixa pour longtemps dans les recherches picturales Constantin Meunier.

Auprès de Charles de Groux, il trouvait plus encore que la certitude d'une rare occasion de développement. Les deux artis-

(1) *Constantin Meunier sculpteur et peintre*, par Camille Lemonnier. Chez Floury. Paris, 1904.

tes étaient de la même grande famille spirituelle. Tous deux tristes, ils aimaient tous deux la tristesse. Meunier cultiva dans l'atelier de de Groux cette amère tendresse pour les déchéances humaines, le geste naturel de leurs âmes. Les hasards, ensuite, à merveille l'encouragèrent dans la voie que lui avaient désignée ses instincts. Hasard — (j'emploie à regret ce mot détestable et petit... le mot Fatalité est trop grand, ne le sentez-vous pas? pour notre monde moderne) — de la vie privée : la misère et le deuil; hasard de la vie extérieure et artistique : un séjour à la Trappe, un voyage en Espagne, le seul pays du monde où la douleur soit aimée pour elle-même, plusieurs visites au pays des mines, au Pays Noir, et, long épisode qui fut la vigile de sa gloire, huit années d'enseignement artistique à Louvain, vieille ville universitaire et cléricale, morne, où le professeur habita un ancien amphithéâtre d'hôpital désaffecté; c'est là que se réveilla le sculpteur. A la science cherchant dans la mort le secret de la vie succéda, entre les mêmes sinistres murailles, l'art cherchant dans la vie, hélas! le secret de la mort.

Dès 1884 et 1885, notons-le, encore à Bruxelles, — le départ pour Louvain n'eut lieu que l'année suivante — il avait sculpté son *Marteleur* et son *Puddleur*, ses deux premières grandes figures. Déjà s'y révélait tout le sens de la nouveauté qu'il apportait dans l'art. Ceux qui voient ne s'y trompèrent point, et Rodin n'attendit pas l'abondante production des vingt années fécondes qui devaient suivre pour saluer en Constantin Meunier le seul émule qu'il dût jamais se connaître.

Mais à Louvain, dans la pleine solitude des soirées libres, après la journée sacrifiée à l'enseignement, s'élabore l'œuvre dans son développement vaste. Là, se réalisent le groupe du *Grisou*, la *Femme du peuple*, le bas-relief de l'*Industrie*, le *Faucheur*, la *Glèbe*, l'*Homme qui boit*, le *Souffleur de verre*, le *Pêcheur de Boulogne*, le *Pêcheur à cheval*, l'*Abreuvoir*, l'*Abatteur*, le *Mineur à la veine*, la *Mère*, le *Port*, la *Moisson*, et, après la double visite de la mort, ces choses qui sont comme les sanglots éternisés de l'inconsolable douleur paternelle : l'*Ecce homo*, l'*Enfant prodigue* (ou le *Pardon*), le *Supplicié*.

Ces grands travaux avaient conjuré la misère. Meunier put rentrer à Bruxelles, indépendant et honoré. Il continua son superbe labeur; de Bruxelles datent le *Blessé*, le *Naufragé*,

une *Trinité*, un *Christ en croix*, la *Maternité* destinée au Monument du Travail, l'*Ancêtre*, et ce bas-relief qui est peut-être son ouvrage le plus haut, le plus lyrique, le plus beau : les *Travailleurs de la Mer*, et une *Pieta*, et de nombreux bustes.

Il donna la fin de ses forces au *Monument du Travail;* il le laisse inachevé. Peut-être cette pensée troubla-t-elle d'un regret son dernier soir : l'exact et scrupuleux ouvrier se fût endormi plus tranquille s'il eût pu voir son œuvre accomplie, et la caresser du regard avant de fermer les yeux. Mais il faut plaindre qui survit à sa chanson; c'est se survivre à soi-même, c'est vivre mort. Envions ceux qui s'en vont pleurés par des espérances toutes vivaces encore et dont l'ardeur se justifie aux gloires d'une longue veille. Du reste, sauf dans les déterminations de son art, Meunier ne connut point cette initiative qui conduit au désespoir de la défaite ou aux joies du triomphe les grands volontaires de la vie. Comme il avait tout accepté de la destinée, sans résistance, il dut accepter la mort, avec passivité, avec amour, qui sait? Ne l'avait-il pas depuis longtemps, depuis toujours choisie pour amie? Il était de la race de ses modèles; un résigné.

III

Je parlais de la destination harmonieusement fatale de Meunier à son ouvrage : les quelques circonstances qu'on vient de rappeler ne la proclament-elles pas avec une singulière éloquence?

Le mot **Retour**, — ce *mot* de toutes les grandes destinées de poètes et d'artistes, prend avec celui-ci un sens éminent et exemplaire.

C'est par un retour à ses premières études que le statuaire, déjà de loin dépassée la moitié de ses jours, a pu s'exprimer dans la technique d'art qui était la sienne, celle à laquelle le vouait son tempérament.

C'est par un retour à ses premiers sentiments, à ses premières émotions qu'il a pu marquer son œuvre d'une empreinte si intensément personnelle.

L'époque de sa vie où commença pour Meunier la période des productions impérissables, et la teinte sombre de cette vie, longtemps misérable et toujours douloureuse, ne sont sans doute pas étrangères à la détermination de ce retour.

Il avait plus de cinquante ans, exactement cinquante-deux, si je ne me trompe, quand il posa le pinceau pour reprendre l'ébauchoir. En réalité, il recommençait, ou plutôt il commençait sa vie, sa vraie vie, son œuvre. Il n'avait pas fallu moins que cette longue initiation au génie le plus grave, le plus sévère, le plus sombre que citera l'histoire moderne de l'art. Cinquante ans, le lendemain de la maturité, déjà l'instance de la menace. Les observations récentes pouvaient se dépouiller, comme des pellicules ajoutées à la substance de l'être; la période intermédiaire de la mémoire pouvait déjà s'effacer : le *jadis* immortel reparaissait dans l'*encore* du désir, l'enfance émergeait, avec la virginité solide des indéfectibles impressions premières. L'artiste était désormais approprié à sa tâche. Peut-être, à la longue, en dépit de toute prédestination, de jeunes yeux eussent-ils fini par se lasser du spectacle morne de la douleur sans plainte. Et ce n'est point d'un amour jeune qu'on peut aimer cette douleur. Il faut, pour bien l'entendre et même seulement pour s'intéresser à elle, avoir passé l'âge où l'homme dans l'univers ne cherche que lui-même et sa propre satisfaction. L'amour qu'elle demande est désintéressé. Sur le peuple de grands enfants taciturnes qu'elle gouverne, c'est une tête paternelle qu'il faut pencher, une tête fanée où retentissent déjà les échos du suprême avertissement. — Constantin Meunier était prêt; depuis longtemps sa pensée s'habituait aux entretiens funèbres. Les piqûres perpétuelles de la misère et du guignon appariaient son âme à celle des fatigués, des transis, des meurtris. Que fut-ce quand les piqûres s'élargirent en blessure? Frappé en plein bonheur, l'homme fût tombé. Ce privilégié de la douleur vit entrer chez lui la mort et la vit partir les deux bras pleins de proies, sans la suivre. Oui, cet artiste, dont la tendresse partout s'atteste dans son œuvre, vit en quelques mois mourir ses deux fils. Il chancela, mais il resta debout, profondément touché néanmoins et ne vivant plus guère que d'une vie succombante, une épaule irrémédiablement déjetée, la tête basse, le pas glissé. C'est alors que son visage, aux plans brusques, abrupts et grossiers, mais forts, prit tant de majesté sans rien perdre de sa primitive simplicité. Il acceptait. Il acceptait le désastre comme on paye une rançon. Il dit : « *Elle* est venue, ils sont partis. » *Elle*, c'était la gloire. La mort et la gloire avaient frappé ensemble à sa porte, et Meu-

nier, superstitieux et fataliste comme les Simples et comme les Poètes, s'*expliquait* l'affreuse coïncidence... Au moins, cette gloire, mise à si haut prix, il la voulut tout entière, et il se reprit à la glorification de la douleur, au travail, avec un sauvage amour, un acharnement tranquillement furieux qu'on sent vibrer dans l'*Ecce homo* et le *Supplicié*, avec une sorte d'affolement de tendresse aussi qui lui inspira ce groupe admirable, ce chef-d'œuvre du *Pardon* : un père accueille du geste — non pas même qui absout, mais qui caresse, l'enfant prodigue; il ne lui reproche pas d'être parti, il l'approuve, il le remercie d'être revenu. — Revenu?... On frémit à s'imaginer l'hallucination qui suggéra cette œuvre pleine de larmes et belle entre les belles.

Aimer ainsi la douleur, s'y complaire ainsi,—je ne demande plus si c'est humain. Peut-être est-ce surhumain; mais on ne désigne de ce mot qu'un état supérieur d'humanité.

Y a-t-il chez Meunier *autre chose* — et peut-être tout le contraire ? Procéderait-il parfois d'un état inférieur d'humanité ?

J'entr'ouvre ici, sans ennui, mais je le fermerai de même, le « chapitre social » qu'on ne saurait éluder dans cette Etude.

IV

Les journaux socialistes de Paris et de Bruxelles ont à l'envi, au lendemain de la mort de Meunier, revendiqué pour leur sa gloire.

Je tiens que de la sorte, et autant qu'il est en eux — Dieu merci, ce n'est pas beaucoup — ils la diminuent.

On ne songe pas à dire, personne moins que moi ne songerait à dire qu'un grand artiste n'ait pas le droit et de professer une opinion sociale, voire politique, et d'intervenir dans la direction du monde. Je pense même qu'il ne saurait sans faillir se dérober au devoir d'exprimer sa pensée sur les intérêts universels. Je pense en outre que par la seule expression de son génie il intervient inévitablement et d'une façon déterminante dans la psychologie générale. Il peut ignorer son influence; elle rayonne, alors, malgré lui. Il est certain, on pourrait démontrer historiquement que TOUTES les révolutions se sont virtuellement réalisées dans le cabinet d'un écrivain ou dans l'atelier d'un peintre avant d'atteindre la rue. L'artiste ou l'écrivain n'ont sans doute pas doué les multitudes des forces qui

leur ont permis d'agir, mais ils ont coordonné ces forces et leur ont donné l'impulsion. Contre l'affirmation de Taine, il faut donc dire et crier que LE HÉROS PROCÈDE DU POÈTE — à peu près comme les acteurs procèdent du dramaturge.— Mais pas plus que dans l'espace un grand artiste n'appartient à une patrie précisée, pas plus dans le temps il ne relève d'un parti politique. Les partis politiques prêtent surtout par la portée excessive qu'ils donnent à une certaine conception de la vie sociale; c'est pourquoi deux partis antagonistes peuvent avoir également tort et raison et l'histoire abonde en exemples de cette apparente anomalie. Les partis n'ont aucune importance profonde. Ils ne sont que les bouillons superficiels de la grande agitation intérieure qui fait la vie vraie du monde. Ceux dont le regard est constamment orienté aux choses durables n'ont rien de commun avec ces troubles éphémères. Même, donc, si le grand artiste croit appartenir à un parti, il n'en est point, il le dépasse dans les deux sens de la durée, et l'immortalité de son œuvre sera le châtiment de son erreur.

Cette erreur, Constantin Meunier l'a-t-il commise ? ou, de même en d'autres termes, fut-il socialiste ?

Il s'étonnait fort — ceci, qui est notable, Camille Lemonnier l'affirme — des « intentions » qu'on prétendait voir dans ses « machines ». En faut-il conclure qu'il fit sa statuaire, simplement et fatalement, pour l'amour de la nature et de l'art, pour exprimer ses émotions, ses admirations, ses tristesses, dans le langage qui était le sien ? C'est l'opinion de certains, qui se refusent à voir dans son œuvre « l'art de la pitié, l'expression suprême de la grandeur prolétarienne et de la misère ouvrière ». Mais nombre de fervents proclament : « La gloire de Meunier est d'avoir révélé au prolétarisme la conscience de sa beauté morale; » ou : Il est le marteleur des « révoltés à tout résolus »; ou : Dans ses œuvres s'exalte « la croyance en la grève universelle »; ou : « Ses statues figurent les aspirations actuelles du parti ouvrier belge » (1). Et le roi Léopold II lui-même qualifie de socialiste l'œuvre de Meunier.

Cela est assez précis.

Qui faut-il croire ?

Il semble bien que l'emphase de quelques figures les dédie

(1) Je glane ces mots dans le *Constantin Meunier et son œuvre*, publié cette année même par les soins de *la Plume*.

secrètement à M. Vandervelde, sinon à M. Vaillant. On ne peut s'empêcher d'observer que ce peuple de travailleurs est bien uniquement et exclusivement un peuple de travailleurs en train toujours et seulement de travailler. Pas une scène de repos, pas un geste de détente, pas un sourire. Quand on boit, chez Meunier, c'est debout. On ne se couche pas pour se reposer, on s'accroupit, un genou en terre et les reins au talon. On ne se couche que pour ne plus se relever. Pas la trace, non plus, d'un vice; ces martyrs sont vertueux. Pas un frisson, non plus, de révolte; ces victimes sont résignées. Aucune sensualité. Le désir est mort dans la fatigue, — et on n'a pas le temps. Sans cesse, sans rémittence on travaille et on travaille. Ce travail n'est pas celui d'hommes libres. Il faut changer un nom dans *les Phares* de Baudelaire :

> *Meunier*, mélancolique empereur des forçats !

Tous les gestes de la vie autour de ces travailleurs prennent un sens tragique. Les maisons dessinées ou peintes par Meunier sont des réductions d'usines ou des compartiments de prisons, et quand on voit la fumée noire sortir d'un toit on pense au crime, à l'incendie, à l'asphyxie, à tout, sauf à la soupe.

Le symbole synthétique de cette œuvre, ainsi vue par ce côté, — par ce petit côté — serait le *vieux cheval de mine*, le vieux cheval aveugle, « la vieille bête de douleur, décharnée et chétive, camarade de chaîne de ce cheval agonisant de *Germinal* que la houille implacable ensevelit sous son choc (1) ».

Ne sentez-vous pas le parti pris ? Il a sa beauté, le vieux cheval, mais elle est déclamatoire. Ce silence de misère crie les « nécessaires et justes » revendications. *Germinal*, hélas ! s'évoque ici opportunément, trop opportunément, et, avouons-le, *Germinal* commence à prendre en vérité trop de place dans la production soi-disant intellectuelle de ce temps. On nous annonce l'avènement des Humbles dans la littérature, dans la statuaire, — dans la musique aussi, avec *Louise* et *Messidor*. C'est proprement l'invasion du monde par ceux d'en bas qu'on vaticine, c'est « la dictature de la classe ouvrière », voilà peu promulguée par M. Vaillant et que Remy de Gourmont, ici même, signalait à nos inquiétudes. Le bourgeois aussi, songez-

(1) Edmond Pilon, *la Plume*.

y donc, a pris la première place dans les créations de la littérature et de l'art avant de s'emparer de la société. Il nous est venu d'Angleterre, tout trempé de brouillard, d'*ale* et de larmes. On n'en veut plus aujourd'hui que dans la caricature et dans la comédie. Ceux qui se moquent de lui oublient-ils que leurs maîtres l'ont inventé, qu'ils l'auraient inventé eux-mêmes, cent ans plutôt? Et maintenant personne plus bruyamment que ce sourd et aveugle bourgeois n'applaudit à « l'avènement des Humbles ». Mais il déchantera quand les mineurs et les puddleurs descendront de leurs socles, sous les espèces des modèles de Meunier et de Zola, ou de leurs neveux, pour s'asseoir à sa table et se coucher dans son lit. Et quand ce changement — de personnes, sûrement, de choses? peut-être — ne sera plus à faire, sans doute des iniquités très anciennes, de très traditionnelles injustices auront été réparées, mais restera la question de savoir si, absolument, un précieux progrès aura été accompli.

Si ce parti pris n'est pas étranger à la pensée de Meunier, c'est qu'il y a dans son œuvre des parts caduques, c'est-à-dire d'actualité. Elles dureront ce que durera « la dictature de la classe ouvrière ». Souhaitons — sans grand espoir — que ce soit peu d'années, peu de jours, peu d'heures.

Mais même en admettant que Meunier ait cru avoir des convictions socialistes et qu'il ait prétendu faire de la « statuaire socialiste », l'œuvre d'un tel homme dépasse, en ses éléments essentiels, qui sont considérables, tout parti, dans les deux termes de la durée.

M. Emile Verhaeren, relatant l'apparition du *Marteleur* et du *Puddleur* au salon triennal belge (1884), écrit : « Par une coïncidence curieuse, ce fut également vers cette époque que les questions ouvrières tombèrent comme des feux grégeois dans les discussions publiques et que le parti populaire se prouva actif à Bruxelles. »

Il n'y avait pas de coïncidence curieuse. Meunier, qui prend sa filiation chez le grand Millet, n'était pas le premier dans l'art à magnifier de beauté la douleur des travailleurs. Il s'inscrivait à la suite, avec génie. Comme toujours, et ainsi que je le notais plus haut, les hommes d'action procédaient des hommes de pensée. Meunier ne se plaça point « *à côté* des orateurs et des protagonistes du mouvement » ; il était là pour

représenter le vrai protagoniste de tout mouvement, — le poète, l'artiste.

Lemonnier dit très bien : « L'art de Meunier est une révolution en tant que concept, il est une date en tant que constat. » Le concept, toutefois, n'appartenait pas à Meunier, filié à Millet par de Groux.

Et tout « mouvement » dénature et déprave la pensée qui l'inspire.

Millet admire la grandeur et la simplicité du geste, à demi animal, à demi humain, qui fait la vie et n'en jouit pas. De Groux et Meunier confondent, lucidement, cette grandeur et cette privation, l'identifient l'une à l'autre et en déduisent le Culte de la Douleur. Déjà s'altère dans leurs esprits la création de Millet. Mais elle garde la splendeur du sacrifice ignoré même de lui-même. Cette splendeur n'est guère conciliable avec les théories, les vœux et les pratiques du parti socialiste. Le culte de la douleur perd son idole si la victime s'affranchit, si le martyr échappe à ses bourreaux. Or, je ne crois pas que l'admiration passionnée de Meunier pour la souffrance en soi, pour les attitudes, les gestes, les grimaces et les rides de l'effort et de la peine, soit contestable. Ne l'avons-nous pas vu dès les premiers jours s'exalter devant cette tragique beauté des larmes et de la déchéance, et depuis entretenir et cultiver en soi cette exaltation, et enfin recevoir de la vie elle-même des conseils qui l'eussent dédié à cette religion morne si même il n'y eût été prédestiné, cette religion ? — Jusqu'à quel point chez Meunier n'est-elle pas chrétienne? Oublions-nous son séjour à la Trappe au temps de sa jeunesse? Un tableau, l'*Enterrement d'un Trappiste*, garde la trace de ce passage. Et ne peignit-il pas, des années durant, pour les églises? Cette sorte d'éducation mystique ne le conduisait guère logiquement à seconder le « mouvement socialiste ». Mais elle rend plus aisément compte de la fidélité de l'artiste à la « religion des larmes ».

Et, pour conclure sur ce point, quelle est donc la signification vraie de ce Monument au Travail qui fut la grande pensée des dernières années de sa vie? Non, je n'y puis voir un autre Hymne à la Joie, et pas davantage un assentiment aux revendications populaires. Plus volontiers y discernerais-je un dernier conseil de résignation, l'enseignement de l'expérience :

« le travail est rude, mais il comporte sa récompense, il donne et nourrit la vie, il revêt de dignité le travailleur ». Ce sont des pensées ingénues; ce sont bien celles qu'on croit pouvoir lire dans l'esprit de Constantin Meunier. Elles ont suffi à l'édification d'une œuvre qui suffirait elle-même à l'honneur d'un temps.

V

« Sitôt — écrit Camille Lemonnier — qu'il s'est perçu lui-même dans sa véritable nature, Constantin Meunier prend rang parmi les autochtones et les absolus. Comme tous les simples et les forts, il se dénonce dès lors un primitif, c'est-à-dire un esprit renouvelant la loi de beauté. Il n'est pas d'autre sens à la primitivité; elle s'applique aussi bien à l'état de connaissance avancée qu'à la période ingénue de formation. Elle se mesure à l'apport de sève vierge qui étend et diversifie les aspects de l'art. Meunier suscita une forme d'émotion nouvelle; il mérita ainsi de figurer entre les deux maîtres qui assumèrent le plus intensément l'intellectualité de la fin du siècle, Puvis, par le rêve infini des âges, Rodin, par le paroxysme nerveux de la passionnalité. »

Les précédentes critiques apportent quelques tempéraments à ces conclusions d'apothéose. Il faut craindre de compromettre les renommées les plus admirables en les exagérant. Je ne crois pas à la Trinité Puvis-Meunier-Rodin.

L'œuvre de Constantin Meunier restera comme un monument auguste de la pensée à jamais infinie penchée sur un instant de l'histoire humaine. Mais pourquoi comparer son effort à la grande synthèse légendaire, si passionnément désintéressée, si noblement, si sincèrement, si joyeusement humaine de Puvis de Chavannes? Quant à Rodin, il s'évade hors de tous les siècles, interprète tout-puissant des passions éternelles.

Meunier a, peut-on dire, un pied dans le temps. Mais, par la comparaison même qu'il nous impose avec les types humains d'autres temps, il nous renseigne, selon l'observation d'Eugène Carrière, « sur la continuité de notre être dans l'univers : c'est l'histoire de l'homme et de la terre que nous dit l'âme tendre et admirative de Constantin Meunier, sa passion pour la nature humaine consciente de son action, de sa souffrance, de son amour ».

Il est — et ce trait désigne l'acte suprême en art — le créateur d'une figure, d'un type. Millet, peintre, n'a point séparé son paysan de la terre; elle est lui comme il est elle, et le grand artiste nous montre l'unité de deux forces élémentaires. Meunier, statuaire, a osé l'effigie unique et il a dressé dans l'air son Ouvrier. La sincérité de son réalisme, la patience et l'assiduité de ses observations, les dons aussi qu'il apportait l'ont conduit à la grande synthèse. Son Travailleur, d'une vérité à la fois générale et du lieu et de l'heure, beau d'une splendeur douloureuse et ferme, est le légitime frère des plus grandes créations de l'art, dans toutes les époques.

CHARLES MORICE.

POÈME

—

L'ambre, le seigle mûr, le miel plein de lumière
Dont le gâteau ressemble aux grottes de Fingal,
Comparés aux cheveux dont mon amie est fière
N'offrent pas un éclat égal.

Que mon amie heureuse auprès de moi s'endorme,
Je ne puis me lasser de voir dans son sommeil
Ses cheveux répandus faire à sa blanche forme
Un large berceau de soleil.

Quand, au creux de son bras plié devant sa joue,
Elle a patiemment peigné leur écheveau,
Elle renverse un peu la tête et les secoue
Comme des torches sur sa peau.

Son buste nu frissonne en sentant leur caresse :
Elle est à son miroir, debout; ils sont si longs
Que leur dernière boucle expire avec mollesse
Sur les roses de ses talons.

CHARLES GUÉRIN.

ÉTUDES D'HISTOIRE ROMANTIQUE

—

LES DERNIERS JOURS D'ALOYSIUS BERTRAND

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

—

I

Il venait de Dijon qu'il aimait « comme l'enfant aime sa nourrice », quoiqu'il ne fût pas dijonnais de naissance.

Il était né, le 20 avril 1807, d'un père lorrain (1) et d'une mère piémontaise (2), à Céva, petite ville située au seuil des Alpes liguriennes, qui était alors sous-préfecture du département français de Montenotte.

Mais il n'avait pas eu le temps de subir l'influence du ciel d'Italie sous lequel il avait vu le jour, puisqu'il avait neuf ans à peine quand ses parents vinrent se fixer en Bourgogne (3), et c'est plutôt, à mon avis, dans le sang de Laurine-Marie Davico, sa mère, qu'il avait dû puiser l'amour de l'art qui le tourmenta jusqu'au tombeau (4). Cet amour était effectivement

(1) Né à Sarcy (Meuse) le 22 juillet 1768, Georges Bertrand s'engagea le 7 mai 1785 dans le régiment des dragons d'Orléans et, de 1793 à 1798, fit constamment campagne aux armées du Rhin, de Moselle, du Nord, de Sambre-et-Meuse. Le 21 juin 1796 il fut nommé adjudant. Blessé grièvement devant l'ennemi, il fut incorcoporé comme maréchal-des-logis dans la compagnie de gendarmerie de la Côte d'Or, le 3 mai 1798, avec résidence à Montbard. C'est de là que, le 17 juin 1805, il fut envoyé comme lieutenant de gendarmerie à Ceva, petite ville située à 109 kilometres de Turin. Un an après, le 3 juin 1806, il épousait Claire-Laure ou Laurine-Marie Davico, née le 2 août 1792, de Jacques ou Giacomo Davico, veuf depuis le 6 décembre 1798.

(2) Les Davico comptent parmi les familles les plus anciennes et les plus considérées de Céva. Bartholomeo Davico signait aux statuts de Céva en 1557 et Giacomo, d'abord *syndaco*, fonction qui correspond à celle de maire en France, était demeuré à ce poste sous la domination impériale.

(3) Le père de Bertrand avait été nommé le 3 septembre 1814 commandant de la gendarmerie des Landes et mis à la retraite le 15 décembre 1815. C'est alors qu'il vint s'établir à Dijon auprès de sa fille Denise, qu'il avait confiée à l'une de ses sœurs peu de temps après son mariage. Il mourut le 27 février 1828.

(4) J'emprunte ces renseignements à la substantielle et copieuse notice publiée sur Louis Bertrand par M. Henri Chabeuf dans les Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon, pour les années 1888-1889.

inné en lui. On n'est pas artiste au point où il le fut dès la vingtième année, si l'on n'en a pas reçu le don en naissant, et il serait facile d'établir que dans la prose rythmée de Louis Bertrand on ne trouve aucune des qualités foncières du tempérament bourguignon. Consultez la liste des écrivains qui sont nés dans la Côte d'Or, du XVIIe au XIXe siècle; ils brillent principalement par la pompe, l'éloquence et l'emphase. Je ne vois que le président de Brosses qui ait rompu avec la chaîne traditionnelle dont Crébillon est en quelque sorte l'anneau central et Bossuet et Lacordaire les deux extrémités chronologiques. Encore y a-t-il dans les *Lettres sur l'Italie* et dans les autres travaux littéraires du président ce quelque chose de franc, de sain, de « généreux », qui caractérise la race et les vins du crû !...

Enfin, s'il est vrai que l'auteur de *Gaspard de la Nuit* préférât, en fait de peinture, un Breughel à un Watteau, un Albert Durer à un Delacroix, et en fait de dessin une eau-forte de Rembrandt ou de Callot à toutes les pochades de Charlet et à toutes les vignettes de Tony Johannot, cela prouve jusqu'à l'évidence qu'il n'avait point pris de leçons à l'Ecole des Beaux-arts de sa ville adoptive.

Et qu'on n'objecte pas que dans son livre il a reconstitué d'une façon saisissante le Dijon du moyen-âge. Ces sortes de reconstitutions dont je suis loin de nier le mérite et l'intérêt, se font avec beaucoup moins de science et d'intuition qu'elles n'en ont l'air. Il suffit de bien connaître son histoire locale, d'avoir un bon plan sous les yeux et d'être un bon poète, pour élever à leur place primitive, dans le ciel dévasté par les révolutions ou par les ans, les tours crénelées et les flèches gothiques à qui telle ville devait autrefois sa silhouette originale.

Or, Bertrand avait sous la main tous les documents nécessaires quand il entreprit de rebâtir sur le papier la vieille ville des ducs de Bourgogne, et de plus il était poète, si c'est être poète, comme il le disait lui-même, que d'être toujours à la recherche de l'art, de tout lui subordonner, les idées et les sentiments, et de ne voir les choses que sous le côté pittoresque.

J'ajoute qu'il avait, en 1834-36, quand il acheva de brosser le panorama de Dijon, un modèle incomparable dans les des-

criptions de Paris qui servent de décor à *Notre-Dame*, et qu'il s'en inspira visiblement... Qui sait même si ce n'est pas à cause de cela qu'au moment de mourir il manifesta l'intention de retrancher de son livre cette première préface, qui est, en effet, un hors-d'œuvre (1).

On s'est demandé pourquoi, avec les dons poétiques qu'il avait reçus de la nature, il n'avait pas écrit son *Gaspard de la Nuit* en vers, au lieu de l'écrire en prose. Le fait est que la matière subtile et courte du *Maçon*, de *l'Ecolier de Leyde*, de *la Viole de Gamba*, des *Deux Juifs*, de *la Messe de Minuit*, etc., aurait très bien pu tenir, sinon dans le cadre un peu étroit du sonnet, au moins dans le cadre plus élastique de la ballade... Sans compter que les petits vers que nous avons de lui sont d'un ouvrier qui, avec un peu plus d'exercice, aurait fini par acquérir une véritable maîtrise dans l'art de ciseler l'octave ou l'alexandrin. Mais à quoi bon discuter là-dessus, et qu'importe l'instrument dont on joue, quand on en joue bien? Si Chateaubriand, qui rimait, lui aussi, avait ses raisons pour écrire ses poèmes en prose, Louis Bertrand — *si parva licet!* — avait aussi les siennes, lorsqu'en 1826 ou 1827, tout en composant des vers pour sa mie, il se décida à couler sa pensée artistique dans le moule vulgaire de la prose. Et la meilleure raison, pour ne pas dire la seule, qu'il nous ait donnée, on la trouvera plus loin dans le corps d'une lettre qu'il écrivait à David d'Angers le 18 septembre 1837. Il voulait essayer de créer dans *Gaspard de la Nuit* un nouveau genre de prose.

Il avait donc conscience de sa valeur. Malheureusement, on avait oublié de l'armer pour les luttes de la vie, et le rêve obstiné n'a jamais pu nourrir son homme.

II

Agrégé, en sortant du Collège Royal, à la Société d'Etudes de Dijon qui le mit en rapports avec les esprits les plus distingués de la ville, Louis Bertrand débuta, en 1828, dans le journal *le Provincial*, entre un jeune poète du nom de Charles Brugnot, qui mourut trois ans après d'une maladie de poitrine, et Th. Foisset, dont je n'ai pas à rappeler ici la belle carrière à travers les deux *Correspondant*.

(1) Voir plus loin sa dernière lettre à David d'Angers.

Le Provincial, qui paraissait trois jours par semaine, était une manière de *Globe* catholique dont les ambitions étaient pour le moins aussi hautes que celles du journal de Dubois et de Pierre Leroux (1). C'est ainsi qu'il avait pris comme sous-titre ces mots qui disparurent dès le second numéro sous les quolibets de ses confrères : *Dédié aux 86 départements!* Mais pour remplir le programme qu'il s'était tracé, il avait besoin de trois choses indispensables : une direction forte et unique, un peu plus d'argent et beaucoup plus de lecteurs. Or, ces trois choses lui firent défaut presque immédiatement. D'abord ce fut Th. Foisset qui dut l'abandonner du jour au lendemain, par suite de sa nomination de juge-auditeur au tribunal de Louhans, puis ce fut Louis Bertrand qui passa la gérance à Ch. Brugnot, pour cauce d'incapacité sans doute ; enfin le journal ne tirait qu'à un nombre restreint d'exemplaires, en dépit du talent de ses rédacteurs et des encouragements qui lui étaient prodigués par les chefs de l'école romantique (2). Car j'ai oublié de dire qu'il avait, dès le premier jour, pris la défense des idées littéraires nouvelles. Tant et si bien qu'après six mois d'une lutte héroïque *le Provincial* fut obligé de cesser sa publication.

Mais Louis Bertrand, qui l'avait inondé de ses vers et de sa prose, n'y avait pas perdu tout à fait son temps. Non seulement il avait appris son métier d'écrivain, mais il s'était fait à Paris de bonnes et chaudes amitiés. Je citerai entre autres

(1) La collection du *Provincial* est extrêmement recherchée. Il en existe un exemplaire à la Bibliothèque nationale, mais il est incomplet et c'est vraiment dommage, car *le Provincial* est un des rares journaux de province qui intéressent l'histoire littéraire du temps.

(2) Parmi les rédacteurs du *Provincial* je citerai, en dehors de Th. Foisset, qui rédigea le prospectus, de Louis Bertrand et de Ch. Brugnot : Sylvestre et François Foisset, Maillard de Chambure, Joseph Bard, Fornoron, professeur de rhétorique au collège de Troyes, l'abbé Bautain, alors professeur de philosophie à la Faculté des Lettres de Strasbourg, Antoine de Latour, qui était élève de l'Ecole normale, Charles Rabou, le baron d'Eckstein et peut-être Edgar Quinet qui débutait. Foisset avait également sollicité la collaboration de Lacordaire avec qui il devait rester lié toute la vie, mais le futur rédacteur de *l'Avenir* trouvait en 1827 qu'un journal était « une affaire inique ».

Charles Nodier fut un des premiers à encourager *le Provincial*. Victor Hugo écrivit le 25 juillet à Charles Brugnot pour féliciter les fondateurs de cette vaillante feuille de se soustraire au despotisme de Paris, « La France, disait-il, est un pays défaillant et appauvri, Paris est une ville pléthorique. » — Le 15 août, paraissait en tête de la première page une lettre de Chateaubriand dans laquelle, après avoir loué *le Provincial* de ne pas dédaigner le passé, de ne pas calomnier le présent et de mettre son espérance dans l'avenir, il ajoutait : « L'amour du passé est une piété, une vertu, c'est le passé qui nous a faits, malheur à qui ne s'y intéresse pas et honte à qui le méprise. »

celle de Victor Hugo à qui il avait dédié sa pimpante *Chanson du pèlerin qui heurte pendant la nuit sombre et pluvieuse à l'huis d'un chastel*, avec cette dédicace qui sentait son moyen âge : *Au gentil et gracieux trouvère de Lutèce, Victor Hugo.* Je citerai encore celle de Charles Nodier, dont il avait inscrit le nom en tête de la variété intitulée : *le Clair de lune*; celle d'Emile Deschamps, qui avait reçu la dédicace de ses *Lavandières*, enfin celle de Louis Boulanger dont *le Provincial* avait salué, à son apparition, la belle lithographie de *la Ronde du Sabbat.*

Justement ce fut Boulanger qui se chargea d'introduire Louis Bertrand dans le salon de l'Arsenal, quand il vint tenter la fortune à Paris, vers la fin de l'année 1828. Et le hasard voulut que ce jour-là notre Gaspard rencontrât chez Nodier les deux poètes qui devaient quinze ans plus tard se faire les éditeurs de son œuvre. J'ai nommé Victor Pavie et Sainte-Beuve. Ce dernier même, évoquant, en 1848, le souvenir de cette soirée mémorable, nous a tracé avec sa précision habituelle un petit portrait de Bertrand qui a sa place marquée ici, car il est bon que nous fassions enfin connaissance avec son masque :

Il ne nous parut pas, dit Sainte-Beuve, tout à fait tel que lui-même s'est plu, dans son *Gaspard de la nuit*, à se profiler par manière de caricature... Nous vîmes simplement alors un grand et maigre jeune homme de vingt et un ans, au teint jaune et brun, aux petits yeux noirs très vifs, à la physionomie narquoise et fine sans doute, un peu chafouine peut être, au long rire silencieux. Il semblait timide ou plutôt sauvage. Nous le connaissions à l'avance, et nous crûmes d'abord l'avoir apprivoisé. Il nous récita, sans trop se faire prier, et d'une voix sautillante quelques-unes de ces petites ballades en prose, dont le couplet ou le verset exact simulait assez bien la cadence d'un rythme : on en a eu l'application, depuis, dans le livre traduit des *Pélerin polonais* et dans *les Paroles d'un croyant*. Bertrand nous récita, entre autres, la petite drôlerie gothique (intitulée *le Maçon*) laquelle se grava à l'instant dans nos mémoires...

Ecoutons maintenant Victor Pavie, nous verrons que son témoignage s'accorde de tous points avec celui de Sainte-Beuve:

Ses allures gauches, sa mise incorrecte et naïve, son défaut d'équilibre et d'aplomb trahissaient l'échappé de province. On devinait le poète au feu mal contenu de ses regards errants et timides...., quant

à l'expression de sa physionomie, où je ne sais quel dilettantisme exalté se combinait avec une taciturnité un peu sauvage, il n'était que trop facile d'y reconnaître une de ces victimes de l'idéal et du caprice qui, chassées du terroir par des incompatibilités de race, s'en vont chercher fortune ou misère à Paris. On lisait ce soir-là. Quand arriva son tour, il tira de sa poche et lut — moins qu'il ne récita — une manière de ballade dans le goût pittoresque de l'école, ciselée comme une coupe, coloriée comme un vitrail dont les rimes tintaient comme les notes du carillon de Bruges. Ceux qui survivent n'ont pas oublié après trente ans l'effet que produisait, sous le chevrotement de sa voix grêle, le retour périodique de ces deux vers :

L'on entendait le soir sonner les cloches
Du gothique couvent de Saint-Pierre de Loches.

La leçon récitée, il se dissimula tout honteux dans l'embrasure d'une fenêtre, où Sainte-Beuve le recueillit et le détermina. Nodier ne le revit plus, Boulanger pas davantage.

Je crois que Pavie exagère; il est inadmissible qu'une fois sacré à l'Arsenal Bertrand n'ait pas fréquenté, au moins pendant quelque temps, la société si liante du Cénacle de Joseph Delorme. Qu'aurait-il fait à Paris, du mois de janvier 1829 au mois d'avril 1830 — date où il reprit le chemin de Dijon — s'il n'avait cultivé ceux qui, après l'avoir encouragé de loin, ne demandaient qu'à lui être utiles? Je sais bien qu'il était musard de sa nature et que son plus grand plaisir était déjà de caresser, de promener son rêve dans la solitude bruyante des rues de Paris, — et son rêve n'était autre que son *Gaspard* qui chantait en lui sa ballade sempiternelle! — mais il est certain qu'il se montra en 1829 chez Emile Deschamps et chez Victor Hugo, et qu'en 1830 il vit Sainte-Beuve puisqu'en débarquant à Dijon il avait dans sa poche un exemplaire des *Consolations* avec cette dédicace : *A mon ami Bertrand!* Et de quoi vécut-il durant les quinze mois de son premier séjour à Paris? Si l'on s'en rapporte à la légende, il aurait rédigé le feuilleton théâtral d'un journal quelconque, ou, à défaut du feuilleton, les échos des théâtres. La légende doit avoir un certain fondement, car à cette époque il semble avoir voulu orienter sa vie de ce côté, et nous le verrons, en 1832, essuyer au théâtre de Dijon un four « carabiné » — c'est le cas de le dire — avec un vaudeville en un acte intitulé : *le Sous-lieutenant de hussards!* Qui sait même si ce n'est pas au spectacle de *Christine*, drame

à grand orchestre de Dumas auquel il assista la veille de son départ pour la Bourgogne, qu'il conçut la première idée du drame-ballade qu'il présenta vers 1835 au théâtre de la Porte-Saint-Martin (1).

Quoi qu'il en soit, on peut être sûr que, s'il avait pu vivre de sa plume à Paris, il n'aurait pas été tenter de nouveau la fortune à Dijon!... Disons tout de suite qu'elle lui fut tout aussi contraire que lorsqu'il débuta au *Provincial*. D'abord, c'est à peine si son ancien camarade Charles Brugnot le reconnut — peut-être parce que Bertrand voulut s'en faire accroire en enjolivant ses souvenirs de Paris — peut-être aussi parce que Brugnot, qui se mourait de la poitrine (2), était de sa nature un peu jaloux. Ensuite il eut le malheur de faire de la politique militante, et chacun sait qu'en province elle vous attire plus de désagréments que de faveurs. Bertrand s'en aperçut dans deux circonstances assez proches l'une de l'autre. Après avoir été obligé de croiser le fer pour un article plus ou moins vif du *Pàtriote de la Côte d'Or*, il fut peu à peu lâché par le Comité directeur de cette feuille, qui était incapable d'apprécier sa littérature, et de fil en aiguille il démissionna un beau matin, jurant comme l'oiseau de la fable qu'on ne l'y prendrait plus.

(1) *Christine*, de Dumas, fut représentée à l'Odéon le 30 mars et obtint un grand succès. Boulay-Paty, qui assistait à la première représentation, en fit le compte-rendu suivant dans une lettre adressée à un sien cousin, le poète Eugène Lambert, le 20 avril 1830 :

« La Christine de Dumas attire du monde à l'Odéon. Dumas avait voulu resserrer dans une seule pièce en 7 actes la trilogie des anciens. Cet essai ne lui a pas entièrement réussi, et dès la 2e représentation il a cru devoir retrancher l'épilogue ; moi, je ne l'aurais pas fait, car j'y trouvais des beautés. J'assistais à la 1re représentation. L'immense salle de l'Odéon ne pouvait contenir la foule. Malgré des sifflets, la pièce, soutenue par les romantiques, a eu un succès brillant qui continue. Tu auras lu dans les journaux la marche de la pièce, je ne te la rappellerai pas : suivant moi le style est beaucoup trop imité de celui d'Hugo, le prologue et les trois premiers actes sont vides d'action et d'intérêt. A la fin du 4e acte, la scène entre Monaldeschi et Sentinelle, dont l'idée appartient à Gœthe, est vive et pressante, et cela ne cesse pas d'aller très bien jusqu'à la fin. Aussi les deux derniers actes ont-ils fait le triomphe de la pièce. Je crois que réduite à trois elle eût produit un effet puissant. On a saisi avec chaleur, au 1er acte, une allusion à Hugo, lorsque le jeune homme arrivé à Stockholm parle d'un drame nouveau de Corneille et que l'Académie siffle au Théâtre Français. Les *Horaces* ont l'air absolument de couvrir le mot *Hernani*. Ce passage est politique, mais c'est un hors-d'œuvre et je n'aime pas cela. Et puis la pensée première, m'a dit Hugo, est prise dans *Marion Delorme*, Dumas a le défaut de piller un peu... » (*Lettre inédite.*)

(2) Jean-Baptiste-Charles Brugnot, qui était né à Painblanc, arrondissement de Beaune, le 17 octobre 1798, mourut le 11 septembre 1831. Il a laissé un recueil de poésies qui fut publié en 1833 par sa veuve avec une préface de Th. Foisset. Sainte-Beuve appréciait beaucoup son talent et en a parlé en différents endroits avec une réelle sympathie.

III

Ceci se passait au mois de novembre 1832. Dès le mois suivant, quand il se fut rendu compte que le terrain à Dijon se dérobait complètement sous ses pieds, Louis Bertrand reprit la diligence de Paris, et, afin de bien marquer que cette fois c'était sans esprit de retour, sa mère et sa sœur le rejoignirent bientôt — pour leur malheur à tous. Par quelle grâce d'état, en effet, le rêveur incorrigible, le ciseleur de coques de noix qu'était ce pauvre Gaspard aurait-il pu, du jour au lendemain, devenir un homme pratique et pourvoir non seulement à ses propres besoins, mais encore à l'entretien de ces deux créatures de Dieu qui croyaient aveuglément à son génie? Ils étaient à peine installés tant bien que mal dans un petit hôtel de la rue Notre-Dame-des-Victoires, que la misère s'abattit sur eux.

Le 29 septembre 1833, Bertrand écrivait la lettre suivante à Antoine de Latour, qu'il avait connu au Collège royal de Dijon:

Mon cher de Latour,

Tu as été si bon pour moi qu'il faut que je t'ouvre mon âme. Si ce n'était toi, qui soulagerait ma détresse, qui aurait pitié du poète malheureux, du poète mendiant, toujours au même échelon, suspendu sur un abîme qui se creuse chaque fois davantage à mes yeux ? Encore si j'étais seul, si je n'avais qu'une vie ! il [y] aurait longtemps que j'aurais brisé ma tête contre les barreaux de ma prison. Mais ma mère et ma sœur sont arrivées à Paris après avoir vendu pour faire le voyage le peu de meubles qu'elles possédaient, toutes leurs ressources sont épuisées, moi, je suis tombé dans un marasme qui me ronge le foie, qui m'abêtit, qui me tue lentement comme l'*aqua tofana*. Si je te disais que je suis au point de n'avoir bientôt plus de chaussures, que ma redingote est usée, je t'apprendrais là le dernier de mes soucis : ma mère et ma sœur manquent de tout dans une mansarde de l'hôtel des Etats-Unis qui n'est pas payée. Qu'est-ce pour toi qu'une soixantaine de francs (mon Dieu, à quelle humiliation le malheur me contraint !) Quelques pièces d'argent dans une bourse, pour nous c'est un mois de loyer, c'est du pain !

Et je te dois déjà cinquante francs ! J'en pleure de rage.

Mon camarade de collège ! ! !

Je cherche une place de correcteur d'épreuves dans une imprimerie.

Ton ami

LUDOVIC BERTRAND.

Hôtel des Etats-Unis, rue Notre-Dame-des-Victoires (1).

(1) Lettre inédite communiquée par M. J. Dumas, de Saint-Etienne.

Antoine de Latour, qui était alors précepteur du duc de Montpensier, jouissait d'un grand crédit de par ces fonctions, mais il ressemblait à la plupart des hommes en place qui aiment mieux obliger les gens heureux que ceux qui besognent et qui peinent. Lié avec presque tous les poètes et les littérateurs du temps, poète et littérateur lui-même, j'en sais une bonne demi-douzaine, à commencer par Guttinguer, à qui il avait fait donner le ruban rouge (1), mais je doute qu'il ait été d'un grand secours à son camarade de Dijon.

En tout cas ce n'est pas à lui que Bertrand s'adressa dans la suite. Aussi bien semble-t-il avoir gagné à peu près sa vie jusqu'en 1837. A quel métier ? peut-être comme prote d'imprimerie, puisque nous venons de voir qu'il cherchait du travail de ce côté. Sainte-Beuve prétend qu'il écrivit dans une quantité de petits journaux oubliés et qu'il fut un moment secrétaire du baron Rœderer qui connaissait de longue main sa famille. Mais il n'était pas homme à s'assujettir à un travail régulier, et je pense qu'il faussa bientôt compagnie au baron Rœderer pour courir librement après les Muses. Sans compter que l'éditeur Renduel ne dut pas être étranger à cette résolution funeste, car je n'ai pas dit encore que Bertrand avait passé, vers 1835, un traité avec lui pour l'impression de son *Gaspard*. Comment cela s'était-il fait ? Je suppose que Renduel avait entendu parler de cet ouvrage par Sainte-Beuve. N'est-ce pas chez ce dernier, dans sa chambre de l'hôtel Rohan, que Bertrand était entré un beau jour mystérieusement, portant sous son bras le manuscrit de ses fameuses « bambochades », et n'est-ce pas Sainte-Beuve qui, peu de temps après, recevant la visite de Victor Pavie et de David d'Angers, leur avait lu *le Maçon*, *Harlem*, *Padre*, *Pugnaccio*, *l'Alchimiste*, et autres fantaisies à la manière de Callot ?

Mais que ce soit par Sainte-Beuve ou par un autre que Renduel ait été prévenu en faveur de *Gaspard de la Nuit*, ce qu'il y a de sûr c'est qu'il avait été séduit, lui aussi, par la

(1) Il écrivait en 1837 à Guttinguer :... J'ai vu M. Salvandy à qui j'ai beaucoup parlé de vous. Je l'ai amené sur le terrain que vous savez. Il m'a répondu que c'était toujours son plus vif désir et que cela serait pour le jour de l'an. Je vous réponds que je ne lui laisserai point oublier sa parole. Il a pour vous beaucoup d'estime qu'il répartit également sur votre personne et sur votre talent. C'est bien à lui d'avoir compris qu'on ne peut guère séparer l'un de l'autre. » (Lettre inédite.)— Guttinguer fut décoré le 29 avril 1838, à l'occasion de la fête du roi que l'on célébrait le 1er mai.

couleur et le rythme de ces petits poèmes en prose, et que, de peur de les perdre, il avait payé cent cinquante francs — versés d'avance, s'il vous plaît ! — le droit de les éditer (1).

Cent cinquante francs ! C'est le Pérou pour quelqu'un dont la bourse est aussi plate que le ventre. Et je vois d'ici notre Aloysius — car depuis qu'il avait traité avec Renduel, Bertrand trouvait que son prénom de Louis, voire de Ludovic, ne rendait pas un son suffisamment romantique — je vois d'ici notre Aloysius friser sa barbe « nazaréenne » et monter d'un pas léger l'escalier de Célestine. Qui cela ? Célestine, me direz-vous. Mais Célestine, celle à qui Aloysius avait donné son cœur. Pourquoi n'aurait-il pas aimé tout comme un autre ? Est-ce que l'amour a jamais été le privilège exclusif du riche, et le cœur du poète ne recèle t-il pas des trésors de tendresse ? Célestine, je le dis tout de suite, n'était pas la première femme à qui Bertrand eût déclaré sa flamme. Du temps qu'il était au *Provincial*, il s'était énamouré d'une jeune Dijonnaise qui ne semble pas l'avoir payé longtemps de retour, si l'on s'en rapporte à la pièce de vers suivante qui a échappé à Sainte-Beuve :

REGRETS

Lorsque, rêvant d'amour, dans l'oubli de la vie,
Nos bras s'entrelaçaient, ma main prenait ta main,

(1) Voici le projet de contrat entièrement de la main de Louis Bertrand, avec ratures, corrections, sans date ni signature qui fut trouvé dans son portefeuille, après sa mort :

« Entre les soussignés : M. Eugène Renduel, libraire-éditeur, rue des Grands-Augustins nº 22, à Paris. Et M. Louis Bertrand, demeurant rue des Fossés-du-Temple nº 16, aussi à Paris ; il a eté convenu ce qui suit :

« 1º M. Louis Bertrand vend à M. Eugène Renduel, pour la somme de (un pâté d'encre recouvre le chiffre qui paraît être 150 fr.) la première édition d'un ouvrage intitulé : *Gaspard de la Nuit : fantaisies à la manière de Rembrandt et de Callot.*

« 2º Ladite édition sera faite dans le format in-8º *et tirée à huit cents exemplaires.* Les cinq cents premiers exemplaires porteront le titre de *Gaspard de la Nuit*, etc., énoncé ci-dessus à l'article 1er et les *trois cents autres* paraîtront sous le titre de *Keepsake fantastique* (cette particularité était inconnue jusqu'à ce jour).

« 3º Ladite édition sera comptée comme épuisée au 1er janvier 1838 et à cette époque M. Louis Bertrand rentrera dans la propriété de son ouvrage.

« 4º M. Renduel donnera, outre le prix convenu, à M. Louis Bertrand, quinze exemplaires du premier tirage et six du second.

« Par le présent traité M. Eugène Renduel reconnaît avoir reçu le manuscrit de l'ouvrage en question, et M. Louis Bertrand déclare donner pleine et entière quittance de la somme stipulée à l'article 1er.

« Fait double à Paris, le... »

Au bas de la seconde page, en travers, on lit :
« Refaire une table nouvelle pour Renduel.
« Faire les notes.
« Et voir pour le traité. »

(Communiqué par M. J. Dumas.)

Oh ! qui m'eût dit alors qu'à mes baisers ravie
Tu me fuirais le lendemain !

Ils ne reviendront plus, et faut-il te l'écrire !
Ces jours sitôt passés et passés à jamais,
Ces jours purs et sereins, tes baisers, ton sourire.
Et jusqu'à tes pleurs que j'aimais !

Alors, jeunes tous deux et sans inquiétude,
Et goûtant du plaisir le charme empoisonneur,
Ensemble nous cherchions l'ombre et la solitude
Pour y cacher notre bonheur.

Et maintenant, combien il fut court ce beau songe !
Et maintenant, hélas ! séparés pour toujours,
Ce doux bonheur n'est plus qu'un aimable mensonge
Qui caressa nos premiers jours.

(20 juin 1828.)

Bertrand fut-il plus heureux avec Célestine ? Je voudrais le croire, car l'amour eût versé dans son calice d'amertume quelques gouttes de miel, mais les lignes que voici nous font craindre le contraire :

(Sans date.)

O mon ange, je ne peux plus vivre sans toi, viens, fuyons ensemble, allons cacher nos deux vies loin de l'œil des méchans dans quelque recoin ignoré de la terre, où le monde nous oubliera et où nous oublierons le monde. — Non, je ne conçois pas de bonheur possible sans toi, sans tes caresses, sans tes soins, sans ta présence à tous les instans de mes jours. Finissons-en, ma Célestine, ou je le sens au bouillement de mon cœur, je me porterai à quelque acte de frénésie ; as-tu quelquefois songé à l'avenir, dis ? Suis-je pour toi lié à toutes tes espérances comme toi à toutes les miennes ? Suis-je aimé seulement la dixième partie de ce que j'aime ? Ah ! écris-moi, écris-moi, apaise-moi. J'ai le délire. Ecris-moi, tes lettres sont pour moi la rosée après les feux des jours brulans d'été, le rayon de soleil qu'entrevoit le prisonnier dans son cachot, le retour du printemps qui doit guérir le malade.

Célestine ! ma Célestine ! nom divin, nom sacré et pur comme le ciel ! nom qui renferme pour moi toutes les joies, toutes les ivresses, tous les enchantements ! Célestine, tu es un ange, descends dans ma vie ; je te bénis, je t'implore, je répans mon âme à tes pieds. Ton indifférence, et je tombe parmi les damnés ! ton amour, et le ciel n'est pas assez vaste pour ma gloire et mon bonheur !

LUDOVIC (1).

(1) Pièce inédite, communiquée par M. J. Dumas.

Ces lignes enflammées ne sont pas datées dans le manuscrit original, mais elles doivent être à peu près de la même époques que la page sentimentale que Bertrand a publiée sous la date du 12 mai 1836, au sixième livre de *Gaspard de la Nuit*:

Oh ma jeunesse! tes joies ont été glacées par les baisers du temps, mais tes douleurs ont survécu au temps qu'elles ont étouffé sur leur sein.

Et vous qui avez parfilé la soie de ma vie, ô femmes ! s'il y a eu dans mon roman d'amour quelqu'un de trompeur, ce n'est pas moi, quelqu'un de trompé, ce n'est pas vous !

Hélas! l'amour est un oiseau qui ne se laisse guère prendre qu'à certain miroir. Eût-il eu vingt fois de plus talent, Bertrand ne payait pas assez de mine avec son linge douteux, ses souliers éculés et sa redingote râpée, pour retenir bien longtemps les Célestines de ce monde sous le charme de sa parole... Et c'est évidemment son aspect misérable qui le faisait fuir ceux-là mêmes qui auraient pu l'aider. Croirait-on, par exemple, qu'il ne revit jamais Sainte-Beuve, malgré les nombreux témoignages d'amitié qu'il en avait reçus ! Il n'y a qu'un homme à qui il ait osé se confier jusqu'au bout, non sans s'être fait violence au début, c'est David d'Angers. Nous verrons que le grand artiste ne trompa point sa confiance. David, qui ne l'appelait que « le Maçon » depuis le jour où Sainte-Beuve lui avait lu cette page de *Gaspard*, avait rencontré Bertrand pour la première et pour la dernière fois chez Renduel, le jour même où il avait traité avec cet éditeur. Et il se demandait ce qu'il était devenu, quand il l'apprit par la lettre suivante :

Paris, le 18 septembre 1837.

Monsieur,

Si vous avez oublié le jeune poète qui signe son nom au bas de cette lettre, il n'a pas oublié, lui, avec quelle bonté vous lui avez offert, il y a dix-huit mois, votre amitié. Hélas!. vous ne saviez pas, lorsqu'un soir vous me serriez si chaleureusement la main chez le libraire Eugène Renduel, et lorsque, quelques jours après, vous daigniez monter chez ma mère, demandant, moi sorti, à me voir, non, vous ne saviez pas à quels combats ma douloureuse existence était alors livrée. J'eus honte de vous laisser deviner les souffrances de mon intérieur, et, courbant le front devant une nécessité impitoyable, j'ajournai les relations d'une amitié qui m'eût été bien chère au temps où un peu de gloire aurait absous mon honnête pauvreté.

Vous dûtes me reprocher un grave oubli, ou m'accuser d'une profonde ignorance des égards sociaux. J'étais moins impoli que malheureux.

Eh bien ! Monsieur, les jours se sont écoulés, et mon jour n'est pas venu. Je ne suis encore que le ver qui dort dans sa chrysalide, attendant que le pied du passant l'écrase, ou qu'un rayon de soleil lui donne des ailes. *Gaspard de la Nuit*, ce livre de mes douces prédilections, où j'ai essayé de créer un nouveau genre de prose, attend le bon vouloir d'Eugène Renduel pour paraître enfin cet automne, et un drame à peu près reçu à la Porte-Saint-Martin, n'a guère la chance d'être joué que cet hyver. Comprenez, Monsieur, à l'effort que je fais aujourd'hui en vous écrivant ces détails, toute la fatalité de ma position. Un homme à qui je dois une centaine de francs s'est présenté chez moi ce matin pour me les réclamer avec une instance et une brutalité qui m'ont réduit au désespoir. Plongé dans une vie contemplative, cloîtré dans l'étude et dans l'art, isolé, inconnu à tous, c'est avec un serrement d'angoisse inexprimable qui refoule tout mon sang vers mon cœur, que je vous confie ma peine. Vous serait-il possible, Monsieur, de me prêter cette somme de cent francs qui vous seraient fidèlement rendus avant la fin de l'hyver? Ah ! Monsieur, l'intérêt que vous m'avez témoigné ne serait-il qu'une illusion, ou ne me serait-il plus permis de m'en souvenir !

Que vous dirai-je ici du Panthéon? Les magnifiques pierres qu'a sculptées votre ciseau sont une œuvre admirable d'artiste qui redira à la postérité une belle action de citoyen.

J'aurai l'honneur de venir vous remercier dès que j'aurai un peu renoué mon fuseau à ma quenouille, dès que j'aurai un peu secoué les ennuis qui m'assiègent dans ma retraite.

En attendant, je vous prie de croire à ma vive reconnaissance et à mon profond respect.

LOUIS BERTRAND.

Chez ma mère, rue de Beauce, 10, au Marais (1).

Quatre jours auparavant, le pauvre poète avait adressé à la reine Amélie un sonnet qui n'a pas été recueilli dans ses œuvres, mais dont on devine l'objet (2). Cet appel poétique à la charité de la reine aurait certainement été entendu, s'il lui avait été remis par le précepteur du duc de Montpensier, mais il est peu probable que Bertrand ait recouru dans la circonstance

(1) Lettre inédite, communiquée par M. C. Glinel.

(2) A la vente de la bibliothèque Proilly, en mars 1886, un exemplaire de la 1re édition de *Gaspard de la Nuit* auquel était joint ce sonnet autographe ainsi qu'un dizain manuscrit de Sainte-Beuve et le billet de sortie de Bertrand de l'Hôpital Saint-Antoine fut vendu 125 francs à un amateur inconnu.

aux bons offices de son ancien camarade Antoine de Latour. Sa demande demeura donc sans réponse, ou bien, si la reine y répondit, ce ne fut qu'après que David d'Angers l'eut tiré de ce mauvais pas.

Quant à ses espérances relatives au drame qu'il avait déposé à la Porte-Saint-Martin, elles allèrent rejoindre tous ses autres rêves envolés, et son *Gaspard de la Nuit*, qui devait paraître à l'automne de 1837, n'avait pas encore vu le jour au mois d'octobre 1840.

On connaît le sonnet savoureux qu'il adressa à cette époque à Renduel pour le rappeler à l'ordre.

Quand le raisin est mûr, par un ciel clair et doux,
Dès l'aube, à mi-coteau rit une foule étrange:
C'est qu'alors dans la vigne, et non plus dans la grange,
Maîtres et serviteurs, joyeux, s'assemblent tous.

A votre huis, clos encor, je heurte. Dormez-vous?
Le matin vous éveille, éveillant sa voix d'ange,
Mon compère, chacun en ce temps-ci vendange;
Nous avons une vigne — eh bien, vendangeons-nous!

Mon livre est cette vigne, où, présent de l'automne,
La grappe d'or attend pour couler dans la tonne,
Que le pressoir noueux crie enfin avec bruit.

J'invite mes voisins, convoqués sans trompettes,
A s'armer promptement de paniers, de serpettes.
Qu'ils tournent le feuillet; sous le pampre est le fruit.

(3 octobre 1840.)

Qu'attendait donc Renduel pour imprimer le livre de prédilection, le livre unique de ce malheureux? Je n'en sais rien, mais je m'en doute. Comme il avait laissé passer l'heure, il attendait peut-être qu'un événement quelconque ramenât l'attention du public sur l'auteur de *Gaspard de la Nuit*, qui avait eu le tort de se faire oublier. Cet événement ne devait pas se produire, ou plutôt si, il arriva peu de temps après, puisque Bertrand mourut au mois d'avril 1841. Mais déjà l'éditeur du romantisme avait consenti en principe à rétrocéder à Victor Pavie le manuscrit de *Gaspard* pour le prix qu'il l'avait payé. Cela ressort, en effet, — contrairement à ce qu'on a raconté — de la correspondance qui va suivre.

Le 11 mars 1841, Bertrand, qui était atteint de la phtisie, et avait, dès l'année 1839, passé six mois à l'hôpital Saint-An-

toine (1) entrait à l'hôpital Necker au moment où, sur la recommandation de David d'Angers, M. Villemain se disposait à lui accorder un secours de 300 francs et à le nommer ensuite bibliothécaire du château de Fontainebleau. Avez-vous remarqué que les secours de l'Etat, comme les carabiniers de l'opérette, arrivent presque toujours trop tard?

Quinze jours après, Bertrand écrivait à David d'Angers:

Mon cher monsieur David, mon père, mon ami.

Je soupire après vous comme le cerf du désert après les fraîches fontaines de la Bible. Un subit et violent dévoiement (pardonnez-moi l'expression) m'a jeté dans une si grande faiblesse que j'ai peine à soulever la couverture de mon lit pour me retourner. Si ma maigreur continue, je ne tarderai pas à ressembler au squelette de fer de Saint-Sulpice. Ah ! si j'avais seulement le tiers de l'embonpoint de l'écorché de Houdon! Le dévoiement a fait suspendre ou supprimer la potion stibicé — voilà où j'en suis, ô le plus indulgent des amis ! ô homme simple et antique dont le type ne se retrouve plus que dans Plutarque ou dans les marbres grecs et romains de votre atelier !

M. Bricheteau, qui s'était fait suppléer depuis quatre jours par son interne, était de retour ce matin dans la salle. Il m'a dit que vous étiez allé le voir, qu'il n'était point à Paris, quand vous avez déposé votre carte chez lui, et il m'a témoigné combien il regrettait que son absence l'eût privé de l'honneur de s'entretenir avec vous.

L'interne de la salle, qui est d'Angers, m'a demandé avec feu de vous être présenté. Il désire ardemment savoir le jour et l'heure où vous viendrez. — En résultat, votre démarche, je n'ai pas eu de peine à m'en apercevoir, a produit le meilleur effet, et m'a semblé à la fois engager son amour-propre comme médecin et stimuler son intérêt pour moi comme homme.

J'ai un pied et demi dans la fosse, mais je suis tranquille et résigné comme un malade en qui va s'éteignant la passion en même temps que la vie. Si je n'ai pas le traité de l'immortalité de l'âme sous mon oreiller, je l'ai là, dans mon cœur. — J'attends et je ne compte sur rien, je n'espère ni ne désespère trop. J'ai confiance complète en mon médecin. La Providence fasse le reste!

Il a fallu m'y prendre à plus de dix fois pour écrire cette lettre. Et maintenant voilà que je retombe exténué sur mon oreiller! Oh! que je suis exténué à fond!

(1) David d'Angers, dans une lettre à Sainte-Beuve écrite quelques jours après la mort de Bertrand, parle de l'hôpital de la Pitié, mais il doit se tromper, car on a le bulletin qui fut remis au poète à sa sortie de Saint-Antoine.

Tout à vous, c'est-à-dire tout un cœur reconnaissant et fidèle. Quant au corps, ne parlons pas de ces tristes lambeaux

L. BERTRAND.

Hôpital Necker, 24 mars 1841 (1).

Sur ces entrefaites David d'Angers tomba malade. A cette nouvelle, le pauvre Bertrand, qui savait tout ce que le grand statuaire avait fait pour lui, sentit les larmes lui monter aux yeux et lui adressa la lettre suivante :

Mon cher ami,

J'ai été profondément étonné et affligé d'apprendre que vous étiez malade et alité, lorsque je vous croyais occupé à vos beaux moules dans votre atelier, d'après quelques mots que m'avait dits ma mère. Eh ! comment ne seriez-vous point malade ! Votre amitié prodigue et ardente s'est consumée du matin au soir en démarches sans nombre, depuis quinze jours, pour un pauvre barbouilleur de papier que ses visions chagrines et son orgueil sauvage et insociable gitent au lit de Gilbert, qui était, lui parfois, un admirable poète ! — C'est à moi que vous devez vos souffrances ; à nul autre ! ô mon bienfaiteur, vous m'êtes trop dévoué ! Vous me prouvez trop votre intérêt! Vous m'accablez d'une dette qu'une longue vie ne pourra jamais acquitter et j'ai peut-être si peu de jours devant moi ! Si du moins je pouvais vous serrer la main, et joindre mes sollicitudes à celles de votre famille! Ce qui me tranquillise, c'est de savoir que les soins vous sont prodigués. Puissent mes vœux hâter votre complète guérison !

Me voilà sous l'influence d'un nouveau traitement : je subis en ce moment le lourd supplice de l'empoisonnement par l'opium, la tête me tombe des épaules, les oreilles me sifflent, la fièvre me dévore, et quand vous aurez lu ma lettre, vous saurez mieux que moi ce que j'ai mis. (Excusez les fautes d'orthographe dans cette lettre, comme dans les précédentes.) Je suis frappé de quasi imbécillité, et demain, si la potion de cette nuit est la suite de celle d'hier soir, demain je serai tout à fait imbécile. Je me soumets à tout. M. Bricheteau a l'air de mieux augurer de ce second traitement. Nous verrons, ou plutôt nous ne verrons rien. Les traitements héroïques ne sont pas heureux sur moi.

J'ajourne tout ce que j'aurais à vous dire concernant la proposition d'une maison de santé. Je suis trop faible pour vous transmettre par la plume mes nombreuses observations. Il faut d'abord, je crois, laisser le médecin épuiser sur moi toutes les ressources de la science. Je remettrai ensuite mon corps entre vos mains.

(1) Lettre inédite communiquée par M. J. Dumas.

Je vous serre, comme je vous aime,contre ce cœur tout plein de tendres et profonds sentiments pour vous.

L. BERTRAND (1).

Et comme cette lettre était demeurée sans réponse, il écrivait de nouveau à David, le 2 avril suivant :

Pour l'amour de Dieu, donnez-moi de vos nouvelles. Que je sache au moins que vous êtes en pleine voie de guérison, et qu'il n'y a pas eu de rechute. Enveloppez-vous bien de flanelle, et prenez garde au froid. — Votre silence m'inquiète et m'attriste à la fois dans la solitude où je suis.

Je suis dans les poisons les plus violens. C'est avec l'acide prussique qu'on me travaille maintenant ; ce matin, j'ai répondu comme un hébété au médecin, lui donnant les mots les uns pour les autres. J'ai bien de la peine à vous écrire ceci,et si je n'y mettais la plus grande attention, vous pourriez bien remarquer dans ma lettre plus d'une absence d'esprit. L'opium, la belladone, la jusquiame m'offusquent singulièrement le cerveau.

Je suis dans un moment de calme, mais il n'y a pas un quart d'heure que j'ai failli me trouver mal. Le vinaigre est venu heureusement à mon secours. C'est bientôt l'heure où les envies de vomir, produites par une tisane (émétisée) dite orangée, vont commencer à me soulever l'estomac terriblement et sans résultat, ce qui durera jusqu'à huit heures. Alors le supplice de la nuit. Une potion infernale qui me casse bras et jambes. Je l'ai étrennée la nuit dernière, et elle m'a ôté la moitié de mes forces. Le médecin veut sans doute m'affaiblir, me trouvant trop fort, pour que les syncopes amènent plus facilement une vomique.

Mes yeux se troublent et se remplissent d'éclairs. C'est assez, c'est trop.

Je vous serre la main comme au plus digne, au meilleur des hommes.

L. BERTRAND (2).

Qu'est-ce que je vous ai dit dans ma dernière lettre? Je l'ai complètement oublié.

Vos oranges étaient excellentes. Ma mère vous a-t-elle convenablement remercié de ma part?

Je voulais vous demander quelques livres ou une livraison ou deux de la *Revue de Paris*, si vous avez cela par exemple ; mais je ne sais pas comment je serai demain.

(1) Lettre inédite communiquée par M. J. Dumas.
(2) *Id.*

Hélas! chaque jour qui s'écoulait aggravait son état — ce qui ne l'empêchait pas de s'intéresser plus que jamais à l'impression de son *Gaspard de la Nuit*.

Quelques jours avant sa mort, il écrivait à David d'Angers :

Mon cher David, mon bienfaiteur,

Nous reverrons-nous? Je suis dans une crise que je crois la dernière. Vivez de longs jours et soyez heureux!

Renduel m'a donné pour *Gaspard de la Nuit*, je ne sais plus à quel titre, sans doute comme prix de la première édition, et comme prix du manuscrit, la somme de cent cinquante ou soixante francs. Il faut une déclaration de lui qu'il ne réclame rien, ou ne réclamera rien plus tard. Craignons le coup du coupe-jarret.

Ce manuscrit ensuite, je dois vous le déclarer, est un vrai fouillis. Renduel m'y faisait faire tant de changements, Il est tout à fait provisoire, et devrait être rangé et revu d'avance, feuille par feuille d'impression. C'est donc une œuvre en déshabillé dont mon amour-propre (il est si grand dans les barbouilleurs de papier!) ne pourrait souffrir qu'on examinât les nombreuses imperfections, lacunes, etc., avant que je ne l'eusse remis dans ses habits décents. Si je vis dans huit jours faites-moi le plaisir de me remettre le manuscrit. Si je suis mort à cette époque, je le lègue et le livre tout entier à vous, mon bon ami, et au si bon Sainte-Beuve qui fera tous les retranchements, modifications qu'il croira convenables.

Le manuscrit a besoin d'être réduit au tiers au moins, et la première préface doit être entièrement supprimée.

Gaspard de la Nuit est un ouvrage ébauché dans beaucoup de ses parties, j'ai bien peur de mourir tout entier.

M. Victor Pavie exige le retranchement de toute chose qui froisserait ses sentiments religieux. Il y aurait donc quelques pièces et quelques phrases à supprimer.

Je bats la campagne et ma cervelle s'enveloppe de vapeurs. Sais-je ce que je vous écris ? Ma tête commence à s'affaiblir.

Je vous embrasse comme je vous aime, de tous les sentimens de mon âme pour vous, et vous savez quels ils sont ! Mes serremens de main très affectueux à l'excellent M. Sainte-Beuve.

L. BERTRAND.

N'avais-je pas raison de dire tout à l'heure que Renduel n'avait pas attendu la mort de Bertrand pour renoncer à publier son *Gaspard de la Nuit ?* Victor Pavie a raconté dans ses souvenirs qu'il avait pris la résolution de l'éditer à ses frais le jour même de l'enterrement de l'auteur, le hasard ayant voulu qu'il vînt à Paris ce jour-là. Sa mémoire évidemment l'a mal servi,

car Bertrand, dans le passage de sa lettre à David que j'ai souligné, n'aurait pas parlé des retranchements exigés par son futur éditeur, si cette impression n'avait pas été convenue entre eux dans le courant du mois d'avril.

Quoi qu'il en soit, le pauvre Bertrand ne survécut qu'un jour ou deux à la rédaction de cette lettre.

David, qui était venu le 28 avril, le trouva si mal qu'il n'hésita pas à faire son portrait. Ce dessin au crayon est maintenant au musée d'Angers. Bertrand, qui est représenté de profil, est d'une maigreur effrayante, mais son regard flamboie comme la lampe qui va s'éteindre.

Le lendemain, quand le statuaire revint à l'hôpital, le concierge l'arrêta au passage et lui dit : « Il est inutile d'aller plus loin, Monsieur, le n° 6 vient de mourir ! » — David alors fut admirable. Au lieu de rebrousser chemin, il pria le garçon de salle de le conduire dans l'ensevelissoir où le cadavre avait été transporté. Il souleva la toile grossière qui recouvrait le corps décharné du poète. La tête était renversée, la bouche entr'ouverte et les yeux vitreux. Il le crayonna dans cette position. Puis il détacha, pour la remettre à sa mère, la petite médaille de cuivre que quelques jours avant une sœur de l'hôpital lui avait passée au cou. Et après avoir coupé ses beaux cheveux noirs et lui avoir couvert la tête d'un de ses bonnets, il le fit ensevelir dans un drap à lui appartenant. « J'éprouvai, disait-il à Sainte-Beuve, qui, je ne sais pourquoi, ne donna pas signe de vie dans ces douloureuses circonstances, j'éprouvai un sentiment de douce mélancolie quand je le vis si bien enveloppé dans ce linge blanc et portant par hasard mon chiffre sur cette poitrine dans laquelle avait battu un si noble cœur. J'étais soulagé de penser que la serpillière du n° 6 n'imprimerait pas sa rude trame sur sa chair. »

Le lendemain David assista à la mise en bière de son ami et l'accompagna, tout seul, jusqu'au cimetière de Vaugirard, sous une pluie battante. La nature, en effet, semblait s'être mise en frais pour lui faire des funérailles romantiques. Un orage terrible avait éclaté au moment où l'on portait son cercueil à la chapelle, et c'est à la lueur des éclairs et au bruit de la foudre que le prêtre récita les prières des morts.

C'est ainsi qu'Aloysius Bertrand quitta cette terre où il avait pesé si peu. Puisse-t-elle au moins lui avoir été légère ! Quant

à son œuvre qui lui tenait tant au cœur et qui fut, en partie, cause de sa mort, il doit être heureux dans l'autre monde s'il lui est donné de voir qu'elle lui a survécu. Il avait si grand' peur de mourir tout entier ! Rappelez-vous la dernière stance du petit poème qui sert d'épilogue à son livre : « Et l'églantine du ménestrel sera fanée, que fleurira toujours la giroflée, chaque printemps, aux gothiques fenêtres des châteaux et des monastères ! » Mais il l'avait arrosée si longtemps de sa sueur et de ses larmes, que l'églantine n'a pas plus passé fleur que la giroflée. Voilà bien le miracle de l'art et ce pourquoi, chez certains artistes de lettres, comme Chateaubriand et Flaubert, le souci de la forme devient à la longue un véritable tourment !

A présent, pour conclure, une question se pose qui a bien aussi son intérêt. On a vu que Bertrand, dans sa dernière lettre à David, parlait de retrancher de son livre « quelques pièces et quelques phrases « pour ne pas froisser les sentiments religieux de son nouvel éditeur. Il est permis de se demander si Victor Pavie n'a pas abusé de l'espèce de blanc-seing qui lui était donné dans cette lettre testamentaire. Pour ma part, j'ai des craintes sérieuses à ce sujet. A défaut du manuscrit original — et il est tout à fait regrettable que David ait poussé la délicatesse jusqu'à le rendre à la mère du poète, qui peut-être en fit plus tard des papillotes ! (1) à défaut, dis-je, de ce manuscrit, il est impossible de savoir ce que la conscience timorée de Pavie lui commanda de supprimer. Mais certains indices nous autorisent à penser qu'il pratiqua dans *les Silves* du pauvre Bertrand des coupes fâcheuses. Procédons par comparaison. J'ouvre le volume des *Œuvres choisies de Joachim du Bellay* que l'imprimeur angevin édita pour

(1) La mère de Bertrand et sa sœur Isabelle ne semblent pas avoir eu beaucoup de reconnaissance pour David, qui les accuse de n'avoir pas été dignes du mort. La première mourut aux Batignolles, rue Renard, 48, le 9 septembre 1854. La seconde — qui avait épousé le 18 novembre 1841, un nommé Laurent Coiret, bourguignon pratique et qui réalisa une petite fortune dans l'industrie — Isabelle, mourut le 4 novembre 1871, laissant deux fils, dont un seul survécut. C'est lui qui hérita des papiers de Louis Bertrand. Comme il s'est établi en Amérique, il y a bien des chances pour qu'ils soient perdus.

La mère et la sœur de Bertrand furent enterrés avec lui dans un tombeau qui existe encore. Il est au cimetière Montparnasse, 10e division, 2e ligne du nord, n° 2 par l'ouest. Il se compose d'un socle portant une grille en fer avec pommes de pin aux angles et une croix à la face antérieure d'une pierre à deux pentes et à la tête d'une haute stèle arrondie dont la table porte les noms de Louis Bertrand, de sa mère, de Laurent Coiret, de Mad. Coiret et d'Albert Coiret, leur fils. Ce tombeau qu'il coûterait si peu d'entretenir est dans le plus complet abandon.

J'emprunte les renseignements ci-dessus à la notice de M. Henri Chabeuf.

son compte quelque temps avant *Gaspard de la Nuit*, et une chose me frappe, c'est que dans le recueil des *Regrets* il n'a pris aucun des sonnets où Joachim fit si vertement la satire de la Cour de Rome. Je m'étonne même que Sainte-Beuve se soit rendu complice de ces suppressions ridicules. Car c'est lui qui, dans cette réimpression, fort belle d'ailleurs, s'était chargé d'écrire la notice sur du Bellay. Il avait donc eu les épreuves sous les yeux. Eh bien, si Pavie se montra si sévère pour un livre fameux qui remontait au seizième siècle, à plus forte raison dut-il l'être pour un livre contemporain qui allait être imprimé la première fois sur les presses de sa maison. Encore un coup nous manquons des éléments nécessaires pour déterminer l'importance des retranchements qu'il opéra dans le recueil de *Gaspard de la Nuit*, mais on peut déjà tenir pour certain que sa censure s'exerça sur l'espèce de ballade dont il nous a fait connaître le refrain dans le récit de sa première rencontre avec Bertrand :

L'on entendait le soir sonner les cloches
Du gothique couvent de Saint-Pierre de Loches.

D'autre part, nous savons par Asselineau (1) que lorsque les *Annales romantiques* publièrent en 1830 *la Chaumière* d'Aloysius, datée du 2 janvier 1829, elle était suivie de cette apostille qui a été supprimée dans l'édition d'Angers : « Le roi ne lira jamais cette pièce, mais mes amis la liront et sauront que moi aussi je rêve tout éveillé, que je me suis bâti un chalet dans les Alpes, pour y couler de paisibles jours avec ma mère et mes sœurs, et que cet heureux chalet, hélas ! est un château en Espagne. »

Quand donc les éditeurs, catholiques ou autres, seront-ils assez larges d'esprit pour respecter jusque dans ses écarts la pensée de l'artiste et du poète ? C'est déjà trop qu'elle soit en butte aux « trahisons » des mauvais traducteurs. Puisqu'il avait tant d'admiration pour le talent de Bertrand, Pavie eût été bien mieux inspiré en faisant, en 1842, ce que Charles Asselineau fit en 1868 pour le compte de René Pincebourde. Le bagage d'Aloïsius était si léger qu'il aurait dû tout réunir, ses vers et sa prose, laissant au lecteur averti le soin de faire lui-même son choix.

LÉON SÉCHÉ.

(1) *Bibliographie romantique*, p. 105.

CÉRÉMONIES ET FÊTES BASQUES

—

Le Pays Basque, traversé par la frontière de la France et de l'Espagne, a conservé un caractère spécial que les siècles n'ont pu parvenir à lui enlever. Sa partie française, la Soule, la Basse-Navarre et le Labourd, témoigne de mœurs particulières qui diffèrent essentiellement de celles des autres régions de notre pays. Dans ce coin de terre privilégié, les cérémonies religieuses décèlent une naïveté et une étrangeté impossibles à rencontrer ailleurs ; le Théâtre du Moyen-Age ainsi que les processions des fous et de l'âne y retrouvent à peu près leur équivalent. Les moralités, les mystères et les soties ont survécu là-bas à toutes les révolutions littéraires, sociales et politiques. Des tragédies, plusieurs fois séculaires, pour la plupart, se jouent dans les principaux centres, à Barcus, Iholdy, Tardets, Saint-Palais, Mauléon et Saint-Jean-Pied-de-Port, petites villes et bourgs peu importants, de 1200 à 2500 âmes.

Ces pièces sont écrites et récitées dans l'idiome de la région, cette vénérable langue euskarienne, d'une si haute antiquité, dont la texture ne semble guère avoir varié depuis sa formation qui se perd dans la nuit des temps, bien avant l'apparition du sanscrit et du phénicien.

Ce sont des tragédies, des drames, des comédies, même des farces et des bouffonneries appelées dans le pays du nom générique de pastorales. Le Théâtre basque n'a jamais été imprimé et, cependant, les quelques copies manuscrites qui en existent, sans être fort anciennes, sont presque toutes absolument identiques les unes aux autres. Les familles qui les possèdent les considèrent comme des trésors d'une valeur inestimable et les gardent avec un soin jaloux.

Le drame basque n'est autre chose que l'éternelle lutte du bien et du mal, les deux puissances qui se disputent le monde. Il met en scène Dieu le père, Jésus-Christ, la Vierge, les Anges, les Archanges et les Saints qui y conversent non seu-

lement avec des personnages hiératiques et sacrés tels que David, les Prophètes, les Rois Mages, le Précurseur, mais aussi avec des héros et même de simples humains. Il est mêlé de chant et joué en plein air devant un public des plus nombreux composé de toute la population de la contrée. Comme dans le théâtre grec, le chœur y tient une place prépondérante, mais il n'est plus l'interprète de la nation, le protagoniste du devoir et de la droiture, c'est au contraire le représentant de l'esprit du mal : du démon.

Les sujets des pièces basques sont des plus variés. Ce sont tantôt des mystères tels que *Moïse*, *Abraham*, *Nabuchodonosor, saint Jean-Baptiste, saint Pierre*, *saint Jacques*, *les Trois Martyrs*, *sainte Hélène*, *sainte Engrâce*, très vénérée dans le pays où elle possède un sanctuaire, pèlerinage fréquenté ; tantôt des tragédies profanes telles que *Œdipe*, *Alexandre*, *Clovis*, *Charlemagne*, *Roland*, *les quatre fils Aymon*, *le Grand Sultan Mustapha* et même une trilogie moderne sur Napoléon comprenant le *Consulat*, l'*Empire* et *Sainte-Hélène ;* tantôt enfin, des pièces satiriques telles que la *Veuve remariée*, l'*Homme battu par sa femme* et des impromptus absolument modernes se rapportant à quelque scandale récent où la langue basque, dans les mots, brave l'honnêteté bien plus encore que sa cadette, la langue latine.

Les tragédies et les mystères basques sont versifiés, les plus anciens en vers de quinze pieds, avec la césure au huitième, les plus modernes en vers de treize pieds, avec la césure au septième ; ces vers sont divisés en quatrains, avec une seule rime quadruple. Les plus récents, comme les plus anciens, sont donc construits sur les mêmes bases, d'après des règles immuables, et, quelque étonnant que le fait puisse paraître, semblent calqués sur le modèle des tragédies d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, dont les mystères du Moyen-Age différaient d'ailleurs beaucoup moins que les tragédies du XVIIe siècle qui prétendaient les ressusciter.

Dans le théâtre basque, chaque action a son mouvement particulier, son caractère spécial. Les acteurs, qui représentent des personnages vertueux, ont des gestes lents et majestueux, la déclamation psalmodique; ceux qui figurent les méchants ont les mouvements vifs et saccadés, la parole rapide et vociférante. Les hommes ne paraissent jamais sur les planches en

même temps que les femmes figurées par de jeunes garçons affublés de vêtements féminins.

La scène est toujours élevée en plein vent, sur des tréteaux, au milieu de la place publique. Les acteurs y montent par deux échelles, l'une à droite, réservée aux bons, l'autre à gauche, destinée aux méchants. Au-dessus se trouve attachée, d'ordinaire, une sorte de poupée en bois que l'on agite au moyen d'une corde; elle représente Mahomet, et son rôle, dont elle s'acquitte à l'aide de sauts désordonnés, est de se réjouir des mauvaises actions.

En même temps que par les acteurs, les planches sont occupées par l'orchestre composé de tambourinaires, joueurs de flûte, par le souffleur qui remplit consciencieusement son office — *coram populo* — par quatre jeunes gens, le fusil sur l'épaule, faisant faction aux angles du théâtre, et, dans le fond, par des couturières prêtes, en cas de besoin, à réparer les accrocs qui pourraient survenir aux costumes des acteurs.

Ces costumes ne manquent pas d'étrangeté et de pittoresque. Dans le mystère d'*Abraham* (1), le patriarche est coiffé d'un haut bonnet à poil, comme les anciens grenadiers du premier Empire, agrémenté d'un petit miroir en guise d'écusson; il porte une tunique de gendarme ou de pompier, un pantalon blanc orné d'une bande de drap ou de velours et des espadrilles. Dans *Nabuchodonosor*, le roi de Babylone est vêtu d'un habit rouge à épaulettes et à boutons dorés, orné de la croix de la Légion d'honneur, et d'une culotte blanche s'engouffrant dans de larges bottes, qui lui donneraient peut-être l'aspect d'un officier britannique s'il ne complétait d'ordinaire sa tenue par un chapeau de soie haut de forme. Il tient à la

(1) Voici la distribution du drame d'Abraham qui fut représenté le 17 août 1897, à Saint-Jean-de-Luz, par des jeunes gens de Barcus, lors des fêtes de la tradition basque organisées par la Société d'Ethnographie nationale et la municipalité de cette ville :

PERSONNAGES

Les Mauvais		*Les Bons*		
Lucifer	diables ou satans	L'Ange		Abraham
Bulfiger		Teleman	rois fidèles	Isaac
Le roi de Sodome		Barra		Loth
Le roi de Gomorrhe		Bersa		Sarah
Patar		Senab		Agar
Cocor		Semeber		Un berger
Gens de Sodome.		Bala		Pharaon etc.

main droite le *makila* (1) national en guise de sceptre. Alexandre ou Clovis endossent l'uniforme d'un ancien sénateur ou d'un sous-préfet de nos jours, une épée, ou plus souvent un vieux sabre de cavalerie, au côté; deux ou trois chaînes de montre en or avec de lourdes breloques sortant des poches du gilet ou des goussets du pantalon; sur la tête un chapeau à claque ou une sorte de haute tiare, recouverte de fleurs multicolores, ressemblant à une cage à perroquet.

Il est encore à noter que d'ordinaire dans les drames où le bien et le mal sont en présence, le bleu est la couleur des personnages vertueux et le rouge celle des méchants.

Tous les acteurs portent des gants de fil blanc, à l'exception des diables qui, les mains nues, tiennent une petite baguette noire enrubannée et ont aux pieds des souliers rouges découverts, garnis de sonnettes.

Avant la représentation a lieu le passe-rue, c'est-à-dire une promenade de tous les acteurs à travers le bourg ou la ville avec stations obligatoires devant les maisons du maire, du curé et des autres autorités de l'endroit. La marche en est immuable, réglée de temps immémorial, et rien ne peut en changer l'ordre établi.

D'abord s'avance un jeune homme portant un drapeau tricolore, puis les musiciens, les principaux personnages de la pièce, Abraham, saint Jean-Baptiste ou Napoléon à cheval, à mulet ou à âne, portant souvent en croupe saint Michel, la Vierge ou un ange gardien aux longues ailes pendant sur le dos; les diables marchent à la queue du cortège avec beaucoup moins d'ordre et de dignité. Ils donnent un autre témoignage de leur malignité en essayant d'escalader la scène avec leurs montures, s'ils en ont, tandis que les saints et les héros ont déjà quitté leurs selles pour monter à leurs places. Tous les acteurs disparaissent promptement de l'estrade et sont remplacés par deux personnages dont le premier présente au public les compliments de la troupe et récite, en vers, l'argument du drame dont chaque strophe se dit à un endroit différent, tandis que

(1) Le *makila* est un bâton de néflier ordinairement décoré de capricieux dessins en creux; son extrémité inférieure est garnie d'un plomb recouvert d'une bande de cuivre guilloché, son extrémité supérieure porte un pommeau en corne surmontant une armature en cuivre à vis qui renferme une pointe de fer aiguisée, destinée à servir d'aiguillon. La poignée du *makila* est le plus souvent accompagnée d'une lanière de cuir double, terminée par deux glands ou un nœud permettant de le suspendre au poignet.

le second, qui n'est autre que le porte-drapeau du passe-rue, le suit pas à pas en secouant frénétiquement les trois couleurs au-dessus de sa tête.

Enfin la représentation commence. Les personnages vertueux du mystère ou du drame, arrivant par l'escalier de droite, s'avancent lentement sur les planches et débitent leur rôle d'une voix grave et monotone, couverte à chaque instant par les cris et les glapissements des diables montés par l'escalier de gauche, qui les entourent, et dansent devant eux sur l'air de *J'ai du bon tabac dans ma tabatière — Marie trempe ton pain — Bon voyage, monsieur Dumollet* ou de quelque autre refrain aussi vulgaire.

Il est remarquer que lorsqu'un personnage est condamné à périr son juge est fatalement un démon, à moins que ce ne soit le Très Haut lui-même qui accomplit alors un acte de justice. La mort est toujours donnée à l'aide d'une arme à feu, et les factionnaires qui se trouvent sur le théâtre sont chargés de cette besogne; mais ils ne remplissent jamais leur mission avant que des jeunes filles n'aient tendu un drap sur les planches pour éviter que la victime ne salisse ses beaux habits en tombant. Alors seulement ils braquent leur fusil sur le condamné et l'abattent avec force détonations — le bruit de la poudre ravit les hommes et fait gentiment frissonner les femmes. — Ils enveloppent ensuite le cadavre dans le drap, comme dans un suaire, le prennent par les pieds et le traînent vers le fond de la scène où il ressuscite aussitôt pour s'en aller tout tranquillement.

La pièce se poursuit et s'achève sans interruption, et, bien qu'elle dure plusieurs heures, l'intérêt ne semble pas languir pour les spectateurs, qui ne paraissent jamais fatigués.

A la fin, l'acteur qui a récité l'argument revient tirer la moralité du drame, en déduire les conséquences ; mais cette fois, tous ceux qui ont participé à l'action sont rangés à ses côtés. Puis, avant de se retirer, car il n'est pas question de rideau à baisser, il salue respectueusement le public en le remerciant de l'attention qu'il a bien voulu prêter à la représentation. Mais tout n'est pas absolument terminé. Le théâtre va devenir un champ clos où les jeunes gens montreront leur grâce et leur agilité en dansant les fameux *mutchikoak* ou Saut Basque qui s'exécute de deux manières : dans l'une, le danseur tient au-

dessus de sa tête deux *makilas* que, tout en sautant, il entrechoque en mesure ; dans l'autre, il passe rapidement les pieds dans les espaces compris entre les deux bâtons posés en croix, à terre.

Cette danse permet de faire face à une partie au moins des débours occasionnés par l'établissement de l'estrade et la confection des costumes, car un des acteurs met aux enchères le droit de monter le premier sur les planches. Les concurrents sont nombreux et empressés ; les offres atteignent rapidement cinquante et même parfois cent francs. Le second et le troisième *mutchikoak* sont également l'occasion d'enchères, mais sont adjugés à des prix moins élevés ; enfin, danse qui veut.

La troupe a encore une autre source de profits ; pendant la représentation, d'accortes jeunes filles circulent dans les rangs des spectateurs en leur offrant de l'eau sucrée et du vin plus ou moins baptisé, suivies de garçons de 15 à 18 ans portant des plateaux destinés à recueillir les offrandes que l'on y dépose. Pour inciter le public à la générosité, au milieu de ces plateaux se trouve d'ordinaire une pomme dans laquelle des pièces d'or ont été ostensiblement plantées.

Des représentations théâtrales, passons aux mascarades. Ce sont des espèces de cavalcades particulières à la Soule, organisées à l'époque du carnaval par les jeunes gens d'un village qui, le dimanche, le lundi ou le mardi gras, costumés et travestis, se rendent en troupe dans la commune voisine. Ils arrivent sans encombre jusqu'aux premières maisons du bourg, où les habitants, hommes, femmes et enfants, prévenus par des gamins envoyés aux renseignements, se sont réunis armés les uns de bâtons, les autres de balais pour s'opposer à cette invasion, ainsi que l'ordonne la coutume. Mais les assaillants finissent par trouer le mur vivant de leurs adversaires après quelques escarmouches peu sérieuses, car la tradition veut qu'ils aient le dessus et qu'ils fassent leur entrée triomphale dans le village.

En tête viennent plusieurs tambourinaires frappant à l'aide d'une longue baguette sur un tambourin, ou plutôt sur un tympanon à six cordes, et jouant en même temps d'une flûte à trois trous aux sons aigres et criards ; le *Cherrero*, sorte d'ordonnateur de la cavalcade, s'avance ensuite : coiffé du

béret national, portant une petite veste, une ceinture agrémentée de grelots et de clochettes retentissantes, un pantalon blanc et des espadrilles; il agite sans trêve un long bâton garni à son extrémité d'une crinière de cheval pour écarter la foule; après lui vient le *Gatia* — le chat — costumé de blanc de la tête aux pieds, dont l'occupation consiste à faire des niches et des grimaces à tout le monde; ensuite l'*Artzaina* — le berger — une pesante hache sur l'épaule, conduisant un petit troupeau d'agneaux que suit l'*Hartza* — l'ours — dans l'intention de les dévorer. Voici maintenant le coryphée de la cérémonie, le *Zamalgaïn* ou *Chibalet*, avec une haute coiffure surchargée de verroterie et de perles fausses d'où s'échappent des flots de rubans s'éparpillant sur son dos et sur sa poitrine, une veste rouge sur les épaules, le torse engagé dans un corps de cheval ailé en carton ou en osier, sans pattes, avec une housse rouge cachant les jambes du pseudo-cavalier. Celui-ci tient les rênes de sa singulière monture de la main gauche, et, de la main droite, un fouet qu'il ne cesse de faire bruyamment claquer; ses pieds sont toujours en mouvement sous la draperie de son coursier, il saute, danse, caracole, tourbillonne tantôt d'un côté, tantôt d'un autre : on le voit partout à la fois. Derrière ce centaure, pirouettent et gambadent, au nombre de douze, une légère baguette enrubannée à la main, les *Kukulleroak*, habillés des mêmes couleurs que le *Zamalgaïn* dont ils forment la garde d'honneur. Ils sont suivis des *Manicholak* — maréchaux ferrants — la mission de ceux-ci consiste à referrer de temps en temps le cheval du *Zamalgaïn*, dont les fers ne peuvent incontestablement résister à ses bonds désordonnés; ils portent le bonnet rouge catalan penché sur l'oreille, une veste de même couleur, un pantalon blanc que recouvre un grand tablier à poche en cuir jaune et tiennent dans les mains les tenailles et le marteau, attributs de leur profession; ensuite ce sont les *Kerestouak* — les hongreurs — une large cravate autour du cou, en veste de velours vert et en culottes de même étoffe disparaissant dans de hautes bottes. C'est ensuite le tour du seigneur du pays, le *Jaona*, et de sa femme, l'*Anderia;* ils marchent en se donnant le bras, pleins de dignité, l'homme coiffé d'un chapeau de soie haut de forme, vêtu d'une redingote, l'épée au côté, une canne à pomme d'or dans la main droite; la femme habillée des dé-

froques d'une châtelaine du voisinage. Ce couple est immédiatement suivi de celui du *Laboraria* et de la *Laborarisa* — le paysan et la paysanne ; — le *Laboraria* tenant d'une main son *makila* et de l'autre le drapeau tricolore.

A la suite de cette longue théorie, qui forme la partie noble de la cavalcade, court une seconde troupe qui n'en est pour ainsi dire que la caricature. Elle s'ouvre par un nouveau *Zamalgaïn*, noir, laid, repoussant, parodiste du premier; puis derrière lui se presse toute une tribu échappée d'une cour des miracles du Moyen-Age ressuscitée pour la circonstance : deux minables *Charrot-Chak* — gagne-petit — avec leur meule ébréchée montée sur deux roues à bout de service; trois *Kaouterak* — chaudronniers — conduisant leur apocalyptique bourricot pelé succombant sous une charge de vieux chaudrons troués et bossués; le *Bouhame-Joan* — le roi des bohémiens — suivi de ses sujets des deux sexes, calamiteux et dépenaillés, les hommes, maquignons capables de faire caracoler Rossinante, les femmes, détentrices de philtres et de recettes secrètes, diseuses de bonne aventure, tireuses de cartes : tous prêts à tout, spécialement aux besognes louches, aux mauvais coups.

Enfin la cavalcade est fermée par un médecin qui veut guérir les gens bien portants, par un apothicaire offrant ses drogues, ses pilules composées de mie de pain, ses flacons remplis d'eau claire, et par un barbier qui prétend raser tout le monde avec un formidable rasoir de bois.

En traversant le village, le cortège s'arrête un instant devant les demeures des autorités et leur présente ses hommages intéressés qui lui valent force rasades et même maintes pièces blanches. Mais ces stations se font sans que pour cela la danse s'interrompe, chacun exécute alors sur place ses évolutions et entrechats.

La mascarade se débande alors et ses membres invitent alors les jeunes filles du village à danser avec eux; une longue farandole s'organise aussitôt et la fête prend alors une autre forme.

Au centre de la place, que le *Cherrero* a fait préalablement vider à coups de son terrible bâton à crinière de cheval, le *Zamalgaïn* de la troupe noble, qui n'a cependant guère cessé de pirouetter, recommence à danser, les maréchaux ferrent sa

bête sans qu'il daigne s'arrêter pour si peu, ses entrechats deviennent de plus en plus rapides et plus élevés. Puis arrive le moment de la *Gobalet Dantza*, la danse du gobelet : autour d'un verre rempli de vin, placé à terre, le *Zamalgaïn* exécute un pas fort compliqué et fort difficile, réglé et convenu de temps immémorial, dont la dernière figure consiste à poser le pied gauche sur le verre sans le renverser ni lui faire perdre une goutte du liquide qu'il contient, en traçant en même temps un signe de croix dans l'air avec le pied droit; pour finir il retombe sur ses pieds après un entrechat plus périlleux encore que les autres.

Le *Joan* et l'*Anderia* ouvrent à leur tour une contredanse avec le *Laboraria* et la *Laborarisa*, les autres protagonistes de la mascarade, les *Kheristouak*, les *Kaouterak*, les *Charrotchak* entrent en mouvement, enfin tout le monde s'en mêle.

La cérémonie se termine par le fameux *Mutchikoak* et la fête se clôt par des festins.

Quelle est la raison et l'origine de ces mascarades ? Il est bien difficile de le dire? Il n'est guère plus commode d'élucider la question de leur symbolisme. Ce qui semble admis, c'est qu'elles existaient déjà au XVI[e] siècle.

Des différents airs joués par les flûtistes avec accompagnement de tambourin pendant la marche et les arrêts du cortège, quelques-uns semblent spéciaux et particuliers à la région, mais le plus grand nombre sont de véritables pont-neufs : *Au clair de la lune* — il est vrai que celui-ci étant de Lulli n'est déjà plus très récent — et même, ce qui ne laisse pas d'étonner dans ce recoin des Pyrénées, le fameux *Ça ira*, de sinistre mémoire.

Bien entendu, comme dans les tragédies et les mystères, les rôles de femmes sont remplis dans les cavalcades souletines par de jeunes garçons travestis.

Moins bizarres que les représentations théâtrales et les mascarades, les processions de la Fête-Dieu ne manquent néanmoins ni de caractère ni de pittoresque dans le Pays Basque français.

Tout en ne différant guère dans leurs grandes lignes, leurs détails varient suivant les localités. Les plus belles et les plus curieuses sont celles qui ont lieu dans les villages les plus éloignés des centres.

Ces processions, et ce n'est pas un de leurs moindres charmes, se déroulent toujours dans un cadre admirable, soit au pied de ces collines basses qui viennent se perdre dans les flots agités de la mer de Biscaye, soit dans ces vallées couvertes de chênes puissants auxquelles servent d'horizon de grands pics altiers couronnés de neiges éternelles.

La commune, sous la direction du curé, déploie dans ces cérémonies tout le luxe et le faste dont elle est capable. Aucune dépense n'est épargnée en cette occasion.

Après la messe, le dimanche de la Fête-Dieu, à l'issue des vêpres, la procession sort de l'église et la population du village et celle des environs qui n'y figure pas se masse sur la place pour jouir du spectacle.

Le porte-croix ouvre la marche suivi immédiatement de sapeurs, au nombre de deux, trois ou quatre et même davantage, suivant l'importance de la paroisse, une hache sur l'épaule, la tête couverte d'un phénoménal et inénarrable bonnet à poil qui fait presque complètement disparaître leur face glabre (1) sous sa masse sombre, ceux-ci sont vêtus d'une large blouse blanche tombant presque jusque aux chevilles et ne laissant apercevoir que le bas d'un pantalon également blanc; sur cette blouse une écharpe bleue traverse la poitrine en sautoir et forme ceinture à la taille pour finir en gros nœud bouffant sur la hanche gauche. Les hommes de la commune, jeunes et vieux, s'avancent ensuite en rangs pressés, le béret à la main, tous portent la veste courte du pays, le col de chemise boutonné sans cravate — les Basques en ignorent l'usage — les pieds chaussés d'espadrilles; puis ce sont des fillettes et des enfants en robes blanches, marchant deux par deux, les plus petites les bras croisés, une couronne de fleurs des champs sur la tête, les autres chargées de bannières et d'oriflammes, un long voile cachant la chevelure.

Autour de cette blanche théorie, aussi bien comme garde d'honneur que comme agents de la force publique, sont échelonnés des personnages dont le costume tient le milieu entre celui du *Cherrero* et du *Zamalgaïn* des mascarades souletines; du premier ils montrent le pantalon blanc agrémenté de bandes de drap et de broderies, du second, la veste chamarrée

(1) Les Basques sont d'ordinaire rasés; les vieillards portent encore les cheveux longs retombant par derrière sur les épaules.

de galons blancs et la haute tiare ornée de fleurs et de verroterie avec de larges rubans multicolores tombant sur les épaules; tous tiennent à la main de longues hallebardes enrubannées.

A quelques pas d'intervalle, trois hommes, costumés de même façon, marchent de front. Ce qui les distingue des précédents, c'est que celui du milieu a dans les mains une baguette flexible — signe de commandement — et que les deux autres portent deux grands drapeaux tricolores dont la hampe disparaît sous des flots de rubans ; derrière eux, les flûtistes et les tambourinaires sans lesquels une fête basque ne serait pas complète, jouent de leurs instruments; puis vient le Suisse habillé comme dans toutes les campagnes : tunique à épaulette, pantalon blanc, épée au côté soutenue par un baudrier, tricorne ou chapeau à claque sur la tête, hallebarde à la main. Les enfants de chœur en soutane et en surplis, les chantres et les prêtres précèdent immédiatement le dais, porté par les notables du bourg, sous lequel s'avance le curé tenant l'ostensoir.

De temps en temps, le cortège s'arrête, les enfants de chœur jettent des fleurs à l'officiant, puis s'écartent pour faire place à des jeunes gens, les uns en costume de *Cherrero-Zamalgaïn*, les autres en béret, en veste bleue et un pantalon blanc, retenu par une ceinture rouge, portant soit de longues oriflammes aux couleurs françaises, soit des *makilas* ou des épées. Le rôle des premiers consiste à agiter en mesure leurs drapeaux devant l'ostensoir, celui des seconds à exécuter leur plus beau *Mutchikoak* ou leur plus brillant *Ezpata-Dantza* (1) — danse des épées — pour la plus grande gloire de Dieu.

Le cortège reprend ensuite sa marche. Il est fermé par la foule des femmes du pays : les jeunes filles, l'élégant capulet rouge sur la tête retombant des deux côtés sur les épaules, les femmes mariées ou âgées, le visage à peu près caché sous le capuchon baissé de leurs longues et sombres mantes qui leur descendent presque sur les pieds.

Tous les figurants de la cérémonie, à part les musiciens et les danseurs du *Mukikoak* et de l'*Ezpata-Dantza*, portent, comme dans les représentations théâtrales et les mascarades,

(1) *L'Ezpata-Dantza* est une danse héroïque de la plus haute antiquité qui s'exécute avec des épées nues à la main.

des gants de fil blanc, signe de la distinction par excellence.

Il convient de remarquer qu'une femme encapuchonnée comme les autres — la *benoite*, selon le terme usité — déroule devant les dais d'étroits tapis composés de bandes de toile cousues bout à bout, qu'une autre femme, après le passage du cortège relève pour les porter en avant.

PAUL LAFOND.

LE MIRAGE

Mon cœur est lourd ce soir comme un ciel lourd d'orage.
L'ombre attend la fraîcheur blanche de l'infini,
Il semble que l'azur ait voilé son visage ;
A l'espoir effeuillé le silence s'unit.

Le flot mystérieux dort au creux de la vasque
Et n'offre plus sa joue au clair baiser du vent ;
Un crépuscule lent s'immobilise et masque
Sur l'étroit horizon les pourpres du levant.

Ainsi mon cœur attend la caresse des larmes,
Et sa joie indécise est comme une vapeur
Qui monte vainement pour lui cacher les charmes
D'une vie où l'amour se fleurit de douleur.

J'ai vu choir un à un comme des feuilles mortes,
Les espoirs qui jadis nous avaient possédés,
Et le vent balayer leur stérile cohorte
Où traîne le sanglot des rêves attardés.

Toi que j'ai rencontrée au seuil d'une aube pâle,
Tu penches vers mon front ton visage anxieux,
Ton amour angoissé tremble sous la rafale
Dont frémit la lumière et s'énervent les cieux.

Tu m'avais dit : « Regarde en moi vibrer ta vie,
Entends battre l'écho d'un cœur qui t'appartient ;
Comme un astre dont les clartés sont asservies,
L'espoir de mes bonheurs est fait de tous les tiens.

Je serai près de toi comme une fleur flexible
Qui voile de parfums la porte du tombeau,
Et si tu veux parfois prendre mon cœur pour cible
Je l'offrirai, tout nu, au baiser du couteau.

Tu me diras « Ma sœur », je répondrai « Mon maître »;
Je m'agenouillerai dans l'ombre de tes pas,
Et si ton rêve un jour vient à me méconnaître
Je pleurerai si bas qu'il ne l'entendra pas ».

Comme un enfant penché sur une source claire
S'amuse quelquefois à troubler le cristal
Pour voir naître à nouveau sous des rides légères
Le miroir où s'inscrit son portrait idéal;

Je me penchai sur toi pour apprendre mon âme :
Je la trouvais plus belle et la comprenais mieux
Quand mon baiser profond éveillait une flamme
Dans le miroir mystique et tendre de tes yeux.

Je fus semblable au dieu qui porte la lumière,
Je fus celui que le désir n'effleure plus,
Car le subtil amour détourne sa prière
Du passant qu'a marqué le signe des élus.

Je me croyais alors divin et solitaire
Sous l'éblouissement d'un baiser immortel,
Comme est divin le prêtre au seuil du sanctuaire
Quand ses doigts réunis gardent l'odeur du ciel.

Et toutes s'écartaient, quand je passais près d'elles,
Mon sourire fermé ne les accueillait pas;
Sans doute elles voyaient ton fantôme fidèle
Dans l'ombre qui nous suit se pencher à mon bras.

Il semblait que le temps repliât ses deux ailes,
Qu'en endormant sa fuite à l'appel de nos voix
Il unît dans l'orgueil de fièvres éternelles
Les baisers inéclos aux baisers d'autrefois.

Pourtant comme un malade assoupi sent peut-être
La caresse du jour s'attarder sur le mur
Et, tout à coup dressé, court ouvrir la fenêtre
Pour voir entrer en lui la vie avec l'azur,

Je me dressai soudain et déchirai le voile
Que ton amour avait suspendu devant moi...
Car j'avais cru sentir le baiser d'une étoile
Se poser sur la main que j'écartais de toi.



Et je suivis alors la passante nouvelle
Qui s'était inclinée en un geste d'accueil,
Je respirai l'encens qui flottait autour d'elle
Et je crus que l'espoir hésitait sur son seuil.

Je crus qu'elle portait le parfum de ma vie,
Qu'elle serait la fleur du mirage lointain,
Et qu'enfin son baiser sur mon âme assouvie
Poserait pour jamais le sceau de mon destin...

Quand je me fus penché pour effleurer sa joue,
Elle se détourna sans regarder mes pleurs,
Comme on laisse parfois le rêve dont on joue
Si des rêves nouveaux vous entraînent ailleurs.

Et je compris alors que sa tâche était faite,
Qu'elle ne devait plus marcher à mon côté,
Puisqu'elle avait ainsi marqué pour la défaite
L'amour dont j'avais cru faire une éternité.



Oh! ne pouvoir fixer l'espoir qui nous entraîne,
Et le voir peu à peu se faner dans nos doigts
Pour mourir sous les plis d'une ombre souveraine
Où nous cherchons en vain l'écho d'une autre voix!...

Mais il renaît plus loin... reprenons notre course...
Il est là-bas, plus jeune et plus fier et plus beau...
Et là-bas c'est encor le creux des mêmes sources
Où nos doigts renversés tuent le même flambeau.

Avoir cru qu'un baiser peut embraser le monde...
Et ne sentir en soi qu'un cœur prostitué,
Alors qu'on espérait la puissance féconde
D'arrêter le soleil comme fit Josué !

Malgré nos cris d'orgueil l'astre reprend sa route
Et la nuit douloureuse entoure nos genoux;
Si nous nous retournons plus rien ne nous écoute
Dans le silence vain qui tremble autour de nous.



Et seule la pitié ressuscite un mirage
Où nous croyons revoir l'aube des anciens jours...
C'est pourquoi dans le soir appesanti d'orage,
Je t'apporte ce cœur qu'a déchiré l'amour.

LOUIS PAYEN.

NOTES SUR L'ART JAPONAIS [1]

—

LES ÉCOLES DE PEINTURE MODERNE ET LA GRAVURE

—

L'OUKIYO-YÉ, DES ORIGINES AU MILIEU DU XVIIIe SIÈCLE

—

I

Comme conclusion à une récente étude sur l'évolution de la peinture japonaise des origines du XVIIIe siècle, nous disions qu'un art qui ne renouvelle pas ses sources d'inspiration est fatalement voué à la stagnation, à la monotonie, à l'impuissance.

Les peintres nippons de la fin du XVIIe siècle eurent l'intuition de la nécessité évolutive. La noble école de Tosa était restée confinée dans la représentation de sujets légendaires et historiques, figurés suivant certaines règles édictées par le bon ton et une certaine étiquette spéciale où dominait l'amour du fini, du léché. On était arrivé, dans l'école voisine, à transformer en dogmes les principes des premiers Kano, à les condenser en formules académiques trop souvent sèches et monotones. — La vieille tradition nationale du Yamato avait encore produit, durant la fameuse période Genrokou, des hommes d'un très réel talent tels que Kôrin et ses élèves. Mais ceux-ci s'étaient spécialisés dans la peinture des fleurs, des oiseaux et d'une manière générale dans le genre décoratif destiné aux laques et aux faïences. C'était là un art de raffiné, très délicat dans son expression, mais manquant quelque peu d'imprévu et de vigueur.

Au début du XVIIIe siècle, quelques-uns crurent pouvoir trouver le renouveau dans l'imitation des maîtres chinois postérieurs au XVe siècle. Ils ne réussirent qu'à créer un style plus

(1) Voy. *Mercure de France*, n°s 182, 184.

conventionnel encore que les précédents, minutieux dans l'expression des détails, mais sans ampleur dans l'ensemble, et surtout sans grande variété.

Les peintres des écoles dites « modernes », constatant le mauvais résultat de ces tendances à copier l'étranger, se trouvèrent ramenés naturellement vers le vieux fonds national. Le don d'observation, si développé dans le caractère nippon, chercha à s'y appliquer de façon nouvelle. La vie de tous les jours, celle qui se poursuit sans grand heurt ni fracas et aussi sans grande gloire, les scènes de la rue et celles de la campagne attirèrent désormais l'attention. L'art fut donc renouvelé par des éléments d'inspiration venus du peuple. Le peintre japonais s'efforça désormais de fixer sur la soie le charme d'un petit tableau de mœurs, de saisir la grâce d'une attitude, de montrer par l'expression d'un geste la psychologie d'une condition sociale, plutôt que de rechercher le grand effet d'œuvres savamment ordonnées, surchargées de personnages et très fouillées dans le détail.

Ceux des contemporains qui se targuaient d'art et de littérature ne comprirent pas très bien cet engouement pour des sujets qu'en leur dilettantisme ils jugeaient triviaux et sans noblesse. Aux nouvelles écoles ils décernèrent donc l'épithète de « vulgaires ». Ce fait explique qu'à côté des artistes de l'Oukiyo-yé et de Shijo, les derniers descendants des Tosa et des Kano continuèrent à peindre suivant la tradition, leurs œuvres trouvant toujours des amateurs. Chose singulière, ce furent les Européens qui révélèrent aux classes élevées japonaises les qualités des œuvres de l'Oukiyo-yé, jusque-là seulement goûtées par le monde spécial des artistes et des auteurs et aussi, il faut le constater, par le peuple qui aimait à s'y reconnaître.

Les œuvres de la fin du XVIIIe siècle furent celles qui tombèrent les premières aux mains des collectionneurs européens. Leur caractère décoratif, l'harmonie de leurs nuances, l'impression de vie qui s'en dégage plurent énormément. Ce fut un engouement spontané pour les Outamaro et les Hokusai. On crut même pendant quelque temps, en France et en Angleterre, qu'ils personnifiaient la plus haute expression du génie artistique japonais. De nos jours l'étude plus approfondie des vieilles œuvres nippones, la découverte des admirables primi-

tifs qui vécurent du XIIe au XVIe siècle, ont quelque peu modifié cette appréciation. Reconnaissant aux maîtres modernes les éminentes qualités de réalisme, de mouvement et de coloris que nous avons signalées, nous réservons le tribut de notre plus grande admiration à l'auteur inconnu du portrait du prêtre Jichin, à Shiubun, à Sesshiu, à Kano Motonobu.

II

L'histoire des écoles de peinture modernes est intimement liée à celle de la gravure dont il est par conséquent fort difficile de ne pas dire un mot. Ce fait provient en partie des procédés spécimen d'impression employés au Japon. Les illustrations destinées aux livres et les estampes y ont été de tout temps gravées sur bois. L'artiste exécute son dessin sur une feuille de papier à dessin transparent dont le recto est collé sur la planche, faite d'ordinaire du bois du cerisier Sakura (1). Kouni-sada a figuré les différentes phases de l'impression dans une estampe où des femmes remplacent les artisans habituels.

L'une d'entre elles découpe le bois à l'aide d'un couteau tenu de la main droite et guidé de la gauche, en ayant soin de suivre exactement les lignes tracées par le pinceau. Une de ses voisines frappe avec un maillet le ciseau à froid destiné à enlever les parcelles de bois inutiles.

Cette opération faite, il ne reste plus qu'à charger la planche de couleur. On étend celle-ci à l'état sec et on la recouvre ensuite d'une couche de colle de riz. La feuille de papier sur laquelle on veut graver l'image est placée sur le bloc de bois, et on obtient l'impression par tamponnement à l'aide d'un instrument en forme de disque.

Si l'estampe doit être tirée en plusieurs couleurs, on se sert d'autant de planches différentes, une pour chaque nuance. Dans le choix des teintes, on se conforme d'ailleurs scrupuleusement au modèle donné par le peintre. La gravure rend donc un compte excellent de l'œuvre d'un artiste japonais. Ajoutons à cela que le dessin du maître se trouvant anéanti par le procédé même d'exécution, les gravures tirées peuvent seules nous le faire connaître. La grande majorité des peintres de

(1) Les planches sont coupées dans le sens du fil du bois comme celles de nos anciens graveurs.

l'Oukiyo-yé ne travaillent d'ailleurs qu'en vue de l'estampe, cette remarque s'appliquant surtout à la seconde moitié du XVIIIe siècle et à la première du XVIIe. Nous croyons donc nécessaire de donner tout d'abord un aperçu sommaire de l'histoire de la gravure nippone.

Les procédés d'impression vinrent de Chine. Cet art existait, en effet, dans le Céleste Empire dès le quatrième siècle de notre ère. M. Satow (1) fait remonter à la période qui s'étend de 764 à 770 les œuvres imprimées les plus anciennes connues du Japon. C'est à cette époque que l'empereur Shiyo-Toku ordonna, à la suite d'un vœu, de fabriquer une quantité de petites pagodes en miniature contenant chacune un dhârani tiré des écritures bouddhiques intitulées Vimala Nirbhasa Sûtra et destinées à être distribuées dans les temples et les monastères de toute la contrée (2). En l'année 1172, parut une édition du livre des dix-sept lois, « le premier sur lequel existent quelques renseignements certains (3) ».

Ces premiers ouvrages n'étaient pas illustrés. Les premières gravures furent tirées sur des feuilles volantes qu'on donnait très probablement, en échange de leurs aumônes, aux pèlerins venant visiter les sanctuaires. Une de celles-ci, conservée au British Museum, est attribuée à Kobo Daishi (779 à 835), prêtre dont nous avons eu l'occasion de parler dans notre dernière étude.

M. Anderson, dans son *Japanese Wood Engravings*, reproduit une gravure dont Nichiren (4), le fondateur d'une importante secte religieuse, reçoit la paternité.

C'est, il faut l'avouer, une œuvre fort primitive ressemblant assez aux figures qu'auraient à dessiner les enfants. Le visage du personnage représenté est établi à l'aide de quelques traits géométriques : deux losanges pour les yeux, des triangles pour les sourcils, une simple barre pour la bouche ; ses bras sont raides et atrophiés comme ceux d'un pantin, ses doigts, à peine indiqués par cinq lignes sortant d'une masse noire qui veut être la paume de la main ; le bas du corps est

(1) *On the early History of printing in Japan.*
(2) La collection Hayashi contenait un exemplaire de ces versets bouddhiques.
(3) Satow : *On the Early History of Printing in Japan.* Asiastic Soc. of Japan. Trans., déc. 1882.
(4) Il vécut de 1222 à 1282.

masqué par une manière de culotte très ample au-dessous de laquelle apparaissent des pieds démesurément ouverts.

La collection Hayashi renfermait une gravure représentant les trente génies de la secte Tendai assis en cinq rangées de six, et signée par Daigakou, prêtre du XIII[e] siècle. Beaucoup des œuvres de ce genre ne possèdent qu'une authenticité fort discutable. La plus satisfaisante de toutes paraît être une figure d'Agni Deva, divinité du feu, datée de l'année 1325, due au bonze Riokin et également reproduite par M. Anderson.

L'art de la gravure resta longtemps confiné dans d'analogues manifestations religieuses qui devaient jouir d'un grand succès à leur époque.

Le premier livre illustré connu au Japon fut lui aussi inspiré par la pensée bouddhique. C'est le Boutsou-Setsou-jou-wo kyo ou Livre des canons bouddhiques relatifs aux dix rois, dont la Bibliothèque Nationale possède un exemplaire remontant à l'année 1582.

En 1608, enfin, parut l'*Isé Monogatari*. Ce roman est, d'après M. Aston (1) : « une des productions les plus admirées de l'ancienne littérature japonaise », écrite vers le neuvième siècle et vulgarisée à l'origine sous forme de manuscrits enluminés par des miniaturistes de l'Ecole de Tosa. L'édition de 1608 ne fit sans doute que copier les dessins de ces artistes dans des gravures tirées en noir. On y retrouve les mêmes beaux seigneurs brillamment vêtus, un manque de profondeur d'horizon analogue, les mêmes conventions et, entre autres, ce ciel tout moutonné de nuages au milieu desquels apparaît le Foudji.

De semblables ouvrages se succédèrent pendant la première moitié du XVII[e] siècle : l'Heiji Monogatari en 1626, le Taka Tatchi en 1630, narrant tous deux les épisodes des grandes luttes entre Minamoto et Taira, en 1663 le Soga Monogatari. Les illustrations de ses romans étaient souvent colorées à la main dans les nuances chères aux peintres de Tosa. « Ces gravures, conclut M. Anderson, étaient inférieures aux œuvres contemporaines exécutées en Europe et ne faisaient preuve d'aucun progrès réalisé sur celles de Chine et de Corée, mais la publication de ces livres imprimés et illustrés excita

(1) *Littérature japonaise*. Traduction de l'anglais par Henry-D. Davray. Paris, A. Colin, 1902.

l'intérêt populaire et donna naissance à un mouvement plein de promesses pour l'avenir, promesses d'ailleurs réalisées les années suivantes. »

Nous arrivons ainsi à l'ère illustre, dite de genrokou (1680 à 1710). Hishikawa Moronolou, que nous retrouverons dans l'étude de l'Oukiyo-yé, fit faire à la gravure un progrès sensible en la sortant du domaine conventionnel dans lequel elle s'était maintenue jusqu'alors. Il produisit surtout de ces albums où le texte est réduit à de simples notes marginales et où des sujets de tout genre sont traités.

Torii Kiyonobou (1664 à 1729) fut le premier à publier des feuilles volantes indépendantes de tout ouvrage, enluminées en rouge et jaune ou en un brun jaune sur le tirage noir figurant le plus souvent des entours.

Okoumoura Massanobou (1685 à 1765?), son élève, fit parfois usage de réserves blanches sur un fond noir et employa la même mise en couleurs au pinceau.

Torii Kiyomassu, fils de Kiyonobou, enlumina ses œuvres de rouge carmin et de jaune clair.

C'est seulement vers 1745 que parurent les premières gravures en couleurs. Le rose et le vert y furent tout d'abord employés, puis, à partir de 1750, une troisième couleur tantôt bleue, tantôt jaune. Avec Souzouki Harunobou (1), la palette japonaise acquit toute sa richesse, elle posséda dès lors six ou sept nuances. L'estampe se trouvait ainsi véritablement créée, celle des Kiyonaga, des Shunsho, des Yeishi, des Outamaro, avec ses tons neutres ou des teintes délicatement fondues.

Vers la fin du XVIIIe siècle, des procédés spéciaux de gaufrage viennent donner un modelé en relief aux ornements des planches, puis des tons d'or, d'argent, de bronze et d'étain contribuent à rehausser l'éclat des sourimonos, feuilles le plus souvent gravées, quelquefois peintes, dont on se servait comme de présents à l'occasion du jour de l'an, d'une fête de famille, d'une réunion d'amateurs de thé ou de poésie. L'estampe entre chaque jour plus avant dans le domaine populaire.

Si on se reporte à la rareté relative et à la haute valeur vénale des œuvres classiques, on comprendra qu'une double nécessité s'imposait : un art correspondant aux aspirations nouvelles et un moyen pratique

(1) Il vécut de 1718 à 1770.

de mettre les productions de cet art à la portée de tous. Ces deux besoins allaient du même coup se trouver comblés par le soudain avènement de l'Ecole vulgaire et son association à l'art de la gravure sur bois parvenu à la hauteur d'une surprenable perfection (1).

III

Les écoles de peinture modernes suivirent au Japon deux courants principaux : l'un naturaliste et impressionniste tirant son origine de Kyoto, la vieille capitale des Mikados, l'autre réaliste, provenant de la ville shogunale de Yédo. Ce dernier donna naissance à l'*Oukiyo-yé*, que nous étudierons d'abord.

Les œuvres de cette école sont essentiellement caractérisées par l'émancipation du pinceau japonais, par l'abandon de toute copie servile. « Les yeux du peintre nippon habitués à voir par l'intermédiaire des lunettes de la convention chinoise », a pu dire M. Perzynski (2), reportèrent leurs regards vers le monde environnant. — Son caractère le préparait d'ailleurs naturellement à suivre cette voie. « Ce qui différencie essentiellement notre intellect de celui des Japonais, c'est que nous aspirons à la spiritualité alors qu'ils obéissent à des tendances purement esthétiques. Nous sommes des hommes de cerveau, le Nippon estime seulement les choses réelles. Il vit avec les sens ou, pour emprunter l'expression colorée appliquée par Zola à Courbet, il se sent entraîné vers la matière de toute la force de sa viande — à la métaphysique, il n'a aucune prétention (3). »

Les maîtres de l'Oukiyo-yé s'attachèrent donc à peindre la vie sous toutes ses formes. Ils estimèrent qu'aucun sujet n'était indigne de passer à la postérité par l'intermédiaire de leur pinceau, les labeurs et les peines des plus humbles comme les joies et les délassements des grands, le forgeron martelant et polissant ses bonnes lames (4), le pileur de riz donnant l'impulsion initiale au levier de son appareil que fera ensuite mouvoir une chute d'eau en miniature, les polisseurs de miroirs, le vannier tressant ses corbeilles (5), les acrobates dis-

(1) M. Bing. Introduction au *Catalogue de l'Exposition de la gravure japonaise à l'Ecole Nationale des Beaux-Arts en 1890.*

(2) et (3). — *Künstler-Monographien : Hokusai*, von Fr. Perzynski. — Bielefeld et Leipzig (1904).

(4) Estampe de Kouni-sada de ma collection.

(5) 12e planche de la *Mangua* d'Hokusai.

loquant leur corps de cent façons (1) et aussi la femme oisive à sa toilette ou jouant du koto, les seigneurs du ciel et de la terre dans toute leur magnificence, le gros et jovial Hotei étendu sur le dos jonglant avec un enfant qu'il rattrape avec ses pieds (2) ou la déesse Konohana Sakuja Hime, majestueuse et sereine, couronnée de la plante sacréé sakaki (3); les acteurs mimant l'amour ou la haine, la joie ou le désespoir. Ailleurs, c'est le tableau intime de la vie familiale, la mère faisant jouer son enfant ou lui donnant le sein, puis les fêtes des fleurs et du nouvel an, les rêveries au clair de lune, les promenades en bateau sur la Soumida.

Les maîtres de l'école vulgaire ne dédaignèrent pas pour cela les vieilles légendes qui avaient fait le bonheur de tant de siècles et c'est par là qu'ils se rattachent encore au passé. Ils représentèrent les héros de l'antiquité dans l'accomplissement de leurs exploits, mais ils surent leur donner un aspect moins surnaturel. Désormais, même en figurant les images des dieux, le pinceau supposé s'humanisa. Certains artistes peignirent enfin des paysages, des oiseaux, des fleurs, mais le but suprême que se proposa d'atteindre l'Oukiyo-yé en traitant d'aussi multiples sujets fut l'expression de la vie humaine, le reste de la nature servant en quelque sorte de cadre à celle-ci. Il arriva même souvent qu'elle se contenta de figurer des personnages sans fond aucun, solution permettant de tourner les difficultés de la perspective aux lois de laquelle manquèrent parfois ses premiers représentants. « Au lieu d'une indication des apparences de l'atmosphère, on se contenta de ces nuages « de coulisses » chinois blessants par leurs contours grossiers, on morcela schématiquement de feuillages ou de buissons, de montagnes ou de rochers qui sentent l'appris par cœur, ces paysages encore employés de nos jours pour décorer les coffrets à gants et qui entraient en plus d'un conflit avec les lois de la perspective et la science des effets de lumière (4). »

A ce point de vue, les Européens eurent une influence manifeste sur l'Oukiyo-yé à la fin du XVIII[e] siècle et au commencement du XIX[e]. En 1796, Hokusai apprit les règles de la

(1) *Manqua* d'Hokusai.
(2) *Guakio* d'Hokusai.
(3) Frontispice des *Cent Vues du Foudji* d'Hokusai.
(4) Perzynski, *loc. cit.*

perspective de Shiba Kokan qui les tenait lui-même des Hollandais.

Dans le groupement de ses personnages, l'Ecole vulgaire chercha à créer des ensembles harmonieux et visa surtout à l'effet décoratif. Son réalisme consiste dans la synthèse et non pas dans l'analyse détaillée comme celui de certains de nos peintres contemporains. Elle s'efforce de donner une exacte impression de la vie plutôt par le mouvement général qu'elle donne à ses personnages que par le fouillé et le fini de leurs traits. Ses artistes excellent dans le rendu d'une attitude, dans l'harmonie d'un geste.

Il arrive au contraire qu'ils déforment les proportions du corps humain. Il est certaines estampes d'Harunobou, celle, par exemple, reproduite par M. Duret (1) et représentant une femme allant au bain (2), qui manquent absolument de savoir anatomique. Les peintres de l'Oukiyo-yé amincissent souvent la partie inférieure des corps de femmes qu'ils dessinent. Ils avaient voulu lutter contre la réglementation académique et ils finirent eux-mêmes par y tomber. Outamaro mit à la mode ces figures de japonaises aux traits si réguliers, marqués par quelques lignes très simples, idéalisées par leur allongement, d'où une sorte de stylisation et parfois de la monotonie.

IV

Iwasa Matabéé, appelé souvent aussi Matahei (3), fut le précurseur de l'Oukiyo-yé. Il naquit la 5e année de Ten-Sho (1577) dans la province d'Etchizen. Son père appartenait à une des branches de la célèbre famille Foudji-hara. Il aurait étudié d'abord sous la direction de Kano Shighesato, puis sous celle de Tosa Mitsunori, arrière-petit-fils de l'illustre Mitsunobou, mais se serait bientôt déclaré indépendant de toute école. Il fut le premier à représenter des gens du peuple à côté des daimia. Son imagination se donna libre cours dans la peinture de

(1) Catalogue des livres et albums illustrés du Japon conservés à la Bibliothèque Nationale.

(2) Gravure extraite du *Ehon-Haroa-no nishiki* « Brocarts du printemps illustré ».

(3) Se fondant sur les documents japonais, M. Barbouteau a pu dire dans la biographie de cet artiste contenue dans le catalogue de sa collection : « D'autres le nomment Matahei ; c'est là une erreur. Dans son catalogue d'archéologie, Ta-tée-Ken mentionne un petit ouvrage conservé au bureau des archives des peintres du Japon, dans lequel le nom de ce peintre est écrit Matabéé et non Matahei. »

grandes feuilles de paravent où il représente les distractions du printemps et de l'automne, les coutumes populaires, les scènes de plaisir et d'amour. Ses œuvres sont assez rares en Europe. On a pu néanmoins admirer, dans l'exposition de la collection Gillot, plusieurs d'entre elles et, parmi celles-ci, un très amusant groupe de musiciens semblant être sous l'influence égayante du saké (1).

Dans le fond, une jeune femme et un aveugle, vu de profil et ouvrant une bouche énorme, jouent du shamysen; au premier plan une autre joueuse s'effondre sur son instrument, tandis qu'une chanteuse à la physionomie quelque peu abêtie, débraillée et la chevelure pendante, est accroupie tenant son cahier de papier de la main gauche et de la droite s'appuyant sur le sol; un jeune daimyo à l'air tout heureux d'entendre ce concert.

Une autre composition représentant une danseuse tournant rythmiquement dans l'exercice de son art, la main droite levée, tenant l'éventail et la gauche cachée dans sa vaste manche; sur la tête une sorte de foulard orné d'une grecque, comme vêtement, une longue robe croisée, décorée de grands pétales de fleurs et serrée à la taille par une ceinture.

De Matabéé également, ou de son école, était ce petit scribe à la silhouette moyenâgeuse d'enlumineur de parchemin, assis devant son écritoire en une pose de dévote attention, et cette suite de six aquarelles représentant autant de figures de femmes, les unes assises, d'autres couchées, lisant ou écrivant, qui appartenaient à la collection Hayashi.

Celle de M. Barbouteau contenait une belle fresque due au pinceau de l'ancêtre de l'Oukiyo-yé, figurant, en quatre feuilles de paravent, la somptuosité d'un cortège de daïmyo dont une partie vient de traverser la rivière et l'autre attend encore son tour de passage sur la rive opposée. Ce dernier groupe est arrêté dans un pêle-mêle plein de pittoresque, rappelant un peu les scènes du Roman Comique. Un serviteur contient un cheval fougueux, d'autres déchargent un animal de bât, des pertuisaniers s'avancent leur arme au dos et, pendant ce temps, s'éloigne du rivage la barque du passeur chargée, à couler, de personnages à deux sabres.

(1) Eau-de-vie de riz.

« Sur un fond d'or d'une tonalité sourde, de larges et puissants nuages roulent des parcelles d'un autre plus brillant » (1), dont les gros flocons ouatés s'étendent jusqu'à la ville prochaine de Mi-ho et sont dominés à l'horizon par un Foudjiyama majestueux et une chaîne de montagnes où tous les verts sombres, où tous les bruns calcinés jouent parmi les volutes d'or.

Dans les rues de la ville bâtie sur une sorte de presqu'île, se dirigeant vers le temple Sei-Ken-ji, entre déjà la tête du cortège, sujet d'admiration pour les badauds sortis sur le pas de leur porte.

Ces quelques exemples permettent de se rendre compte de la fécondité du talent de Matabéé. Ce fut un innovateur surtout par le choix des sujets. Son faire a au contraire beaucoup de parenté avec celui des artistes de Tosa. On trouve dans ses kakémonos les mêmes fonds d'or, les mêmes couleurs brillantes, un semblable manque de perspective masqué par des artifices, celui des nuages, par exemple, une pareille délicatesse de touche miniaturiste, mais, il faut le reconnaître, beaucoup plus de naturel et d'originalité.

Matabéé mourut dans la période Kuan-yei (1624-1643).

S'il a eu des disciples de son vivant, il faut croire qu'ils furent peu célèbres, car l'histoire ne nous a pas transmis leurs noms. Son véritable descendant fut Hishikauva Moronobou, né en 1638 à Hoda, dans la province Awa (Bô-shiu). Son père, Mitshi-Shighé, était brodeur et avait acquis une certaine réputation dans l'exercice de ce métier. Moronobou apprit lui-même les premiers éléments de l'art décoratif en dessinant des modèles destinés à la broderie. Dans la suite, il vint se fixer à Yedo où il ne tarda pas à s'adonner entièrement à la production de gravures pour l'impression. Il y appliqua les principes du premier maître de l'Oukiyo-jé, mais avec une indépendance plus grande encore vis-à-vis de l'école de Tosa et un bien plus vaste champ d'inspiration. Vers la fin de sa vie, il se retira du monde, se fit raser la tête et prit le nom de Yuchikou. Il mourut entre 1711 et 1716, d'après M. Anderson, en 1714 selon M. Hayashi qui croit pouvoir préciser.

On a de lui peu de peintures, car il se livra surtout à l'illustration des livres et des albums, mais les quelques spécimens

(1) Barbouteau, *loc. cit.*

parvenus jusqu'à nous donnent une heureuse impression de son talent.

La collection Gillot renfermait un très beau kakémono, une femme à la promenade revêtue d'une robe de crêpe rouge serrée à la taille par une ceinture verte. Sa main gauche relevait les pans d'un splendide manteau gris tout parsemé de chrysanthèmes blanches faisant penser à celles de Kôrin ; dans le but d'éviter l'uniformité si détestée des Japonais, ce motif était entremêlé de deux autres offrant en zones irrégulières des feuilles d'érable sur fond bleuté et des fleurs de prunier alternant avec des papillons sur fond jaune paille. Cette peinture, exécutée sur papier, possédait une très grande richesse de coloris, un joli drapé et de très réelles qualités de mouvement et de vie. On pouvait admirer dans la collection Hayashi un amusant tableau de mœurs : cinq femmes réunies autour d'un aveugle jouant du shamysen.

Quant à l'œuvre gravée de Moronobou, elle apparaît immense. Les premiers livres qu'il illustra et qui nous soient connus sont datés de 1659. Ce sont : « le Miroir de la Femme », ouvrage didactique traitant de la politesse, du maintien, des usages, de la toilette, même de l'hygiène, publié à Yedo chez Chôkwai, et l'Histoire des cinq générations des Hojo, éditée par Foughetsu Chôzayemon.

En 1668 parut l'Osaka Monogatari, ou histoire d'Osaka, et à partir de 1680 jusque vers 1703, pendant l'ère si célèbre de Guen-rokou, ses livres ne cessèrent de paraître et son talent fut à l'apogée.

En 1678, il donne le Yoshiwara-nomitchi-youki, guide du Yoshiwara, le premier ouvrage représentant la vie animée de l'ancien quartier de plaisir de Yedo, et en 1681 l'Oukiyo-Hiakouninn Jòyé, titre qui peut se traduire par : « Cent images de femmes de ce monde éphémère ». Des femmes de toutes les conditions y sont figurées dans leurs occupations familières : courtisanes jouant du shamysen ou fumant leurs chères pipettes, grandes dames se promenant, laveuses nettoyant leur linge en un niveau et le faisant sécher sur des tiges de bambou ; l'auteur ne juge aucun sujet indigne d'être reproduit dans ces pages pleines d'humour. Puis c'est l'Outchiwa-yézoukousshi (1682), « Suite de dessins pour éventails », où il traite des motifs de décor pur, des fleurs, des plantes, des

scènes historiques comme la lutte du géant Benkei et du jeune héros Yoshitsuné sur le pont de Gojo à Kyoto, épisode légendaire du XIIe siècle.

Moronobou illustra en même temps des drames : *Kimbei-Kashima-Maeri*, « Kimbei se rendant au temple Kashima », sorte d'introduction à l'histoire fabuleuse de Kintocki appelé ici de son autre nom de Kimbei, l'enfant prodige que les peintres nippons représentent tout rouge, bouffi comme un poupon et tenant une énorme hache à la main, qui naquit, dans les montagnes, d'une femme à demi fée et eut pour premiers compagnons une ourse, un cerf, un lièvre et un singe, symbolisant ses futures qualités — des romans tels que « l'Homme au joli visage de Shitaya » (1684), « l'Histoire du Fleuve Miyado », « les Aventures du Médecin Tchikousai » (1683) — des récits historiques comme l'Histoire des guerres de la période Hô-guen (1156 à 1159) durant laquelle le Taïra Kiyomori conquit la toute puissance.

Moronobou revient d'ailleurs entre temps à la peinture de scènes familières dans le *Koi-no-Minakami*, « Sourire d'amour », et le *Yamato-no-oyôsë* consacré aux coutumes et aux mœurs du Japon. — Il illustra enfin des recueils de poésies. Ces quelques citations montrent l'étendue du talent du véritable créateur du livre illustré. — On peut admirer plusieurs exemplaires de ses œuvres au département des estampes de la Bibliothèque nationale, dont M. Th. Duret a donné un excellent catalogue (1).

Il innova aussi les dessins sur feuille volante, mais n'en produisit que fort peu. Sept estampes de la collection Gillot représentaient des exercices équestres devant des spectateurs nobles assis d'un côté de la piste et des gens du peuple placés de l'autre. Ailleurs il a figuré : une partie de plaisir sous les cerisiers en fleurs — un cavalier arrêté devant l'habitation de sa maîtresse — l'archer Massuno Yaitchi entré à cheval dans les flots, tirant la flèche qui devait décider de la suprématie des Minamoto sur les Taira après la bataille de Yachima-Danno-Oura (2) — un groupe de danseurs.

Moronobou dessine ses personnages d'un trait extrêmement ferme. Les hommes qu'il met en scène respirent l'énergie,

(1) Paru chez E. Leroux, 1900.
(2) Ces trois estampes appartenaient à la collection Hayashi.

leur visage est rude avec une bouche violente, des pommettes bien marquées, des yeux sortant de la tête dans les mouvements que dicte la colère,leur chair est ferme et bien musclée. A son type de femme, on peut reprocher quelque monotonie dans la rondeur bien remplie de la figure et l'élégance un peu lourde qu'il prête à la Japonaise. Il exagère dans le ramassé, comme plus tard Outamaro exagérera dans l'allongement, et, en ce faisant, il est peut-être plus prêt de la réalité que ce dernier. Les profils de Moronobou sont en général assez laids avec leur nez exagérément camus et leurs lèvres trop retroussées. — Mais il sait admirablement grouper ses personnages, leur donner le mouvement et la vie.

Dans ses gravures et dans celles de ses successeurs, on peut étudier toute l'histoire de la mode nippone et en particulier de la coiffure de la fin du XVII[e] siècle à nos jours. A l'époque de Moronobou, la Japonaise n'avait pas encore sur la tête ces hauts échafaudages de chevelure chers à Yeichi et à Outamaro, le coiffures étaient assez basses, même celles des Oîran (1). Elles consistaient généralement en deux petites vagues peu élevées sur le sommet de la tête et un très fort chignon cachant la nuque, parfois même les cheveux retombaient sur les épaules, rassemblés en leur extrémité seulement par une sorte de gros nœud, comme nous le montre une estampe de Shigénobou.

Son fils Morofussa et ses élèves Fouroyama, Moromassa, Moro-naga, Moro-shighé imitèrent la manière de Moro Noban (2). A la même époque Hishikawa Ruicen fixait sur le papier les traits des beautés célèbres Takao et Gusougoumo, et son fils Riuchu donnait de ces apparitions de fantômes que devait plus tard représenter si souvent le grand Hokusai.

Mais le premier maître de l'estampe fut Kiyonobou, le chef de la famille des Torii (1664 à 1729). Il figura sur ses feuilles volantes des cavaliers, des nobles, des poètes et poétesses, l'oïran avec ses kamouros (3), la femme à sa toilette dans la courbe harmonieuse de ses deux bras édifiant la chevelure, des scènes historiques, légendaires ou encore amoureuses.

Enfin, Kiyonobou représenta, le premier, des auteurs dans toute la somptuosité de leur costume. Pour eux devait être

(1) Ou courtisanes en pied.

(2) On peut remarquer à ce propos la similitude d'une des parties du nom des élèves d'un peintre avec celui du maître. Cette règle était habituelle.

(3) Ou suivantes.

créée l'estampe du format Hossoyé tout en hauteur. A la naissance de l'Oukiyo-yé avait, en effet, correspondu celle du drame moderne succédant au théâtre des poupées, si cher au XVIIe siècle japonais et dont le fondateur avait été Tshikamatsou Monzayemon (1653 à 1734), celui que l'on a pu appeler « le Shakespeare japonais ». La dynastie des Torii se consacra à la peinture des auteurs célèbres, des Donjura, de Sôjuro et de tant d'autres.

Les femmes de Kiyonobou ont encore l'empâtement du visage de celles de Moronobou, elles sont même peut-être un peu moins gracieuses dans leur ensemble. M. Edward F. Strange cite une estampe figurant deux amoureux tendrement enlacés et dit à ce sujet : « Le faire vigoureux et simple mérite d'être noté, comme une certaine rudesse dans la façon de rendre le détail des vêtements, en particulier le mouvement de la robe de l'homme et le dessin floral de celle de la femme ». Les draperies de cette estampe et de beaucoup d'autres du même artiste sont, en effet, trop synthétisées, trop raides.

Les impressions de Kiyonobou comme celles de Moronobou sont tirées en noir, mais nous avons fait remarquer dans un paragraphe précédent qu'on les enluminait souvent à la main. « Du désir de répéter dans les images le somptueux éclat des acteurs en scène, surgit l'idée des enluminures, en des colorations puissamment décoratives, où des rouges et des jaunes vigoureux, s'enrichissant de poudrés d'or, alternaient avec des surfaces laquées noir, et l'on nomma ces feuilles ourouchujé (dessins laqués) (1). » Les scènes de théâtre de Kiyonobou sont souvent rehaussées de cette laque noire et même parfois de laque d'or venant se joindre au rouge-corail et au jaune-citron. Cet artiste a également laissé quelques livres illustrés : une féerie « la deuxième Perle prise par Taïchok'-kwan » (1701), des drames comme « L'Enfant d'Atsumori; Il a enrichi de gravures le Boudo iro Hak'hei, « Les Huit Aspects de l'Amour chevaleresque », paru en 1705 à Yedo.

Son influence a été très considérable et il a formé de nombreux disciples dont les plus importants sont : Okoumoura, Massanobou, Torii-Kiyomassu, son propre fils, et Nishimoura Shighénaga.

(1) S. Bing. Préface du catalogue de la collection Hayashi, 1902.

On a beaucoup discuté les dates de la naissance et de la mort d'Okoumoura Massanobou. Quelques-uns de ses livres illustrés furent publiés à la fin du XVIIe siècle, d'autre part, un de ceux de la collection Hayashi était daté de 1752. Sa vie fut donc longue. D'après M. T. Hayashi, il serait né vers 1685 et aurait vécu jusqu'en 1764 environ. Il habitait Yédo, où il exerçait la profession de libraire. On a voulu en faire quelquefois un élève direct de Moronobou, mais les auteurs japonais cités par M. Barbouteau disent catégoriquement que son premier maître fut Torii Kiyonobou.

Massanobou a laissé un assez grand nombre de kakémonos, des livres illustrés et surtout des estampes.

On cite de lui un excellent portrait de Chido-Ken, une figure de Shoki aux yeux dorés et surtout un grand nombre de silhouettes féminines. Il a souvent représenté des auteurs; la collection Barbouteau renfermait un kakémono où deux jeunes acteurs en costume de femme dansaient à la manière des gheisha.

La palette de Massanobou est fort riche. On y trouve toute la gamme des tons chauds et brillants, mais toujours de bon goût dans leur magnificence et ne tombant jamais dans le voyant vulgaire des rouges carmins ou cendrés, des verts réséda ou cœur d'oignon, des noirs, des bruns, du jaune clair, du bleu ardoise.

Telle robe verdâtre est décorée de hérons blancs, dans telle autre un prunier fleuri se détache en blanc sur un fond rouge vif.

L'artiste a tiré d'excellents effets décoratifs de la superposition des vêtements. Un kakémono de la collection Barbouteau figurait : « Une jeune femme vêtue de trois kimonos sur lesquels est nouée par devant une ceinture d'un brun violet rehaussé d'or. Le plus intime de ces kimonos est blanc, l'intermédiaire jonquille, le superficiel bleu pâle d'une nuance charmante, du col aux genoux, vert intense le long des jambes, décoré dans sa partie moyenne de crosses de fougères nombreuses d'un bleu lapis (1). »

Les sujets traités par Massanobou dans ses estampes sont du même genre : femmes à leur toilette, écrivant des messages

(1) Barbouteau, *loc. cit.*

d'amour ou les confiant à leur suivante, fillette taquinant un chat, scènes théâtrales, Chidôken, le célèbre diseur de bonne aventure, parfois aussi des oiseaux ou des tigres. Une feuille de ma collection représente une promenade en bateau sur la Soumida par un beau clair de lune. Un couple amoureux occupe la barque, la femme, étendue à l'avant, en une pose pleine de nonchalance et d'abandon avec, à portée de sa main, une théière et une coupe, l'homme assis sur le plat-bord contemplant sa compagne. Cette estampe est enluminée d'une couleur rouge-clair et relevée par places de tons de laque noire. Elle est signée de plusieurs des noms pris par l'artiste : Hô-ghetsudô, Tou-tcho-sai, Okou-moura, Boun-Kakou, Massa-nobou.

Celui-ci a produit, en outre, quelques estampes gravées en couleur qui comptent parmi les plus anciennes connues.

D'après les auteurs japonais cités par M. Barbouteau : « parmi les gravures qu'il a publiées, on cite des beni-yé (mot à mot : dessin carmin), genre tout nouvellement mis à la mode alors ». On pouvait voir deux de ces béni-yé dans la collection Hayashi, une fort jolie en particulier, montrant une jeune fille faisant mouvoir une marionnette. Les spécimens de ces premières gravures en couleurs sont aujourd'hui très rares et d'une grande valeur.

Parmi les livres illustrés de Massanobou, citons le *Yehon-Moucha*, « livre illustré de figures de guerriers » ; le *Yoroï-Sakoura*, « armures de cerisier (guerriers célèbres) » ; l'*Okoumoura-monkashiyé* ou « dessins anciens de Okoumoura » ; l'Histoire de la princesse Wakokousa ; le *Yéhon-tsourouno-koutchibachi*, « bec de cigogne » ; *Kiôtaro*, pièce de théâtre en six actes, parue en 1703, un des premiers ouvrages de Massanobou.

Les personnages de Massanobou sont beaucoup plus élégants que ceux de Moronobou et de Kiyonobou, mais le trait est moins ferme, le dessin plus relâché.

Il nous laisse parfois entrevoir de jolis morceaux de nu : dans une de ses estampes, une jeune femme à la promenade est surprise par un coup de vent qui chasse en arrière sa robe et laisse voir un adorable bas de jambe et les ravissants petits pieds chaussés des getas (1).

(1) Socques de bois se portant hors de la maison.

Le second disciple de Kiyonobou dont nous ayons cité le nom, son propre fils Kiyomassu, représente la seconde génération des Torii. Il vécut de 1679 à 1763 environ. On a de lui des estampes représentant surtout des acteurs, Issburô et Takenodjô, Monnosouké jouant le rôle de Massatsura ; parfois des animaux : un grand faucon sur un perchoir, sujet cher autrefois aux Kano, un aigle posé sur une branche de pin guettant un singe réfugié au pied de l'arbre, ce dernier dessin appartenant au style dit broussailleux ; quelques béni-yé en rose et vert tendre (la collection Gillot en renfermait deux).

En même temps que Kiyomassu travaillaient Kujashughé et Kiyotsuné, deux autres élèves de Kiyonobou Ier et Torii Shirô, troisième fils de ce dernier, appelé quelquefois Kiyonobou le Jeune.

La tradition de la famille fut ensuite continuée par Torii Kiyomistu, fils et disciple de Kiyomassu (3e génération des Torii). — De la quatrième génération des Torii, nous aurons l'occasion de parler à propos de son illustre représentant Kiyonaga.

Quant à Nishimoura Shighénaga, le troisième plus célèbre disciple de Kiyonobou I, ce fut un artiste de grand talent (1697 à 1756). Il signa aussi ses œuvres du nom de Magoçaburo et de celui de Senkwado. Je me rappelle de lui une ama (religieuse bouddhique) dont l'élégance ne donne pas une trop triste idée de son état. Elle est vêtue d'une jolie robe au décor de chrysanthèmes bien plaquée aux hanches et le long des cuisses pour ensuite s'évaser en un tourbillon d'étoffe qui s'arrondit sur le sol et d'où sort le pied mignon. Sa main droite sortant de la longue manche tient l'inévitable pipette de bambou et d'argent. De là au sévère costume de nos nonnes, il y a loin.

Shighénaga a aussi donné des acteurs suivant la manière des Torii et des petits paysages servant de cadre à quelque animal : devant une cascade, un aigle perché sur un rocher, un marais animé de deux canards avec le joli retroussis d'aile de l'espèce dite mandarin... Il a enfin laissé des livres, l'Histoire de Nobunaga, parue en 1735 à Yedo, et le Yehon Yedo Miyaghé, « Souvenir de Yedo », gravé après sa mort, en 1779, à Kyoto.

Shighénaga eut pour principaux élèves son fils Shighénobou, Hishikawa, Toyonobou et deux artistes illustres dont

nous aurons l'occasion de parler plus loin, Souzouki Harunobou et Korusai.

Il nous faut auparavant dire un mot de quelques artistes indépendants contemporains de Massanobou et de Shighénaga. L'un des plus célèbres est Nishikawa Sukénobu (1674 à 1754). Il fut d'abord élève de Kano Yéno, puis de l'école de Tosa, et s'adonna enfin au genre dit vulgaire, où il signa parfois du nom de Jittok'sai, « Celui qui comprend par lui-même,» pour bien marquer son indépendance. Il n'a guère travaillé que pour l'illustration en noir des livres. Son Hiakounin joro Shina Sadamé, « Occupation de cent femmes de tout rang », paru en 1748, renferme de très amusantes compositions. L'une d'entre elles, consacrée aux travaux agrestes, nous montre une femme enlevant le grain d'après les épis à l'aide d'un très primitif instrument : une planche inclinée à 45 degrés, munie à son extrémité supérieure de grandes dents en fer très rapprochées, tandis qu'au premier plan deux autres battent le grain à l'aide de leurs fléaux et qu'un enfant poursuit un poussin s'enfuyant fort effrayé, le bec ouvert, et les ailes mi-déployées.

Sukénobou s'est d'ailleurs presque exclusivement adonné à la représentation de femmes et surtout de jeunes filles pleines de charme et de grâce dans son Ehon-Tokiwa-Gousa, où il les désigne sous le nom poétique de plantes toujours vertes, dans son Ehon shyo mi gousa, « Figures de femmes accompagnant des poésies » et dans plusieurs « Recueils de coutumes de femmes ».

Tatchibana Morikouni (1670 à 1743), élève de Tanyou, fut surtout un grand vulgarisateur. Il a donné un grand nombre de reproductions de peintures ihinaises et japonaises, beaucoup de modèles de tout genre et le *Jiki-Shi-oh*, ce que l'on peut traduire par Trésor de l'étude du dessin.

Hanoboussa Ittihô (1625 à 1724) fut un artiste indépendant de la plus haute envergure. Il appartenait à la branche Taga de la famille Foudjihara par son père, un médecin d'Osaka.

Il se rendit dans sa jeunesse à Yedo où il reçut les leçons de Kano Yassunobou, mais il ne tarda pas à se brouiller avec celui-ci et s'adonna dès lors au genre humoristique et caricatural. Dans son « Appendice des quatre saisons illustrées », cité par M. Barbouteau, il fait la profession de foi suivante :

« Un peintre nommé Iwas Matabéé, natif de la province d'Etchizen, représenta avec un naturel charmant des chanteuses et des danseuses dans les costumes qu'elles portaient de son temps. Il fut surnommé à cause de cela : Oukiyo Matabéé (Matabéé le vulgaire). Ses œuvres sont depuis longtemps tenues en grande estime.

« Un autre artiste, Hishikawa Moronobou, de la province Ava, vint s'établira à Yedo et y fit imprimer des dessins qui plurent beaucoup aux amateurs. Les principes de ces auteurs ne sont pas tout à fait les mêmes; cependant, au temps de ma jeunesse, lors de ma vie extravagante, j'ai commencé à faire de la peinture selon leur manière. »

A l'âge de 47 ans il fut exilé dans l'île de Miyakhé pour avoir publié des dessins que le gouvernement jugea injurieux. (Il y raillait une des concubines du Shogun.) Il y resta douze longues années, loin de sa mère qu'il chérissait. C'est seulement après son retour d'exil qu'il prit le nom d'Hana-boussa (buisson en fleurs) It-tchô (un papillon) parce que le courrier venant lui apporter la nouvelle de sa grâce l'avait trouvé fort occupé à contempler un papillon passé sur un buisson fleuri.

Son caractère très original apparaît dans ses œuvres où il renouvelle le genre caricatural inauguré par Toba Sojo au XII[e] siècle. Les divinités qu'il met en scène nous charment par leur air débonnaire cependant que fort malicieux. C'est tantôt Yebitsou, l'un des sept dieux du bonheur, tenant sa longue ligne d'un main et conduisant de l'autre un cheval de bât au puissant poitrail, chargé d'un énorme poisson, tantôt Hôtei, étendu sur le sol, la tête appuyée sur son sac dont le ballonnement fait pendant à celui de son gros ventre, Hâtée, toujours sympathique dans son étirement paresseux.

It-tchô a également beaucoup affectionné les scènes de la campagne. Un de ses kakémonos représente l'ébahissement de deux paysans devant une cascade dont l'eau tombe d'un pont situé presque au-dessus de leur tête. Ce dispositif a permis au peintre de montrer le comique admirable de leurs figures renversées avec des yeux écarquillés et une bouche grande ouverte. Ailleurs, le passage de la rivière en bas, les maisons de bains, le théâtre lui fournissent l'occasion de petits croquis pleins de vie et d'humour.

La manière d'It-tchô apparaît intermédiaire entre la pein-

ture chinoise et celle de l'Oukiyo-yé. Son faire se ressent, en effet, fortement de l'influence des Kano par l'exécution calligraphique à l'encre de Chine souvent employée. It-tchô se sert habilement de toute la gamme des noirs rehaussés par quelques tons rouges, bruns ou verts.

Ses caricatures eurent une grande vogue à l'époque, et ses dessins ont, en outre, très souvent servi de modèle pour le décor des laques, des faïences, voire des broderies. Une de ces dernières, ornée d'un groupe représentant la danse du lion, appartenait à la collection Hayashi.

De son vivant, It-tchô n'a donné aucune de ses œuvres à l'impression, mais son disciple Ippo, mort seulement en 1772, a publié plusieurs recueils de ses dessins.

It-tchô eut en son fils aîné Nobou-Katsu (It-tchô II) un élève habile (1676 à 1737). Il a laissé une très jolie série de kakémonos représentant les douze mois, mais marqués chacun par une fête ou une solennité que l'on était accoutumé à célébrer pendant sa durée. Cette figuration lui donne prétexte à de charmants petits paysages.

TEI-SAN.

(*A suivre.*)

JOLIE PERSONNE

(*Suite* [1])

—

TROISIÈME PARTIE

« *Jane Vernis* »

18 juin 1897.

Darloz prononça distinctement ce nom et cette date, ferma le manuscrit et me regarda bien en face.

J'avais tressailli : il ne me questionna pas, mais m'observa d'un air entendu et satisfait.

« Cela... [et il traîna sur la dernière syllabe de ce mot] cela vous intéresse-t-il?...

— Enormément, » répliquai-je.

J'avais eu le temps de me reprendre, et, quoique très intrigué encore, je savais, — je croyais savoir, où il voulait en venir.

Mais je dois conter, à mon tour, une anecdote qui expliquera la suite de ce récit.

Le 20 juin 1897, après avoir dîné avec des camarades, je rentrais chez moi, à Passy, par le cours la Reine et l'avenue du Trocadéro.

J'avais besoin de vagabonder, de respirer la nuit purifiée par les marronniers en fleurs, d'agréables pensées flottaient dans ma cervelle légère, et je marchais, le manteau ouvert, les mains dans les poches; ma canne accrochée à mon poignet traînait sur l'asphalte... Je chantonnais, tout en fumant.

Près de la place d'Iéna, je distinguai une femme qui s'avançait à pas menus et précipités, frôlant les maisons. Elle se retournait fréquemment, coupait le trottoir en diagonale, examinait la chaussée et regagnait l'ombre des murs.

Elle héla un fiacre maraudeur. Je me hâtai. J'entendis cette fin de dialogue.

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 188 et 189.

« Faudrait tout de même savoir où vous voulez aller... Si c'est aux Batignolles... montez.

— Je ne vais pas de ce côté... »

Un reverbère éclairait l'inconnue.

Je vis qu'elle était blonde et de taille moyenne.

Au son de sa voix, je l'imaginai jolie, à sa démarche, malheureuse.

Le fiacre s'éloigna... elle reprit son manège anxieux, me parut chanceler. Je fis quelques pas dans sa direction, elle s'appuya contre le parapet qui borde une caserne.

Je n'hésitai plus. Je l'abordai. Elle dissimula sa figure dans ses mains, puis essaya de ramener sa voilette embarrassée dans les fleurs ornant son vaste chapeau à brides de linon.

Comme je lui répétais l'offre que je lui avais déjà faite de la conduire où bon lui semblerait, elle éclata en sanglots.

« Voyons, voyons, » fis-je très tendrement.

Elle ne put répondre, hoquetait comme un enfant qui n'est pas coupable. Elle pleurait, les bras rapprochés du buste et les paumes jointes, misérablement.

Je l'embrassai. Elle sursauta. J'affectai, pour la consoler, un ton badin. J'avais reconstitué son histoire. Je me trouvais certainement en présence d'une jeune femme entretenue et infidèle, qui, indiscrètement surprise, s'était enfuie, laissant ses amants à leur querelle... et je remerciai le printemps de l'offrande inespérée que je ne tardai pas à voir dans cette rencontre...

Un passant s'avançait : elle traversa l'avenue; je la suivis dans la rue de Galliera.

Elle se tamponnait le front. Je la crus blessée.

« Ce n'est rien, me dit-elle, un simple coup. »

Je l'inclinai vers moi, je soulevai ses cheveux près des tempes. De la chair entamée coulait un mince filet de sang.

Je lui demandai si elle avait quelque plainte à déposer, si elle désirait retourner chez son amant, chez son mari, dans sa famille...

A chacune de mes phrases, elle poussa des exclamations d'épouvante, me saisit le poignet, puis s'écarta, regarda autour d'elle.

Ni famille! ni foyer? Il restait l'hôtel. A ce mot, son affolement fut à son comble...

L'hôtel! mais elle mourrait de honte en donnant son nom, en demandant une chambre.

Je lui affirmai que cela n'était pas bien terrible. Elle eut un geste très digne.

En face de qui étais-je? D'une demi-mondaine sérieuse, ou d'une femme du monde coupable? Peu m'importait. Ses gestes, sa voix me plaisaient. Son effarement ajoutait je ne sais quelle séduction à sa grâce.

J'en devins tout à coup amoureux.

Je hélai un fiacre. Elle y monta tout en murmurant : « Où me conduisez-vous?.. où me conduisez-vous? »

Elle baissa les stores, et se lamenta... Je serrai sa main, une petite main potelée et nerveuse.

Ma maîtresse ne s'éveilla que fort tard.

En ouvrant les yeux, elle entendit des chants d'oiseaux, et vit autour d'elle des fleurs jonchées.

Dès que j'entrai, elle enfouit sa figure dans un bouquet de roses pâles.

Je tirai les rideaux. Le soleil dora l'air de ma chambre. C'était le premier matin de l'été.

Devant ma fenêtre poussait un acacia rond et blanc comme un nuage.

« Avez-vous bien dormi? »

Elle se tourna vers moi, son bouquet de roses sur la poitrine.

Je ne l'avais pas imaginée aussi jolie. Ses cheveux emmêlés cachaient son front et rendaient enfantins ses larges yeux, limpides comme une eau peu profonde.

Aucune lassitude ne marquait ses traits, et sa bouche souriait, une bouche lourde, aux lèvres brillantes.

C'était une beauté sans caractère, mais attachante... une femme à chérir dans une ville d'Italie, près de la mer, au printemps.

Tout à coup, comme je la tutoyais, elle se prit à sangloter : « Elle était une femme perdue... n'avait plus qu'à mourir... « se tuerait certainement... »

Je ne doutais pas que la tragédie dont le souvenir soudain l'accablait n'eût été épouvantable. Son désespoir gracieux ne m'émouvait pas autrement.

Tout cela n'avait plus aucune importance.

« Aucune importance, aucune importance! » s'écria-t-elle, en me considérant avec stupéfaction. « Mais... »

Elle s'apprêtait, sans doute, à me conter sa triste histoire, quand des pleurs brisèrent sa voix.

Hochant la tête, elle répétait :

« Aucune importance. »

Je lui adressai quelques reproches d'une tendresse habile.

N'étais-je pas là, décidé à ne point l'abandonner.

Le destin l'avait mise sur ma route, bien fort qui me la ravirait....

Je lui parlai, pour m'éclairer moi-même, de l'être haïssable et brutal et des circonstances qui l'avaient obligée à s'enfuir.

Elle ne me démentit pas, parut distraite, puis rêveuse....... Pour elle, tout cela était du passé.......

Sa tête s'inclina sur mon épaule, et je compris la réelle passion que pouvait inspirer cette délicate enfant mystérieuse et confiante qui me disait tout bas qu'elle n'était qu'une pauvre créature sauvée par moi. Et elle me demandait d'être bon, indulgent, très indulgent.

Je voulus savoir qui elle était.

« Mon nom? fit-elle. Que vous importe... »

J'affectai de trouver charmante cette désinvolture d'esprit qui m'inquiéta. Dès cet instant, je sentis qu'elle partirait, un jour, sans motifs, me haïssant peut-être.

Elle s'obstinait à demeurer chez elle. Je crus alors qu'elle m'aimait vraiment. Elle était gaie, primesautière... La plus fugitive pensée l'affolait : elle se réfugiait dans mes bras. Je comptais sur ces moments pour lui faire avouer son secret, mais, dès la moindre allusion, elle me donnait à entendre, soit gentiment, soit avec colère, que mes tentatives resteraient infructueuses. Elle me fit promettre de ne plus jamais l'interroger. Mais il m'était intolérable de la voir préoccupée ou distraite, l'imagination hantée par des souvenirs dont je devenais jaloux.

Je m'appliquais à conserver devant elle une humeur égale, je feignis de ne plus attacher aucune importance à ses rêveries.

Elle s'aperçut de ma contrainte, qui lentement l'ennuya. Elle ne passait plus des après-midis entières allongée sur mon divan, elle se retirait fréquemment dans sa chambre, et me pria bientôt de reprendre mon existence habituelle.

Vers le milieu de juillet, elle déclara qu'elle voulait se distraire.

Au théâtre, nous prîmes d'abord des baignoires, dont elle relevait les grilles.

Le plaisir l'enivrait.

Nous sortions tous les soirs.

Je souhaitai rencontrer quelqu'un qui la reconnaîtrait. Je m'attendais à quelque scandale : rien n'arriva.

Un matin, pour payer je ne sais quelle note, je pris son portemonnaie qu'elle avait laissé sur une table.

Un papier plié en quatre attira mon attention. C'était un mémoire de couturière. Je lus :

Madame C. Vernis.

Je vis dans le Bottin qu'il existait, en effet, un ingénieur de ce nom demeurant avenue d'Iéna. Je me rendis à cette adresse.

L'hôtel était inhabité. Les plates-bandes du jardin qui l'entourait étaient incultes, la grande porte était close et poussiéreuse, et on apercevait, derrière les fenêtres, les volets de bois.

La peur de perdre ma maîtresse me défendit, seule, de prononcer ce nom dont les syllabes s'articulaient d'elles-mêmes sur mes lèvres.

J'avais, auprès de mon amie, l'impression de me réveiller à la campagne, en avril, quand la chambre est toute envahie de soleil... et chaque matin, quand j'ouvrais la fenêtre, je m'étonnais de ne pas découvrir la mer.

Pourtant, j'avais la certitude qu'Elle ne m'aimait pas.

Je n'appuyais pas tout à fait mon cœur trop inquiet contre son cœur futile... Je l'appuyais juste assez pour qu'elle le sentît plus amoureux qu'elle ne le croyait.

A la fin de l'été, elle s'ennuya et ne fit rien pour se divertir.

Il faisait froid. On entendait la pluie tomber sur le gravier et sur les feuilles mortes... les premières feuilles mortes...

Nous avions allumé du feu, et, allongée sur le divan, elle regardait les longues flammes. Tout à coup, j'imaginai la maison sans Elle... je la pris furieusement dans mes bras, et, n'y tenant plus, je murmurai, sans savoir :

« Jane... Jane... »

Très tendrement, elle m'écarta en posant sa main sur mon front, me considéra, sans manifester aucune surprise. Je dis-

tinguai dans ses yeux une immense pitié, c'en était fait de mon pauvre bonheur.

Des larmes brûlèrent mes paupières.

Notre conversation fut semblable à celles qui précèdent les grands départs... la soirée s'acheva...

Le jour suivant, elle me parla de ma bonté pour elle, et en tels termes que je compris.

Elle me quitta, un matin de pluie... très franchement, comme un camarade à qui l'on aurait donné l'hospitalité, dans un moment difficile... et c'est ainsi que je laissai partir celle que j'appelais « jolie personne... », un nom de souvenir : elle l'avait voulu...

En m'embarquant pour l'Afrique, je ne songeai pas à établir une relation quelconque entre cet accident et les lettres mystérieuses que m'adressa Darloz.

Certes, ce ne sont plus les jeux du hasard que j'admire aujourd'hui, mais l'habileté avec laquelle cet homme sut m'attacher à lui. Oui, j'admire la façon dont sa haine m'inquiéta, le soir où il laissa grandir l'angoisse et le silence qui lui permirent de m'imposer la lecture de ce manuscrit...

Quand il eut prononcé le nom de Jane Vernis, je tressaillis, mais je pus me reprendre...

Il se leva, sonna.

Un bruit métallique et clair, que j'avais entendu déjà, frappa mes oreilles. La draperie du fond s'écarta. Une petite bédouine apparut.

Darloz lui dit quelques mots en arabe.

Elle sortit, revint quelques instants après, portant sur un plateau de cuivre, qu'elle posa près de nous, des boissons fraîches. Puis, elle s'éloigna, souriante. Les bracelets d'argent qui entouraient ses chevilles cliquetaient en se heurtant.

« C'est la fille de mon domestique maure », me dit Darloz, comme je l'interrogeais sur l'enfant.

Nous échangeâmes, tout en buvant, quelques phrases. Nous étions impatients l'un et l'autre, lui de continuer sa lecture, et moi de l'entendre.

QUATRIÈME PARTIE

I

Dès que je l'eus mis à la porte, une pensée soudaine, brutale, fixa dans ma cervelle un point douloureux, et, bientôt, elle y répandit un effarement comparable à celui que propagerait un cri strident déchirant, à nos oreilles, le silence hanté, le silence que touchent — oui que touchent — les sens prodigieux que nous possédons, dans les nuits d'insomnie.

Elle n'est pas morte.

Tout à l'heure, en rentrant chez lui, il va la trouver, car c'est chez lui qu'elle est! Où serait-elle? Peut-être se sont-ils rencontrés au coin de l'avenue... peut-être!.. et je me suis dressé, les poings serrés, mais le corps pris dans une gaîne d'airain qui se plia durement, tout à coup, et me fit m'effondrer sur mon fauteuil...

Elle vivait...

Un instant plus tard, j'étais dehors, un fiacre passait, je le pris.

« Place d'Iéna, vite! »

Lui, ne pouvait être loin. Je ne me trompais pas. Je reconnus sa silhouette.

En entendant mon fiacre, il se détourna, le croyant libre.

« Où aller? » Mais chez lui, parbleu. Je donnai son adresse... Quel brave petit cheval m'emporta au grand trot dans Paris.

J'étais sûr d'arriver avant Lui.

Ah! je la reprendrai, je la ramènerai, car Elle était chez lui... Sans cela... sans cela...

Le fiacre s'arrête, je sonne... Mille pensées se précipitent en moi. Les unes m'exagèrent la folie de mon entreprise, les autres me dictent une conduite.

Elastique, sournois, le battant de la porte cède... je reste au bas de l'escalier...

Si Elle avait été là, je l'aurais entendue respirer, j'aurais senti son parfum dans le silence hallucinant de la nuit auquel je m'habituai.

Je monte une marche, une autre encore... mes souliers craquent : je les ôte. Oh! Si un soupir s'était élevé! mais rien.

Peut-être avait-elle les clefs de cet appartement.

Premier étage... Où demeure-t-il? La maison en a quatre. J'attendrai au dernier... mais si c'est là qu'il demeure — Après tout, tant pis...

Quatrième : je respire : c'est un atelier de peintre. J'entends des voix, des rires.

Si quelqu'un sortait... Je n'y pense plus : l'ascenseur s'est ébranlé... Mon cœur, comme détaché, bat partout, dans mon corps.

L'ascenseur s'arrête au troisième. Je me penche par-dessus la rampe. C'est lui.

Il allume une allumette. Je descends quelques marches.

La serrure est fermée.

Si Elle avait été là, elle aurait ouvert elle-même.

Il rentre : la porte est entrebâillée... Je m'avance. Je le vois.

Il prend un bougeoir posé sur un guéridon... ferme la porte.

Je l'entends qui marche dans l'antichambre.

Il est seul. Bien seul!

Cette nuit, au moins, il la croira morte.

Mais, où est-Elle!... et demain, après demain... J'arrêterai ce bonheur, devrais-je pour cela les abattre comme des bêtes...

La certitude que je ne reculerai pas devant un crime soutint seule mon âme autour de qui tout s'était brusquement effondré.

Il la croyait morte.

Il *faut* qu'elle soit morte pour lui!

Mais demain!... Ne viendra-t-il pas voir si les fleurs des couronnes funéraires ne jonchent pas le sable du jardin?

La pensée qu'Il pourrait douter de cette mort jeta du vertige dans mon esprit, un vertige qui bientôt s'apaisa, contrarié par la raison, et dominé par le calme. Oui ma vengeance, ma vie, reposaient sur une hypothèse. La voici :

Il ne pouvait pas douter de cette mort.

Lui, Elle et Moi, nous sommes trouvés face à face.

Le guet-apens combiné par moi était de nature, certes, à ne lui laisser aucune illusion sur la qualité de ma haine. Quelle tragique atmosphère dans ce boudoir coquet : cette femme blonde, affolée, délicate et hardie, entre deux hommes...

Non, non, non, il était impossible qu'Il doutât de cette mort après m'avoir vu braquer mon revolver sur sa maîtresse... après avoir entendu les deux coups de feu... après avoir entendu un corps tomber... et le silence... pendant lequel nous sommes restés aux aguets... et mon hésitation, ma crainte quand j'ai soulevé la tenture — et ma voix — ces paroles qui désunirent mes lèvres : « Elle est morte. »

Et je le répète, si des doutes m'obsédaient encore, je le tuerais...

Insensé que je suis : il SAIT qu'elle est morte... Son pas, son regard surpris dans l'entrebâillement de la porte, son accablement me le prouvent. — Le tuer ? — Mais puisqu'il SAIT qu'elle est morte ! — Il n'espérait même pas la rencontrer chez lui ! Avec quelle lenteur n'a-t-il pas introduit sa clef dans sa serrure.

Demain, je tirerai les volets de bois derrière mes fenêtres, et tout paraîtra mort.

Il doit savoir aussi que j'ai là-bas, quelque part, en province un tombeau où les miens reposent, et c'est auprès de mon père et de ma mère que j'ai fait enterrer ma femme.

Je me rappelle... la façon dont je parlais de mon père et de ma mère, ces doux vieillards, l'exaspérait. Elle a dû s'en plaindre à son amant ; on se plaint toujours de ces choses : elles rendent ridicules... et, souvent, une femme trouve là de quoi haïr.

Hélas ! quelques instants après, je parcourus ma maison vide...

Avait-elle jamais été habitée, ma maison ?

Je retins des larmes acides en songeant que c'était Elle, qui, le matin même, avait disposé des lilas et des jonquilles dans les coupes. Ces fleurs, je les ai laissées se faner une à une, tige par tige...

Je pénétrai dans la chambre de ma femme, le cœur déchiqueté par les coups durs et acharnés d'une détresse surhumaine... Mais, quand j'eus respiré son parfum habituel qui sortait du peignoir étalé sur une ottomane, une rage éclatante me secoua, et, les dents serrées, du feu sous les paupières, du vertige dans la tête, j'ouvris tous les meubles.

Une liasse de lettres me tomba sous la main. Elles étaient sans enveloppes, épinglées avec ordre.

Je retournai dans le boudoir; une petite pendule sonna minuit.

(A ce moment, la tenture se souleva très lentement. Les mains crispées sur les accoudoirs du fauteuil où j'étais assis, je me dressai à demi.

Darloz se retourna, et je souris en voyant s'avancer vers nous, Daïda la bédouine. Sans rien dire, elle s'allongea sur un tapis, comme une bête familière, et, les bras repliés sous la nuque, elle ferma les yeux. Entre ses lèvres remuées par un souffle égal, ses dents étaient menues et blanches comme les boutons des jasmins qu'elle portait dans sa chevelure.

Quelles lointaines, quelles désespérantes pensées assaillirent Darloz pendant qu'il regardait reposer cette nomade!

Le jour, les traits de Daïda étaient sans âge. Un rêve les animait, ce soir-là, car ce n'était plus une enfant qui dormait sous nos yeux, mais une femme dont l'expression était douce, émouvante et charmée.

Darloz la contempla longuement. Au premier calme soupir de Daïda :

« Je vais vous lire, dans ces lettres, quelques passages nécessaires. »

Il prit la première, la parcourut, et je remarquai que le papier en était bleu et semblable comme format et comme nuance à celui qu'il avait employé pour m'écrire.

Avant de commencer la lecture de ces lettres, Darloz hésita. Je devinais aux mouvements involontaires de ses lèvres qu'il cherchait à donner à sa voix un timbre naturel, puis il hocha la tête.)

Il reprit :

II

Mon aimée...

Cela fut brusque, mais la manière dont il pesa sur l'e muet de ce mot lui permit de continuer sur un ton plus grave :

Je t'obéis. Chaque matin, tu auras une lettre de moi. Je la poserai, dès l'aurore, sous les lierres. Veux-tu! — puisque ces jeux du bonheur te séduisent, faisons un rêve. Imaginons-nous

séparés l'un de l'autre et ne nous aimant plus. Faut-il que nous soyons heureux pour nous plaire à de pareilles folies!

Mais un bonheur qui n'est pas un peu triste, est-ce un bonheur complet? Quand la tristesse n'existe pas, ne doit-on pas former son ombre avec l'ombre si fine que laissent après elles les heures bien-aimées!

Donc nous ne nous aimons plus, tu es pour moi un « charmant souvenir », et je songe à notre rencontre...

Qui me disait, pendant que je jouais ces sonates, que tu m'écoutais derrière tes persiennes closes. Nos maisons étaient voisines. Un mur séparait nos jardins. L'hiver était si chaud que nous laissions, l'un et l'autre, nos fenêtres ouvertes. Je revois la tienne, avec ses mimosas montant contre les balustrades.

Tu m'apparus, au bras d'un vieillard. Tu lisais une lettre qu'il t'avait apportée. Tu étais pâle, tes sourcils se fronçaient continuellement, comme si cette lecture t'exaspérait.

L'après midi, je t'ai rencontrée sur la route, et ce fut toute mon âme que je t'envoyai dans les transports de la sonate passionnée que je jouais le soir...

Je savais que tu écoutais, je voyais ta fenêtre éclairée; j'ouvris la mienne, tu éteignis ta lampe, mais je distinguai ta forme vague et blanche, accoudée.

Mon aimée, une vie d'adoration serait insuffisante pour te conter mes rêveries d'alors.

Je sentais le bonheur et la force renaître dans l'air que je respirais après toi, car chaque matin, la brise enlaçait ta maison avant d'arriver à la mienne.

Il y eut un jour de pluie. Je passai la nuit à surveiller le ciel, je m'endormis quand les étoiles m'assurèrent que l'aurore suivante serait bleue.

Puis, je t'ai croisée dans un sentier... je suis revenu sur mes pas, je me suis laissé devancer, et comme mes yeux ne quittaient pas ta silhouette, tu te mis à marcher avec gêne, tout contre le mur, ne voulant pas, semblait-il, obstruer le passage étroit...

Un samedi, je vis un autre homme... ton mari... et j'allai à Monte-Carlo.

Est-ce bien vrai, que si je t'avais serrée entre mes bras, dans ce sentier, tu ne m'aurais pas repoussé? »

« *Non, non, je ne t'aurais pas repoussé. Je m'étais déjà donnée tout entière à toi... je m'étais donnée. Méchant, moi aussi, j'ai fait un rêve... un pauvre rêve déchirant. Pardonne-moi d'avoir dans ma vie des instants de conscience involontaire quand tu n'es plus là, près de moi, contre moi, je devrais m'endormir, être*

véritablement morte... et tu devrais venir me ressusciter au matin.

Hélas, j'ai rêvé... tu étais parti, je ne recevais plus de lettres de toi, c'était fini, je n'avais pas la force de me tuer, et j'étais une misérable créature indifférente, secouée, par moments, d'un peu d'espoir... et voici que tu revenais, un jour... et tu me disais d'un ton amical, paternel... « petite amie, je vous ai bien aimée, mais quelle folie fut la nôtre! J'ai pu vivre sans vous qui avez pu vivre sans moi... réfléchissez, ce n'est pas cela, l'amour... Gardons un « cher souvenir » de nos heures passionnées... »

Et tu me faisais comprendre que tu en aimais une autre... et tu me demandais de te consoler de ce nouvel amour, et moi, je mettais mes mains sur ton front, et je pleurais... et tu me consolais à ton tour... et nous sanglotions, dans les bras l'un de l'autre, sans savoir au juste pourquoi... Oh! mais notre douleur était intense, et tu ajoutais : « Mon aimée, quand tu ne seras pas heureuse, tu m'écriras. » Ces paroles, tu les prononçais comme si je t'avais répondu : « C'est vrai, quittons-nous, » et je te regardais avec étonnement. « Tu m'écriras et je viendrai... je te réconforterai comme un ami, comme un frère... et tu murmureras : serre ma main, et je serrerai ta main; tu soupireras : embrasse mon front, et je baiserai ton front, en soulevant tes cheveux... » Mon aimée, l'horrible cauchemar! Si cela arrivait jamais, après avoir senti tes lèvres sur mon front, je te crierais : « Prends ma bouche... » et de nouveau tu serais à moi. »

« Oh! notre entretien d'hier au soir. Tu as eu tort de me confier à quel point tu étais malheureuse et inconsolable.

Que peut l'amour contre un tel desenchantement? Tu as pleuré sur mon cœur. Ces larmes t'ont brisée. Tu voulais mourir. Ton corps sans force se pliait comme une fleur trop lourde.

Tu m'as parlé de maladie.. Quel est ce mal?

Je ne crois pas que les conditions de son existence sociale en soient la cause... Quoique mariée, tu es libre, maîtresse de toi-même. »

Darloz cessa de lire; ses yeux demeurèrent fixés sur la lettre: elle était longue.

« Excusez-moi, fit-il, je cherche les passages soulignés jadis, les seuls intéressants. »

Il épingla les feuillets parcourus et reprit :

« Pourquoi songer à des choses désagréables, au milieu de notre bonheur? Qui donc existe au monde en dehors de nous? Te souviens-tu, comme tu étais timide avec moi, il y a quelques jours.... et maintenant, oh, sois sans honte, tu es belle. »

« Merci d'avoir sauté de joie à ma proposition insensée; mais je t'assure que c'est très facile. Les lierres et les treillages qui les supportent forment un escalier grâce auquel je peux escalader le mur qui sépare nos jardins.

Faisons cette folie, je t'aime, advienne que voudra! »

« Une lettre de toi! Tu m'as demandé de la brûler : c'est fait, mais je transcris, dans cette réponse, certains paragraphes qui m'ont enchanté et que nous relirons un jour.

Est-ce bien vrai? Est-ce moi qui opère, en ton corps et en ton sang, ce prodige, cette résurrection?

Ces lignes, te souviens-tu de les avoir écrites? Ne seras-tu pas étonnée en relisant ceci: « Mon amant, je veux t'appeler: mon amant. Il me semble que ce mot n'appartient qu'à moi seule, que je suis la seule femme au monde qui ait le droit de le prononcer et qui sache se le répéter à elle-même. Mon amant... Oh! c'est comme un grand flot de soleil et d'air marin que je respire, que je goûte, et que je trouve bon et que j'épuise et qui pourtant m'altère. Aimé, amant très aimé, la félicité du cœur permet à notre imagination trop de rêves, la lassitude du corps ne tue pas le désir. Il est des jours où je ne suis qu'une flamme. L'existence de deux êtres qui s'aiment devrait être une extase ininterrompue. Sans cela tout n'est que souffrance. »

« Pourquoi m'as-tu grondé, hier au soir, mon aimée, quand j'ai souri de ta grande, de ta fougueuse tendresse? Hier, quand, tout à coup, et comme révoltée, tu as pris mes tempes entre tes mains, et que tu m'as dit, en séparant chaque syllabe: « Tu es mon amant ». Tes yeux étaient devant mes yeux, si près de mes yeux que je ne voyais plus leur forme ni leur teinte: ils étaient une lueur humide, et ta bouche était si près de ma bouche que je devinais, à ta respiration, le sens des pensées de ton cœur. Ton amant! oh, crois-moi, j'éprouve, en répétant cette phrase, tout ce que tu me dis éprouver toi-même..

J'envie la destinée de ces amants d'Espagne qui s'aimèrent, malgré la défense du Roi. Le monarque les fit lier l'un à l'autre, et ils moururent ainsi l'un de l'autre, comme je voudrais mourir de toi! »

« Jane, Jane, vivre ainsi n'est plus possible! Quand il est arrivé a l'improviste l'autre matin, tu as eu juste le temps de m'en faire avertir. Quelle folie! Oh, dis, pourquoi ne veux-tu pas me suivre? Viens! Partons; les raisons que tu me donnes ne peuvent pas me convaincre. Nous souffrons quand nos bouches se désunissent pour prononcer une parole, mais, ne crois-tu pas qu'il

existe aussi d'autres heures, dont nous ignorons la douceur tranquille....le charme, la confiance?

O mon ardente flamme, Il finira bien par s'apercevoir que tu es belle, que tu es mortellement désirable. Oh! jure-moi de t'enfuir si jamais.... oh! cette seule pensée m'affole. N'attends pas cela. Partons, viens, pourquoi t'obstines-tu! »

« *Non, non, je ne veux pas te suivre, ami chéri, jaloux ami. Faut-il te rassurer tout à fait? Il a une maîtresse, j'en suis sûre. Je suis en visite chez lui.... c'est très drôle... Tu me demandes si je l'ai jamais aimé? Voyons, voyons, je l'ai épousé pour être libre très jeune, pour te rencontrer plus vite.*

Lui céder? Sa force... oh! chéri, je le tuerai... je me tuerai.. je.. je... enfin, je ne sais pas, mais c'est impossible, et puis, et puis, s'aime-t-on vraiment, quand on vit toujours ensemble!

Bientôt, au début du printemps, nous irons à Paris. Nous ferons mille imprudences. Nous nous retrouverons au Bois, dans les pavillons où l'on prend le thé, en écoutant des musiques captivantes. J'arriverai la première à nos rendez-vous, tous ceux qui me verront comprendront que je suis anxieuse et troublée, et que j'attends, et lorsque tu entreras, je te sourirai de telle sorte que les femmes diront : « Le voilà, celui qu'elle attendait! »

Oui, nous irons à Paris, nous nous promènerons dans de pauvres rues éloignées, dans les parcs mondains, je me tiendrai un peu devant toi, mon épaule effleurera ta poitrine, et j'aurai la sensation de marcher appuyée contre ton cœur. »

III

« Voici la suite du manuscrit, » dit Darloz.

Je lus et je relus ces lettres. Je m'en répétai les phrases, j'en examinai l'écriture, — son écriture à lui — comme si j'avais à l'imiter.

Mais, tout à coup, le découragement alourdit mes bras. Je demeurai stupide, ma liasse de papiers à la main, et je me détournai. Je crus qu'Elle était là, qu'elle était revenue — quoi d'impossible : puisqu'elle vivait...

Je m'écriai :

« L'insensée, l'insensée! »

Malgré sa perfidie, je l'évoquai avec tristesse. Je relus certains passages des lettres que je serrais dans mes mains, comme des bêtes criardes que je voulais étouffer.

Un autre homme serait sorti comme un dément, aurait bouleversé le monde. Mais moi, j'avais mes dix doigts crispés sur

des feuilles de papiers, et il me semblait qu'elles se taisaient—ces feuilles vivantes ; et je réfléchissais, dominé, soutenu par quelque chose de plus fort que la haine, de plus intelligent aussi. — Ce fut une calme puissance qui me permit d'envisager le cours des événements probables.

En étudiant ces lettres, je devins plus lucide. Je compris à quel point je l'avais mal aimée.

Certes, j'ai satisfait tous les caprices de ma femme, prévenu ses moindres désirs, j'ai supporté ses changements d'humeur avec une indulgence qui la mortifiait, l'exaspérait.

Ses fantaisies me charmaient, j'admirais sa jeunesse, alors que j'en aurais dû partager l'enjouement.

Oui, voilà le secret de mon immense infortune.

Je n'aurais pas dû comprendre ses bizarreries, les excuser, mais j'aurais dû les trouver naturelles. Elles éveillaient en moi de l'étonnement, du plaisir. Je la suivais, dans ses imaginations, je ne l'accompagnais pas : elle me traînait presque.

Je n'ai pas été pardonné !

Pour la voir revenir, quelle honte n'aurais-je pas méprisée, quels souvenirs n'aurais-je pas bravés ! Oh ! que n'est-elle apparue à ce moment même : je lui aurais ouvert mes deux bras; mon cœur était rajeuni par son grand désespoir !

Je m'entends encore murmurer :

« Tu es jolie ! »

Oh ! l'avouerai-je, je murmurai, comme si Elle avait été là, des phrases de leurs lettres... Ah ! misère, misère... Quelque chose de majestueux comme la Vie, agonisait en moi, et j'ai revécu notre existence entière, notre rencontre dans une maison amie, nos brèves fiançailles, notre mariage, deux années de bonheur, sa maladie, son séjour à Nice, mes visites hebdomadaires, sa métamorphose, mon premier soupçon, notre arrivée à Paris, sa gaieté, l'après-midi où j'ai tout découvert, mes nuits horribles quand, penché sur ses lettres, j'imitai son écriture, l'envoi de mon télégramme. Cela constitue ma vie, ma lamentable vie !

Que n'ai-je pardonné !

Cette maison fut-elle jamais habitée ?

ALBERT ERLANDE.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

ÉPILOGUES

La Pénétration pacifique. — L'Apothéose de Gambetta. — Vendredi saint. — La Nature se trompe...

La Pénétration pacifique. — Ce fut une idée bien ingénieuse, morte, hélas ! avant d'avoir servi. Ne vous troublez pas, disaient au sultan du Maroc les pacifistes. Nous ne venons pas vers vous avec des soldats, des fusils, des canons ; vous n'avez à craindre ni les massacres, ni les pillages, ni aucun des maux de la guerre. Nous ne pratiquons pas le vol à main armée : nous sommes des pacifistes. Nos procédés, Sultan, sont honnêtes ; ils sont insinuants. Certes, nous prendrons ton Maroc, et telle est bien notre volonté, mais nous opérerons avec tant de légèreté que tu ne t'apercevras de rien, avant le coup suprême. Nous y mettrons dix ans, vingt ans, et plus, s'il le faut, mais l'humanitarisme sera sauf, et sauve l'hypocrisie.

Sur quoi le sultan, qui était impuissant contre la force, a fait signe à l'Allemagne. Peut-être aussi qu'une politique si basse l'a révolté. Un duel, un semblant de duel même, sauvant sa dignité, lui eût permis de dire loyalement, comme le bey de Tunis : je cède. Mais que répondre à des propositions à la fois malhonnêtes et maladroites ?

La pénétration pacifique se peut comprendre, s'il s'agit d'un pays sur lequel on a des droits incontestés et que nul, surtout, n'a intérêt à contester. Dès qu'un conflit est possible, il faut prendre les devants et allonger la main. Ainsi ont toujours opéré les Anglais. Ainsi avons-nous opéré nous-mêmes, au temps de Jules Ferry, pendant la seule belle période que la France ait connue depuis 1870. Avec la pénétration pacifique, Madagascar nous échappait nécessairement. Les indigènes, ayant le temps de se retourner, en appelaient aux Anglais.

Dans la question du Maroc, les Allemands auront le dessus, cela n'est pas douteux, pour plusieurs raisons dont la meilleure est que, s'ils craignent la guerre, ils la craignent moins que le gouvernement de la République. Heureuse ou malheureuse, une guerre continentale serait la fin du régime actuel. Mais résisterait-il même jusqu'aux premiers engagements, cela est assez douteux.

Ceux qui identifient la France et la République sont très sages

d'identifier également la République et la paix. Les seuls vrais et logiques républicains sont les pacifistes, qu'ils soient des pacifistes hargneux, comme M. Hervé, ou des pacifistes douceâtres, comme M. Passy.

La seule guerre à laquelle nous semblons propres, désormais, c'est la guerre civile ; cela a toujours été notre triomphe, d'ailleurs.

L'Apothéose de Gambetta. — On la croyait finie, elle recommence toujours. Les héritiers du grand homme ne se lassent pas d'avouer leur étonnement qu'il y ait eu depuis trente ans, en France, un politicien estimable et intelligent. Alors on en a mis partout : en bronze, en marbre, en terre cuite, en savon, en chocolat. Les rues abondent et les avenues, et les boulevards, et les places, qui lui sont dédiées. On voit, en des villages, ce nom qualifier des venelles impavées, bordées d'agréables buissons où se tord la viorme rebelle.

C'est la vraie gloire et, paradoxe, elle lui est venue pour des actes qui l'avaient tout d'abord fait qualifier de « fou furieux ». M. de Girardin appelait le temps de règne de Gambetta, « la dictature de l'incapacité », et il y a bien du vrai dans ce mot cruel. Bonne volonté, activité, désir sincère d'accomplir de grandes choses ; et, comme résultat : la paix la plus honteuse que la France ait jamais subie.

Il n'y a pas à se demander si le résultat répond à l'effort. Il en est la négation même. Le gouvernement de la défense nationale aurait passé son temps à jouer au whist ou au billard (ce qui était plutôt dans ses mœurs) qu'il n'aurait pu, finalement, élaborer de pires conventions. Il semble assez vraisemblable que les exigences de Bismarck ont augmenté à mesure que croissait le nombre des victoires allemandes et aussi le chiffre des dépenses de guerre. Il demanda plus après Paris qu'il n'eût demandé après Sedan.

Peut-être aurait-il été sage, l'empire tombé, d'organiser des armées, afin d'avoir, dans la discussion de la paix, quelques sérieux arguments. Mais ces armées, il fallait les tenir à l'état de menace, à l'état de raison suprême, et non les gaspiller, comme le fit cet homme ivre du pouvoir et intoxiqué par la mensongère histoire de la Révolution française, telle qu'elle circulait alors.

Je crois que c'est M. L. Halévy qui a rapporté ceci dans ses souvenirs sur la période de la guerre. Le quatre septembre, au soir, les ouvriers se promenaient sur les boulevards, en se disant joyeusement les uns aux autres : « La République est proclamée ; les Prussiens vont faire leurs paquets. » Ces braves gens croyaient à la vertu magique de ce mot, République, qu'on leur avait, en secret, appris à vénérer. Ils étaient persuadés que les Français n'avaient été les vainqueurs de l'Europe, pendant la Révolution, que parce que leurs armées étaient républicaines. Gambetta, nullement naïf, mais très

enthousiaste et très croyant, partageait au fond ce sentiment pieux. Il fut très surpris de trouver les populations rebelles au patriotisme républicain. Cela le mit en colère et il accabla le pays de vexations.

Il était si impopulaire qu'il dut s'exiler, dès que le pouvoir lui tomba des mains.

A-t-il, comme on l'a dit, sauvé l'honneur de la France?

Un Etat n'est pas déshonoré pour avoir perdu la bataille. Il est affaibli, il est diminué, voilà tout. Son devoir alors est, non de continuer une lutte désastreuse, mais de se retrancher derrière les murs d'une paix qui lui permettra de préparer sa revanche, soit sur le même adversaire, soit sur un autre plus faible ou mal sur ses gardes.

Si l'Autriche, après Sadowa, avait décrété la guerre à outrance, elle n'existerait plus. La guerre à outrance a mené à l'anéantissement les républiques sud-africaines. La Russie, qui semble s'engager dans cette voie, en sortira fort meurtrie, et le Japon ne sera pas, et bien au contraire, dans un état plus brillant.

Les moins mauvaises guerres sont les plus courtes.

Après cette période terrible d'apprentissage, Gambetta se montra tel qu'un homme d'Etat ingénieux et pratique. Il était sans préjugés. Sur la fin de sa vie, son enthousiasme républicain avait à peu près disparu. Il ne croyait plus à la vertu des mots, et plus guère, sans doute, à la vertu des lois. Observateur et juge de la vie, il ne lui avait pas échappé que la valeur d'une institution est presque tout entière dans la valeur des hommes qui la dirigent. Il choisissait ses collaborateurs dans tous les partis.

Son mot sur le cléricalisme est resté un mot d'ordre, quoiqu'il n'ait plus grande valeur, tant d'autres cléricalismes s'étant dévoilés, à mesure que la guerre s'accentuait contre le cléricalisme traditionnel. L'esprit sectaire et de domination est le fruit des croyances de tout ordre ; l'anti-cléricalisme, même, est un cléricalisme et non le moins redoutable. Il y en a trois ou quatre qui se disputent le patronage de l'imbécile humanité. Cela a un intérêt social et politique. Pour le philosophe, c'est le combat des rats et des grenouilles. Seul le silence est grand, disait Vigny; on peut ajouter : seul le scepticisme est noble.

Vendredi saint. — Les banquets du Vendredi saint sont toujours amusants. On comprend très bien le monsieur qui mange ce jour-là ses plats d'habitude, qui ne se prive ni d'une côtelette ni d'une tranche de pâté. Mais que penser de celui qui se croit obligé d'avaler, en l'honneur de la Libre-Pensée, du cervelas et du gras-double? Il y a là un mystère, et d'autant plus épais, pour moi, que j'ignore en quoi sont faites ces nourritures. Les tire-t-on, par hasard, des flancs de l'okapi, ce quadrupède africain qui vaut cent mille francs, ou de ceux du préhistorique mammouth conservé dans la glace de Sibérie?

Non, j'incline à croire que ce sont d'assez basses nourritures, de celles qui inclinent à manger son pain sec. Pouah ! les vilains curés qui sucent du cervelas à l'ail ! Quelle image ! Apportez-nous de l'ambroisie, faites passer sous nos yeux la *Diane* du Corrège ou la *Vénus* du Giorgione.

La Nature se trompe... — Un jour, conte Chamfort, la pluie désolant Paris depuis plusieurs semaines, on fit sortir en procession la châsse de sainte Geneviève, en suppliant la demoiselle élue de faire enfin luire le soleil. La procession s'ébranle dans une accalmie. Mais bientôt le déluge recommence, et plus abondant que jamais. Un évêque, homme d'esprit, sauva la situation, en disant : « La Sainte se trompe, Messieurs, elle croit qu'on lui demande de la pluie. » Cette anecdote me fait penser aux pacifistes qui viennent de se réunir en congrès. « La Nature se trompe, Messieurs, dit l'un de ces bonzes, encore apte au sourire, elle croit qu'on lui demande du sang. »

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Daniel Borys : *Carlotta Noll*, Albin Michel, 3.50. — Valentin Mandelstamm : *Suzannah*, Fasquelle, 3.50. — Gustave Guiches : *Bonne Fortune*, Fasquelle, 3.50. Louis Payen : *La Souillure*, Emile Petit, 3.50. — Jacques Morel : *La Dette*, Calmann Lévy, 3.50. — Henry Rabusson : *Les Colonnes d'Hercule*, Calmann Lévy, 3.50. — André Maurel : *Le Vieillard et les deux Suzannes*, Calmann Lévy, 3.50. — L.-M. Compain : *L'Opprobre*, Stock, 3.50. — Jean de la Brète : *L'Impossible*, Plon, 3.50. — Eugène Joliclerc : *Demi-maîtresse*, Alphonse Lemerre, 3.50 — D. Joubert : *Gestes de Provence*, Fontemoing, 3.50. — J. Leroux : *Le Livre d'heures de mon oncle Barberousse*, Lacomblez, 3.50. — Maurice des Ombiaux : *Guidon d'Anderlecht*, Félix Juven, 2 fr. — A. Retté : *Virgile puni par l'amour*, Messein, 3.50. — Georges de Peyrebrune : *Les trois Demoiselles*, Félix Juven, 3.50. — Jules Claretie : *La Vie à Paris*, Fasquelle, 3.50

Carlotta Noll, par Daniel Borys. Chez certaines femmes de grande sensibilité nerveuse le vice n'est bien souvent que l'exagération de l'intelligence. Et chez *Carlotta Noll* ce ne fut peut-être que de la littérature... Charlotte Nollet, nature caressante mais trop instruite pour se contenter des logiques dénouements passionnels, est une vigoureuse plante des jardins du midi qui se cultive elle-même dans la serre étouffante des lettres ! Sa coquetterie est l'amour des jolis gestes combinés, sa perversité le raffinement de tous ses goûts pour la beauté, un peu frelatée, de l'art. Son journal n'indique pas le dérangement du bel ordre qu'elle conçoit en amour comme en poésie. Cependant on la sent triste. Elle s'étonne, mais ne blâme pas. Elle souffre sans s'indigner parce qu'elle a préparé sa vie pour tâcher d'établir le plus d'harmonie possible entre son corps et sa pensée. Son cerveau l'absorbe au point d'isoler sa personne matérielle de sa personnalité artistique. Elle spécialise ses voluptés sans se sentir déchue, ce qui indique chez elle une philosophie presque masculine. Dans sa

victoire sur le courtisan timide de sa meilleure amie, elle joue les grandes coquettes pour s'affirmer sa force de dompteuse, elle aime l'amour, elle demeure sa complice, en supposant qu'elle ne puisse que mépriser son ambassadeur. « Je fus tour à tour, et dans la mesure voulue, cruelle, tendre, joyeuse, mélancolique, silencieuse et jacassière, — et je me sentais au cœur l'âpre jouissance du chasseur qui voit peu à peu la proie à bonne portée. » Elle ne parlerait pas mieux d'une héroïne de roman ! Toute sa vie, jusqu'à la sombre chute dans la folie, ce sera pour elle un spectacle que de se regarder pleurer ou rire. Aussi on comprend pourquoi le viol ignoble dont elle est l'objet presque indifférent ne laissera pas de traces durables dans son imagination. C'est vierge encore qu'elle se donnera au poète, son égal, qu'elle a choisi pour compagnon de rêves. Et encore, l'aime-t-elle ? N'est-ce pas l'instrument de plaisir qu'elle cherche en lui ? Un instrument bien accordé qui vibre de ses plus secrets soupirs. Amie de pension, fiancé de province ou camarade parisien, Carlotta Noll ne trouve en eux que la satisfaction de se mirer dans telle ou telle attitude. Comme tous les tempéraments artistes, elle apprécie toutes les manifestations de la passion, mais très peu ceux qui les manifestent ! Rencontrant enfin la créature qu'elle croit supérieure à son cerveau parce qu'elle lui ressemble et qu'elle possède, en outre, une plus profonde science des caresses, elle l'aime pour de bon... si on doit appeler véritable amour l'entière abnégation de son harmonie personnelle. Carlotta Noll, trop maîtresse d'elle-même avec les hommes, ne pouvait se sentir dominer que par une femme de sa propre valeur. En perdant ce jouet précieux, son reflet le plus intime, elle perd sa raison d'exister, naturellement, puisqu'elle suppose avoir obtenu le dernier mot de la beauté sensuelle, et elle devient folle. *Carlotta Noll* est une œuvre d'un tragique délicat. Ecrite par une femme de lettres, ce serait un mauvais livre, mais son excuse est justement de sortir, toute armée pour les luttes morales, du cerveau d'un homme de talent... que je remercie de me nommer marraine de la pauvre jolie créature.

Suzannah, par Valentin Mendelstamm. Un type curieux d'aventurière. Une de ces sorcières venues d'on ne sait où, vomies par tous les mondes, qui enchantent les pauvres d'esprit comme les plus solides intelligences et toujours par les mêmes moyens. Il faut, du reste, la belle tenue littéraire du roman pour faire accepter la terrible possibilité de cette héroïne ayant pratiqué l'assassinat dès le début de ses incantations. Philippe le Gail, un éminent jurisconsulte, résiste noblement au charme fatal de la présence, mais succombe au poison lent de l'absence. Il s'embarque pour aller rejoindre cette femme, son destin, et fait sagement puisqu'elle l'aime peut être à sa manière d'empoisonneuse.

Bonne fortune, par Gustave Guiches. Du danger que l'on court en se mariant sans avoir liquidé sérieusement le passé. Petite fille extrêmement méridionale, y compris l'*assent*, débrouillarde comme les gasconnes, disputant son mari à la plus redoutable des vieilles liaisons, celle qui est encore jeune, et finissant par le reprendre corps et âme. Cela se termine par une scène de Roméo au balcon exécutant un *rétablissement* des plus modernes.

La Souillure,par Louis Payen. L'auteur est un poète. Il faut lui pardonner l'image un peu brutale de la couverture de son livre pour les images beaucoup plus douces de son style, sous la couverture. C'est l'histoire, que je trouve chaste, de deux enfants amoureux. Le vice n'existe pas quand le geste s'ignore. Plus tard, peut-être il y aura souillure lorsque l'enfant, prisonnier au bagne du collège, cherchera des griseries sensuelles moins innocentes, et, encore, est-ce bien la faute de l'initié s'il se rencontre à point des initiateurs? Une jolie chose, entre toutes, le couple naïf des deux petits amoureux, Fred et Marie, couchés nus dans un berceau de blé. Ces deux perles humaines très blanches sur ces grains d'or font vraiment mieux que l'image de la... reliure.

La Dette, par Jacques Morel.Il faudrait faire lire ce roman aux amateurs de vieux collages. Mais oui, d'adorables jeunes filles semblables à Alice parsèment le sentier de la vie.Elles sont intelligentes, artistes, belles, bonnes et elles ne demandent que la permission d'aimer le prince Charmant, lequel s'imagine devoir la pâtée d'amour à sa cuisinière qui lui soigne certains plats. Et moins heureuses qu'Alice elles se fanent en attendant le festin des noces. J'ai bien aimé la petite anecdote de la rencontre du chat presque mort de froid que Daniel met bravement sous son pardessus. On ne doit rien aux créatures vulgaires, cuisinières ou servantes d'amour,mais les chats sont des personnes finement sensibles, d'une élégance sacrée. Daniel a raison.

Les Colonnes d'Hercule, par Henry Rabusson. L'histoire très habilement construite d'un arriviste plus humain que moderne. Il a presque volé, presque aimé, presque souffert, et il finit par demeurer un honnête homme moins arrivé qu'assis confortablement auprès d'une femme charmante, sachant se contenter d'une pauvre nature imparfaite. Ce qui plaît dans ce roman, c'est le ton naturel des événements. Les gens n'y sont pas entiers mais partagés, entre leurs bonnes et mauvaises passions...et on parle religion sans que ça gâte les choses.

Le Vieillard et les deux Suzannes, par André Maurel. Un père savant se jette sur une ombre de gloire en oubliant la proie d'amour. Il est très cruellement puni. On lui enlève sa fille et on ne lui rend pas sa jeunesse, car il ne peut pas obtenir les bonnes grâces

de la Grenada, la ballerine. Il y a de jolis détails sur la non-réussite d'une œuvre chaste dans un music-hall. Cette aimable fantaisie est intéressante par ses plus sérieuses visées. Elle apprend des choses sur les théâtres populaires.

L'Opprobre, par L.-M. Compain. Une sympathique fille-mère qui, toute à son rôle d'éleveuse d'enfant, n'accepte pas la dure leçon des hommes, surtout des femmes dites du meilleur monde. Non seulement elle soigne son bébé, mais elle protège ceux des autres filles-mères plus pauvres qu'elle. Quand le séducteur lui revient après avoir enterré une riche légitime, elle le chasse honteusement pour épouser le brave ouvrier qui l'aime depuis longtemps. Pas trop de socialisme, un peu tout de même, mais c'est le laurier inévitable en de pareils plats. Ça donne du goût et permet la belle tirade contre l'infâme capital.

L'Impossible, par Jean de la Brète. Une sévère noblesse en face d'un cruel parvenu. Mlle Monique a la douce naïveté de croire que ce ministre peut, à lui seul, sauver la France! (Sauvez! Sauvez la France, Au nom du Sacré-Cœur!) Elle le catéchise, l'éblouit et finit par se brûler à son propre feu d'artifice, l'aime. Elle hésite entre son honneur et celui de son pays, puis se retire sagement de ce jeu dangereux pour le sien. « Vous l'avez voulu, écrit Preyssac, le ministre socialiste. Ce n'est pas à moi que vous avez dit adieu, mais à la France que vous aimez. » La France doit être fichue à l'heure où nous copions ces lignes.

Demi-Maîtresse, par Eugène Joliclerc. Une femme coupable qui ne sait plus réparer sa faute, après la mort du mari trompé. Elle avait bien le courage de trahir un brave homme, mais elle ne peut pas contrarier sa sotte petite fille capricieuse, qui est cependant la fille de l'amant. J'aurais vu fouetter cette enfant-là sans trop de déplaisir, elle gâche le livre.

Gestes de Provence, par D. Jaubert. Un gros, très gros feuilleton historique. Une intéressante préface nous indique les vérités de cette fiction des plus romanesques. Les amours de Raphaël avec une dame Christine sont extraordinaires de chasteté. Il y a des enfants volés à leur mère par de méchantes servantes qui retrouvent leur véritable nom au moment propice. Et puis, c'est *patoisé* de temps à autre d'amusante manière.

Le Livre d'heures de mon oncle Barberousse, par Jacques Leroux. Cet oncle Jean est un brave homme qui pense et vit comme un philosophe, en versifiant aux heures de mélancolie. Il ne craint pas de nous avouer son péché de jeunesse. Son testament est le couronnement de sa douce existence, de sage et de savant : « Demandant pardon à Dieu et aux hommes de n'avoir pas fait le mieux et les remerciant de n'avoir pu éviter le pire. »

Guidon d'Anderlecht, par Maurice des Ombiaux. La légende d'un bon saint qui était adoré des bêtes. De jolies descriptions d'intérieurs campagnards et de troupeaux en joie au retour de leur guérisseur.

Virgile puni par l'amour, par Adolphe Retté. Contes de la forêt de Fontainebleau. Il y a des arbres vivants et des spectres. J'aime le conte du *Chasseur noir*, et celui de *Briarée*, où l'on voit un pauvre diable faire la connaissance d'une nymphe, obligé de courir comme un fou pour conquérir la merveilleuse chimère des bois. Et dans les *Impressions* de la fin du livre, on sent monter des pages le parfum, l'âme des arbres vivants « qui valent mieux que les hommes ».

Les Trois demoiselles, par Georges de Peyrebrune. Histoire touchante d'une belle petite infirme que l'amour émeut au point de la guérir. Il y a aussi une pieuse gardienne, prisonnière de sa parole dans une tour gothique, et une vieille fille de trente ans qui devient une jeune femme dès que le mariage s'en mêle. Ces contes sont trop bien écrits pour qu'on les laisse lire aux seules trois demoiselles X... des journaux de mode, qui ne savent d'ailleurs pas lire.

La Vie à Paris, par Jules Claretie. Où il est supérieurement démontré qu'un homme peut ne pas perdre la raison ni l'esprit tout en dirigeant *la Comédie Française*, cet antre de vieilles commères mâles et femelles, cette *petite maison* dans laquelle les valets ont toujours plus d'arrogance que les maîtres.

RACHILDE.

HISTOIRE

Charles Merki : *La Reine Margot et la fin des Valois* ; Plon-Nourrit. — Comte de Hübner : *Neuf ans de souvenirs d'un ambassadeur d'Autriche à Paris, 1851-1859* ; Plon-Nourrit.

La Reine Margot et la fin des Valois, par Charles Merki. — Il faut savoir gré à M. Charles Merki de nous avoir raconté la vie de Marguerite de Valois. L'ouvrage d'ensemble le plus complet jusqu'ici était, croyons-nous, celui du comte de Saint-Poncy (1887, 2 vol. in-12). Mais rédigé antérieurement à 1880, cet ouvrage ne pouvait tenir compte de divers documents de première importance publiés depuis, notamment de la correspondance inédite de Marguerite éditée par M. Ph. Lauzun d'une part, et par M. F. Guessard, de l'autre. Citons aussi, du premier, l'*Itinéraire de la Reine Marguerite de Valois*, où sont utilisées des lettres inédites tirées de la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, ouvrage si important pour tout ce qui touche au séjour de la Reine en Agenais et en Condomois. M. Merki a utilisé ces livres, d'autres encore ; et outre les

nouveautés, il a dépouillé toute une bibliothèque de mémoires et de documents plus ou moins employés jusqu'ici. Certaines références de ses bas de pages dénotent, à côté de l'habitué des collections et des documents d'usage, un fin érudit, bien au fait de ces ouvrages isolés, bien connus des chercheurs, qui viennent à point éclaircir un détail.

M. Merki voudra bien maintenant nous permettre quelques critiques. Il semble que cette profusion de textes même (on voudrait un index) lui ait un peu caché les grandes lignes de l'époque élue par lui. Une lecture attentive donne cette impression que les événements les plus importants de cette période ne ressortent pas suffisamment. Les Etats de Blois, par exemple, si essentiels pour tout ce qui touche à la Ligue sont expédiés en quelques lignes. Le mal n'est pas grand, sans doute, car ce sont là des faits classiques et qui sont dans toutes les mémoires. Mais la symétrie de la composition eût gagné à quelques développements de ce côté-là. J'ai idée aussi que l'ouvrage en eût été plus riche de psychologie historique.

Une autre critique, et du même ordre, est celle que peut motiver le tableau de la situation extérieure de la France. Sans doute, le diplomatique voyage à Spa de Marguerite, l'expédition du duc d'Anjou aux Pays-Bas donnent une idée de ce tableau. Mais ceci est amené, nous semble-t-il, sans assez de préparation, et l'on aurait pu tracer à plus larges traits ces oscillations de la France, ballottée des huguenots des Pays-Bas à ceux de France et de l'Espagne à l'Angleterre.

Au reste, ces critiques n'ont dans notre esprit qu'une importance toute relative. Il nous semble qu'en y faisant figurer plus au grand certains éléments, M. Merki eût donné plus de largeur synthétique à son tableau. Mais cette façon d'exposer les choses n'entrait sans doute pas dans son plan. Il faut louer son livre pour d'autres mérites, et, par exemple, M. Merki apporte à dépeindre l'état et la lutte des partis dans ce royaume en décomposition des guerres de religion un soin du détail, une attention et une clarté qu'on doit approuver sans réserve. Ce n'était point travail aisé. Il y avait au moins quatre cours en France : celle du roi et de Catherine de Médicis, celle du duc d'Alençon (depuis duc d'Anjou), celle des Guises, enfin celle du Béarnais. Les mobiles des principaux acteurs du drame sont en général bien indiqués, avec une atténuation dans la noirceur traditionnelle des portraits, surtout en ce qui concerne Catherine de Médicis.

M. Merki nous la montre évoluant avec une adresse supérieure et à petit bruit en sa cautèle italienne au milieu de tout ce monde éclatant et indomptable. Il admet, du reste, sur beaucoup de points, les conclusions de M. H. de la Ferrière (*Correspondance de Catherine de Médicis*) : elle apparaît comme une conciliatrice. Le point de la préméditation de la Saint-Barthélemy est fort douteux, malgré cer-

tains détails compromettants de l'entrevue de Bayonne (mais on n'est pas fixé sur la valeur de ces détails) impliquant que l'exécution des Huguenots était alors en quelque sorte promise à Philippe II. Il y eut surtout ici la force des choses, que les protestants, par leur intolérance et par leurs excès, ne contribuèrent pas peu à précipiter, remarque M. Merki. — Le portrait de Henri III semble tracé avec quelque hésitation : il est vrai que de multiples contradictions se trouvaient dans un caractère aussi douteux, qui pourrait bien avoir été celui d'un dégoûté, avec sursauts de rage. Page 24, le portrait est très flatteur, Henri III est « un roi habile, ferme, plein du sentiment de sa dignité personnelle et de sollicitude pour l'honneur de la France ». Plus loin, au contraire, l'on nous dit (page 109) que ses mignons, ses chiens, ses perroquets, son bilboquet « l'occupaient plus que les affaires de l'Etat » ; et (page 115) que « de gouvernement il y en avait encore moins que sous Charles IX ». Ceci nous paraît tenir à un léger défaut de composition du livre lui-même, où l'auteur anticipe un peu sur son propre sujet en un chapitre d'introduction composé de vues d'ensemble et de jugements plutôt favorables, reflet de la prédilection personnelle de M. Merki pour le XVI[e] siècle : mais il peut arriver que par la suite l'analyse pure et simple des documents suggère des appréciations autres. Le XVI[e] siècle, de même (siècle plus européen que français), est appelé « notre grand siècle », opinion plus littéraire qu'historique et romantique plus que littéraire : du seul point de vue approprié, du point de vue de la culture française, ne faut-il pas laisser ce titre au XVII[e] siècle? — Un prince comme le duc d'Alençon donnerait déjà fort à réfléchir sur le temps : son petit « italien », disait de lui, fort excitée de la chose, sa vieille fiancée d'un jour, Elisabeth d'Angleterre. Le personnage de ce triste garçon se dégage à souhait des documents réunis par M. Merki. — Fort bien étudié est aussi le rôle du roi de Navarre, rôle terrible à qui le tenait (et d'ailleurs peu sympathique, bien que la gasconnade en rejoigne par moments la profondeur florentine de Machiavel). On n'a jamais mieux caractérisé peut-être que M. Merki toute cette période scabreuse de la carrière du premier Bourbon. Parlant du morcellement de cette partie de la France où commandait, nominalement, Henri de Bourbon, et, de fait, le maréchal de Biron, l'auteur remarque : « Hormis le Béarn et l'Albret, c'étaient quelques villes, quelques territoires, des enclaves que le lieutenant du Roi se tenait toujours prêt à lui enlever, et c'est avec assez de vérité que les Ligueurs, plus tard, lui dirent qu'il avait « plus de nez que de royaume ». La guerre seule permettait aux protestants de se maintenir comme parti, et ils se défièrent de la pacification qu'apportait Catherine ; seule aussi, et parce qu'elle eut un caractère exclusivement religieux, la guerre fit la force de Henri IV; comme roi de Navarre prétendant à la couronne,

il n'aurait eu que des partisans; comme chef des calvinistes, il eut des armées. »

Voici enfin la Reine Margot, dont il ne nous fallait parler qu'après avoir émis ces quelques appréciations forcément sommaires sur certaines autres parties de ce livre, où il y a plus qu'un portrait et plus qu'une biographie, la Reine de Navarre n'étant restée étrangère à aucun des nombreux événements qui arrivèrent durant sa longue existence.

M. Merki fait naître à Fontainebleau Marguerite de Valois; plusieurs autres historiens donnent aussi ce lieu de naissance ; mais il en est qui indiquent Saint-Germain, où elle fut d'ailleurs élevée. Au sujet d'une des circonstances les plus controversées de la vie de Marguerite, l'assassinat de Du Guast par Viteaux, M. Merki, sans être aussi affirmatif que Mongez et M. de Saint-Poncy, ne pense pas que la reine de Navarre ait été pour quelque chose dans ce meurtre. Cette accusation se trouve dans de Thou et Mézeray. Marguerite fut d'ailleurs peu ménagée par la plupart des historiens du temps, Brantôme et Hilarion de Coste exceptés, et ceux-ci ne sont que des panégyristes. C'est là d'ailleurs une circonstance plutôt favorable pour qui étudie cette curieuse figure, car sans ces critiques souvent injustes, mais qui font connaître maint fait utile, — joignez-y les documents particuliers, rapports d'ambassadeurs, etc., et qui ne sont ni pour, ni contre, — l'on en serait réduit, en fait de témoignages contemporains, aux deux panégyristes précités, plus à ce que la reine a bien voulu nous dire sur elle-même dans ses Mémoires et, avec moins d'apprêt, dans sa correspondance ; et on la connaîtrait fort incomplètement. Il ne faut pas, d'ailleurs, plus que les graves incriminations de Mézeray et de Thou, accepter les ordures d'un libelle comme *le Divorce satyrique*. Nous ne devons pas croire Marguerite capable d'atrocités comme l'assassinat de Du Guast, ni de basses débauches comme celles que la verve fielleuse d'Agrippa d'Aubigné imagina dans *le Divorce*. Il ne faut pas non plus reprendre le ton de M. de Saint-Poncy et parler de « grande âme ». Le vraisemblable est entre les deux extrêmes, et M. Merki s'y est maintenu.

La beauté, l'esprit et les galanteries de Marguerite de Valois ont mis en verve les conteurs d'anecdotes et ils ont usé et abusé de l'occasion ; mais en somme la seule chose sérieuse qu'on ait à se demander est celle-ci : dans la terrible crise de la fin des Valois, quel fut le rôle de Marguerite, de cette dernière fille de la race ? Or, l'on ne peut s'empêcher de reconnaître ici de réelles qualités : patience et dévouement à l'égard des siens, attachement à leurs intérêts, sentiment du devoir dynastique (avec une partialité pour le duc d'Alençon), vaillance, esprit fin et avisé ; et tout cela dans des situations difficiles et ingrates. Elle fut bien supérieure à ses trois frères ; elle n'eut ni la

violence débile de Charles IX, ni l'agitation décousue du duc d'Alençon, ni le dilettantisme corrompu de Henri III. Cette conduite ne se démentit point, — jusqu'au jour où il y eut une brisure dans sa vie, lorsque la haine sans vergogne de Henri III lui jeta en plein Louvre le mot de catin à la face, et qu'à cet outrage s'ajouta celui du Béarnais marchandant, d'un simple point de vue d'intérêt politique, l'oubli de l'insulte tombée sur sa femme. C'est alors que Marguerite se déclara pour la Ligue et agit en vue de son propre intérêt. C'est l'époque de ses tentatives dans l'Agenais. M. Merki a raconté, d'après les plus récentes recherches, cette période longtemps demeurée imparfaitement connue. Puis vient la longue retraite dans le château d'Usson, d'où Marguerite assista à la disparition de sa dynastie. Les dernières années de la Reine divorcée, à Paris, Marie de Médicis étant sur le trône, furent un modèle de sagesse politique. Il eût certes infiniment mieux valu pour la France qu'elle eût pris place sous le dais royal aux côtés de Henri IV. Mais le souvenir de l'affront du Louvre était toujours entre eux, et il faut bien dire que c'était là le point délicat, où se rattachait, d'une façon ou d'une autre, tout ce qu'on voulait le plus oublier des trois derniers règnes.

Cet ouvrage, fruit de longues recherches et où s'atteste la science la plus sérieuse, fait grand honneur à M. Charles Merki. Il est, croyons-nous, son coup d'essai dans la grande érudition historique ; ce début fait désirer que l'auteur ne s'arrête pas là.

Neuf ans de souvenirs d'un Ambassadeur d'Autriche à Paris, 1851-1859, par le comte de Hübner. — Le comte de Hübner résida de 1850 à 1859 à Paris, en qualité d'ambassadeur d'Autriche. Son fils, M. le comte A. de Hübner, vient de publier, en deux volumes, la partie des Mémoires de son père qui se rapporte à cette période. Ce ne sont pas, à proprement parler, des Mémoires ; c'est un journal où le diplomate autrichien a consigné au fur et à mesure les événements de l'époque, surtout, bien entendu, les transactions diplomatiques. Cette forme du journal, où de substantiels résumés annuels mettent des points de repère, donne beaucoup de vivacité au récit, semé des traits d'une malice toute viennoise.

L'ouvrage, outre cet agrément, est instructif au possible pour l'histoire de cette période, surtout pour la guerre franco-autrichienne de 1859.

Le coup d'État, la préparation et la proclamation du second Empire sont racontés au jour le jour par un témoin peut-être un peu ironique, mais qui sait voir, et dont l'impression a d'autant plus de valeur qu'elle est tout immédiate. Le diplomate autrichien n'avait pas la moindre tendresse pour le Parlementarisme, mais il a distingué, d'autre part, le caractère étroit de la conspiration purement militaire à laquelle Louis-Napoléon dut l'Empire.

Ce qui est plus intéressant, sous cette plume exceptionnellement autorisée, c'est l'exposé de la politique de l'Europe à l'égard de la France. M. de Hübner nous montre l'Europe cramponnée aux principes de 1815, malgré Juillet et 1848; considérant avec inquiétude ce nouvel Empire, en une désespérée tentative de rafraîchir les oripeaux terriblement passés de la Sainte-Alliance, recousus chaque matin par le tsar Nicolas. Tout de suite, l'entente de l'Autriche et de la Russie fournit l'élément principal et durable de cette politique, laquelle ne fut reprise entièrement par la Prusse qu'après Sadowa. « Dès les premiers jours de son ministère, note M. de Hübner à la fin de 1853, le comte de Buol, qui remplaçait le prince de Schwarzenberg aux affaires étrangères, quittant le terrain sur lequel son prédécesseur s'était maintenu depuis 1849, épousa chaleureusement l'opinion de l'empereur de Russie. Il s'ensuivit immédiatement une altération profonde de nos rapports avec la France. » Ainsi, d'après ce détail et d'après d'autres du même ordre, mais moins connus (et fort blessants pour Napoléon III), que nous livre son ambassadeur, le chancelier de Buol put bien contribuer à jeter l'Empereur dans sa funeste attitude vis-à-vis de l'Autriche. Le tome II, presque entièrement rempli par l'exposé des causes, les grandes et les petites, de la guerre de 1859, est un des documents les plus précieux qu'on ait encore versés au procès de la politique extérieure de Napoléon III. Trouble possible de certaines anciennes provocations autrichiennes mis à part, Napoléon III manqua toute la politique extérieure de son règne, — éleva une Italie ingrate, usa à l'égard de l'Autriche de procédés négatifs qui firent de cette puissance, en ce qui concernait la France, quelque chose comme un éternel poids mort, laissa la Prusse préparer Sadowa et Sedan, — parce qu'il fut au plus haut point le sentimental qui ne sait pas renoncer à temps aux scrupules de sa jeunesse. Le principe des nationalités, l'unité de l'Italie, fut le plus stérilisant de ces scrupules, et il se le laissa trop rappeler (voyez la lettre de Cavour à Victor-Emmanuel après l'entrevue de Plombières) au moment où il eût été le plus à propos de l'oublier. Le témoignage du diplomate autrichien est décisif à cet égard.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

D. Draghicesco : *Du rôle de l'Individu dans le déterminisme social;* Alcan. — Th. Ruyssen : *Kant;* Alcan. — E. Barbier : *J. G. Fichte;* Bloud et Cie. — E. Thouverez : *Herbert Spencer;* Bloud et Cie.— P. Souriau : *La Beauté rationnelle;* Alcan.

Le livre de M. Draghicesco sur **le Rôle de l'Individu dans le déterminisme social** a pour but de montrer que le déterminisme des phénomènes éthico-sociaux n'est pas inconciliable avec

les thèses philosophiques qui revendiquent pour l'individu la liberté. l'autonomie et la responsabilité. C'est un travail approfondi, qui ne néglige aucun fait et qui pèse soigneusement les doctrines. Dans une première partie, l'auteur étudie le processus du développement social et la conception déterministe qui s'y rattache. Sa conclusion est qu'il n'existe pas encore de causalité sociale régulière, qu'il n'y a de lois sociales et psychiques, à proprement parler, qu'autant qu'il y a égalité entre les individus,et que cette égalité, quoique logiquement nécessaire en théorie, n'est que progressive et en voie de réalisation. D'où il suit que la réalité objective des lois sociologiques serait plutôt l'expression d'une tendance que d'un fait actuel. La seconde partie traite des rapports de la psychologie et de la sociologie; elle met en lumière l'étroite connexion des deux sciences, en subordonnant par filiation l'esprit individuel à l'esprit social. On a eu raison de dire que l'homme isolé n'existe pas, que « la pensée de la société est chose primaire et que c'est d'elle qu'on aura à extraire, par analyse, la pensée de l'individu ». Dans la troisième partie, l'auteur définit et analyse la conception sociologique du génie. Les hommes de génie sont les créateurs du déterminisme social. Les lois sociales sont les inventions généralisées du génie. Il y a des individus qui disposent d'une force réelle sur le déterminisme social; mais cette force ne s'exerce qu'en fonction de la nécessité sociale. Leur volonté raisonnée coïncide avec le déterminisme social, et c'est bien là le fondement de l'idée de liberté. Ainsi, c'est dans la mesure où l'individu s'identifie avec la société qu'il gagne, par cela même, du pouvoir sur elle et sur son mécanisme.

Ces vues, assurément, ne sont pas nouvelles; mais elles sont présentées par M. Draghicesco avec force, originalité et circonspection. Je regrette seulement qu'on ait encore ici soutenu et développé le paralogisme à la mode chez les sociologues, par lequel on prétend définir le psychologique et le logique en fonction du social. La pensée individuelle et la raison logique sont irréductibles aux phénomènes sociaux, bien qu'ils les impliquent; de même que la finalité biologique est irréductible au mécanisme physico-chimique, sans lequel néanmoins elle ne pourrait se manifester.

§

M. Th. Ruyssen a su résumer avec méthode et clarté l'œuvre si touffue du philosophe de Kœnigsberg. Le succès qui a accueilli son travail est mérité, car la diversité et l'ampleur de la pensée kantienne, qui a fait couler des flots d'encre et a donné naissance à une littérature presque innombrable, ne sont pas aisément condensables en un livre de vulgarisation. Richesse et variété, tel est le premier caractère de la philosophie kantienne, et c'est aussi le secret de sa fortune. On

a souvent reproché à Kant la contradiction qui romprait l'unité de la Critique et qui s'opposerait à l'unification des deux points de vue où elle se place sucessivement : le théorique et le pratique. Selon M. Ruyssen, le criticisme s'est élevé au-dessus de cette contradiction. Il a bien maintenu une opposition radicale entre la science et la foi, la nature et la liberté. On peut contester la valeur de cette distinction, mais il n'y a pas là de contradiction. C'est délibérément que Kant l'a adoptée, qu'il a introduit le dualisme dans l'esprit et les choses, et qu'il en a fait « l'hypothèse fondamentale et le principe d'unité de tout son système ».

Les idées de **J.-G. Fitche** ne sont pas moins d'actualité que celles de Kant. M. F. Brunetière n'écrivait-il pas récemment que c'est surtout de *fichtéisme*, plutôt que de cartésianisme et de kantisme qu'est imprégnée la philosophie universitaire française? Et, de fait, on se rend compte que cette assertion n'est pas sans fondement, lorsqu'on lit le grand ouvrage (1) de M. X. Léon sur le système de cet illustre et indépendant disciple de Kant. Le travail de M. Beurlier a des prétentions plus modestes ; ce qui n'en diminue, du reste, ni l'utilité, ni l'intérêt. C'est un petit livre de vulgarisation publié dans une collection intitulée : *Science et Religion*, études pour le temps présent. Après une courte biographie, l'auteur expose brièvement, mais substantiellement, la philosophie de Fichte. Il ne l'apprécie ni ne la discute. Il en constate la noblesse d'inspiration morale et religieuse ; et il semble incliner vers l'opinion de MM. Boutroux et Windelband, suivant lesquels la pensée du philosophe aurait eu une solution de continuité et subi une véritable transformation quand il a abordé, après le problème purement métaphysique, le problème moral et religieux. L'avis opposé a été soutenu par M. X. Léon ; et la question, quelque intéressante qu'elle soit au point de vue historique, n'a pas besoin d'être résolue pour la connaissance générale et suffisante de l'œuvre, qui reste capitale, et l'une des plus caractéristiques de la spéculation d'Outre-Rhin.

Dans la même collection, M. Emile Thouverez a publié une plaquette sur **Herbert Spencer**. Les détails qu'il donne sur la carrière et sur les incidents de la vie privée du philosophe, la plupart empruntés à son *Autobiographie*, sont des plus curieux. Le constructeur de la gigantesque encyclopédie qui commence avec la *Statique sociale* et les *Premiers Principes* et qui s'arrête, inachevée, à un recueil de *Faits et Commentaires*, le travailleur acharné, auquel on serait tenté de reprocher trop de fécondité et de prolixité, fut, dans le privé, un neurasthénique, vaguement hypochondriaque, sans cesse préoccupé de sa santé, ce qui lui permit sans doute de dépasser 83 ans.

(1) *La Philosophie de Fichte* (ouvrage précédemment analysé).

M. Thouverez insiste peut-être intentionnellement sur ce côté assez ridicule et pitoyable du grand positiviste anglais. Il n'en diminue en rien la puissante figure intellectuelle.

Ce contempteur de toute métaphysique hormis la sienne était métaphysicien et dogmatique de tempérament : et c'est ce qui fait la valeur de son œuvre au moins autant que l'énorme masse de faits qu'elle groupe. Mais il manquait à sa métaphysique la personnalité vraie, l'intuition de soi, l'effort de pénétration dans l'abstraction. Aussi, quoiqu'elle date d'hier, nous paraît-elle plus vieillie et plus lointaine que celle des Kant et des Fichte, antérieure pourtant de près d'un siècle.

§

En traitant de **la Beauté rationnelle**, M. P. Souriau a entrepris la tâche difficile de fonder l'esthétique sur les lois de la raison ; tâche difficile mais non impossible, ainsi qu'il s'efforce de le démontrer. Que l'esthétique existe comme science *normative*, c'est ce dont on semble douter de plus en plus aujourd'hui. A côté des techniques particulières et propres à chaque art, le positivisme contemporain n'admet plus guère que la possibilité d'une psychologie esthétique, tirée directement de l'expérience. Le problème que les théoriciens du beau étudient de préférence consiste presque exclusivement à déterminer les conditions dans lesquelles se produit, en fait, le sentiment du beau : ils essaient d'appliquer à l'esthétique les procédés rigoureux de la méthode expérimentale. Recherches du plus haut intérêt. Mais sont-elles toute l'esthétique? M. Souriau ne le croit pas. En effet, une fois constatées les préférences de notre goût, se pose la question de savoir ce qu'elles valent. Après la question de fait, la question de droit. A cette dernière l'esthétique expérimentale ne peut répondre. Elle est impartiale comme la science positive ; elle s'interdit les jugements de valeur. Or il faut pourtant que nous ayons une réponse. « Le problème est sérieux, et toujours actuel. »

Le problème esthétique, lorsqu'il est envisagé dans sa plénitude par le philosophe, présente, par conséquent, un caractère analogue au problème éthique. De même que la morale a un objet et un principe distincts de la connaissance proprement dite, de même les lois esthétiques ne peuvent être entièrement déterminées par les données de l'observation. Mais il ne s'en suit pas que l'esthétique rationnelle doive être une législation *à priori*. Sans doute, il lui faut un point de départ, une définition initiale, à savoir l'identité de la beauté avec la perfection évidente. Mais de cette définition on ne déduira les caractères propres de l'œuvre belle qu'en les contrôlant à chaque instant, non seulement par les données du jugement esthétique lui-même, mais encore par les enseignements de la psychologie, de la sociolo-

gie et de la morale. En appliquant cette méthode composite aux diverses formes et aux divers aspects de l'Art, M. Souriau justifie, en la développant et à mesure qu'il la développe, sa thèse du rationalisme esthétique. Il ne saurait être question de résumer ici son enquête, ni d'exposer ses intéressantes théories sur la beauté sensible, la beauté intellectuelle et la beauté morale. Je me bornerai à en noter l'exactitude, l'impartialité et la sereine philosophie. En ce qui concerne les rapports de l'art et de la morale, ce livre prend nettement position. Il est hostile à l'*esthétisme* contemporain. « De ce que l'art est une chose, et la morale une autre, on a tiré cette conséquence, que l'artiste a le droit et même le devoir de laisser de côté toute préoccupation morale... Quand les deux choses seraient absolument distinctes, il s'en suivrait seulement qu'elles peuvent être séparées. Mais doivent-elles l'être? C'est une autre question. » Et j'ajouterai que les esthètes n'ont pas qualité pour éluder la question de droit, puisque eux-mêmes la posent et la résolvent à leur manière.

LOUIS WEBER.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Charles Lenthéric : *Le Rhône*, Plon, 10 fr. — A. Robida : *L'Ile de Lutèce*, H. Daragon, 5 fr. — Remi Schneider : *L'Ombrie*, Hachette, 3 fr. 50. — Albert Métin : *La Transformation de l'Egypte*, Alcan, 3 fr. 50. — Paul Labbé : *Un Bagne russe, l'île de Sakhaline*, Hachette, 4 fr.

Publié il y a quelques années en deux forts volumes illustrés de plans et cartes, **le Rhône**, de Charles Lenthéric, dont nous avons pu maintes fois apprécier les intéressantes recherches, a été réédité par la librairie Plon sous une forme plus accessible et allégé de tout un bagage de géologie, de géographie, de digressions scientifiques et techniques qui en faisait, en effet, pour la majorité des lecteurs, un ouvrage peut-être un peu spécial. Nous avons peu de tendresse, de coutume, pour les travaux dits de vulgarisation, et ces arrangements que l'on représente toujours comme étant au goût du public nous paraissent plutôt suspects. Mais il reste ici un bon livre d'histoire et de légendes, de voyages et de souvenirs, des études consciencieuses et substantielles, et en somme une œuvre agréable et même attachante, donnant tout ce qu'il peut être utile de connaître sur le fleuve lui-même, ses modifications, son rôle historique, les régions qu'il traverse, les villes qui se sont formées, ont grandi, prospéré sur ses rives et dont plusieurs possèdent encore des monuments qui attestent la grandeur de leur passé. — La formation territoriale du bassin du Rhône est d'ailleurs des plus curieuses et, comme en Egypte, on peut dire que c'est le cours d'eau qui a fait le pays, l'a façonné durant des siècles et lui a donné sa physionomie actuelle. — Le Rhône n'était d'abord qu'un immense glacier qui descendait jusqu'à Lyon,

à Vienne, à Valence peut-être, et il se jetait à la mer proche d'Avignon dans le fond d'un golfe ouvert sur la Méditerranée ; entre la montagne de Cette et la chaîne de l'Estaque, qui précède Marseille, la côte se creusait profondément et dessinait une échancrure à peu près mi-circulaire, bras de mer véritable que les apports ont peu à peu remblayé. Aux anciennes époques, de même, la Durance n'était pas un affluent, mais aboutissait à ce golfe, débouchant par le pertuis de Lamanon, dans la brèche qui sépare les Alpines des montagnes de Trévaresse, et aujourd'hui, après avoir formé la Crau d'Arles et la Camargue, les deux fleuves réunis avancent encore sur la mer de 30 à 40 mètres par an. — Le lac Léman, à la fin de la période glaciaire, avait un niveau de 30 mètres plus élevé que le niveau connu depuis l'époque historique. Il s'étendait il y a quelques siècles à peine sur toute la plaine du Valais, et Port-Valais (*Portus-Vallensis*), maintenant dans les terres, remplaçait les escales modernes du Bouveret et de Villeneuve. Le fleuve a comblé de ses alluvions cette cuvette de 90 kil. carrés, comme il a comblé les lacs des vallées supérieures, de Sion à Martigny et de Martigny à Saint-Maurice. Il avance toujours et l'on prévoit, d'après le volume de limon journellement déposé, qu'avec un espace de 200.000 ans, il aura entièrement rempli le lac de Genève. — La ville de Genève, qui fut primitivement une cité lacustre, avait d'ailleurs à l'origine une situation très différente de celle que nous trouvons aujourd'hui ; au débouché du fleuve, des marais comme celui de l'Arve sont devenus la terre ferme ; le fond de l'entonnoir que forme le Léman s'est rétréci, obstrué et a constitué le sol des nouveaux quartiers. Mais de toutes les villes établies sur le Rhône, Lyon est peut-être celle dont le site s'est le plus modifié au cours du temps. Au début de notre ère, la future métropole des Gaules n'était qu'un bourg médiocre, à peu près inconnu des géographes classiques, emporium gréco-celte établi au confluent de la Saône, dans les îles aux contours variables et les plages couvertes d'oseraies où se sont élevés ensuite les quartiers de Bellecour, Ainay et Perrache; les deux fleuves se réunissaient au pied des collines de la Croix-Rousse, et au XVIe siècle, il existait encore à cet endroit un canal de jonction sur l'emplacement de l'ancien *Cannabis*, creusé à la hauteur de la place actuelle des Terreaux, tandis que la ville même, l'Acropole, s'élevait sur les pentes de Fourvières. — M. Lenthéric, qui se plaît à ces restitutions, donne de très précieux détails sur Lyon à l'époque gallo-romaine et les villes antiques de la vallée du Rhône ; Vienne où l'on montre le tombeau de Ponce-Pilate et dont le pont romain, fortifié au moyen-âge, subsista jusqu'au XVIe siècle ; Vaison, Orange ; le régime ancien des eaux et la batellerie sur les rivières autrefois navigables, l'Isère, la Drôme, l'Ardèche, l'Ouvèze, qui peuvent à peine servir au flottage tant le déboi-

sement les a rendues irrégulières ; le mont Ventoux et la fontaine de Vaucluse; Avignon, ses cinq enceintes successives, son admirable château des Papes et le pont de Saint-Binezet ; la région d'Arles, Tarascon et Beaucaire, les embouchures et le delta. Nous y renvoyons volontiers le lecteur après ces quelques indications sommaires et il suffit de retenir cet aveu non sans mérite sous la plume d'un ingénieur des ponts et chaussées. que, dans toute la vallée du Rhône, la terre a été appauvrie par l'homme, la nature enlaidie, le climat gâté ; et à propos des ponts d'Avignon, dont l'histoire est si édifiante, la simple constatation de ce fait qu'après sept siècles nous ne sommes pas même capables d'égaler l'œuvre nécessaire et merveilleuse des frères Pontifes. — Le volume, terminé par des études sur le Rhône moderne et un appendice sur les voies antiques, contient comme la première édition des plans établis avec soin et à l'aide desquels on peut suivre les transformations séculaires des villes et des régions décrites.

§

L'Ile de Lutèce, par A. Robida, brochure ornée d'une eau-forte et d'une vingtaine de croquis, est surtout une curiosité. Après un historique rapide de ce berceau de la ville, M. Robida, qui a l'amour du Vieux Paris et d'ailleurs le connaît mieux que bien des auteurs de dissertations graves, déplore son enlaidissement progressif et les ravages absurdes du XIXe siècle qui, à force de tailler, percer, abattre, aligner, assainir et reconstruire n'y a guère laissé d'authentique que des bribes du Palais, la Sainte-Chapelle et la cathédrale, — encore en l'enterrant sous l'asphalte jusqu'au niveau des portes. Il en voudrait voir disparaître la Morgue, — qui est incontestablement une horreur — et l'Hôtel-Dieu qui n'a rien conservé de son pittoresque du Moyen-Age, mais a pris l'aspect d'une caserne pour malades. Sur la pointe orientale de la Cité, M. Robida placerait un monument gothique à la vieille France; sur le Parvis, un Westminster parisien, également gothique et qui permettrait de désaffecter les caves moisies du Panthéon. — Tout cela est très gentil et certes émane d'un bon sentiment; mais M. Robida n'est point un homme de progrès. Il serait probablement impossible, d'abord, de trouver aujourd'hui un architecte capable d'élever un monument gothique. Puis quand on aura déplacé la Morgue, — il en est en effet question — on la remplacera par un petit square avec du gazon et des arbres galeux; et quand l'Hôtel-Dieu n'y sera plus, on y mettra des maisons de rapport.

Le livre de M. René Schneider sur **l'Ombrie** est, à côté de cela, une œuvre délicieuse d'impressions, de littérature et d'art, d'un charme spécial et nuancé, — le livre écrit au retour de lents pèlerinages en des villes et des sites d'Italie sur lesquels les guides pratiques passent hâtivement, et qui furent les coins préférés, privilégiés,

étudiés longuement, avec amour, voudrais-jedire, où devait justement s'attarder un lettré délicat et fin, susceptible d'en traduire toute la séduction et la beauté un peu adoucie et tendre. C'est après Cortons l'Etrusque et les rives du Trasimène où finit la Toscane, Pérouse, religieuse et guerrière ; Assise où demeure, ambiante et subtile, toute la poésie mystique de saint François; Spello, Montefalco, Spolète, de vieilles petites villes somnolentes « où la vie quotidienne obéit encore au rythme du passé », où les civilisations se superposèrent sans se détruire, tant que l'on y retrouve la marque des siècles sur les pierres comme sur certaines coupes de terrains les restes d'espèces disparues qui viennent attester la fabuleuse antiquité de la vie. Puis c'est le paysage, si prenant et d'un parfum si subtil; et M. Schneider a raison, tout cela est ignoré des touristes, armés du Joanne ou du Bædeker, qui se contentent des villes célèbres comme Venise, Naples, Florence ou Rome, et l'Ombrie « qui tient de la nature, de l'histoire, de la poésie et de l'art une âme bien à elle », valait d'être connue et visitée, quand cela ne serait que pour le pittoresque de ses villes perchées sur des rocs, ses grands souvenirs, les peintures admirables qui y ont laissées le Pérugin, Giotto ou Benozzo Gozzoli. Mais le miracle c'est qu'il se soit trouvé un esprit s'y appariant à ce point, si proche et compréhensif des êtres et des choses, si imprégné de ses traditions, de sa vie et de ses légendes qu'elle semble ici parler elle-même, chuchoter parfois avec des voix lointaines de cher secret et de confidences; et nous estimons que par sa haute tenue littéraire, ses qualités rares de sentiment et de pénétration, les indications certaines et sincères, même, qu'il peut fournir à tous ceux qui pensent encore que les beaux décors d'histoire, d'art et de nature sont un de nos plus précieux héritages, le livre de M. Schneider est digne en tout point d'être favorablement apprécié.

La Transformation de l'Egypte, par M. Albert Métin, dont nous n'avons pu parler encore, est une étude sobre, précise, toute de constatations, de faits immédiats et de chiffres, concernant l'état actuel du pays, la population, la vie indigène, l'organisation européenne qui s'y est graduellement introduite, les améliorations et le développement industriel, puis l'opposition tenacement constituée du système administratif britannique à l'influence et aux méthodes françaises, qui furent si longtemps prédominantes. Les Anglais, en somme, depuis 1882 travaillent à devenir les maîtres de l'Egypte qui, pour rester, en droit, « un Etat musulman gouverné par un souverain héréditaire et reconnaissant la suzeraineté nominale du sultan de Constantinople », mais sur lequel ils ont la haute main et, — des incidents récents en donnèrent bien la preuve — dont ils ne songent nullement à déloger. Tout leur effort, depuis leur installation, a été de détruire les institutions internationales de surveillance et d'admi-

nistration où les Français tenaient une place importante, pour y substituer des institutions anglaises, avec des fonctionnaires anglais. Les méthodes universitaires, l'éducation, la langue, tout, en Egypte, est devenu anglais; dans les affaires privées, la culture, le commerce, c'est partout l'argent, les procédés anglais et depuis les événements de 1898, l'affaire de Fachoda, cette sorte de petite guerre est devenue plus âpre, plus marquée et plus vive. L'historique de cette évolution économique et politique, la comparaison des méthodes et des tempéraments qu'offrent les deux races dans leurs essais de colonisation forment la trame de ce livre, et nous y trouvons bien la nuance de regret que de tels rapprochements doivent produire. Mais l'Egypte même, sa population, quelle part y prend-elle et quels seront demain ses avantages? Certes, dans les temps modernes, elle a été gouvernée par des souverains falots comme ce Khédive Ismaïl, qui rêvait des splendeurs légendaires des *Mille et une Nuits* et pour les réaliser faisait construire des palais de plâtre, de zinc et de lattes; dont la prodigalité puérile était si bien exploitée par les Occidentaux qu'après les fêtes d'inauguration du Canal de Suez plusieurs invités s'installèrent à demeure, et que l'on cite le cas d'une dame anglaise s'éternisant dans le plus bel hôtel du Caire et lui faisant encore, dix ans plus tard, payer sa pension. La faillite était immanquable avec ce régime et le contrôle européen, même payé très cher, s'est trouvé un bienfait. Le système administratif anglais, les travaux, l'organisation méthodique du pays, tout en étant au profit de la métropole, lui ont été cependant un avantage. Mais le premier rang va bientôt se trouver disputé aux Européens par une partie toujours croissante de riches propriétaires indigènes qui s'essaient avec succès aux entreprises commerciales et industrielles. L'évolution économique se continue et tout fait prévoir qu'elle amènera de grands changements dans la société égyptienne. Il se forme déjà une classe d'opposition, comme aux Indes. — Nos amis les Anglais pourraient bien, en fin de compte, se trouver là encore frustrés des espoirs que caresse leur impérialisme. — En gens pratiques, après avoir combiné autre chose, il leur resterait d'ailleurs la consolation de déclarer hautement qu'ils n'ont travaillé que pour la civilisation.

§

Les péripéties de la guerre russo-japonaise et les prétentions de plus en plus excessives des Nippons, spéculant déjà sur les profits que leur vaudront leurs victoires, ont ramené l'attention sur l'île de Sakhaline, devenue **Un Bagne russe** et que M. Paul Labbé, qui y séjourna longuement, décrit en un intéressant ouvrage, tant au point de vue physique et ethnographique que comme colonie de déportation. L'empire du Mikado, qui en possédait naguère la partie méridionale,

serait heureux de la récupérer en prolongement des terres de son archipel, non que par son climat, ses ports, ses cultures elle constitue un pays enviable, mais à cause de ses pêcheries surabondantes, nécessaires à l'alimentation japonaise et qui fournissent de plus un engrais de qualité supérieure pour le riz, le mûrier et l'indigo. Avant la guerre, les conserves et l'engrais que les jonques du Soleil Levant venaient chercher à Sakhaline représentaient annuellement de 4 à 5 millions de kilogrammes. — Des publications nombreuses nous ont initiés à la vie misérable des condamnés russes et il nous paraît inutile d'y revenir après le livre angoissant de L. Melchine, *le Monde des Réprouvés*, que traduisit naguère M. Jules Legras. M. Paul Labbé, qui nous montre aujourd'hui les résultats presque négatifs de la colonisation pénale, apporte du reste peu de détails nouveaux. Son récit donne surtout l'impression qu'il n'a pas voulu tout dire de ce qu'il a vu et de ce qu'on lui a montré. — Mais heureusement, Sakhaline ne recèle pas que des forçats. Une population indigène très curieuse y subsiste, bien que clairsemée; Toungouses, Aïnos, Guiliaks, Oroks. M. Paul Labbé donne sur leur vie, leurs coutumes, leurs légendes des renseignements précieux et bizarres qui feront très probablement goûter son livre mieux que les histoires de déportés et le tableau du régime pénitenciaire; à côté des Oroks et des Toungouses, qui pratiquent comme les Lapons l'élevage du renne, il a plutôt fréquenté les Aïnos et les Guiliaks, inoffensifs et sociables, et raconte ainsi une étrange « fête de l'ours », que l'on tue après l'avoir choyé et délicatement nourri afin d'envoyer son âme au *dieu de la forêt* pour lui demander la prospérité de la tribu. Ces Guiliaks, enfin, qui ne se lavent qu'en hiver, aux jours de grands froids, avec de la graisse de phoque; dont les femmes commettraient un péché en se débarbouillant et portent en été des robes légères en peau de poisson, ornées de dessins rouges et bleus, apparaissent de braves sauvages qui ne méritaient nullement la promiscuité de tous les criminels qu'on leur expédie; et voyez jusqu'où peut aller la philosophie pratique des peuplades primitives : chez les Aïnos, si doux, un homme assez riche pour se payer deux femmes jeunes le fait avec joie; il dit qu'elles vivent ensemble sans jalousie et « n'ont pas plus de valeur l'une que l'autre »; et un Guiliak émit devant M. Labbé cette sentence, digne de figurer dans un de nos recueils un peu humouristiques d'aphorismes : — Si une femme travaille, elle ne parle pas, et c'est pour l'homme autant de gagné. — Et il ajoutait un complément de cette manière de voir : « Quand une femme sage, travailleuse, féconde et pas bavarde vient à mourir, nous la pleurons presque autant que si elle avait été un homme. »

CHARLES MERKI.

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE

Jean Finot : *Le Préjugé des Races*, Alcan, 7, 50. — M. Mauss : *L'Origine des Pouvoirs Magiques dans les Sociétés Australiennes.* Rapport annuel (1904) de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, Section des Sciences Religieuses. Imprimerie Nationale. — Charles Vellay : *Le Culte et les Fêtes d'Adônis Thammouz dans l'Orient antique*, Annales du Musée Guimet, Leroux, 7, 50. — S. Reinach : *Cultes, Mythes et Religions*, t. I. Leroux, 7, 50. — C. Monteil : *Contes Soudanais*, avec préface de R. Basset, Leroux, 5. — O. Hackman : *Die Polyphemsage in der Volksüberlieferung*, Helsingfors (Université). — Memento.

Pour Multatuli, un spécialiste c'est un balayeur qui si mal balaie qu'en le voyant faire on a envie de lui arracher son balai pour lui apprendre son métier. Pour M. Finot, les ethnographes sont gens qui divaguent à propos des races. Il leur reproche « de bâtir leur route sur des gouffres mystérieux et insondables ». Il fait surtout, sans doute, le procès de l'école des anthropo-sociologues et de celle des ethno-psychologues ; mais il ne ménage pas les coups de patte aux ethnographes tout court. Il se moque d'eux parce qu'ils ne s'entendent ni sur les caractères distinctifs ni sur le nombre des races ; et c'est avec une joie triomphante que, des pages durant, il juxtapose leurs contradictions depuis le XVII[e] siècle jusqu'à nos jours. Ainsi faisaient Bouvard et Pécuchet. Comme eux il conclut : à qui entendre ?

M. Finot, alors, en appelle au bon sens. Hélas ! le bon sens ici c'est l'opinion des masses ignorantes ; mais par une transposition étrange M. Finot fait gloire au public d'idées que justement les ethnographes étaient presque seuls à défendre, contre le public précisément. Qui donc est le jouet du **Préjugé des Races ?** Qui donc veut des nationalismes, des antisémitismes ? Qui donc a la haine du Jaune, du Noir, de l'Etranger, de Celui-qui-est-autre ? Qui donc oppose des races latines à des races germaniques, des Aryens à des Sémites, des Européens à des Chinois ? Qui donc traite les Japonais de singes, les Chinois de magots, les Nègres de gorilles ? Qui donc trouve juste et naturel de massacrer les moins civilisés au nom de la civilisation ? Pas les ethnographes, sûrement ; pas même ceux des écoles attaquées violemment par M. Finot. Car les ethnographes disent avec Miss Kingsley : « il est aussi absurde de traiter le Nègre de Blanc non développé que de regarder le lièvre comme un lapin sauvage ». M. Finot s'est trompé de cible : c'est au vulgaire, qui prend la race pour une entité réelle et qui parle de la force, de la voix, du sang, de la vie de la Race, qu'il devait s'en prendre.

Ainsi, en combattant le préjugé des races, M. Finot se met précisément du parti de ceux qu'il attaque. Et même il exagère l'importance et les méfaits de l'école anthropo-sociologique de Gobineau, Vacher de Lapouge, Ammon et Driessman. Chez Gobineau et chez Ammon il y a l'observateur, qui est excellent, et le théoricien qui identifie sans cesse la coïncidence avec la causalité. Tant pis pour

ceux qui n'ont point su lire leurs œuvres avec critique; tant pis surtout pour les gobeurs qui se sont laissé prendre aux justifications après coup d'apparence scientifique qu'ont été chercher dans ces œuvres les coloniaux, les militaristes, les nationalistes, etc. D'autre part l'ethno-psychologie, loin d'être en faillite, n'en est qu'à ses débuts ; pour la juger ce ne sont point les œuvres de M. Fouillée qu'il faut prendre, mais celles de Bastian, de Tylor, de Frazer, l'Année Sociologique et les revues d'ethnographie et de folklore. C'est là que s'élabore peu à peu cette science, ainsi que dans les monographies ethnographiques. Un exemple : on nous parle de l'âme nègre, mais les 9 dixièmes des nègres n'ont pas été étudiés de près par des savants (n'étant ni missionnaires, ni officiers, ni marchands) parlant les langues du pays. Quelles généralisations alors pourraient valoir quelque chose ? La connaissance des simples, si répandue dans nos campagnes, est-elle la botanique, est-elle la biologie végétale ? C'est une confusion de même ordre que fait M. Finot.

Mais l'auteur du *Préjugé des Races* a raison de soutenir l'équivalence des populations de tout poil et de toute couleur quant à leur puissance d'évolution. Il cite le progrès rapide des Nègres aux Etats-Unis ; on y peut ajouter les Maori de Nouvelle-Zélande, les Hindous, les Peaux Rouges du Canada qui sont déjà représentés dans maintes assemblées par des individus de très haute valeur. La partie matérielle de notre civilisation est assimilable partout; mais notre production intellectuelle est spéciale; elle ne vaut que pour nous. Il arrivera que, par suite de contacts prolongés, des centres nouveaux de civilisation se formeront en pays noirs, jaunes ou rouges. M. Finot semble lui aussi souhaiter cet enrichissement de l'humanité. Quel dommage qu'il ne nous ait pas dit en quoi consiste, selon lui, la civilisation.

§

Je disais de l'ethnopsychologie (qui n'est qu'une branche de la sociologie) que loin d'avoir fait faillite, elle n'en était encore qu'à ses débuts. De ceci, je vois une preuve nouvelle dans l'excellente monographie de Marcel Mauss sur l'**Origine des Pouvoirs magiques dans les Sociétés australiennes**. D'abord, une étude analytique et critique des nombreux documents utilisés ; puis vient l'analyse de la notion australienne des pouvoirs magiques et de leurs formes ; comment on les acquiert : par héritage, par révélation ou par initiation ; comment on les conserve et comment on les perd. Ainsi se trouve déterminée la place de la magie et des magiciens dans les Sociétés australiennes. Il est évident qu'un traité général sur la psychologie des Noirs d'Australie ne saurait venir qu'après des synthèses partielles comme celle de Mauss et qui porteraient sur les différentes institutions : totémisme, classes matrimoniales, classes d'âge,

etc. Or, des synthèses partielles de ce genre, il n'en existe encore que fort peu, même sur les populations européennes. Comment décréter déjà la faillite de la vraie psychologie ethnique!

Autant l'étude de Mauss est soignée, autant celle de M. Vellay sur le **Culte et les Fêtes d'Adônis-Thammuz dans l'Orient antique** laisse à désirer, pour la critique comme pour l'interprétation des documents. L'auteur se rattache à la vieille école des mythologues et des archéologues officiels ; il ignore la méthode ethnographique. Sans doute M. Vellay a vaguement senti que de belles phrases et des développements pseudo-poétiques sur l'Orient et son Soleil ne suffisaient guère : d'où l'appendice III sur le blé de Sainte-Barbe en Provence. Mais comme il ne connaît point les travaux de Mannhardt et de Frazer sur les rites agraires de l'antiquité et modernes; comme il n'a pas consulté les travaux récents sur les religions assyro-babyloniennes et syro-phéniciennes, et qu'il s'est contenté d'amplifier les vues tant vieillies de Lenormant et de Movers, il fait encore d'Adônis-Thammouz un dieu solaire; il prend les parallèles d'Asie-Mineure, de Grèce et de Provence pour des emprunts ou des survivances, alors que Adônis de Byblos comme Atys, etc., sont des démons de la végétation d'abord représentés sous forme animale; et que les rites tant syriens que grecs et provençaux, semblables à certains rites germaniques, slaves, amérindiens, etc., sont simplement imitatifs et coercitifs : on mime la mort puis la résurrection du dieu pour obliger la végétation à reprendre. L'explication simple et directe des rites agraires qui se retrouvent partout, en ne différant que dans les détails, est même devenue en sociologie religieuse comme une banalité.

Au surplus, on trouvera dans **Cultes, Mythes et Religions**, de S. Reinach (recueil d'articles parus dans *l'Anthropologie*, la *Revue celtique*, etc.), une bonne vulgarisation de ces questions; la transformation du dieu-animal en dieu à animal (Adonis-Sanglier, devenu Adonis au sanglier) y est entre autres bien étudiée.

§

Parmi les **Contes Soudanais** recueillis par M. Monteil, il en est de fort intéressants : celui du bolorie, sorte de petite biche grise qui est regardée comme le sorcier des animaux; l'histoire de Bacari Dian ; la botte de paille, etc. Ces contes-ci sont manifestement indigènes. D'autres, comme le remarque R. Basset dans la préface, appartiennent aux cycles arabes ; rares sont ceux qui se rattachent aux cycles bantous. La dernière partie est consacrée aux traditions religieuses musulmanes chez les Soudanais. Déjà les légendes bibliques s'étaient fortement transformées lorsqu'elles furent assimilées par les musulmans; mais pour s'adapter aux milieux nègres elles durent

se modifier encore. Voici par exemple ce qu'est devenue au Soudan la légende de Jonas : Jonas fut avalé par un poisson nommé kandongo, qui à son tour fut dévoré par un autre poisson appelé baporo, qui fut la proie d'un caïman, lequel fut englouti par un hippopotame qui se laissa glisser au fond de l'eau ; un jour l'hippopotame monta sur la rive, fut pris d'un malaise subit et rejeta le caïman qui rejeta le baporo qui rejeta le kandango qui rejeta Jonas qui n'était pas mort.

Il y a une dizaine d'années, le savant russe Muller trouva au Caucase des légendes qui reproduisaient trait pour trait la légende homérique de Polyphème : le Cyclope, l'aveuglement, le stratagème du mouton, le faux nom (Personne) tout y était. Fallait-il conclure à une influence grecque par Byzance ou regarder ces légendes comme indigènes ? Muller soutint cette deuxième opinion. M. Hackman, dans sa **Polyphemsage**, rassemble un grand nombre de parallèles contenant l'un ou l'autre des thèmes du récit de l'Odyssée. Et de leur étude comparative il conclut à l'existence dans le bassin de la Méditerranée d'une légende antérieure à Homère et plus complète, où se trouvait en outre le thème de l'anneau (ou de la hache) magique dont le Cyclope fait présent au héros ; celui-ci saisit l'objet et ne peut s'en détacher qu'en se coupant le doigt (ou la main). Ce thème est caractéristique de nombreuses variantes italiennes, scandinaves et slaves. Peut-être trouvera-t-on un jour cette légende primitive ; elle était probablement européenne, car M. Hackman ne connaît encore aucun parallèle asiatique ou africain à la légende de Polyphème.

Memento.— A signaler dans la *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde* (n° 1) la fin de l'article de Th. Zachariæ sur l'incinération des veuves dans l'Inde ; l'auteur y étudie comparativement la divination par le miroir ; dans *Wallonia* (n° 2) le premier article d'O. Colson sur les sortilèges et maléfices dans la tradition populaire wallonne ; dans la *Revue des Traditions populaires* (nos 2-3), une étude intéressante de F. Macler : correspondance épistolaire avec le ciel, lettres adressées par les Juifs d'Hébron aux Patriarches ; dans *l'Homme préhistorique* (Schleicher) (n° 2), de P. Pallary : caractères généraux des industries de la pierre dans l'Algérie occidentale et (n° 3) de A. Debruge : la parure en Algérie à l'époque préhistorique ; dans la *Revue de l'Histoire des Religions* (n° 1), de E. Monseur : l'âme pupilline ; il s'agit de croyances et de rites, assez rares, qui ont pour objet la petite figure humaine qu'on voit dans l'œil d'autrui et que les demi-civilisés regardent comme un double ou une âme de celui dans l'œil duquel elle se dessine ; dans le même numéro, questions mycéniennes, par R. Dussaud.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

La Nouvelle Revue : Un portrait de Jules Verne, par M. Eugène Morel. — *Revue bleue :* M. Joseph Reinach publie des lettres inédites adressées à Léon Gambetta

pendant la guerre. — *Revue immoraliste*, avis de naissance. — *La Nouvelle Revue* : Les Debuts littéraires de Hugues Rebell. — *Les Essais* : des vers de Mme de Noailles. — *L'Ermitage* : une poésie de M. Francis Jammes.

La Nouvelle Revue (15 avril) publie un excellent article de de M. Eugène Morel sur *Jules Verne*. Il y a là une courageuse confession qu'il n'est pas inutile de transcrire ici, parce qu'elle paraît exprimer une opinion commune à beaucoup d'écrivains de la génération de son auteur, qui n'auraient pas eu le loisir de l'exprimer :

Or cet homme ne compte pas dans les « littérateurs ». Il n'est ni des Parnasses ni de l'Académie. Ni avancé, ni réactionnaire. Il n'est d'aucun mouvement — lui qui en créa de si grands ! Sa personne est à peu près inconnue ! Il meurt. L'empereur d'Allemagne s'occupe un peu de lui. Mais la France ne bouge pas. Il semble réellement que la chaire de littérature au Collège de France a sur l'éducation nationale plus d'importance. On ne l'avoue pas. On lui en veut de l'avoir aimé.

Ecoutez C'est peut-être vraiment une honte de l'aimer ? C'est peut-être bas, sot, mal écrit, sans valeur. J'ai des haines, je les sens féroces, les contiens mal. Non pour les auteurs qui ne sont que mauvais, mais pour ceux auxquels j'ai cru, un moment, qui ont trompé mon goût, me laissent la honte d'une erreur. Mais Jules Verne ! je n'ai pas voulu faire un article de souvenir, exhumer des faiblesses... je l'ai relu. C'est très beau ! Cela vous refait jeune... C'est plein de vérité, de force. Une vie toute puissante circule dans ses œuvres.

Je l'ai relu, ayant vu tel pays qu'il décrit... Et j'ai vu ces fictions faites de matière vraie comme le plus exact de nos rêves.

Pourquoi ce dédain ? Parce qu'il ne vivait plus à Paris ? Comme Erckmann-Chatrian, auquel on rend si peu justice ? N'a-t-il fallu qu'un peu de snobisme pour le faire grand ?

Mais il y a ceci, qui tient au plus vil de nous-mêmes, car c'est être bien petit que de refuser de l'avoir été : nous renions notre jeunesse, et, par une basse envie, nous ne voulons pas convenir que nous fûmes meilleurs que nous sommes. Oui, nous fûmes « plus » que nous ne sommes, à l'âge où toutes nos forces encore intactes croissaient en hâte, désordonnées. Jules Verne fut le poète de l'âge ingrat.

Etant « troupier » à Amiens, M. Eugène Morel a été présenté à Jules Verne. « Je vis venir à moi un grand vieillard amer », écrit-il. M. Morel avait adressé son premier roman à Jules Verne. Voici la narration de leur entrevue :

Il s'avançait baissant la tête, traînant la jambe, avec des gestes de grand oiseau pris par la patte, et qui agite vainement ses ailes inutiles. Il leva les bras au ciel et me dit :

— Malheureux, qu'avez-vous fait !

Ah ! ce mépris ! l'horreur que je lui inspirais... Ce que j'avais fait ? Mais... de mon mieux ! Et que je n'avais pas fait ça tout seul, ô maître ! Vous en étiez.

Madame Verne adoucissait les aigres paroles. Mais je n'avais pas d'offen-

se. Je me heurtais à un mur, je tâchais de voir derrière... par quelque fente, ou par-dessus. Cet homme, qui avait su me prendre si puisamment, « devait » trouver quelque part une sympathie pour moi. Etrange sensation d'être jeune et indulgent devant des vieillards !

J'exposai tant bien que mal des tendances ou théories. Je cherchais à mettre des idées dans le roman. Je ne pensais pas étonner, en disant cela, l'ami de Dumas fils, et qui avait lui-même tant répandu d'idées à travers ses belles fables ! Je le trouvais sceptique et hostile. Son honnêteté de bon commerçant se révoltait. On ne trompe pas sur la marchandise... C'était tromper,que d'appeler roman des conférences. Et il me regardait avec plus de bonhomie ; on excuse le faiseur par lequel on n'est pas refait, et il me dit avec une ironie pleine de gravité : je doute que par ces moyens vous trouviez des lecteurs !

Puis, il eut quelque pitié et m'apprit, par charité, en quoi consistait toute la littérature — dont je ne me doutais pas. Voilà, il faut se demander à chaque page ce qu'on va y mettre pour que le lecteur ait envie de tourner la page suivante. Le forcer à chercher la suite. Tout est là !...

... Aussi ne daigna-t-il nullement s'intéresser aux opinions diverses que je pouvais avoir défendues dans mon livre, même quand il semblait bien qu'il professât les mêmes. Il fut sévère, et là ne fut pas sans bonté. J'avais offensé la morale et la famille. Certainement telle page de ce roman avait fait de la peine à ma mère. Telle violence peut causer un désordre que l'écrivain doit se reprocher.

Il me signala, avec plus d'étonnement que d'horreur, des gros mots, des obscénités... J'en étais fier, mais dus convenir que si mon audace bravait en français l'honnêteté et même le palais de justice, je n'aurais pas, quoique troupier, été fichu de dire ces choses-là tout haut. Puis sa voix se fit encore plus sombre, plus austère. Il parla presque bas pour montrer une grosse faute d'orthographe.

Je tentais de lui parler d'auteurs contemporains : il méprisait ou ignorait beaucoup d'entre eux. Il n'admirait vraiment que le médiocre Maupassant.

Ensuite, M. Morel montre excellemment le soin que Jules Verne apporta à se créer l'existence méthodique nécessaire à la continuité d'un labeur intensif. A propos de la mort du conteur populaire, on a rappelé qu'il fut l'ami de Dumas fils, homme de sport, coulissier, « Parisien » brillant. L'image qu'en trace M. E. Morel est le portrait définitif de l'être transformé par un prodigieux effort de volonté :

Je revois cette tête obstinée, ce front de rêveur précis, d'imagination volontaire, cette mâchoire dure et ces yeux doux, illuminés. Voilà ce que j'ai vu, moi, une machine parfaite, spécialisée, rivée. Je n'ai pas connu le parisien, coulissier, causeur, sportif... Un grand vieux, âpre, menant une vie mécanique, ne lâchant pas une minute à l'importun quand c'était l'heure d'aller lire; levé à l'aube; couché tôt, même quand sa femme recevait; ayant décrété l'heure de sa tasse de lait: — l'homme qui a de sa vie chassé toute fantaisie.

Il y avait une tour à l'angle de sa maison, une tour, pas en ivoire, en briques, et pierres de taille. C'est là qu'il l'avait enfermée, sa fantaisie. Il avait

les allures louches et mécaniques d'un geôlier. Il allait à heure fixe lui porter sa ration. Elle devait voler en rond, se heurtant au mur. Et je le revois devant sa tasse de café, dans les quelques minutes où il laissait le dehors pénétrer jusqu'à lui; ce front dur et têtu était une cage solide, et il fallait qu'elle fût ainsi pour bien tenir la bête sauvage qui s'agitait là-dedans...

Mais il la tenait bien, et elle fut condamnée à ne faire que de bons livres.

§

M. Joseph Reinach, dont on sait l'attachement à la mémoire de Gambetta, communique à **la Revue bleue** (22 avril) des lettres adressées au grand homme en 1870 et 1871. L'éditeur de cette correspondance définit en ces termes les raisons qui ont guidé son choix :

Elles (ces lettres) permettront cependant à ceux qui savent lire de reconstituer quelque chose de l'atmosphère brûlante où elles furent écrites, et dont elles gardent la trace, comme un papier qui a roussi au voisinage du feu. Tous ces serviteurs de la plus noble des causes qui reste et restera toujours, en dépit des sophismes des uns, du matérialisme ou de l'oubli des autres, notre plus haute et notre indestructible ambition : l'intégrité de de la terre française, vécurent alors dans une fièvre intense et qui les grandit, pendant ces quelques mois héroïques au delà de l'ordinaire mesure. C'est l'une des vertus des grandes causes, qu'elles élèvent les hommes qui les ont embrassées au-dessus d'eux-mêmes. Pour Gambetta, il ne descendit pas, parce que sa pensée d'alors fut celle de toute sa vie.

Le 1er novembre 1870, le prince de Valori écrivait à Gambetta :

L'importance de l'idée qui suit n'échappera pas à Votre Excellence; je vous l'abandonne Si par un malheur imprévu la France était obligée de faire un sacrifice, le seul possible, le seul qui puisse compenser par une légitime satisfaction la blessure faite à l'orgueil national, c'est la cession de ce repaire d'aventuriers, de policiers et de bandits qu'on appelle la *Corse!*...

Ce serait un soufflet sur la joue de l'Angleterre, de l'Italie, de la Russie, de tous ceux qui nous abandonnent. La Prusse qui veut une marine accepterait.

Pardonnez-moi le griffonnage dans une gare, me rendant à Tours, et croyez, monsieur le Ministre, à mon profond et respectueux dévoûment.

Challemel-Lacour, préfet du Rhône, mande, le 28 novembre 1870 :

M. Bressolles, général de brigade, chargé du commandement de la huitième division, me fait l'honneur de m'avertir que, blessé du ton de mes lettres, il ne peut supporter plus longtemps cette situation et va vous en déférer.

Il est triste qu'on aille, en vous initiant à ces querelles, vous dérober un temps précieux; il serait plus triste encore qu'elles eussent pour effet de compromettre ou d'entraver le service. C'est pourquoi il vous appartient de les apaiser.

Je ne saurais vous envoyer copie de mes lettres, dont j'ai le tort, au mi-

lieu des affaires qui m'assaillent, de ne pas toujours garder la minute. J'ai toutefois une assez grande habitude d'écrire pour être sûr de n'avoir jamais manqué, malgré la rapidité obligée de cette correspondance, aux règles de la plus parfaite courtoisie.

Si donc M. le général Bressolles s'est blessé, c'est qu'il l'a voulu ; et il est à croire, en effet, qu'il l'a voulu. La situation n'est pas pour lui, à Lyon, ce qu'il voudrait qu'elle fût. Il m'a été facile, dès les premiers jours, d'apercevoir que le rôle subordonné de l'autorité militaire lui plaisait peu. Il y a longtemps qu'au grand péril de la paix publique à Lyon il serait devenu le maître, si je ne m'étais défendu avec politesse, mais avec fermeté, contre ses essais répétés d'envahissement.

Ebloui peut-être par le hasard qui, du rang de général de fraîche date, le portait à l'un des premiers commandements de France, il ne me cachait pas, presque au lendemain de son arrivée, son désir d'être nommé ministre de la Guerre, et il ne dédaignait pas de solliciter de ma part un concours que je n'étais nullement en état de lui accorder. Depuis, par un manège assez adroit, il avait obtenu du Conseil municipal qu'il envoyât auprès de vous une délégation pour demander en sa faveur le grade de général de division : on crut devoir auparavant me demander avis ; et cet avis eut le tort, que M. le général Bressolles n'a pas ignoré, de n'être pas conforme à ses désirs.

Il y a huit jours une maladresse insigne de sa part, beaucoup disent une provocation calculée, a failli faire renaître le désordre et mettre les chantiers en combustion. J'ai dû intervenir encore pour assurer la paix. Bref des faits nombreux attestent l'ambition irritée de ce jeune général, l'impatience avec laquelle il supporte la part faite par la République à l'autorité civile, la susceptibilité ridicule qu'il éprouve ou qu'il affecte en toute circonstance à son égard.

J'espère, monsieur le Ministre, que, vous adressant ses plaintes, M. Bressolles aura pris la peine de les justifier par des faits précis. Je comprends, et personne n'est mieux que vous à même de comprendre, combien l'autorité militaire, trop gâtée depuis vingt ans, trouve amer le changement qui s'est fait dans sa situation. Je fais, quant à moi, tout ce que je puis pour rendre moins sensible et moins pénible une subordination inévitable et dont le pays commence, grâce à vous, à se bien trouver. Je crois pourtant qu'il y aurait péril à encourager des plaintes mal fondées ou des espérances illusoires. A vous de juger quelle suite il convient de donner à celles de M. Bressolles.

Par la suivante, l'amiral Jaurès sollicitait, le 31 janvier 1871, l'appui gouvernemental à ses desseins politiques :

Après avoir fait de mon mieux dans la lutte militaire, je voudrais pouvoir vous accorder mon concours dans la lutte politique ; et je puis vous affirmer que ma parole serait aussi énergique à la tribune que mon attitude a pu l'être devant l'ennemi.

Si vous pensez qu'il serait bon qu'un des chefs militaires qui ont vu de près les prodiges faits pour organiser la défense et qui les a admirés pût en témoigner à la Chambre ; — si vous pensiez que mon concours pût être

utile dans toutes les questions qui toucheront à l'armée; — je vous demande d'engager M. Frédéric Thomas, préfet du Tarn, à poser ma candidature auprès du Comité républicain de ce département, et à l'appuyer.

Enfin, Gambetta s'étant démis de ses lourdes fonctions, Léon Cléry lui adresse, le 7 février 1871, ce billet :

Il ne nous manquait plus que cela! Tu nous abandonnes! Ne crois pas au moins que ce soit un blâme, mon grand et glorieux ami, c'est un chagrin. Mais je te comprends. Tu dois être écœuré de tout ce qui se passe. Mais le moment est venu pour tous ceux qui t'admirent et qui n'ont pas cessé de t'aimer en t'admirant, de t'envoyer le témoignage de leurs sentiments d'affection et de te dire que, s'il suffisait d'un grand citoyen pour sauver un pays, tu nous aurais sauvés.

§

Le premier numéro de **la Revue immoraliste** présentée au public par Henri Beyle, sous la direction de M. Guillaume Apollinaire, — a paru en avril. Les amateurs de paradoxes liront avec bénéfice les « propos mensuels » de M. G. Apollinaire, notamment les pages intitulées *le Gouvernement.*

§

Pip, dans son « carnet de Paris » de **la Nouvelle revue** (1er avril), place les débuts littéraires de Hugues Rebell plus tôt qu'on ne l'a écrit à propos de sa mort :

Vers 1888, on avait reçu, à Paris, un volume assez massif, volume de début, livre conçu de pièces et de morceaux, courtes nouvelles en prose, alternant avec de brefs poèmes *les Méprisants*, signé: Hugues Rebell. Ç'avait été composé et publié à Nantes ; l'esthétique symboliste y était obéie. L'auteur se tut ensuite durant cinq ou six ans.

§

Les Essais (avril 1905). — Extrait d'un poème: *l'Aurore*, de Mme la comtesse Mathieu de Noailles, dont la Critique, innombrable et émerveillée, loue les vers et la prose avec un si bel enthousiasme, qu'un irréductible jaloux a pu baptiser la première poétesse de la République française: Mme Réclamier!

Je vous ai regardé ce matin, soleil jaune,
Si longtemps que mon cœur en fut tout aveuglé,
Vous étiez un enfant debout sur mille trônes,
Petit soleil, avec ta couronne de blé!

Sur un pin d'Italie, entre deux branches vertes,
Votre visage d'or luisait, ivre et divin,
Et moi je vous disais, tenant mes mains ouvertes,
Est-ce vous, mon amour! qui venez sur ce pin...

Soleil moelleux et dru qui brille, brille, brille,
Soleil vert et d'argent, soleil bleu, soleil brun,

Pâmoison enfermée en l'ardente résille,
O rose, mariée à son propre parfum,

C'est ma prière unique et ma foi naturelle
De plier mes genoux orgueilleux sur tes pas,
De n'avoir jamais vu ta face qui ruisselle
Sans qu'un sourire immense en mon cœur s'allumât.

Au sommaire de **l'Ermitage** (15 avril) : *les Légendes de la Littérature: Sainte-Madeleine*, par M. Remy de Gourmont; une nouvelle de M. Edmond Jaloux; une étude de M. A. van Bever sur *Un capitaine poète du XVIe siècle.*

Ce numéro contient aussi « deux poésies » de M. Francis Jammes qui est un grand poète. En voici la seconde, d'une adorable brièveté; c'est de la poésie pure de rhétorique, sincère et haute:

Un poète disait que, lorsqu'il était jeune,
il fleurissait des vers comme un rosier des roses.
Lorsque je pense à elle, il me semble que jase
une fontaine intarissable dans mon cœur.
Comme sur le lys Dieu pose un parfum d'église,
comme il met du corail aux joues de la cerise,
je veux poser sur elle, avec dévotion,
la couleur d'un parfum qui n'aura pas de nom.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

L'orthographe et les amateurs (*Le Gaulois*, 27 avril). — Croquis d'académiciens (*La Presse*, 25 et 30 avril.) —Poésie buraucratique (*Revue idéaliste*, 15 avril).

La langue française appartient à tous ceux qui la parlent de naissance et héréditairement, cela est incontesté. La plupart ont une tendance, tout en jouant avec elle, à la respecter. S'ils ont des opinions sur la valeur ou la prononciation d'un mot, elles ne sont que fugitives. Ils n'insistent pas, ils ne raisonnent pas, ils parlent.

Mais, au milieu de ces ingénus, voici l'amateur, le célèbre M. Amateur. Aussi ignorant que le peuple, mais nullement ingénu, très prétentieux, au contraire, M. Amateur se recueille, et il écrit.

C'est un tort. Il n'est pas un sujet qui demande plus d'étude et plus de connaissances pratiques que l'histoire de la langue française. En littérature, la chronologie respectée, on peut risquer toutes les appréciations. Là, le sentiment est à sa place, et peut-être autant que la raison. S'il s'agit de linguistique, les faits ont seuls de la valeur. Qui les ignore ne peut dire que des absurdités, fût-il l'homme le plus intelligent du monde.

Voici donc un article sur la réforme de l'orthographe (**Gaulois**). L'auteur s'appuie, tout d'abord, sur l'autorité de M. Gaston Deschamps, de M. Grosclaude, de M. Michel Bréal, de M. Harduin (du

Matin) et de M. Paul Acker, et l'on se demande ce que vient faire le nom de M. Bréal, qui est un savant, parmi toutes ces illustrations du boulevard.

Ensuite, nous est-il dit, on parle beaucoup des lois de l'hérédité ; « pourquoi ne pas les admettre dans le cas de l'écriture et de l'orthographe? » Et on nous affirme que, avant de *savoir écrire*, un marmot est capable de *savoir écrire* le mot *chocolat*, avec un *t*, et que,si on changeait l'orthographe de ce mot, « cela le dérangerait au point de lui faire renoncer à cette gourmandise ».

Nous avons, continue notre excellent philologue, l'orthographe dans le sang ; nous la tenons de nos pères, de notre sol. Ce n'est même pas une affaire de raisonnement. L enfant n'apprend pas l'orthographe ; il la cristallise, il l'organise, car cette orthographe est éparse dans son cerveau ; il se tait, cherche à se souvenir, jusqu'à ce que les lettres lui apparaissent en caractères lumineux dans un recoin obscur de sa petite tête.

Peut-être même l'orthographe est-elle d'origine divine? C'est Dieu qui a révélé à l'homme, une fois pour toutes, qu'il faut écrire « une paire de bretelles », et non « une per de bretel ». Je m'invente rien, — si ce n'est Dieu ; mais ce serait le cas ou jamais de l'inventer.

Je crains que tout cela ne soit fort ennuyeux, étant fort puéril. Il faut encore, cependant, citer cette drôlerie : « Un Français n'a pas la même écriture qu'un Russe ou qu'un Allemand. » Non épuisé par cette immense découverte, l'auteur ajoute, négligemment : « Les sons ne sont pas exprimés partout avec la même méthode et un *R* pourra bien être un *V* sous une autre latitude. »

Ah! que décidément j'aime les vrais ignorants, les vrais illettrés !

§

Il paraît de temps en temps dans **la Presse** de bien amusants croquis par M. Richard Valmond ; voici des passages de celui de M. Emile Faguet, lequel habite, paraît-il, un minuscule appartement, vers le quartier latin :

Les meubles y sont rares : un casier de sapin, un pupitre, une table formée d'une planche et de deux tréteaux, deux chaises de paille constituent tout l'ameublement de cabinet de travail — une forte couche de poussière brochant sur le tout. Ah! s'il en était des meubles comme de certaines vieilles bouteilles dont le prix va en raison de l'épaisseur de la couche de poussière qui les recouvre, assurément le mobilier de M. Emile Faguet serait d'inestimable valeur !

Mais il n'en est rien. M. Emile Faguet au reste — je viens de vous le dire — est un homme simple et modeste : son mobilier lui suffit et il n'éprouve pas le besoin d'en changer; ces meubles rudimentaires furent témoins de ses luttes et de ses succès; voilà longtemps qu'il vit parmi eux ; il les aime et il y tient; — il y tient comme il tient aux chapeaux et aux redingotes qui lui ont fourni un long service et dont il ne se décide à se

séparer que lorsque l'âge et la négligence les ont à l'excès rendus cachectiques et infirmes...

M. Emile Faguet travaillait — et il fumait — il fumait un cigare, car M. Emile Faguet travaille toujours et il fume toujours un cigare. Il était en veston; sa cravate — une mince régate grise — remontait sur son col et tombait fortement de guingois sur le plastron de la chemise blanche à petits pois noirs; ses pieds étaient chaussés de pantoufles. Aux premiers mots que je lui dis, il m'interrompit :

— Me photographier?... Mais très volontiers! Où? Quand?

Et son large visage épanoui témoignait plutôt que la perspective de « passer chez le photographe » ne lui déplaisait pas. Je dus préciser sans — ménagements et sans transition :

— Ici. Tout de suite.

Une ombre d'inquiétude passa sur les yeux de M. Faguet; son rire s'éteignit, sa bouche se ferma. Son regard, lentement, tourna tout autour de la pièce, monta aux derniers rayons de la bibliothèque, redescendit sur la table poussiéreuse. Et, hochant la tête après cet examen, M. Emile Faguet constata :

— Le cadre n'est guère élégant!

— Il est parfait, répondis-je, puisque vous y vivez et puisque vous vous y plaisez! M. Emile Faguet, en manière de remerciements, sourit et s'inclina. Un moment, le silence plana. M. Faguet demeurait, la tête penchée.

— Après tout, vous avez peut-être raison !... Mais, — et ce disant il se tourna vers la glace terne au-dessus de la cheminée, — mais vous me donnerez bien cinq minutes pour passer une redingote ?...

— Non, non ! Pas une seconde... C'est tel que je vous ai surpris que l'objectif doit vous saisir...

— Vous êtes terrible, railla M. Faguet...

Et une fois encore il ajouta :

— Mais, après tout, vous avez peut-être raison !... Alors, je suis à vous, je suis tout à vous !

L'appareil fut vite disposé. M. Faguet en suivit le montage avec intérêt, et il s'en fit expliquer le mécanisme. Et quand la démonstration du praticien eut satisfait tout sa curiosité, M. Emile Faguet, ingénument, déclara :

— Au fond, alors, la photographie, c'est très simple !... Moi, je croyais que c'était bien plus compliqué que ça !...

M. Richard Valmond a visité ensuite M. Paul Bourget, qui n'a pas voulu se laisser portraiturer. Cela doit lui être défendu par des traités avec quelque photographe illustre. La vie de M. Bourget est, comme son œuvre, laborieuse et méthodique:

Sa vie est ordonnée, comme l'un de ses romans, par livres et par chapitres. Elle est étudiée, prévue, voulue, et elle se déroule ainsi, ou plutôt il la déroule ainsi sans heurts et sans surprises, de la même manière qu'il raconte celle de Mme Moraines, ou celle du philosophe Adrien Sixte. Soyez assuré que, si vous allez le visiter sans qu'il vous attende, vous le jetez, pour le reste du jour, ou peut-être de ses jours, relation de cause à effet, dans une profonde perturbation... A huit heures, lever. Toilette, déjeu-

ner, courrier, journaux. Nouvelle toilette, sortie à pied, à cheval ou en voiture selon le temps. 11 h. 1/2, rentrée : nouvelle toilette. Absorption d'un médicament prescrit par le professeur X... 11 h. 58 — pas une de moins, ni une de plus — déjeuner... Ainsi pour le reste.

Et que M. Paul Bourget réside à Paris, à Londres ou à Hyères — trois villes qu'il habite à tour de rôle chaque année, selon les saisons, — son genre d'existence ne s'en trouve pas modifié d'un iota. M. Octave Mirbeau naguère avait affirmé : « Bourget est mort ! » Quelle erreur ! Non seulement M. Paul Bourget n'est pas mort, mais il *sait* qu'il n'est pas près de mourir ; il sait même quand il mourra — et jusque-là il continue de vivre, il se conduit à la mort comme il conduit un roman au dénouement, laborieusement et méthodiquement...

Physiquement encore, M. Paul Bourget est et reste l'homme de ses livres : un petit homme sans légèreté et sans souplesse, aux gestes courts et mous, d'allure embarrassée, et qui semble se toujours contraindre à une attitude étudiée. Et ainsi il va — tout d'une pièce, le cou enserré dans un haut col raide qui l'immobilise, la tête droite, nonchalante et ballante — indifférent et correct — non sans recherche, certes, mais discret, très discret, si discret qu'il ne porte même pas son insigne de la Légion d'honneur, car il sait que le véritable élégant ne se fait pas remarquer...

Le visage est plus caractéristique encore : entre le front haut, à demi-masqué sur la gauche par une mèche de cheveux toujours rebelle et le menton court, légèrement en saillie, les yeux très noirs, surmontés de sourcils plus noirs encore et contraints à un écarquillement perpétuel par l'habitude du monocle, la lèvre épaisse, dissimulée sous une petite moustache, noire comme les cheveux, noire comme les sourcils, noire comme les yeux, ne laissent pas que d'imprimer aux traits un caractère de dureté qui ne séduit pas tout d'abord. Et sur ce visage sombre et dur, la lassitude et l'ennui semblent encore avoir tramé leur subtil réseau.

Est-ce là un reste de byronisme, la marque de chagrins ou de déceptions mystérieures ?

Cette lassitude et cet ennui, M. Paul Bourget ne les porte-t-il pas un peu de la manière qu'il porte des bottines vernies ou une jaquette anglaise — par snobisme tellement infus et invétéré qu'il a cessé d'être du snobisme ? Acquêt ou patrimoine, ils sont aujourd'hui intimement incorporés à la personnalité de M. Paul Bourget ; ils l'accompagnent partout et ils accompagnent ses moindres actions, son travail, ses lectures, ses promenades et jusqu'à son repos.

§

La Revue Idéaliste, qui ne dédaigne pas les anecdotes amusantes, a trouvé cette lettre en vers, écrite par un bureaucrate :

Monsieur et cher ami,
J'ai l'honneur de vous faire
Savoir qu'il se présente une difficulté
A caser Gélibert ainsi que Rihoutté.
Ce dernier a passé l'âge réglementaire
Pour le genre d'emploi qu'il a sollicité.

Vous savez d'autre part qu'il habite Marmande :
C'est l'une des raisons dont il se recommande
Pour avoir au budget son modeste couvert ;
Et vous n'ignorez pas non plus que Gélibert,
— Gélibert qu'un désir identique éperonne, —
Est domicilié dans la Haute-Garonne ;
Or, il faut habiter Paris depuis cinq ans
Pour pouvoir être admis aux emplois séduisants
Compris dans les divers services de la Ville.
Dans ces conditions, il paraît difficile
D'embaucher ces messieurs du jour au lendemain.
Néanmoins, soyez sûr que je tiendrai la main
A ce que le dossier de l'un comme de l'autre
Comporte mention spéciale de votre
Aimable et poétique apostille.
Agréez
L'assurance de mes sentiments dévoués.

Et si l'auteur était — François Coppée ?

R. DE BURY.

LES THÉATRES

COMÉDIE FRANÇAISE : *Le Duel*, pièce en trois actes, de M. Henri Lavedan (17 avril). — VAUDEVILLE : *L'Armature*, pièce en cinq actes, de M. Brieux, d'après le roman de M. Paul Hervieu (19 avril). — BOUFFES : *Phyllis*, tragédie en cinq actes, en vers, de M. Paul Souchon (17 avril). — ATHÉNÉE : *Nellie Moray*, comédie dramatique en quatre actes, de M. Henri Dumay (27 avril).

M. Henri Lavedan vient de surprendre le public par une pièce des plus honorables, et l'on ne saurait prétendre sans injustice que **le Duel** soit une œuvre vulgaire. M. Henri Lavedan s'est essayé à la psychologie d'un homme d'église, et il a réussi à créer un personnage assez curieux, assez vivant, assez vrai.

L'abbé Daniel ne fut pas toujours un saint homme. Quand il était du monde, il mena une vie quelque peu troublée, pleine d'aventures joyeuses. Depuis qu'il s'est converti, il est d'une piété singulière, compliquée. S'il s'est fait prêtre, c'est un peu par dilettantisme, par bravade. Il aime du catholicisme la pompe, l'art. Il est humble, mais il met quelque fierté à être humble. Il accomplit les devoirs de son ministère avec une sensualité perverse. Il aime la confession, plus peut-être pour le mystère rituel où elle se pratique que pour les secrets qu'elle lui permet de connaître. Pour qu'il s'intéresse à l'état d'esprit de ses pénitentes, il faut qu'il ne soit pas simple. On pourrait presque dire que l'abbé Daniel, collectionneur d'objets d'art chrétiens, s'amuse à être prêtre.

L'abbé Daniel a pour frère un médecin. Le médecin a certainement beaucoup moins intéressé M. Lavedan que le prêtre. Il est assez banal.

C'est le savant, le libre-penseur, tel que le connaissent les auteurs dramatiques. Pourquoi les auteurs dramatiques, des savants qu'ils veulent montrer au public font-ils presque toujours des médecins? S'imaginent-ils donc que la médecine soit la science entre toutes? Erreur singulière : la médecine n'emploie pas toujours la méthode scientifique; on y applique, parfois, les résultats connus de certaines sciences, dont quelques-unes ne sont pas encore entièrement constituées, mais elle garde beaucoup d'arbitraire. Il y a bien des médecins qui n'ont en rien l'esprit scientifique, et il est assez étrange que les auteurs dramatiques confondent avec obstination le savant et le médecin.

Le caractère de la duchesse de Chailles n'est pas sans intérêt. Mme de Chailles est une assez pauvre femme. Elle n'a pas de religion, dit-elle, et pourtant elle a la tare catholique. Elle vit dans l'incertitude, elle a peur du remords, elle n'a pas la conscience affermie; elle ne sait pas prendre conseil d'elle-même, elle veut qu'on la dirige par les chemins de la vie.

Entre ces divers personnages, se joue un drame assez émouvant. Il est développé aux deux premiers actes du *Duel*. On ne saurait nier la force réelle de ces deux actes. Le second acte se clôt par une scène d'une robuste sobriété, d'une rare énergie.

Pourquoi M. Henri Lavedan a-t-il gâté sa pièce par le dénouement banal qu'il lui a donné? Que le troisième acte du *Duel* est inférieur aux deux premiers! Il y a là l'intervention d'un évêque missionnaire qui est bien un des bons prêtres les plus insupportables qu'on ait jamais vus au théâtre. Dans combien de mélodrames a-t-il figuré déjà? Que les sauvages auraient bien fait d'anéantir ce lamentable *episcopus ex machina*, qui a la triste vertu de transformer l'abbé Daniel en abbé Constantin!

Malgré son mauvais dénouement, *le Duel* est, je crois, la meilleure pièce de M. Henri Lavedan. On ne saurait lui comparer *Catherine* ni même *le Vieux Marcheur*.

Les personnages du *Duel* parlent avec beaucoup de soin. M. Lavedan, qui sut, jadis, inventer un argot qu'on n'a jamais parlé sur aucun boulevard, fait parler aux héros du *Duel* une langue singulièrement artificielle, assez agréable parfois, mais, le plus souvent, d'une cruelle complication.

M. Le Bargy a joué d'une manière curieuse le rôle de l'abbé Daniel; son jeu, en somme, est juste et intelligent. M. Paul Mounet est vénérable, comme il sied à un évêque missionnaire, propice aux auteurs dramatiques en quête de dénouements heureux. M. Raphaël Duflos est un savant correct, même quand il se laisse emporter. Mme Bartet joue la duchesse de Chailles.

A **l'Armature**, pièce de M. Brieux, je préfère — et je ne crois pas être seul à penser de la sorte — je préfère *l'Armature*,roman de M. Paul Hervieu. Je ne veux pas dire que la pièce de M. Brieux soit mauvaise, mais M. Brieux a, me semble-t-il, dénaturé quelque peu le caractere de l'œuvre qu'il portait à la scène.

L'Armature est un beau roman, un des plus forts, sans aucun doute, qu'ait écrits M. Paul Hervieu. Il convenait d'en tirer une tragédie, analogue à celles que M.Hervieu écrit lui-même. M.Brieux n'en a guère tiré qu'un adroit mélodrame. Le plus souvent, il est vrai, les pièces où l'on suit un roman de trop près sont de la pire gaucherie ; il faut reconnaître à l'auteur dramatique le droit de modifier à sa guise l'œuvre du romancier, mais à condition qu'il en garde scrupuleusement le caractère. Or, la pièce de M. Brieux n'est pas du même ordre que le roman de M. Hervieu.

On se rappelle sans doute la scène, si puissante, où Jacques d'Exireuil se trouve en face du baron Saffre, devenu fou furieux. Qu'on voie ce qu'en a fait M. Brieux. On se rappelle le personnage d'Olivier Bréhant : M. Paul Hervieu lui a prêté un comique discret, que M.Brieux n'a pas respecté le moins du monde. Je pourrais multiplier les exemples de la manière fâcheuse dont M. Brieux a transformé *l'Armature*.

L'interprétation de la pièce a été excellente : Mmes Berthe Cerny et Cécile Caron, MM. Grand, Chelles, Lérand, Dubosc et Baron ont été applaudis avec raison.

Il y a dans la tragédie de M. Paul Souchon, **Phyllis**, des morceaux excellents, il en est de moins heureux. M. Paul Souchon se laisse aller au plaisir de développer les récits ou les descriptions; il ne cherche pas à être concis, et sa tragédie y perd en force et en intérêt. Je le regrette d'autant plus qu'elle est l'œuvre d'un poète très bien doué, et que le caractère en est des plus séduisants. L'intrigue, très simple, mais très émouvante, est toujours de la plus grande clarté : M. Souchon n'a voulu la compliquer d'aucun incident parasite, et il faut l'en louer. Le personnage de Phyllis est fort bien composé. Que M. Paul Souchon évite les longueurs, qu'il sacrifie les redites inutiles, qu'il recherche la concision, qu'il s'étudie à faire court, et je ne doute pas qu'il ne devienne un de nos bons poètes dramatiques.

Mmes Jane Farnès, Foresta, Suzanne Gallet, MM. Henry Perrin, Hervé, Colin ont dit avec zèle les vers de M. Paul Souchon.

Il semble bien qu'il y ait dans **Nellie Moray**, pièce de M. Henri Dumay, qui se passe aux Etats-Unis, une idée ingénieuse; mais on en doute, à voir les tristes banalités où, le plus souvent, s'est complu l'auteur.

Mme Eugénie Nau s'est efforcée de rendre intéressant le rôle de Nellie Moray.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Théâtre national de l'opéra : *Armide*. — Concerts : Ricardo Viñes.

Je m'étais demandé souvent pour quelles raisons ténébreuses **Armide** était la plus rarement jouée des tragédies lyriques du chevalier Gluck, celle dont la reprise semblait intimider longtemps les plus téméraires, et celle aussi qui, le plus tôt, abandonnait l'affiche. La représentation subventionnée me parut éclairer de façon assez imprévue ces obscurités troublantes. Il faut bien l'avouer, l'impression qu'on y reçoit d'*Armide* exécutée appartient à ce genre de choses de quoi on ne regrette pas plus la fin qu'on ne souhaiterait le retour, et que notre parisienne irrévérence énonce éloquemment... « une barbe », si j'ose ainsi m'exprimer en toute et sacrilège franchise. Il serait assez délicat de doser la part de responsabilité de notre incommensurable Opéra dans la circonstance. Assurément, elle n'est point mince, mais, au surplus, traditionnelle, — et combien inconsciente! D'ailleurs, aux pavots éventuels, l'inexorable bonne volonté qui s'évertue au dit endroit sait agréablement mêler la cocasserie de ses pavés. Elle y empressa toujours une obstinée sollicitude et en possède aujourd'hui manifestement l'art suprême. On en eut, cette fois, largement pour son argent ; mais, si la diversion fut çà et là plutôt ahurissante, elle apparut trop fréquemment la bienvenue au prix de l'assoupissement envahisseur. Gluck eut une idée bien malheureuse, le jour où, pour faire la pige à Lulli, il résolut de remusiquer à son tour, et sans y rien changer, le piètre livret du dénommé Quinault. Cette *Armide* offre peut-être à un compositeur l'intrigue la plus nulle, la plus assommante et le poème le plus niais qu'on ait jamais mirlitonnés sous la perruque du Grand Siècle, et ce fatras enfantin est le plus maladroit du monde. Le drame insipide s'émiette en une succession de fastidieux épisodes, occasions voulues de chœurs, de ballets, de tableaux pompeux ou féeriques, prétextes tentants à romances, grands airs et toute la lyre du *bel canto*. Le Réformateur sexagénaire y paraît avoir succombé, avec une joie secrète, à des séductions qui lui remémoraient sa jeunesse italique. C'est « l'opéra » impénitent dans toute sa candeur. A peine, en quelques courts passages, si on peut reconnaître un vague souvenir des préceptes calzabigiens dans cette kyrielle d' « airs de concerts » dégoisés l'un après l'autre au nez du public. Encore qu'il en soit de charmants, surtout parmi les moins célèbres, la plupart induisent à penser que l'âge ne fut pas sans exercer ici une assez curieuse influence sur l'inspiration du musicien. En aucun autre de ses précédents ouvrages, celle-ci

ne se montre à la fois aussi impersonnelle et plus nettement « classique ». L'écriture plus sûre, sinon plus libre, y semble parachever l'intime et désormais homogène amalgame italo-gallo-germain, et définitivement fixer le type fondamental de la langue employée par nos voisins teutons à leur plus glorieuse épopée sonore. Dans les ballets dansés ou chantés, Gluck en atteint la perfection d'un art exquis souvent de verve autant que de grâce apollinienne ; mais pour bon nombre des « airs » prodigués dans *Armide*, le lyrisme se fige aux panneaux des formes stéréotypées, et les discours galants, courroucés, solennels, aussi bien que les voix amoureuses, égrènent tout bonnement le docte ou falot chapelet d'un andantino de sonate. Les excellents artistes de notre Académie Nationale de Musique collaborent à l'obsession somnifère avec une unanimité la plus remarquable. On croirait, par instants, assister à quelque séance pseudo-didactique des concours de notre Conservatoire. Chacun défile à l'envi devant le trou du souffleur, ou lance de plus loin, par-dessus la rampe, aimables sourires, ronds de bras ou de bouche et regards complaisants au jury abonné ; la plus humble comparse se trémousse à faire un sort aux moindres mesures distillées par un organe inconsidérément condamné à la modestie d'utilités accidentelles ; des talents plus équitablement appréciés lambinent langoureusement sur la gamme alambiquée des nuances. L'ensemble est d'un flasque mortel.

Heureusement qu'on ne peut jamais s'ennuyer tout à fait dans un fauteuil de notre Opéra. La mise en scène, qui nous vint de Toulouse et qui lui vint évidemment d'un Ciel miséricordieux aux simples de la première Béatitude (*Math.*, v, 3), se distingua une fois de plus par l'originalité de son zèle. Il y a quelque chose de touchant dans les vagues aspirations esthétiques dont la bamboula se démène sous le crâne peu favorisé de certaines races primitives ou déchues en mal de culture. Une négresse de la Martinique accouple avec ivresse le bleu et l'orangé, le jaune et l'indigo dans la polychromie des cotonnades et le clinquant des verroteries. C'est la volupté clémente de la « couleur complémentaire », et nulle extase hottentote n'égala certes jamais la passion de notre Opéra pour les feux de Bengale verts et rouges. Nous y gagnâmes la cadavérique antithèse de Mlle Rose Féart pérorant, épinarde et glauque, au milieu d'esprits de la Haine écarlates, débauche éperdue d'andrinople. Grâce aux progrès de l'électricité, en appuyant sur un bouton ingénieusement placé, les dits Esprits embrasaient d'un incandescent cramoisi les têtes articulées des serpents de caoutchouc enroulés menaçants autour de leur bras dextre, tel un infernal escadron de bouts de cigare allumés chargeant dans le crépuscule ; tandis que, à l'acte suivant, des crocodiles de carton bosselé et des hiboux grandeur de figurant provoquaient capricieusement l'intermittente émeraude de binocles luisant dans la

nuit tempêtueuse. *Armide* est une féerie, en somme, et une Administration prévoyante escompta les vacances de Pâques, ostensiblement, — un peu trop ostensiblement peut-être. Jadis, en analogue et collégienne occurrence, je me rappelle avoir eu le spectacle de *Rothomago* en un quelconque et subalterne théâtre. Il y a bien longtemps, et la majorité de l'auditoire compromettait naïvement d'un enthousiasme stupéfait la dignité de ses premières culottes. Je n'oserais pas jurer que son scepticisme infinitésimal se fût laissé une seconde abuser par les trucs de notre Opéra, en regardant Lucinde disparaître « par enchantement » dans un buisson, lequel ouvre et ferme tranquillement sur elle le parallélogramme à deux battants d'une porte peinturlurée; en contemplant des changements à vue opérer le déménagement paisible de rocs ou de forêts sur la sérénité de toiles imperturbables. Les « démons » invoqués par la magicienne demeurent invisibles, mais on soupçonne qu'ils n'ont guère l'habitude de « voler dans les airs » pour transporter des amants. D'une lenteur circonspecte et perpendiculaire, ceux-ci sont soulevés à quelques mètres au-dessus du plancher de la scène, eux et le praticable gazonné où ils étaient couchés. Ascension sans danger plausible. Armide et Renaud, néanmoins, s'en attestent suffisamment inquiets pour qu'on voie d'émotion leur visage pâlir, puis qui blémit soudain jusqu'au violet d'évêque sous le rayon adroitement dirigé d'une frise officieuse. Les expédients de notre Opéra sont d'une grande innocence; « ils sont plus grands que l'innocence », opinerait Golaud. On éprouve toutefois que son ingénuité n'est pas indemne de quelque contact avec une civilisation plus avancée. Ses raffinements, au témoignage du décor ultime, inclinent sans précaution de l'article de Vienne au bric à brac éparpillé d'un bazar levantin, « maison de confiance », soldes et warrants, pastilles du sérail et nougat. Il y a là, entre autres trouvailles, un grand paon blanc, dressant son long col de stuc au milieu d'amours en biscuit minuscules, et recouvert à moitié de flore bergamesque où s'ébat la nudité de nymphes d'albâtre au rabais; bref, un paon coupé, dans l'espèce, mais, comme c'est la queue qui lui manque, il se trouve avoir l'air d'un dindon — symbolique, à la vérité, s'il en fut.

Ces distractions, pourtant, paraissent tutélaires, à moins de se morfondre sans remède. On pouvait espérer quelque plaisir aux ballets, spécialité du monument et perles de la partition. Malgré l'art consommé de Mlle Zambelli, de qui cependant le « tutu » déconcerte un tantinet chez Armide, le charme en fut gâché bêtement par le vandalisme dadais des évolutions commandées ou le souci de faire valoir les voix. La plus délicieuse mélodie de l'ouvrage s'étira fadement, des lèvres sucrées de la Naïade, à l'instar d'un bâton de pâte de guimauve. Des indistinctement consciencieux interprètes et su-

perbe tragédienne, seule Mlle Bréval réussit par moments trop rares à profondément émouvoir. Mais précisément, seul aussi, son rôle ne contient-il pas les quelques pages admirables clairsemées par le musicien dans son œuvre bâtarde, — Ballet héroïco-féerique, — et que nous applaudissons à la Schola ou au concert? Alors? Et, même ici, combien cet art est loin des majestueuses beautés d'*Iphigénie en Aulide* et d'*Alceste*, du mélos savoureux, véhément et innombrable d'*Orphée*. Au demeurant, si notre Opéra ne fut pas meilleur qu'à son ordinaire, il n'a pas non plus été pire. On hésite à trop l'accuser. *Armide* reposait glorieusement sous sa réputation de chef-d'œuvre. On aurait peut-être mieux fait de l'y laisser dormir. A ce que le théâtre en divulgue, la gloire de Gluck, en tout cas, ne gagne pas grand'chose, et nous perdons sans doute une illusion. On n'en a pas tant.

§

C'est l'heure des virtuoses : ils arrivent, s'amoncellent, pullulent. Enumérer simplement leurs noms, programmes et prouesses dévorerait tout un *Mercure*. Ils sont trop. Puisqu'il faut choisir, j'avoue mon faible pour ceux-là, établis parmi nous, qui concourent journellement à notre vie musicale, et ne songent à se produire qu'après s'être dévoués à l'art avec un noble désintéressement. Encore qu'ils nous soient familiers, ils ne sont pas moins forts que les autres, hôtes exotiques ou pigeons voyageurs du clavier, dont la réclame couvre d'affiches et d'or nos murs et nos gazettes. Au fond, d'ailleurs, je n'aperçois pas bien quel intérêt puissant on peut trouver à se convaincre de la supériorité d'un racleur de violon ou pianiste sur tel de ses rivaux, en écoutant pour la deux centième fois un concerto de Mendelssohn, de Beethoven ou de quiconque. Il est plus précieux d'entendre Mlle Selva déchiffrer génialement l'œuvre inconnu de Bach et de ses précurseurs pendant tout une saison de la Schola, de rencontrer, à la Nationale ou chez Parent, infatigable à révéler l'inédit des jeunes, à propager d'audacieux chefs-d'œuvre, la souple maîtrise d'un Ricardo Viñes. Les quatre récitals que celui-ci vient de donner à la salle Erard ont fourni la preuve évidente d'une virtuosité comparable à n'importe laquelle illustre ou vantée. On ne saurait guère dépasser la fougue infaillible de l'*Isle joyeuse* et de la *Bourrée fantasque*, ni certes l'aisance et la sécurité désinvolte déployées à remplir la tâche écrasante assumée. Mais ces concerts « en forme historique » ont dévoilé en outre la caractéristique d'une originalité native et des plus séduisantes. Une intuition spontanée s'y accuse, rebelle aux routines d'école, à la science spécieuse du métier, jusqu'à en dépister, où qu'ils se cachent, les plus impalpables stigmates de convention traditionnelle. Une vie saine, fraîche et parfois exhubérante, s'éveille sous les

doigts vibrants, et justement quelques interprétations qu'on serait tenté d'estimer discutables, la verdeur catalane de certains mouvements peut-être inattendus, soulignaient la répugnance instinctive d'une sensibilité ingénue et vérace pour tout ce qui, peu ou prou, s'écarte de la nature ou la travestit. On conçoit que, le premier parmi les virtuoses, Ricardo Viñes ait compris et aimé l'art libéré d'un Debussy. Il semble né pour le traduire et y demeure encore inégal tout autant que Risler avec Beethoven Un succès éclatant salua le hardi combattant d'avant-garde. On lui redemanda bien des choses; on l'acclama pour Liszt, Franck et Chopin; il dut bisser les *Jeux d'Eaux*.

JEAN MARNOLD.

ART ANCIEN

Les origines de l'art français et les premiers peintres piémontais. — Memento.

Depuis quelque temps l'attention des érudits et des amateurs a été ramenée vers les origines de notre art et l'on s'est efforcé en particulier de démêler les influences réciproques qui s'exercèrent entre la France et les Flandres. Des échanges analogues, encore mal connus mais non moins réels, eurent lieu avec l'Italie, et l'étude des quelques œuvres qui nous sont restées des premiers peintres piémontais n'est pas sans intérêt à ce point de vue. Il ne faut pas oublier du reste que, jusqu'au XVIe siècle, soit par la maison de Savoie, soit directement, nous eûmes avec le Montferrat, le marquisat de Saluces, le Milanais et le Val d'Aoste des rapports constants et que la maison d'Orléans était chez elle à Asti. Est-il nécessaire enfin de rappeler que les papes d'Avignon avaient appelé près d'eux Simone di Martino et ses élèves?

Dès le début du XIVe siècle on trouve en Piémont Jean de Lyon et Guillot de Nevers; au XVe leurs successeurs sont Aymon Duc et plus tard Nicolas Robert. C'est de 1320 à 1359 qu'on voit apparaître dans les archives le nom de Guillot de Nevers; il avait dû décorer à Pignerol le Château-Neuf que le prince Philippe d'Achaïe avait fait construire en 1318, et celui-ci lui avait accordé dès 1310 des lettres le dispensant des exercices militaires auxquels étaient tenus les habitants. Ces lettres ne furent pas inutiles à Guillot de Nevers, et, en 1335, il eut à les présenter au juge pour n'avoir pas pris part aux manœuvres de l'armée qui était allée quatre jours à Carignano. Notre Guillot était sans doute une sorte de territorial de l'époque!

A côté de Guillot de Nevers travaillait Georges d'Acquila ou de Florence. Peintre d'Amédée V, il était à son service à Chambéry en 1314, mais Philippe d'Achaïe, qui avait déjà près de lui Guillot de Nevers, l'appela à Pignerol où il dut collaborer à l'ornementation du

Château-Neuf, de 1323 et 1325. Il avait été chargé de la décoration de la chapelle et les comptes font mention d'une somme qui lui fut versée pour une provision d'huile employée à cet effet. Ce serait, s'il en était nécessaire, un nouvel argument à joindre à tous ceux qui prouvent que les Van Eyck ne furent pas les inventeurs de ce genre de peinture. Rien, malheureusement, n'a subsisté des fresques de Guillot de Nevers ou de Georges de Florence au Château-Neuf de Pignerol et la partie de l'édifice qui n'a pas disparu et qui est maintenant l'Hospice des Catéchumènes, n'est ornée que d'assez médiocres peintures en camaïeu de la fin du XV[e] siècle, représentant les princes de Savoie. Il est du moins permis de préjuger que Guillot de Nevers était artiste de valeur en raison du crédit dont il jouissait près du prince d'Achaïe.

M. Bertea, qui a dépouillé les archives relatives à cette époque, nous donne le nom des successeurs de Guillot de Nevers et de Georges de Florence : Jacobino de Ferro et Antonio de Violono. Mais le maître de l'école piémontaise à la fin du XIV[e] siècle fut Barnaba de Modène qui travailla à Albe, à Gênes et sans doute à Turin et Chambéry. Vers 1364 il peignit à Gênes la Chapelle du Palais ducal. Ses *Vierges*, conservées maintenant à l'Institut Stædel de Francfort, au musée de Berlin et à la Pinacothèque de Turin, gardent le charme un peu hiératique des giottesques. Elles sont presque de la même époque, celle de Francfort portant comme date 1367, celle de Berlin 1368 et celle de Turin 1370. Cette dernière provient de l'église San Domenico de Rivoli où elle se trouvait encore au XVIII[e]. L'or y est employé pour le fond, pour l'auréole et les broderies des vêtements. La pourpre et l'azur sont les couleurs préférées de l'artiste : le manteau de la madone est d'azur par-dessus la veste rouge, et d'azur aussi est le manteau de l'enfant sur la tunique blanche. Une autre madone de Barnaba se trouve dans l'église Saint-Jean-Baptiste d'Albe : elle est datée de 1377. Trois ans plus tard, il fut appelé au Campo Santo de Pise pour continuer la vie de saint Ranieri, commencée par Andrea de Florence. Mais dans l'ensemble des peintures universellement célèbres qui décorent ce Campo Santo, rien ne trahit sa main ; il ne dut rester que peu de temps à Pise et ce fut Antonio Veneziano qui vint achever en 1386 la vie de saint Ranieri.

Les contemporains de Barnaba de Modène en Piémont furent les Bertramino à Pignerol, et à Turin les Jaquerio, ou les Jacquier. Pietro Jaquerio, le père de Giovanni le vieux, figurait déjà en 1340 parmi les peintres de Turin ; Giovanni, après avoir hésité entre l'église et la peinture, se tourna vers celle-ci. Il fut peintre de Ludovic d'Achaïe et travailla pour lui de 1403 à 1408, dans son château de la porte Fibellona. Son fils Giacomo lui succéda auprès de Ludovic et il alla peindre la chambre du prince e la chapelle au château de Pignerol

en 1418. Il faut croire que son mérite était grand, car Amédée VIII l'appela en 1426 pour décorer la chapelle du château à Thonon. Revenu à Turin, Giacomo Jacquerio y mourut le 27 avril 1453. Ses descendants furent également peintres.

Les Bertramino n'étaient probablement que des artistes de village en comparaison des Jacquerio. Mais on a conservé d'un d'entre eux une vieille fresque dans la petite chapelle de San Giovanni dei Campi à Piobesi, près de Turin. Giovanni Bertramino s'y montre réaliste naïf et grossier. A côté des Jaquerio vivaient Aymon Duc et Gregorio Bono de Venise. Celui-là était au service de Ludovic d'Achaïe; en 1417 il décorait à Pignerol la *Maison blanche* de Ludovic, puis il venait à Turin travailler près de Jacquerio dans le château du prince. Et de son côté Gregorio Bono, qui travaillait à Chambéry et à Lyon, y apportait sans doute la manière captivante des premiers Vénitiens.

Amedeo Albini, dit d'abord d'Avigliana, puis de Moncalieri, où il demeura plus tard et plus longtemps appartient à la seconde moitié du XVe siècle. En 1463 le chapitre de la cathédrale de Turin lui demanda un tableau pour l'autel Saint-Jean et lui paya d'avance 300 florins sur 400. Il devint peu après l'un des peintres d'Amédée IX, duc de Savoie, et de la duchesse Yolande, sœur de Louis XI. En 1470, celle-ci lui fit peindre l'orgue qu'elle avait fait placer dans la chapelle du château de Chambéry, et quatre ans plus tard elle le chargea d'estimer un retable en quinze compartiments que Nicolas Robert avait peint pour l'oratoire ducal du château d'Ivrée. Enfin, en 1479, la duchesse lui donna à enluminer les *Belles Heures* de monseigneur Charles de Savoie.

Le renom d'Amedeo Albini était si bien établi et sa fortune si considérable que, dès 1475, il pouvait recevoir en sa maison de Moncalieri le Bâtard de Bourgogne et le marquis de Ferrare, puis en 1484 l'ambassadeur du roi de Naples. Amedeo vivait encore en 1492. Nicolas Robert, qui partageait avec lui la faveur des ducs de Savoie et dont on voit le nom apparaître dans les comptes de 1465 à 1477 travailla à Turin, à Verceil et à Ivrée : les fresques de l'ancien couvent de San Bernardino dans cette ville semblent dater du temps où le peintre de Savoie s'y trouvait; au-dessous du Christ en croix est une tête de mort; trois personnages sont debout de chaque côté et dans le fond de paysage s'élève un château avec des tours.

Je ne puis m'étendre ici ni sur Cristoforo Moretto de Crémone qu'on voit successivement à Turin, Gênes et Verceil, ni sur ce curieux prêtre peintre Giovanni de Canavèse, dont les fresques ornent encore l'église Saint-Bernard à Pigne, ni sur le delicieux Gandolfino de Roreto, ni sur le pesant Macrino d'Albe. D'ailleurs ils appartiennent au XVIe siècle, et c'est le moment où notre influence commence à

diminuer en Italie. Mais sans parler des artistes qui travaillèrent en Milanais, sans faire un français de Michelino da Bezozzo, comme le voudrait M. Henri Bouchot, on voit que nos peintres étaient nombreux au delà des Alpes : à cet égard les noms de Guillot de Nevers, d'Aymon Duc et de Nicolas Robert sont à retenir. Mieux : les artistes ont laissé des œuvres, et si les tableaux mobiles ont presque tous disparu, peut-être un document d'archives nous livrera-t-il un jour le nom d'un des auteurs des fresques de Fénis, d'Issogne, d'Ivrée, ou de La Manta. Ces dernières à elles seules, bien qu'elles n'aient pas encore été étudiées jusqu'ici, sont d'un prix inestimable, et peu d'ensembles de décoration murale relevant de l'école française du xve siècle pourraient lui être comparés.

Memento. — La bibliothèque de Mâcon possède depuis longtemps un manuscrit de la *Cité de Dieu* dont quelques miniatures avaient été enlevées. Trois d'entre elles viennent d'être cédées à un groupe d'amateurs pour 560 livres par M. Bernard Quaritch, libraire à Londres. Les miniatures ont été aussitôt offertes à la bibliothèque de Mâcon, et le manuscrit pourra reprendre ainsi son aspect primitif. Parmi les donateurs qui se sont joints à la municipalité de Mâcon se trouvaient Mme Porgès, M. A. de Laborde, M. Eugène Schneider, M. de Rambuteau, M. Edme Sommier, M. Protat, et le grand collectionneur anglais, M. Henri Yates Thompson.

TRISTAN LECLÈRE.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

La mort de Constantin Meunier. — Souvenirs personnels. — Le monument au Travail et les pouvoirs publics. — *La Belgique*, par Camille Lemonnier. — Deux autres ouvrages sur la Belgique. — La revue « Vlaanderen ». —

La mort de Constantin Meunier demeure toujours présente aux esprits et la disparition du grand et digne artiste projettera même une ombre sur les fêtes par lesquelles son pays célèbre le 75e anniversaire de son indépendance. Meunier eût pu fêter cette année le 75e anniversaire de sa vie, il avait l'âge de l'autonomie de la Belgique. Je n'ai pas l'intention de vous parler de l'œuvre du statuaire ; les études sur lui abondent, complètes et variées, et il y en eut de toutes récentes. Je n'évoquerai que quelques souvenirs.

Meunier fut un des premiers artistes que j'appris à connaître et à aimer en arrivant vers 1881, il y a donc vingt-cinq ans, à Bruxelles. Je le rencontrai et je le retrouvai régulièrement aux déjeuners du vendredi chez Camille Lemonnier, avec les peintres Mellery, Taelemans, le sympathique historien du vieux Bruxelles : Joe Dirk de Ten Hamme, Max Waller, Albert Giraud, Emile Verhaeren, et les autres fondateurs de la *Jeune Belgique*. Meunier avait déjà une cinquantaine d'années, c'est-à-dire le double de mon âge, mais par la candeur, l'illusion, l'enthousiasme, l'ardeur pour le beau, la foi en l'idéal, il sympathisa fatalement avec les plus jeunes d'entre nous. C'était

un bel et probe artiste dont la figure pâle, émaciée, mélancolique, devait toujours garder le caractère qu'elle avait alors : la tête d'un apôtre, d'un humble et d'un souffrant. A cette époque sa haute personnalité créatrice ne s'était pas encore dégagée. Il n'avait guère connu le succès. Il menait une vie frugale et discrète. Dans le monde des peintres il était déjà très estimé. Il avait signé des toiles intéressantes, d'un style noble et pleines de sentiment, pour ne citer que cet épisode de la Guerre des Paysans, inspiré d'un roman de Conscience, qui se trouve au musée de Bruxelles. Mais il n'avait pas encore trouvé sa véritable voie, il ne s'était pas exprimé totalement. Il fut de ceux qui, à l'exemple d'un Michel-Ange ou d'un Gluck, ne produisent leurs chefs-d'œuvre qu'à l'âge où la plupart des artistes entendent sonner la première heure de leur déclin. Meunier ne devait disparaître que debout, au sommet, et l'apogée de son existence coïncida avec celle de son génie.

En 1881 Constantin Meunier habitait au faubourg où je demeure encore; nous étions presque voisins; l'hiver, il venait souvent le soir chez moi fumer la pipe et boire un verre de bière, en causant au coin du feu. L'été, avec d'autres amis, nous faisions quelques grandes promenades aux environs de Bruxelles. Je me rappelle entre autres une délicieuse excursion à Dieghem, village à deux lieues de la ville, un lundi de Pâques, jour de la Kermesse et du pèlerinage qui mobilise des légions de mendiants et d'éclopés. Camille Lemonnier et Max Sulzberger, le sympathique et militant critique d'art du journal *l'Etoile Belge*, étaient de la partie. Meunier avait dans ce village une sorte de disciple ou du moins un amateur plein de bonne volonté, un jeune fermier qui s'était pris d'une belle passion pour la peinture en voyant peindre notre ami, visiteur assez régulier de ce coin brabançon. C'est chez ce peintre-laboureur que nous fûmes retenus à dîner. Et quel dîner joyeux, copieux et original! A l'occasion de la Kermesse et un peu en notre honneur, on avait immolé le cochon gras traditionnel! La chair, la graisse et le sang de l'intéressante victime entraient comme élément dans tous les mets qu'on nous servit, depuis le bouillon jusqu'aux boudins aux pommes du dessert. Après la bâfrée animée comme un Jordaens, nous nous recueillîmes un tantinet, nous mîmes une sourdine à notre exubérance, pour pousser jusqu'à Parenthem, le village voisin, et y faire nos dévotions au célèbre tableau, le trésor de l'église paroissiale, le *Saint Martin* d'Antoine Van Dyck. Mais après cette visite, notre pèlerinage à nous, la Kermesse reprit de plus belle. Notre rentrée à Bruxelles fut absolument dionysiaque.

On a rappelé qu'une des premières commandes faites à Meunier par l'Etat belge fut la copie d'un tableau de Mantegna, un Flamand, qu'il fallut aller peindre à Séville et dans les conditions les plus désa-

vantageuses. Meunier se fit accompagner de son fils Carl, un jeune homme généreusement doué qui a laissé entre autres de très beaux dessins de l'œuvre de son père et qui fut emporté à la fleur de l'âge, de même que son frère, un autre garçon donnant aussi de belles espérances. Durant leur séjour à Séville, le père et le fils logeaient chez un savetier dont ils partageaient le frugal régime, le pain et les oignons, et rien n'était plus touchant que d'entendre au retour Constantin Meunier nous parler avec attendrissement des jours passés dans la famille de ces humbles artisans.

C'est durant une tournée que Meunier fit, peu de temps après, dans le Borinage et le pays de Charleroi pour y prendre des croquis destinés à illustrer *la Belgique*, de Camille Lemonnier, qu'il eut la révélation de son rôle, de son art. De cette époque datent ses toiles si tragiques et si ressenties du « pays noir », ces corons, ces fertis, ces forêts de cheminées aux pavillons de fumée, ou ces scènes de la vie des houilleurs, des puddleurs et des verriers. Il devint l'interprète, le chantre du monde de l'usine et il ajouta bientôt les débardeurs du port d'Anvers et les travailleurs de la glèbe : faucheurs, semeurs, peinards tirant eux-mêmes la charrue.

Sa peinture révélait, exprimait admirablement les travailleurs ou les miséreux, mais il devait faire mieux encore. Il devait en dégager le style et la beauté d'une façon suprême, définitive en revenant à une forme d'art qu'il avait adoptée aux premiers jours de sa carrière pour y renoncer en une heure de découragement et d'écœurement devant la veulerie et l'ignominie dont la déshonoraient de soi-disant adeptes : la statuaire.

Naguère, déjà, il avait été sollicité par l'allure, le geste, la charpente, la ligne des « dockers » du port d'Anvers.

Les premiers résultats de ce revenez-y du sculpteur, de ce retour à ses anciennes ferveurs furent exposés au salon des XX. C'était trois statuettes, reproduites bien souvent depuis, dont un petit débardeur. J'eus l'honneur de compter parmi les trois premiers acquéreurs de la sculpture de Meunier, je crois même avoir été le premier. Il me le rappelait lui-même dans un mot affectueux qu'il m'écrivit il y a quelques années lorsque ses admirateurs lui offrirent un imposant banquet. « Tu fus, me disait-il, un des seuls à voir quelque chose en moi ». On sait ce que ce quelque chose est devenu ! Un petit héritage me permit de me payer la cire perdue de la statuette, esquisse ou plutôt miniature, premier état du grandiose débardeur qui se dresse aujourd'hui devant le Musée d'Anvers avec toute la majesté et la splendeur du symbole. Il serait piquant de reprendre aujourd'hui dans les collections de journaux les articles plutôt protecteurs et indulgents par lesquels les critiques accueillirent les figurines en plâtre de ce peintre qui s'avisait de faire ses débuts de sculpteur à

l'âge de cinquante et un ans, c'est-à-dire à l'âge où les ambitieux d'aujourd'hui se désespéreraient s'ils n'étaient arrivés !

§

Une chose déplorable, disons même honteuse, c'est la résistance et la mauvaise volonté que Meunier rencontra de la part du monde officiel, à commencer par le Roi (pourtant si intelligent et de tant d'initiatives), ses ministres et ses conseillers, lorsqu'il s'agit d'exécuter sa grande œuvre, le monument au Travail. Après l'exposition de la maquette et des fragments de ce monument, il y avait lieu d'attendre de nos « pouvoirs publics » qu'ils se rendissent au vœu de la nation en le faisant ériger le plus tôt possible et sans lésiner sur une de nos places publiques, le rond-point de l'avenue de Tervueren, par exemple.

Il n'en fut rien. Aussi incroyable que la chose paraisse, on vit dans ces bas-reliefs ou ces statues d'une sérénité si loin de toute déclamation, dans ces personnages dont l'action et l'activité utile excluent toute idée subversive, dans ces travailleurs augustes et hiératiques, — la glorification de la « main d'œuvre » aux dépens du capital ! On s'effaroucha devant ces figures résignées et stoïques. On s'offusqua de voir ces gens de peu exaltés à ce point, vus tellement en beau ! Mais on ne le dit pas franchement à Meunier. On lui chercha je ne sais quelle querelle... d'architecte en alléguant que son œuvre n'existait pas en tant qu'ensemble et qu'elle ne valait que prise par morceaux, par fragments isolés. Bref, on promit à l'artiste de lui commander ces fragments pour les placer dans nos divers musées. On écartela l'œuvre, on la tira à quatre chevaux. Le monument au Travail serait morcelé et démembré. Quels jolis vandales que les mécènes officiels!

Or ne voilà-t-il pas, il y a quelques mois, que le gouvernement de la province du Brabant reprend l'idée d'un monument au Travail.

A la bonne heure, se disent les admirateurs de Meunier et tous les fervents de l'art belge. Voilà pour la province l'occasion de donner une humiliante leçon au pouvoir central. Ces messieurs n'auront rien de plus pressé que de faire édifier le projet du grand artiste et tel que celui-ci l'a conçu !

Il n'en fut rien. Enchérissant encore sur l'incroyable attitude du ministère, des conseillers très provinciaux reprirent, il est vrai, l'idée de Meunier pour en demander la réalisation à d'autres sculpteurs.

Les protestations s'élevèrent comme de juste et Camille Lemonnier, en un magistral discours prononcé à l'Académie Libre de Belgique, dénonça et flétrit cet inqualifiable procédé. Une pétition fut même envoyée audit Conseil Provincial...

Sur ces entrefaites, Constantin Meunier vient à mourir et sans doute ces tiraillements, ces contestations, ces marchandages, cette

méconnaissance, cette évidente mauvaise grâce, auront assombri ses dernières heures si elles n'ont point hâté sa fin.

§

Je citais tout à l'heure *la Belgique* de Camille Lemonnier, ce maître-livre auquel Meunier collabora comme illustrateur. C'est le moment de reprendre cet ouvrage et de le relire. L'étranger ne pourrait mieux se renseigner sur notre pays qu'en choisissant Camille Lemonnier pour initiateur et pour guide. Les Belges y puiseront peut-être ces sentiments de fierté et de ferveur patriotiques, lesquels, il faut bien l'avouer, leur manquent assez souvent ou du moins qu'ils mettent une discrétion exagérée à ne pas montrer, sans doute par peur d'être taxés de chauvinisme. *La Belgique*, dont il vient de paraître une nouvelle édition, chez Castaigne, à Bruxelles, comptera même parmi les œuvres de tout premier ordre de ces vingt-cinq dernières années, celles de notre renouveau littéraire.

Le 75e anniversaire de l'indépendance de la Belgique donnera lieu à la publication d'autres ouvrages d'un caractère plus spécial. Ainsi *le Soir*, l'important journal, lancera une sorte d'encyclopédie intitulée *la Patrie Belge*, copieusement illustrée, et dont les nombreuses rubriques ont été réparties judicieusement entre nos plumes les meilleures et surtout les plus compétentes.

De son côté, le gouvernement patronne un autre ouvrage, plus important encore, tendant surtout à glorifier la Belgique pour son activité littéraire et artistique.

Ces deux ouvrages sont en voie de publication.

Je vous ai déjà annoncé l'étude développée que M. Eugène Gilbert consacrera à la production littéraire française en Belgique.

§

A lire dans le dernier numéro de *l'Art flamand et hollandais* (no du 15 avril) une étude intéressante de Max Rooses sur les peintures de Jordaens du palais dit « Het Huid ten Bosch » à la Haye; dans le dernier numéro de *Vlaunderen* une nouvelle de M. Victor De Meyere (*Janneke Kop*), qui se passe dans le monde des calfats, débardeurs et charpentiers de navires du port d'Anvers, et un judicieux article de M. Vermeylen sur l'*Idéal chrétien*.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

H.-G. Wells : *A Modern Utopia*, 7 s. 6 d., Chapman and Hall. — E. F. Benson : *An Act in a Backwater*, 6 s., Heinemann ; 2 frcs, collection Tauchnitz. — Memento.

Au lendemain de la mort de Jules Verne, on s'est préoccupé en divers quartiers de lui trouver un successeur. Entre autres, M. J. Er-

nest-Charles, dans un brillant article, arrivait à cette conclusion que H.-G. Wells était le successeur tout indiqué du créateur de tant de fiction captivante, mais un successeur d'une supériorité incontestable et incontestée. En effet, d'un bout à l'autre de sa carrière d'écrivain, Jules Verne a produit uniformément des volumes de voyages et d'aventures plus ou moins fantastiques dont le mérite au point de vue de l'art littéraire est minime. D'autre part, ses préoccupations scientifiques étaient superficielles. Seule son imagination jamais lasse et parfois véritablement prophétique donne à ses œuvres un charme que goûte surtout l'adolescence peu encline à observer autour d'elle et anxieuse d'apercevoir de lointains horizons, même illusoires.

H.-G. Wells est évidemment plus complet. Ses romans fantastiques ont une portée beaucoup plus étendue que ceux de Jules Verne. L'adolescence trouvera un attrait passionnant à l'aventure narrée, aux incidents et aux péripéties extraordinaires qui se multiplient sans fatiguer, mais n'importe quel adulte goûtera infiniment tout un côté plus profond, toute la richesse d'idées suggérées à chaque page, tous les aperçus sociologiques, philosophiques et moraux, l'humour et l'esprit satirique si habilement parsemés en route. Les œuvres de Wells s'adressent à un vaste public : ses romans fantastiques ont séduit les esprits les plus divers, ses romans de mœurs ont des admirateurs enthousiastes ; ses nouvelles sont toutes excellentes et bon nombre d'entre elles ont été indiquées comme des modèles du genre. Ainsi, tout en adoptant des formes existantes, Wells révélait une originalité singulière; il innovait dans un genre déjà cultivé. Bientôt, impatient des entraves que lui imposait le roman, il voulut décharger complètement son cerveau de la multitude d'idées qui l'encombraient, et il rédigea tour à tour *Anticipations* et *Mankind in The Making*. Voici maintenant le dernier volume de cette trilogie unique, monument colossal, aux formes indécises peut-être et provisoires, mais édifié sur des fondations indestructibles. La surprise et l'étonnement furent unanimes quand parut cet étrange ouvrage au titre insolite : *Anticipations;* cette fois, certes, **A Modern Utopia** déconcertera le lecteur sans tarder à l'émerveiller.

Craignant assez justement que son lecteur ne soit par trop désorienté, l'auteur a préfacé son livre de quelques mots d'avertissement ;

Ce livre, dit-il, est, selon toute probabilité, le dernier d'une série d'ouvrages dont mes *Anticipations* furent le premier, laissant de côté divers essais préalables sans lien entre eux. Au début, *Anticipations* devaient être la seule digression que je voulusse me permettre vis-à-vis de mon art — ou de mon métier, comme vous voudrez — d'écrivain imaginatif. J'écrivis ce livre afin de déblayer, dans mon esprit, le fatras d'idées concernant d'innombrables questions sociales et politiques, questions que je ne pouvais exclure de mes travaux et que je regrettais d'effleurer d'une façon fortuite et stupide, et

qu'à ma connaissance personne n'avait traitées d'une façon qui me satisfît. Mais *Anticipations* n'atteignirent pas leur but. J'ai une sorte d'esprit hésitant, lent à construire et, quand je fus au bout de mon entreprise, je m'aperçus que j'avais encore à exposer et à résoudre la plupart de mes questions. Donc, j'essayai dans *Mankind in the Making* de passer en revue, de façon différente, l'organisation sociale, de l'envisager comme un processus éducationnel au lieu de la traiter comme un point d'histoire à venir, et si, du point de vue littéraire, ce second livre est moins satisfaisant encore que le premier (et c'est mon opinion) ma bévue fut, je pense, plus édifiante — du moins au point de vue de ma propre instruction. Je m'aventurai sur plusieurs sujets avec une franchise plus grande que dans *Anticipations* et je sortis de ce second effort, coupable de beaucoup de grimoire téméraire, mais ayant considérablement développé et fixé mes opinions. En bien des matières, je m'étais façonné enfin une certitude personnelle sur laquelle je m'appuierai pour le reste de mes jours. Dans le présent ouvrage, j'ai essayé de me mettre en règle avec un certain nombre de questions omises dans les volumes précédents ou posées à leur occasion, d'en corriger quelques-unes sur des points de détail, et de donner le tableau général d'une *Utopie* qui s'est formée dans mon esprit, au cours de ces spéculations, comme un état de choses à la fois possible et plus désirable que le monde dans lequel je vis. Mais ce livre m'a ramené à la composition imaginative. Dans ses deux prédécesseurs le traitement de l'organisation sociale avait été purement objectif; ici, mon intention a été un peu plus étendue et approfondie en ce que j'ai essayé de présenter non simplement un idéal, mais un idéal en réaction avec deux personnalités. De plus, comme ce livre est peut-être le dernier de ce genre que je publie, j'y ai formulé aussi bien que je l'ai pu le scepticisme métaphysique hérétique sur lequel repose toute ma pensée, et j'y ai inséré certaines parties relatives aux méthodes établies de science sociologique et économique...

L'Utopie que Mr H.-G. Wells imagine est toute nouvelle en son genre, et l'auteur veut qu'elle soit lue par le plus grand nombre possible de ses contemporains; aussi, s'est-il efforcé de « le rendre aussi lucide et intéressant que le permet le sujet ». Son livre, avoue-t-il cependant, ne s'offre pas comme une distraction et un divertissement. « Je ne promets rien que rage et confusion à celui qui se propose de parcourir ces pages pour voir uniquement si je suis de son avis, ou de commencer le livre par le milieu ou de le lire sans une attention constamment en alerte. » Ce même avis eût été à sa place aussi en tête d'*Anticipations* et c'est cependant un des livres de Wells qui ont été le plus lus.

Si vous ne vous intéressez pas déjà quelque peu et dans un large esprit aux questions sociales et politiques, si vous n'êtes pas quelque peu expert à vous examiner vous-même, vous ne trouverez ici ni intérêt ni plaisir. Si votre opinion est « faite d'avance » sur ces questions, vous perdrez votre temps à lire ces pages. Et même si vous êtes un lecteur décidé, un peu de patience vous sera nécessaire pour la méthode particulière que j'ai cette fois adoptée.

Mr Wells nous déclare avoir essayé et rejeté toutes les autres méthodes possibles. Finalement, il a recours à une double fiction, pour ainsi dire. Un conférencier est assis devant une table lisant un travail manuscrit sur les Utopies. De temps à autre, il coupe son récit pour projeter sur un écran spécial des vues de la planète utopique dont il parle. Dans ces projections d'une lanterne véritablement magique, on aperçoit deux « terriens » transportés par on sait quel artifice au milieu de l'Utopie Moderne et cherchant à s'y reconnaître. C'est au fur et à mesure des incidents de leur voyage que nous entrevoyons l'état de choses du monde utopique.

On ne saurait, dans un compte rendu aussi limité, présenter tous les aspects de ce merveilleux ouvrage. Nous ferons remarquer seulement que Wells place son utopie dans une planète tout entière, une planète parfaitement identique à la terre, alors que les précédents créateurs d'Utopies imaginaient des contrées limitées, impénétrables, et situées dans des conditions particulières. L'Etat Utopique de Wells est un Etat mondial, non pas un millénium destiné à satisfaire les désirs chimériques des mécontents, mais un état qui fonctionne en laissant place aux interminables transformations et améliorations que nécessite toute vie organisée. Nous nous abstiendrons de toute discussion critique; ce que nous tenterions serait insuffisant. D'ailleurs, Wells n'émet toutes ses idées que pour qu'elles en suggèrent d'autres et chacun de ses raisonnements doit être, selon lui, le clou où l'on peut en suspendre beaucoup d'autres. A ce titre, son *Utopie Moderne* est on ne peut plus suggestive et elle clot admirablement cette trilogie d'essais sociologiques. En outre, le volume contient, à titre d'illustrations, sept compositions fort curieuses dues à Edmond J. Sullivan, artiste d'un talent vigoureux et original, qui a merveilleusement interprété les visions de H.-G. Wells.

§

Parmi les romanciers les plus remarquables qui se sont révélés en ces dernières années de l'autre côté du détroit, Mr E.-F. Benson est assurément un de ceux qui peut s'attendre à tous les succès. Il a déjà donné une dizaine de volumes fort bien accueillis de la critique et du public. Son dernier: **An Act in a Backwater**, est d'une lecture tout aussi agréable que les précédents, mais il a moins de cohésion que *The Challoners*, par exemple. C'est beaucoup plus une esquisse qu'un tableau poussé à fond, mais que de détails ravissants et de jolies couleurs! Mr E.-F. Benson paraît doué d'une heureuse facilité et c'est là le danger qu'il doit éviter; avec plus de soin et plus de travail il est capable de produire une œuvre magistrale. Avec son genre de talent, malheureusement, il ne sera que trop tenté de se disperser en une multitude de volumes charmants, mais qui feront regretter un livre de premier ordre.

Memento. — Nous ignorons en France ces énormes revues trimestrielles telles qu'en Angleterre la *Quarterly Review* ou son aînée plus que centenaire l'*Edinburgh Review*. Le plus récent numéro (avril) de cette dernière est tout particulièrement intéressant et varié. Nous signalerons particulièrement une importante étude sur *Sainte-Beuve et les Romantiques* d'après les ouvrages français publiés depuis peu et en premier lieu les volumes de M. Léon Séché. Une vingtaine de pages sont consacrées à La Rochefoucauld-Liancourt d'après l'ouvrage paru sur ce philanthrope d'autrefois à la librairie Plon. Le beau livre de M. Théodore Duret sur Whistler (publié par Floury) donne matière à un très bel article où l'on trouve en outre des références utiles à d'autres ouvrages sur le peintre. Les œuvres si personnelles de G. B. Shaw suggèrent à un critique anonyme de fort judicieuses réflexions qui aident à comprendre et à apprécier le spirituel écrivain. Le Sahara et le Tibet ont chacun un article spécial; enfin mentionnons encore un remarquable essai sur l'histoire contemporaine, une étude sur les tremblements de terre et un article sur la situation présente du parti unioniste.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Aperçus d'histoire littéraire. — Précurseurs et contemporains. — Kostis Palamas : *Grammata*, « La Hestia ». — Nouveautés.

Le Congrès international d'Archéologie, d'une part, et si peu que ce soit, d'autre part, l'insurrection de Crète, minime épisode au regard des inquiétantes épopées nipponnes, ont ramené pour une heure à l'ordre du jour de la curiosité l'immortelle patrie de la divine Athéna. Généralement, le Français qui voyage en Grèce y va chercher l'ancienne Hellas plus que la nouvelle. Celle-ci, parfois, lui paraît faire tort à l'autre, qui est le rêve. Les deux mondes sont d'ailleurs assez différents, quoique issus l'un de l'autre, et quoique la physionomie spirituelle soit marquée des deux parts par des caractéristiques analogues. Par la langue qu'elle parle, sinon toujours par celle qu'elle écrit, Parthénon mal restauré ; par le geste, par l'attitude intellectuelle, par ses affinités de tout ordre, la Grèce d'aujourd'hui est bien la fille légitime de sa glorieuse mère, et rien n'est plus passionnant pour le penseur, artiste, ethnologue ou simple grammairien, que de chercher les points de rapprochement, les traits de famille irrécusables, qui font foi des filiations authentiques et de la généalogie du peuple néo-grec, dénommé populairement *Rômios*.

Un Solomos dénonçant la parenté mystique de son propre esprit avec le romantisme anticipé d'Eschyle, un Kalvos renouvelant, pour dire l'héroïsme des libérateurs de la patrie, l'envol lyrique du vieux Pindare, un Krystallis retrouvant la grâce et la magie de Théocrite, un Valaoritis restituant le secret de l'antique prosopopée, un Palamas

joignant la pureté de pensée de Platon à la fermeté d'Hésiode et au sentiment de Moschos, un Lascaratos, un Souris renouant la tradition oubliée d'Aristophane, un Porphyras infusant la modernité de Shelley à la simplicité lumineuse de Bion, sans parler des prosateurs qui sont légion et qui ont, les uns la bonhomie d'Hérodote, la grâce ironique de Lucien ou le sentiment idyllique de Longus, les autres le laisser-aller mesuré de Xénophon ou la précision nerveuse de Thucydide, sans insister non plus sur la splendeur d'un folk-lore poétique qui vaut à lui seul une Iliade, tant d'œuvres nouvelles, tant de tempéraments littéraires, ataviquement manifestés selon de séculaires tendances, ne témoignent-ils pas surabondamment de la permanence admirable du génie grec à travers les épreuves de la servitude; n'illustrent-ils pas magnifiquement les aptitudes ancestrales de la Race, qui n'a rien perdu de son goût mesuré des formes pures, ensoleillées et gracieuses, malgré la cendre fine de songe attristé dont elle les enveloppe un peu, par endroits, désormais?

A vouloir, toutefois, greffer directement sa jeune tige sur le tronc vermoulu de l'Antiquité, sans prendre garde aux sauvageons vigoureux qui s'en étaient échappés, la Grèce ressuscitée gaspilla un instant, malgré l'enseignement de ceux de ses fils que les hasards de leur existence prédestinaient le moins à se déraciner, le meilleur de ses forces. A son réveil, la Grèce libérée, séparée de Constantinople, son naturel cerveau depuis l'Empire, était un corps sans tête : il fallut créer de toutes pièces ce qui manquait. Imprégné de koraïsme et de pédantisme, pétri d'influence française et d'admirations destructives de toute spontanéité, le Phanar intellectuel descendit dans Athènes renaissante et prit la direction de l'Université. De son côté, l'Heptanésie (les Iles Ioniennes), terre féconde en sincères poètes, aspirait anxieusement après sa libération, qu'elle ne devait obtenir qu'en 1859, et contrecarrait, d'un sens ethnique demeuré plus sain, l'extraordinaire recul inauguré par le Purisme athénien. Les noms de Jules Typaldos, de Tertsetis, de Gérasime Markoras, âmes élégiaques et sensitives, du satirique Lascaratos, des critiques Polylas et Kalosgouros appartiennent à l'Haptanésie, comme celui de Solomos, qui était zantiote et celui de Valaoritis, qui habitait Madouri. Ils appartiennent en même temps au vulgarisme, c'est-à-dire à la langue vivante, à l'art sincère et spontané. Nonobstant, il fallut le coup de foudre du *Taxidi* (*Mon voyage*) de M. Jean Psichari en 1888, la révélation apportée par l'étude attentive des œuvres de Solomos, pour affirmer enfin, jusque dans le domaine de la Prose, la nécessité de baser uniquement la renaissance intellectuelle de la Grèce moderne sur la langue et le sentiment populaires. La curiosité, en même temps, consentit à se tourner vers les richesses uniques du folk-lore national. Là était le tuf qu'il fallait creuser pour faire jaillir à nou-

veau la source divine du génie et de l'âme helléniques. Ainsi avait pensé le grand Valaoritis, ainsi l'avaient démontré la plupart des poètes ioniens ; ainsi les Palamas, les Drosinis, les Krystallis le pressentaient depuis près de dix ans. Aussi bien, malgré la part importante gardée en Grèce sur les générations intellectuelles successives par les influences de l'étranger —influence de l'Italie aux Iles Ioniennes, influence française à Athènes, influence allemande chez quelques-uns, il ne faut guère songer à introduire dans le mouvement littéraire néo-grec les divisions qui nous sont familières. Certes, l'anacréontisme d'un Christopoulos, l'humour à la fois amer et gracieux de Vilaras, un voyant vulgariste, la fantaisie piquante de Rizo-Neroulos peuvent, sans contre-sens, être rattachés au classicisme expirant de leur époque ; la satire politique et violente d'Alexandre Soutzos voisine sans conteste avec celle de Barthélemy ; Solomos a des affinités avec Schiller, Typaldos avec Manzoni ; Valaoritis fut un admirateur passionné de Victor Hugo, et cela se remarque assez dans son œuvre, comme il arrive chez quelques autres de laisser apercevoir dans leurs productions les vestiges de leur culte pour Musset, Lamartine ou Lord Byron ; Jean Polémis, Jean Gryparis. qui appartiennent à la génération contemporaine, témoignent çà et là, très diversement, de leur affiliation aux théories du Parnasse, comme aussi Palamas. qui, toutefois, par les tendances naturelles de son esprit philosophique, s'est toujours plutôt manifesté un symboliste. Symbolistes furent les meilleurs poètes de la *Tèchni* (*l'Art*, 1898-1899), groupés un instant sous la direction de Pétros Vasilikos : les Jean Kambysis, Lambros Porphyras, Milt. Malakasis, S. Pasayanis, J. Vlakhoyannis, etc., depuis lors éparpillés.

Mais les caractéristiques d'un équitable classement se trouvent ailleurs. La linguistique, là-bas, se rattache si étroitement à l'esthétique que tout chef d'école doit être d'abord un grammairien.

De même que Psichari s'est fait le technicien du Vulgarisme intégral d'aujourd'hui, Koraï fut, il y a un siècle, le prophète de l'école puriste, issue d'ailleurs d'une fausse interprétation de ses théories. Entre les deux dogmes s'est placé depuis quelques années le jeune groupe des partisans de la langue mixte, qui comprend une majorité de critiques et de conteurs (parmi lesquels MM. Paulos Nirvânas, Mitzos Khatzopoulos, G. Xenopoulos et le maître styliste Pappadiamandis), et qui prétend dissocier l'idée d'esthétique de l'idée de langue. Leurs aspirations sont vulgaristes et ils reconnaissent absolument la nécessité d'écrire la langue du peuple, enrichie, selon les besoins de l'expression, de formes antiques ou puristes déjà entrées dans la circulation littéraire ou parlée. Force nous sera d'accepter ces trois divisions et d'y ranger les écrivains, dont nous aurons à étudier successivement les œuvres et le caractère.

Par les savantes études de M. G. Lambeletis, qui nous précéda dans la rédaction de ces *Lettres néo-grecques*, les lecteurs du *Mercure* connaissent déjà l'ensemble du mouvement actuel, et quelles figurent le distinguent Nous eussions aimé toutefois préciser succinctement la présentation méthodique des écrivains, en vue d'établir la place que doit occuper, dans la filiation des œuvres contemporaines, l'action des devanciers et des précurseurs. Il nous suffirait pour cela d'analyser les **Grammata** du maître Kostis Palamas, qui assemblent, en un recueil des plus instructifs, toute une série d'études et souvenirs sur les hommes, les œuvres et les directions de la nouvelle Hellas. La flamme d'une pensée convaincue y vient illustrer heureusement les plus claires vérités sur le présent et sur l'avenir, et l'on y peut en même temps puiser de précieux détails pour servir à l'histoire du Vulgarisme.

Dès 1879, Georges Drosinis faisait insérer ses premiers vers dans le journal satirique *Rabagas;* Palamas, de même, un peu plus tard, allait débuter par le journalisme. C'était au lendemain de la mort de Valaoritis. Avec le grand poète défunt, dont le génial exemple avait toutefois refusé d'empiéter sur la prose, le vulgarisme semblait lui-même agoniser quelque peu. Les grands précurseurs heptanésiens étaient dédaignés. A peine, avec Bikélas, qui résistait encore, quelques débutants, enclins à faire au Purisme triomphant les plus déplorables concessions, osaient-ils çà et là protester de leur indépendance. Pappadiamantopoulos (Jean Moréas), dans toute la fougue généreuse de ses vingt-deux ans, publiait, avant son départ vers d'autres horizons, un petit recueil: *Tourterelles et Vipères*, qui faisait sensation, mais qui n'ouvrait pas encore, à proprement parler, la route nouvelle. A titre de souvenirs personnels, le poète Kostis Palamas conte magistralement, au début de ses *Grammata*, l'éclosion de cette aurore, et nul n'est mieux qualifié que lui pour nous entretenir de pareils faits, où il allait jeter la torche de son beau talent, et qui constituent les péripéties préparatoires de sa propre entrée en scène.

La *Hestia*, cependant, était née déjà, qui allait devenir le foyer de la renaissance en passant aux mains de Drosinis.

La question linguistique y fut nettement posée, à propos justement de Valaoritis, dès l'époque que nous signalons. Des disputes éclatèrent, où l'opportunisme incisif et judicieux d'Emmanuel Roïdis trouva l'occasion de faire valoir sa remarquable souplesse érudite. A travers les contradictions, les hésitations, les épouvantes et les gestes de scandale, des cieux nouveaux furent aperçus où il y avait enfin des étoiles. Cependant, les poètes adolescents de la Nouvelle Ecole, parmi lesquels apparut bientôt le génial et regretté Kostis Krystallis, relisaient Achille Paraskhos, apprenaient par cœur les Chants populaires, s'initiaient au Naturalisme occidental, méditaient Gœthe en

traduction française, et s'exerçaient à mettre dans leurs vers quelque chose de neuf, de vivant, de lumineux, où pût refleurir la vieille âme hellénique. On se déprenait enfin de restaurer vainement des datifs et des infinitifs disparus depuis longtemps. Kostis Palamas était à la tête du mouvement.

Mais nous ne saurions épuiser ici une telle matière. Nous nous y reporterons plus tard. Nous dirons, en même temps, la part qu'il faut reconnaître chez quelques-uns à l'influence allemande, l'action du symbolisme français, le combat incessant soutenu par Psichari, et les préoccupations d'impressionnisme qui tournent les derniers venus vers une sorte de naturisme idyllique, apte à marier la grâce et la mélancolie des chants populaires au sentiment le plus moderne. Et sans doute, en écoutant causer la bonhomie familière d'Argyris Ephtaliotis, ferons-nous un tour à travers l'histoire de la *Romaïcité*, laquelle débute à l'époque de la conquête romaine du pays grec. Son *Histoire de la Grèce romaïque* nous en fournira le prétexte, comme à d'autres divagations l'*Archéologue* de Karkavitsas, le dernier roman de Psichari, *la Vie Immobile* de Palamas, l'*Iliade* nouvelle de Pallis les *Vivants et les morts* de Tangopoulos, la vaillante ardeur du *Noumas* et l'éclectisme tolérant des *Panathénées*. Pour aujourd'hui, bornons-nous à conclure, en constatant que tout le mouvement actuel de la Grèce appartient, qu'on le veuille ou non, au Vulgarisme.

D. ASTÉRIOTIS.

LETTRES RUSSES

Tchernychevsky : *Que Faire?* — Andreieff : *Le Gendarme* et *La Marseillaise*. — Potemkine et Goldofsky : *Problèmes de Psychologie*. — Memento.

Il y a juste quarante ans que le célèbre roman russe *Que Faire ?* de Tchernychevsky — dont j'ai rappelé le sort tragique dans ma dernière chronique — a été publié dans plusieurs livraisons du *Contemporain,* supprimé depuis. Tchernychevsky écrivit le roman dans la forteresse où il était détenu, et les gendarmes qui le gardaient ne voyaient aucun inconvénient à laisser sortir la copie pour être imprimée dans la courageuse revue. Mais la censure de l'époque fut plus sévère que les gendarmes et interdit la publication du roman en volume. Plusieurs générations ne purent lire le roman que dans une édition étrangère qui pénétrait clandestinement et en nombre très restreint en Russie, à moins que ce ne fût dans quelques exemplaires, faits de morceaux découpés dans *le Contemporain*.

Encore collégien, comme beaucoup d'autres, je me suis jeté sur ce fruit défendu, trouvé dans une bibliothèque de révolutionnaires. C'était un exemplaire unique dans la ville, aux pages frippées et usées, qu'on ne donnait à lire qu'aux lecteurs sûrs, et à la condition de le

rendre au plus vite et de le lire avec toute la prudence possible. Je le lisais le jour, sur un banc isolé de la place de la Cathédrale, ne voulant pas le lire chez moi pour que l'on ne le vît pas et pour ne pas l'exposer à être confisqué en cas de perquisition inopinée. Car, innocent et naïf, je me considérais déjà comme un criminel politique rien qu'à tenir ce fameux livre auquel les autorités avaient fait un tel sort et une telle réputation. Les principes d'égalité basée sur le travail, l'esprit révolutionnaire qui se dégage des pages où le *Ça ira* apparaît pour la première fois peut-être aux yeux du lecteur russe et où le vague et depuis légendaire Rakhmetoff se dessine comme le prototype des futurs révolutionnaires, l'institution du mariage envisagée au point de vue socialiste, — tout cela n'eût pas agi sur nous « subversiment », si le livre n'avait été entouré de l'auréole du martyre de l'auteur et surtout de l'interdit gouvernemental...

Et voici que ce livre « épouvantable », dont la possession temporaire seule pouvait nous mener en prison ou nous faire déporter, ce *Que Faire ?* avant que la censure soit supprimée, paraît librement en Russie. Il n'a pas, hélas! complètement perdu de son actualité ; beaucoup de bonnes choses, qui n'étaient que des vœux de ses héros, le sont encore pour mes compatriotes. Et cependant on les imprime librement. Et le livre, le bon livre de notre prime jeunesse, le *Que Faire* de Tchernychevsky si cher à l'histoire, aux lettres, à la culture de ma pauvre grande patrie circule à présent sans entraves... Oui, il y a quelque chose de changé dans la Sainte Russie et, en le signalant à nos lecteurs, je ne puis ne pas saluer l'apparition de ce petit livre et ne lui souhaiter la bienvenue: va, cher livre, et annonce joyeusement l'ère nouvelle à ma patrie, aux nouvelles générations qui seront plus heureuses que leurs devancières...

En attendant, nous sommes encore réduits — pas pour longtemps, il est vrai — à voir imprimer à l'étranger certaines œuvres de nos plus grands écrivains.

Il y a même toute une entreprise — dont le centre est en Angleterre et dont la direction se trouve entre les mains de M. Tchertkoff — pour publier, dans toutes les langues y compris le russe, les nouvelles œuvres du comte Tolstoy, ces œuvres russes du plus grand écrivain russe contemporain circulant clandestinement en Russie.

Pour une autre raison se rapportant à la Convention de Berne sur la protection des œuvres littéraires, des maisons d'éditions allemandes commencent par publier d'abord à l'étranger les dernières œuvres de Gorky (*Dans les Bas-Fonds*, *l'Annonciateur de la Tempête*, etc.) (1), et de Léonide Andreïeff, etc. Certaines de ces œuvres paraissent après en Russie, telles que *Dans les Bas-Fonds*, *Mélodies Prin-*

(1) Voir *l'Annonciateur de la Tempête*, paru dans les éditions du *Mercure de France*.

tanières, etc., de Gorky, ainsi que les plus récentes publications de Andréieff qui vont être réunies en un volume sous le titre du *Rire Rouge* dans la traduction de M. S. Persky. C'est même à l'obligeance confraternelle de M. Persky, mandataire de L. Andréïeff, que j'ai pu lire en manuscrit les derniers récits de Léonide Andreïeff, dont deux, intitulés *le Gendarme* et *la Marseillaise*, feront certainement connaissance intime avec le caviar et les ciseaux de la censure russe. *Le Gendarme* est un délicieux pastel du gendarme des gares russes. Qui a lu cette petite page d'Andreïeff sait ce que c'est qu'un gendarme de chemin de fer. Pénétré de la gravité et de l'importance de son pouvoir, le gendarme s'ennuie lorsqu'il n'y a rien, qu'il ne se passe rien et qu'il ne peut même pas arrêter un voyageur sans billet. Un intellectuel, dans ce petit récit, témoin troublé et inquiet du désœuvrement du gendarme, est heureux lorsqu'il le voit occupé à quelque chose, à n'importe quoi.

Mais parfois, j'ai peur — conclut Andreïeff — comme si un danger menaçait je ne sais qui. Car il s'ennuie vraiment trop, le gendarme !

Plus dramatique et plus émotionnant est le petit récit intitulé : *la Marseillaise*. Nous sommes dans un groupe de prisonniers politiques parmi lesquels, par on ne sait quel jeu du sort, se trouve un jeune être chétif, timide et malheureux. Naïf et ignorant, il pleure à chaque malheur qui arrive au groupe, et l'occasion s'en présente fréquemment. Les camarades sont honteux du petit malheureux et ne le lui cachent pas. Mais voici que la vie insupportable que leur font les autorités les obligent à avoir recours à leur unique moyen de lutte, à la terrible *révolte de famine* si fréquente, hélas! dans les prisons politiques en Russie, et qui consiste à refuser toute nourriture tant qu'on n'obtient pas satisfaction. Le petit malheureux se joint aux camarades, et commence avec eux *la famine*. Eux, n'en reviennent pas. Tout d'abord, ils croient qu'il simule et qu'il mange en cachette. Mais bientôt il leur faut se rendre à l'évidence. Il ne mangeait rien, ni ne buvait; faible et malheureux qu'il était, il ne peut résister longtemps et tombe malade. Dans son délire, il crie avec horreur la famine, mais exalte aussi la grande patrie, ainsi que la « chère France ». Avant d'entrer en agonie, il revient à lui et fait venir ses camarades. Tous accoururent.

Alors il leur dit :

— Quand je serai mort, chantez *la Marseillaise* sur ma tombe !

Une exclamation nous échappa. Nous étions tremblants de joie et de courroux naissants :

— Que dis-tu ?

Il répéta :

— Quand je serai mort, chantez *la Marseillaise* sur ma tombe !

Pour la première fois, ses yeux étaient secs, et nous tous nous pleurions sans exception, nos larmes brillaient comme le feu dont les fauves ont peur.

Il mourut, et nous chantâmes *la Marseillaise*. Nos voix jeunes et puissantes entonnèrent le chant majestueux de la liberté, accompagnées par le fracas de l'Océan, qui emportait sur la crête de ses vagues, vers la France, la terreur pâle et l'espoir couleur de sang...

Elle devint notre étendard à jamais, l'image de cette nullité au corps de lièvre et au cœur d'homme.

— A genoux devant le héros, camarades et amis !

Nous chantâmes. Les fusils nous guettaient, les platines craquaient menaçantes : les pointes acérées des baïonnettes se tendaient vers nos cœurs. Le chant terrible résonna de plus en plus fort et joyeux. Porté par les mains des lutteurs, le cercueil noir s'abaissa lentement.

Nous chantâmes *la Marseillaise*.

§

Nous avons reçu de Moscou le premier numéro d'une publication, entreprise par un groupe de savants et de jurisconsultes éminents à la tête desquels se trouvent le professeur V.-P. Potemkine et l'éminent avocat O. Goldofsky, connu en France, comme le premier défenseur des intérêts des écrivains étrangers en Russie dans les procès Mirbeau-Korsch dont j'ai à l'époque entretenu nos lecteurs. MM. Potemkine et Goldofsky publient avec le concours de l'éditeur, J.-N. Kholtcheff, une série de livres sous le titre général « Problèmes de Psychologie ». Le premier volume de la série est intitulé : *le Premier Mensonge et les Dépositions des témoins*. Le titre explique assez le sujet, traité dans ce premier numéro de la série par des spécialistes en la matière. Nous y trouvons, en effet, un essai scientifique de psychologie appliquée, de William Stern, sur l'« examen des dépositions des témoins ». M. Goldofsky étudie spécialement la *Psychologie des témoignages*.

MEMENTO. — Nous avons reçu les livraisons de février et de mars de *la Balance* (Vécy), la dernière livraison du *Mir Iskousstva*, les œuvres de Mme Chtchepkine-Koupernik et le livre sur *la Psychologie des Romanciers russes* de M. Ossip Lourié. Nous en parlerons prochainement.

E. SÉMÉNOFF.

LA CURIOSITÉ

Collection Gutierrez de Estrada : objets d'art. — Collections de M. H. Pasquier et de Mme S... : tableaux modernes. — La bibliothèque de M. Alexandre Piedagnel — La succession de Mme E. Warneck : bronzes de la Renaissance. — Les sept tapisseries d'Aubusson et la mésaventure d'un vendeur naïf. — Les ventes prochaines.

Experts et commissaires-priseurs ne connaissent guère de répit en ce moment. Ils se surmènent, s'enfièvrent, mettent leurs nerfs à vif. Les placides, comme MM. Paul Chevallier, Féral, Mannheim, gar-

dent juste leur calme ; quant aux autres, ils semblent avoir avalé du vif-agent...

Amateurs et marchands, eux aussi, n'en peuvent mais : la semaine de Pâques ne leur apporta aucun repos. Dès le mercredi, 26 avril, on les conviait à l'exposition de la collection **Gutierrez de Estrada** remarquable, sinon par ses tableaux, du moins par quelques objets divers. Un plateau en porcelaine de Sèvres, décoré par Gomery, fut adjugé à M. Zélikine pour 1.000 fr. M. Cognac obtint à 5.500 fr. un joli service composé d'une tasse, d'un sucrier avec son couvercle et d'un plateau forme bateau. Une pendule de Robin, composée de deux sphinx ailés supportant le mouvement, monta à 32.000 fr. et échut à M. Héliot. M. Machain acquit pour 10.000 fr. deux potiches avec couvercles, en ancienne porcelaine de Chine, famille rose, à décor de réserves, oiseaux sur des branchages et fleurs, fond bleu à rinceaux en dorure. Une délicieuse table en marqueterie de bois de couleur et d'ivoire fit 5.105 fr. M. Stettiner en est aujourd'hui le propriétaire. Parmi les tapisseries, l'une présentait un sujet séduisant : deux adolescents occupés à balancer une jeune femme sur une escarpolette ; à gauche, des femmes et des enfants entourant une jarre remplie de lait ; dans le fond, un paysage avec des ruines. Elle revint à M. Jausen pour 8.200 fr.

Je ne parlerai pas des peintures : j'aime mieux m'attarder un peu plus longuement à la collection **H. Pasquier** et à celle de **Mme S...** qui, comme la collection Gutierrez de Estrada, furent dispersées à la galerie Georges Petit par les soins de M. Paul Chevallier assisté des experts Georges Petit et Haro. Leur dispersion eut lieu à quelques jours d'intervalle. Mais c'est à dessein que je rapproche ces deux collections : elles ne comprenaient que des tableaux et uniquement des tableaux modernes. On peut aller jusqu'à dire que les mêmes noms faisaient l'intérêt de l'une et de l'autre, et ces noms sont ceux de Ch. Jacque, de Boudin, de Jongkind, de Lépine, d'Harpignies, de Trouillebert, surtout de Ziem. On comptait en effet sept toiles de ce dernier peintre dans la collection H. Pasquier et treize dans la collection de Mme S... Naturellement, nous prîmes un copieux repas de Venise ! Ziem est le peintre attitré de cette ville ; il en a, en quelque sorte, popularisé la renommée ; il a monopolisé ce coin du monde : par l'ardeur de son amour et par le prestige de son talent, Zeim est devenu le Maître, le Souverain, le Doge de Venise. Même il la voit avec l'âme d'un vieux Doge qui serait poète : il la chante avec des couleurs magnifiques et somptueuses, où se mêlent la pourpre et l'or, où s'allument des éclats de joyaux, des feux de pierreries et des lueurs d'arc-en-ciel. Pour lui, Venise n'est pas cette cité silencieuse et alanguie qui, avec ses innombrables canaux verdâtres et mobiles à peine, semble dormir dans un grouillement de

monstres somnolents ; qui, avec ses gondoles noires et ses noirs gondoliers, semble porter un deuil éternel ; elle n'est pas la cité aux palais élégants et fripés, où se plaît l'âme fière et nostalgique de Maurice Barrès, ni la ville aux « calle » étroites, humides et sombres, parcourues par des gamins et des fillettes déguenillés dont les yeux noirs scintillent d'une candeur sœur de la perversité et qui remue l'âme un peu trouble de M. Jean Lorrain. Pour Ziem, Venise est la ville glorieuse d'autrefois, digne de resplendir dans un poudroiement de soleil avec des horizons d'azur et des lointains verdis par un mélange de reflets bleus et jaunes. Ses habitants, voire ses gondoliers, Ziem les aperçoit habillés d'une opulence écarlate et joyeuse, témoignant ainsi qu'un paysage n'est qu'un état d'âme, et que l'artiste a le droit et même le devoir de teinter la nature avec les couleurs de ses sentiments, de ses souvenirs, de ses réminiscences et de son rêve, qu'il est sot et inesthétique de copier servilement la nature.

Pour tout dire, Ziem est un admirable poète et un merveilleux coloriste qu'il convient de placer bien au-dessus de Boudin et de Jongkind, encore que ceux-ci doivent garder le mérite incontesté d'un dessein plus sûr et d'une composition plus minutieuse et plus serrée. Mais entre une *Venise* peinte par Boudin, qui dans la vente de Mme S... se vendit 6.100 fr. à M. Templaere, et une *Venise* due au pinceau de Ziem, il me paraît que pour un amateur d'art il ne peut y avoir d'hésitation. Et précisément, puisque une œuvre vaut d'autant plus artistiquement qu'elle porte davantage l'empreinte de l'âme de son auteur, il me paraît encore qu'à la vente Pasquier on n'a pas fait à Trouillebert tout le succès dont son talent est digne. On ne donna que 980 fr. des *Laveuses dans le Clain*, 440 fr. de la *Dordogne à Beaulieu*, 500 fr. des *Laveuses au bord d'un étang*. Ces prix monteront un jour quand disparaîtra la prévention qui veut que Trouillebert soit un simple imitateur de Corot. Certes, il y a entre ces deux artites des rapports de procédés et peut-être des rapports d'âmes. Qu'importe au surplus? Il n'en est pas moins évident que Trouillebert est un paysagiste délicat et fin, charmant par l'aspect vaporeux et satiné qu'il donne à la nature, émouvant par le mystère qu'il suggère. Au fait, il est presque juste de dire que Trouillebert est plus émouvant que Corot, — n'en déplaise aux snobs et aux spéculateurs en tableaux !

Puisqu'il est question d'analogie, et même de parenté, entre des artistes, il est bien permis de constater qu'il y a une fraternité évidente entre Jongkind et Boudin et une sorte de cousinage entre Lépine et ces deux derniers. On ne parle pas cependant de plagiat. On a raison. L'essentiel est que Jongkind, Boudin et Lépine peignent avec une science égale. Et c'est cette science qui est admirable chez eux. On peut aimer ou ne pas aimer leurs sujets, on peut

préférer le coloris de l'un à celui de l'autre : ce n'est plus qu'affaire de préférence personnelle, de nuance dans le goût.

Voici quelques prix.

Boudin. — *Anvers :* 4.700 fr. ; *Bordeaux :* 5.100 fr., adjugé à M. Soucaret; *Tête de Flandres :* 6.000 fr., adjugé à M. Kegel ; *L'heure du bain à Trouville :* 1.260 fr.; *La Potinière à Trouville :* 1.550 fr., adjugé à M. Leloir.

Jongkind. — *La Meuse à Dordrecht :* 4.900 fr., adjugé à M. Allard ; *Paysage hollandais :* 5.300 fr.; *la Meuse devant Dordrecht :* 2.700 fr., adjugé à M. Montaignac; le *Canal :* 1.000 fr., adjugé à M. Dubure.

Lépine. — *L'Ecluse du canal à Saint-Denis :* 7.400 fr. adjugé à M. Georges Petit; *Bords de la Seine à Ivry :* 5.500 fr. adjugé à M. Derveloy; le *Pont de Villeneuve :* 4.550 fr. ; les *Laveuses au bord d'un canal :* 1.180 fr. : adjugé à M. Frich.

Au sujet de ces trois artistes, on remarquera que les amateurs les placent à peu de chose près sur le même rang. Pour l'écart des prix de leurs œuvres, je note, sans commentaire, que les prix les plus bas sont attribués aux œuvres les plus anciennes, et les prix les plus élevés aux œuvres de date plus récente.

Il ne m'est pas possible de donner les prix des vingt œuvres de Ziem qui figuraient dans la collection H. Pasquier ou dans celle de Mme S...

Les prix les plus hauts furent pour : le *Quai des Esclavons,* 14 709 fr.; le *Quai des Esclavons.— La promenade,* 11.000 fr. adjugé à M. Croiseau ; les *Lagunes, effets de soleil couchant,* 10.000 fr. adjugé à M. Bernheim jeune; l'*Église Santa Maria della Salute,* 9.300 fr., adjugé à M. Michel.

Les prix les plus bas furent pour : la *Barque,* 4.500 fr. ; la *Voile blanche,* 4.800 fr. ; le *Crépuscule,* 3.000 fr.

Est-ce à dire que l'intérêt des deux ventes auxquelles je m'attarde soit épuisé ? Non pas. Comment passer sous silence, dans la collection Pasquier, les deux œuvres de Fantin-Latour, la *Danse de l'almée,* vendue 21.300 fr. à M. Leloir, et *Bethsabée,* vendue 7.100 fr. à M. Templaere ? Œuvres fouillées, d'un coloris frais et raffiné, d'une atmosphère vaporeuse et granuleuse dont l'excès a engendré nos « pointillistes, et nos « confettistes ».

Comment taire encore que la collection de Mme S... comprenait l'œuvre la plus célèbre de Ch. Jacque, la *Bergerie,* vendue 48.000 fr. à M. Soucaret ?

Cette toile, de 1 mètre de largeur sur 69 centimètres de hauteur, a fait un chiffre, comme on le voit. Les gens qui n'aiment pas vivre avec les moutons, dans l'intimité des choses rustiques, s'en étonneront peut-être. Mais il faut affirmer que sur cette toile Ch. Jacque a

fixé un morceau de nature avec une perfection sans pareille. C'est réel et c'est mieux que réel, parce qu'une poésie virgilienne se mêle à la nature et la relève.

Enfin, j'expédie en hâte quelques détails instructifs que l'on dégagera de ces quelques prix : *Bord de rivière*, par Lebourg, 840 fr.; les *Pêcheurs*, par Le Gout-Gérard, 800 fr. ; *Au Lavoir*, par Lhermitte, 10.100 fr. ; *Chiens courants*, par Olivier de Penne, 500 fr. adjugé à M. Guyotin ; *Le Trompette*, par Roybet, 3.800 fr.; *Un Hussard*, aquarelle, par Detaille, 500 fr. ; l'*Habit rouge*, aquarelle, par C. Delort, 85 fr.; *Courtisane au pardon* aquarelle, par Guirand de Scevola, 580 fr.

Parmi les ventes de livres, je signale celle de M. **Alexandre Piédagnel**, confiée à l'amiable expert Durel. Je me plais, je le confesse, à ces sortes de vacations. Tout s'y passe en famille. M. Delestre préside avec un air si philosophe qu'il en est amusant; M. Durel expertise avec une charmante bonhomie, tout en suçant ses pastilles d'agent de change. Un exemplaire de l'édition originale des *Odes funambulesques*, de Théodore de Banville, se vendit 20 fr.; les *Diaboliques*, de Barbey d'Aurevilly, édition originale avec dédicace, montèrent à 112 fr., le *Chevalier des Touches*, à 60 fr.; les *Amours jaunes*, de Tristan Corbière, à 15 fr.

La vente des objets d'art provenant de la succession de Mme **E. Warneck** comprenait une belle série de bronzes de la Renaissance, dont plusieurs de Jean de Bologne. Un groupe à patine brune de cet artiste, *Enlèvement d'une Sabine*, fut acheté 9 500 fr. par M. Seligmann, qui acheta de même pour 10.400 fr. la variante de ce groupe. M. Mannheim acquit pour 3.700 fr. une *Vénus accroupie ;* le *Mercure Volant*, dont tous les amis du *Mercure de France* connaissent bien la reproduction, revint à M. Drey pour 3.000 fr.

Enfin, on a fait trop de bruit autour de la vente de **Sept tapisseries** pour que je n'ose dire pas un mot. Ces tapisseries furent exécutées au XVIIIe siècle à Aubusson d'après des cartons de Le Prince.

Intactes, elles devaient être charmantes de couleur, encore qu'un peu simplettes de composition. Mais on nous les a présentées dans un état plutôt lamentable, avec des bordures rapportées pour la plupart, et des raccommodages si abominablement maladroits que beaucoup de personnages en étaient défigurés. Le vendeur espérait, dit-on, un gain considérable, étant donnée la mode actuelle pour les tapisseries. M. Lair-Dubreuil les adjugea d'abord séparément. Elles firent péniblement 35 700 fr. Le vendeur les ayant rachetées, M. Lair-Dubreuil remit tout le bloc aux enchères. Cette fois la série monta à 51.000 fr. et échut à M. Romeuf, — qui était peut-être le naïf vendeur !

Memento. — La dernière quinzaine de Mai sera abondante en ventes inté-

ressantes. Sans parler de toutes, je dirai quelques mots de celles que doit présider M. Paul Chevallier les 25, 29, 30 et 31 mai, avec l'assistance des experts Féral et Mannheim.

La vente du 25 comprendra les tableaux anciens et modernes de la **collection de M. Edwards.** Les noms des artistes les plus recherchés seront représentés : Chardin, Greuze, Reynolds, Goya, Largillière, etc.

Les vacations des trois derniers jours de Mai seront consacrées à la dispersion de la **collection de M. G. R...** où l'on remarque une admirable série de porcelaines anciennes. Les plus beaux spécimens de Sèvres, de Saxe et de Chine figureront dans cette vente.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

Paul Vitry : *Les Tours et les Châteaux de Touraine*, Laurens 4 »

Esotérisme

C. Lancelin : *Le Ternaire magique de Shatan, envoûtement, incubat, vampirisme;* Daragon 7 50

Histoire

A. Aulard : *Les Orateurs de l'Assemblée Constituante ;* Cornély 7 50

Fr. Barbey : *Une amie de Marie-Antoinette*, Madame Atkyns et la prison du Temple (1758-1836). Perrin. 5 »

Henri Coutant : *Le Palais Bourbon au XVIIIe siècle;* Daragon 8 »

Docteur Cabanès : *Les Indiscrétions de l'Histoire;* 2e série ; Albin Michel 3 50

Cte V. Esterhazy : *Mémoires*, Plon 7 50

G. Freddy : *Léopold II intime;* Juven 3 50

Frank-Matagrin : *Beaurepaire* (S.-et-M.) *Son origine, ses habitants, son histoire*, 1687-1907, Champion 6 »

J. B. Giraud : *Documents pour servir à l'histoire de l'armement au moyen-âge et à la Renaissance.* T. II; Lyon, Rey 40 »

P. Gosset : *Les Bataillons de Reims*, 1791-1794; Reims, Michaud 5 »

Comte d'Haussonville : *Mon journal pendant la guerre*, 1870-1871, publié par son fils; Calmann-Lévy 7 50

O. Homberg et F. Jousselin : *La Femme du Grand Condé ;* Plon. 4 »

P. Mahon : *Etudes sur les armées du Directoire.* 1re partie, Italie, 1798-1799; Chapelot 10 »

René Moulin : *Une année de Politique extérieure ;* Plon 3 50

A.-L.-M. Nicolas : *Seyyèd-Ali-Mohammed, dit le Bâb*, Dujarric 5 »

A. Pierrot : *L'Arrondissement de Montmédy sous la Révolution;* Champion 5 »

Littérature

Mme Alphonse Daudet : *Miroirs et Mirages;* Fasquelle 3 50

Hartwig-Derenbourg : *Opuscules d'un arabisant*, 1868-1905, Carrington 7 50

Georges Pellisier : *Études de Littérature et de Morale;* Cornély 3 50

Pédagogie

Georges Anquetil : *Le Thème Latin et la Version Latine;* Cornély 3 50

P. Clairin : *Exercices français entièrement nouveaux;* Paulin 0 60

Philosophie

Médéric Dufour : *La Philosophie naturaliste d'Emile Zola;* « Le Beffroi » » »

Gabriel Séailles : *La Philosophie de Charles Renouvier ;* Alcan 7 50

Poésie

Baronne de Baye : *L'âme brûlante;* Lemerre 3 50

Tola Dorian : *Cendres des anciens jours;* « L Œuvre International » 2 »

Albert du Bois : *La Neuvième Statue ;* Paris, Borel, et Liège, Vaillant-Carmanne » »
Maurice Gautier : *La Lumière dans l'ombre;* Perrin 3 50
J.-M. de Heredia : *Les Trophées*, Lemerre 3 50
A. Masson : *Pour les quais*, pièces dites par l'auteur; Messein 3 50
Louis Payen : *Les Voiles blanches;* « Mercure de France » 3 50
Prosper Roidot : *Les Poèmes pacifiques;* Bruxelles, Schepens 3 50
André Tudesq : *La Vie;* Libr. française 3 50

Publications d'art

P. de Bouchaud : *Naples. Son Site, son Histoire, sa Sculpture;* Lemerre 3 »
M. Collignon : *Lysippe;* Laurens 3 50
La Légende de Koei Tseu Mou Chen, peinture de Li-Long-Mien ; Lévy 15 »
Pierre Lenz : *L'Esthétique de Beuron*, trad. de l'allemand par Paul Sérusier; « L'Occident » » »
G. *Praxitèle;* Laurens 3 50
Edmond Pottier : *Douris et le peintre des vases grecs;* Laurens 3 50
A. Vermeylen : *L'Œuvre de Constantin Meunier;* Van Oest 3 50

Questions religieuses

Abbé Ch. Boutard : *Lamennais, sa vie et ses doctrines. La Renaissance de l'ultramontisme* (1782-1828); Perrin 5 »
Abbé de Broglie : *Preuves psychologiques de l'existence de Dieu*, préface par Augustin Largent ; Bloud 3 50
Th. Calmes : *Epitres Catholiques. Apocalypse*, traduction et commentaire; Bloud 3 50
Marie Diemer : *La Légende dorée de l'Alsace;* Perrin 3 50
Abbé Georges Frémont : *Les Principes ou Essai sur le problème des destinées de l'homme;* Bloud 3 50
L. Lefébure : *Portraits de croyants au XIXe siècle. Montalembert, Augustin Cochin, François Rio, abbé Guthlin;* Plon 3 50
Abbé J. Lestrade : *Les Huguenots dans le diocèse de Rieux;* Champion 8 »
B. Mériot : *L'Eglise luthérienne au XVIIe siècle dans le pays de Montbéliard;* Soc. an. d'imp. montbéliardaise 3 50
L. de Milloué : *Le Brahmanisme;* Dujarric 3 50
A. Nouvelle : *L'Authenticité du quatrième évangile et la thèse de M. Loisy;* Bloud 3 50
Adrien Pangaud : *La Sainte Messe;* Bloud 0 60
Edmond Parisot : *Un éducateur mystique. Jean-Frédéric Oberlin* (1740-1826); Paulin 5 »
Dr Marcel Riffoux : *L'Agonie du Catholicisme;* Plon 3 50
V. Rose : *Les Actes des Apôtres;* Bloud 3 50
J. Tixeront : *Histoire des Dogmes. I. La Théologie Anténicéenne;* Lecoffre 3 50
E. Vacandard : *Etudes de Critique et d'Histoire religieuse;* Lecoffre 3 50

Roman

Henri Baraude : *Fatale Méprise;* Plon 3 50
F. Berthold : *L'Ombre rivale*, Lemerre 3 50
D. Borys : *Carlotta Noll, amoureuse et femme de lettres;* Albin Michel 3 50
Louise Cruppi : *Avant l'Heure;* Ollendorff 3 50
Hubert Fillay : *Les Vacances de M. Gagnebien, philosophe;* « La Vie Bléscise » 1 25
R. Huchard : *Dix contes vécus;* Perrin 3 50
Pierre Jaudon : *Le Cher sujet;* « La « Chronique » 5 »
Jane de la Vaudère : *La Porte de Félicité;* Flammarion 3 50
D. Lesueur : *La Force du Passé*, Lemerre 3 50
M. Luguet : *La Petite Amie*, roman tiré de la pièce de Brieux ; Tallandier 3 50
F. Pauty : *Erreur meurtrière;* Perrin 3 50
Marc Stéphane : *La Cité des Fous* (Souvenirs de Sainte-Anne). Cabinet du Pamphlétaire 3 »
Charles Pettet : *Déclassé !* Calmann Lévy 3 50
Pierre de Querlon : *Céline fille des Champs;* « Mercure de France » 3 50
Adolphe Retté : *Virgile puni par l'Amour*, Contes de la Forêt de Fontainebleau; Messein 3 50
Gaston Routier : *Le Capitaine Saint-Méry*, 1869-1870, roman documentaire; Fontemoing 3 50
Gaston Rouvier : *La Nièce de M. Jacob Gaspard;* Fasquelle 3 50

Valentine Schelfhould : *Lettres et Nouvelles*; Bruxelles, Lacomblez 3 50

R. L. Stevenson : *Le Reflux*, trad par Teodor de Wyzewa ; Perrin 3 50

Yvonne Vernon ; *Claire Maret;* Ollendorff 3 50

J. de Villiot : *Les Contes du fouet;* Carrington 5 »

Colette Willy : *Sept Dialogues de Bêtes*, préface de Francis Jammes. Portrait de J.-E. Blanche, reproduit en héliogravure ; « Mercure de France » 3 50

Sociologie

Denis Cochin : *Ententes et Ruptures ;* Calmann-Lévy 3 50

F. Dubieff : *A travers la Législation du travail ;* Cornély 3 50

A. Lambert : *De la valeur sociale du droit constitutionnel et du droit industriel français ;* Giard et Brière 1 »

Dr S. Paul : *Le Vice et l'Amour*. Etude médicale philosophique et sociale des perversions du sens génital. Lib. des publ. populaires 5 »

J.-B. Severac : *Le Socialisme moderne ;* Cornély 1 »

Théâtre

Albert du Bois : *Rabelais*, poème comique en 3 actes; Fasquelle 3 50

Tola Dorian : *La Liberté humaine*, drame social en 5 actes ; Ach. Le Roy 0 75

Madeleine Lépine : *Abélard*, drame en vers en 3 actes ; Bibl. de l'Association 2 »

A. Rivoire : *Il était une bergère*, pièce en 1 acte, en vers ; Lemerre 1 50

Voyages

M. Kovalewsky : *Le Clan chez les tribus indigènes de la Russie;* Giard et Brière 1 50

A. Métin : *L'Extrême-Orient, Chine, Japon, Russie;* Lib. de « Pages libres » 1 50

MERCVRE.

ÉCHOS

A propos de Cobineau. — Le monument Sisley. — Professeurs distraits. — « La Revue du bien »... d'autrui. — Au Theâtre Trianon. — L'amour obligatoire. — Publications du *Mercure de France.* — Fruits de saison.

A propos de Gobineau. — M. Jacques Morland nous adresse la lettre suivante :

Paris, le 5 mai 1905.

Cher monsieur Vallette,

A propos des œuvres de jeunesse de Gobineau, dont j'ai donné la liste dans mon étude sur *Gobineau romancier*, parue dans le *Mercure* du 1er mai, j'ai parlé à tort du *Prisonnier chanceux* et des *Aventures de Jean de la Tour Miracle* comme de deux ouvrages différents. En réalité, les *Aventures de Jean de la Tour Miracle* ont paru en feuilletons dans la *Quotidienne*, puis ont été publiées en 3 volumes sous le titre du *Prisonnier chanceux*, chez Louis Chlendowski, 8, rue du Jardinet, Paris.

L'*Abbaye de Typhaines*, roman historique publié en 1867 chez Maillet, avait également paru dans la *Quotidienne* entre 1846 et 1848.

Votre dévoué,

JACQUES MORLAND.

§

Le Monument Sisley. — Pour la première fois, sans doute, un monument officiel sera élevé à la mémoire d'un peintre impressionniste en France. A la ville de Moret-sur-Loing en reviendra tout l'honneur. Là Alfred Sisley vécut les dernières années de sa vie, là il peignit quelques-unes de ses œuvres les plus délicates et les plus charmantes, et les habitants lui en ont conservé une respectueuse gratitude. C'est, au surplus, une idée charmante de

donner pour cadre à l'effigie de l'artiste les sites mêmes qu'il a constamment aimés et évoqués ; aussi le Comité, formé à Moret, a-t-il aisément obtenu l'adhésion d'un grand nombre d'artistes et d'écrivains, et le patronage empressé de M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts.

L'emplacement du monument est choisi : c'est la place du Pont, si pittoresque, et que les admirateurs de Sisley connaissent bien par ses tableaux. M. Bellier, vice-président du Comité, 8, cite Trévise, s'est chargé de recevoir les souscriptions de tous ceux qui désirent participer à l'hommage qu'on veut rendre à un des plus modestes et des plus désintéressés créateurs d'art de ce temps.

Il serait bien que des manifestations analogues se produisissent sur le nom de Manet (mais ne serait-il pas mieux encore qu'enfin une de ses œuvres entrât au musée du Louvre?) et de Camille Pissarro.

§

Professeurs distraits... — M. Abel Lefranc fait un cours sur le *Roman français au dix-huitième siècle*. On y entend des choses énormes, ceci, par exemple : « Au lendemain des guerres de religion, naquit un enthousiasme soudain pour la nature ; et la peinture *bucolique du* Poussin et de Claude *de Lorraine*, dont les bergers furent contemporains de l'*Astrée*, montre que cet enthousiasme ne fut point confiné à la seule littérature. » Faire de Claude Lorrain le contemporain de d'Urfé, c'est un genre d'à peu près que l'on pourrait tolérer chez un journaliste pressé ; de même pour Poussin. Mais donner ces deux grands peintres pour des peintres *bucoliques !*

Autre erreur, plus singulière encore, parce que plus précise. Dans un cours qu'il déroule sur Pascal, M. Gazier fait du P. Pierre Lemoyne, excellent poète et l'une des victimes des *Provinciales*, un dominicain ! L'erreur est d'autant moins pardonnable que Lemoyne met en toutes lettres sur ses livres : *de la compagnie de Jésus*.

§

« La Revue du Bien »... d'autrui a communiqué au *Gil Blas*, avant de le publier elle-même, un long fragment du *De Profundis* d'Oscar Wilde, précédé de ces lignes :

M. Marc Legrand nous communique les bonnes pages de la traduction d'un très curieux extrait de l'ouvrage posthume d'Oscar Wilde, *De Profundis*, que va publier la *Revue du Bien*.

Amphibologie avisée, qui laissait croire que la *Revue du Bien* allait publier tout l'ouvrage, alors qu'elle n'en donnait qu'un fragment. Encore le faisait-elle à tort, puisque nous avions acquis le droit exclusif de publier en langue française le *De Profundis*, qui paraîtra sous peu, traduit par M. Henry-D. Davray.

§

Au Théâtre Trianon, qui vient de rouvrir ses portes sous la direction de M. Emile-André, notre confrère M. J. Valmy-Baysse organise des Samedis de poésie, de littérature et de musique. Conçues sur un plan

nouveau, chacune de ces matinées sera exclusivement réservée aux œuvres d'un poète et d'un musicien.

C'est ainsi qu'il nous a déjà été donné d'assister à un samedi Catulle Mendès et à un samedi Henry Bataille, au cours desquels on a pu applaudir Mmes Héglon, Berthe Bady, Gilda Darthy, Ventura, Lyvia Eustis, Fanny Aubel, Paule Marsa, Dumesnil, Foresta, et MM. de Max, Gémier, Laroche, Cappelani, Rameil, Gretillat, Hervé, etc. On y a entendu des œuvres des compositeurs Camille Erlanger, Xavier Leroux, Raynaldo Hahn, Mme Witmann, les auteurs tenant le piano.

Le samedi 6 mai fut consacré Jean Richepin et à Alexandre Georges. Aux prochains samedis : Henri de Régnier-Gabriel Pierné, E. Verhaeren-Samuel Rousseau.

§

L'amour obligatoire. — On lit dans un livre assez peu connu, quoique nullement rare, *l'Aristippe moderne* (1738) : « Le cœur de l'homme ne veut dépendre que de lui-même : l'on ne peut le contraindre dans ses affections. C'est assez qu'il y ait une loi qui lui commande d'aimer pour qu'il haïsse. Si l'on voulait faire d'heureux mariages, il faudrait commander aux époux de se haïr à la mort ; ils s'aimeraient à la fureur. » Cette réplique, anticipée, à la réforme naïve de M. Paul Hervieu est assez piquante.

§

Publications du « Mercure de France ».

SEPT DIALOGUES DE BÊTES, par Colette Willy ; préface de Francis Jammes ; portrait de l'auteur par J.-E. Blanche, reproduit en héliogravure, vol. in-18, 3 fr. 50.

CÉLINE, FILLE DES CHAMPS, roman, par Pierre de Querlon, vol. in-18, 3 fr. 50.

LES VOILES BLANCHES, poèmes, par Louis Payen, vol. in-18, 3 fr. 50.

§

Fruits de saison. — M. Thiébault-Sisson, dans *le Temps* du 24 avril dernier, s'exprime ainsi :

... *L'après-midi d'été*, où de Beaumont a groupé, dans un parc, trois figures de femmes, n'est pas sans duretés, mais on y sent un nerf qui portera ses fruits dans les compositions ultérieures de l'artiste.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

LA MUSIQUE ET LA PSYCHOLOGIE

—

De tout temps, les rapports de la musique et de la psychologie ont éveillé la curiosité des philosophes, et le problème compliqué de l'expression musicale fut un de ceux qui préoccupèrent le plus les esprits en suscitant d'ardentes querelles esthétiques. Ce problème, par les solutions qui lui furent données, a reflété tour à tour les divers systèmes philosophiques dont les définitions successives attribuées à la musique subissent en quelque sorte l'empreinte. C'est ainsi que, pour les Idéalistes, la musique contient la forme des choses éternelles, que Schopenhauer la déclare capable d'exprimer les sentiments indépendamment de leur représentation dans l'âme, que les Hégéliens l'appellent « le langage de l'âme jouissant en paix de son bonheur », qu'Helmholtz et les Physiologistes lui dénient le pouvoir d'exprimer aucun objet réel, et prétendent que le son n'a d'autre raison d'être que lui-même, enfin qu'aux yeux d'Herbart, d'Hanslick et de Beauquier, l'œuvre d'art vaut seulement par sa forme, c'est-à-dire par les rapports établis entre ses divers éléments (1). Toutes ces définitions, quelque incomplètes qu'elles soient, renferment pourtant chacune une portion de vérité, mais le tort de la plupart de leurs auteurs fut de se confiner dans l'apriorisme, et de situer la mu-

(1) M. Combarieu, dans son intéressant ouvrage sur les *Rapports de la Musique avec la Poésie*, a très clairement exposé la question des diverses définitions de la musique.

sique à la place fixée d'avance par eux au sein de vastes systèmes construits de toutes pièces.

De nos jours, la musique se retrouve en face de la psychologie d'où les méthodes modernes s'efforcent de rejeter l'apriorisme en lui substituant les procédés de l'expérimentation.

Disons de suite que la psychologie musicale est encore dans l'enfance, car elle touche à trop de sciences non encore parvenues à maturité; mais, tout incomplète et balbutiante qu'elle s'offre à nous, elle a cependant acquis une méthode de travail. On a compris que trop longtemps on avait négligé de sérier les questions qu'elle soulève, qu'en partant de ce terme trop complexe et trop vaste : la musique, on ne pouvait aboutir qu'à des constructions métaphysiques, et on a commencé à étudier de proche en proche les divers facteurs qui constituent le phénomène musical dans la conscience, à savoir : la sensation sonore, la perception sonore et l'éveil des images corrélatives de cette sensation et de cette perception.

§

Un livre récent de M. Dauriac (1) s'applique au moyen d'ingénieuses analyses à scruter ce qui se passe entre le plaisir ressenti par l'audition musicale et l'impression sensorielle. L'auteur y défend l'introspection et les méthodes de l'ancienne psychologie, et se propose de procéder en quelque sorte à un travail préparatoire destiné à isoler et à dégager les phénomènes avant de les soumettre à l'expérimentation objective. Parmi les fonctions musicales communes à tous les hommes, il distingue l'oreille, l'intelligence, la mémoire, l'imagination et la sensibilité affective, et sépare soigneusement l'acoustique psychologique de la psychologie musicale, dont il délimite avec précision les domaines respectifs.

Nous considérons que l'acoustique psychologique tient lieu de préface naturelle à tout travail de psychologie musicale, car elle traite de la sensation sonore et du pouvoir psychique exercé par le son considéré en lui-même. Le son agit sur notre sens auditif par trois qualités distinctes : la hauteur, l'intensité et le timbre, et c'est à l'étude des actions résultant de ces trois facteurs sensoriels que s'est adonné M. Carl Stumpf dans ses beaux travaux de « Tonpsychologie ».

(1) *Essai sur l'Esprit musical*, par Lionel Dauriac. Alcan, 1904.

Or, de ces travaux résultent déjà de fort intéressantes constatations. On pourrait croire, par exemple, que les diverses modalités de la sensation sonore sont sensiblement les mêmes chez des individus doués du même degré de culture. Il n'en est rien, car M. Stumpf révèle l'existence de nombreuses erreurs dans ce qu'il nomme les « Sinnesurtheile » ou jugements de sens. On se trompe fréquemment sur la hauteur, sur l'intensité, sur le timbre des sons, et le psychologue berlinois a enregistré à cet égard les plus étonnantes variations de jugement, divergences que M. Dauriac explique en remarquant que tout « jugement de sens » est un jugement de reconnaissance impliquant une comparaison ; la sensation évoque une image, et c'est sur cette image substituée à la sensation que s'opère, par voie détournée, le jugement.

Les modalités de hauteur et d'intensité ont fait supposer qu'il existait un espace sonore. Qu'entend-on par les expressions de « sons hauts » et « sons bas », de « sons éloignés » et « sons rapprochés »? Sont-ce là de simples métaphores ou convient-il d'y voir une conscience vague de la spatialité sonore? Autrement dit, nos sensations auditives contribuent-elles à préciser pour nous la notion d'espace? Tout le monde est d'accord pour rattacher cette notion aux sensations visuelles, tactiles et musculaires. M. Heller a mis en lumière que les aveugles possèdent le pouvoir d'avoir des représentations de l'espace au moyen des deux fonctions du toucher, dont l'une se trouve liée au mouvement des membres, et dont l'autre concerne le sens du « lieu de la peau » qu'on appelle le *seuil*. Mais plusieurs psychologues vont plus loin et admettent l'espace sonore; nous citerons, en particulier, Wundt et Münsterberg. Mme Jaëll est « tentée de croire que les sons, sous l'action d'influences inconnues sont compressibles et dilatables (1); » elle ajoute que « le déroulement des sons n'est qu'un genre de perspective ». Enfin, M. Landormy a signalé une curieuse analogie entre notre construction de l'espace et celle de l'échelle sonore qui, comme l'espace, présente la propriété d'être homogène et toujours semblable à elle-même (2).

A cela on objecte avec M. Lechalas que, pour que nous

(1) *L'Intelligence et le Rythme dans les mouvements artistiques*, par Marie Jaëll. Alcan, 1904.
(2) *Revue philosophique*, août 1904.

soyons en mesure de percevoir les objets avec précision, il importe que chaque point de l'objet impressionne un point déterminé de l'organe sensoriel. Dans ces conditions, l'ouïe semble devoir nous prêter un faible secours, « puisque les vibrations sonores n'assurent point la convergence sur un même point de l'ébranlement occasionné par un point déterminé de l'espace sonore (1) ». Néanmoins, il est en notre pouvoir de localiser, jusqu'à un certain point, nos sensations auditives, et quelques animaux dont l'oreille est douée d'un pavillon mobile, comme le cheval, paraissent également aptes à de semblables localisations. Maintenant, localisons-nous dans un espace sonore, proprement dit, ou simplement dans notre espace visuel et tactile? La question est encore bien obscure.

Les auteurs qui ont cherché à expliquer les expressions de « sons hauts » et de « sons bas », tels que MM. Souriau et Combarieu (2), s'accordent pour reconnaître l'existence d'un rapprochement entre les sensations musculaires et les sensations auditives, et, de ce point de vue, il serait loisible d'envisager l'organe auditif comme apportant un complément à notre notion d'espace. N'oublions pas que Kant érigeait l'espace en forme de la sensibilité tout entière.

De plus, si avec les évolutionnistes on considère le tact comme le sens primordial dont sont issus tous les autres par voie de différenciation, on peut admettre qu'en parlant « spatialement » de l'ouïe, nous utilisons « un souvenir conservé de son ancienne origine ».

L'étude des sons simultanés nous conduit aux curieux travaux de MM. Preyer, Stumpf, Meyer et Faist. M. Stumpf essaie de rendre compte du phénomène encore obscur de la consonnance et de la dissonance, par ce qu'il appelle la « Verschmelzung » ou fusion des sons simultanés (3). Il a déterminé, à cet effet, le « degré de fusibilité » des différents sons, c'est-à-dire le coefficient suivant lequel les différents sons provoquent, par leur résonnance simultanée, une impression résultante unique. Plus le degré de fusibilité des sons composants est élevé,

(1) *Etudes esthétiques*, par G. Lechalas.

(2) M. Combarieu les rattache aux trois registres de la voix et à leurs situations respectives : bas (poitrine), moyen (palais), haut (tête).

(3) M. Dauriac est arrivé aux mêmes conclusions dans ses articles sur la « Psychologie du musicien ».

moins on perçoit distinctement les sons constitutifs de l'accord. Les expériences ont été effectuées par M. Faist au moyen de l'orgue, et ont porté sur 14 intervalles distincts allant de l'octave à la seconde majeure. Au point de vue de la fusion, la quarte se situe entre la quinte et la tierce, résultat qui correspond à l'évolution historique de la consonnance, puisque celle-ci, partie de l'octave et de la quinte, s'est acheminée progressivement vers la quarte, puis vers les tierces et les sixtes.

D'autre part, MM. Binet et Courtier se sont occupés des phénomènes physiologiques qui accompagnent l'audition des accords, et ils ont constaté que cette audition ne trouble pas la régularité de la respiration et n'en modifie pas l'amplitude. Pour enregistrer une accélération de la respiration, il faut faire intervenir un nouveau facteur, le temps, en provoquant une succession plus ou moins rapide des accords ; on remarque alors que l'accélération varie en raison directe de la vitesse avec laquelle s'opère cette succession. M. Guibaud a étendu à un grand nombre de sujets des expériences de cette nature, et aboutit aux mêmes conclusions.

§

Toute mélodie, ou succession de sons, nécessite, afin d'être perçue comme telle, une synthèse des sensations produites par chacun des sons qui la composent. C'est à l'intelligence musicale qu'échoit, selon M. Dauriac, cette fonction synthétique; c'est elle qui procure la perception de la forme, du continu sonore, dont elle apprécie la logique intérieure et les dispositifs « architecturaux ».

Mais, dira-t-on, que faut-il entendre par forme sonore ? Jusqu'à quel point sommes-nous en droit d'attribuer à une succession de sons une dénomination empruntée, semble-t-il, aux sensations et perceptions visuelles ? Essayons de la justifier, et, pour cela, considérons la forme comme la trace « perceptible d'un mouvement » ayant pour origine un « sensible commun ». Dès lors, nous parvenons à concevoir la possibilité de déposséder le sens visuel de son monopole morphologique. D'ailleurs, n'est-il pas deux manières d'envisager la forme, une manière statique qui ne comporte que la mise en action de la vue ou du tact, et une manière dynamique, s'attachant non plus seulement à la trajectoire parcourue par un

corps en mouvement, mais bien à ce corps lui-même? Sommes-nous sûrs que, dans le cas où nous percevons, non pas une forme réalisée, mais une forme *qui se fait*, notre sens visuel constitue notre unique procédé d'observation? M. Souriau remarque que, dans ce cas-là, nous ne parcourons pas la figure des yeux, car l'image se brouillerait sous notre regard, mais que la perception que nous en acquérons pourrait bien provenir de celle du mouvement virtuel de ceux de nos membres capables de tracer cette figure (1). Nous trouvons donc, ici le phénomène moteur indissolublement lié à la perception de forme, et une intéressante étude de M. de Hornbostel parue récemment (2) confirme les inductions de M. Souriau, en montrant l'importance qu'affirme le « mouvement mélodique » par rapport à l'impression résultante et à ses modalités dynamiques. C'est, en effet le « mouvement mélodique », autrement dit l'allure ascendante ou descendante de la mélodie, la multiplicité ou la rareté de ses oscillations, qui frappent le plus l'auditeur et se gravent le plus aisément dans sa mémoire. L'influence du rythme proprement dit apparaît comme beaucoup plus faible; la preuve, c'est que différentes mélodies de même rythme paraîtront toutes dissemblables, tandis que la parenté de deux mélodies de rythmes distincts, mais de même mouvement mélodique, s'imposera avec force.

En étudiant le rôle de la mémoire dans la perception musicale, M. Dauriac se rencontre sur ce point avec l'auteur allemand. Il constate effectivement les façons fort singulières dont s'exerce la mémoire musicale peu sûre en matière d'intonation et de rythme, mais plus sensible au degré, à la valeur des intervalles, à la direction du mouvement mélodique. Eh bien, cette impression persistante du mouvement mélodique correspond à une mimique intérieure et inconsciente; elle enregistre le geste extérieur correspondant à ce mouvement. La plupart des danseurs ne dansent que le rythme de polka ou de valse, quelle que soit la mélodie de la danse qu'ils exécutent. Si, au contraire, le danseur veut danser la mélodie, tentative que M[lle] Isadora Duncan a réalisée avec les sonates de Beethoven, au grand scandale de nombre de mélomanes à courte vue,

(1) On peut consulter à cet égard les intéressantes études de M. Souriau sur l'*Esthétique du mouvement*.

(2) Article de la *Zeitschrift der InternationalerMusik Gesellschaft* d'août 1904.

ses mouvements se plieront aux sinuosités de la mélodie. Considérez un chef d'orchestre ; ne danse-t-il pas la symphonie qu'il dirige, et sa mimique ne consiste-t-elle pas en la transposition des gestes de l'orchestre? Ne parvient-il pas à donner, par les mouvements de ses bras, par le jeu varié de ses attitudes, une traduction visuelle des formes sonores émises par sa phalange d'instrumentistes? M. Jean d'Udine a écrit là-dessus des pages très fines et très pénétrantes. On peut encore citer, dans le même ordre d'idées, les curieuses expériences de M. Albert de Rochas sur les rapports de la musique et du geste. M. de Rochas a photographié les attitudes diverses que prend un sujet hypnotisé, à l'audition d'une phrase musicale dont on modifie les divers éléments. Qu'il y ait corrélation de mouvements musculaires et d'impressions auditives, c'est encore ce qui ressort des phénomènes d'adaptation des muscles du larynx, phénomènes que l'on peut observer durant une audition. Chez tout auditeur non atteint de ce que M. Dauriac qualifie de « surdité musicale » le chant écouté se reflète en une sorte de chant intérieur, et M. Lechalas a justement remarqué que l'on fixait la hauteur d'un son incertain en recourant à ce chant intérieur; le même fait a été constaté par Stricker à l'endroit du discours d'un orateur dont on cherche à se remémorer les intonations diverses, et il demeure évident que de pareilles constatations peuvent valablement s'appliquer à la musique. La sensation et la perception sonores suscitent l'émotion musicale dont l'intensité et le profond retentissement dans l'organisme, tant de fois signalés, ont donné lieu à plusieurs théories parmi lesquelles nous citerons celle de M. Lechalas (1). Suivant cet auteur, le mode d'action de la musique dépendrait des relations étroites qui existent entre le nerf pneumo-gastrique et le nerf auditif, relations si étroites que l'un ne peut entrer en ébranlement sans que cet ébranlement se communique à l'autre. Etant données les importantes fonctions que le nerf pneumo-gastrique remplit vis-à-vis de l'organisme tout entier, on comprendrait ainsi pourquoi la musique nous émeut si profondément, et pourquoi l'émotion qu'elle occasionne se répercute jusque dans les moindres replis de nous-mêmes.

(1) *Revue philosophique*, tome XVII, 1894.

§

Le problème de l'expression musicale est lié à des faits de suggestion, et suppose l'éveil d'images de différentes sortes. Aussi M. Dauriac peut-il écrire avec raison qu'il n'y a pas de musique expressive au regard de ceux qui manquent d'imagination. En l'état actuel de nos connaissances, ce problème ne peut être entièrement résolu ; tout au plus sommes-nous capables d'en déblayer un peu les abords.

On a beaucoup hésité et beaucoup varié sur le degré d'exactitude qu'on a entendu conférer à l'expression musicale. Tandis qu'Hanslick déclare la musique inapte à exprimer un sentiment déterminé, Engel la considère comme la révélation directe et immédiate de l'homme intérieur, et Schubart, d'accord en cela avec Pœlitz et Greel, affecte à chaque sentiment une traduction sonore aussi fidèle qu'exacte. Plus modeste et plus vague, Reicha dit qu'elle « parle le langage du sentiment », et Ch. Levêque lui reconnaît le pouvoir d'exprimer ce qu'il y a de commun entre le sentiment et le mouvement, définition qui laisse transparaître une idée des plus fécondes.

Nous savons, par les expériences de Wundt, que chaque son isolé, simple ou complexe, provoque chez le sujet qui l'écoute des mouvements émotionnels, en d'autres termes, qu'il possède un « ton affectif ». Nous savons, en outre, que, depuis des siècles, on a attribué à certains mouvements mélodiques, à certains intervalles, des propriétés d'expression sentimentale, et l'histoire de la musique enseigne que c'est principalement l'utilisation des tierces et des sixtes qui a accentué l'apparition du sentiment dans la musique. A cet égard, les témoignages des théoriciens fournissent d'amples renseignements ; Zarlino nous apprend qu'il y a des tierces qui déclinent vers la tristesse, qui sont languides et qui peuvent assombrir une cantilène. A la quinte, on associe des sentiments virils et militaires, à la sixte une expression douloureuse dont Wagner s'est servi dans le Prélude de *Tristan*. Quant aux septièmes qui se rencontrent déjà dans les œuvres de Palestrina et de Pierre de la Rue, leur caractère est depuis longtemps fixé.

Ce caractère de fixité correspond sans doute à quelque chose d'objectif et ne saurait être qualifié d'arbitraire ; il a pour lui la sanction du temps. M. Goblot remarque qu'il est des accords

éclatants consistant en altération ascendante d'une des notes de l'accord parfait ; l'altération de la quinte donne un accord très brillant de quinte augmentée qu'Haydn a employé pour dépeindre le « Lever du Soleil » dans *la Création*. Gluck se sert fréquemment (*Alceste*, *Armide*, *Iphigénie en Tauride*) d'une succession caractéristique de septième diminuée et de sixte augmentée corrélative d'une impression de douleur, de déchirement. Il en est de même chez les musiciens modernes : Schumann avec ses basses chromatiques, Wagner avec son chromatisme fluent, M. Debussy, en heurtant les sonorités sans les rattacher à une tonalité, en faisant se succéder des quintes, des quartes, des neuvièmes, agrandissent le clavier expressif, et chaque maître possède des formules spéciales, des schèmes typiques, significatifs de sa manière.

Sur le terrain rythmique, l'observation conduit à des constatations analogues. Là encore, des schèmes rythmiques, des successions caractéristiques de valeurs, définissent les compositeurs et la façon dont chacun d'eux entend réaliser l'expression sentimentale. Mais, si on rapproche les parties communes de ces diverses manières d'être de la mélodie, si on en supprime la marque personnelle de chaque musicien, si on élimine tout ce qui provient des coefficients individuels, pour ne rechercher que les similitudes et les points de contact, n'arrive-t-on pas à dégager des équivalences expressives, des sortes de photographies sonores du tréfonds de chaque grande catégorie de sentiments ? Jusqu'à présent aucun travail méthodique n'a été effectué dans ce sens. Il paraît cependant probable que la multitude des formules, en dépit de la variété de chacune d'elles, s'enregistrerait sous des types susceptibles d'une certaine constance. Que de recherches à poursuivre sur le pouvoir expressif de la modulation, sur la valeur et la couleur dévolues aux diverses tonalités, sur les conséquences expressives du passage des quintes graves aux quintes aiguës et vice-versa !

Demandons-nous donc sur quoi se fonde la puissance d'expression de tant d'éléments musicaux ; sans doute il y a bien à faire la part de l'imitation, de la reproduction des cris, des plaintes, des sanglots, mais ce n'est là qu'un procédé étroit, d'une application très limitée. C'est par l'éveil d'images, images motrices, visuelles ou psychologiques, ces dernières génératrices « d'états d'âme sans âme », ainsi que, très sub-

tilement, l'exprime M. Dauriac, que s'exerce la suggestion de la musique, et encore convient-il de remarquer que la plupart de ces images peuvent, en dernière analyse, se ramener à des images motrices. Déjà nous nous apercevons à première vue de la fréquence de ces dernières, et les termes de « musique entraînante, enlevante, » etc., sont là pour nous le prouver, aussi bien que les mouvements corporels observés chez tant d'auditeurs, tels qu'oscillation de la tête et battement des pieds. Mais il y a plus, et le fondement dynamique de l'expression, pressenti par nombre de psychologues, a reçu récemment d'intéressantes justifications.

C'est ainsi qu'en définissant la musique en fonction du mouvement, M. Griveau se rapproche de Ch. Lévêque; « elle est, dit-il, la transcription sonore systématisée de tous les mouvements secrets provoqués en nous soit par la perception du monde extérieur, soit par celle de nos propres états physiologiques ou psychiques (1). »

D'un autre côté, M. Charles Henry, s'efforçant de découvrir le principe universel capable de régir le caractère esthétique des excitants de toute nature, formule une théorie dont les applications méritent peut-être quelques critiques, mais qui, comme le dit très judicieusement M. Lechalas, semble découler d'une idée géniale. Cette idée la voici : « Les différents excitants provoquent des réactions motrices lesquelles peuvent servir à la réduction de toutes les lois spéciales à l'unité (2). » De telle sorte que le mouvement tiendrait lieu de commune mesure à toutes nos sensations et que par là s'expliquerait la possibilité des « transpositions » et des concordances entre départements sensoriels différents. Nous y reviendrons plus loin.

Quoi qu'il en soit, sous l'excitation musicale, le travail de l'imagination prend deux formes : tantôt l'imagination s'exerce en vue d'un résultat à atteindre, en vue d'un but bien défini ; on la dit alors *confluente*, parce qu'elle coordonne et oriente les images; tantôt, au contraire, elle se limite à un jeu, à un heurt d'images successives, flottantes et imprécises, telles que celles qu'évoque un rêve opiacé, images évanouies aussitôt que surgies, véritables nébuleuses mentales qui se rapprochent et

(1) Griveau: *la Sphère de Beauté.*
(2) Lechalas, *loc. cit.*

s'éloignent en de confuses évolutions. Dans ce cas, M. Ribot l'appelle imagination *diffluente*. Aussi M. Goblot a-t-il pu soutenir avec raison que la distinction ne se pose pas entre la musique *émotive* et la musique *descriptive*, entre ce que des critiques peu psychologues dénomment la musique *profonde* et la musique d'*extériorité*, mais bien entre la musique *subjective* qui ne laisse rien chercher au delà des impressions de mouvement suscitées, et la musique *objective*, laquelle objective les images motrices pour les transformer en mouvements d'objets extérieurs (1).

D'après MM. Stern, Groos et Théodore Lipps, cette objectivation d'images serait la clef de la jouissance esthétique, et celle-ci consisterait en un jeu de « l'imitation intérieure » pouvant se résumer en la formule suivante : « Aucune forme n'est si rebelle à notre imagination que cette dernière ne trouve moyen de nous transporter en elle pour participer à sa vie » (Lotze). Tel se définit le phénomène que Lipps a appelé *Einfühlung*, véritable projection de nos sentiments dans le non-moi, que Groos qualifie « d'Imitation intérieure » (2).

Le problème de l'expression musicale se trouverait de la sorte singulièrement éclairci. « C'est grâce à quelque chose qui se passe, soit (comme image mnémonique) dans notre « âme », soit (comme sensation) dans notre « corps », que nous attribuons au non-moi des qualités et des états que nous ne connaissons que pour les avoir ressentis en nous-mêmes ». En vertu de cette remarque, nous décernons aux formes visibles, tactiles et sonores des qualités emmagasinées dans la portion obscure de notre conscience, qualités qui s'y accumulèrent, soit au cours de notre première enfance, soit grâce au lent travail de l'hérédité. Nous projetterions donc dans les choses le fruit de nos propres expériences et de celles de la race. De la sorte, il ne saurait y avoir de musique universelle, mais seulement des musiques nationales, auxquelles chaque groupement ethnique impose des interprétations différentes. C'est de l'ensemble de nos acquisitions ou de celles de nos parents que nous jouissons à nouveau par l'audition musicale, et un musicien ne saurait être compris conformément au

(1) Voir sur ce point l'ouvrage d'Hugo Riemann : *Wie hören wir Musik?*
(2) Groos : *Der æsthetische Genuss* (1902). — Paul Stern : *Einfühlung und Association.*

sens profond de son œuvre que par ses propres nationaux.

La suggestion musicale, nécessitant l'existence de faits de reconnaissance et d'enchaînements de pensées, subit avant tout l'action conservatrice de l'habitude et de la tradition dont la tyrannie souvent excessive interpose comme une barrière entre les groupements mentaux de maniement coutumier et toute association psychique nouvelle.

La travail associatif utilise par une série d'adaptations les correspondances dont nous parlions plus haut, correspondances encore mal connues, soit qu'elles concernent les relations respectives des divers départements sensoriels, soit qu'elles s'appliquent à nos différents sentiments et sensations. A ce dernier point de vue, la musique semble en voie d'apporter une précieuse contribution à la psychologie des sentiments. On connaît, en effet, le reproche qui lui fut adressé de se plier trop aisément à des paroles de significations opposées, et d'aucuns se basèrent sur cette apparente indifférence pour ne lui octroyer qu'un pouvoir expressif fort vague. Or, il arrive que cet échange expressif corrobore d'une manière assez inattendue les recherches effectuées sur les parties communes à certaines émotions. Ainsi que l'a signalé M. Combarieu, il est des régions de la vie morale qui présentent une grande indétermination : « le même cri peut exprimer la peur, la colère, la surprise, le désespoir, la haine. » D'une étude que le Dr Dumas a faite de la joie et de la tristesse, émotions typiques, et, en apparence, diamétralement opposées, résulte que toutes deux peuvent revêtir des aspects aussi complexes que déconcertants, car il y a des types de tristesse qui, par leurs caractères quantitatifs, ne diffèrent pas beaucoup de certains types de joie avec lesquels ils partagent d'identiques symptômes : « polypnée, accélération cardiaque, vaso-dilatation périphérique, etc. » ; ceci permet d'expliquer les analogies qui rapprochent l'amour du sentiment religieux, par exemple (Krafft-Ebing), puisque ces deux émotions reposent sur les mêmes éléments fondamentaux, le sentiment de la dépendance et l'espoir d'une félicité illimitée. On voit donc que la musique confirme ici les acquisitions de la psychologie ; si telle mélodie s'adapte à deux situations expressives différentes, c'est que ces deux situations possèdent un lien interne dont la musique vient précisément révéler l'existence. Par une intui-

tion pénétrante, l'art a, une fois de plus, devancé les découvertes de la science.

Nous pensons en avoir assez dit pour attirer l'attention sur les intéressants problèmes que soulèvent les relations de la musique et de la psychologie, problèmes dont la solution paraît malheureusement encore lointaine. Au moins, la question est-elle actuellement posée avec une netteté qui encourage tous les espoirs.

L. DE LA LAURENCIE.

DEUX PETITS POÈMES

—

RONDE

Dedans la clairière du bois
Des fillettes dansent la ronde,
La brune liée à la blonde
Et chantant de toutes leurs voix.

La brune, la blonde et la rousse,
Dans la ronde où luisent leurs yeux,
Se donnent des baisers joyeux
En foulant des sabots la mousse,

Se donnent, peureuses un peu,
De bouche rouge à bouche rose
Qui sentent la fraise et la rose,
Les baisers innocents du jeu.

Trébuchant en chutes soudaines,
Leurs mollets bruns et blancs à l'air,
Elles chantent après l'hiver
Marguerites et marjolaines.

Petites filles de l'avril,
Savez-vous, Lise et Laure et Guitte,
Que la plus belle fleur meurt vite
D'un simple baiser puéril ?

Danseuses en robes de laine,
Mourra-t-il un jour sur le pré,
Celui que vous aurez sacré
Compagnon de la marjolaine ?

Hélas ! sans me répondre mot,
Vous faites, la blonde et la brune,
Une révérence à la lune,
Dont pâlit mon ami Pierrot.

BERGERIE

Rose parmi les moutons gris,
L'enfant cueille la marguerite.
Un chien noir aux flancs amaigris
Autour de lui jappe et s'irrite.

Sur les toits lointains des hameaux
Sonnent les cloches du dimanche.
Le printemps verdit les ormeaux,
L'aubépine des bois est blanche.

Un peu de vent remue au loin
Les peupliers bordant la route.
Parmi le trèfle et le sainfoin
On entend le troupeau qui broute.

C'est presque la paix de la mort
Dans tout le ciel et sur la plaine.
Seul le chien noir fait rage et mord
Les brebis qui bêlent de peine.

Les sons des cloches se sont tus
Comme des voix désespérées,
Là-bas dans les clochers pointus
Vus entre les sauges pourprées.

Ah! dormir un peu comme on meurt
Parmi la lavande et la menthe!
Tout oublier sans pleur ni heurt,
Même la beauté de l'amante!

Plus de souffrances! Plus de cris!
Mais suivre d'une âme contrite
— O sa voix parmi les brebis! —
L'enfant rose à la marguerite!

STUART MERRILL.

LA MALADIE ET LA MORT
DE MAUPASSANT

—

Le baron Albert Lumbroso vient de publier un volume intitulé *Souvenirs sur Maupassant* (1), qui contient énormément de choses. M. Lumbroso a voulu réunir tout ce que l'on savait actuellement sur Maupassant et en particulier sur ses dernières années, et il a interviewé dans ce but toutes les personnes qui avaient connu l'écrivain. Ce procédé est infiniment précieux pour le travailleur, parce qu'il lui procure des documents dans leur état primitif, avant qu'une personnalité étrangère ne soit venue les transformer, les déformer.

Groupant les matériaux épars dans le livre de M. Lumbroso et m'aidant aussi de quelques renseignements recueillis parmi certaines personnes qui approchèrent Maupassant durant sa maladie, je voudrais dire ce que nous savons actuellement sur la folie de Maupassant. Ce sera un exposé de la question avec toutes les précisions qui l'ont peu à peu éclairée, et aussi cette part d'inconnu, ou plutôt d'incertain, que nous sommes obligés d'accepter, du moins pour l'instant.

Je ne prétends pas expliquer par ces faits l'œuvre de Maupassant, ni même une partie de cette œuvre. Je crois que dans le cas présent il faut, plus encore que partout ailleurs, procéder avec tact et en se gardant de toute manie scientifique. Je me borne à dire ce que l'on sait de la mort d'un homme qui finit ainsi que beaucoup d'autres ; et je raconterai cette fin comme un aliéniste rapporterait un cas quelconque. Mais un secret émoi et un frisson plus tragique me retiennent ici, et parce qu'il s'agit de l'intelligence, de la puissance créatrice de « cette bonne tête limpide et solide », je me froisse avec plus de ferveur aux implacables décrets de la fatalité : à certains moments il passe comme un éclair de douleur dans l'œil qui se

(1) Albert Lumbroso: *Souvenirs sur Maupassant;* sa dernière maladie, sa mort, avec des lettres inédites communiquées par Mme Laure de Maupassant et des notes recueillies par les amis et les médecins de l'écrivain. 1905, in-8°, Rome, Bocca, et Paris, Champion.

penche pour comprendre, et les faits les plus naturels prennent une nouvelle allure quand ils touchent de tels hommes. Comme le disait Zola, ce jour-là bien inspiré :

... Un tournant de vie si brusque, un abîme si inattendu, que les cœurs qui l'ont aimé, ses milliers de lecteurs, en ont gardé une sorte de fraternité douloureuse, une tendresse décuplée et toute saignante. Je ne veux pas dire que sa gloire avait besoin de cette fin tragique, d'un retentissement profond dans les intelligences, mais son souvenir, depuis qu'il a souffert cette passion affreuse de la douleur de la mort, a pris en nous je ne sais quelle majesté souverainement triste qui le hausse à la légende des martyrs de la pensée. En dehors de sa gloire d'écrivain, il restera comme un des hommes qui ont été les plus heureux et les plus malheureux de la terre, celui où nous sentons le mieux notre humanité espérer et se briser, le frère adoré, gâté, puis disparu, au milieu des larmes (1).

§

Mme Laure de Maupassant, mère de Guy, a toujours affirmé que la maladie de son fils n'était nullement héréditaire. Cette affirmation était une suite naturelle des préoccupations suivantes : si la maladie de Guy était héréditaire, c'était elle qui la lui avait transmise, — d'autre part, « cette légende, disait-elle, atteindrait ma chère Simone, la nièce de Guy, une ravissante enfant, la seule consolation qui me reste en ce monde (2) ». Deux motifs aussi forts peuvent amener aux erreurs les plus grossières (je ne dis pas à des mensonges, car les sophismes d'amour-propre sont la plupart du temps quelque chose d'inconscient). Nous examinerons donc les faits pour voir s'ils ne contredisent point les affirmations de Mme de Maupassant.

Mme de Maupassant était atteinte, vers 1877, d'une affection, qui la tracassait depuis fort longtemps, et qui avait des symptômes si divers et si changeants qu'ils déroutaient tous les médecins. Le docteur Lachronique et Maupassant crurent que c'était le ténia. Mais leur diagnostic n'est pas sûr et nous avons des raisons presque aussi fortes que les leurs pour dire que c'était une affection nerveuse. En effet, il n'y a rien qui prenne des « apparences si incompréhensibles » qu'une mala-

(1) Emile Zola: *Discours sur la tombe de Maupassant.* Cité par Lumbroso, pp. 101-102.
(2) Cité par Lumbroso, pp. 148-149.

die nerveuse. Et d'ailleurs, la lettre de Maupassant qui me sert ici est entièrement consacrée à combattre une hypothèse qui effrayait Mme de Maupassant et qui n'est autre que celle indiquée par nous (1) : une maladie organique, une maladie nerveuse sans doute.

De plus, le 29 mars 1892, M. Gustave de Maupassant, père de Guy, écrivait à M. Jacob :

Mme de Maupassant est arrivée à un tel paroxysme de fureur qu'à la moindre chose elle a des attaques terribles qu'il est impossible de cacher à l'enfant (2) et qui lui font un mal énorme. Depuis huit jours Mme de Maupassant était sans nouvelles de Guy — sa tête déménageait et elle était inabordable — elle traitait ma belle-fille (3) comme la dernière des femmes — elle traînait dans la boue la famille de celle-ci et, bref, samedi, dans une attaque, elle chassait Marie-Thérèse de sa chambre et lui ordonnait de retourner dans sa famille!... Ma fille sortit de la chambre pour aller faire ses malles. — Quand ce fut fait elle descendit pour lui dire adieu. Dans l'intervalle, Mme de Maupassant avait avalé deux flacons de laudanum. Elle était anéantie!!! On courut chercher le médecin qui la fit vomir, et l'excès du poison la sauva. Quand elle revint à elle sa fureur ne connut plus de bornes. Elle se leva, bouscula ma fille et se sauva dans la rue!! On se précipita après elle. Elle fut ramenée et couchée. Ma belle-fille fut occupée alors par l'enfant *qui avait à son tour une crise abominable*. Elle l'emmena dans sa chambre et la confia à des amies pendant qu'elle retournait auprès de sa belle-mère. Mme de Maupassant avait profité de ces quelques minutes pour s'étrangler avec ses cheveux!! Il a fallu les couper pour la sauver. Alors elle a eu des étouffements, des convulsions terribles... Cette lettre est naturellement confidentielle, car il faut avant tout songer à l'avenir de la malheureuse petite-fille. Ces événements sont abominables pour elle!... Permettez-moi de vous soumettre cette question : n'y a-t-il pas quelque chose à faire pour cet enfant? Il me paraît urgent de l'éloigner. Il faudrait donner une garde à Mme de Maupassant, ou la faire soigner dans une maison de santé comme elle le demande (4).

Il est bien certain que cette lettre n'a pas été écrite par un ami de Mme de Maupassant, et que M. de Maupassant n'assis-

(1) Cf. cette lettre que Lumbroso a publiée, pp. 111-116, et spécialement ce passage : « Le ténia, dont, cinq fois sur dix, on ne voit aucune trace, affecte les formes de toutes les maladies et spécialement des maladies *nerveuses*, de l'estomac *et du cœur*. Les symptômes sont si divers et si changeants qu'ils déroutent tous les médecins. »

(2) Simone de Maupassant, fille d'Hervé.

(3) La veuve d'Hervé.

(4) Publié par Lumbroso, pp. 472-474.

tait pas aux scènes qu'il décrit si complaisamment, mais il faut admettre la réalité de ces faits qui lui ont été sans doute rapportés par sa belle-fille. Et toutes ces extravagances ne sont pas pour nous faire croire à une parfaite santé intellectuelle chez Mme de Maupassant.

Reste maintenant la maladie d'Hervé, frère de Guy.

Dans la lettre de Maupassant dont je me suis déjà servi pour établir quelques probabilités d'une maladie nerveuse chez Mme de Maupassant, je relève cette phrase : « Hervé l'a eu et il pouvait le tenir de toi chez qui il existerait depuis fort longtemps (1). » Si, comme le pense Maupassant, Mme de Maupassant souffrait du ténia, cette phrase est sans intérêt pour la maladie de la mère comme pour celle du fils. De plus, si ces mots : « Hervé l'a eu » veulent dire : « Des faits matériels (expulsion d'un ténia...) nous ont montré qu'Hervé souffrait d'un ténia », cette phrase n'a aucun intérêt pour la maladie du fils et cela viendrait même quelque peu à l'encontre de la thèse soutenue par moi tout à l'heure. Mais si ces mots ont cet autre sens : « Hervé a été atteint d'une affection qui comportait les mêmes symptômes que ceux constatés aujourd'hui chez toi, » dans ce cas, Hervé était un nerveux comme sa mère. C'était un prédisposé.

Et la fin d'Hervé n'est pas en désaccord avec cette hypothèse : Mme de Maupassant a dit à M. Adolphe Brisson : « Hervé avait été frappé d'une insolation qui détermina chez lui des désordres cérébraux (2). » Ces désordres furent une paralysie générale. C'est, pour le moins, une coïncidence curieuse, puisque les deux frères eurent une fin semblable. De plus, comme la paralysie générale n'est pas la suite nécessaire de toutes les insolations, je remarque encore une fois cette fréquence des affections nerveuses dans la famille de Maupassant.

En résumé, dans l'imprécision où nous sommes lorsqu'il s'agit d'hérédité, nous pouvons dire avec un certain flottement de la pensée : Maupassant était prédisposé de par son hérédité aux affections nerveuses, et spécialement à la paralysie générale. Je sais bien que tous ces mots n'ont pas une bien grande valeur scientifique, puisque tous les fils de paralytiques généraux ne le sont pas, et même bien loin de là, et

(1) Lumbroso, pp. 114-115.
(2) Cité par Lumbroso, p. 149.

que bien des paralytiques généraux ont une hérédité très normale. Mais, comme on le dit en termes de laboratoire (et j'insiste encore sur l'imprécision que prennent ces termes pour une tête bien faite et pour un aliéniste qui préfère les faits aux systèmes), Maupassant avait une « hérédité chargée ».

§

On admet que les prédisposés aux affections nerveuses peuvent parfois les éviter par une bonne hygiène. Maupassant mena dès son arrivée à Paris une vie extraordinairement fatigante. C'était un homme d'une force physique exceptionnelle, et qui en abusa. Ses exploits de canotage sont trop connus pour que je revienne là-dessus. Ses succès féminins aussi, et sa fécondité littéraire est un phénomène qui stupéfie les plus travailleurs. Je préfère le prendre à deux époques de sa vie, assez dissemblables au premier abord, et montrer qu'en tout temps Maupassant abusa de sa constitution. Je sais, en effet, bien des gens qui pensent que Maupassant bureaucrate ne travaillait pas intellectuellement, et que Maupassant écrivain s'était détourné de toute activité physique. Ce sont deux hypothèses très logiques et qui s'accordent même avec la réalité ordinaire. Mais la vie de Maupassant est en dehors des règles communes et il faut nous borner aux faits.

Du temps qu'il était employé dans un ministère, Maupassant habitait la banlieue, se levait au petit jour pour ramer, partait pour Paris vers 10 heures du matin, rentrait le soir vers la Seine, canotait encore et se couchait très tard. Le plus excellent rameur d'Oxford trouverait cette hygiène excessive, car il se couche de bonne heure et ne passe pas la journée enfermé dans un bureau. Maupassant ne s'en effrayait guère puisque durant ce temps il travaillait intellectuellement, écrivant une comédie libre, des vers, des nouvelles et des romans que nous n'avons pas conservés, en un mot, apprenant son métier, de sorte qu'à son début (1) c'est un maître à la belle époque de sa maturité. Pour ce qui touche la vie sexuelle, la correspondance de Flaubert nous édifiera : « Toujours les femmes, petit cochon », lui dit-il le 25 octobre 1876 (2), et deux ans plus tard : « Vous vous plaignez des femmes qui sont monotones. Il y a un re-

(1) *Boule de Suif* paraît en 1880. Maupassant est né le 5 août 1850.
(2) *Correspondance*, IV, 246.

mède bien simple, c'est de ne pas vous en servir. Trop de p... trop de canotage ! trop d'exercice ! oui, monsieur ! » Le bon Flaubert, romantique en fait d'hygiène, est un peu la cause de ces excès. Ne lui dit-il pas dans cette même lettre :

Il *faut*, entendez-vous, jeune homme, il *faut* travailler plus que ça. Vous êtes né pour faire des vers, faites-en. « Tout le reste est vain », à commencer par votre plaisir et votre santé ; f... vous cela dans la boule. D'ailleurs votre santé se trouvera bien de suivre votre vocation (1).

Cette remarque est d'une philosophie, ou plutôt d'une hygiène, profonde sans doute, mais qui prête à rire étant donnés ses résultats : Flaubert généralisait et posait en maxime universelle ce qui était seulement acceptable avec son tempérament et ses habitudes.

Lorsque Maupassant fut un homme célèbre, il cessa la vie de bureau, mais ce fut pour se livrer à la plus extraordinaire production. Je sais bien qu'il écrivait vite et presque sans se corriger, mais c'était parce qu'il ruminait longuement ses contes avant de les écrire et l'un vaut l'autre comme résultat pathologique, la fatigue est la même. Cependant il travaillait cinq heures par jour : « Guy travaillait méthodiquement chaque matin de sept heures à midi, rapporte M[me] de Maupassant, il écrivait en moyenne six pages (2). » Chose plus grave, Maupassant usa, pendant les derniers temps de sa vie, d'excitants artificiels de la pensée (éther, haschisch, cocaïne, symphonies d'odeurs... (3). Il n'abandonna pas pour cela les exercices physiques, aimant son yacht *Bel-Ami* plus qu'une femme (ce dont il ne faut pas le blâmer). Il y ajouta cette vie mondaine si fatigante pour un homme qui l'ignora jusqu'à trente ans. Et il y connut des femmes autrement dangereuses que la petite Mouche et toutes les filles dont il se satisfaisait jusque-là. Je raconterai une anecdote qui montre jusqu'à quel point il s'y abandonna, leur jetant ce cœur d'où auraient pu jaillir encore les plus magnifiques floraisons. Aussi bien, il resta toujours le Maupassant de sa jeunesse, montant chez les filles quand Paul Bourget restait en bas (4).

(1) *Ibid.* Lettre du 18 juillet 1878, IV, 302.
(2) Cité par Lumbroso, p. 339.
(3) Lumbroso, pp. 56 et 94.
(4) Cf. cette anecdote superbe dans Lumbroso, pp. 566-568.

Après cela, il nous faut souscrire aux affirmations du docteur Glatz qui a soigné Maupassant à Champel en 1891 et qui dit : « Maupassant brûlait sa chandelle par les deux bouts... Par son train de vie, il était *un candidat à la paralysie générale* (1) ».

§

Puisque j'étudie les causes de la maladie de Maupassant, j'arrive maintenant à un point que je n'aurais pas eu à traiter sans un léger désordre de M. Lumbroso. Il a en effet une phrase et une note (pp. 103-104) qui semblent indiquer que la paralysie générale de Maupassant fut la conséquence d'une syphilis ancienne. Et il a, quatre cents pages plus loin, une note (p. 473) où il semble retirer cette affirmation. Les lecteurs de M. Lumbroso qui ne remarqueraient pas cette seconde note affirmeraient candidement cette syphilis.

Et ce serait aller trop loin. Cette syphilis est hypothétique, et (dans l'état actuel de la question) il n'y a aucun fait qui la prouve. Comme il y a beaucoup de syphilitiques parmi les paralytiques généraux et que beaucoup de syphilitiques deviennent paralytiques généraux, certains spécialistes, syphiligraphes ou aliénistes, ont posé ces deux affections comme ayant un rapport de cause à effet. Le docteur E. Morselli, qui accepte cette généralisation, a dit à M. Lumbroso que la cause de la folie de Maupassant était la syphilis (2) et M. Lumbroso a accepté cette parole de l'Evangile du docteur Morselli, un peu rapidement sans doute, puisqu'il l'abandonne ensuite. La syphilis de Maupassant est un racontar de médecin syphilomane qui peut devenir très facilement une légende. C'est une hypothèse très logique, et peut-être même vraie, mais il faut la repousser jusqu'à de nouveaux faits.

§

Reste maintenant l'évolution même de la maladie de Maupassant.

Mme de Maupassant a prétendu que la folie de Maupassant débuta brusquement :

Jusqu'aux dernières années de sa vie, c'était le plus joyeux garçon du monde, expansif, jovial, ardent à s'amuser. Son meilleur com-

(1) Rapporté par Lumbroso, p. 575, note.
(2) Lumbroso, pp. 473 et 575.

pagnon, son frère en canotage, M. Léon Fontaine, qui lui fut si dévoué, vous dira, comme moi, qu'aucun symptôme n'annonçait la catastrophe où sa raison a sombré. Il jouissait, au physique et au moral, d'un admirable équilibre (1).

Cette affirmation était pour elle comme un complément de cette thèse déjà discutée par nous, que la maladie de Maupassant n'était pas héréditaire. Il semblait à Mme de Maupassant que si la maladie de son fils avait débuté brusquement, à la suite de chagrins intimes, elle n'était pas héréditaire. De là cette affirmation, qui est un mensonge, ou un sophisme d'amour-propre, car il arrive très souvent que l'entourage d'un malade le croit en bonne santé jusqu'au jour où il s'affaisse.

En réalité, la maladie de Maupassant suivit une évolution lente, que nous allons essayer de dire.

En 1880 Maupassant était déjà atteint. Flaubert lui écrit, vers mars :

Il m'est revenu tant de bêtises et d'improbabilités sur le compte de ta maladie que je serais bien aise, pour moi, pour ma seule satisfaction de te faire examiner par mon médecin Fortier, simple officier de santé que je considère comme très fort (2).

Il s'agissait d'une affection de l'œil, et nous trouvons dans la lettre du 16 avril 1880 : « Ton œil te fait-il souffrir? J'aurai dans huit jours la visite de Pouchet qui me donnera des détails sur ta maladie à laquelle je ne comprends pas grand'chose (3). » Or les troubles pupillaires sont d'une grande importance dans le diagnostic de la paralysie générale (4).

Cette hypothèse est confirmée pour une date postérieure. Voici, en effet, une lettre du Dr E. Landolt à M. Lumbroso :

Quant à mes relations avec de Maupassant, je vous dirai que je connaissais depuis longtemps l'auteur par ses œuvres, lorsqu'il s'adressa à moi pour quelques troubles visuels. Ce mal, en apparence insignifiant (dilatation d'une pupille), me fit prévoir cependant, à cause des troubles fonctionnels qui l'accompagnaient, la fin lamentable qui attendait fatalement (dix ans plus tard) le jeune et autrefois si vigoureux et vaillant écrivain (5).

(1) Cité par Lumbroso, p. 148.
(2) Gustave Flaubert : *Correspondance*, IV, 379.
(3) Id., *ibid.*, IV, 385.
(4) Cf. Mignot, *Contribution à l'étude des troubles pupillaires dans quelques maladies mentales.* Thèse de Paris, 1900.
(5) Publié par Lumbroso, p. 581.

Donc Maupassant montrait vers 1882 ou 1883 certains symptômes de paralysie générale.

Ces symptômes étaient peu de chose, et on comprend très bien la quiétude de la famille de Maupassant lorsqu'on lit cette phrase de M. Amic:

C'est au mois de mai 1885 que je fis avec Guy de Maupassant le voyage de Sicile. C'est à cette époque que parut *Bel-Ami*. Maupassant me paraissait jouir alors d'une grande santé, d'un parfait équilibre physique et moral. Rien ne pouvait présager sa triste fin (1).

En tout cas nous avons une sûreté absolue dès 1890:

C'est l'époque où ces douleurs qu'il prend pour de l'influenza commencent à se définitivement aggraver vers la mort. Déjà l'illusion n'est plus permise qu'à lui seul. Un spécialiste qui l'a rencontré à Cannes en chemin de fer, et un de ses amis, a déclaré au mois de janvier que le mal dont souffre l'écrivain est un mal de marche très déterminée, et que, dans deux ans, cette intelligence de génie ne deviendra plus qu'un numéro sans conscience dans une maison de santé (2).

Un passage des souvenirs de M. Roujon sur Maupassant se rapporte à peu près à cette époque:

Des malaises lui vinrent, d'invincibles insomnies, d'incessantes douleurs à la tête. La mélancolie l'envahit. Ayant de la maladie une peur maladive, il nous fit sur sa santé des confidences sinistres. Il lut des livres de médecine, s'infligea des régimes cruels et se bourra de drogues, il ne parlait plus guère que de remèdes et de panacées. Sa figure s'allongea. Ses yeux, jadis humides et rieurs, devinrent vitreux. Il vieillit en quelques mois de dix années (3). Une de nos dernières rencontres fut dans un dîner intime, à bord de son yacht, au vieux port de Nice. Il ne mangea rien et causa microbes. Il me reconduisit quelques instants, par une soirée d'étoiles, sur la

(1) Publié par Lumbroso, p. 401 note.

(2) Henry Céard: *la Toque et Prunier* (*l'Evènement*, 22 août 1896) (reproduit par Lumbroso, p. 249.)

(3) On peut rapprocher ceci du passage suivant du *Journal des Goncourt* à la date du 15 juin 1889 : au dîner de la Banlieue, Octave Mirbeau « parle curieusement de la peur de la mort qui hante Maupassant, et qui est la cause de cette vie de locomotion perpétuelle sur terre et sur mer pour échapper à cette idée fixe. Et Mirbeau raconte que, dans une des descentes de Maupassant à terre, à la Spezzia, si je me rappelle bien, il apprend qu'il y a un cas de scarlatine, abandonne le déjeuner commandé à l'hôtel, et remonte dans son bateau. Il raconte encore qu'un homme de lettres, blessé par un mot écrit par Maupassant et devant dîner avec lui, avait, pendant les jours précédant ce dîner, mis le nez dans de forts bouquins de médecine, et au dîner lui avait servi tous les cas de mort amenés par les maladies des yeux: ce qui avait fait tomber littéralement le nez de Maupassant dans son assiette ». *Journal des Goncourt*, tome VIII, cité par Lumbroso, p. 181.

route de Beaulieu. « Je n'en ai pas pour longtemps », me confia-t-il. « Je voudrais bien ne pas souffrir (1). »

En mai 90, Maupassant se plaint à son propriétaire du travail nocturne d'un boulanger et lui dit que, par ordonnance du médecin, il doit aller se soigner et se remettre « dans le Midi des accidents nerveux très graves causés par quinze nuits d'insomnie (2) ».

Enfin Maupassant a tellement vieilli pendant ces quelques mois que, lors de l'inauguration du monument de Flaubert à Rouen, le 23 novembre 1890, tous remarquent son affaissement. Edmond de Goncourt écrit :

Je suis frappé ce matin de la mauvaise mine de Maupassant, du décharnement de sa figure, de son teint briqueté, du caractère *marqué*, ainsi qu'on dit au théâtre, qu'a pris sa personne, et même de la fixité maladive de son regard. Il ne me semble pas destiné à faire de vieux os (3).

M. Pol Neveux, qui assistait à la cérémonie, le dépeint ainsi :

Maupassant était là, un Maupassant maigri, grelottant, à la face diminuée, que j'hésitais à reconnaître (4).

Dans l'été de 1891, pendant qu'il était à Divonne et à Champel, Maupassant avait éprouvé quelques symptômes pouvant faire craindre une affection mentale ; mais nous n'avons pas de renseignements très précis sur ces symptômes. Ainsi, écrivant à sa mère, le 27 juin 1891, il a des hésitations, des redoublements de mots, des omissions, des erreurs d'écriture : *revierai* pour *reviendrai ; touches* pour *douches ; lide* pour *lire ; Darchoin* pour *Dorchain* (5). M. Dorchain, qui l'a vu à Champel pendant cet été de 1891, écrit :

Il arrivait alors de Divonne, une autre station (française) près du lac Léman, d'où il avait été chassé, disait-il, par une inondation qui avait envahi sa chambre, et par l'entêtement du médecin qui avait refusé de lui administrer la douche la plus dure, la plus froide, celle qu'on n'administre qu'aux forts, « la douche de Charcot » ! Et il menaçait déjà le médecin de s'en aller s'il ne consentait pas à lui

(1) Cité par Lumbroso, p. 321.
(2) Publié par Lumbroso, p. 441.
(3) *Journal des Goncourt*, t. VIII. Cité par Lumbroso p. 182.
(4) Pol Neveux : *Discours à l'inauguration du buste de Maupassant*. Cité par Lumbroso, p. 218.
(5) Lettre publiée par Lumbroso, pp. 44-47.

donner ladite terrible douche. Son excitation était extrême, et il se refusait à tout traitement sédatif, ne recherchant que des excitations nouvelles. Dès les premières paroles j'avais deviné quel était ce mal — mental! — dont avait parlé le docteur Cazalis... Il était fou déjà : folie de l'exagération en toutes choses et délire des grandeurs. Par exemple : « Voyez », nous disait-il, à ma femme et à moi, « voyez ce parapluie? Il ne se trouve qu'à un seul endroit et par moi découvert, et j'en ai déjà fait acheter plus de trois cents pareils dans l'entourage de la princesse Mathilde. » Ou encore : « Avec cette canne, je me suis défendu un jour contre trois souteneurs par devant et trois chiens enragés par derrière. » Et tout ce qu'il disait ressemblait à cela. Le lendemain de son arrivée, il me glissait à l'oreille la confidence d'un exploit... amoureux avec une belle Genevoise en donnant des détails sur ses forces revenues... Tout cela est triste (1).

Il avait, en racontant tout cela, « une volubilité de langage et une fixité de regards également effrayantes (2) ».

Edmond de Goncourt rapporte aussi les faits suivants :

Maupassant serait atteint de la folie des grandeurs, il croirait qu'il a été nommé Comte, et exigerait qu'on l'appelât *Monsieur le Comte*. Popelin, prévenu qu'il y avait un commencement de bégayement chez Maupassant, ne remarquait pas cet été ce bégayement chez le romancier (3), à Saint-Gratien (4), mais était frappé du grossissement invraisemblable de ses récits. En effet, Maupassant parlait d'une visite faite par lui à l'amiral Duperré, sur l'escadre de la Méditerranée, et d'un nombre de coups de canon à mélinite, tirés en son nom et pour son plaisir, coups de canon allant à des centaines de mille francs, si bien que Popelin ne pouvait s'empêcher de lui faire remarquer l'énormité de la somme. L'extraordinaire de ce récit, c'est que Duperré, à quelque temps de là, disait à Popelin qu'il n'avait pas vu Maupassant (5).

Il est certain qu'à cette époque tous les docteurs qui l'approchaient prévoyaient la fin prochaine (6). Il était à la période d'excitation.

Le séjour à Divonne et à Champel le remit un peu, et le

(1) Publié par Lumbroso, p. 55.

(2) Dorchain, dans *les Annales*, n° 884; cité par Lumbroso, p. 63.

(3) Ce bégayement a pu n'être que passager, mais s'il a réellement existé, il faut noter que les tremblements fibrillaires de la langue et des muscles péribuccaux sont un des symptômes essentiels de la paralysie générale.

(4) Le château où demeurait la princesse Mathilde.

(5) *Journal des Goncourt*, tome VIII; cité par Lumbroso, p. 183.

(6) Ainsi le Dr Cazalis (Jean Lahor) et le Dr Frémy. Cf. Lumbroso, pp. 63 et 68.

30 septembre il écrivait (à sa mère, il est vrai) : « Je me porte admirablement (1) ». Il préparait à ce moment une étude sur Tourgueneff.

Mais l'amélioration ne fut pas de longue durée. Il écrit le 5 novembre 1891 une lettre, juste pour le fond, mais d'une forme un peu extraordinaire, ou plutôt assez violente (2).

Enfin, l'excitation augmenta brusquement dès les premiers jours de décembre 1891 :

Maupassant commença à sortir de son calme (3). Il avait la fièvre ; il marchait et parlait nerveusement; cela ne lui était pas habituel. A partir de ce moment son domestique, le fidèle François, commença à s'inquiéter. Un soir le brave garçon fut réveillé par des détonations; il courut aussitôt à la chambre de son maître et le trouva tranquillement installé à sa fenêtre, en train de tirer des coups de revolver dans le noir de la nuit. Il tirait ainsi, sans viser, au hasard, croyant avoir entendu escalader le mur du jardin. Le lendemain, François, ayant peur que pareil incident ne se renouvelât et qu'un malheur ne se produisît, crut prudent d'enlever les balles du pistolet, puis il remit l'arme dans le tiroir où son maître avait coutume de la ranger (4).

Voilà tous les renseignements que l'on a pu réunir sur l'évolution de la maladie de Maupassant : ils ne sont pas aussi complets que l'observation d'un spécialiste sur un malade qu'il peut analyser tous les jours, mais ils sont suffisants pour détruire les prétentions de Mme de Maupassant et pour établir que la maladie de Maupassant évolua comme la plupart des paralysies générales.

§

La catastrophe, si prévisible, fut précipitée, semble-t-il, par une peine amoureuse. Mme de Maupassant raconte :

Après la première [de *Musotte*], il vint à Cannes et, pour se préparer à écrire *l'Angelus* (5), se mit à une étude sur Tourgueneff : « Maman, tu vas relire au galop les principaux romans de Tour-

(1) Publié par Lumbroso, p. 39.
(2) Cf. Lumbroso, pp. 452-453.
(3) C'est-à-dire, comme nous le prouvent les phrases suivantes : le désordre fut tel que les voisins s'en aperçurent.
(4) D'après Mme H. Lecomte du Nouy ; dans Henri Amic et l'auteur d'*Amitié amoureuse* (Mme Lecomte du Nouy), *En regardant passer la vie;* cité par Lumbroso, pp. 67-68.
(5) Le roman interrompu par la maladie de Maupassant, et dont on n'a jamais pu retrouver l'esquisse.

gueneff; et de chacun, à mesure, envoie-moi, en vingt-cinq ou trente lignes, le résumé. Pour te récompenser je te promets de venir réveillonner et passer la journée de Noël, villa des Ravenelles. » Tout à coup, la veille de Noël, une dépêche. Changement de programme : « Obligé de réveillonner aux îles Sainte-Marguerite avec Mmes ....., mais je viendrai finir l'année et passer le jour de l'an avec toi. » Que s'est-il passé?... Je me le demande encore. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après ce réveillon maudit, dès le lendemain, par le premier train, ces femmes du meilleur monde... deux sœurs, l'une mariée et l'autre veuve, repartirent pour Paris sans dire pourquoi. Bien qu'en visite avec moi elles n'ont plus jamais donné signe de vie... pas même une carte après la catastrophe... La mort même ne sembla pas les avoir désarmées (1).

Cette femme était l'héroïne de *Notre Cœur*, d'origine juive, et qui avec un certain sens pratique et un parfait oubli des convenances, oublia de s'enquérir désormais du fou : les souvenirs n'existent pas pour les gens de sens rassis. « Tandis qu'agonisait l'âme géniale, la femme s'enfuyait en une épouvante d'enfant qui, ayant étouffé de baisers son oiseau favori, se cache pour ne pas le voir expirer (2) ». Le 1er janvier 1892 arriva, et il est fâcheux que les détails nous manquent sur les cinq jours qui s'écoulèrent entre la Noël et le Jour de l'An. Maupassant se sentit ce matin-là assez malade pour ne pas vouloir sortir. Son domestique pensa bien faire en l'encourageant à aller souhaiter la bonne année à Mme de Maupassant mère qui habitait à Nice (3). Voici le récit de cette visite par Mme de Maupassant :

Le jour de l'an, en arrivant, Guy, les yeux pleins de larmes, m'embrassa avec une effusion extraordinaire. Toute l'après-midi, nous causâmes de mille choses; je ne remarquai en lui rien d'anormal, qu'une certaine exaltation. Ce ne fut que plus tard, à table, au milieu de notre dîner, en tête-à-tête, que je m'aperçus qu'il divaguait. Malgré mes supplications, mes larmes, au lieu de se coucher, il voulut tout de suite repartir pour Cannes... Enfermée, clouée ici par la maladie : « Ne pars pas, mon fils! lui criai-je, ne pars pas... ! » Je m'attachai à lui, je le suppliai, je traînai à ses genoux ma vieillesse impotente. Il suivit sa vision obstinée. Et je vis s'enfoncer dans la

(1) Rapporté par Lumbroso, pp. 118-119.
(2) Lumbroso, p. 330. La phrase qui suit et qui insinue une retraite du monde de la part de l'amante israélite est une erreur.
(3) Lumbroso, p. 68.

nuit... exalté, fou, divaguant, allant je ne sais où, mon pauvre enfant (1).

Maupassant, ayant appelé son valet de chambre, François, l'envoya chercher une voiture et partit pour aller prendre le train de Cannes (2). Mme Lecomte du Nouy a raconté la suite à M. Amic :

Dès ce moment, François, qui l'avait accompagné, eut la sensation très nette que le mal empirait. A peine arrivé chez lui, Maupassant se sentant faible voulut immédiatement se coucher ; son domestique, malgré le désir qu'il avait de le veiller, ne put rester auprès de lui. Guy le renvoya. Qu'advint-il pendant la nuit? Hélas! il n'est pas difficile de le deviner. Quelques mois auparavant, Maupassant avait dit au Dr Frémy : « Ne croyez-vous pas que je m'achemine vers la folie? » Le docteur m'avoua plus tard que, dès cette époque, il avait constaté le progrès de la paralysie générale; pourtant il protesta : « Si cela était, mon cher », reprit Maupassant, « il faudrait me le dire. Entre la folie et la mort, il n'y a pas à hésiter ; d'avance, mon choix est fait. » Je suis donc convaincu que, durant la nuit du 1er au 2 janvier, Guy eut une heure d'absolue lucidité ; il comprit que sa raison lui échappait ; dès lors il voulut se tuer. Sa première idée fut de se servir de son revolver. Le tiroir qui le contenait, resté ouvert, en témoigna. Il fit feu, mais les balles étaient retirées et les bourres lui noircirent la tempe sans résultat. Le pistolet fut retrouvé sur son bureau. Il avisa sur sa table un coupe-papier, le prit, et tenta vainement de se trancher l'artère carotide. Le stylet glissa du cou sur le visage, y fit une entaille profonde et le sang coula ; alors Maupassant poussa de terribles hurlements de douleur. En entendant ses cris, François accourut. Il comprit très vite qu'étant seul il serait impuissant à défendre son maître contre lui-même, il appela à son aide les deux marins du *Bel Ami*, le yacht de Guy. Vous avez connu Bernard et Raymond ; ils adoraient Maupassant. C'est à grand'peine qu'ils parvinrent à s'emparer de lui et à le maintenir sur son lit jusqu'à l'arrivée du docteur. Ils n'y seraient parvenus que très difficilement sans la force herculéenne de Raymond (3).

§

C'était le naufrage. On décida l'internement dans la maison de santé du Dr Blanche, à Passy. Mais ici se place une anecdote d'une poésie navrante :

(1) *En regardant passer la vie.* Cité par Lumbroso, pp. 68-69.
(2) Lumbroso, p. 119. Cette scène se passait à Nice, chez Mme de Maupassant, à la villa des Ravenelles, 140, rue de France.
(3) Lumbroso, pp. 149 et 150, note.

Ses amis savaient que Maupassant adorait son yacht. Il lui avait donné le nom d'un de ses plus célèbres romans : *Bel-Ami*. Ils pensèrent que la vue de son cher yacht réveillerait peut-être sa mémoire éteinte, qu'elle donnerait un coup de fouet à sa pauvre intelligence naguère si limpide, disparue maintenant! Ligotté, les bras maintenus par la camisole de force, le malheureux fut conduit sur le rivage. *Bel-Ami* se balançait doucement sur la mer... Le ciel bleu, l'air limpide, la ligne élégante de son yacht chéri, tout cela parut le calmer. Son regard devint doux... Il contempla longuement son navire d'un œil mélancolique et tendre... Il remua les lèvres, mais aucun son ne sortit de sa bouche. On l'emmena. Il se retourna plusieurs fois pour revoir *Bel-Ami* (1).

La tristesse d'une telle fin touche les hommes les plus habitués à ces écroulements.

Transporté à Paris, il y arriva, le matin du 7 janvier, dans un état de prostration complet; reçu à la gare par le Dr Cazalis et par l'éditeur Ollendorff, il fut immédiatement conduit à la maison du Dr Blanche. Les docteurs Blanche, Meuriot et Groult l'examinèrent : la plaie du cou était en voie de guérison, l'état mental était sans remède. Le Dr Blanche ayant pansé la plaie du cou, le malade s'endormit pendant l'opération (2).

En entrant à l'asile, le malade portait toute sa barbe et ne l'a jamais quittée jusqu'à sa mort (3).

L'observation complète du délire en lequel il était entré n'est pas entre les mains du public : mais d'après ce que l'on sait des observations prises sur lui, et par les rapports qui nous en ont été faits, la maladie suivit l'évolution normale d'une paralysie générale : allant des simples troubles psychiques à la démence, à l'animalisation, avec, parmi les nombreux accompagnements possibles, une bonne part des troubles caractéristiques : excitation, idées de grandeur, hallucinations, aphasie. On peut sans avoir recours à ce cahier dire à peu près toute cette évolution, ou du moins ses principaux traits :

Pendant tout le cours de sa maladie on lui donnait des douches et des bains. Il ne souffrait pas du tout (4).

Le 3 février 1892, de Goncourt apprend chez la princesse

(1) Lumbroso, p. 78.
(2) *Le Petit Niçois*, du 8 janvier 1892. Cité par Lumbroso, p. 631.
(3) Lumbroso, p. 98.
(4) Lumbroso, p. 97.

Mathilde (sans doute par le Dr Blanche) que Maupassant a des idées délirantes :

Toujours la croyance d'être salé. Abattement ou irritation. Se croit en butte à des persécutions des médecins, qui l'attendent dans le corridor, pour lui seringuer de la morphine, dont les gouttelettes lui font des trous dans le cerveau. Obstination chez lui de l'idée qu'on le vole, que son domestique lui a soustrait six mille francs : six mille francs qui, au bout de quelques jours, se changent en soixante mille francs (1).

Il croyait aussi être plein de pierreries et refusait d'aller à la selle de peur de les rendre (2). Il disait encore à son gardien Bispalié, après avoir planté une branche dans la terre, au parc : « Plantons cela ici ; nous y retrouverons l'an prochain des petits Maupassant (3). »

Le 17 août, de Goncourt nous rapporte encore l'excitation du malade :

Dans le chemin de fer pour Saint-Gratien, au moment où les journaux annonçent un mieux dans l'état de Maupassant, Yriarte me fait part d'une causerie qu'il vient d'avoir, ces temps-ci, avec le Dr Blanche. Maupassant colloquerait toute la journée, avec des personnages imaginaires et uniquement des banquiers, des courtiers de bourse, des hommes d'argent. Le Dr Blanche ajoutait : « Il ne me reconnaît plus, il m'appelle docteur, mais pour lui, je suis le docteur n'importe qui, je ne suis plus le Dr Blanche. » Et il faisait un triste portrait de sa tête, disant qu'à l'heure présente il a la physionomie d'un vrai fou, avec le regard hagard et la bouche sans ressort (4).

Un malade de chez le Dr Blanche, dont M. Lumbroso rapporte les souvenirs, lui a dit :

Maupassant se promenait toujours dans la cour du premier préau et criait continuellement après un ennemi invisible avec lequel il voulait se battre. Il criait *un, deux, trois*, comme dans un duel, et la nuit il parlait de millions et de pédérastie (5).

Le 13 janvier 1893, M. Pol Arnault, qui vient visiter Maupassant, le trouve avec la camisole de force, et son aphasie est

(1) *Journal des Goncourt*, tome IX. Cité par Lumbroso, p. 184.
(2) Ce fait a été raconté au professeur Dumas par une des personnes qui soignaient Maupassant.
(3) Lumbroso, p. 96.
(4) *Journal des Goncourt*, tome IX. Cité par Lumbroso, p. 184.
(5) Lumbroso, p. 96.

telle qu'il ne reconnaît pas cet ami de longue date (1). Mme de Maupassant qui, par jalousie maternelle, avait toujours détesté les femmes que son fils aima, les écarta impérieusement du malade : Mme Lecomte de Nouy vint plusieurs fois, suppliante, chez le docteur Blanche, elle n'obtint point un relâchement de la consigne maternelle ; Maupassant ne se la rappelait d'ailleurs plus, et aux raisins envoyés par elle, il ne savait que dire, avec un rire bestial : « Ils sont en cuivre », en refusant d'y toucher (2). Maupassant avait en horreur tous ses amis, et ne demandait jamais à les recevoir (3). Il aimait assez les docteurs qui le soignaient (MM. Blanche, Meuriot et Grout), surtout M. Franklin Grout, normand comme lui (4).

Le 30 janvier, le Dr Blanche, en visite chez la princesse Mathilde, vient causer avec de Goncourt, et il lui laisse entendre que Maupassant est en train de s'animaliser (5).

Lorsque la mort fut proche il avait cependant conservé quelques vagues lueurs : M. Albert Cahen, d'Anvers, a écrit à M. Lumbroso :

Il me reconnaissait et ne me laissait jamais partir, même lors de ma dernière visite qui précéda sa fin de quelques jours seulement, sans me dire : « Mes hommages chez vous, cher ami (6). »

Dans les derniers jours, Maupassant lança une bille de billard à la tête d'un autre malade (7).

La mort vint le 6 juillet 1893, à trois heures et demie de l'après-midi (8). Elle le trouva calme : « Il s'est éteint comme une lampe qui manque d'huile (9). »

§

Ce dénouement d'une vie magnifique lui confère un aspect majestueux et une apparence tragique. C'est la vieille Némé-

(1) D'après une lettre de M. Pol Arnault, publiée par Lumbroso, p. 580.
(2) D'après Lumbroso, p. 121.
(3) Lumbroso, pp. 94-95. Ceux qui venaient voir le plus souvent Maupassant étaient Cahen d'Anvers, Ollendorf et Henry Fouquier (Cahen surtout).
(4) Lumbroso, p. 97.
(5) *Journal des Goncourt*, IX. Cité par Lumbroso, pp. 184-185.
(6) Lettre publiée par Lumbroso, p. 584.
(7) D'après son domestique Joseph Girard, qui a souvent joué au billard avec lui, Maupassant était très bon joueur : il fermait de temps à autre les yeux pour chercher des rimes et composer des vers. (Lumbroso, pp. 97-98.)
(8) D'après ce même domestique, et contrairement à l'acte de décès, qui porte neuf heures du matin. Lumbroso, p. 96.
(9) D'après ce même domestique. Lumbroso, *Ibid.*

sis lançant aux précipices les héros d'Eschyle qui reparaît ici.

Mais il n'est rien dans la vie qui ne soit tragique; et la folie n'est qu'une des innombrables apparences, défilant devant nous sans que nous comprenions le mécanisme qui les projette sur la scène du monde. Nous pouvons l'étudier comme nous étudions les mouvements des astres, nous pouvons poser des lois,et si nous savons éloigner de nous tout mysticisme scientifique, rien ne nous paraîtra plus vide que la vaine science avec ses suites et ses enchaînements, dont nous ignorons le commencement et la fin. *Des mots! des mots!* disait le prince Hamlet. *Des faits! des faits!* crierons-nous après lui.

Mais ceci n'est qu'un point de vue et toutes les appréciations sont possibles.

Puisque tout homme cherche à construire sa vie comme un beau château de logique, il faut, devant les apparences contradictoires, choisir entre deux hypothèses étrangères l'une à l'autre : toute chose est infini, éternité, mystère et profondeur, — et toute chose n'est qu'apparence, phénomène, clarté et fait tangible, d'où les deux attitudes : positivisme et tragédie, — optimisme et pessimisme, — je sais et je ne sais pas. Et ceci est, comme toutes choses, affaire de tempérament. Il en est qui vivent au hasard des jours et des heures, sans savoir et sans voir autre chose que le sourd gonflement des veines dans leur poitrine obscure, et qui entendent défiler à ce rythme les coups lents du destin. Perpétuellement angoissés, ils lancent des regards mornes sur un monde inconnu et cherchent au milieu des soleils le défilé des ombres qu'ils devinent. Et les autres s'en vont, conquérants ivres aux gestes fous, clamant leur joie et roulant leurs délires dans le monde qu'ils broient pour mieux le pénétrer. Ils n'ont jamais rien su que leur joie dévorante et se servent de toutes choses comme de solides supports pour édifier leur gloire et desservir leur force.

Et ces deux âmes sont si vraies que j'entends le gémissement de l'une et le rire de l'autre. Je ne sais pas choisir :

— Avoir été le plus beau spécimen de la race, le « personnage régnant » d'une époque, et comme son idéal vivant; et sombrer dans le noir avant cette mort qui nous semble moins atroce depuis que nous en connaissons une autre, plus âpre et plus terrible. Etre et ne pas être, vivre comme l'ombre souillée d'une fleur qui se fane et pourrit, et disparaître

peu à peu dans l'Eternelle Nuit avec les gestes et les cris d'horreur du malheureux qui s'enfonce à l'abîme.

— Pourquoi pleurer, il a vécu plus heureux que bien d'autres, et il est mort comme nous mourrons tous. Il a souffert peut-être pendant quelques mois..., je sais..., on le dit..., c'est une agonie un peu longue, mais il en est qui n'ont jamais connu la joie. Pour le reste du temps où il vécut comme un automate, je l'ignore et ne veux point m'en préoccuper. Si j'étais transformé en quelque taureau, nul ne me plaindrait comme homme, on m'abattrait comme taureau. Certains fous sont des hommes retournés à l'état animal. Je ne les connais guère plus que le chien de Malebranche.

Voilà les deux jugements que le monde nous donne. Mais le monde, c'est les barbares : il est une race choisie qui cherche la beauté, ignorant tout sauf elle, et ils m'ont dit :

— Il a su demander à la femme sa chair, au monde son éclat, à la terre ses joies animales, à la littérature ses passions, à la mort ses beaux reflets livides,... ne le plains pas, mais aime-le, regarde-le passer de la terre à la tombe, c'est un homme qui rit, qui chante, et puis qui pleure... regarde-le... car un instant encore et il n'est plus.

LOUIS THOMAS.

UNE SIGNIFICATION NOUVELLE
DE
L'IDÉE D'ÉVOLUTION

—

I. Interprétations philosophiques déduites des théories évolutionnistes de Lamarck et de Darwin. Une signification scientifique nouvelle attribuée au fait de l'évolution, introduit en philosophie une optique nouvelle : la vie comme phénomène fixe. La théorie de M. René Quinton et les lois de constance. — II. Loi de constance marine — III. Loi de constance thermique. — IV. Loi de constance osmotique. — V. Comment le point de vue scientifique nouveau détruit la sensibilité métaphysique ancienne.

I

La philosophie dut être, dès son origine, une tentative en vue d'une justification méthodique d'hypothèses fondées sur un vœu de bonheur. Il s'agissait de prêter à ces hypothèses une apparence raisonnable, le désir imposant le thème à développer dont il ne fallait s'écarter. Mais afin d'attribuer à ces constructions du désir une base réelle, la philosophie eut bientôt recours à l'expérience, à des faits vérifiables auxquels elle lia sa fortune. Le fait positif fut ainsi introduit dans la spéculation philosophique : en subordonné tout d'abord, on l'interprète, on le déforme ; déjà pourtant on s'en recommande, on l'analyse et dès qu'une observation plus sévère interdira de le changer, il changera à son tour la philosophie qui l'avait prise à ses gages.

L'esprit scientifique, sitôt venu à maturité, attribue au fait empirique une importance prépondérante. La science devient ainsi l'inspiratrice de la philosophie. Remarque vraie surtout de la science biologique, dont l'influence s'est fait sentir particulièrement au cours du dernier siècle : Lamarck et Darwin ont préparé la voie où Spencer s'est engagé. Avec Spencer l'idée d'évolution, qui avait pris naissance dans les sciences naturelles, est devenue l'aimant vers lequel fut attiré tout le grand mouvement des idées philosophiques au XIXe siècle.

En quoi consiste cette idée d'évolution? En une conception selon laquelle tous les êtres doués de vie à un degré quelcon-

que procéderaient les uns des autres, selon laquelle toutes les formes végétales, puis animales, seraient en quelque sorte les laboratoires où la vie acquérant des complications et des qualités nouvelles, se transformant sans cesse au cours des âges, deviendrait continument plus riche et plus élevée et tendrait, à travers cette lente ascension parmi les millénaires, vers un état de perfection. Tandis que la science de l'autre siècle découvrait, entre les différentes variétés et les différentes espèces, des liens de filiation et de parenté, l'hypothèse philosophique qui, d'ailleurs, guidait souvent les savants eux-mêmes, devançait les conclusions scientifiques et voyait dans l'espèce humaine le dernier état actuel de cette évolution des êtres vivants. Le phénomène de l'intelligence, apparu soudain dans l'homme avec un développement si supérieur, semblait montrer en lui un aboutissement; on se persuada que tout l'effort antérieur de la vie n'avait eu pour but que de préparer son avènement. Et il sembla aussi que l'intelligence, avec les idées et les conceptions morales que les philosophes en avaient tirées, dût indiquer le sens futur de l'évolution biologique, que, dans le prolongement de cette modalité nouvelle, dût s'inscrire le but vers lequel se dirigeait tout le mouvement ascensionnel de la vie. Les philosophies et les religions, dès les premiers âges de la pensée, avaient aménagé l'avenir. Le monde moral, laissant voir dans la conscience humaine le premier rayon de son aube, en remplissait les perspectives, gros de réalisations futures, portant déjà dans ses flancs les idées du bien, du juste dont le triomphe devait assurer à une humanité plus parfaite la possession du Bonheur. La science avec la théorie de l'évolution remplissait tout le cadre des origines; elle guidait la vie depuis ses premiers balbutiements jusqu'à l'homme : elle fournissait les soubassements de l'édifice de l'Etre dont les philosophes avaient déjà construit toutes les parties saillantes. Elle montrait en outre, d'une façon historique et concrète, les procédés de croissance de la vie et fournissait ainsi des indications sur la façon dont se développerait dans le futur le progrès moral de l'Humanité. On imagina une sélection s'exerçant dans le monde moral comme elle s'était exercée dans le monde physique.

Ainsi l'apparition de la théorie de l'évolution eut ces conséquences philosophiques. Le fait de mouvement, de changement, de transformations successives, de complexité et de perfection

croissantes qui s'y révéla, éveilla l'idée d'un but vers lequel tout ce mouvement tendait. L'idée de finalité, d'origine métaphysique, y puisa une force nouvelle. De ce que le monde s'avérait en proie au changement, on conclut qu'il s'efforçait vers une fixité finale, de ce qu'il évoluait dans le devenir, qu'il aboutissait à l'être.

Et tel fut le fantôme métaphysique dont les contours flottèrent devant les consciences de quelques générations, celui d'un progrès continu tendant vers un but dont les formes se dessinent au regard des imaginations, qui conserve pourtant assez d'indécis et de vaporeux pour passionner, pour réserver quelque surprise au prochain numéro, toutes les transformations de la matière subordonnées à ce but, moyen de ce but, de même toute la suite de l'histoire; chez les plus subtils, ce progrès se perdant à l'infini, ce but en quelque sorte jamais atteint, fixant seulement une direction, et dans l'une comme dans l'autre hypothèse, but ou direction imposant un impératif moral, les formes humaines de l'évolution, intelligence, conscience morale étant tenues pour les dernières apparues, pour la conséquence, pour la suite naturelle et nécessaire de l'évolution physiologique.

Tel fut bien, semble-t-il, le décor métaphysique suscité au cours du dernier siècle, par l'interprétation de l'idée d'évolution au gré des théories scientifiques. Plus entièrement qu'elle n'avait fait jusqu'alors la philosophie, par l'appui qu'elle a demandé à la science, s'en est rendue tributaire. Or tandis que la métaphysique vise à atteindre des conclusions définitives, la science ne prétend construire qu'une suite de degrés permettant de découvrir un panorama de plus en plus vaste, chaque cercle d'étendue nouvellement apparu, changeant la forme et la signification du paysage précédent. La métaphysique, en associant son destin à celui de la science, risque donc d'être contrainte à changer son humeur, à accepter une instabilité de point de vue qui n'entrait pas dans ses desseins.

Un ouvrage récent (1) nous apporte précisément une théorie qui jette un jour singulièrement neuf sur le caractère de l'évolution biologique, qui en impose une définition précise et introduit une agrafe, une agrafe scientifique, dans la boucle

(1) *L'Eau de mer, milieu organique*, par René Quinton. Masson et Cie, éditeurs.

même où la philosophie morale s'était insinuée. Les travaux scientifiques du siècle dernier ouvraient une porte à l'hypothèse que la métaphysique s'était empressée de pousser. Mais la science qui, pour montrer plus de réserve, ne s'était interdit pourtant par aucun pacte de suspendre ses recherches, divulgue aujourd'hui une série de faits qui, proposant une explication positive là où elle s'était abstenue jusqu'alors d'en donner, rend toute autre explication désormais superflue. L'interprétation métaphysique et morale du phénomène de l'évolution perd ainsi le crédit que pouvait lui valoir le fait d'assigner un but à un groupe de tendances dont la science avait constaté la réalité sans en fixer la signification. Car cette signification, par attribution d'une finalité, la science la dénonce aujourd'hui et elle diffère entièrement de celle qu'avait imaginée la philosophie.

Sous un titre volontairement restreint à un objet défini, *l'Eau de mer, milieu organique*, M. Quinton expose une loi, en même temps qu'inattendue, d'une telle généralité que la biologie se voit par elle métamorphosée et s'élève, par des moyens rigoureux, au rang le plus élevé parmi les sciences qui ont pour objet de satisfaire une passion de connaître désintéressée.

Il importe à la philosophie d'apprécier la situation nouvelle que lui créent les dernières constatations enregistrées sur le plan scientifique, aussi est-il indispensable d'exposer avec quelque détail les travaux de M. Quinton, et de consigner les résultats consacrés par ses recherches. La méthode adoptée par l'auteur est d'ailleurs d'une clarté si parfaite que relater les déductions de son ouvrage dans l'ordre où il les a dressées c'est nécessiter, dans l'esprit du lecteur, les conséquences philosophiques au seuil desquelles M. Quinton ne s'est arrêté que par un souci presque exagéré de ne pas s'écarter du terrain scientifique.

L'idée qui se dégagera constamment de l'exposé de cette théorie, où pour la première fois l'histoire de la vie est contée d'une façon cohérente, l'idée qui s'imposera à l'esprit avec une force croissante, c'est que la vie, au sens purement physiologique du terme, est à elle-même sa propre explication, c'est que tous les phénomènes auxquels elle donne naissance épuisent toute leur signification dans une interprétation uniquement biologique du

monde et n'abandonnent, faute d'une utilisation positive, aucun de leurs éléments à la construction du rêve métaphysique. Sous le jour de la théorie de M. Quinton, le phénomène biologique n'est plus en effet un commencement présageant un achèvement. Il est en lui-même une chose entièrement achevée, il est un fait accompli, le fait par excellence en fonction duquel tous les autres phénomènes s'ordonnent. *La Vie comme phénomène fixe*, telle est la conception qui se voit d'ici proposée par la science à la méditation des philosophes.

Le fait même de l'évolution, impliqué dans les travaux de Lamarck et de Darwin, n'est point contesté par la thèse nouvelle, mais il reçoit une signification tout autre. Au lieu que le changement se produise dans le fait biologique lui-même, qui irait ainsi se transformant et s'amendant sans cesse, il se produit, d'une part, dans l'univers physico-chimique où la vie est plongée, d'autre part, dans la suite diverse des organismes où la vie apparaît, et, ce second changement, qui a reçu communément le nom d'évolution, n'est qu'un moyen employé par la vie pour neutraliser et paralyser en quelque sorte le changement inéluctable qui s'opère dans l'univers physico-chimique, pour maintenir autour d'elle, dans les organismes clos où elle demeure, les circonstances immuables qui conditionnent sa prospérité, son état de haute perfection. « En face des variations de tout ordre que peuvent subir au cours des âges les différents habitats, la vie animale, apparue à l'état de cellule, dans des conditions physiques et chimiques déterminées, tend à maintenir, pour son haut fonctionnement cellulaire, à travers la série zoologique, ces conditions des origines (1). » Telle est la loi générale où M. Quinton a énoncé les conclusions de ses travaux. Il a semblé que, formulée dès le début de cette étude, elle en préciserait le sens et la portée. On va maintenant, à la suite de l'auteur, exposer les différentes faces de cette loi générale de constance qui, en contraste avec les théories du siècle dernier, dénonce la fixité du phénomène biologique.

II

Le thème immédiat du livre de M. Quinton, *l'Eau de mer milieu organique*, a trait à la loi de constance marine; elle s'énonce ainsi : La vie animale, née dans le milieu marin, tend

(1) *L'Eau de mer, milieu organique*, p. 452.

à conserver à travers la série animale, pour le haut fonctionnement des cellules, le milieu marin originel.

Pour rendre plus claire sa conception, M. Quinton a été amené à diviser l'organisme en quatre grands départements : *le milieu vital*, *la matière vivante*, *la matière morte* et *la matière sécrétée*. « *La matière vivante* est l'ensemble de toutes les cellules douées de vie de l'organisme, à quelque tissu qu'elles appartiennent (1). » La cellule est donc la chose concrète qui, au cours de toutes les considérations qui vont suivre, devra être évoquée devant nos yeux par ce terme abstrait : la vie. *Le milieu vital* est par contre l'ensemble des plasmas du sang, de la lymphe, de la lymphe interstitielle et des cavités séreuses, c'est aussi le plasma qui imbibe les différents tissus conjonctifs, muqueux et autres : milieu purement liquide dans lequel baignent toutes les cellules, soit directement comme celles du sang, soit indirectement, par osmose, comme celles qui entrent dans la composition des divers tissus. *La matière morte* est sécrétée par la cellule dans un but mécanique. Il s'agit en effet, dès que l'organisme s'élève et comporte une agglomération de cellules, il s'agit, parmi le milieu vital purement liquide où baignent ces cellules, de déterminer des compartiments solides où elles puissent s'isoler du milieu extérieur, se grouper ou se séparer les unes des autres dans la mesure où il est utile pour les échanges vitaux : la matière morte, os, cartilage, tissu conjonctif, joue ce rôle important de ciment, d'isolant et de soutien. Enfin, la matière sécrétée « résultat de l'activité cellulaire en vue des besoins de l'organisme (2) » comprend certains liquides, le lait, la bile, l'urine, que l'on rencontre à de certains moments dans l'organisme, mais qui sont destinés à en être éliminés.

De ces quatre groupes, deux nous intéressent directement, la cellule vivante et le milieu vital, où l'existence de cette cellule est possible. Il s'agit donc de considérer et de suivre la cellule vivante dans ses différents habitats, c'est-à-dire parmi les différents milieux, parmi les diverses formes animales où on la voit successivement se mouvoir et il devra apparaître, si la thèse de M. Quinton est exacte, que, depuis ses premiers modes d'existence jusqu'aux derniers, qui sont aussi les plus com-

(1) *L'Eau de mer, milieu organique*, p. 85.
(2) *Ibid.*, p. 86.

pliqués, cette cellule n'a cessé de vivre dans un milieu identique, qui est le milieu marin, et ce, malgré les circonstances changées qui semblaient rendre de plus en plus difficile la reconstitution artificielle de ce milieu que les circonstances naturelles avaient cessé d'engendrer.

M. Quinton, réservant la démonstration de l'origine marine, a commencé par établir l'origine aquatique de la cellule. Il a fait remarquer qu'avant de vivre en société dans l'organisme la cellule apparaît tout d'abord à l'état d'individu isolé : les premiers organismes sont uni-cellulaires et on peut dire de la cellule qu'elle forme en quelque sorte l'unité animale. Or la cellule isolée ne peut vivre, c'est un fait d'expérience que, dans l'eau, le protoplasma exige pour jouir de ses propriétés vitales une proportion d'eau égale aux trois quarts environ de son volume; la cellule, en raison de sa petitesse, se verrait, dans tout autre milieu qu'un milieu aquatique, privée de l'eau nécessaire à cette condition d'existence; cette eau, dans un milieu sec, serait aussitôt volatilisée. D'autre part, l'embryogénie montrant que les différents organismes reconnaissent tous pour auteur une cellule unique, l'origine aquatique de tous les organismes animaux serait établie de la sorte par une voie indirecte.

M. Quinton ne s'en est pas tenu à cette démonstration logique et, en une revue technique où il n'est pas possible de le suivre ici, il a examiné tour à tour les différents groupes animaux considérés quant à la nature de leur mode respiratoire. Il suffira d'indiquer que ce dénombrement aboutit à constater que tous ces groupes, ou présentent actuellement encore un mode respiratoire aquatique, c'est-à-dire cellulaire, tégumentaire ou branchial, ou que, munis du mode respiratoire trachéen, seul mode aérien, ils reconnaissent pour ancêtres des formes à respiration aquatique.

Le fait de l'origine aquatique étant acquis, il restait à établir que cette origine aquatique est en outre une origine marine. Cette seconde partie de la démonstration, de nature plus particulière, s'appuie d'une part sur des considérations géologiques d'autre part sur la statistique. Les connaissances géologiques actuelles donnent à penser, en effet, qu'à l'époque cambrienne, alors qu'une faune déjà si riche peuplait les mers, l'eau douce ne devait pas exister sur la planète faute de continents émer-

gés où elle pût se conserver. « L'eau marine est, remarque M. Quinton, la seule eau réelle du globe. D'elle seule, l'eau douce tire son origine; l'eau douce n'est que le moment transitoire d'une molécule qui s'est évaporée des mers et qui y retourne (1). » Or, à défaut de continents pour les recueillir, les eaux de pluie qui, à l'époque cambrienne, s'élevaient de l'océan, retombaient directement dans l'océan où elles reprenaient leur caractère marin. La vie, c'est-à-dire la cellule vivante, serait donc née dans la mer, à défaut de tout autre habitat possible lorsqu'elle apparut sur le globe.

Ici encore l'auteur ne s'en est pas tenu à cette preuve d'ordre général. Il n'en a voulu tirer qu'une présomption sous le jour de laquelle il a examiné en détail tous les groupes animaux. Ce nouveau dénombrement lui a fourni une preuve d'ordre plus immédiat et qui ne laisse pas que d'être éclatante. Il apparaît en effet que, sur seize groupes aquatiques que présente, selon les divisions scientifiques, le règne animal, six ont un habitat uniquement marin. Parmi les dix autres, dont on rencontre des représentants dans les mers et dans les eaux douces, il reste donc à rechercher, *tout groupe dérivant d'une souche unique*, si cette souche est marine, si elle est d'eau douce. Or l'étude des différents groupes nous apprend que, d'une façon absolue, toutes les souches animales sont marines. Il y a plus, et le très petit nombre de représentants que chaque groupe possède dans les eaux douces comparé au nombre considérable de types qu'il laisse voir dans les mers établit en outre que « l'évolution de chaque groupe s'est effectuée presque tout entière dans les océans et dans les océans seuls (2) ».

Cette démonstration de l'origine marine de la cellule vivante ne répond qu'à la première partie de la tâche assumée par M. Quinton. Pour établir la loi dont il a posé le principe, il reste à faire voir, et c'est là le point qui nous intéresse particulièrement dans sa théorie, que cette cellule, née dans le milieu marin, a continué, à travers toutes les transformations des organismes où on la rencontre, à demeurer dans un milieu marin, à maintenir autour d'elle des conditions d'existence fixes, identiques à celles des origines. La méthode employée par M. Quinton pour fournir cette preuve est celle encore

(1) *L'Eau de mer, milieu organique*, p. 51.
(2) *L'Eau de mer, milieu organique*, p. 67.

d'un dénombrement concret au cours duquel tous les groupes animaux sont de nouveau passés en revue avec une minutie rigoureuse. Ainsi fait-on voir tout d'abord que, chez quelques animaux inférieurs, le maintien du milieu marin résulte du fait que ces animaux vivent actuellement encore dans la mer et que les cellules qui les composent sont, soit en contact direct avec l'eau de mer, soit en communication avec l'eau de mer par dyalise, et, de deux côtés, à travers la couche unique des cellules du feuillet interne et du feuillet externe. Ces animaux, spongiaires, hydrozoaires, quelques échinodermes, sont ouverts anatomiquement au milieu extérieur.

Il n'en est plus de même des invertébrés marins plus élevés ; mais fermés anatomiquement au milieu dans lequel ils baignent, ils lui sont ouverts osmotiquement. Comme l'auteur l'a longuement démontré, l'invertébré marin, plongé dans une eau de mer fortement dessalée, se dessale; plongé dans une eau sursalée, il voit augmenter la teneur en sels de ses plasmas. Sa paroi extérieure est perméable, non seulement à l'eau, mais également aux sels. Cela revient à dire que la cellule vivante, si éloignée qu'elle soit de la périphérie, si enfoncée qu'elle soit au centre de l'organisme chez l'invertébré marin, continue de vivre exactement dans le même milieu que l'unique cellule du protozoaire qui baigne de tous les côtés dans l'eau de mer environnante. Cela revient à dire que, chez l'invertébré marin, le milieu extérieur, où l'animal tout entier est plongé, et le milieu intérieur, où baigne chaque cellule, ne forment qu'un seul et même milieu : ce milieu est de l'eau de mer. Or, sur 15 groupes, 23 embranchements, 61 classes, 208 ordres que forment les métazoaires, les invertébrés marins comprennent à eux seuls 12 groupes, 18 embranchements, 46 classes et 113 ordres. Il résulte de là que les organismes animaux jusqu'à concurrence de plus de moitié reconnaissent, en fait, à l'époque actuelle, pour milieu vital de leurs cellules, le milieu marin lui-même.

Ces constatations n'ont pas jusqu'ici de quoi nous surprendre. Les esprits les moins ouverts aux connaissances scientifiques, s'ils ignorent ce qu'est exactement l'osmose, savent ce qu'est une substance perméable ; ils ne s'étonnent point qu'un corps plongé dans un milieu liquide soit pénétré par les éléments qui composent ce liquide. Mais l'étonnement

commence lorsque l'on voit ce phénomène de perméabilité ou d'osmose cesser brusquement dès que le milieu où l'animal est plongé cesse d'être un milieu marin. Il en est ainsi pour l'invertébré d'eau douce; l'écrevisse,par exemple, ne communique plus par osmose avec le milieu extérieur. Dans le milieu d'eau douce qui l'entoure, elle maintient, pour son milieu intérieur, un milieu marin ; l'analyse directe en fait foi. D'ailleurs, dans un milieu qu'on sursale expérimentalement, elle conserve, contrairement à l'invertébré d'eau de mer, le taux salin qui lui est propre. Voici un premier cas de réaction contre le milieu absolument extraordinaire et fait pour étonner les savants, autant et plus que les profanes, car l'artifice par lequel l'invertébré d'eau douce résiste aux lois de l'osmose est encore inconnu. Nous savons au moyen de quels travaux ingénieux les hommes des Pays-Bas ont réussi à vivre dans un pays situé au-dessous du niveau de la mer sans être inondés, nous ignorons par quel procédé l'écrevisse protège ses tissus intérieurs contre l'invasion de l'eau douce qui la circonscrit de toutes parts et menace à tout instant de diluer les sels où baignent ses cellules. La physiologie a donc ici inventé des moyens, a découvert des lois que l'intelligence avertie de l'homme n'est parvenue encore ni à inventer, ni à découvrir. Nous sommes ici en présence d'un fait qui tient encore pour nous du miracle et que nos connaissances positives nous commanderaient de rejeter a priori si l'observation positive ne nous l'imposait d'autre part : au lieu d'une substance passive qui s'adapte aux circonstances, au lieu d'une substance qui, pour vivre, se plie à toutes les modifications imposées par le milieu, une volonté tout à coup se révèle, une volonté, comme intelligente, qui, loin d'accepter les circonstances et de s'y plier, prend contre le milieu hostile des mesures de défense, se barricade, ferme des portes, s'enclot, comme le scaphandrier, dans un appareil dont elle garde toutefois le secret et où elle témoigne à l'égard des forces extérieures d'une parfaite immunité. La loi de fixité formulée par M. Quinton, en contradiction ici avec les théories physiques et chimiques les mieux accréditées, fournit donc, avec cette résistance de l'invertébré d'eau douce aux lois osmotiques, une preuve surabondante de sa réalité et de sa rigueur.

Si d'ailleurs cette réaction de l'invertébré d'eau douce contre l'action du milieu extérieur est particulièrement significative

en raison de l'évidente hostilité des circonstances contre lesquelles elle s'élève, le phénomène de maintien dont elle nous présente un cas extrême et héroïque n'est nullement un phénomène isolé et excentrique, restreint à la démonstration paradoxale qu'elle nous en donne. Au cours de tout le reste de la série animale, M. Quinton va nous montrer des exemples pareils, témoignant de la même ténacité, du même entêtement, du même refus obstinément opposé à accepter un milieu différent du milieu originel. Tel est le cas avec l'invertébré aérien. L'escargot, comme l'écrevisse, maintient autour de ses cellules un milieu vital marin. Si le phénomène est moins typique qu'il n'est avec l'invertébré d'eau douce, l'animal n'ayant pas ici à s'opposer à l'invasion d'un liquide d'une composition différente de celle de son propre milieu, il n'en témoigne pas moins d'une même volonté persistante de la cellule que l'on voit maintenir autour d'elle le milieu marin originel au prix d'un effort singulier : l'habitat aérien où elle est plongée ne lui fournissant plus directement, comme l'eau de mer, les éléments tout préparés de ce milieu marin, il lui faut s'inventer et elle s'invente un organisme disposé de façon à choisir ces éléments parmi d'autres, à les trier, en éliminant tous les autres, et à les mettre en réserve.

Le même parti pris se déclare chez le vertébré et la démonstration du fait était pour l'auteur d'une importance décisive. L'embranchement des vertébrés comprend, en effet, tout le reste des individus du règne animal que le dénombrement précédent n'a pas encore touchés. Il renferme les poissons qui, bien que vivant dans un milieu marin, ne communiquent plus avec ce milieu, ni directement, ni par osmose, et il renferme aussi les animaux les plus éloignés de l'origine marine, les mammifères et les oiseaux. Enfin les vertébrés supérieurs sont, selon l'observation de l'auteur, de tout le règne animal les organismes doués de la plus grande puissance vitale, c'est-à-dire ceux chez lesquels les cellules rencontrent évidemment les conditions de vie les plus propices. Le fait que la condition marine fut au nombre de ces conditions propices offrait donc, au point de vue de la théorie, un intérêt de premier ordre, en même temps d'ailleurs que l'éloignement de l'origine marine rendait plus improbable la persistance d'une semblable condition. Autour de ce point capital M. Quinton a donc concen-

tré un système de preuves double et minutieux, il a interrogé directement la physiologie par l'expérimentation ; il a demandé à l'analyse chimique de confirmer des conclusions que les expériences commandaient déjà.

On ne saurait mieux faire, tant pour éclairer les développements qui vont suivre que pour donner un exemple direct de la méthode de M. Quinton, que de rapporter ici les termes mêmes où il expose l'esprit de ses expériences :

Si, dit-il, *le milieu vital* du vertébré est un milieu marin, 1° l'eau de mer portée dans un organisme en contact de toutes les cellules (par la voie intra-veineuse, par exemple, la plus rapide, devra s'y comporter comme un *milieu vital*, c'est-à-dire n'y déterminer aucun accident d'ordre toxique ; la quantité d'eau de mer dont un organisme pourra supporter l'introduction dans ses tissus devra donc *a priori* être considérable ; 2° on pourra soustraire à un organisme une partie importante de son milieu vital, et la remplacer par une quantité égale d'eau de mer, sans que l'organisme expérimenté subisse aucun dommage ; 3° des cellules organiques, extraites de leur *milieu vital* et portées subitement dans l'eau de mer, devront y continuer leur vie normale (1).

Or, instituées en vue de contrôler de telles prévisions, les diverses expériences accomplies par l'auteur confirmèrent toutes les exigences de la théorie : des chiens purent être injectés d'une quantité d'eau de mer égale au poids total de leur corps, d'autres furent saignés à blanc, une quantité d'eau de mer égale à celle du sang soustrait leur fut injectée, ces animaux vécurent. Enfin des globules blancs dont la susceptibilité est telle qu'ils sont réputés ne vivre dans aucun milieu autre que le milieu organique vécurent plusieurs heures dans l'eau de mer.

La démonstration chimique demandée à l'observation et à l'analyse a eu pareil succès. M. Quinton a pris pour type de la teneur en sels de l'eau de mer les analyses faites sur l'eau des grands océans. Il a comparé les résultats de ces analyses avec ceux fournis par l'analyse des sources qui se minéralisent dans les bancs de sel du trias, dépots provenant de l'évaporation des mers de cette époque. Il a pu s'assurer ainsi que l'eau des mers anciennes révèle une composition chimique analogue à celle des grands océans modernes. Or, c'est bien une

(1) *L'Eau de mer, milieu organique*, p. 162.

composition minérale semblable, tout au moins très voisine, qu'offre aussi le milieu vital des vertébrés les plus élevés. Même proportion considérable de chlorure de sodium, 84 pour 100 pour le milieu marin, 90 pour 100 pour le milieu organique. Importance à peu près semblable par rapport à l'ensemble d'un second groupe de sels comprenant le soufre, le magnésium, le potassium et le calcium. Enfin un troisième groupe, composé du phosphore, du carbone, du silicium, de l'azote, du fer, du fluor représente dans les deux milieux une proportion d'environ 2 pour 100. Restent dix-sept corps signalés dans l'eau de mer à l'état de traces, dans la proportion infime de 0,0003 pour 100. Cette proportion pourrait tendre à les faire négliger. Mais comme M. Quinton l'établit par les expériences de chimie infinitésimale qu'il rapporte, « en biologie, la dose d'un élément dans une dissolution ne mesure aucunement l'importance du rôle qu'il y joue (1) ». Il a donc recherché ces dix-sept corps dans le milieu organique où leur présence n'avait pas été jusqu'ici remarquée : il les a tous trouvés.

Pour situer l'importance de cette similitude entre la composition minérale du milieu marin et celle du milieu organique, il faut savoir d'abord que cette composition n'est point déterminée dans le milieu organique par celle des aliments consommés qui offrent des combinaisons tout à fait différentes. Il faut savoir ensuite que cette composition, loin de se présenter avec fréquence dans la nature, est au contraire absolument spéciale, qu'elle caractérise les seuls milieux organique et marin. On est donc amené à conclure que ces deux milieux n'en font qu'un. Muni de cette notion, si l'on considère l'évolution des formes animales depuis les organismes les plus simples, depuis ceux qui ne comportent qu'une seule cellule, jusqu'aux plus complexes, celui de l'oiseau, par exemple, si l'on évoque devant l'imagination tout le grouillement des êtres qui ont peuplé et peuplent encore la terre, on assiste à ce spectacle extraordinaire, la vie que nous voyons tenir tout entière dans la cellule vivante où elle est retranchée, la vie, au milieu de cette évolution continue des formes et du décor, la vie, sous les aspects les plus divers, parmi les circonstances les plus dissemblables, maintenant autour d'elle un milieu fixe, ne subissant aucune

(1) *L'Eau de mer, milieu organique,* p. 256.

évolution, n'acceptant jamais de se modifier, mais se créant constamment des moyens de conserver, dans les limites où elle se montre, des conditions invariables, exigeant autour d'elle le milieu aquatique hors duquel elle ne peut vivre et, dans ce milieu, ses sels accoutumés, la quantité énorme de chlorure de sodium que l'on a dénoncée, sa ration minime de soufre, de magnésium, de brome, de carbone, et minutieusement, à des doses presque incalculables, 17 autres éléments parmi lesquels l'argent, le cuivre, l'or, l'arsenic, le zinc, l'aluminium.

Ainsi la loi de constance marine, dont la démonstration fait l'objet du livre de M. Quinton, semble établie avec une abondance de preuves surérogatoire. Il semblerait qu'on la doive accepter d'une façon absolue. Le scrupule du savant ne le veut pas ainsi et il importe d'entendre les restrictions qu'il formule, parce qu'elles vont passionner et, en quelque sorte, humaniser cette épopée de la cellule à travers le labyrinthe des formes vivantes. L'auteur relève en effet quelques cas exceptionnels où la cellule vivante s'accommode d'un milieu qui n'est point le milieu marin. Il en est ainsi chez les protozoaires d'eau douce : ces organismes étant composés d'une seule cellule ne peuvent avoir de milieu intérieur distinct du milieu environnant, et ce milieu environnant est l'eau douce. Il en est de même encore chez quelques invertébrés d'eau douce, hydrozoaires et spongiaires, et chez un mollusque également d'eau douce, l'anodonte : ces quelques types, bien que formant déjà des organismes composés de plusieurs cellules, n'ont pas inventé comme les autres invertébrés d'eau douce le moyen de résister aux lois osmotiques ; ils ont pour milieu organique l'eau douce même où ils vivent, qui les pénètre de la même façon dont l'eau marine pénètre les invertébrés marins. Mais ces exceptions ont pour corollaire un fait du plus haut intérêt : les animaux qui en témoignent décèlent en même temps un état de vie ralentie par comparaison avec les animaux similaires qui bénéficient du milieu marin. Partout où ils viennent en concurrence avec ceux-ci, ils s'y montrent en nombre plus restreint, ils cèdent la place à ces organismes mieux doués. Or cette conséquence, établie d'une façon précise, nous signifie que la volonté préméditée de la cellule, volonté de conserver, pour le milieu où elle baigne, le milieu marin, vise quelque chose de plus haut que la vie : la puissance. Elle nous montre comment le fait vital,

bien que primordial, est, sitôt apparu, tributaire du fait de puissance et dans ce phénomène biologique on pourrait voir une illustration concrète où la thèse de Nietzsche, la vie comme volonté de puissance, prendrait une signification profonde et positive.

Avec le souci excessif du savant qui ne se reconnaît pas le droit de passer sous silence une objection de l'expérience, si timide soit-elle, M. Quinton a formulé sa loi de constance marine en faisant place à la protestation de cette minorité tout exceptionnelle que forment les organismes à milieu d'eau douce :

La vie animale, dit-il, apparue à l'état de cellule dans les mers a toujours tendu à maintenir *pour son haut fonctionnement cellulaire*, à travers la série zoologique, les cellules composant chaque organisme dans un milieu marin. Elle n'a pas maintenu ce milieu chez tous les organismes, mais ceux où le maintien n'a pas été effectué ont subi une déchéance vitale (1).

Et mise à part cette minime restriction,il semble bien que l'auteur ait été autorisé à décrire tout organisme animal comme « un simple aquarium marin où continuent à vivre, dans les conditions aquatiques des origines, les cellules qui le constituent (2) ».

III

La loi de constance marine qui vient d'être établie d'une façon si catégorique divulgue un double phénomène : d'une part la fixité, au point de vue de la composition chimique,du milieu où baigne depuis les origines la cellule vivante, d'autre part, la diversité incessante et continue, au cours des âges, des formes anatomiques dans la périphérie desquelles nous la voyons enclose. Entre ces deux phénomènes nous sommes tentés déjà de faire intervenir une corrélation, et cette explication par la cause, dont la recherche passionne et dont la découverte assouvit seule l'activité mentale, nous serions en droit de l'invoquer si un troisième phénomène nous était donné, celui d'un changement inéluctable dans les conditions et les circonstances les plus générales du monde physico-chimique au sein duquel les

(1) *L'Eau de mer, milieu organique*, p. 424.
(2) *Ibid.*, p. 425.

deux autres phénomènes nous apparaissent. Mais ce changement, d'ordre général, qui, mettant en péril l'intégrité de quelqu'une des conditions essentielles requises par la vie, expliquerait le changement anatomique, comme une réplique et comme une posture de défense nécessitée par une attaque, les considérations relatives à la loi de constance marine ne nous le font pas encore connaître. Nous constatons seulement que la cellule vivante se montre tour à tour parmi divers habitats, dans l'eau de mer, dans les eaux douces, sur la surface terrestre, qu'elle s'y montre retranchée dans une multitude de formes anatomiques très diverses, que, parmi tous ces habitats, au sein de toutes ces formes, elle présente à l'analyse un milieu chimique identique. Nous pouvons encore concevoir le changement d'habitat comme la cause déterminante du changement des formes anatomiques, mais nous ne connaissons, ni ne pouvons attribuer aucun motif à ce changement d'habitat lui-même. Pourquoi la cellule vivante, née dans les mers, ne demeure-t-elle pas dans les mers, où les conditions chimiques qui procédèrent à sa genèse se trouvent, actuellement encore, réalisées? Pourquoi la vie aérienne terrestre? Pourquoi la vie dans les eaux douces? Quelle circonstance inéluctable a contraint la cellule vivante, soit à déserter son habitat marin, soit à modifier, en demeurant dans les mers, le dispositif de ses formes anatomiques? La théorie telle qu'elle fut jusqu'ici développée ne nous l'apprend pas.

Or, ce phénomène général de changement qui motiverait, en vue d'un maintien, ainsi qu'une réplique et une posture de défense, le changement des organismes à travers les âges, M. Quinton l'avait rencontré à l'occasion d'observations d'un autre ordre dont, avant la publication de son volume, il a, dans une suite de communications à la Société de biologie et à l'Académie des sciences, formulé les conséquences. Ce phénomène d'ordre général, et dont la réalité est établie par les données astronomiques ou géologiques, aussi bien que par les documents paléontologiques, c'est le refroidissement progressif du globe, auquel s'oppose, chez les animaux supérieurs, un pouvoir plus ou moins intense d'élever leur température intérieure au-dessus de celle du milieu extérieur. C'est du rapprochement de ces deux faits, refroidissement progressif du globe, maintien chez les organismes supérieurs d'une température éle-

vée, qu'est sortie l'hypothèse théorique de la vie conçue comme un phénomène fixe, de l'évolution organique tenue pour la réaction propre de la vie en vue de maintenir, à l'encontre des changements cosmiques, les conditions de sa fixité. C'est cette vue théorique qui, confirmée par l'observation scientifique, en ce qui a trait au maintien thermique, est devenue l'idée directrice à la lueur de laquelle ont été instituées toutes les recherches relatives au fait de la constance marine et dont l'ampleur a permis de circonscrire l'un des plus vastes ensembles qui soient de phénomènes empiriques.

La loi de constance marine dont on vient de montrer les fondements n'apparaît donc plus que comme un fragment d'une loi de constance générale dont un autre fragment, précédemment découvert, avait précisé, au regard de M. Quinton, la signification générale. La corrélation que nous n'osions établir, à l'occasion de la loi de constance marine, entre le phénomène de fixité chimique du milieu vital et le fait de l'évolution des formes anatomiques, les circonstances qui ont amené M. Quinton à formuler la loi de constance thermique nous l'imposent. Nous ne distinguions pas, à l'occasion du fait de la constance marine, sous la pression de quelle menace c'était une nécessité pour la vie de modifier les organismes où nous la rencontrons et nous constations seulement que le milieu vital demeurait immuable, tandis que les organismes se modifiaient incessamment. Avec la loi de constance thermique se formulant à l'encontre du refroidissement du globe, le phénomène de l'évolution organique apparaît comme une nécessité rigoureusement déterminée par l'antagonisme de deux phénomènes inflexibles. La vie prise, ainsi qu'en un étau, entre la fatalité inéluctable d'un changement d'ordre cosmique et la nécessité inhérente à sa nature de maintenir autour d'elle un milieu inaltéré, la vie invente toute la série des formes animales où nous la voyons tour à tour instituer les appareils propres à reconstituer en une chambre close les circonstances que ne lui fournit plus le milieu extérieur, où nous la voyons demeurer immuablement semblable à elle-même. C'est en tenant compte de ce lien de cause à effet, qui éclaire d'un jour si lumineux le phénomène jusque-là obscur de l'évolution, que M. Quinton a formulé en ces termes la loi de constance thermique :

En face du refroidissement du globe, la vie, apparue à l'état de cellule, par une température déterminée, tend à maintenir, pour son haut fonctionnement cellulaire, chez des organismes indéfiniment suscités à cet effet, la température des origines (1).

La démonstration de la loi de constance thermique, grosse, en ce qui a trait à l'évolution, des conséquences que l'on vient de noter, offre donc pour l'intelligence spéculative l'intérêt le plus poignant. Or, cette démonstration repose sur des faits non moins probants que la loi de constance marine.

Etant donné le refroidissement progressif du globe, il est tout d'abord acquis que la cellule vivante apparut dans le milieu marin à une époque où la température était sensiblement plus élevée qu'elle n'est actuellement. Si, d'autre part, on considère que la cellule animale ne tolère pas une température supérieure à 44 ou 45 degrés et qu'au delà la désorganisation cellulaire se manifeste, on peut fixer à ce chiffre de 45 degrés l'apparition sur la terre de la cellule vivante. Il semble en effet que la vie dut naître dès qu'elle fut possible, mais il y a plus que cette présomption en faveur d'une détermination aussi précise, et l'expérience démontre que cette température de 45°, au delà de laquelle la vie n'est pas possible, est en même temps pour la vie une température optima. Si l'on abaisse la température d'une cellule d'oiseau qui avoisine comme on sait 44 ou 45 degrés, on assiste aussitôt à un ralentissement de la vie chez l'animal expérimenté. On voit au contraire la vie s'accentuer chez le poisson, si l'on élève la température du milieu où baignent ses cellules. « Il en résulte, conclut M. Quinton, que si, d'une part, la vie cellulaire animale dut attendre, avant de se manifester sur le globe, que la température des mers fût tombée à 44 ou 45°, d'autre part, *elle dut y apparaître à ce moment même, cette température étant la plus favorable à sa manifestation* (2). »

La géologie, si imprécise qu'elle soit, paraît confirmer cette déduction physiologique : la température de 44 ou 45° assignée aux mers précambriennes, où la vie dut apparaître à l'état de cellule, est l'évaluation la plus conforme aux probabilités.

La température précise qui accompagne l'apparition de la vie sur le globe étant ainsi déterminée, la loi de constance

(1) *L'Eau de mer, milieu organique*, p. 436.
(2) *Ibid.*, p. 131.

thermique va commander les conséquences suivantes : au refroidissement progressif du globe devra correspondre l'apparition d'espèces douées du pouvoir d'élever leur température intérieure au-dessus de celle du milieu extérieur ; ce pouvoir physiologique de fabriquer de la chaleur devra être d'autant plus intense que l'espèce sera plus récente, enfin il devra réaliser, chez les espèces qui en seront pourvues, les conditions les plus favorables à la vie cellulaire et sa plus haute intensité.

Or, un fait remarquable doit tout d'abord être constaté. Après l'apparition de la vie sur le globe, tant que le milieu extérieur offre à la cellule les circonstances thermiques les plus favorables, c'est-à-dire les plus voisines de celles des origines, les animaux contemporains de ces périodes montrent tous un caractère commun : ils ne possèdent pas encore le pouvoir d'élever la température de leurs tissus au-dessus de celle du milieu ambiant. La vie pourtant, sous la pression d'une menace autre que le refroidissement et dont une nouvelle loi de constance nous divulguera peut-être le secret, la vie déjà a évolué et s'est diversifiée à l'infini. Dès l'époque cambrienne, on la voit passer de l'état de cellule isolée au stade organique, c'est-à-dire que les cellules s'y rencontrent à l'état d'associations, différenciées entre elles et strictement coordonnées dans les divers organismes des divers animaux : la faune fossile de cette époque, la première du monde, est déjà d'une richesse inouïe. Dès l'époque suivante, l'époque silurienne, l'exode animal des mers vers les continents se montre accompli et dès le primaire, les Océans et les terres sont peuplés de tous les types que nous connaissons actuellement, deux classes exceptées, celle des mammifères et celle des oiseaux. Aucune de ces espèces, on le répète, ne possède un pouvoir calorifique propre, et pour cause, l'atmosphère environnante offrant à la vie cellulaire les conditions thermiques optima. Mais cette époque passée, qui fut, sous le rapport thermique du moins, l'Eden de la biologie, l'époque où la cellule, pour jouir de toutes ses facultés, n'avait qu'à se laisser vivre, ce refroidissement progressif du globe s'accentuant désormais, nous assistons à un spectacle nouveau qui nous apporte une confirmation singulièrement éclatante de la loi de constance thermique. L'observation physiologique directe, l'anatomie et la paléontologie nous montrent d'une part que la plupart des formes

animales jusqu'alors apparues demeurent impuissantes à élever la température de leur corps au-dessus de celle du milieu ambiant, que, d'autre part, en même temps que la température s'abaisse continuellement, la cellule voit son activité diminuer en sorte que l'animal « passe, d'époque à époque, à un état de vie de plus en plus ralentie (1). » Un seul groupe, celui des vertébrés, déjà représenté à cette époque primaire, fait exception, non pas dans sa totalité, mais en ce qu'il engendre deux classes, celle des mammifères et celle des oiseaux, celles-là même qui faisaient défaut aux époques précédentes et qui acquièrent ce pouvoir remarquable de fabriquer de la chaleur dans l'intérieur de leur organisme : avec le mammifère et l'oiseau commence, à l'égard du milieu thermique, le cycle héroïque de la cellule.

Grâce au pouvoir qu'ils ont acquis, ces types conservent, parmi la déchéance des autres classes, leur activité maxima. Ils vont être, par quelques-uns de leurs délégués, et au cours de l'évolution des formes animales, les représentants supérieurs de la biologie. Tour à tour, et au prix d'une suite d'efforts continus, car la température du globe ne cesse de s'abaisser et, avec chaque variation, le phénomène se reproduit que l'on a vu se manifester lors du premier changement défavorable.

La température terrestre tombant de 44 à 43°, les premiers mammifères apparaissent, capables d'élever leur température de un degré au-dessus de celle du milieu ambiant, tandis que les autres formes s'équilibrent au milieu aux dépens de leur énergie biologique. La température s'abaissant d'un nouveau degré, tombant de 43 à 42°, une partie des mammifères qui avaient acquis le pouvoir d'élever leur température de 1 degré conservent ce pouvoir tel quel : par une température de 42 degrés ils réalisent, pour milieu intérieur de leurs cellules, une température de 43, inférieure de 1 degré à la température qui fit naître la vie. Mais de ces premiers mammifères sort un nouvel organisme capable d'élever de deux degrés au lieu d'un la température de son milieu intérieur. Il maintient donc les cellules qui le composent dans les conditions optima et détrône au sommet de l'échelle biologique le précédent organisme mammifère qui avait réalisé par une invention

(1) *L'Eau de mer, milieu organique*, p. 533.

analogue sa suprématie au-dessus de toutes les autres espèces. Avec chaque degré décroissant de l'échelle thermométrique du globe, que l'on imagine le même phénomène de différenciation se reproduisant, soit d'une part des espèces demeurant incapables d'augmenter leur pouvoir de chauffe au delà de ce qu'il était précédemment, soit, d'autre part, d'autres espèces capables de surélever ce pouvoir de façon à compenser exactement, au profit de la cellule enclose dans l'organisme, l'abaissement thermique survenu dans le milieu extérieur, que l'on imagine ce phénomène se renouvelant depuis les premières périodes biologiques jusqu'aux époques les plus récentes, on obtiendra théoriquement une série d'espèces animales dont la température constante, différente de celle du milieu extérieur, s'échelonnera en sens inverse de l'ordre chronologique de leur apparition, c'est-à-dire que les animaux le plus récemment apparus devront posséder la température intérieure la plus élevée, que les mammifères les plus anciens posséderont la température la plus basse. Or les notions que nous donnent de l'ordre d'apparition des êtres vivants la paléontologie, l'anatomie et l'embryologie, notions positives et sûres dans leurs grandes lignes, ces notions concordent avec celles que commande, selon la théorie de M. Quinton, le relevé des températures spécifiques. Pour ne citer que quelques exemples, on mentionnera quelques espèces classées d'après l'ordre d'ancienneté que fixent à leur apparition les données scientifiques antérieures. Citant d'abord les plus anciennes, et inscrivant en regard de chacune le degré de sa température, on obtient l'échelle thermique ascendante que voici.

Ornithorinque..	(Classe des monothrèmes).	25°
Aï	(— édentés).......	31°
Sarigue.......	(— marsupiaux)...	33°
Hippopotame...	(— mammifères)...	35° 3
Eléphant......	— — ...	35° 9
Homme........	(— primates)......	37° 2
Mammifères carnivores et ruminants.......		39° à 41°
Oiseaux carinates......................		40° à 44°

Il faut noter que si la place assignée dans ce tableau à l'homme choque la croyance répandue, même parmi les savants, selon laquelle l'homme serait le dernier apparu des êtres vivants, elle n'est nullement en contradiction avec les documents

positifs de la science. Sitôt que, abstraction faite du préjugé ancien, qui tranchait la question avant tout examen, on consulte ces documents, il faut reconnaître que tous les caractères spécifiques propres à l'homme, anatomiques, embryogéniques, physiologiques, géographiques, concluent à fixer son apparition à une date relativement fort reculée. La légende ancienne qui tenait la formation de l'être humain pour le dernier acte de la création, la croyance nouvelle qui, animée d'un désir analogue, aimait à considérer l'homme comme le but vers lequel s'acheminaient toutes les formes de l'évolution, cette légende et cette croyance faisaient seules que l'évidence scientifique n'était acceptée qu'avec des restrictions et sous bénéfice d'inventaire, comme si quelque nouvelle démarche de la science devait quelque jour remettre les choses en place, au point du vieux désir. La théorie de M. Quinton se trouve en réalité confirmée par toutes les données positives de la science antérieure. Heurtant seulement quelques tendances philosophiques, elle remplit si exactement les lacunes qui demeuraient dans le classement chronologique des espèces qu'elle en devient la pierre de touche, apportant une précision presque mathématique dans cette histoire, qui semblait si obscure, des origines de la vie. La loi de constance thermique est en effet une grille qui permet de lire et de fixer la date de l'apparition d'une espèce d'une façon tout à fait précise, quant à la relation du moins qui existe entre les différentes espèces dans l'ordre de leur succession. Chaque animal porte ainsi avec son degré thermique son extrait de naissance, celui du moins de l'espèce à laquelle il appartient.

JULES DE GAULTIER.

(*A suivre.*)

LES

SALONS DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE ET DES ARTISTES FRANÇAIS

—

I

J'ai lu je ne sais plus où ceci : « Qui donc a jamais écrit l'examen de conscience d'un salonier? » Question menaçante; le contexte en précisait le sens comminatoire. C'était à propos des omissions que commettent les critiques. Le sévère questionneur ne les leur pardonne pas, et c'est sans doute qu'à l'en croire un écrivain, du fait même d'accepter l'honneur et la charge de rendre compte des Salons, prend l'engagement de tout voir, absolument, et de distribuer aux artistes, d'un geste désintéressé et infaillible, l'éloge ou le blâme mérité. Dans cette vue le critique, et cela est bien honorable pour la corporation, serait une façon d'aristarque aux yeux infiniment perçants, à la mémoire vaste, à l'esprit plus spacieux encore où toutes les compréhensions de la Beauté, toutes les plus inconciliables formules d'art voisineraient dans l'oubli des raisons péremptoires au nom desquelles les unes les autres elles s'excluent. Il les accueillerait toutes avec une indifférence éclairée, il les apprécierait selon l'esthétique propre à chacune et sans jamais se permettre aucune préférence *personnelle* pour des motifs *personnels*...

On voit par là qu'il est possible d'exiger beaucoup d'un homme tout en lui demandant trop peu.

Ce qui se conçoit de grand sous ces mots : impassibilité, même impartialité, n'est pas humain, et ce qui serait admirable chez un Dieu apparaît chez un homme comme une prétention qui le diminue. Nos meilleurs moyens de connaître sont la foi et l'amour. Ainsi la vérité, notre vérité, s'identifie avec nos convictions et nos sentiments, et nous ne saurions parler sincèrement d'elle sans passion; car nous reconnaissons en elle, dès que nous croyons l'avoir trouvée, l'élément essentiel

de notre vie profonde et, par un instinct vital que du reste nous raisonnerions aisément, nous nions d'avance ce qui lui est contraire. — Je n'ai pas le loisir de donner ici à ces principes les développements qu'ils comporteraient, mais ces rapides indications suffisent pour l'heure, si je ne me trompe, et me permettront de conclure ces brefs préliminaires — point inutiles peut-être en ce temps de soi-disant critique scientifique — par ce mot précieux que j'emprunte à Jean Dolent : « Je cherche un autre moi-même, un artiste qui me ressemble en beau. » Si vous dites que mes enthousiasmes ou mes dédains sont injustes, c'est que vous aussi vous vous cherchez vous-même, c'est que vous avez vos préférences comme j'ai les miennes; mais nous différons et mon injustice n'est pas la vôtre : qu'importe? Discutons! Dans la culture comparée des différences qui nous permettent de respirer ensemble la même lumière sans nous confondre tâchons de découvrir *notre* vérité.

J'admets à merveille — chez les autres — cet idéal de justice distributive au nom duquel sans doute on m'invite à faire mon examen de conscience. Je vois très bien le critique longeant les cymaises avec soin et levant le nez avec attention pour tâcher de découvrir le mérite ignoré. Il y a quelque bénéfice, d'ailleurs, à faire ces trouvailles. La vanité y est intéressée autant que la charité : avoir vu le premier!...

Mais, je le pense, d'une exposition *collective* c'est la signification collective qui importe le plus. Nous ne chômons pas de petites expositions particulières où les artistes nous demandent notre avis sur leur apport individuel; là, par définition, c'est d'un artiste ou de quelques-uns qu'il s'agit et que nous parlons. Mais les salons annuels sont des manifestations d'ensemble qui ont une portée d'ensemble. Si c'était possible je trouverais licite qu'on en rendît compte sans nommer personne, sans s'arrêter à un seul tableau dans ces salles énormes comme le suffrage universel.

II

Néanmoins je ferai — sans la vaine prétention, donc, d'avoir tout vu et de tout dire — dans ces deux trop vastes Salons mon choix, tout à l'heure.

Auparavant, j'essaierai d'en dégager, tel qu'il m'apparaît, le sens général, vite.

Il n'est malheureusement plus juste de dire qu'entre le Champ-de-Mars et les Artistes Français persiste une différence dont le plus jeune des deux bazars bénéficierait. Sans doute il y a plus de mauvaises choses aux Champs-Elysées parce qu'il y a plus de choses. Sans doute encore il est vrai qu'en dépit de son infériorité numérique le Champ-de-Mars nous offre la plus considérable somme d'œuvres intéressantes. Sans doute enfin on y trouve les deux plus grands entre les artistes qui consentent à exposer (ai-je besoin de les nommer?), Rodin, Carrière. Mais, ces réserves faites, il est trop clair qu'ici et là sévit également une décourageante médiocrité; non pas la même, sans doute : ici celle des snobs et là celle des officiels. Choisissez! Les uns et les autres obéissent à des conventions et travaillent sans amour. Les uns nous donnent la blague de Whistler, en foule, de Cézanne, de Monet, plusieurs, et, les autres, la blague de Raphaël ou d'Ingres. Blague pour blague, peut-être celle des Champs-Elysées à défaut d'estime solliciterait-elle plus de pitié, et même, je le crois, il y aurait plus à faire pour les chercheurs d'épaves du côté du pont Alexandre que de l'avenue d'Antin.

Mais ce n'est pas d'aujourd'hui que cette triste équation est résolue. La Société Nationale, en cette quinzième année de son âge, est déjà centenaire depuis cinq ou six ans, et sa vieille rivale (123e exposition, dit le catalogue) n'est guère moins valide ni plus valétudinaire. Ailleurs s'agitent les vraies destinées de l'art, au Salon d'Automne, aux Indépendants.

Si maintenant nous essayons de distinguer les inspirations, les influences, les directions qui se partagent ce peuple de peintres et de statuaires, nous nous offrirons le spectacle sans joie d'une formidable confusion, image trop fidèle de la société contemporaine. Les conceptions de ces « artistes » ne dépassent guère celles du bas journalisme quotidien, et s'ils prenaient la parole pour nous dire ce qu'ils croient avoir peint, leurs boniments (qu'ils me pardonnent!) seraient les échos de la chronique.

Les mystiques abondent. Je crois même qu'ils se multiplient d'année en année, ce qui est pour inquiéter, peut-être, les « partisans de la Séparation ». Par exemple, on voit dans une église, celle de la Madeleine, je crois, le Christ, debout auprès de la porte, dans sa robe de lin blanc, le chef auréolé : d'un

regard sévère et juste, d'un regard de jugement dernier, il considère les fidèles, *ses* fidèles, qui, sur leurs sièges confortables, dans cette église élégante, pratiquent sans fatigue les rites d'un christianisme mondain. C'est plus mal peint encore, mais bien plus ingénieux que le *Christ chez les humbles* de M. Burnand. Et il y a beaucoup d'autres Jésus, à la peinture, à la sculpture, qui sont des œuvres de bonne intention aussi.

Beaucoup plus nombreuses encore les œuvres à prétentions sociales. Il y faut reconnaître la double influence de Constantin Meunier et des disciples de Karl Marx. Il est déplorablement inique, certes, que le génie du premier serve de pavillon aux autres, je veux dire aux artistes qu'ils inspirent. Dans la souffrance laborieuse, Meunier aimait et admirait la grandeur de l'effort et du courage humain, la beauté plastique des grands gestes. Ses imitateurs ne nous laissent guère voir que leur intention de concourir à l'œuvre de justice sociale. On se demande dès lors pourquoi ils se réduisent au type de l'ouvrier. Le mineur et le charpentier ont de la peine, j'en conviens; mais l'employé derrière son guichet n'est pas à la fête; pourquoi le négliger? On m'objecte qu'il est peu décoratif. Faut-il donc lui en vouloir de ce comble de disgrâce? J'espère qu'un Vincent de Paul de la palette ou de l'ébauchoir ne tardera pas à exalter le piteux martyre du gratte-papier poudrant de triste sandaraque ses plaintives ratures. — Nous n'en sommes pas venus à ces logiques extrémités, et M. Laparra continue (car il me semble bien que j'ai déjà vu cent fois son triptyque, avec des variantes) à nous conter les *Etapes de Jacques Bonhomme :* par la violence, par la pensée, par l'amour...

Et puis il y a, qui ne se peuvent compter, les faiseurs d'allégories et de tableaux de genre. Ces messieurs ont le cerveau en vacance et le laissent voir. C'est lamentable et gai. En me séparant de cette tribu, j'écarte d'un coup la moitié de la peinture et de la sculpture aux deux Salons.

Et si ces faiseurs ne pensent à rien, à quoi donc pensent les artistes qui ont assumé la tâche de célébrer les hommes illustres? Je n'en veux pas à qui fit à Pailleron l'injure, durable à cause de la matière, marbre, que méritait bien cet imbécile d'esprit. Mais Armand Silvestre a écrit des vers que M. Mercié n'a pas le droit de nous faire oublier. Mais Musset est un poète qu'on devrait pouvoir défendre contre les statuaires sans

talent. Mais Renan n'a rien fait qui excuse la caricature absurde que nous en offre M. de Charmoy. — Et puisque je viens de nommer ce jeune homme, qui nous arrive de l'Ile Maurice tout exprès, croirait-on, pour s'efforcer de ridiculiser nos plus chères gloires, oserai-je lui demander s'il ne saurait se contenter du Baudelaire sinistre et du Vigny grotesque qu'il nous a déjà imposés? On dit qu'il prépare un Beethoven, et ce qu'on en a vu dans les journaux illustrés fait trembler. Je sais bien qu'il donne ses œuvres pour ce qu'elles valent, mais à ce prix il les « place », et voilà ce qui nous irrite. Ne saurait-il mieux employer ses capitaux et son activité? Trop généreux jeune homme, vos bienfaits nous accablent.

Enfin, faut-il désigner les petites perversités de M. de La Touche, et surtout de M. Boldini, de M. La Gandara, — scènes et portraits, fétides émanations d'imaginations corrompues? Dirai-je le comique irrésistible de cette *Chevauchée à la gloire* destinée à déshonorer le Panthéon sous la signature de M. Detaille?

L'influence des impressionnistes n'est pas très marquée dans ces salons officiels. Outre celles de Whistler, décevante, dans la peinture, et de Meunier, mal comprise, dans la sculpture, Rodin dans celle-ci, Carrière dans celle-là donnent à quelques artistes sincères une impulsion profitable, plus sensible toutefois dans l'inspiration, dans l'idée que dans l'exécution. On voit se multiplier dans le marbre et le bronze les nus, mais non pas se généraliser l'observation studieuse de la nature; et si beaucoup de peintres composent des maternités, ils sont bien peu qui sachent le secret d'exprimer la tendresse par l'enveloppe des lignes et l'harmonie des tons.

Et somme toute, c'est une impression de tristesse qu'on emporte de ces Salons. De visite en visite elle s'accentue. Médiocres, ah, qu'ils sont médiocres!

III

Je pourrais m'arrêter ici, et j'ai dit pourquoi en commençant.

Du moins je ferme le chapitre des — justes — sévérités et je ne parlerai plus que d'œuvres admirées, inégalement.

Qu'il me suffise de signaler sans plus d'insistance l'hommage rendu à Cazin, à Gallé par l'exposition rétrospective de leurs

meilleurs ouvrages. Le mérite de ces morts aimés n'est plus discuté. C'est des vivants qu'on doit s'occuper ici.

La Peinture. — Eugène Carrière, Albert Besnard, René Ménard, Adolphe Willette. Entre tous les autres brillent ces quatre noms. Entre eux rayonne celui de Carrière.

Le portrait du sculpteur Devillez et de sa mère est dans l'œuvre du grand peintre une page importante. Chaque fois que Carrière arrête son regard sur un visage, on sent quel bel effort, victorieux, il fait pour pénétrer dans le secret de l'âme et quelle joie de conquérant il goûte à fixer impérissablement sa vision réfléchie et passionnée à la fois, et toujours — louange rarement méritée — il fait tout son effort, avec toute son intelligence et avec tout son cœur. Ici l'artiste a voulu, et il y a réussi, s'exprimer avec plus de force, avec plus d'intensité que jamais. On ne peut dire la dépense d'énergie dont cette toile est le prix. Ainsi comprise, ainsi traitée, la peinture — et je n'aurai d'observation analogue à faire qu'à propos des sculptures de Rodin — se dépasse elle-même pour sommer l'art. Un portrait? et aussi la plus touchante des tragédies, et aussi la plus harmonieuse des symphonies. L'émouvante splendeur de la figure humaine se révèle tout entière dans ces deux êtres: la mère accablée par les années, le fils déjà touché par elles, restent forts dans leur union devant la vie menaçante, et l'intelligence aimante qui est au front de l'homme et l'infinie tendresse empreinte dans les traits augustes de la femme ont trouvé pour s'exprimer ce geste si simple, si noble et si vrai des mains l'une sur l'autre appuyées.

Je n'ai pas toujours apporté à M. Besnard le tribut d'une pleine admiration. Il m'a souvent semblé que dans son art sans spontanéité l'esprit et la science nuisaient à la sensibilité. Ses œuvres n'ont pas ce caractère de mystérieuse nécessité qui signale les créations des maîtres. Je ne sais quoi de trop voulu et d'artificiel compromet sa vision de beauté. Mais le fragment du plafond destiné à la salle du Théâtre Français — *Apollon et les vingt-quatre heures* — témoigne d'une puissance d'invention et de réalisation qu'on ne peut méconnaître. Cela est lyrique, plein de joie, immense. On tremble seulement que certains détails de la composition, les admirables chevaux, par exemple, perdent, dans les hauteurs où ils prendront leur place définitive, leur essentielle et harmonique valeur.

On n'a point, à mon gré, assez loué ce grand peintre, si noble, si haut, si pur, René Ménard. Les œuvres qn'il expose aujourd'hui, notamment ses *Nus au crépuscule* et sa *Chaîne du Mont-Blanc*, sont d'un maître, incontestablement. Il est impossible de leur refuser la respectueuse sympathie qu'exige de la sincérité le calme et hautain effort d'une âme solitaire, éprise du rêve antique et toute retentissante d'un lyrisme vaste, aux belles strophes, aux beaux plis.

Avec son *Parce Domine* Willette d'autrefois, avec *la Mort de Gavroche* Willette d'aujourd'hui, et c'est le même triomphe. Nous applaudissons à sa gloire. Il se peut que j'aie objecté quelquefois au dessinateur, et ce n'était peut-être ni la faute de l'artiste persécuté par l'actualité, ni, absolument, la mienne. Sa peinture restera; composition si riche, exécution si sûre, avec de si harmonieux passages, une si exquise délicatesse en pleine fougue.

Dans ses villes espagnoles, M. Charles Cottet nous montre, sinon une nouvelle manière, du moins un nouvel aspect de son talent. Ces sites sombres et tragiques, cette atmosphère dure, ces constructions pesantes lui conviennent au moins aussi bien que les paysages de Bretagne — patrie ordinaire de ses préférences — et il les a exprimés avec une extraordinaire puissance.

Je vois les qualités d'exécution de la *Soirée dans un atelier* de M. Lucien Simon; elles sont rares et fortes. Je vois aussi comme cette composition est factice et que chacune de ces figures, intéressante en soi, reste seule malgré les voisinages. Portraits alignés, et les modèles posent.

Le meilleur des trois tableaux exposés par Ignacio Zuloaga est sans doute *le Maire de Torquemada*. Ces deux paysans aux âpres visages, aux yeux pleins de ruse et pourtant de simplicité, ce petit homme fin qui les persuade du geste et du regard, les belles matières des visages, des mains, des costumes, l'ampleur du paysage où les personnages se sont rencontrés — œuvre de peintre très peintre qui a respiré l'air vrai de la nature. Et quelles riches harmonies argent et rose, pourtant, *le vieux Toréador!* et quelles délicieuses lignes ondoyantes dans l'espace clair, les trois femmes espagnoles du tableau *Mes Cousines!*

L'exposition de François Guignet, ces cinq études de fillet-

tes qui font comme une guirlande autour d'un portrait de jeune fille, est l'affirmation éclatante d'un des plus purs talents de cette heure. Inexprimable séduction de la jeunesse réfléchie dans une âme d'homme, gamme graduée de l'ingénuité, le ravissement des regards, et aussi le charme de cette peinture saine, simple, forte !

Le Soleil couchant sur les bords de l'Ain, du vénérable Harpignies, est une œuvre belle, de cette beauté forte, simple, où se complaît depuis longtemps le maître traditionnaliste. L'œil a gardé ce sens net des harmonies et la main cette vigueur un peu rude qui sont les caractéristiques d'une intelligence soucieuse avant tout de construction, de solidité. Il semble qu'on entende le passé, glorieux, protester contre des nouveautés (déjà d'hier) auxquelles il se promet de survivre.

On ne peut dire que M. Pointelin se renouvelle, et ses paysages crépusculaires, toujours mélancoliques et doux, toujours silencieux, sont trop sûrement exécutés, peut-être, selon un art trop habitueux, monotone. A chacune de ses manifestations on n'en reste pas moins reconnaissant au tendre visionnaire des heures évanescentes, et qui sait si la plus inattendue variété ne nous serait pas révélée par une exposition d'ensemble — désirable ?

Je ne puis me défendre contre le charme, fût-il un peu sucré, de l'art délicat et voluptueux de Mlle Dufau. Mme Marval, Mlle Breslau et Mme Delvolvé-Carrière exceptées, je ne sais aucune femme peintre qu'on lui puisse comparer. Le grand sens de l'art décoratif est en elle, et pourquoi lui reprocherait-on de se complaire aux gestes, aux effets de grâce dont elle a le délicieux secret ? Le tableau *Femme et bibelots* semble du reste indiquer de nouveaux désirs chez cette artiste armée d'une technique assez forte pour se permettre impunément toutes les audaces.

La sécheresse irrémédiable des fausses fresques de M. Henri Martin ne nous cache ni sa science de composition ni son habileté d'exécution. Je vois bien comme il utilise les indications récentes, et qu'il y ajoute peu. Telle quelle, cette peinture, — et il faut, pour l'analogie des efforts, associer à cet éloge, dans un genre différent, M. Ernest Laurent, portraitiste, — tient une honorable place intermédiaire entre les œuvres révélatrices et les imitations directes.

Qu'elle doit paraître révolutionnaire au respectable M. Hébert, à M. Landelle, à M. Lecomte du Nouy, à M. Tony Robert-Fleury lui-même, qui pourtant essaie avec une noble sincérité de rajeunir sa vision et sa palette! Et je nomme à dessein ces représentants, point négligeables quoi qu'on dise, du romantisme égarés et dépaysés même aux Champs-Elysées, et qui pourtant suffiraient à donner du recul aux nus et aux portraits abominables d'un Lefebvre, d'un Bonnat.

Maurice Denis et Charles Guérin, ici comme aux Indépendants, poursuivent parallèlement leurs recherches décoratives. Guérin est insuffisamment représenté quant au nombre, fidèlement quant au mérite des œuvres. Maurice Denis, avec *la Treille* et surtout *l'Hommage à l'Enfant Jésus*, justifie notre admiration sans lui indiquer des directions imprévues. J'en dirai autant des délicieuses fleurs de Mme Lisbeth Delvolvé-Carrière et des solides et harmonieux paysages de Gaston Prunier.

M. Caro-Delvaille s'essaie dans la décoration. Sa tentative, moins favorablement accueillie que les précédentes, m'intéressa davantage.

Il faut nous contenter de nommer, sans ordre : Raffaëlli, Mlle Breslau, Mme Boznanska, Zo, Robert Boutet de Monvel, Berton, Bunny, Dinet, Canals, Castelucho, Claus, Séon, Saint-Germier, Signoret, Dauchez, Duhem, Flandrin, Haukins, Iwill, Heymans, Hochard, Lavery, Lebasque, Melchers, Morrice, Muller, Osterlind, Lobre, Loup, Prinz, Wagemans, Rusiñol, Schnegg, Van Hove, Ulmann, Wagemans, Waidmann, Willaert, Jacques-Marie, Petitjean, L. Meilleur, Ribera.

IV

La Sculpture. — Auguste Rodin; le Maître. Une fois de plus, il nous donne la joie de l'admirer dans l'affirmation ardente de sa force, de sa science, de l'harmonie de son génie. Ils sont vivants d'une vie profonde, ces deux plâtres — études, figures incomplètes et parachevées. Ils vibrent dans l'air et s'offrent comme des êtres animés aux caresses des clartés. Mais, en réalité, ils les gouvernent. Pour des raisons éminentes et exemplaires, il leur faudrait réserver cette façon de dire dont ailleurs on abusa : ils font chanter la lumière. Sculpture, musique. Harmonies des plans qui se colorent. Ces œuvres sont là

pour attester l'unité des arts et qu'ils se rejoignent tous en chacun d'eux à la condition qu'il soit lui-même tout entier. Elles sont là aussi pour protester contre les innombrables sottises académiques dont les deux Salons sont encombrés, pour rappeler les artistes à l'étude constante, fidèle, docile de la nature, à la recherche de la vérité éternelle dans la vie passante. Elles sont là pour témoigner de cette certitude consolante : la Nature, à qui la cherche et dans ses profondeurs et dans la multiplicité de ses aspects, sans se laisser arrêter au dangereux délice des détails, en se mêlant avec elle par un sincère amour, finit par livrer de synthèse en synthèse une expression vraie et transposée d'elle-même où l'artiste qui l'exprime s'exprime du même coup. Aux arrière-plans de la réalité resplendit le sens clair des apparences.

Hélas! cet enseignement sublime, qui donc l'entend? Ils sont bien rares, les statuaires en qui retentit utilement le conseil de Rodin, et ce n'est pas toujours chez ceux qui approchèrent du plus près le maître que son influence fut la plus effective. Combien ont traversé l'atelier de la rue de l'Université en vain! Et d'autres se hâtent d'oublier ce qu'ils y ont appris pour défendre, disent-ils, croient-ils, leur talent, leur propre originalité contre le despotisme du génie. — Mais il en est d'autres qui, de loin, surent comprendre. Le peu qu'on voit d'œuvres de Rodin au Luxembourg, musée et jardin, les a révélés à eux-mêmes. Est-ce le cas de Rogelio Yrustia, de qui je signalais dans un précédent Salon le groupe excellent des *Pécheresses*? Lui aussi, grâce à d'assidues observations de la réalité et par ses modelés sommaires, par ses plans justement distribués, parvint dans cette œuvre à nous donner le frémissement de la vie. Cette année, le groupe qu'il expose, hommage à un savant, ce vieillard, ce jeune homme, en quête de la Vérité que le premier ose toucher, d'un geste résolu et résigné, tandis que devant elle l'autre recule, effaré, épouvanté, est l'œuvre d'un homme qui voit et qui pense. Je regrette que de malencontreux lambeaux de draperies interrompent les belles lignes corporelles. Et peut-être l'attitude du vieillard n'a-t-elle pas toute la noblesse qu'on lui eût désirée. Le jeune homme est grand, et, dans ce geste dramatique de la main ramenée à la bouche pour étouffer un cri, il y a toute la douloureuse stupeur de la jeunesse devant le fond vrai de la vie, soudain aper-

çu. Rogelio Yrustia, très jeune, reste au premier rang parmi les artistes en qui nous pouvons espérer.

M[lle] Claudel, Bourdelle, Niederhausern-Rodo gardent l'empreinte de Rodin. Ils expriment pourtant dans une langue apprise des pensées qui leur appartiennent. Les Muses de Niederhausern-Rodo (pour le monument de Verlaine) sont belles dans leur masse en mouvement. Le marbre et le bronze de la Pallas-Athénée de Bourdelle ne sont ni l'un ni l'autre bien antiques; mais je ne leur reproche que leur désignation. Et la *Sirène* aussi de M[lle] Claudel, admirable, est hors de l'espace et du temps. Je citerai encore la tête de femme de Jean-René Carrière et, de Roger Bloche, le groupe de *la Faim*, que je préfère à *l'Apprenti;* de Jules Desbois, *la Femme à l'arc;* de Devillez, un buste de femme; de Louis Dejean, une *Tête d'enfant,* les statuettes de Lucien Schnegg, *la Nature* de M[me] Cazin, *l'Apothéose de Victor Hugo* de Henry Cros.

§

On a bien fait d'inviter les décorateurs de théâtres à nous montrer leurs produits. Ce n'est, cette année, qu'un premier essai, très incomplet, puisque les décorateurs les plus connus sont absents, et compromis par les conditions défavorables de la présentation matérielle. Tout de même, l'insuffisance des choses qu'on nous fait voir sous prétexte de décors surprend et attriste. Quelle incompréhension, chez ces fabricants que je ne veux pas nommer, des conditions essentielles, spéciales, de leur espèce d'art ! Quelle étroite et grossière conception des dehors d'une pensée poétique ! Mais de leur propre inintelligence les décorateurs sont-ils seuls comptables, et n'est-ce pas plutôt le poète, l'ordonnateur de la fête, qu'il faut ici accuser ? Le décor est l'accessoire de la pensée; si elle est médiocre comment seraient-ils beaux ? quelle entreprise dangereuse que celle de mettre *Scarron* chez lui ! — Mais l'initiative de cette innovation n'en est pas moins bonne. Encore qu'il puisse être dangereux de conseiller aux décorateurs de considérer comme existant en soi et à titre d'opération d'art leur concours à l'œuvre dramatique, des prétentions qu'on leur suggère il est permis d'espérer le renouvellement, et surtout la simplification de leurs inventions. Il finira bien par venir quelqu'un qui comprendra combien est absurde et fausse cette indéfinie mul-

tiplication des détails, qu'il convient ici comme en tout et qu'il est ici particulièrement urgent de remonter aux principes, au sens élémentaire des lignes et des couleurs, à leur valeur décorative et expressive : donnez à la parole, au geste du poète des échos harmoniques, assujétis, asservis, — c'est tout votre rôle, décorateurs, et c'est en vous y réduisant avec intelligence que vous deviendrez des artistes.

§

En finissant, je me permettrai de poser à M. Henry Provensal, architecte, une question :

— Vous exposez, Monsieur, un projet de *Monument crématoire* (façade et perspective) que vous désignez ainsi : « Harmonies de l'espace ». Malgré des complications qui ne m'ont pas toutes paru justifiées, votre composition m'a intéressé, originale dans son principe et signalée à notre sympathie par des voisinages nécessiteux ou cossus. Mais un autre nom s'est tout de suite ajouté au vôtre dans ma mémoire et ce n'est pas la première fois qu'à votre sujet se produisait en moi ce phénomène. Est-ce pure — et alors bien extraordinaire rencontre, ou connaissez-vous les architectures d'Albert Trachsel ? Vous nous les rappelez impérieusement, — sans toutefois nous consoler de leur absence, ajouterai-je pour être bien sincère. Et, dirai-je encore, ce n'est point un reproche que je vous adresse. Loin de là, je vous remercie de me donner l'occasion de proclamer haut combien serait désirable en cette heure dénuée la présence parmi nous, l'action du seul artiste — seul à ma connaissance — qui apporte à l'architecture une pensée, des vues nouvelles et fécondes. Il attend ce consentement de tous sans quoi dans son art et le vôtre, vous le savez, on ne peut rien. Il est bon, et je vous félicite d'y veiller, qu'il puisse s'abstenir de démonstrations pour l'instant peut-être vaines, sans pourtant qu'il soit oublié, — et vous n'êtes pas seul, du reste, à vous souvenir de lui, ou, par hasard, à le rencontrer...

CHARLES MORICE.

JOLIE PERSONNE

(Suite [1])

—

IV

...... Evidemment, Elle était chez lui. Il s'agissait de savoir, mais avant tout de jouer serré.

Je fis — par acquit de conscience — de longues stations, rue de X... où était sa garçonnière. Elle n'y vint pas : il avait abandonné cet entresol.

Vivaient-ils ensemble ?

Savoir ! j'avais besoin de l'obliger à m'entretenir d'elle.

Mentirait-il ! — Après ce que m'avaient révélé les lettres, quelle plaie étais-je en pouvoir de faire à leur amour ? — Nous avions tenu dans nos bras cette femme, alternativement : Il l'ignorait.

Il m'était impossible de ne pas le revoir : je ne me souvenais pas assez nettement de sa figure. Je lui écrivis, sans autre préambule.

Il vint. — Non, je ne crois pas que le démon de la perversité contraigne toujours les hommes à agir contre leurs intérêts.

Je crois — et fermement — que l'implacable volonté fait naître, en nous, un instinct qui nous inspire des actes utiles que de longs raisonnements ne nous permettraient pas d'accomplir.

En le voyant rentrer, j'affectai une politesse attristée et très digne. Sans m'occuper le moins du monde de sa présence, je me mis à marcher dans le boudoir, à grands pas, il prit mon mutisme pour de la gêne. Certes la situation était imprévue. Mon embarras aurait donné de l'aplomb au plus timide.

Une sécurité surprenante me soutenait. J'avais beau me répéter : *Il sait qu'elle existe... peut-être qu'elle attend, en fiacre, à la porte*, mon sang-froid demeurait le même...

A la dérobée, je le regardais. Je distinguai de la fatigue sur

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 188, 189 et 190.

ses traits. Cette lassitude n'était pas celle qu'imprime le plaisir : je la connais cette lassitude : elle embellit un visage et ne le durcit pas.

« Pourquoi m'avez-vous fait appeler ! hasarda-t-il.

— C'est vrai... puisque tout est fini ! » répondis-je.

Un lourd silence tomba.

« Que désirez-vous de moi ? » reprit-il.

Comme mon aspect l'encourageait, il continua presque avec humeur :

« Que voulez-vous ? »

Je détournai les yeux, j'articulai un commencement de phrase, et, d'une voix morne, honteuse, mais désespérée, je dis :

« Je veux parler d'elle. »

Il tressaillit, et tandis qu'il ébauchait un geste vague je m'emparai de sa main et je m'écriai :

« Elle vous a aimé ! Je suis un malheureux... Ah ! Monsieur, que ne donnerais-je pas pour vous haïr ! Vous êtes l'homme qu'elle aurait voulu trouver en moi ! non, non, non, je ne peux pas vous haïr ! »

Il m'écouta sans sourciller, comme si cela ne l'intéressait pas. Etais-je joué?

Je lâchai prise. Devant un miroir, je m'arrêtai. Admirable comédien que je fus ! Mon aspect était lamentable... et peu à peu, je lui expliquai avec quelles angoisses, quels déchirements d'orgueil, j'avais composé ma lettre, arrangé mon guet-apens.

Je m'attendais à quelque éclat. Mais non ! il était abasourdi, déconcerté par le ton que prenait l'aventure...

« Imaginez-vous ce que j'ai dû souffrir, pour en arriver à une telle infamie ! »

Je le regardais : il ne me voyait pas. Ses yeux étaient fixés sur la draperie derrière laquelle Elle avait disparu, derrière laquelle, pour lui, elle était morte. Je répétai :

« Une telle infamie ! »

Je tombai dans un fauteuil. Je devins humble. Je crois qu'à cette minute il me méprisa. Ce mépris m'ôta tout scrupule.

Je soupirais misérablement. — Peut-être y avait-il du vrai malheur dans ces sanglots volontaires.

Me voyant accablé, sans haine, il s'avança vers moi.

J'eus le pressentiment qu'il allait ricaner :

« Est-elle bien morte ? »

Mais non, son expression était douloureuse, émouvante ! Mon chagrin le gênait.

« Qu'avait-elle à me reprocher? repris-je, me parlant à moi-même. « Hélas! Je n'ai pas su apprivoiser son cœur, séduire sa jeunesse. Le désespoir de l'avoir perdue à jamais me navre davantage que la certitude de n'avoir pas été aimé. »

Au prix de semblables phrases, je lui parus sincère. J'étais assis au bord du fauteuil, les jambes écartées, la tête basse, les deux poings sur mes genoux, comme un brave homme qui souffre — mais j'étais prêt à bondir.

« Elle fut toute ma pensée, toute ma joie. »

Ses yeux ne quittaient pas la tenture, et moi je hoquetais, je sanglotais... et je parlais de l'horreur que m'inspirait cette demeure...

« Depuis que j'y suis revenu, » hasardai-je. Il tressaillit : j'ajoutai.

« Pourquoi y être revenu ? Pourquoi n'être pas resté, là-bas, auprès d'elle? Ah! n'avoir pas eu le courage d'en finir. »

Des mots sans suite entrecoupaient mes larmes : sa tombe... le repos... que sais-je... des mots sans suite que prononcent les vrais désespoirs...

Il me méprisa tout à fait. Je devins plus humble, plus confiant encore. Je l'amenai à me parler d'Elle. Je l'en suppliai :

« J'ai besoin de ne pas la sentir coupable, depuis qu'elle est morte. Je n'ai pas enlevé les lilas, les derniers lilas que ses mains ont disposés dans ces coupes. Je n'entre plus dans sa chambre — j'insistai à dessein — dans sa chambre. Ma maison m'est odieuse. Ces meubles, ces tiroirs, que contiennent-ils ? »

Soudain, je changeai d'attitude :

« Vous étiez à ma merci. Je n'ai pas pu vous tuer. Comprenez donc : j'ai aimé ma femme : je l'ai aimée ! » criai-je, « et je voudrais, pour garder d'elle un souvenir qui ne fût pas horrible, me persuader que je suis coupable, mettre tous les torts de mon côté, et diminuer sa faute. Cherchez dans votre mémoire, je l'exige, c'est là tout ce que mon malheur vous demande. »

Je devais prononcer cette phrase : elle ouvrait la voie aux entretiens que je comptais avoir avec lui.

« Vous devez tout faire, tout, pour que son souvenir ne me soit pas trop lourd... »

Je repris mes plaintes, je mesurai mes paroles. Je ne voulais pas commettre d'imprudence, moi. Je le suppliai de me dire où et comment il l'avait rencontrée.

Il ne se donna pas la peine de mentir — évidemment, il me méprisait — et peu à peu, il me parla d'Elle. Ses phrases étaient sans suite, entrecoupées de silences. Le soir tombait, sa voix était grave, une voix pleine de larmes. Il s'était assis, et moi, je marchais avec accablement.

Il me la conta, leur histoire, leur banale histoire, sur un mode impersonnel, et je me réjouissais dans ma haine.

Bien joué, mon brave cœur, bien joué!

Comme il disait vrai, je l'écoutais en songeant à certains passages de leurs lettres où il était question de moi.

« *Sa femme, je ne le suis que de nom* »... « *Tu es ma légende, etc...* »

Oh! merci, forces fidèles et compatissantes qui m'avez empêché de crier : « *Malheureux, elle vous a menti !* »

Leur légende! Il essaya de m'attendrir, moi, qu'il méprisait, comme je l'avais attendri, lui que je haïssais.

C'en était trop. D'une voix dont je distingue encore le timbre, je criai :

« Quand donc aurez-vous fini de me broyer le cœur! Elle vit, vous savez bien qu'elle est vivante, puisque c'est chez vous qu'elle se cache! Elle vous envoie pour me torturer... Avouez donc qu'elle est vivante... et je partirai... je partirai... je vous laisserai... je ne vous troublerai plus jamais, plus jamais... »

Il prit ce transport de colère pour de la folie. La sincérité de ma douleur lui parut évidente.

« Pardonnez-moi », soupirai-je, « mais sa forme rôde partout... »

Et je lui désignai les sièges du boudoir, la tenture... et je fus impressionné par l'ombre de la nuit tout à fait descendue, et, dans cette ombre, les miroirs brillaient ainsi que les coupes de cristal... et la senteur des lilas morts fut plus sensible. Lui, je ne le voyais plus... Je ne pouvais plus l'épier...

Silence intolérable, vertigineuses ténèbres. J'ai redouté, pendant que vous envahissiez la chambre, qu'un amour insensé ne

m'ôtât tout courage... car sans pitié pour mon âme, vous reformiez l'atmosphère des jours anxieux, où, muette et si belle, ma disparue venait et rêvait...

Silence intolérable qu'Il brisa pour prendre congé.

« Taisez-vous ! » suppliai-je.

Il sortit lentement... et je respirai, moi, debout contre une porte, l'odeur qui pénétrait l'air quand Elle était là... parfum qui l'entourait comme un cercle magique que je n'osais franchir... parfum combiné par elle... il y avait de l'œillet dans ce parfum vivant qui glissait entre les arômes plus lourds des fleurs fraîches, toujours renouvelées.,. de l'œillet et puis quoi encore... je ne retrouve pas exactement... mais l'œillet... l'œillet...

V

Ils ne s'étaient pas revus : j'en avais la certitude. Pourquoi n'était-elle pas retournée chez son amant?

Où vivait-elle? Je ne lui connaissais ni amis ni famille.

L'idée qu'un étranger avait recueilli cette pauvre créature s'acharna contre moi, et cet homme, je me pris à le haïr plus que l'autre, car il échappait à ma vengeance... et des bras de ce passant, où tomberait-elle?

Hélas! je l'imaginai s'enfuyant de ma maison, se confiant au premier venu.

Oui, pourquoi n'était-elle pas retournée chez son amant, celui dont je m'amusais, celui que je revoyais chaque jour?

Véritablement, je ne pouvais me passer de lui!

Comme un coupable je lui avouai, un après-midi, avoir fouillé les meubles de ma femme.

« Je n'ai trouvé que ce billet.»

Et je lui montrai la lettre qui m'avait dévoilé l'aventure : il la déchira.

Il me parlait de ma femme, comme j'en aurais parlé moi-même à quelque intime ami... il me méprisait, comprenez-moi. Il me méprisait !

Puis, je ne dis plus « *ma femme* », mais « *les femmes* ».

Cet intermède délassa mon esprit qui s'impatientait, je me demandais quelle serait ma vengeance? Je n'en avais encore aucune idée précise. Je sentais simplement qu'elle serait.

« Les femmes, » affirmait-il, et je traduisais « votre femme ».

Quiconque serait entré nous aurait pris pour deux bons camarades causant de choses anciennes, de souvenirs amoureux et plaisants.

Un soir, je lui tendis la main, comme un malheureux qui ne sait pas, au juste, comment son audace sera accueillie.

Loyalement, il serra mes cinq doigts. Que n'ajouta-t-il :

« Mon cher, je ne vous en veux pas. »

Au fait, il s'était excusé de sa faute, comme on s'excuse, auprès d'un passant, de l'avoir bousculé, sur le bord d'un trottoir.

Le lendemain, prétextant l'horreur de la solitude, je sortis avec lui. Nous errâmes sur les boulevards.

Combien de fois n'ai-je pas chancelé, croyant la reconnaître ! Ah! ciel... si nous l'avions croisée, heureuse, souriante — en sécurité — au bras d'un étranger !...

J'étais redevenu garçon, je pris une maîtresse. Il admira, sans me le dire pertinemment, ma philosophie. Il me donna des conseils. Oh! il m'aimait cet homme. Pourquoi m'aurait-il refusé les secours que son expérience lui permettait de m'offrir — à titre de compensation, n'est-ce pas!

... Voici longtemps que ce moment de ma vie est passé. Quand j'y songe, aujourd'hui, je n'imagine plus les détours, les tortures qui firent de moi ce que j'étais alors... quand j'évoque ces heures, je m'apparais à moi-même dans un état d'hallucination, je ne me reconnais qu'avec peine. Au juste, combien y a-t-il de temps que *cela* s'est passé?

Que pensait-il de moi? Etais-je, à ses yeux, misérable ou grotesque? Que m'importait, d'ailleurs! Je savais bien, moi, que je me vengeais.

Il me restait à diriger sa vie, à l'accaparer de telle sorte qu'il ne pût se lier avec une de mes relations...

Une autre crainte m'obséda : ne se fatiguerait-il pas de nos entretiens, et moi-même.... Bref, il me fallait activer le dénouement, à tout prix.

Après avoir parlé des femmes, nous parlâmes de l'amour.

Ses théories, en la matière, étaient admirables, romanesques...

Le désir et la volupté nous servant de thème, nous en vînmes à définir comment l'homme combinait en drames ou en comédies, le sentiment sacré, seul législateur du monde mo-

ral; car il employa ces mots : *législateur* et *monde moral.*
« Et la jalousie? » objectai-je, naïvement.
Il ne répondit pas. — Les ongles d'airain ne s'agitèrent donc pas dans sa chair, quand j'étais à Nice, auprès d'Elle ?
« Ce qui m'étonne, » repris-je, « c'est qu'une femme qui a un amant puisse, et sans aucun dégoût, accepter les caresses de son mari, y prendre même plaisir... »
Il crut que j'émettais là une simple remarque, tant le timbre de ma voix fut naturel. Ne m'aurait-il pas tué s'il avait deviné l'allusion ?
Comme Elle sut bien le persuader!
Il murmura :
« C'est vrai... »
Et soudain, j'eus l'impérieux désir de lui crier que, moi aussi, j'avais tenu cette créature dans mes bras, que je l'avais asservie comme une bête par mes baisers que la rage rendait sans pudeur.
Encore un coup, que m'importait d'être ridicule? Je savais que je me vengeais, je savais aussi qu'elle lui avait menti!

VI

Et pourtant, quand je revins chez moi, après une de ces promenades désespérées que je faisais chaque soir, je me suis promené de long en large, dans le salon où, jadis, le parfum onctueux et frais des œillets luttait avec les chauds aromes des jonquilles.
Un immense soupir m'ébranla tout entier. Je pleurai de pitié, de découragement.
Ne valait-il pas mieux vivre comme si rien n'avait existé, partir, habiter quelque pays où l'on peut oublier, où les souvenirs tragiques se transforment en belles légendes!
Des noms s'offrirent, Venise, Vérone, Padoue.
Mais, m'était-il permis de quitter ce Paris, où Elle vivait?...
Sait-on ce que pèse un cœur désœuvré? Oui, je pleurai la disparue, sa misère! Pauvre être inconscient, misérable esclave alternativement possédée par deux hommes.
L'un, elle croyait le haïr; l'autre, l'aimait-elle?
Et je me pris à imaginer des choses impossibles.
Qu'aurait-elle fait, si je lui avais dit, en lui montrant la lettre révélatrice:

« Lui ou moi, choisis! »

Ne se serait-elle pas jetée dans mes bras? Et la silhouette se profila, vivante, jolie. Je l'appelai doucement, doucement, doucement... Ah! si j'avais su l'appeler ainsi, quand elle passait indifférente.....

VII

Je devais me débarrasser de cet homme. Il encombrait ma vie. Ma conduite de la veille avait été trop téméraire. Le doute lui était permis.

Si, pendant que je lui parlais de la « jalousie », il m'avait donné à comprendre qu'il voyait mon jeu, je l'aurais tué.

Je répugnais à cet acte brutal, sans lutte. Je ne me sentais pas assez seul, pour prolonger cette comédie. La crainte de rencontrer un ami me harcelait.

Je résolus de vendre mon hôtel de l'avenue d'Iéna. Je classai mes papiers. Je déchirai des lettres et des cartes. Une attira mon attention.

JEAN RODAIS
MAITRE D'ARMES

Mais... cela ne serait pas un crime, et pourtant...

Après avoir vendu mon hôtel, j'achetai, aux alentours de Neuilly, une maison de campagne que je meublai très simplement, en laissant au premier étage une grande chambre vide. Je fis sabler les allées du jardin, et, lorsque tout fut prêt, je me rendis chez Jean Rodais.

Il habitait rue de Presbourg.

« Il faut, » lui dis-je sans autre préambule, « que dans un mois, un mois, entendez-vous, je puisse tuer un homme. Vous viendrez chez moi tous les matins. Vous resterez le temps nécessaire. Donnez-moi votre parole que jamais personne ne saura que je suis votre élève. »

Il refusa d'abord. C'était un brave homme, père de famille, ancien prévôt de cavalerie, sans emploi. Je lui offris une petite fortune, je lui en avançai la moitié : il put ouvrir une salle d'armes.

« Un mois? » Il réfléchit et ajouta :

« Avez-vous fait du fleuret... de l'épée ? »

J'étais, en la matière, d'une incompétence rare. Il hocha la tête, un mois lui paraissait insuffisant.

« Je vous attends demain. »

Je lui laissai mon adresse et j'allai rue de X..., chez l'autre.

Je lui annonçai les changements que j'avais apportés dans ma vie. Je lui avouai que de méchants souvenirs m'assaillaient, avenue d'Iéna, que je redoutais le trop grand désespoir.

Je considérai son cabinet de travail élégant et sévère. Un panneau du mur était occupé par des rayons chargés de livres brochés et en mauvais état. Des partitions étaient empilées sur le piano. Un buste de Beethoven m'impressionna, les mains étaient jointes, la tête s'appuyait presque contre elle, les yeux clos regardaient. Il me proposa de me montrer sa maison, me parla de quelques tableaux curieux qu'il avait, me tendit un carton plein de gravures du XVIIIe siècle et d'estampes japonaises, me renseigna sur la valeur de leur art, me fit remarquer, dans des compositions que je jugeai simplement gracieuses, mille détails dont je n'avais pas découvert le choix.

Il recevait, semblait-il, un étranger recommandé à ses soins par un ami. J'étais exaspéré.

Mon attitude me parut bien piètre comparée à son aisance, à sa courtoisie. Quand je lui répétai que les souvenirs m'obligeaient à fuir ma demeure, il ne manifesta aucune surprise.

Je le quittai.

« Quand je serai installé, je vous ferai signe... »

Etait-il heureux?... L'avait-il oubliée? Et moi, l'avais-je oubliée? Ce qui me retenait à la vie était-ce l'obscure certitude d'une vengeance, ou bien le souvenir?

Mais il n'aurait pas dû me paraître heureux ! Au fait, dans le plus favorable des pays il rencontra la plus émouvante des femmes, l'aima, en fut aimé. Un drame ravagea son idylle. Une enfant de vingt ans était morte pour lui, bravement, comme une petite héroïne, et, pour le défendre, n'avait-elle pas braqué un révolver sur moi?

C'était sa légende, cela... Ah! je la détruirai leur légende !

VIII

Je ne dormis pas de la nuit, et une aurore morne annonça un jour sans soleil.

Je me levai. A neuf heures on sonna. C'était Jean Rodais. Il apportait les masques et les épées.

« Vous avez bien compris ce que je vous demande, je vais avoir affaire avec un homme redoutable qui me tuera, si je ne le tue point; enseignez-moi un coup, un seul coup terrible et sûr.

— Bien, » répliqua-t-il.

Dès la première leçon, je sentis que je n'avais aucun moyen, aucun jugement.

Une reprise de quelques minutes m'étouffait. Mes muscles morts pesaient.

Je m'acharnais. Les moindres remarques de Rodais m'exaspéraient : je l'injuriais sourdement, avec colère et souvent avec haine! Combien de fois n'ai-je pas cassé mon épée! Une après-midi j'ai sangloté de découragement, puis je me remis au travail. Hanté par ma maladresse, je me levai la nuit, et je plastronnai contre le mur. En huit jours mes progrès furent remarquables.

Mon arme docile obéissait à ma force.

Une joie violente me posséda. J'étais plein d'assurance et de souplesse.

Je passai mes journées à me battre, et pour donner à mon maître des renseignements utiles sur le physique de mon adversaire, je me rendis chez lui.

Je le trouvai dans son bureau, classant des livres sur les rayons de sa bibliothèque. Je le priai de continuer et je l'examinai. Ses épaules étaient larges, son buste solide. Mais je ne voyais pas ses mains osseuses et délicates tenir une épée.

Je lui appris, au cours d'un entretien que je m'appliquai à rendre banal, que j'étais installé, et comptais sur sa visite... J'ajoutai que je faisais des armes et montais à cheval tous les matins.

J'eus un frisson de contentement, quand je sus qu'il avait été, jadis, bon escrimeur.

Il se défendrait donc, je le sentirais lutter. Ma vengeance ne serait pas un crime, car assassiner ne m'aurait pas vengé.

J'ignorais quel retentissement aurait sa mort, dans le monde, qui elle atteindrait.

L'avouerai-je! je m'efforçai de rendre douloureux le souvenir de ma femme.

J'eus beau évoquer mes souvenirs de bonheur, noircir la perfidie de cette créature, m'halluciner par la vision de leur amour,je ne parvins pas à le haïr uniquement à cause de cela... Je le haïssais, parce qu'il appartenait à une race d'hommes plus fine et plus séduisante que la mienne.

Mais, quand je l'aurai tué, la regretterai-je, Elle?...

Sous l'égide de quelle folie s'enrôlaient donc mes pensées?

IX

J'allai souvent à Paris. J'y retrouvai quelques camarades et je l'invitai chez moi.

Ces réunions devinrent bientôt très fréquentes. Ma bonne humeur, mon entrain étonnaient mes convives.

Certains me croyaient séparé de ma femme, d'autres la disaient morte.

Jamais aucun ne prononça son nom.

Quand une atmosphère de cordialité se fut définitivement établie, je l'invitai, Lui.

Ses manières, sa réserve extrême déplurent tout d'abord... bientôt il fut sympathique à tous.

... Ce soir-là, le dîner fut plus long que de coutume, plus gai... Je ne L'avais pas quitté des yeux.

On passa au fumoir. Des groupes se formèrent. Je ne me lassais pas de le regarder, je le sentais obsédé par mes yeux fixes. Je me tenais dans un coin, ma cigarette aux doigts... Je souriais avec mépris, une antipathie violente comme un désespoir grandissait en moi... Je voulais l'exaspérer... l'obliger à me demander raison de l'insistance avec laquelle je l'épiais... J'eus aimé le rendre ridicule, j'eus aimé le torturer... mais il restait maître de lui... parlait avec calme, contait avec agrément, répliquait avec esprit. Son ironie était mesurée, aimable... et soudain à une remarque qu'il fit, j'éclatai malgré moi, d'un rire terrible, et machinalement je m'avançai vers lui, le saisis par les épaules et je l'insultai et je l'envoyai rouler dans un fauteuil, et, comme il se relevait, mon poing s'abattit sur sa figure, et je m'écriai : « Enfin! »...

Ni Lui, ni moi ne voulûmes entendre parler de conciliation. Chacun se retira... et je sortis! et je humai l'air tranquille et saturé de parfums. Il était onze heures. Je hélai un fiacre, et,

quelques instants après, je m'arrêtai rue de Presbourg, chez Jean Rodais.

Je sonnai ; il m'ouvrit lui-même.

« Qu'y a-t-il ?

— Je me bats.... Vite, éclairez la salle, vite.

— Mais.

— Vite, » vous dis-je.

J'étais en habit. Le brave homme fut épouvanté par ma joie insensée, par l'espèce de rire saccadé et bref qui secouait ma gorge.

La salle était vaste. Contre les murs blancs luisaient des rayons de fines lames.

Je me devêtis et je m'emparai d'une épée. Dix fois, vingt fois, je repris le même coup. Ma lame portait avec une justesse inouïe. Mes muscles disciplinés travaillaient. Je jugeais la violence de mes attaques précise et bien calculée. Aucun battement ne put faire dévier mon bras, et je ne sais combien dura cet assaut fantastique.

« Si c'est pour demain, il ne faut pas forcer, » me dit Rodais... « Habillez-vous... »

J'allais lui obéir, mais il y avait encore en moi de la force à user.

« Non, non... »

Et nous continuâmes avec la même fougue. D'un coup, la fatigue me brisa. Je bus plusieurs verres d'eau.

« Montrez-moi mes épées pour demain. »

Je les maniai avec amour. Leur légèreté m'enchanta. Je m'étais habitué à ne tirer qu'avec des armes lourdes.

Je revins à pied. J'aurais voulu que la route fût deux fois plus longue. Je ne me décidais pas à rentrer.

La belle nuit, comme vivre était bon, quelle tiédeur dans l'air... Oh ! j'aurais désiré que le monde entier se rendît compte de ma joie, ma première joie véritable.

X

Le duel eut lieu le lendemain dans l'après-midi. A la première reprise, au bout de cinq secondes, Il tournoya sur lui-même et tomba entre les bras de ses témoins.

Je crois que je grondai :

« Déjà... »

La lutte avait été trop brève.

Il avait le poumon traversé, mais respirait encore.

Moi, je n'étais pas satisfait !

Trois semaines plus tard, Il entrait en convalescence.

Voilà donc où aboutissait le travail de ma douleur !

Je revécus ma vie tout entière. Ah ! je savais bien qu'il y avait un génie mystérieux qui ne m'abandonnait pas !

Je la tenais, ma vengeance.

N'avais-je pas à détruire leur légende d'amour ?

Cette confession que j'avais écrite, malgré moi, n'était-elle pas une arme sûre ?

Je vais lui envoyer ce manuscrit...

Il l'a aimée autant que moi-même, il l'a pleurée plus que moi... la honte, le désir de me venger et peut-être l'espoir de la retrouver quelque jour m'ont soutenu, m'ont donné le courage. Mais lui, quelle consolation a-t-il puisée dans le souvenir et dans la mort ?...

Je vais lui envoyer ce manuscrit... Je sentais bien que le confectionner n'était pas une tâche inutile.

Demain, il saura qu'Elle vit. Il saura que je l'ai joué, il saura que je me suis amusé de lui, il saura qu'il a été ma proie.

Il saura qu'Elle lui a menti, il saura que, pendant qu'elle était sa maîtresse, je l'avais aussi, quand bon me semblait.

Quels sombres jours à subir que les siens ! Quel acide ne vais-je pas verser sur sa vie !

Mais il est au monde un être dont l'existence m'inquiète. Cet étranger, qui l'a recueillie le soir où elle s'est enfuie, qui est-il ?

Ma femme n'a pas de famille. Elle m'a quitté en emportant les effets qu'elle avait sur elle et son portemonnaie.....Elle n'a pas de fortune....... et Elle vit !

A Lui de chercher *où* et *comment*, à Lui de me venger, de *nous* venger de ce passant.... car voici que je suis las, horriblement las, tout à coup.

XI

Il y a encore trois cartouches, dans mon révolver. Il est de petit calibre. Il me faudra du sang-froid. J'en aurai.

Beauté du dernier soir ! La vie est compatissante et ne fait rien pour me retenir à elle.... Mon esprit me permet de voir

un à un, et presque avec indifférence, tous les événements de ma destinée.

Mais pourquoi, pourquoi songer ainsi à une enfant que j'ai aimée, jadis, lorsque j'avais quinze ans? Elle n'était pas jolie, je me souviens, mais sa douceur, sa tendresse étaient si grandes.....

Elle m'aimait. Je la quittai. Pourquoi? J'aurais été heureux. Le bonheur tranquille et sûr qu'il me fallait. Je lui écrivais, elle me répondait. Nous employions des formes convenues.... c'était le roman de sa vie...... elle s'est mariée, habite en Province. — Je sens qu'elle ne m'a pas oublié! Et c'est à Elle que je vais écrire ma dernière lettre. Je veux qu'une âme sincère me pleure..... Je n'aurai pas le courage de mourir sans cela.....

A cet instant, que fait-elle? J'imagine sa maison. Quel repos!... Quel repos.....

Ah! non, non, mon Dieu.

Je lui ai écrit! et, pour la première fois depuis longtemps, j'ai laissé s'exprimer avec franchise mon âme opprimée.

Pendant que la première page séchait, j'ai pris une enveloppe...... mais, quelle adresse? quel nom?..... Son nom de jeune fille seul m'était connu.....

Insensé, insensé! J'ai déchiré la lettre. Cela était peut-être mieux ainsi. Pourquoi attrister une pauvre créature...? Elle n'était pas jolie... il y a une attitude dans laquelle je l'évoque si bien.... où je la vois, elle écoute, elle m'écoute et cherche s'il n'y a pas en moi quelque mélancolie... c'est cette douceur constante qui m'a éloigné d'elle. — Comment onze heures déjà!...

Ma fenêtre est ouverte. Il y a des nuages au ciel... demain, quel temps fera-t-il ?

XII

Évidemment, l'ombre de Claude Vernis doit être une ombre heureuse.

Il a mené sa vengeance à bonne fin. Par contre, Darloz a complètement manqué la sienne.

Il s'imaginait, et cela sans aucun doute, que la lecture qu'il venait de me faire produirait sur moi une émotion identique à celle qu'il ressentit.

Je n'avais pas réellement aimé Jane Vernis. Sa grâce me plaisait.

Pourtant, si j'en avais été amoureux, que se serait-il passé? Un instant, je crus qu'elle habitait avec Darloz, qu'elle allait apparaître. J'étais prêt à une grande scène.

Il n'en fut rien. J'écoutai la fin du récit avec calme, pénétré de pitié pour cet homme et très intrigué par l'imagination du hasard.

Dès que Darloz eut achevé, il se leva et d'un geste involontaire il heurta une coupe de terre cuite remplie de monnaies et de médailles carthaginoises et romaines.

Elles s'éparpillèrent avec un bruit clair qui réveilla Daïda. Elle bondit, puis se frotta les yeux, nous regarda avec étonnement et mauvaise humeur.

Sans prononcer une parole, elle s'avança vers le piano, tapa sur une note grave et se tourna vers la fenêtre.

L'aube grise et bleue nuançait et la nuit et la mer où se tenaient, immobiles et noires de grandes barques siciliennes.

La petite cloche de la cathédrale teinta matines... Une grande douceur présidait à la naissance du jour...

Darloz fut un peu long à renfermer son manuscrit.

Comme Daïda s'impatientait, nous nous retirâmes, et l'enfant s'allongea de nouveau sur le tapis, dans un angle de la vérandah.

Je quittai la Tunisie le lendemain.

Je n'ai plus revu ni Darloz, ni Jane Vernis.

Peut-être que le hasard, dont je renonce à définir le rôle en cette aventure, me les fera rencontrer quelque jour... ensemble ou se cherchant... même encore vivant très bien l'un sans l'autre.

FIN

ALBERT ERLANDE.

31 octobre 1904.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

ÉPILOGUES

Les Grèves militaires. — Le Secret de l'Eglise. — Majorités et Minorités. — Le Destin des mots. — Alger-Toulon.

Les Grèves militaires. — On peut les prophétiser. Elles se produiront à coup sûr, ici ou là, en un temps donné. Il est plus délicat de les conseiller, parce qu'il ne faut pas devancer l'évolution des choses, cela peut tourner mal.

Le service militaire universel, encore aggravé en France par la loi de deux ans, est une institution éminemment propice à développer l'horreur de l'armée. Aucune civilisation n'avait encore connu cette condamnation brutale de tout mâle de vingt ans à deux ans de travaux forcés. Que les victimes se sentent disposées à la révolte, rien de plus logique.

Tant que ses membres furent, par l'engagement décennal, dispensés du service, l'Université fut un ardent foyer de patriotisme. O simplicité de la psychologie, il suffit d'exempter de la corvée un citoyen, pour qu'il trouve admirable le dévouement involontaire de ses frères, que la loi y a pliés! Un incendie, un naufrage, c'est très beau, à contempler de loin, *quam juvat immites*..., cela peut même être très agréable, si nous sommes dans une bonne disposition d'esprit.

A tous les grands déploiements d'activité, il faut des spectateurs. Dès que tout le monde est acteur, l'entrain de la troupe s'endort et tombe. Se dédoubler : se regarder, s'admirer, s'applaudir soi-même? Le commun des hommes ne se réalise qu'en autrui.

Personne, disaient les gens énivrés d'égalité, ne pourra réclamer, puisque tout le monde sera frappé. Mauvais raisonnement : nul n'a jamais été consolé par l'ennui des autres. Autant dire que si tout le monde était malade, ce serait comme si personne n'était malade.

Donc il se forme, parmi les socialistes, un parti pour refuser le service militaire. C'était à prévoir, et c'est assez légitime, étant assez logique.

Cependant, il y a plusieurs logiques; il y a même toute une hiérarchie de logiques; et on peut se demander si, au-dessus de celle qui conseille la grève à M. Hervé et à ses amis, il n'y en a pas une autre, plus impérieuse, qui leur pourrait conseiller, au moins provisoirement, la soumission pure et simple.

Si le choix consistait à être ou n'être pas soldat français, si, par la renonciation à l'état militaire, la France demeurait intacte, protégée par des accords internationaux, par le consentement des peuples, si nous vivions, en un mot, au pays d'Utopie, on pourrait laisser chacun à sa délibération. Mais nous vivons dans l'Europe de fer, dans le monde de fer du vingtième siècle et, pour un jeune Français d'aujourd'hui, le choix est limité ainsi : être soldat français, être soldat allemand.

M. Hervé a tranché le dilemme, qu'il ne nie pas, en disant : l'une ou l'autre alternative nous sont également désagréables. Alors c'est une question de goût, et il n'y a plus à raisonner.

Nous voilà entrés dans les régions de la sensibilité. Adieu la hiérarchie des logiques! Il s'agit d'amour, ou, ce qui est la même chose, de haine. M. Hervé haît également la France et l'Allemagne, pays où, selon sa croyance, s'exercent également les diverses tyrannies sociales. Egoïsme magnifique et d'un christianisme vraiment sublime! Les habitants provisoires des catacombes ne se connaissaient qu'une patrie : le ciel. M. Hervé vit pareillement dans l'absolu.

C'est là tout son crime, mais c'est là aussi qu'est le crime même et aussi la bêtise. L'absolu est un ballon qui finit toujours par crever dans le relatif. Les Allemands seront bien aises d'apprendre qu'il y a un département français où ils peuvent venir camper et se reposer en toute confiance; peut-être que le reste de la France sera moins enchanté de cette nouvelle. Quoi, toute une région trahirait d'avance, à quelques heures de Paris? Cela va un peu loin, et il semble qu'il y ait quelques nuances possibles entre un certain patriotisme agressif et le passage à l'ennemi.

Sans doute les idées de M. Hervé sur ce point particulier sont assez cohérente avec le reste de la doctrine sociale qu'il professe, mais cela n'augmentera pas beaucoup le goût des esprits sensés pour cette doctrine elle-même.

Elle est bête. Voilà tout ce qu'on en peut dire de plus poli.

Si les socialistes avaient quelque sens, ils seraient d'abord, comme leurs célèbres ancêtres, des militaristes forcenés; leur premier objet serait de maîtriser l'Europe, car ils ne peuvent appliquer leurs conceptions en France, s'ils n'ont la complicité de l'Europe entière, du monde entier. Sous leur régime, la France, ou tout autre pays isolé, serait aussitôt réduite à l'état de proie.

Personne ne désire la guerre, et tout le monde voudrait bien être dispensé de la préparer. Si l'heure viendra d'un pacifisme universel, je ne le crois pas. On peut le rêver pour dans quelques milliers d'années, cela n'a pas d'inconvénient; et puisque les hommes sont si sots que de ne pouvoir vivre que dans le futur, on peut leur passer ce paradis, qui vaut l'autre.

Le présent demande un peu plus de sérieux.

Le Secret de l'Eglise. — Villiers de l'Isle-Adam écrivit jadis, sous ce même titre, une nouvelle dont, à la fin, il n'était pas très fier. Un abbé viveur, à bout de ressources, un soir, devant une table de baccarat, joue, pour quelques louis, le secret de l'Eglise. Il perd et s'exécute. Le secret de l'Eglise, dit-il, c'est qu'il n'y a pas de purgatoire. Or, l'Eglise vit du purgatoire, elle vit des morts. C'est ce qu'a prouvé, une fois de plus, l'exercice de la nouvelle loi sur les pompes funèbres. Presque toutes les paroisses de Paris s'en sont trouvées ruinées. Il paraît que c'est un coup huit ou dix fois plus sensible (en chiffres connus) que la suppression du budget des cultes. Ainsi la mentalité des hommes ne s'est pas modifiée, depuis les époques anciennes dont témoignent les reliques égyptiennes. La mort est toujours une occasion de dépenses immenses, et cela toujours au profit des prêtres. La peur de l'au-delà ouvre les cassettes les plus secrètement fermées. Les amis de l'Eglise se peuvent donc rassurer. Le courant monétaire, un instant entravé, va reprendre son cours vers les mains de ceux qui détiennent les gestes fatidiques.

Majorités et Minorités. — Quelques journaux viennent, pour la dixième fois, de découvrir que la Chambre des députés ne représente réellement que la minorité des électeurs. Si l'esprit de la Chambre vient à changer à la prochaine législature, ce sera la minorité d'alors qui refera cette découverte. Et ainsi de suite jusqu'à la fin du régime parlementaire. Cela n'a pas d'autre importance. Les élus, en effet, ne représentent pas les idées des électeurs, pour cette bonne raison qu'à de rares exceptions près les électeurs n'ont pas d'idées. C'est, au contraire, l'électeur qui modèle ses idées, sans s'en apercevoir, sur celles qui sont affichées par le futur élu. Mais je parle d'idées, par pure bienveillance. La question est plutôt physique. Il s'agit de plaire, d'être sympathique. Une fois élu, maintenir vivant le courant sympathique doit être l'unique affaire du député, qui peut garder son siège fort longtemps, et même y mourir. Pendant cela, il peut insensiblement changer d'opinion sans que presque aucun de ses électeurs s'en aperçoive, et tous ses votes seront bons, qui ne lèseront pas la petite région représentée. Je connais un chef-lieu de canton où les mêmes électeurs votent à l'unanimité, depuis vingt ans, pour le député, républicain progressiste, et pour le conseiller général, radical. Avant les laïcisations définitives, le conseiller général, maire en même temps, persécutait les bonnes sœurs ; le député les protégeait. Comme troisième élu, ces braves gens ont un sénateur opportuniste.

Le Destin des mots. — Le destin des mots est de tomber, de tomber toujours. Quelques-uns, à la vérité, sont montés, mais plutôt pour des raisons historiques. La plupart tombent, surtout ceux

qui qualifient la femme. Longtemps demeuré à l'usage des seuls poètes, le mot Muse avait échappé à la loi commune. Mais voici que les halles ont élu une Muse de l'Alimentation. Demain les lavoirs, qui ont déjà une reine, suivront un si bel exemple. Le poète qui invoquera sa muse sera soupçonné de faiblesse pour sa blanchisseuse.

Alger-Toulon. — Après avoir déclaré que la course Alger-Toulon était la plus grande entreprise maritime que l'on ait vue depuis Christophe Colomb, le même journal, promoteur de l'affaire, écrivait le jour même où arriva la nouvelle de la débâcle : « L'industrie de l'automobilisme, appliquée à la navigation, donne des résultats stupéfiants et qui émeuvent le monde. »

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Emile Verhaeren : *Les Heures d'après-midi*, E. Deman, Bruxelles. — L'abbé Jean Barthès : *Derniers Poèmes*, Lemerre.— Thèso Varlet : *Notes et Poèmes*,« Le Beffroi », 3 fr. 50. — Charles Boudon : *Le Double Destin*, Messein, 3 fr. 50. — Halil Ganem : *Le Christ*, Téqui, 3 fr. 50.

Les Heures d'après-midi. — L'un des premiers livrets de vers de M. Fernand Séverin s'appelait *le Don d'Enfance :* il n'est point de poète, même les plus graves, à qui n'ait été dévolu le don primordial d'avoir une révélation neuve du monde et de le contempler d'un regard émerveillé et ébloui. En plein épanouissement de son libre et multiple génie, M. Emile Verhaeren a gardé intacte cette fraîcheur de sentiment et de sensation et il peut à l'infini regarder les roses, les ciels, les yeux de la compagne très chérie :

> Comme s'il les voyait pour la première fois.
> (*Le Don d'Enfance.*)

Avec l'ingénuité d'un enfant aux prunelles claires, il a vu s'ouvrir, aux heures ferventes d'après-midi, les roses de juin et de juillet qui s'aiment dans le soleil ; il en a respiré le parfum violent et tranquille et il les associe à son passionné cantique d'amour :

> Roses vives, fraîches, magnifiques, toutes nos roses,
> Oh! que pareils à vous nos multiples désirs
> Dans la chère fatigue ou le tremblant plaisir
> S'entraînent, s'exaltent ou se reposent.

Et toute la beauté calme du jardin, toute la gloire de l'ombre et de l'espace se mêle à la tendresse profonde et grave qui égale les hommes d'un jour à l'éternité changeante des choses :

> Ceux qui vivent d'amour vivent d'éternité.

Ils vivent d'éternité et vivent du moment ; ils ne sont étrangers à

rien de ce qui les environne, éveil d'un bourgeon, déclin d'une rose, vol d'un oiseau, crissement d'insecte au cœur des fleurs, tout leur est espoir ou crainte :

Que la raison avec sa neige âpre et calmante
Refroidisse soudain ces angoisses charmantes,
Qu'importe, acceptons-les sans trop savoir
Le faux, le vrai, le mal, le bien qu'elles présagent;
Soyons heureux de nous sentir enfants
Pour croire à leur pouvoir fatal ou triomphant
Et gardons-nous, volets fermés, des gens trop sages.

Ainsi le plus puissant des poètes contemporains de langue française se révèle ici le plus exquis et le plus charmant ; sa fougue se contient et se surveille, dirait-on, pour ne point léser tant d'herbes fragiles et de ramilles délicates ; à peine éclate-t-elle encore en une joie presque frénétique :

Je t'apporte, ce soir, comme offrande ma joie
D'avoir plongé mon corps dans l'or et dans la soie
Du vent joyeux et franc et du soleil superbe;
Mes pieds sont clairs d'avoir foulé les herbes,
Mes mains douces d'avoir touché le cœur des fleurs,
Mes yeux brillants d'avoir soudain senti les pleurs
Naître, sourdre et monter autour de nos prunelles
Devant la terre en fête et sa force éternelle.
L'espace entier, entre ses bras de vivante clarté,
Ivre et fervent et sanglotant m'a emporté
Et j'ai marché je ne sais où, très loin, là-bas,
Avec des cris captifs qui délivraient mes pas.
Je t'apporte la vie et la beauté des plaines :
Respire-les sur moi à pleine et bonne haleine,
Les origans ont caressé mes doigts et l'air
Et sa lumière et ses parfums sont dans ma chair.

Viennent les heures du soir pour un cœur aussi noble et aussi ardent, elles ne seront pas attristées par la lassitude des crépuscules moroses et les opaques ténèbres ne pèseront pas sur elles ; mais dans la pourpre glorieuse du couchant, un reflet d'aube rose et mauve fera durer la mémoire des clairs matins.

Les poèmes de M. Emile Verhaeren sont de ceux qui se peuvent passer de toute parure étrangère et qui n'empruntent qu'à eux-mêmes toute leur beauté : cependant il faut louer l'éditeur Edmond Deman qui sut à notre plaisir lyrique ajouter par surcroît la volupté toute physique de lire des vers imprimés avec les caractères qui convenaient et adoucis de fleurons congruents au texte.

Derniers poèmes. Les amis de l'abbé Jean Barthès, maître es jeux floraux, ont réuni ses derniers poèmes : dans une préface élo-

gieuse, M. François Coppée qui le rencontra à Toulouse dit qu'il se sentit attiré par une sympathie toute particulière vers ce curé de campagne, « si simple, si modeste, si cordial qui en lui disant quelques-uns de ses vers lui prouva dès lors qu'il était un vrai poète et un parfait artiste ». Et il y a en effet dans ces strophes posthumes certaines qualités de finesse souriante et narquoise, en de menus contes comme *La Découverte* et *Le Théologal*; une ode grandiloquente à la mémoire du cardinal Lavigerie n'est pas très supérieure aux œuvres ordinaires de littérature officielle. Mais on devine surtout à quelques brèves confidences l'inquiétude du prêtre qui sent venir lentement la fin des croyances et du culte auxquels il reste attaché; et les temps lui parurent proches sans doute, les temps semblables où moururent les dieux antiques et l'heure prédite par Louis Bouilhet où un vieillard attardé

Viendra sacrifier la dernière colombe.

Notes et Poèmes. M. Théo Varlet n'est point un auteur indifférent; il est difficile de le lire sans quelque agacement : impressionisme et métaphysique, souvenirs de la Grèce et de la Sicile et réminiscences de l'homme des cavernes; affinités littéraires avec Corbière et Laforgue, MM. Laurent Tailhade et Joris-Karl Huysmans, René Ghil et J.-H. Rosny, langue pittoresque et chargée de néologismes et de mots empruntés aux divers jargons scientifiques et philosophiques, tout cela se mêle, chatoie, papillote comme les verroteries magnifiques des kaléidoscopes et ce poète qui abomine l'ennui « fétide », l'ennui « ruminant » n'est jamais ennuyeux; il donne à tout moment la surprise d'un tour nouveau ou d'une image imprévue, telle que l'éclosion brusque du cactus au dernier vers d'un sonnet jusque-là presque sage.

Dans la grave lenteur du schidam et des pipes
Las de pensée abstruse et d'avoir médité,
Il se repose un peu de ce docte traité
Qu'il écrit en latin sur le premier Principe.

Il a plu. Une odeur d'averse se dissipe;
Au beffroi de Haarlem six heures ont tinté;
Et dans une langueur vespérale d'été
Voluptueusement se pâment les tulipes.

Mais le vieux philosophe, au long de l'espalier,
Relève dans le parc un trait régulier
Et rumine avec des fiertés triomphatrices

Un catalogue de ses bulbes précieux,
Lorsqu'il voit tout à coup, entrefermant les yeux,
Le cactus de son cœur chaste qui se hérisse.

Le Double Destin. Deux muses, un matin, ont parlé ; M. Charles Boudon les entendit ; l'une,

La Muse subjective et lasse

rappelait les choses du passé, les thèmes traditionnels des livres et de la vie.

Tout ce monde éternel que le poète voit
Lorsqu'il scrute le soir le gouffre de son moi
Et qu'à l'ode sainte il prélude.

L'autre, « fière comme Pallas », portait le glaive Vérité ; « satirique et bonne », elle chantait les jours féconds.

Elle voyait des champs promis, bénis et blonds,
Une terre où n'a faim personne.

Et M. Charles Boudon écoutant les deux Muses se soumit au double destin et voulut conquérir le double laurier. Il ne m'a point paru que ni dans les invocations au pays cévenol, ni dans les poèmes où il abomine en même temps Kant et Nietzsche, il ait entièrement donné sa mesure ; trop d'éloquence et peut-être de rhétorique gâte ses vers et l'abus des mots abstraits leur enlève assez souvent toute force et toute couleur : son vers n'est pas encore « majestueux et pur », ainsi qu'il le souhaiterait, et les Muses eurent raison qui le couronnèrent

De lauriers verts et d'églantines.

Quelques épines encore lui doivent percer le cœur et le front devant qu'il ceigne seul le vert laurier.

Le Christ. Afin que M. Rostand et M. Grandmougin ne fussent point seuls à transcrire les Evangiles en langage mesuré, M. Halil Ganem, syriaque et ainsi compatriote ou peu s'en faut du pâle Nazaréen, paraphrase à sa manière les récits de Luc, de Marc, de Mathieu et de Jean, il n'est pas inférieur à ses émules et antécédents, il ne leur est pas supérieur non plus. C'est une entreprise extravagante que de traduire en vers français des textes qui nous sont trop familiers et aux plus ignorants des christicoles ces deux vers seront odieux par leur sottise anachronique :

Jésus dit : « Menez-moi jusqu'à la sépulture
Où Lazare repose au sein de la nature. »

Le couplet de trisyllabes où est narrée la fin malheureuse de Judas ne sera pas jugé moins ridicule en sa platitude extravagante :

O remords,
Tu le tords !
Tu tenailles
Ses entrailles

. . . . .

. . . . .
Plus clémente
Est la mort.
Judas sort
De la ville.
Sans asile,
De dépit
Il finit
Par se pendre.

La pire opérette ne saurait atteindre à une aussi abjecte parodie d'un mythe consacré.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Robert Scheffer : *Les Frissonnantes*, « Mercure de France », 3.50. — Beaurepaire-Froment : *Le 71e Trainglaux*, « La Tradition », 0.60. — Marc Stéphane : *La Cité des Fous*, Cabinet du pamphlétaire, 3.50 — Jane de la Vaudère : *La Porte de Félicité*, E. Flammarion, 3.50. — J.-E. Holl : *Le Baiser d'Eve*, Ambert, 3.50. — Michel Provins : *Le Fond secret*, Fasquelle, 3.50. — Henri Lancial : *Parti rouge et parti noir*, Société française d'imprimerie, 3.50. — Marcel Luguet : *La Petite amie*, Tallandier, 3.50. — Champol : *Les Revenants*, Plon, 3.50. — André Lebey : *Les Pigeons d'argile*, Juven, 3.50. — Pierre Loti : *La Troisième jeunesse de Madame Prune*, Calmann-Lévy, 3.50. — Mme Alphonse Daudet : *Miroirs et Mirages*, Fasquelle, 3.50. — Maurice Barrès : *Au Service de l'Allemagne*, Anthème Fayard, 1.50.

Les Frissonnantes, par Robert Scheffer. Ce qui fait le plus de plaisir en lisant une histoire d'amour c'est d'avoir peur que cela finisse mal. La peur, bien dosée, l'angoisse à fleur de peau, est le stimulant le mieux approprié à notre générale indifférence. Robert Scheffer excelle à nous verser le dernier frisson. Il a une façon toute particulière de vous amener un crime comme une réflexion philosophique très naturelle et il vous sort un monstre de sa boîte avec une politesse charmeuse qui vous incline à l'excuser. Le style de Robert Scheffer danse, glisse et salue. (N'y a-t-il pas des styles qui demeurent assis au fond d'un fauteuil à oreillettes, des styles qui restent debout à la tribune avec le même geste d'éloquence ennuyeuse ?) Celui de l'auteur des *Frissonnantes* entre dans une salle de bal, chuchote derrière un claque ou un éventail, sourit, plaisante, papillonne et tout à coup esquisse un signe de mystère : « Sur cette robe de moire blanche, j'aperçois des reflets de rubis. » Et il explique sa vision, noue un brin de poésie à un brin de méchanceté, assortit toute une gerbe de compliments d'où s'échappe le petit serpent de la perversité transformant les reflets de rubis en gouttes de sang d'une seule morsure vive comme une caresse. Il n'a pas eu l'intention de vous effrayer, mais, n'est-ce pas, quand vient minuit, l'heure d'être fatigué des valses, de la musique et des visites au lointain buffet, il faut bien

parler d'autre chose, d'au delà? Son style en habit noir ne croit aux revenants que tout juste ce qu'il faut pour intéresser une dame en bleu sentimental et il risque à propos une silhouette macabre, le profil d'une guillotine dans l'aube blafarde qui filtre des fenêtres soigneusement voilées de tulle. Il sait beaucoup de ces autres choses, car il connaît les secrets des nuits d'orage et ce qu'il y a de désespoirs sous les masques froids des grands de la terre. Il peut inquiéter les gens, surtout les femmes, jusqu'au léger tourment du doute puis, virevolvoltant avec grâce, il va prier quelque belle *tapisserie* pour le cotillon, n'insistant pas jusqu'aux larmes. Il lui suffit d'avoir deviné la grimace qui les précède! Robert Scheffer est trop bien élevé pour être cruel, seulement son style qui danse, glisse et salue est assez diplomate pour préparer la guerre sans jamais la déclarer; il la fait tellement mieux en jouant avec les mots sans tuer personne autrement que sous le ridicule !

Dans le premier numéro du *Damier*, la revue littéraire du *Cercle Victor Hugo*, où l'on trouve un portrait de Robert Scheffer finement exagéré par Léandre, il déclare, sous prétexte d'autographe :

« Les chats n'ont pas lu Nietzsche et aiment la cuisine savoureuse. Ils sont tendres et dédaigneux... décidément ma vocation était d'être chat, mais ai-je seulement des griffes! »

Aux *Frissonnantes* de lui répondre! Les chats, quand ils écrivent comme des chats, paraphent de zébrures, très rouges, le vélin très blanc des chairs féminines, mais Dieu sait qu'ils n'ont aucune mauvaise intention, les bons apôtres,... sinon de faire leurs griffes.

Le 71e Trainglaux, par Beaurepaire-Froment. « Liminaire bref : La littérature est l'école du vice. La littérature est l'école du plagiat. La littérature est l'école de la lâcheté. La littérature est l'école de l'anti-patriotisme. La littérature obligatoire (du journalisme) est la cause de la dégénérescence du style. Les critiques (grands ou petits) savent cela aussi bien que les hommes; mais ils ne l'avouent pas. Enfin... il existe une hypocrisie d'allure et de ton littéraire qui n'est pas la moins détestable... » Monsieur Beaurepaire-Froment est le directeur de la *Tradition*, une revue illustrée, et il nous sert une étude de mœurs sur l'armée qui est tout à fait cocasse. Il écrit *trainglaux* et avertit son lecteur qu'on peut être un imbécile en écrivant *tringlots*. De plus il remet au jour un tas de locutions oubliées qui font que son livre ressemble à un dictionnaire, le dites ou ne dites pas du genre. Sa tradition à lui est de démolir l'armée au profit d'une phraséologie extrêmement bizarre. Il est pour l'irrespect en tout. On découvre, sans flair d'artilleur, au milieu des humbles faits du train *trin* militaire, la plus complète anthologie des grands poètes inconnus de nos meilleures époques et les plus répugnantes obscéni-

tés. « L'armée est l'école du vice! L'armée est l'école du vol, etc.,etc.» Voir plus haut en supprimant les variantes.

La Cité des Fous, par Marc Stéphane. Œuvre d'un fou très intéressant. Il fait l'historique de tous les cas, vraiment spéciaux, qui lui sont passés sous les yeux lors de son internement et avec une lucidité, une science du diagnostic médical vraiment digne d'un meilleur sort; mais le plus surprenant de l'histoire. c'est qu'il nous révèle son propre cas sans s'en douter le moins du monde : il est atteint de la monomanie de la vulgarité, incurablement, si je puis me permettre ce diagnostic littéraire.

La Porte de Félicité, par Jane de la Vaudère. Conte oriental qui renferme tous les parfums de l'Orient, pastilles du sérail comprises, tous les défauts naïfs de ce genre de littérature et c'est écrit avec conviction, bien entendu.

Le Baiser d'Eve, par J.-C. Holl. Un jeune homme trop beau (et qui s'appelle Orphée) est fiancé à une jeune fille nouvelle couche, de celles qui acceptent le mariage après le loyal essai. Naturellement, ça ne suffit pas au jeune homme, et il devient l'amant préféré d'une essayeuse *déloyale*, Mlle Rosalba, la danseuse célèbre. Par une suite de combinaisons aussi savantes que peu morales, le bel Orphée entraîne sa fiancée jusqu'à l'éternel essayage qui est l'union libre, je crois. C'est charmant et bien moderne.

Le Fond secret, par Michel Provins. Le spectre divorce s'effaçant devant le véritable amour conjugal qui leur remonte aux lèvres au moment de prononcer le non définitif. De l'esprit, beaucoup, trop d'esprit comme dans tous les romans dialogués de ce genre.

Parti rouge et parti noir, par Henri Lancial. Mœurs provinciales et politiques. Le parti rouge oblige un amoureux à délaisser une petite amie très honnête pour cultiver un autre amour. Généralement la politique ne se mêle pas de ces sortes de trahisons. Il y a des haines de clocher, et des vengeances de paroisses aussi bien dans le camp des rouges que dans celui des noirs, l'homme étant partout le même animal. Un club démocratique et une maison close ont entre eux de vagues ressemblances. Je n'aime guère une conférence à propos de Victor Hugo où il est dit de grosses bêtises. J'ai remarqué qu'un roman politique, clan rouge ou noir, vous dégoûte toujours des gens qu'il prône.

La Petite amie, par Marcel Luguet. Roman tiré de la pièce du même nom de M. Marcel Brieux. Alors, je veux supposer que tout le monde sait de quoi il s'agit.

Les Revenantes, par Champol. Trois religieuses sortent de leur pieuse apathie pour rentrer dans le monde et y suivre des chemins difficiles. Elles font toutes les trois triompher la vertu, d'où il faut conclure que les sécularisations sont indispensables. Sans elles,

ces trois femmes n'auraient jamais eu l'occasion de devenir des saintes. Que bénis soient les temps maudits qui permettent l'auréole!

Les Pigeons d'argile, par André Lebey. Ce sont de pauvres bêtes, imitant les autres! Le vrai pigeon me paraît être ce jeune amant naïf, toujours heureux, toujours désespéré se laissant enlever une à une toutes les illusions et cependant demeurant plus épris que jamais. Je n'ai pas compris l'histoire reflétée par l'héroïne auprès d'un autre amant, nouveau pigeon, mais de pierre, cette fois. Est-ce pour le seul plaisir que l'auteur avait de nous conter l'envers de son roman et peut-être la malice de rendre le beau rôle à la vilaine femme? En tous les cas je seraï comme Jésus-Christ pour cette pauvre Ginette, mais je supplie l'auteur de ne pas trop s'attarder aux adultères mondains. Bourget n'est pas mort et il y a mieux à faire en attendant, puisqu'il a le monopole.

La Troisième jeunesse de Mme Prune, par Pierre Loti. Sans Mme Chrysanthème, ce pourrait être le meilleur ouvrage de l'auteur, mais comme ils pèsent à certains moment de la mystérieuse création d'un livre, les souvenirs de gloire... ou d'amour! Cet hiver du Japon semble si froid, si loin des fleurs d'amandiers de jadis. Cependant c'est plein de choses sincères, d'un sincère ennuyé, bien vécu. J'ai souffert du froid aux pieds avec le héros quand il dîne chez Don Jaime de Bourbon, assis par terre sur des coussins étroits. Et quand les gueschas arrivent avec leur si petit réchaud allumé, on gèle plus fort. J'ai dans l'idée que Pierre Loti *a soupé*... de ces gueschas comme moi-même qui ne les ai jamais vues que dans ses œuvres, pourtant. Deci delà on glane des réflexions au sujet de la race jaune qui se trouvent aujourd'hui un peu bien sinistres. « La petite amie Pluie-d'Avril (le petit chat!) Oh! qu'elle était drôle à côté de l'une de ces grosses pièces du *Redoutable* que deux canonniers s'étaient amusés à lui ouvrir et fourrant sa petite tête dedans, avec son beau chignon, pour examiner les rayures. » Ce petit chat examinant les rayures d'un canon français m'épouvante. Ils sont en effet tout petits, ces gens-là... pour des tigres!

Miroirs et Mirages, par Mme Alphonse Daudet. De tendres pages. L'art d'être grand'mère avec mélancolie.

Au Service de l'Allemagne, par Maurice Barrès. « Cette querelle pour la possession du Rhin ressemble assez à la lutte entre le soleil et la pluie qui se perpétue ». C'est justement pour cela qu'on peut se désintéresser complètement de la querelle sans être un malhonnête homme. Il reste, le parti pris parti, une histoire charmante contée avec goût, une jolie femme, un duel, et un pauvre garçon qui fera par amour tout autant de bêtises qu'un Français ordinaire. Il s'est fait traiter de tel d'ailleurs au régiment allemand et c'est en cela qu'il a bien mérité de la patrie. Il s'agirait de savoir ce qu'un Français

vainqueur aurait pu dire à la place du supérieur prussien. (S'en rapporter, à ce sujet, aux jolies façons des Français vainqueurs dans nos colonies). N'en déplaise à l'auteur, le militaire moderne me dégoûte, surtout en France, et... « Vive l'armée d'Alsace alors ! »

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Emile Lauvrière : *Edgar Poe, sa vie et son œuvre, étude de psychologie pathologique,* Félix Alcan. — Casimir Stryienski : *Soirées du Stendhal Club. Documents inédits. Préface de L. Bélugou,* « Mercure de France ».

Voici un ouvrage de vivisection littéraire, le livre s'intitule : **Edgar Poe, sa vie et son œuvre, étude de psychologie pathologique**. Peut-être, en effet, faire de la critique littéraire est-ce faire de la pathologie. Tout écrivain est un être anormal, tout homme de génie un malade; mais qui sait, comme le dit Nietzsche, si ce n'est pas cette maladie qui est la vraie santé, la santé qu'il faut atteindre. L'histoire et la littérature, ces annales des faits et des idées humaines, ne s'occupent que de ces malades, de ces fous; leur vie est pour la foule un exemple et une suggestion. Leur maladie est donc la santé normale de demain.

Poe, selon M. Lauvrière, était fou, et il le prouve avec les termes scientifiques qu'il faut : dégénérescence, érotomanie, dipsomanie, etc.

Tout, dit-il, n'est en cette œuvre sinistrement outrée que folie..., partout conspire, agit ou triomphe, sous le masque du fantastique, la toute-puissante dompteuse des volontés et des intelligences humaines, la Folie, âme damnée de ces contes malsains, mauvais génie de ce héros morbide, infernale déesse de ces lieux maudits.

Cette folie, aggravée d'alcool et d'opium, a merveilleusement flambé dans cette cervelle d'artiste, qui eut le soin de cultiver ses hallucinations. S'il en mourut, on peut dire aussi qu'il en vécut, puisque toute son œuvre est la transcription de ces rêves provoqués. Faut-il plaindre E. Poe, ce « pauvre ivrogne famélique », comme l'appelle M. Lauvrière, d'avoir été un être si anormal. Je ne crois pas. Gérard de Nerval, qui, comme lui, possédait cette double faculté d'hallucination et de lucidité aiguë, écrivait à Mme Alexandre Dumas, à sa sortie de la maison de santé du Dr Blanche (1), cette lettre très curieuse et très belle, qui fera comprendre l'état de félicité où se trouvent ces malheureux génies, à leurs heures de folie :

Ma chère Madame,

J'ai rencontré hier Dumas qui vous écrit aujourd'hui. Il vous dira que j'ai recouvré ce que l'on est convenu d'appeler raison, mais n'en croyez

(1) *Revue des Documents historiques*. Décembre 1877.

rien ; je suis toujours et j'ai toujours été le même, et je m'étonne seulement que l'on m'ait trouvé *changé* pendant quelques jours du printemps dernier. L'illusion, le paradoxe, la présomption sont toutes choses ennemies du bon sens, dont je n'ai jamais manqué ! Au fond j'ai fait un rêve très amusant et je le regrette. J'en suis même à me demander s'il n'était pas plus *vrai* que ce qui me semble seul explicable et naturel aujourd'hui. Mais, comme il y a ici des médecins et des commissaires qui veillent à ce qu'on n'étende pas le champ de la poésie aux dépens de la voie publique, on ne m'a laissé sortir et vaguer définitivement parmi les gens raisonnables que lorsque je suis convenu bien formellement d'avoir *été malade*, ce qui coûtait beaucoup à mon amour-propre et même à ma véracité. Avoue ! avoue ! me criait-on, comme on faisait jadis aux sorciers et aux hérétiques, et, pour en finir, je suis convenu de me laisser classer dans une *affection* définie par les docteurs et appelée indifféremment Théomanie ou Démonomanie dans le dictionnaire médical...

Je me trouve tout désorienté, ajoute-t-il, et tout confus en retombant du ciel, où je marchais de plain pied il y a quelques mois. Quel malheur qu'à défaut de gloire la société actuelle ne veuille pas toutefois nous permettre l'illusion d'un rêve continuel...

Poe lui-même écrivait : « Les hommes m'ont appelé fou ; mais la science n'a pas encore décidé si la folie est ou n'est pas le sublime de l'intelligence. » Il accueille ses hallucinations, les cultive, les provoque : elles surgissent maintenant à son appel. Doué d'un esprit curieux et critique, il se dresse et regarde ces extériorisations de lui-même ; *il sait* que ce sont des hallucinations, et c'est ce qui le distingue des alcooliques ordinaires, qui ne savent pas dissocier le rêve de la réalité. « Comment donc suis-je fou ? s'écrie-t-il. Ecoutez-moi et observez avec quelle santé, — avec quel calme je puis vous raconter toute l'histoire. »

Le fantastique de ses rêves n'est d'ailleurs que le grossissement des émotions de sa sensibilité. Nous ne pouvons sortir de nous-mêmes et de quelque côté que nous nous retournions, nous nous butons toujours à notre propre fantôme. L'alcool et l'opium développent la personnalité au lieu de l'éteindre, et, comme l'écrit Baudelaire : « l'ivresse du haschich n'est qu'un immense rêve qui garde toujours la *tonalité* particulière de l'individu. » Impossible de se fuir !

Poe, dans ses *Contes*, et Gérard de Nerval, dans *Aurelia*, ont noté scrupuleusement leurs impressions de visionnaire ; ce sont des féeries que nous pouvons mal reconstituer : les mots ne créent pas, ils font seulement resurgir les images qui sont en nous (c'est ce qui explique pourquoi les vrais lecteurs sont aussi rares que les vrais écrivains). Ces contes de Poe, ces rêves de Gérard n'ont que pour bien peu de personnes gardé leur phosphore. Et si Baudelaire a si bien traduit les *Histoires Extraordinaires*, c'est que, malade lucide lui-même, il s'est en outre placé dans l'état de rêve artificiel où elles furent composées.

M. Lauvrière, après une longue et détaillée biographie du poète américain, étudie chez son génial malade la peur, maladie de la sensibilité, l'impulsion, maladie de la volonté, la curiosité, maladie de l'intelligence. Mais toutes ces tares finissent bien par former un homme de génie, et il se trouve que, comme dans les drames de Shakespeare, ici, c'est le fou qui a raison. La folie de Poe est seulement une exagération, une exaltation de toutes les facultés cérébrales, une efflorescence extraordinaire de la sensibilité. Son œuvre est jaillie de lui, comme d'une source — en dehors de sa volonté; c'est sans doute ce fait que M. Lauvrière qualifie de maladie d'impulsion. Mais tous les hommes ne sont-ils pas doués de cette maladie? Poe, et c'est tout ce qu'il pouvait faire, assista au jaillissement féerique de la source, en garda l'image, la nota avec art, logique et symétrie. Et si cette « curiosité morbide », qu'il manifesta envers lui-même, est, selon l'expression de Moreau, de Tours, la marque des fous et des génies, réjouissons-nous que cette curiosité se soit logée dans le cerveau d'un grand écrivain, au lieu de s'être terrée silencieusement dans une cervelle ordinaire.

Une conclusion termine ce livre très curieux de M. Lauvrière, mais l'auteur est trop sérieux, trop homme de science pour affirmer quoi que ce soit : sa conclusion ne conclut pas. Elle nous offre seulement une gerbe d'hypothèses, où notre curiosité ou notre sensibilité peuvent choisir celle qui leur plaît. Ne dénouons pas la gerbe. Notons que cette étude de psychologie pathologique est peut-être le premier essai vraiment complet de critique littéraire scientifique où l'œuvre d'un écrivain soit étudiée comme produit direct de l'être physique. Encore quelques gros livres de cette sorte, et un philosophe comme M. Ribot pourra écrire la psychologie de l'homme de génie : la bête sera classée.

§

Stendhal est, lui aussi, un de ces écrivains dont il est impossible de dissocier l'œuvre de l'individu : son œuvre, c'est lui-même avec ses gestes, son visage, son tempérament : aussi la moindre ligne de lui est-elle curieuse et révélatrice, et il est si peu d'écrivains dont rien ne soit à rejeter ! Ce livre que publie M. Stryienski, **Soirées du Stendhal Club**, dont il suffit de citer quelques titres de chapitre pour en dire l'intérêt : *Les sources du « Rouge et Noir » ; Deux chapitres inédits de la Chartreuse de Parme ; Lettres inédites, etc.*, dessine un peu plus nettement encore la figure si attachante de Stendhal. Signalons « à l'examen des amateurs l'extraordinaire *Consultation pour Banti* ». C'est, dit M. Bélugou, « la *perle* du recueil » (1).

(1) Il est regrettable (ou seulement amusant) qu'une erreur typographique ait fait écrire : « la *perte* du recueil. »

Signalons aussi la préface de M. Bélugou, qui est parfaite, une des rares préfaces qui ne m'aient pas gâté un recueil de documents. Voici un chapitre : « Comment Stendhal travaillait », où on apprend avec consolation que Beyle n'avait aucune prétention à l'imagination. Lorsqu'il se *trouvait* dans une phrase déjà écrite, il se *notait*, en la copiant, simplement, et c'était encore, comme il le dit, son cœur qui parlait. Jamais il ne se considéra comme un de ces hommes de lettres qui s'enferment dans une cellule pour mieux décrire la vie, qu'ils ignorent. Avant tout, il aimait à vivre, et, parce qu'il ne s'est pas sacrifié à la littérature, qu'il a voulu tout voir et tout sentir, il se trouve que ses confidences sont de la vie directe. Mais, en même temps qu'il vit, il s'analyse et ne se perd jamais de vue : son but semble avoir été de se connaître et il a passé son existence à se regarder : ce spectacle ne l'ennuya jamais. Le reflet qu'il nous a laissé de lui dans ses livres intéresse et intéressera toujours les esprits d'élite, les esprits personnels, et le beylisme est maintenant synonyme de curiosité aiguë. Un beyliste par définition est un individu qui admire Stendhal, mais ne l'imite pas. Un beyliste n'imite personne, puisqu'il n'est curieux que de lui-même, et ne s'en rapporte qu'à l'expérience de sa sensibilité. Il y a de faux beylistes. M. Leautaud nous le dit dans un bel article, « Le Stendhal Club » (1), où je cueille cette phrase qui explique bien Stendhal :

Aucun art, ou alors celui qui consiste à n'en plus avoir tant il a pris corps avec l'intelligence, aucune déformation par de la rhétorique, aucun souci de séduire l'œil et de plaire à l'oreille. Seulement l'idée, la sensation, le souvenir notés en passant, tels qu'ils sont ressentis et tels que l'expression en est venue, et dans un ton si vrai, dans un accent si près de la sensibilité, qu'il semble que ce soit une voix qu'on entende plutôt que des mots qu'on lit.

Une voix qu'on entend. Voilà l'expression que je cherchais pour dire ce que les livres de Beyle gardent de son individualité. Ce ton si vrai que Stendhal a donné, il le conseillait à ses amis, comme une méthode, et il écrivait à l'un d'eux, M. Alphonse Gonsolin : « Peignez-moi *exactement* une de vos journées sans rien ajouter ni retrancher *par vanité*. Ayez la vanité d'avoir de l'orgueil et de tout dire (2). »

Memento. — Hélène Canivet : *le Braule*, proses très cadencées où l'auteur triche avec la prose ; ce sont des vers dissimulés. Sens certain du rythme musical. Les vers libres qui suivent se rapprocheraient plutôt de l'idée que nous nous faisons de la prose.

Madeleine de Chansac : *Ici et Là* — et *Choses vues et ressenties*. « Choses » tendres, sentimentales, « poétiques ». L'auteur croit encore que la poé-

(1) *L'Ermitage*, 15 mars 1905.
(2) *Revue des documents historiques*, décembre 1874.

sie ne va pas en automobile, mais rêve au clair de lune et ne s'intéresse qu'au murmure des sources. La poésie ne s'isole pas ainsi de la vie, et pour rêver avec quelque profit il faut avoir vécu réellement quelques passions Le reste est réminiscence de lectures.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Ch. Auriol : *La France, l'Angleterre et Naples, de 1803 à 1806*, Plon. — L. de Lanzac de Laborie : *Paris sous Napoléon*, Plon. — Vicomte de Reiset : *Les Enfants du duc de Berri*, Emile Paul. — Comte Fédor Golovkine : *La Cour et de règne de Paul Ier*, publié par S. Bonnet, Plon. — Jacques de La Faye : *La Princesse Charlotte de Rohan et le duc d'Enghien*, Emile Paul. — Th. Funck-Brentano : *Les Sophistes français et la révolution européenne*, Plon. — Henri d'Alméras : *Les Dévotes de Robespierre*, « Société Française d'imprimerie et de librairie ». — F.F. Billon : *Souvenirs d'un vélite de la garde*, publié par A. Lombard-Dumas, Plon. — Général Lhotte : *Un Officier de cavalerie*, Plon. — Colonna de Cesari Rocca : *Le Nid de l'Aigle*, « Librairie Universelle ». — René Wallier : *Le Vingtième siècle politique, année 1904*, Fasquelle.

La France, l'Angleterre et Naples, de 1803 à 1806, par M. Auriol. — Il est mal aisé de trouver un ouvrage historique plus étayé, plus manifestement documenté. On pourrait même le considérer comme une suite de documents, reliés et éclairés par un commentaire perpétuel qui rétablit l'enchaînement des faits et indique les conclusions à en déduire. M. Auriol est arrivé, en recherchant si Napoléon se laissa conduire uniquement par le parti pris de créer autour de son empire des royaumes dévolus à ses proches, à reconnaître que la rupture survenue en 1806 entre la France et les Bourbons, à qui elle avait reconnu en 1801 le trône de Naples, ne fut qu'un épisode de la lutte tantôt sourde, tantôt déclarée, entre la Grande-Bretagne et la France. C'est l'influence toujours croissante de la diplomatie anglaise à la cour de Naples qui, avant et depuis la rupture du traité d'Amiens, rendit la crise inévitable. M. Auriol a réuni et cite des lettres nombreuses de Napoléon, de la reine Marie-Caroline, d'Alquier, de Gouvion-Saint-Cyr, de Talleyrand, d'Elliot, de lord Whitworth, de Nelson, de Gallo, et de l'ambassadeur russe à la cour de Naples, Tatischeff, dont les intrigues amenèrent, à la veille d'Austerlitz, la rupture définitive en faisant annuler le traité de neutralité passé le 22 septembre entre Naples et la France. A l'appui de l'Angleterre, la dynastie bourbonnienne ajoutait l'alliance avec la Russie : suivant une règle que l'histoire des deux derniers siècles montre invariable, cette alliance lui fut fatale. Ces deux gros volumes se lisent avec l'intérêt qui s'attache à l'étude précise et très détaillée d'une période historique déterminée et formant drame avec péripéties et dénouement. Certaines figures s'y montrent sous un aspect un peu différent que celui où les montre la tradition. La reine Marie-Caroline, notamment, y apparaît plutôt supérieure à sa réputation.

Paris sous Napoléon, par M. de Lanzac de Laborie. — Cet ouvrage, dit l'auteur, est le premier d'une série consacrée à l'histoire de Paris pendant le Consulat et l'Empire. Il décrit l'organisation que le premier consul imposa à la capitale, et dépeint l'aspect que présentait celle-ci pendant les années du Consulat provisoire et du Consulat à temps, de la fin de 1793 au commencement de 1802. M. de Lanzac de Laborie raconte comment furent répartis les pouvoirs administratifs entre le préfet de la Seine, Frochot, et le préfet de police, Dubois, et les incidents souvent comiques qu'entraîna la rivalité de ces deux hommes. Des chapitres sont consacrés à la situation financière, à l'état de la société, à l'opinion publique touchant le nouveau régime, notamment en ce qui concerne la paix alors conclue et le rétablissement de la religion catholique. C'est une étude intéressante et sérieuse que dépare un peu par places, et surtout au début, une réminiscence du style capricant des Goncourt.

Les Enfants du duc de Berry, par le vicomte de Reiset. Revenant sur une polémique qui occupa, il y a trois ans, les mois de vacances de la presse, M. de Reiset s'est donné la tâche de faire la lumière définitive sur le prétendu mariage du duc de Berry avec Emma Brown, pendant l'émigration. On se souvient de ce Georges Brown, mort à Mantes en 1882, en qui certains avaient voulu le voir le fils du duc de Berry, légitimé par un mariage secret, et dont quelques curieux de complications rétrospectives voulaient faire, au détriment du comte de Chambord, l'héritier légitime du trône de France. Les mémoires du lieutenant-général de Reiset, publiés par son petit-fils, avaient fourni déjà d'intéressants documents à la polémique qui s'éleva alors, et où prirent part Mme Gyp et M. Grave, archiviste à Mantes. Le vicomte de Reiset en retient un grand nombre d'autres, à l'appui de sa thèse, à savoir que la naissance de Georges Brown fut antérieure à la liaison du prince et d'Amy Brown, que les deux filles titrées depuis par Louis XVIII, comtesses d'Issoudun et de Vierzon, furent les seuls enfants issus de cette liaison, qu'enfin il n'y eut jamais mariage. Tout ceci semble bien établi pour l'ensemble des faits et surtout par un testament olographe du prince, jusqu'ici inédit, et communiqué à l'auteur par le duc de Parme.

Je me permettrai de prendre un instant la parole pour un fait personnel, étant pris à partie en un passage du livre de M. de Reiset, à propos d'un article que j'avais écrit sur la question dans *l'Européen* du 30 août 1902. Rappelant une lettre du comte de la Ferronays que j'avais citée, le vicomte de Reiset ajoute : « Par suite de quels mystères ou de quelle aberration M. Marcel Collière a-t-il pu trouver dans cette lettre un argument en faveur du mariage, c'est ce que je ne me chargerai pas d'expliquer. » Si M. de Reiset veut bien prendre

la peine de relire l'article auquel il fait allusion, il se rendra compte que j'ai vu simplement dans cette lettre la preuve que la liaison du prince était considérée comme avouable, puisque M. de la Ferronays faisait recevoir par sa femme les enfants qui en étaient issus, et mettait celle-ci en correspondance avec leur mère. Sur la question de Georges Brown, M. de Reiset verra que mes conclusions étaient dès lors identiques aux siennes.

La Cour et le Règne de Paul Ier, par le comte Fédor Golovkine, publié par M. S. Bonnet. Le comte Golovkine était issu d'une vieille famille; il comptait parmi ses ancêtres un grand chancelier de Pierre Ier qui avait l'honneur, dans les fêtes données par ce souverain — *Vsiepiianieichgi Sobor* ou *Conseil des Plus Ivrognes* — de représenter au naturel le personnage de Priape dont il plaçait l'attribut essentiel sur un plat d'or que soutenaient deux dames, dont l'une était toujours Mme Tchernitcheff, mère de deux maréchaux. Le comte Fédor, ambassadeur de Catherine II à la cour de Naples, était le type de ces seigneurs russes qui affectaient de ne pas savoir parler la langue russe. Ses mémoires abondent en anecdotes piquantes, ils le révèlent fort superficiel. Sur Paul Ier, dont il fut maître de cérémonies, il pourrait être intéressant, malheureusement le manuscrit est interrompu, au moment où le véritable caractère de ce singulier souverain pouvait être mis en lumière.

La Princesse Charlotte de Rohan et le duc d'Enghien, par M. Jacques de la Faye. Ce « roman d'exil » fut entravé continuellement par la sévérité du prince de Condé, qui voyait sans la moindre indulgence l'amour de son petit-fils pour une Rohan. Ni lui pourtant ni le duc de Bourbon n'avaient droit de se montrer sévères. Pendant les dix ans de guerre de l'émigration, la princesse est rarement auprès de celui qu'elle aime; et la séparation est moins allègrement portée par elle que par lui. Mais son affection, son dévouement sont inépuisables. Enfin, ils édifient à Ettenheim la maison de leur bonheur. Elle était trop près de la frontière : quand elle fut bâtie, la mort y entra, avec les bottes brutales des dragons d'Ordener et des gendarmes de Charlot. Cette histoire est touchante, elle le serait plus encore, si l'auteur avait su se débarrasser complètement de cette forme moitié pleurnichante, moitié adorante, que certains historiens croient indispensables à l'égard des princes en exil. Il y a du reste une préface de M. le marquis de Costa de Beauregard, l'un des quarante de l'Académie française.....

Les Sophistes français et la Révolution européenne, par M. Théodore Funck-Brentano. — En France, le dix-septième siècle eut en partage les hommes de génie, le dix-huitième les hommes d'esprit d'abord, puis les sectaires, qui ont transformé le sophisme en dogme agissant. Il appert de ce long bavardage que nous

sommes depuis deux siècles en proie à la sophistique : « jamais peuple, dit l'auteur, n'a supporté aussi longtemps un tel fardeau, jamais civilisation ne lui a succombé (*sic*) plus lourdement. »

Les Dévotes de Robespierre, par M. Henri d'Alméras. — Ce qu'on peut reprocher à cet ouvrage, d'ailleurs intéressant, c'est de ne répondre qu'imparfaitement à son titre. C'est en passant et sans caractériser cette curieuse déformation de l'instinct religieux, que M. d'Alméras nous parle du véritable culte de lâtrie que certaines femmes, privées d'une autre religion, avaient voué à Robespierre, les baronnes de Chalabre et autres, dont la dévotieuse assiduité inspirait aux adversaires de l'incorruptible tant de railleries. Les dévotes dont il est question dans le livre, c'est-à-dire surtout Catherine Théot et ses fidèles, ne furent guère les dévotes de Robespierre que dans l'imagination et les intrigues de ses ennemis, qui tentaient de le ridiculiser d'abord pour le perdre en le représentant comme le pontife d'une religion nouvelle. Bien que Maximilien ne fût pour rien dans les rêveries mystiques de Catherine et de dom Gerle, il avait donné prise par son attitude à la fête de l'Etre suprême, par la condamnation d'Hébert et de l'excellent Chaumette, le naïf apôtre de la raison. On voyait dans Robespierre un prêtre autant qu'un dictateur; il aurait pu lui aussi être le *summus episcopus* d'une religion qu'il aurait identifiée avec l'état. Dans le haineux rapport écrit par Barère et lu à la Convention par Vadier le 27 prairial, on sent déjà les sournoises colères de thermidor.

Souvenirs d'un Vélite de la Garde, publiés par A. Lombard-Dumas. Ces souvenirs, extraits des papiers de François-Frédéric Billon, sont à joindre à l'innombrable série qu'a fait éclore la publication des cahiers de Coignet. Ils ne sont pas plus ennuyeux à lire que d'autres. Ils nous promènent de Pologne en Espagne et de Cabrera en Angleterre.

Un Officier de Cavalerie. Souvenirs du général l'Hotte. Cet ouvrage se recommande aux amateurs du cheval. L'auteur de ces souvenirs parle très peu de lui-même et de sa carrière militaire. Il parle beaucoup des écuyers célèbres qu'il eut l'occasion de connaître en cette école de Saumur où, après avoir été comme élève et lieutenant d'instruction, il revint comme commandant. De longues pages sont consacrées aux fameux rivaux d'Aure et Baucher. Il n'est pas jusqu'aux chevaux eux-mêmes qui n'eussent leur place. Les plus profanes en fait d'art hippique ont, à feuilleter ce livre, la sensation que cet art donne à ses fidèles des sensations aussi intenses que tous les autres. L'auteur, du reste, à propos de Baucher, cite avec raison cette parole de La Bruyère : « Quand on excelle dans son art et qu'on lui donne toute la perfection dont il est capable, on en sort en quelque manière et on s'égale à ce qu'il a de plus noble et de plus élevé. »

Le Nid de l'Aigle, par M. Colonna de Cesari Rocca. Curieuse étude écrite par un Corse sur la Corse telle qu'elle était au moment où Napoléon y prit naissance. L'auteur insiste sur ce que Bonaparte ou Buonaparte, c'est bien le cas d'orthographier ainsi, a dû ses origines à l'esprit de clan, et sur le tort que lui fit la haine de clocher, la *vendetta* poursuivie vingt ans d'un compatriote : Pazzo di Borgo.

Le XXe siècle politique, année 1904. Recueil qui pourrait être utilement consulté s'il se bornait à être un répertoire chronologique des faits et de documents, mais que le parti pris déforme et prive de sa raison d'être.

MARCEL COLLIÈRE.

QUESTIONS MORALES ET RELIGIEUSES

Victor Henry : *Le Parsisme*, Dujarric. — André Lefèvre : *L'Italie antique*, Rudeval. — Marcel Hébert : *L'Évolution de la foi catholique*, Félix Alcan. — Docteur Marcel Rifaux : *L'Agonie du Catholicisme?* Plon et Nourrit. — Abbé de Broglie : *Preuves psychologiques de l'existence de Dieu*, Bloud. — Sully-Prudhomme ; *La Vraie religion selon Pascal*, Félix Alcan. — Monseigneur Gay : *Correspondance*, Oudin.

S'il est une science dont les catholiques instruits doivent souhaiter, à notre sens, le développement, c'est bien la science des religions. Les résultats certains auxquels elle a déjà abouti ne peuvent que rendre leur foi plus sereine, en leur montrant que ce qu'ils possèdent dépasse infiniment tout ce que l'homme, livré à ses seules forces et guidé par de faibles lueurs d'une tradition primitive, a imaginé pour se rapprocher du Divin.

Nous disons : les résultats certains et non pas les commentaires rationalistes dont on les a le plus souvent accompagnés. Nulle part et dans aucun temps on ne trouve tout à fait absentes de l'âme humaine les idées d'expiation et de sacrifice. Partout il y a des initiations, des purifications et des mystères dont le pur naturalisme ne saurait fournir aucune explication décisive.

On a essayé plusieurs fois d'établir, dit Ch. Werner, que les faits, les doctrines et les mythes païens, avant Jésus-Christ, renfermaient un présage de la vérité chrétienne, appuyé sur des raisons cachées de l'âme.

Ces sortes d'entreprises sont pleinement justifiées; seulement elles ne doivent pas s'en tenir à des ressemblances purement extérieures, mais saisir les analogies réelles, matérielles et idéales des mythes entre eux et dans leur rapport avec la doctrine chrétienne. Si l'on s'en tenait là, on ne trouverait guère autre chose dans les religions du paganisme que des rapports avec la religion du Christ diversifiés de mille manières et mêlés d'une foule d'accessoires étrangers, lesquels, pris isolément, seraient complètement inintelligibles ; ils ne deviennent reconnaissables que par leur adaptation mutuelle et leur cohésion avec la vérité chrétienne dont ils offrent d'avance le reflet.

Ces vues sur les religions antiques ont été celles de J. de Maistre ;

le grave et profond Ballanche les a aussi partagées et je ne vois guère comment un apologiste catholique pourrait absolument n'en pas tenir compte. Si le Christ est l'universel Rédempteur, s'il avait été annoncé au monde dès l'origine, il faut bien que, de quelque manière, on retrouve partout, plus ou moins affaibli, l'écho de la Promesse édénique.

Nous avons donc lu avec un grand intérêt l'essai sur le *Parsisme* de M. Victor Henry et nous souscrivons volontiers à ce qu'il en dit dans son introduction. Le mazdéisme a enseigné des doctrines relativement élevées et pures ; il a eu un vif sentiment de la lutte engagée dès le principe entre le bien et le mal ; ses puérilités, ses bizarreries, ses incohérences ne doivent pas nous rendre insensibles à la beauté de sa morale. Sa Sotériologie et son Eschatologie semblent des pressentiments du Christianisme, mais on ne peut dire avec M. Henry que le Christianisme « en a été influencé ». Je demanderai aussi à l'auteur s'il est bien sûr, comme il l'insinue, dans une note de sa conclusion, que la résurrection des corps fasse double emploi avec l'immortalité de l'âme. Et lorsqu'il ajoute que ce dogme est en contradiction avec ce que nous savons des transformations de la matière, me permettra-t-il de lui faire observer qu'au point de vue de la science humaine il a peut-être raison, mais que cette science est extrêmement limitée? Qu'est-ce en définitive que la matière? Qui en connaît le dernier fond, qui peut dire jusqu'à quel degré de gloire elle est destinée à s'élever, sans cesser d'être substantiellement elle-même, par l'effet de la puissance divine et dans l'hypothèse d'une autre économie? Ces réserves ne m'empêcheront pas de rendre hommage au savoir de l'auteur et à l'accent de lumineuse modération qui, même alors qu'il se trompe, préside à ses jugements.

Il serait impossible de décerner le même éloge à l'auteur de l'**Italie antique**. Si nous reconnaissons volontiers qu'il nous expose savamment l'état du Latium avant la fondation de la Ville, les Croyances de l'Etrurie, le Culte du Foyer et des Ancêtres ou les Mythes de Saturne et de Janus, nous trouvons par contre qu'il n'est plus dans son rôle de savant impartial, d'historien équitable, lorsque, à la fin de son ouvrage, il nous parle avec un accent d'invective de « l'Invasion chrétienne » et de « l'égoïsme de l'Eglise, exploitant à son profit l'ignorance des Barbares ». Mises en beaux vers par un Leconte de Lisle ou par M. André Lefèvre lui-même — car il fut poète jadis, au temps du second Parnasse — ces déclamations pourraient peut-être nous émouvoir par la beauté du rythme et l'ampleur des images : mais en prose elles n'ont aucun charme et ne feront que choquer tout esprit sérieux par leur fausseté criante et leur brutale injustice.

Pour M. André Lefèvre, l'influence exercée pendant des siècles sur le monde par le Christianisme a été de tous points déplorable ; pour

M. Hébert, qui traite de l'**Evolution de la Foi catholique**, cette foi a pu se montrer bienfaisante à son heure : aujourd'hui ce n'est plus qu'une idolâtrie stérile, une chose du passé. Arrivée au terme de ses développements, ou plutôt des altérations successives de ce qu'elle fut à l'origine, elle restera désormais figée dans des formules impuissantes, car l'esprit de vie s'est retiré d'elle. Ecoutez M. Hébert lui-même.

Si la conscience chrétienne ce fut la conscience humaine, se dégageant de plus en plus de la domination des forces physiques et du polythéisme qui en était issu, la conscience moderne doit réaliser un effort, un progrès non moins difficile, non moins prodigieux. Il s'agit d'extraire de l'antique image d'un Dieu personnel ce qu'elle renfermait de vrai, à savoir : la foi au Bien, à l'Idéal et de sauvegarder, vivante et efficace, cette foi, tout en renonçant à l'image elle-même, survivance de la vieille idolâtrie, superstition introduite avec bien d'autres par l'esprit oriental dans le Christianisme. Il s'agit de la remplacer par la mise en pratique enfin loyale et rigoureuse de cette justice, de cette solidarité, qu'avait entrevues le paganisme, et que la religion chrétienne a nettement affirmées, tout en les déguisant et étouffant sous trop de symboles.

Fort bien, dirons-nous, mais tout ceci nous paraît confus et plein d'un grand vague. Quand nous croyons en Dieu, ce n'est pas à l'idée abstraite et surtout à l'image sensible que nous pouvons nous en faire que s'arrête notre foi, c'est à l'Etre ineffable mais conscient, qui parle à notre esprit ou à notre cœur à travers cette idée ou cette image, que va notre croyance. De même, par les formules dogmatiques de nos Mystères nous nous mettons en rapport avec les divines réalités qui ne peuvent se communiquer à nous, dans l'état présent, que d'une manière imparfaite et sous des voiles. Le progrès spirituel consiste à s'arracher de plus en plus aux limitations humaines dans la conception du Divin : c'est vrai, mais il ne consiste pas à en supprimer l'objet substantiel pour le remplacer par des mots à majuscules. Ce Bien, cette Justice, cet Amour, dont on nous parle en termes généreux, ne reposent sur rien en définitive, et ne peuvent avoir aucune action efficace, s'ils n'ont leur source et leur foyer dans le Bien, l'Idéal, la Justice, et l'Amour infinis. Que M. Hébert entende la voix posthume et d'autant plus pénétrante de l'abbé de Broglie le lui dire dans ces **Preuves psychologiques de l'existence de Dieu**, que l'on vient de publier, et qui prolongent parmi nous son apostolat :

Nous sommes conduits à la notion d'un Etre qui réunirait la réalité, la vie qui se rencontrent dans les êtres contingents, aux perfections, l'immutabilité, la nécessité, qui appartiennent aux idées. N'est-ce pas cet Etre que Platon a nommé le Bien, première des Idées, source de toutes les autres et en même temps source de toute réalité ?

Oui, là seulement nous trouvons une base ferme à nos idéaux et, pour vouloir se passer de Dieu, M. Hébert nous force à lui citer les mélancoliques paroles de l'Ecriture : « *Dereliquerunt me fontem aquæ vivæ, et foderunt sibi cisternas, cisternas dissipatas.* »

Le Catholicisme, d'ailleurs, est-il vraiment si malade? C'est la question que pose le Dr Marcel Rifaux, et qu'exprime le titre même de son livre **Le Catholicisme à l'agonie?** Il y répond avec une grande clarté et une information très étendue, en homme qui a pensé, vécu, et qui connaît bien les résultats de la science et de la philosophie contemporaines. Il montre que le matérialisme n'a pas réussi à expliquer l'ordre et l'harmonie du monde, que les sciences physico-biologiques ont échoué en essayant d'identifier l'âme avec le mécanisme cérébral, qu'il serait chimérique de vouloir, sans religion, fonder une morale, que le Christ enfin, après tant de travaux exégétiques entrepris sur les Evangiles, reste une figure inexplicable pour qui tenterait de le réduire aux proportions purement humaines. Quant à l'Eglise, en même temps qu'elle est toujours capable d'adaptation et de renouvellement, elle demeure, au milieu de l'incessante ruine des hypothèses qui ont successivement aspiré à la rendre inutile, la seule maîtresse d'immuable vérité, comme demain, dans l'anarchie qui nous menace d'une barbarie nouvelle, elle sera l'unique ouvrière d'unité et de paix sociales.

Parmi les grands chrétiens, qui ont mis tout leur être au service de la foi, il faut certes compter Pascal, mais le jansénisme a été, on doit le dire, fatal à cette âme. Elle aspirait à se dilater en Dieu : par sa dureté et son étroitesse, il l'a resserrée et épouvantée. Pourtant la joie spirituelle fit enfin explosion dans la nuit célèbre où il semble que Pascal ait connu l'extase : « Joie! joie! pleurs de joie! » On se rappelle ces cris où l'Amour s'exalte, victorieux enfin de la peur. Et le *Mystère de Jésus*, si tendre, si poignant, qui ne le relit et ne lui trouve des ressemblances avec les effusions des plus hauts contemplatifs, un saint François, une sainte Angèle? M. Sully-Prudhomme était digne de subir l'obsession de cette figure. Dans la **Vraie religion selon Pascal,** il étudie l'apologétique des *Pensées*, mais ce qui nous intéresse le plus, c'est qu'à ce propos il nous confie les doutes, les combats de sa conscience, les luttes que se livrent sa raison, éprise de certitude scientifique, et son intelligence élevée, son âme profonde et délicate que le terre-à-terre expérimental ne satisfait pas. Heureusement ce n'est point là l'unique expérience. S'il devient un jour chrétien, jusqu'à une intense vie spirituelle, M. Sully-Prudhomme s'en convaincra. Vus alors du dedans, nos dogmes cesseront de l'offenser par ces apparences de contradiction qu'il dénonce dans leurs formules. Quand on possède en soi, par la foi et la grâce, la Trinité même, le Christ vivant, ils ne laissent pas d'être des objets mys-

térieux, mais ils peuvent, au moins par moments, faire sentir leur action à ce point qu'on n'en doute plus. C'est la vie mystique, plein midi, épanouissement suprême, ici-bas, de la vie chrétienne. Il en vivait au plus haut degré cet évêque dont on publie les lettres spirituelles sous ce titre : **Correspondance de Mgr Gay.** En le lisant on se rend compte qu'il a dû expérimenter ce dont il parle : un tel accent ne trompe pas. Il enseigne, il avertit, il console, il encourage du centre même de la lumière. Sa foi semble devenue, autant qu'il est possible sur la terre, la vision des choses éternelles, et ceux qui l'ont connu ne peuvent que se rappeler, évoqués par son style diaphane d'une beauté tout immatérielle, son ascétique visage, déjà presque transfiguré, et ses calmes yeux remplis du rayonnement profond de l'âme.

LOUIS LE CARDONNEL.

SCIENCE SOCIALE

François Cosentini : *la Sociologie génétique* (introduction de Maxime Kovalewski), Alcan. — T. Reinach, A. Puech, R. Allier, A Leroy-Beaulieu, Carra de Vaux, H. Dreyfus : *Religions et sociétés*, Alcan. — Teixeira Mendes : *Appel fraternel*, etc., Rio de Janeiro.— Abbé Naudet : *Pourquoi les catholiques ont perdu la bataille*, « Justice sociale », 12, rue Littré. — Abbé Gayraud : *Un catholique peut-il être socialiste ?* Bloud.

La préoccupation de l'homme primitif a toujours été obsédante chez les sociologues. Aussi n'est-on pas surpris de voir M. Cosentini écrire un « essai sur la pensée et la vie sociale préhistorique » sous ce titre : **La Sociologie génétique**. Rien de plus clair et de plus intéressant d'ailleurs que cette sorte d'embryogénie sociale, suivant le mot de M. Kovalewski ; rien aussi de mieux documenté ; chaque chapitre est suivi d'une bibliographie précieuse, et le livre rendra, à tous points de vue, les meilleurs services. Mais le point de départ n'en reste pas moins obscur. Qu'est-ce que l'homme primitif? A-t-il jamais seulement existé? Je veux bien que, quand le premier de nous a pris la succession du dernier des pithécanthropes, il ait fort ressemblé au bipède velu des tableaux de Cormon. Et je ne nie pas davantage que cet homme des cavernes ait dû commencer, pour se nourrir, par fouiller misérablement le sol avec ses ongles, avant même d'avoir des silex à sa disposition. Mais ce n'est pas là la question. L'homme primitif avait-il une intelligence autre que la nôtre? J'avoue admirer ceux qui, sur la vue d'un seul crâne surbaissé de Néanderthal, répondent intrépidement non. Pourquoi l'homme aurait-il changé? Voit-on qu'il y ait eu progrès chez le chien ou la cigogne? La société humaine s'est certainement améliorée, mais cela tient à ce que l'homme, étant intelligent, a pu accumuler et capitaliser les produits de son intelligence; quant à être plus intelligent

en 1905 de notre ère qu'en 1905 d'avant la plus lointaine date historique connue, c'est tout autre chose. On veut que le langage ait passé de l'onomatopée au monosyllabisme et de l'agglutination à la flexion, ce sont là pures hypothèses; personne n'a jamais saisi sur le fait un changement de langue monosyllabique en langue agglutinante; il semblerait, au contraire, que chaque sous-espèce humaine s'est fait du premier coup son langage, qu'elle n'a modifié par la suite que rarement et faiblement, comme nos langues synthétiques devenues analytiques lors de l'invasion des barbares. On veut encore que la religion ait évolué de l'animisme naturaliste au fétichisme, au totémisme, au shamanisme, à l'idolâtrie anthropomorphe, encore des hypothèses ; pourquoi toutes ces conceptions n'auraient-elles pas coexisté dès l'origine comme elles continuent à coexister de nos jours? Au sein des religions les plus hautes, n'y a-t-il pas des fétichistes et des shamanistes? Il est au moins curieux que, dès que l'homme paraît, il produise des œuvres à peu près parfaites. Le code babylonien d'Hammourabi est aussi remarquable que le Code Napoléon, l'alphabet hiéroglyphique du roi Serpent aussi subtil que notre abécédaire, le poignard à renne recourbé de la période magdaléenne aussi esthétique qu'une épée de Froment Meurice, etc. D'autre part, pas plus qu'on ne trouve trace de monosyllabisme dans nos constructions linguistiques d'Occident, on ne trouve trace de totémisme ou de métempsycose dans nos mentalités religieuses. Conclusion, il est très probable que, sur chaque point du monde, l'homme primitif n'a été nullement différent de l'homme actuel, mettons de l'enfant actuel, pour préciser, et que tout le vaste travail qu'on a déployé pour nous expliquer, nous et nos ancêtres, par les nègres et leurs ancêtres à eux soit fort aventuré. Même à l'époque où ils étaient les « barbares » pour les Grecs et les Romains, nos aïeux avaient leurs mérites parfois supérieurs que les observateurs sagaces reconnaissaient, voyez plutôt ce que Tacite dit des Germains, et ce qu'Hérodote, bien avant lui, disait des Scythes, et vouloir les rabaisser au degré mental des Hottentos ou des Lapons est tout à fait inadmissible. En ce sens on pourrait dire que, s'il y a eu amélioration indéniable du milieu humain, il n'y a jamais eu évolution, progrès ou simple changement de l'homme.

§

Pourtant, c'est par une conférence de M. Théodore Reinach sur « le progrès en religion » que s'ouvre le livre intitulé **Religions et Sociétés** où se trouvent réunies les leçons professées en 1904 à l'Ecole des Hautes études sociales. Mais il s'agit là d'un progrès tout spécial, suivant lequel les religions doivent se mettre en harmonie avec les exigences sans cesse renouvelées de la science et de la morale

indépendante. Sur l'autre progrès qui nous occupait, l'auteur serait bien près de convenir avec nous, puisqu'il ne repousse que mollement l'affirmation énergique de M. Maurice Vernes : « L'homme dit civilisé croit, en somme, ce que croyait son ancêtre de l'époque quaternaire et il ne croit pas autre chose. » A condition, bien entendu, qu'il s'agisse d'ancêtres de la même race. Il est, en effet, probable que, dans le sein d'une sous-espèce humaine donnée, la conception religieuse est immuable. Nos races d'Occident, par exemple, n'ont jamais compris le lien religieux entre l'homme et l'animal qui est la théorie favorite de l'Orient ; elles n'ont jamais été préoccupées par le pacte totémiste ni hantées par l'effroi de renaître dans des corps de bêtes ; elles n'ont jamais non plus abdiqué leur personnalité dans la substance divine et l'ont toujours opposée à celle d'un ou plusieurs dieux conçus à leur propre image ; aussi toutes nos religions se sont-elles toujours ramenées soit à un monothéisme anthropomorphe, que nous auraient peut-être emprunté les Hébreux par le canal iranien, soit à un polythéisme ou même myriathéisme toujours anthropomorphe qui a élu ses deux grandes personnifications dans le paganisme Olympien et dans le Christianisme populaire. Aucun dieu abstrait, ni le monothéisme du Coran, ni le panthéisme de l'Atharva, n'a jamais pu, à l'état pur, être assimilé par nos mentalités, pas plus que les mentalités asiatiques n'ont pu, semble-t-il, accepter franchement nos hommes-dieux et nos théologies de médiation, de grâce, etc.

Mais ceci dit, on aura le droit de parler de progrès en religion en pensant à la façon dont un culte peut s'épurer, une doctrine se perfectionner, une secte s'adoucir. A ce point de vue, il semble que l'Islam s'améliore sensiblement, et dans une leçon qui ferme le livre dont je parle, M. Hippolyte Dreyfus, et M. Carra de Vaux partage ce sentiment dans une conférence voisine, voit dans le babisme persan la naissance d'un nouvel islamisme tout à fait tolérant et progressiste; c'est au progrès du babisme et de son dérivé, le béhaïsme, que la Perse devrait son actuelle prospérité relative. Une fois de plus se manifesterait ainsi l'importance au point de vue social de l'élément religieux. Nulle question n'est plus que celle-ci intéressante et parfois plus obscure. Tocqueville, quelque part, après s'être posé la question : Pourquoi la religion chrétienne, qui a tant amélioré l'individu et perfectionné l'espèce humaine, a-t-elle exercé si peu d'influence sur la marche de la Société ? ajoute : Il n'y a rien dans le monde qui me paraisse plus difficile à expliquer. Celui qui voudrait essayer cette explication trouverait au moins quelques données dans les autres conférences du volume que firent MM. A. Puech, R. Allier, et Anatole Leroy-Beaulieu.

§

Plus que jamais ces questions de religion et de société sont d'ac-

tualité, et c'est pour cela sans doute que de Rio de Janeiro nous arrive un **Appel fraternel**, de M. Teixeira Mendes, vice-directeur de l'Eglise et de l'Apostolat positiviste du Brésil. Je reproduis le titre in-extenso : « Appel fraternel aux catholiques et aux vrais républicains français pour que soit instituée la Liberté spirituelle d'après Auguste Comte, et non seulement la séparation despotique des Eglises et de l'Etat. » Séparation despotique, le mot est malheureusement exact. Tout chez nous se fait par voie d'autorité. Je n'irai pas jusqu'à dire, comme M. Faguet, que je n'ai jamais vu en France un vrai libéral, mais il faut bien avouer que notre tempérament national est réfractaire à la tolérance. Au fond le Français est toujours un peu jacobin, c'est-à-dire fielleux, ergoteur et tape-dur. Ceci sans distinction de parti; d'ailleurs le pur jacobin de 1792 était nationaliste et monarchiste. Avec une pareille « cérèbre » la liberté spirituelle n'a pas beau jeu, et la fameuse séparation se résoudra sûrement en un régime plus policier que jamais. Il y a un article 207 du Code pénal qui punit de 2 ans de prison le curé qui correspond avec le pape « sur des questions ou matières religieuses » sans avoir obtenu l'autorisation du Directeur des Cultes. Je me demande si on consentira à l'abroger. Plus probablement on l'adoucira pour le rendre efficace, car l'article napoléonien est tellement inouï que le « bon juge » lui-même hésiterait à l'appliquer, mais on se gardera bien de laisser tomber une arme aussi utile; et probablement on renforcera un autre gourdin précieux, l'article 204, qui châtie les articles de semaine religieuse contenant des critiques contre un acte quelconque de l'autorité publique, en remplaçant l'exil, qui n'effraie plus personne depuis l'ère des billets Cook, par une bonne petite villégiature à Fresnes. Et voilà comment nous entendons la liberté des consciences et le libre exercice des cultes « sous les seules restrictions ci-après dans l'intérêt de l'ordre public », comme s'exprime suavement l'article 1er de la loi nouvelle.

Les écorchés crieront. On ne sera pas en peine de leur clore le bec. « L'art suprême du gouvernement est de savoir l'heure exacte où la tolérance devient de la complicité. Malheur à ceux qui masquent la faiblesse criminelle derrière une insuffisante légalité, le pays les rejettera flétris pour n'avoir pas su vouloir, même au prix du sang, le défendre et le sauver. » Qui parle ainsi ? Un Père Didon. Quand je vous disais qu'il y a des jacobins partout! Quelqu'un a dit, en mourant : J'ai toujours aimé la liberté des autres. Ce quelqu'un n'était pas, soyez-en sûr, un de nos compatriotes.

Le livre auquel j'emprunte cette citation, celle du P. Didon, est d'un abbé, M. Naudet : **Pourquoi les catholiques ont perdu la bataille** ; il atteint près de 400 pages, et pourrait tenir en 4 lignes, celles que je transcrivais. Menacer, rouler des yeux blancs,

parler de verser du sang, sans d'ailleurs avoir la force ni heureusement la volonté de le faire, il n'en faut pas davantage pour mettre en fuite toutes les bonnes volontés. Voici un autre abbé, M. Gayraud, député d'ailleurs, qui intitule son livre: **Un catholique peut-il être socialiste?** et qui, dès les premières pages, vous dispense de chercher la réponse : « Ce serait manquer de cette docilité qui convient aux vrais fidèles si l'on se dérobait obstinément à la direction doctrinale que », etc. Alors, si je veux savoir si je dois être ou non socialiste, j'ai non pas à étudier l'économie politique, mais à voir si je vais à l'encontre de « l'impulsion donnée par l'autorité religieuse à la pensée doctrinale ! » Ah ! M. Naudet, n'allez pas chercher plus loin pourquoi vos ouailles ont fourni une si belle déroute. Tant que les prêtres auront cette mentalité de régents de petits lycées, et les fidèles cette précieuse « docilité à l'impulsion » il y aura de belles journées pour les Heraklès de l'hydre de l'obscurantisme!

Memento. — Gaston Isambert : *Les Idées socialistes en France de 1815 à 1848. Le Socialisme fondé sur la fraternité de l'union des classes,* Alcan. On a beaucoup, peut-être même trop, écrit sur Saint-Simon, Fourier, Leroux, Louis Blanc, Proudhon et tant d'autres ; du moins le livre de M. Isambert est-il plus complet et plus synthétique que ceux qui l'ont précédé. Les historiens du socialisme le consulteront avec fruit. J.-B. Séverac : *Le Socialisme moderne*, Cornély. Paul Louis : *L'Avenir du Socialisme*, Fasquelle, ouvrages d'actualité intéressante. H. Cetty : *Les Socialistes allemands,* Bloud, une soixantaine de pages formant un excellent résumé de la question. Georges Regnal : *L'Argent, ce qu'il doit être, ce qu'il doit faire*, « Simple Revue ». Esquisse d'un vaste plan contre la misère : suppression de la mendicité et obligation d'une mutualité morale universelle. Maurice Ajam : *Opinions d'un positiviste*. Société parisienne d'édition. Le positivisme a sa droite et sa gauche, M. Teixeira Mendes était plutôt de celle-là, M. Ajam serait plutôt de celle-ci. Jacquinet : *Quelques considérations sur notre temps*. Perrin, 2e édition, augmentée. On a rendu compte ici de la 1re. Alexandre Martin : *Les Crises d'une âme*, Perrin, évolution un peu confuse d'un mystique qui, à travers l'anarchisme, aboutit à l'ataraxie stoïcienne. Jacques Doez : *Le Même problème*, Vic et Amat, curieuse prévision du monde des mineurs quand l'Etat aura fonctionnarisé tous les ouvriers ; il paraît que ce ne sera pas mieux, si tant est que ce ne soit pis.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Lacour-Gayet : *La Marine militaire de la France sous Louis XV*, in-8. — *La Marine militaire de la France sous Louis XVI,* in-8, Champion. — P. Baudin : *L'Armée moderne et les états majors*, Flammarion. — P. Simon : *L'Instruction des officiers, l'Education des troupes et la Puissance nationale. Etude sociologique*, in-8. Lavauzelle. — Cap. de frég. Klado : *La Marine Russe dans la guerre russo-japonaise,* trad. par R. Marchand, Berger-Levrault. — R. Recouly : *Dix mois de guerre en Mandchourie. Impressions d'un témoin*, Juven.

Les deux volumes de M. Lacour-Gayet, **La Marine militaire**

de la France sous Louis XV et Louis XVI, sont les contributions les plus importantes que nous ayons, en France, sur l'histoire maritime du XVIIIe siècle. Les études de ce genre ont été jusqu'ici assez rares. Le grand ouvrage auquel M. Ch. de la Roncière consacre, depuis de longues années, de laborieuses recherches, en est encore aux *Origines*. Jurien de la Gravière, si on excepte sa magistrale *Histoire des guerres maritimes de la République et de l'Empire*, qui n'est qu'un précis, s'est dispersé en des études fragmentaires. Troude, Chevalier, Chabaut-Arnault gardent la saveur d'écrivains qui ont vécu la vie de leurs récits ; mais leur documentation reste insuffisante. En fait d'histoire navale, il sera obligatoire, pour longtemps encore, de se reporter au magnifique ouvrage de Clowes (1), trop peu connu en France.

M. Lacour-Gayet s'est attaché à illustrer, à la suite de Mahan (2), le fameux axiome : *Le Trident de Neptune est le sceptre du monde*. Cet aphorisme, qui atteint quelque vogue de nos jours, n'a guère été en faveur auprès des hommes d'Etat, médiocres ou grands, qui ont conduit les destinées de la France. La marine fut toujours considérée comme un dernier accessoire de la grandeur nationale. De plus, de tout temps, son particularisme contribua à l'isoler des autres services publics et à lui faire donner un rang de défaveur. « La jalousie de Louvois, écrivait Saint-Simon, écrasa la marine. » M. de Calonne, ce dissipateur fou des deniers publics, reprit à son compte la haine du ministre de Louis XIV. Cependant, des hommes tels que Choiseul et Praslin eurent l'intuition de la grandeur du rôle que pouvait tenir la marine. C'est l'histoire de leurs efforts que M. Lacour-Gayet nous raconte avec précision et abondance ; son ardente et intelligente curiosité a exhumé des Archives de la marine de nombreux documents inédits et mis en lumière un grand nombre d'autres, encore connus que des spécialistes.

Le second volume offre un intérêt plus grand ; il embrasse l'époque la plus fertile de l'Histoire maritime. Castries et Sartines continuaient l'œuvre de Choiseul ; grâce à eux, la marine atteint, au matériel, son plus haut période de grandeur, vers 1778. La guerre d'Amérique commençait.

Mais nos chefs d'escadre, d'Orvilliers, Guichen, Du Chaffault, ne sont plus que l'ombre de leur passé. D'Estaing, seul, est encore à l'âge de la maturité ; ambitieux, intrigant et brillant officier, il n'est malheureusement pas du métier. Il emploie son escadre à des transports d'effectifs et à combiner des opérations à terre ; il néglige, par ignorance, le but essentiel de sa mission. Tous ses actes portent le

(1) *The Royal Navy. A History from the earliest times to the present*, 5 vol. gr. in-8. Londres.

(2) *Influence de la Puissance maritime dans l'Histoire*, in-8. H. May.

même caractère d'insuffisance professionnelle. Il n'était que juste de placer dans leur véritable jour les gestes de ce muguet, — certes brillant, mais sans rien de plus, — dont le renom a eu la singulière fortune d'éclipser des réputations mieux assises. Notre pitoyable campagne de 1779, dans la Manche, « le modèle de ce qu'il ne faudrait pas recommencer le cas échéant, » n'avait pas eu encore d'historien plus éclairé. M. Lacour-Gayet a su indiquer la cause véritable de notre piteux échec : d'Orvilliers, qui commandait l'escadre française, avait soixante-neuf ans et le chef de l'escadre espagnole, Don Louis de Cordoba, en comptait soixante-quatorze. Il faut lire, dans le texte, le piquant portrait de ce dernier, véritable amiral d'opérette, avec le récit des tracasseries de toute sorte qu'il infligea à d'Orvilliers. Suffren, avec son épique campagne des Indes, nous délivre de ces hontes. Il est le type, par excellence, de l'homme de mer. On n'ajoute aucun trait, qui ne soit connu, à cette figure de volonté ardente et d'intelligence passionnée ; du moins, nous expose-t-on, avec une clarté parfaite, la succession d'épisodes auxquels son nom se trouve associé. Aucune campagne n'a laissé de leçons plus éloquentes ; à côté du dévouement absolu du chef, elle montre les défaillances de la volonté chez les subordonnés, que ne soutient pas la passion du métier. La profession exige donc des caractères d'une trempe exceptionnelle. On ne supplée pas à la qualité par la quantité. Il est piquant, à ce propos, de constater que la vieille monarchie française, batailleuse et dispensatrice de grades, ne comptait, pour le service de sa flotte, qu'un nombre infime d'officiers généraux, bien inférieur à celui de nos jours.

M. Lacour-Gayet ne nous donne, dans ces deux gros volumes, qu'un consciencieux procès-verbal de notre histoire maritime. Aucune de ces pages n'évoque le milieu, le décor et les gestes de ces gentilshommes musqués, qui, entre deux séjours à Versailles, se muaient loups de mer. La phrase, toute en grisaille, ne se détache jamais colorée et vivante sur la trame du récit. La langue qu'elle emploie est insuffisante à nous restituer le particularisme pittoresque des professionnels. La sécheresse des peintures et la gaucherie du vocabulaire, dès qu'il prétend à se spécialiser, frapperont plus d'un lecteur.

§

M. Pierre Baudin se montre sévère pour **l'Armée moderne et les Etats-Majors** de la République, où « les emplois administratifs, dit-il, absorbent les effectifs », dont les grandes manœuvres sont « théâtrales, prévues, sans valeur », etc. N'est-on pas un peu en droit de rappeler à ce propos l'observation de Renan sur les légions défaillantes de Marc-Aurèle, « qu'il est rare qu'on fasse avec succès ce qu'on fait comme un pis-aller ». La loi de deux ans ap-

paraît à M. P. Baudin la panacée certaine qui va purger l'armée française de ses tares : « Un esprit nouveau va pénétrer les chefs... l'armée retrouvera son crédit ; on ne subira plus l'obligation militaire, on l'acceptera avec courage. » Bref, c'est l'âge d'or des militaires qui se prépare. Que peut penser M. P. Baudin de son collègue, M. C. Krantz, qui, le jour du vote, flétrissait la loi nouvelle, « l'illusoire façade du service de deux ans »? Et nous, le *vulgum pecus*, lequel de ces deux bergers suivrons-nous ? Attendons plutôt la fin, comme dit le fabuliste.

Un chapitre, dont la lecture se recommande à tous, étudie les différents corps d'officiers d'état-major des nations européennes. La France entretient trois fois plus d'officiers à aiguillettes que l'Allemagne : 700 au lieu de 248. Elle en entretient même plus que la Russie, dont le terroir est cependant singulièrement favorable à la graine d'épinard. Nous avons la quantité; avons-nous, par surcroît, la qualité ? Or, nous dit M. P. Baudin, homme modéré et grave, l'état-major français est bureaucratique, paperassier, centralisateur, sans goût pour les initiatives comme pour les responsabilités. Son système de recrutement est le moins favorable « à la dispersion de la haute instruction technique ». Il se recrute avec « le souci des relations personnelles, à un degré beaucoup plus élevé que chez les nations à constitution aristocratique ». Ses officiers n'utilisent que dans une faible proportion leur savoir à la tête d'un corps de troupes; « on en fait presque exclusivement des officiers d'ordonnance ». Il conclut que notre armée républicaine est encore « imbue d'erreurs que les monarchies voisines ont en grande partie corrigées ».

§

M. Paul Simon élabore un catéchisme militaire sous le titre péremptoire : **Instrutions des officiers. Education des troupes et Puissance nationale**. L'allure dogmatique de ce livre en rend la matière pesante ; il contient cependant d'excellentes réflexions. Il aurait eu avantage à se présenter sous une forme plus modeste; il était bien superflu, par exemple, de nous débiter en petites tranches la *Psychologie des Sentiments* de Ribot. L'officier, conducteur d'hommes, doit être psychologue et physiologue. A cette condition, seulement, il fera un emploi rationnel de ses subordonnés. Les grands capitaines ont été des psychologues. Voilà qui est bien et qui n'est pas neuf. Plus loin, M. P. Simon fait une critique très juste de l'abus que l'on fait aujourd'hui de ne plus tenir compte que « des facteurs numériques et matériels », quand il s'agit de la puissance militaire. Or, les « facteurs intellectuels et moraux » sont autrement importants. L'idée du nombre a obscurci la notion de l'élite. Le centralisme excessif, qui régit notre armée, et auquel on oppose le parti-

cularisme de l'armée allemande; la tactique, la psychologie des troupes, la discipline, etc., sont l'objet de longs développements. En résumé, ce livre représente une somme respectable de lectures laborieuses et un effort de synthèse intéressant. Souhaitons que son auteur lui donne une forme définitive, dans un prochain avenir.

§

Le capitaine Klado a réuni en un volume intitulé : **La Marine Russe dans la guerre russo-japonaise**, ses articles du *Novoïé-Vrémia;* il y a ajouté, pour le public français, un morceau savoureux sur l'incident de Hull, qui a prouvé « qu'on ne dort pas à bord des navires russes ». Il a prouvé bien d'autres choses encore, dont le capitaine Klado ne parle pas. Celui-ci conclut que « les Japonais éprouveront désormais de grandes difficultés à trouver des complices ». M. Josse était orfèvre ; le capitaine Klado est marin. Il s'évertue à nous convaincre que Turentchen, Kin-tchéou et Liao-Yang même seraient des noms de victoires moscovites, « si nous avions eu, dit-il, une flottille de canonnières sur le Yalou et sur le Taï-tsé-ho ».

Il suit l'escadre de Rojestvensky « surmontant toutes les difficultés imaginables et inimaginables »! Il veut lui adjoindre la flotte de la mer Noire et déchirer les traités « qui n'ont plus de valeur, dès qu'on se sent assez fort pour les mépriser » (229). Nous laisserons le capitaine Klado sur cette note bien moscovite.

§

Retrouver et relire les articles parus dans *le Temps* sous la plume juvénile de M. R. Recouly est un plaisir des Dieux. Il y a de tout dans ces **Dix mois en Mandchourie**, petit livre d'un témoin, qui n'a presque rien vu des événements importants qu'il nous raconte et qu'il ne connaît, comme nous, que par on-dit. On y trouve même une précieuse indication : « Depuis huit jours, le pain manque. Il en est arrivé un train hier, mais pourri. Le général l'a fait brûler », qui est datée à peu près du même moment où le grave journal, dont M. Recouly était le correspondant, publiait des articles dithyrambiques sur l'intendance russe ; à en croire *le Temps*, les soldats de Kouropatkine mangeaient de la brioche. On pourra y trouver enfin des pages cruelles pour le général, dont les retentissantes défaites étaient muées en « victoires négatives » et auquel *le Temps* ne manqua jamais de tresser des couronnes, tant qu'il resta le grand favori.

JEAN NOREL.

LES BIBLIOTHÈQUES

MM. Léopold Delisle et Henri Marcel. — Imprimés : éditions originales de Byron, Gœthe et Schiller; les Bibliothèques populaires de Hollande et Osnabrück;

le Wagon-Bibliothèque de l'Et·t de Wisconsin (E.-U.). — MANUSCRITS : Saint-Martinsberg, près de Raab (Hongrie); réintégrations aux Bibliothèques d· Mâcon et de Dijon: les *Chroniques de Froissart* de Breslau; le *Livre d'Heures* du duc de Berry, à la Bibliothèque royale de Bruxelles ; les *Très riches Heures* de Chantilly.

On sait que M. Léopold Delisle, administrateur de la Bibliothèque Nationale, a été admis à faire valoir ses droits à la retraite, nommé administrateur honoraire, et remplacé par M. Henri Marcel.

M. Delisle est né à Valognes, en 1826. Elève de l'école des Chartes, en 1847, il entra, en 1852, au département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, et l'on a commémoré en 1902, sous la présidence du ministre de l'Instruction publique, le cinquantenaire de cette date. En 1857, à trente et un ans, fait unique, il devenait membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il succédait à Taschereau, en 1874, comme administrateur de la Bibliothèque Nationale.

La liste de ses travaux est considérable, et ne comprend pas moins de 1889 numéros dans la *Bibliographie des travaux de M. Léopold Delisle* (Paris, Imp. Nationale, 1902), rédigée par M. Paul Lacombe, et qui lui fut offerte comme : *Hommage de ses amis, de ses élèves et de ses admirateurs*, en même temps qu'un fac-simile d'Orderic Vital. Son premier ouvrage important, ses *Etudes sur la condition de la classe agricole..... en Normandie, au moyen-âge* (1851), lui valurent le grand-prix Gobert et l'Institut. Depuis, il y eut, entre autres, le *Catalogue des Actes de Philippe-Auguste* (1856); les tomes XXII-XXIV du *Recueil des Historiens des Gaules* (1865-1876); le *Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale* (1868-1881); les *Livres d'Heures du duc de Berry* (1884); *Chantilly. Le Cabinet des Livres. Manuscrit* (1900); etc.; et, sans compter une collaboration assidue à la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* et au *Journal des Savants*, une quantité innombrable de notes, notices et mémoires sur des manuscrits, qui ont valu à leur auteur une célébrité universelle.

M. Henri Marcel, ancien ambassadeur de France et conseiller d'Etat, directeur des beaux-arts pendant quatorze mois, où l'on compte à son actif des initiatives heureuses, qui n'eussent demandé qu'à être prolongées, s'est choisi une autre spécialité que celle du livre et des manuscrits. Il aime avec passion l'art contemporain sous toutes ses formes, à telles enseignes qu'il prépare un *Schumann* pour les *Musiciens célèbres* de la maison Laurens, la *Peinture du XIXe siècle*, pour la *Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts*, et qu'il a donné un *J.-F. Millet* à la Collection des *Grands Artistes*. On a beaucoup loué cette monographie, d'une « chaude et éloquente sympathie, écrivait-on dans la *Revue Universelle* du 15 octobre 1903..., si complète dans sa brièveté, où l'on trouvera non seulement une biographie détaillée, mais encore une philosophie de l'œuvre sagace et pénétrante. » C'est la philosophie de l'effort, con-

sidéré comme la caractéristique de la vie paysanne, telle du moins que la concevait Millet; le paysan lui a paru le représentant type de la destinée humaine, et dont la résignation et la gravité excluent le rire et l'amour; il l'a montré dans son milieu, sa race, son moment, l'ayant étudié aux champs, de mémoire, et pratiquant à l'atelier les éliminations nécessaires.

De nombreuses protestations ont accueilli la nomination de M. Marcel. La plupart lui reprochaient d'arrêter l'avancement normal des bibliothécaires, et de substituer un homme nouveau dans la carrière à un administrateur formé par une longue expérience. Quelques-uns, par contre, ont fait valoir que, pour accomplir les réformes, il pouvait être utile de n'être pas bridé par les œillères de l'habitude, du sentiment et de la tradition...

§

Le département des *Imprimés* de la même Bibliothèque Nationale vient de publier le tome XXI de son *Catalogue général*, qui va de BUE à BZOWSKI, et termine le B. S'il contient des livres bizarres comme *le Nez, l'Etre dévoilé par sa forme*, par A. Buë, ou la *Méthode pour les gens pressés et éducation dans la vérité et la dignité*, par Paul Buessart, on y voit la bibliographie de Buffon, s'étendant de la colonne 69 à la colonne 114, avec deux exemplaires aux armes de Marie-Antoinette; et celle de Byron, qui ne comprend pas moins de 266 numéros. On trouvera à la Réserve : la *Fiancée d'Abydos* (Murray, 1813); *Childe Harold* (id.); le *Corsaire* (Murray, 1814); *Don Juan* (Davison, 1821); les *Poètes anglais* (Cauthorn, id); *Fore thee well* (Rowell, 18:6); le *Giaour* (Murray, 1813); *Hebrew melodies* (Murray, 1815); *Hours of idleness* (Ridge, 1807); *The Island* (Hunt, 1823); *Lara* (Murray, 1814); *The Libéral* (Hunt, 1822-23); *Manfred* (Murray, 1822); *Marino Faliero* (Murray, 1821); *Mazeppa* (Murray, 1819); le *Prisonnier de Chillon* (Murray, 1816); *Sardanapalus* (Galignani, 1822); le *Siège de Corinthe* (Murray, 1616), et *Werner* (Murray, 1823). Toutes ces éditions ont été faites du vivant de Byron, qui mourut, comme on sait, le 19 avril 1824, à Missolonghi.

C'est une collection semblable d'impressions originales de Schiller, mais complétée d'ouvrages à lui relatifs, qui vient d'être offerte par le libraire Otto Dürr à la Bibliothèque Universitaire de Leipzig, et qui prendra place à côté de la collection analogue formée par Hirzel en l'honneur de Gœthe.

Des expériences fort intéressantes ont été faites en Hollande et à Osnabrück sur les Bibliothèques populaires. Mais, alors que, dans le premier pays, il y a lieu de déplorer l'indifférence du peuple pour la lecture, qui a amené la fermeture de la Bibliothèque de Haarlem,

et découragera, sans doute, la bonne volonté des étudiants de Leyde, les réponses au questionnaire adressé à ses lecteurs par la Bibliothèque communale de la petite ville hanovrienne ont permis de constater que les abonnés se livraient à la lecture de livres de 7 h. à 11 h. du soir; 62 0/0 avouent qu'ils ne lisaient auparavant que les journaux quotidiens, 30 0/0 qu'ils jouaient aux cartes, au café, avec les amis; et 95 0/0 se montrent enthousiastes de leur nouveau passe-temps.

Aussi férus de lecture, s'il faut en croire la *Revue des Bibliothèques et archives de Belgique*, sont les fermiers de l'Etat de Wisconsin (Etats-Unis), pour lesquels on vient de créer une bibliothèque circulante. A l'automne, un wagon, aménagé de rayons garnis de livres variés, s'arrêtera près des fermes isolées; le fermier, averti par un signal de la locomotive, viendra faire son choix. Et, au printemps, le wagon reparaîtra, pour reprendre les ouvrages dûment lus par tout le voisinage.

§

Pour faire contraste avec cette Bibliothèque « dernier cri », il est curieux de citer, après le *Zentralblatt für Bibliothekswesen*, la plus vieille Bibliothèque de Hongrie, celle de Pannonhalma ou St Martinsberg, près de Raab, fondée en même temps que le monastère bénédictin, en 1001, par le roi Etienne. Sous le roi Ladislas (1083-1095), elle comptait déjà près de 80 manuscrits; il y a aujourd'hui 137.957 volumes.

On imagine de quels soins doivent être entourés les manuscrits subsistants. A vrai dire cette sollicitude est égale partout dans le monde érudit. Ainsi M. le comte A. de Laborde ayant appris que, chez le libraire Quaritch, à Londres, se trouvaient trois miniatures arrachées à un manuscrit de la *Cité de Dieu*, qui appartient à la Bibliothèque de Mâcon, n'eut de cesse qu'il ne trouvât la somme nécessaire pour qu'ils réintégrassent leur demeure. La municipalité de Mâcon s'inscrivit pour 2.500 francs, un amateur anglais, M. Henri Yates Thompson pour la même somme; et, bientôt, on parfit les 560 livres anglaises (1495 francs) auxquelles le libraire avait réduit ses prétentions premières. Cet exemple a été suivi par la Bibliothèque de Dijon, où l'on est en train de reconstituer de cette façon un exemplaire d'un recueil de poésies françaises, copié à Paris, au XIVe siècle.

En outre, presque chaque fascicule des grandes revues d'art contribue à faire connaître les richesses manuscrites des Bibliothèques. C'est, par exemple, la *Gazette des Beaux-Arts* du 1er mai 1905, où M. Salomon Reinach étudie les *Chroniques* de Froissart, conservées à Breslau, et qui ont été écrites en 1468 et 1469, pour le Grand Bâtard (1421-1504), Antoine de Bourgogne, fils naturel de Philippe le Bon et de Jeannette de Presles. Ayant nettement distingué, dans la con-

fection du manuscrit, l'*écrivain* ou entrepreneur-éditeur du livre, l'*enlumineur*, peintre d'ornements, et l'*historien* peintre d'« histoires » ou images, l'écrivain étant ici David Aubert, qui signa et data son œuvre, M. Reinach ne propose aucune attribution pour les miniatures du premier livre, vulgaires et peu intéressantes; quant aux grisailles des livres II, III et IV, M. Durrieu pense qu'elles pourraient être de Philippe de Mazerolles ou de Marolles, valet de chambre et enlumineur de Charles le Téméraire. C'était un français connaissant Dunkerque, Paris et Bordeaux, mais inscrit, en 1469, à la guilde de Bruges, où il mourut vers 1480. L'influence de Fouquet se fait sentir dans ces miniatures par le réalisme de l'architecture.

Enfin, jamais les publications de fac-similés n'ont été plus nombreuses, ni plus soignées, et les mânes du duc Jean de Berry (1345-1416), politicien indigne, détrousseur de grand chemin, débauché sans vergogne, mais admirable amateur d'art, d'une finesse de goût vraiment unique à cette époque, doivent en tressaillir d'allégresse. Deux de ses plus beaux manuscrits viennent d'être reproduits presque en même temps.

L'un est un *Livre d'Heures du duc de Berry*, appartenant à la Bibliothèque royale de Belgique, et dont le fac simile occupe le premier fascicule d'une nouvelle publication : *Le Musée des Enluminures* (Haarlem, Kleinmann), édité sous les auspices de M. Pol de Mont. Il comprend l'*Office de Notre-Dame*, les *Psaumes de la Pénitence*, les *Litanies des Saints*, les *Heures de la Croix*, et les *Offices des Morts*. Dans la décoration, on remarque la huppe, la perruche, le coq, le martin-pêcheur, des quatre-feuilles, des arabesques, etc. M. Léopold Delisle, qui a étudié ce manuscrit, a conclu qu'il avait été peint pour le duc par Jacquemard de Hesdin, et inventorié en 1401 ; qu'il fut donné au duc de Bourgogne peu après, et qu'il se trouvait à Dijon, en 1420, dans la succession de Jean Sans-Peur. Les curieux d'iconographie trouveront là plusieurs portraits du duc Jean, imberbe, aux grands cheveux, du type intermédiaire entre la figure jeune à la barbe en pointe, et la figure replète d'un chanoine repu de bonne chère.

D'une valeur d'art fort supérieure sont les *Très Riches Heures du duc de Berry*, conservées à la Bibliothèque du Château de Chantilly, et dont M. Paul Durrieu a donné une édition splendide, aussitôt épuisée (Paris, Plon-Nourrit, 1905). Le duc d'Aumale les avait achetées à Gênes pour 18,000 francs. C'est avoir payé d'une bouchée de pain les plus belles miniatures du moyen âge, dont le spectacle est la cause des plus vives jouissances esthétiques. Il faut signaler surtout le *Calendrier des mois*, merveille de réalisme frais et aimable, où se succèdent les occupations de l'année, sous les signes du zodiaque, et dans les sites où le duc possédait ses châteaux préférés :

Lusignan, en Poitou, avec la plantation de la vigne (mars); Dourdan, sur l'Orge, près duquel de jolies jeunes femmes cueillent les pâquerettes d'avril; Vincennes, où était né le duc, et dans la forêt duquel se sonne le hallali du sanglier (décembre), etc. Comment ne pas citer encore le *Paradis terrestre*, où la figure d'Ève est l'image la plus voluptueuse, d'une saveur unique, de tout le moyen-âge? On n'a point encore identifié de façon formelle les auteurs de ce chef-d'œuvre: il paraît bien cependant que la première partie est des frères Pol, Jean et Hermann de Limbourg, la fin, très inférieure, étant due à Jean Colombe, français attaché au duc de Savoie...

Memento. — Les lecteurs qu'intéresse la question du *Bréviaire Grimani* trouveront sur ce sujet, avec de nombreuses illustrations, un intéressant article de M. E. W. Moes, d'Amsterdam, dans le n° 1 de 1905 de la revue anversoise : *Tjdscchrift voor Boek et Biblioteekwezen*.

GEORGES RIAT.

LES JOURNAUX

Lettres d'amour de J.-J. Rousseau (*Le Figaro*, 17 mai). — Le thé et les Japonais en 1620 (*L'Echo de Paris*, 10 mai).— Un critique amusant (*L'Aurore*, 2 mai, et *le Temps*, 10 mai).

Un livre va paraître qui contiendra une série de lettres inédites de J.-J. Rousseau adressées à Mme d'Houdetot, pendant les derniers temps de sa passion pour elle. Ces lettres d'amour sont datées du premier octobre 1757 à la fin de mars 1758. On y sent une grande tristesse en même temps qu'on y découvre des symptômes évidents de la maladie de la persécution qui allait achever d'altérer le caractère déjà singulier de Jean-Jacques.

Voici de ces lettres quelques extraits que publie **le Figaro** :

Le vingt-neuf octobre, ayant passé la journée de la veille avec Mme d'Houdetot, il lui écrit :

Que la journée de mardi me fut douce et charmante! La sérénité suspendit les agitations de mon âme, et j'y pris dans le sein d'une tendre et pure amitié des forces pour supporter les tourments que me donne une amitié tyrannique. Qu'ils sont cruels, ces amis! Toujours prêts d'attenter à ma liberté avec un acharnement proportionné à mon amour pour elle, ils semblent avoir pris à tâche de faire du plus doux sentiment de mon cœur l'éternel fléau de ma vie. Mais, s'ils abusent de ma pauvreté pour m'avilir et me réduire insensiblement en servitude, ils sont loin de leur compte assurément. Je leur ferai voir qu'ils ont mal évalué la liberté d'un homme et que la mienne n'est point à vendre. Ne les imitez pas, mon aimable amie, je vous en conjure; laissez-moi être ce que m'a fait la nature, et non pas ce que tous ces gens-là veulent que je sois: un ours de parade qu'on mène en laisse, un petit parasite, un vil complaisant. Si Mme d'Epinay a besoin d'un cortège elle ne manque pas d'amis à leur aise qui peuvent lui en ser-

vir. Pour moi, je ne suis pas assez riche pour l'accompagner à mes frais, et je ne veux pas la suivre aux siens.

Il continue, deux jours plus tard :

Quoique malade et triste, ma vie n'est pas ici sans plaisir. J'y suis à l'abri des importuns, je fais de la morale et je pense à vous. J'y sens plus que jamais que la vertu sublime et la sainte amitié sont le souverain bien de l'homme, auquel il faut tâcher d'atteindre pour être heureux. Vous m'avez rendu l'une et l'autre encore plus chères par le désir de mériter les sentiments dont vous m'honorez, et je sens exciter mon zèle en songeant que tous les efforts que je fais pour me rendre meilleur sont autant de soins que je vous consacre.

La lettre du dix-sept décembre est une longue dissertation sur l'amitié. Quelques passages sont intéressants :

L'amour de soi-même, ainsi que l'amitié qui n'en est que le partage, n'a point d'autres lois que le sentiment qui l'inspire ; on fait tout pour son ami comme pour soi, non par devoir, mais par délice. Tous les services qu'on lui rend sont des biens qu'on se fait à soi-même ; toute la reconnaissance qu'inspirent ceux qu'on reçoit de lui est un doux témoignage que son cœur est présent au nôtre.

Voilà, Madame, ce qui convient à toute amitié. Pour moi, je l'avoue, je mets à tout cela des distinctions moins communes. Dévoré du besoin d'aimer et d'être aimé, et peu sensible à tous les autres, je ne veux point que mes amis se tourmentent plus que moi de ma pauvreté, mais qu'ils m'aiment tel que je suis. Je ne veux point qu'ils tournent leur attachement en soins officieux ; mais en sentiment ; je veux qu'ils ne fassent valoir leur amitié que par des signes qui lui soient tellement propres qu'ils ne puissent avoir un autre motif.

Voilà pourquoi de tous les témoignages d'amitié, les services me sont les moins précieux, car tout honnête homme les rend aux indifférents, et le mérite seul est en droit de les attendre de l'humanité. Voilà pourquoi encore de tous les services, ceux qui se tirent de la bourse, et qu'on rend avec de l'argent, sont ceux dont je fais le moins de cas, surtout quand ils sont publics, car de toutes les sortes de sacrifices l'argent est celui qui coûte le moins à donner et le plus à recevoir. Ainsi, entre deux amis, celui qui donne est sans contredit fort obligé à celui qui reçoit.

. . . .

O mon ami, qui que tu sois, s'il est au monde un cœur fait pour l'être et sentir tout ce qu'il peut m'inspirer, laisse là tout cet appareil de bienfaits et m'aime ! Ne me bâtis pas une maison dans tes terres, pour ne m'y plus venir voir, en disant en toi-même : « Celui-là, je le tiens, et n'ai plus besoin de le cultiver. » Bâtis-m'en une au fond de ton cœur, c'est là que j'établirai mon séjour ; c'est là que je veux habiter toute ma vie, sans être plus tenté d'en sortir que toi de m'en chasser. Recherche-moi sans cesse, et laisse-toi rechercher ! En t'abordant, que je lise dans tes yeux la joie que ma présence te cause ! Faisons mille promenades délicieuses, où le soleil se couche toujours trop tôt sur une journée passée dans l'innocence et la simplicité ! Console-moi dans mes peines, verse à ton tour les tiennes dans

mon sein, afin que nos chagrins même soient pour nous une source de plaisirs, et que notre commune vie soit un tissu de bienfaits réciproques et de vrais signes d'amitié!

Au mois de février il est malade et très inquiet :

Il me reste des chagrins d'enfant. Je me console de vivre seul et de mourir abandonné. Mais il me fâche de ne me survivre dans le cœur de personne, et moi, dont l'âme fut si sensible aux charmes de l'amitié, de ne pas laisser un seul ami qui s'honore lui-même en honorant ma mémoire. Tous mes barbouillages commencés traîneront après moi dans la main des gens de justice qui s'empareront de mes guenilles, et je laisserai sans ressource et dans la misère la personne qui partagea ma pauvreté. Ces idées ne sont pas consolantes.

Au mois de mars, il est guéri et se promène dans la forêt de Montmorency :

Je suis bien aise que vous vous souveniez encore de moi. Ce sentiment ne m'est plus nécessaire, mais il me sera toujours cher, et il vous honorera toujours. Je continue à me trouver assez bien pour aller, quoique faiblement. Je profite de chaque beau jour pour me rendre dans la forêt de Montmorency, où la verdure point déjà, et où les oiseaux commencent à se faire entendre. Là, je renouvelle connaissance avec un ancien ami que les autres m'avaient fait négliger, et qui sûrement vaut mieux qu'eux tous. Durant le court intervalle qui me reste, je jouis du bonheur de vivre; mon regret n'est pas de finir si tôt, mais d'avoir commencé si tard.

On sait que l'heureux Saint-Lambert, qui avait déjà soufflé à Voltaire Mme du Châtelet, hérita de Mme d'Houdetot, et vécut fidèlement avec elle, jusqu'en 1803, date de sa mort. Chateaubriand a laissé du vieux couple toujours amoureux un portrait trop méchant (*Mémoires*, t. II).

§

M. Octave Uzanne (**Echo de Paris**) a découvert dans un livre des premières années du dix-septième siècle, *Après-dînées et propos de table contre l'excès au boire et au manger*, par le jésuite Antoine de Balinghem, un curieux éloge à la fois du thé et des Japonais :

— Monseigneur, — expose le médecin qui entre en scène dans ledit bouquin, s'adressant au prince, — Monseigneur, l'histoire du Japon fait foi que l'eau brûlante est le boire ordinaire des Japonais, qui ne font point usage du vin, ignorant la science de planter la vigne. Il est vrai qu'ils pressent le riz dont ils abondent, afin d'en tirer un spiritueux, mais leur boisson la plus friande est d'eau si chaude qu'elle bout presque, et qu'ils absorbent même aux mois les plus ardents et torrides d'été.

Ils mêlent à cette eau certaine poudre appelée « *chia* » (qu'est-ce ? Le thé était connu en 1620), et ils apportent un soin extrême à la préparation de cette boisson. L'empereur et les plus hauts personnages tiennent à honneur de préparer eux-mêmes ce breuvage, qu'ils offrent à leurs invités, et

les ustensiles dont ils se servent sont d'une richesse, d'un art et d'un goût inexprimables.

— Quelle raison donnent-ils, interroge le prince, pour faire valoir un tel usage national ?

— Ils disent, et cela est vrai, reprend le médecin, que l'eau froide resserre les extrémités et les lobes du foie et du poumon, provoque la toux, cause diverses maladies de poitrine, éteint la chaleur naturelle qui entretient la vie, alors que l'eau chaude augmente et nourrit le feu intérieur, ouvre les conduits du corps, pénètre plus avant, rafraîchit mieux et calme supérieurement la soif.

— Voilà qui est fort bien ! réplique le prince. Mais, quant à l'effet, quel est-il ? Quelle sorte de gens sont ces Japonais ? Sont-ils bien complexionnés ? Propres à endurer le chaud, le froid, la faim, la soif et toutes les autres incommodités de la vie humaine ? Sont-ils faibles, mols et délicats ?

— Ah ! que non, Monseigneur ! riposte aussitôt le savant docteur. Ces Japonais sont plutôt robustes, bien que petits de corpulence. Ils sont *merveilleusement propres à la guerre*, pour laquelle ils font service jusqu'à soixante ans. Ils ont le corps à l'abri de tous les accidents de faim, de soif, de froid ou de chaud que Son Excellence a nommés. Ils veillent et travaillent avec une admirable constance et patience. De quoi il ne se faut étonner, car dès leur bas âge ils sont conduits et façonnés à fuir toute délicatesse. Ils ne sont pas plutôt sortis du flanc de leur mère qu'ils sont portés, même au cœur de l hiver le plus rude, à la rivière pour y être lavés. Aussitôt sevrés, ils sont exercés à la chasse en des lieux âpres, loin de leurs parents, et rien n'abâtardit leur courage, car ils ne sont point nourris mollement. Leurs lits sont des nattes, leur chevet est une pierre ou une pièce de bois. Tant hommes que femmes marchent tête nue, même en pleine ardeur du soleil, et l'hiver durant la pluie. Ils sont extraordinairement adonnés au maniement des armes. Les enfants mêmes, dès l'âge de douze ans, portent un poignard de si bonne trempe et d'acier si fin qu'il transperce le fer sans rien perdre de son fil ni de son tranchant.

. . . .

L'eau chaude leur donne telle température, modère si bien les humeurs, tempère si bien le sang, que c'est chose rare que de les voir courroucés, à notre degré, alors que nous buvons vins et bière. Ils ignorent la crainte et jamais elle n'apparaît dans leurs actions : vous les verrez se retirer d'une place qui va sauter, d'un pas posé, sans peur, comme s'il n'était point question de sauver leur vie. Toute leur étude est de brider et de serrer le bouton de leurs passions. Jugeant chose indigne de se laisser emporter à icelles et de laisser couler d'eux, soit par œuvres, soit par paroles, quelqu'un de ces traits qui sont preuves d'un homme lâche, craintif, pusillanime ou autrement doué.

Jamais le vrai caractère des Japonais n'a été si bien exposé. Les Russes auraient mieux fait de lire le livre de l'humble jésuite que les fadaises de M. Pierre Loti.

§

On lit dans l'**Aurore** :

Eugène Montfort, dans ses dernières *Marges*, signale une bévue de

M. Gaston Deschamps, le critique du *Temps*, qui mérite assurément d'être signalée, vu l'air dégagé, renseigné, averti dont elle s'accompagne :

« Voilà bien, si je ne me trompe, dit-il, une dizaine d'années que M. Elémir Bourges n'avait rien publié. *Son livre le plus récent* avait paru, si j'ai bonne mémoire, il y a tantôt dix ans, chez Armand Collin en 1895; c'était un saisissant récit d'aventures tragiques, intitulé *Sous la hache*. La première édition de cet ouvrage étant épuisée, M. Elémir Bourges, qui déjà sans doute pensait à autre chose, n'insista pas pour qu'on en tirât une seconde. *Deux ans auparavant*, en 1893, M. Elémir Bourges avait publié chez Plon une manière de chef-d'œuvre : *les Oiseaux s'envolent et les fleurs tombent*. Et les commis de librairie que j'ai interrogés ne sont pas assez anciens pour connaître la date de *son premier livre*, *le Crépuscule des Dieux*. »

Le malheur est que *le Crépuscule des Dieux* n'est pas le premier livre d'Elémir Bourges, mais le dernier paru avant *la Nef*. Et *Sous la hache* n'est pas son dernier volume, il est le premier. Il y a vraiment de quoi rire. L'abondance de détails, les dates, les « si je ne me trompe », les « si j'ai bonne mémoire », complètent, aggravent, raffinent la méprise de bien agréable façon, n'est-il pas vrai ?

On se rappelle que M. Gaston Deschamps avait déjà poussé Fernand Gregh dans la gloire en le prenant obstinément pour Paul Verlaine. M. Deschamps a la bévue bienfaisante.

Le même critique, dans un récent article, nous présente les poètes de la période antérieure à Ronsard, tels que « des chemineaux qui, pauvres colporteurs d'idéal, parcouraient clopin-clopant les grandes routes, la besace au dos, pêle-mêle avec les rétameurs de vieilles casseroles, etc. C'est seulement au XVIe siècle que la littérature française sortit de cette étrange dégradation ». N'est-ce pas, en effet, sous la figure d'un rétameur ambulant que l'on se représente l'auteur de *la Chanson de Roland*, Chrétien de Troyes, Jean de Meung, Villehardouin, Joinville, Charles d'Orléans ?

L'étrange dégradation est plutôt dans l'esprit du critique, lequel ignore que les anciens *jongleurs* allaient souvent de pair avec les chevaliers et qu'ayant chanté ils prenaient part aux combats. Jean de Meung, de famille noble, était maître et docteur en théologie ; fort adonné aux lettres latines et à la philosophie, avant (ou après) *le Roman de la rose*, il avait traduit Végèce et Boèce, rédigé un traité d'alchimie.

Voilà le type de ces rétameurs qui, selon M. Gaston Deschamps, constituaient, avant le seizième siècle, toute la corporation des poètes et des écrivains français.

Et Guillaume de Machault, secrétaire et compagnon d'aventures des deux rois, et Eustache Deschamps, gouverneur de Fismes et bailli de Senlis ?

Presque tous les troubadours étaient chevaliers, souvent riches,

souvent châtelains. Ils avaient des *jongleurs*, pour dire leurs poésies, comme un chanteur illustre voyage avec son accompagnateur.

. Les trouvères, sans doute, furent plus mêlés, mais on en citerait beaucoup qui étaient de hauts seigneurs, comme Quesnes de Béthune, Hugues de Berry, Guillaume de Ferrières, qui était vidame de Chartres, etc.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

THEATRE ANTOINE : *La Race*, comédie en trois actes, de M. Jean Thorel ; *Monsieur Lambert, marchand de tableaux*, comédie en deux actes, de M. Max Maurey (12 mai). — ATHENÉE : *Cœur de moineau*, comédie en quatre actes, de M. Louis Artus (5 mai).

Les personnages que, dans **la Race**, nous montre M. Jean Thorel sont d'une singulière rudesse. Ils vivent au fond de la Vendée, très loin, dirait-on, des régions policées, et d'étranges conflits, âpres, violents, s'élèvent entre ces êtres, qui semblent les survivants farouches de quelque temps barbare.

Bernard, marquis de Thémiste, estime que l'époque féodale fut la plus heureuse du monde ; il voudrait qu'on en restaurât les mœurs et les lois. Il ne comprend rien aux faits d'aujourd'hui ; il méprise ses contemporains, et, en attendant que vienne un siècle meilleur, il vit, autant qu'il lui est possible, comme un gentilhomme d'autrefois. Le marquis de Thémiste est, d'ailleurs, d'une indomptable énergie ; il ne souffre pas que l'on contrecarre sa volonté : il parle, on doit obéir. Il croit que l'existence de sa famille est nécessaire, non pas au bien de l'humanité — pour lui, l'humanité n'existe pas — mais à l'harmonie préétablie de l'Univers. En son égoïste vanité, il n'a qu'un idéal, l'altière prospérité des Thémiste. Ses conceptions politiques, ses conceptions économiques sont à l'avenant de ses conceptions sociales : la Révolution fut sacrilège, la seule richesse est la richesse foncière.

Le marquis de Thémiste s'est assigné pour œuvre de reconstituer l'ancien domaine de sa famille. Il y est parvenu, et, en dépit des lois néfastes qui ont aboli le droit d'aînesse, le domaine ne se divisera plus et il ne cessera jamais d'appartenir aux Thémiste. Le marquis de Thémiste n'a-t-il pas le droit, le devoir, de commander aux passions, aux instincts même des autres ? Les descendants de Bernard n'auront jamais qu'un enfant, et il n'y aura pas, dans la famille, de génération stérile.

Lui-même, pourtant, a deux filles : mais il n'en mariera qu'une, Juliette, la seconde. L'aînée, Charlotte — elle a déjà trente ans — devra se résigner à vivre seule, sans amour. Bernard de Thémiste hait Charlotte : il fut jadis trompé par sa femme, et Charlotte n'est

pas, vraiment, sa fille. La présence de Charlotte en la demeure des Thémiste est, pour l'orgueilleux marquis, une constante humiliation. Aussi est-il, à l'égard de Charlotte, d'une dureté rancunière. Mais Charlotte est de force à lui tenir tête.

Car Charlotte est bien de la même race que son père légal. Le marquis avait épousé sa cousine. Et l'on sent que Bernard et Charlotte ont eu des ancêtres communs. Charlotte réclame ses droits d'aînée. Elle met à ses réclamations une impérieuse nervosité. Le prochain mariage de sa sœur Juliette lui fait sentir plus cruellement encore qu'à l'ordinaire la misère de son sort. Elle voudrait montrer qu'elle aussi sait dire des paroles de commandement, sait accomplir des actes d'énergie et puis, sa chair ardente a des désirs qui lui font maudire la chasteté où on l'a condamnée.

Au château des Thémiste arrive un jeune roturier, — moins qu'un roturier: le fils naturel d'une couturière montmartroise, — Philippe Gauthier. Philippe Gauthier fut, jadis, élève de l'Ecole des Chartes, et le marquis veut l'employer à rechercher les preuves que les Thémiste ont le droit de porter certains titres abandonnés depuis longtemps. Philippe Gauthier est bon garçon, mais il a le vif souci de sa dignité. Il ne permet point au marquis de le prendre de haut avec lui. Par sa franchise, d'ailleurs, Philippe Gauthier se concilie la bienveillance du marquis.

Charlotte, qui s'est juré, pour agacer le marquis, de faire la coquette avec les hommes qui viendront au château, Charlotte est victime de son jeu. Elle devient la maîtresse de Philippe. Ses désirs l'ont poussée. Aime-t-elle vraiment Philippe? Non, sans doute : car, après que, par bravade, elle a demandé au marquis d'être la femme de Philippe; après que, comme on pense, le marquis a ri d'abord, puis s'est indigné d'un projet si saugrenu, elle ne veut pas fuir avec Philippe. Elle est une Thémiste; elle décherrait en suivant un aventurier. Elle s'emporte, elle insulte Philippe; cruellement, elle blesse sa dignité. Et Philippe quittera pour jamais Charlotte.

Le dénouement de la pièce est curieux : tandis que Juliette, mariée à un officier quelconque, mettait au monde un enfant mort, et était déclarée impropre à la maternité, Charlotte avait, de son aventure avec Philippe, un fils, des mieux portants. Et le marquis réclame cet enfant : il est bâtard, c'est vrai, mais il vit : grâce à lui, la race des Thémiste se perpétuera.

C'est par la netteté des caractères que vaut surtout la pièce de M. Jean Thorel, et par la vigueur avec laquelle elle est conduite. M. Jean Thorel ne s'attarde pas à des détails inutiles : les scènes diverses de *la Race* sont d'une énergique concision, mais les mots que disent les acteurs sont les mots nécessaires, et les revirements les plus brusques sont toujours compris du spectateur. La rapidité de la pièce ne nuit

jamais à sa clarté, et elle lui prête une vie singulière. La scène entre Charlotte de Thémiste et Philippe Gauthier, qui termine le second acte de *la Race*, est d'une réelle puissance, et pourtant nous n'en saisissons pas moins toute la complexité des raisons, des sentiments, des sensations qui font agir les deux personnages. Cette scène est de celles qu'un auteur dramatique peut être heureux d'avoir conçues et réalisées.

La Race a été fort bien jouée par M[lle] Van Doren et par MM. Duquesne et Capellani.

Monsieur Lambert, marchand de tableaux, est certainement une des meilleures farces que nous ayons vues au théâtre ces temps-ci. D'une donnée très divertissante, M. Max Maurey a su tirer le meilleur parti : des situations ingénieuses sont amenées avec la plus adroite simplicité, et le dialogue est plein de mots excellents. Nous voyons, au cours de la pièce, un marchand de tableaux joueur et sa femme, une aventurière mondaine sans délicatesse, un prince russe sans scrupule, qui, tous, nous réjouissent, et le médecin aliéniste qu'a inventé M. Max Maurey est du plus heureux comique. L'idiot devenu infirmier, et qui, seul, est capable de débrouiller l'intrigue où ont été mêlés les divers personnages de la pièce, est, lui aussi, d'une plaisante imagination. Et M. Antoine joue l'aliéniste avec la plus délicate, la plus naturelle perfection, et quel agréable entourage lui font M[mes] Jeanne Lion et Grumbach, MM. Signoret, Desfontaines et Léon Bernard !

M. Louis Artus se révèle, dans **Cœur de Moineau**, auteur fin, aimable et spirituel. Claude Latournelle, celui qu'on surnomme Cœur de moineau, est un héros charmant de comédie légère. L'avions-nous déjà vu au théâtre, sous un autre nom? Peut-être, mais l'ingéniosité de M. Artus nous a permis de ne pas le reconnaître.

Le troisième acte de *Cœur de moineau* est, je crois, le plus agréable de la comédie : la scène entre Claude et Margot a de quoi plaire aux difficiles. Je ne veux pas dire, d'ailleurs, qu'il faille dédaigner le reste de la pièce. L'exposition, claire, vive, est adroite, et le dénouement, qui n'est point languissant, est traité avec une grâce pleine d'esprit.

M[lles] Diéterle et Bignon, MM. Brulé, Bullier et Baudoin tiennent à souhait les principaux rôles de cette jolie comédie.

A.-FERDINAND HEROLD

MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE : Le fauteuil 137 et *la Cabrera*, drame lyrique en deux parties de M. H. Caïn, musique de M. Gabriel Dupont. — THÉATRE SARAH-BERNHARDT : *Siberia*, drame lyrique en trois actes de MM. Illica et Umberto Giordano. — SCHOLA CANTORUM : Concert de *Musique Catalane*.

Avant de commenter **la Cabrera**, je suis bien obligé de parler

du fauteuil 137, situé deux rangées d'orchestre en avant du siège à votre serviteur affecté pour les répétitions générales, et sur l'exact rayon partant du nez de celui-ci, pour aboutir au trou du souffleur. Le dit fauteuil 137 était occupé par une personne inconnue, de laquelle, encore que dorsal, le jeune aspect n'imposait tout d'abord aux regards qu'un ensemble de grâce et d'élégante distinction. Dès que le rideau fut levé, toutefois, il apparut trop évident que la dame était coiffée d'un délicieux chapeau noir, de qui les dimensions, obéissant aux lois d'une implacable perspective, s'étendaient, pour ma jumelle en détresse, du buisson d'un vaporeux « ondulé » jusqu'au cadre insouciant du manteau d'Arlequin, à deux doigts près dans le sens de la hauteur, tandis que l'éclat souvent cruel aux yeux des lumières jaillies de la rampe en était aboli pour les deux bons tiers de largeur de la scène. Le spectacle du drame et des décors s'en trouvant annihilé d'autant, mon dévouement pour le *Mercure* m'induisit à l'incorrection de tenter d'exhausser ma taille, assis sur l'inclément rebord du strapontin relevé de la stalle : posture précaire, s'il en fut, intenable longtemps pour sa cruauté non moins que pour ses conséquences répercutées sur mes derrières et jusqu'au fond de la salle, où on eût dû monter debout sur son fauteuil. J'y renonçai bientôt, réduit à conjecturer la plupart des évolutions des acteurs, trop heureux de discerner parfois quelqu'un des héros entre les deux têtes, interstice d'ailleurs aussitôt comblé par le chef-d'œuvre de la mode évoluant vers son voisin et, tel un papillon de nuit folâtre mais gigantesque, semblant prendre plaisir à jouer à cache-cache avec mon embarras. Bon gré, mal gré que j'en pusse avoir, j'en profitai pour suivre la pièce sur le livret de M. H. Caïn, fournisseur attitré, décidément, de l'endroit et du genre, et de qui la prose accidentelle vaut peut-être tout de même un peu mieux que les vers coutumiers, sans que, pourtant, elle ait laissé de le trahir ici, avec persévérance, dans l'exposé de ses meilleures intentions. La vacuité d'un cerveau librettiste est sans doute imprescriptible, et le banal des sentiments énoncés gagne si peu à l'arrangement des mots qu'il ne manqua trop souvent que la rime, en l'espèce, pour évoquer l'ombre du mirliton. Ce qui ne manqua pas, en revanche, c'est la coupe traditionnelle et les trucs éventés du système, chœurs alignés préparatoires, entrées ou sorties complaisantes et cousues de fil blanc. *La Cabrera* naquit d'un concours milanais organisé par un éditeur adroit et magnifique, s'annonçant éclairer de 50.000 lire. Ce *Fiat lux!* aussi séduisant que rare, n'allait pas sans entraîner quelques obligations prescrites ou virtuelles, au pays du « vérisme » implanté par l'exemple et la vogue du Signor Maestro Mascagni della Cavalleria rusticana. A vouloir empiler une intrigue et des péripéties tragiques dans le tiroir étroit d'un acte, on aboutit fatalement à la psy-

chologie simpliste ou brutale d'un fait divers indifférent. C'est tout juste le cas du livret de *la Cabrera*, en dépit de l'entorse à l'unité de temps des « deux parties », dont la seconde succède au vert printemps de l'autre avec un automne mordoré, à la barbe des conditions du programme. M. Gabriel Dupont, l'heureux co-lauréat de ce tournois européen, est, dit-on, un musicien très jeune, qui ne nourrit sans doute, en la circonstance, et n'affiche certes aucunement l'éventuelle ambition d'incarner notre art national couronné par le jury cosmopolite. Son œuvre accuserait plutôt la préoccupation de plaire à celui-ci, de flatter le goût transalpin dans l'excusable but de remporter le prix tutélaire. A travers ce souci manifeste, les influences où la jeunesse oscille entre Bizet, les maestri véristes et M. Jules Massenet, certaines pages cependant sembleraient dénoncer çà et là quelqu'un capable de faire autre chose et, même, nonobstant le défaut de personnelle originalité flagrante, du moins, à première audition au travers d'un chapeau, promettre vaguement mieux peut-être qu'un compositeur talentueux. Ceci, assurément, pour plus tard, subordonné à ce que la sincérité de l'artiste échappe à la griserie du succès possible et à la glu des profits subséquents, car chacun sait qu'Apollon, d'ordinaire, réserve à ses élus plus de lauriers tardifs que de rentes soudaines. Informé de sa victoire, on raconte que M. G. Dupont s'écria : « Enfin, je vais pouvoir travailler tranquillement à ma guise ! » Il convient donc d'attendre, en osant espérer.

§

Parmi l'imbroglio d'ententes cordiales où se débat notre candeur naïve, nulle, à coup sûr, ne s'atteste aussi musicalement féconde en enseignements imprévus que la réconciliation opérée avec notre sœur latine. Le *Mercure* ne fut point invité, en mon humble personne, à l'Heptaméron sonore élaboré par l'ingénieux éditeur de *la Cabrera*, aux fins probables d'écouler dans nos murs les rossignols de son magasin et de remplir sa caisse en semblant la vider. Un ami plus favorisé m'ouvrit, pour un soir, les portes du Sésame, autrement dit du théâtre Sarah-Bernhardt en disponibilité providentielle, grâce au départ de son illustre locataire et directrice en tournée. J'y éprouvai, avec **Siberia**, la pertinente encore qu'inopinée salade russe des sensations les plus disparates, hétérogènes ou hétéroclites, accumulées jamais sur la réceptivité d'un spectateur aux abois ; confiant d'abord et trop tôt rassuré, pour mes méninges, à l'égard de l'effort musical exigé ; troublé bientôt par le geste intrépide et fier d'un chef d'orchestre insoucieux visiblement de se casser un bras ou de crever quelque œil autour de soi ; égayé discrètement, impromptu, par les facéties du *Glockenspiel* ou bercé du soupir fignolé d'un premier violon solo ; puis, sans répit, tremblant d'effroi secret aux circuits

félins d'un ténor bondissant ; ému jusques aux moëlles des embrassements convulsés d'une amante ; sursautant au tonnerre subit des tam-tam, grosse caisse et cuivres déchirant le point d'orgue du traître ; et secoué chaque fois, tout d'un coup, d'accès incongrus autant qu'irrésistibles, au spectacle désopilant de ces gens éplorés, abandonnant presto leur mine tragique ou sublime pour répondre aux bravos déchaînés, avec un sourire étalant les dents blanches ou bien la bouche en cœur et la main sur celui-ci, en exécutant vers la rampe d'expansives, nobles ou modestes, et toujours aimables révérences. Tant d'émoi panaché vous ahurit un homme, quand on n'en a pas l'habitude et qu'on n'est pas tout droit d'un Midi milanaisant. *Siberia* témoignait, pourtant, que tout n'est pas sans mérite, dans ces représentations improvisées par des chanteurs en voyage, et notre Opéra casanier y trouverait mainte leçon profitable. On remarquait un soin particulier de mise en scène mouvementée, la mimique intelligente et libre des figurants, et, des emplois secondaires à certains premiers rôles, un jeu, à la vérité, peut-être un peu italien pour nous, mais volontiers naturel, une déclamation pleine de justesse et parfois saisissante qui fit très sincèrement applaudir, ici, M. Titta Ruffo comme aussi bien Mme Gemma Bellincioni dans *la Cabrera* d'à côté ; enfin, et surtout, on constatait la qualité, l'ensemble et la souplesse nuancée des voix de choristes subalternes que nous ne pouvons guère qu'envier sans espoir, si leur aisance, toutefois, peut vraiment se risquer sans dommage à des tâches moins puériles que celle à quoi *Siberia* les convie. L'aventure, on le voit, semble diversement précieuse en ses révélations. La plus piquante fut peut-être, entre toutes, d'apprendre, à n'en pouvoir douter, de l'impresario munificent, qu'il existe tout près de nous une contrée bénévole où, non seulement il est loisible à tout quelconque croque-notes de perpétrer impunément des *Siberia* convaincues, mais où, par surcroît désarmant, au vingtième siècle de notre ère, on rencontre des éditeurs pour acheter et publier la chose, des théâtres pour la jouer et des dilettanti pour l'entendre, l'acclamer et s'en payer la partition. Je crains fort, sur ce dernier point, malgré la splendeur des avances, que les amateurs clairsemés soient et restent, chez nous, trop faciles à compter, sinon rétifs obstinément, — même en la saison des poires.

§

Ce fut, d'ailleurs, un mois bariolé d'exotisme, celui qui débuta sous les auspices parallèles de ces flonflons italiotes et des tics ou entrechats teutonico-dalmates de M. Weingartner en face de Beethoven. La Schola, complétant la fête, prêta sa salle à l'Ibérie, pour un concert de **Musique catalane** entrecoupé d'ovations enthousiastes, où la lame aiguisée de profils sarrasins flamboyait sur le brasero

grouillant de prunelles en délire, bravant l'absence des mantilles au cliquetis de bis exubérants. Soirée animée, certes, et souvent savoureuse. On y ouït M. Llobet, prestigieux guitariste, obtenir de son instrument des sonorités multiples et y réaliser d'insoupçonnables polyphonies. Aux morceaux de vélocité virtuose, je préférai pourtant les chansons populaires harmonisées sobrement par lui-même. On s'assure, à les écouter, que la plupart des compositeurs, dont les œuvres figuraient au programme, s'inspirent plus simplement, c'est-à-dire plus profondément, de leur muse nationale que parfois l'éclectisme ou la science empruntée de nos amis les Russes. La monodie espagnole, elle, à vrai dire, comporte naturellement une harmonie élémentaire, issue sans doute de l'usage invétéré et courant, dans le peuple, de la guitare ou de la mandoline, et constituée généralement de l'alternance exclusive des accords de tonique et des deux dominantes. Ce support concis suffit à sa svelte arabesque, à son rythme capricieux ou alangui, à sa verdeur lascive ou canaille, pour nous séduire et nous entraîner dans son tourbillon de vie ardente ou pittoresque, avec une simplicité de moyens que M. Albeniz me parut quelquefois méconnaître au cours de sa *Rapsodie*, plutôt d'un « hongrois » tardigrade, et, là comme autre part, il semblait qu'un excès de zèle le fourvoyât trop fréquemment en des longueurs diffuses, chapelets d'élans avortés promettant plus que l'auteur n'est idoine à tenir, à tout le moins, plus qu'il ne tint. Le génie de M. Albeniz porte peut-être en soi le germe et la substance de ce qui forme les chefs-d'œuvre, mais, si tant est qu'on le puisse r augurer des prodromes, le dit génie n'accouche pas, et la déception répétée finit par énerver l'attente. Sa prolixité pâtit quelque peu du charme fruste ou pénétrant des discrétions voisines de MM. Gay, Civil et Granados, voire du plus élégant M. Sor. La maîtrise autonome ou simultanée de Mlle Selva et de Ricardo Viñes concourut à transfigurer ce banquet catalan en régal artistique. Mme Gay en fit un événement. J'entendis jadis, au concert, l'infirme Carlotta Patti que sa sœur ingambe égala, dit on, sans la surpasser jamais. J'en conservais le souvenir d'un idéal inaccessible, et peut-être fut-ce, en effet, le comble de l'art du chant. Mais, au profane que je m'avoue en l'espèce didactique, cet art apparaît aujourd'hui bien factice auprès de ce dont la nature prodigue a doué Mme Maria Gay. Sa voix merveilleuse, chaude, intense et fraîche à la fois comme une vie saine qui déborde, évolue avec une incomparable sécurité des inflexions les plus délicates aux accents émus, spirituels ou vibrants. Je ne vois guère, dans nos théâtres, un timbre analogue, aussi pur en sa luxuriante richesse, et qu'on dirait fait quasiment d'or sonore en fusion sous un autre soleil, à coup sûr, que le nôtre. Aussi, en l'écoutant chanter les refrains populaires, un frisson de joie courbait vers elle les fronts gracieux ou basanés d'un auditoire compatriote, trop long-

temps sevré de jotas et de sérénades. Je n'aime pas beaucoup *Carmen*, mais je paierais bien mon fauteuil pour y retrouver le contralto de Mme Gay. Elle y éclipserait sans doute qui que ce soit chez les jeunes, et jusqu'à la mémoire de Galli-Marié chez les vieux. Il est à peu près certain, en tout cas, qu'elle y ferait courir tout Paris.

MEMENTO. — Dans ma dernière chronique, à propos de Ricardo Viñes, une coquille me fait dire : *inégal* au lieu de *inégalé* que j'avais écrit. Tout le monde aura corrigé de soi-même, sans doute.

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

L'ŒUVRE DE WHISTLER (à l'Ecole des Beaux-Arts). — EXPOSITION BOURDELLE (Galerie Hébrard, 8, rue Royale). — PUBLICATIONS D'ART : Daniel Baud-Bovy : *Peintres genevois*, 2e série; « Journal de Genève ». — Pierre Lenz : *L'Esthétique de Beuron*, « L'Occident ». — Albert Mockel : *Victor Rousseau*, « La Plume ». — Armand Fourreau : *Les Primitifs français et la Tradition*, Sansot. — J.-F.-C. Clère : *Causeries, Réflexions et Souvenirs sur la Peinture*, Paulin. — Memento.

Whistler. — Ce n'est pas l'œuvre entière de Whistler qu'on voit au quai Malaquais. Le délicieux artiste y est toutefois assez fortement représenté pour qu'on puisse devant ce bel ensemble vérifier d'antérieures observations et se faire de son talent une idée définitive. A bien dire, Whistler ne fut pas un créateur. Les mots « choix, distinction, goût » — en donnant à chacune de ces syllabes leurs sens le plus pur et le plus élevé — précisent, je crois, avec justesse les qualités d'une nature singulièrement délicate et discrète, d'une intelligence exceptionnellement subtile, mais d'une sensibilité qui ne procédait pas de l'Amour dans l'acception expansive du mot. Whistler aimait une certaine beauté à laquelle invinciblement le conduisaient ses préférences hors des chemins où l'on rencontre les hommes. Il était fin, aigu, rare; il n'était pas tendre. C'est pourquoi il n'est ni très émouvant ni très varié, et c'est pourquoi il n'a pu profondément pénétrer dans la vie. Tout autrement que Fantin, il vient tout de même des musées. Comme lui il y retourne, naturellement, fatalement. Cette destination qui proclame son mérite nuance de réticences notre admiration. Mais il faut dire que Whistler a porté au plus haut période cet art du choix, inspiré des élégances innées de sa nature et de l'enseignement des maîtres. Ses petites figures décoratives, nues ou demi-nues, évoquent invinciblement le souvenir de Tanagra ou de Pompéi; soit : elles luttent avec ces souvenirs, victorieusement parfois. Ses eaux-fortes, où il n'y a que quelques traits, quelques points, n'en sont pas moins de lui jusque dans le blanc du papier; de n'y avoir mis que l'essentiel il a donné à tout une valeur, et la ligne qu'il interrompt à temps dépasse le cadre à l'infini. — Et quelle magnificence que la matière de sa peinture! A l'œil, au toucher presque,

les visages qu'il peint ont le grain ou le satiné vivant de la peau et brillent d'une lumière interne. Noble et pur enseignement que cette exposition qui consacre par la cérémonie pieuse du bout de l'an, pourrait-on dire, une juste gloire.

L'Exposition de Bourdelle est une intéressante date dans l'histoire vivante de l'Art. Sculpteur, peintre, dessinateur, l'artiste se manifeste pleinement, avec la diversité heureuse et féconde de ses dons. Un grand désir d'affirmation le possède et il n'est pas d'art plus amoureux que le sien. Parfois pourtant l'effort passe la réalisation et on a le sentiment, devant la tête d'*Héraklès* par exemple, que l'artiste voulut trop, présuma trop de ses forces et prit le gros pour le grand. Le *Beethoven* aussi nous inquiète. On sait que Bourdelle cherche depuis de longues années à donner du divin Maître une expression sculpturale. Je crains qu'il veuille trop dire à la fois, qu'il demande à ce grand visage trop de dessous. Dans la joie et dans la douleur on rêve Beethoven plus un en son immensité et il faut que sur ces traits tourmentés domine, comme une certitude de paradis, la sérénité du front. Le Beethoven de Bourdelle est romantique. Et si j'ose dire toute ma pensée Bourdelle m'apparaît trop simple dans la simplicité — voyez le paysage *Une fillette, des arbres, de l'architecture,* — trop complexe dans la composition. — Ces critiques ne sont pas exclusives de l'admiration profonde que je garde à l'auteur de la *Pastoure en prière* et de l'*Eblouissement de vivre*.

Peintres genevois. En publiant la seconde série de ce grand ouvrage M. Daniel Baud-Bovy a-t-il achevé le monument de piété artistique et patriotique qu'il avait l'année dernière commencé d'édifier? On en peut douter, bien que l'auteur ne nous donne là-dessus aucune indication. En effet, avec les trois artistes auxquels ce nouveau volume est consacré — Wolfgang-Adam Tœpffer (1766-1846), Firmin Mussot (1766-1849), Jacques-Laurent Agasse (1767-1849) — nous atteignons le milieu seulement du siècle dernier : l'historien négligera-t-il la gloire de ses contemporains? Je ne pense pas seulement aux vivants, dont plusieurs qu'on pourrait nommer retiendront à coup sûr l'attention de l'avenir; je pense surtout à deux grands morts, au maître et au propre père de l'écrivain, à Barthélemy Menn et à Auguste Baud-Bovy... Quoi qu'il en soit des projets, la réalisation actuelle mériterait l'étude détaillée que je regrette de ne pouvoir ici entreprendre. Aussi soigneusement et amoureusement écrite que la première, aussi abondante en documents d'art et d'histoire, aussi fastueusement enrichie de reproductions d'œuvres peintes ou dessinées, d'une aussi magnifique exécution matérielle, cette série 1766-1849 est plus intéressante encore. C'est qu'on nous y entretient de désirs et d'efforts plus voisins des nôtres, et c'est aussi, sans doute, que nous sommes, au lendemain du premier volume et par lui, mieux préparés

à comprendre la psychologie particulière de ces artistes plus habiles et plus réfléchis que sensibles. Voici la conclusion du livre : « Trop cérébraux ou trop manuels, ils (les peintres genevois) oublient de sentir. La science et la fabrique se les disputent : Liotard analyse où La Tour synthétise ; Huber, le découpeur, qui résume le meilleur de l'esprit genevois au XVIIIe siècle, reste un naturaliste ; Saint-Ours, détourné du portrait par David, devient historien ; le bon De la Rive, fondateur inconscient de l'école du paysage alpin, suit timidement les leçons de De Saussure; Massot retombe à l'artisan; Tœpffer, pendant exquis de Huber au XIXe siècle, est un moraliste sagace et, à travers son fils, un incomparable écrivain d'art. Agasse seul, découpeur, naturaliste, élève de David, puis des maîtres anglais, passe par toutes ces phases et les concilie ; il soumet la raison au génie intime, la Science à la Poésie. »

L'Esthétique de Beuron a été traduite de l'allemand par le peintre Paul Sérusier ; le peintre Maurice Denis a écrit pour la traduction une préface. Pierre Lenz, l'auteur de **l'Esthétique**, moine du monastère de Bénédictins de Beuron, fonde tout son système d'art sur l'harmonie universelle, sur la connaissance de Dieu, sur la révélation primitive. On peut sourire — on l'a fait ici même, je crois, quand la traduction paraissait dans *l'Ocident*—de cet exposé succinct d'une doctrine si peu moderne. Je ne souris pas. Les rencontres de Lenz avec Gauguin, l'admiration d'artistes comme Sérusier et Denis seraient pour faire réfléchir si par lui-même le livre n'invitait aux plus graves songeries — qu'on voudrait pouvoir préciser.

Le **Victor Rousseau** d'Albert Mockel est le juste et bel hommage d'un poète à un artiste. Hommage plein et mérité. Il dit la spiritualité et la sensibilité profondes de cet art expressif, poétique et vrai... « On songe à son œuvre comme à une assemblée idéale immobilisée par une fée où de sveltes figures, jeunes et attentives, s'arrêteraient de chanter pour regarder passer la vie. »

Les Primitifs français et la Tradition, étude inspirée à M. Armand Fourreau par la récente exposition des Primitifs sur la continuité de la pensée artistique française. L'écrivain reconstitue la magnifique tradition de nos ancêtres, qui relie toutes leurs œuvres et nous les apporte, dans leur admirable unité, comme un sublime exemple et un inépuisable enseignement.

Les **Causeries** de M. Clère sur la peinture prétendent « guider l'opinion publique dans le chemin du beau et de l'idéal ». Elles mériteraient d'y réussir, quelquefois.

MEMENTO. — Expositions d'œuvres de MM. Charles Camoin, Bernard Gussow, Samuel Halpert, Henri Pailler, Henri Manguin, Albert Marque, Albert Marquet, Henri Matisse, Georges Bouche, Dufrénoy, Forneros, Othon Friesz, Minartz, Bauson (galerie B. Weill), William Nicholson,

Pierre Gusman (galerie Barbazanges), Thorolf Holmboe (galerie des Artistes modernes), Le Fauconnier, Le Meilleur (galerie de l'Indépendance artistique), des membres du « London Sketet Club », de Mme Rosina Mantovani Gutti (galerie Henry Graves).

CHARLES MORICE.

LETTRES ALLEMANDES

Ralph Roderich Schropp : *Faust, tragédie de Gœthe, traduction nouvelle complète, strictement conforme au texte original.* Perrin, fr. 7.50. — Le centenaire de la mort de Schiller. — Memento.

C'est bien, si le compte est bon, la vingt-quatrième ou la vingt-cinquième traduction du **Faust** de Gœthe que nous présente aujourd'hui M. Ralph Roderich Schropp. Mais le traducteur nous avertit, dans un avant-propos philologique, qu'il considère son travail comme le premier qui fût fait avec exactitude. M. Schropp reproche à ses prédécesseurs d'avoir laissé passer de nombreux contre-sens, ce qui est généralement connu, d'avoir manqué de précision et surtout d'avoir péché par les adjectifs « qu'ils ont ordinairement adaptés à la manière française de juger et de sentir, sans se placer au point de vue du caractère de la race germanique sous lequel l'œuvre est conçue et écrite ». Ne relevons pas, pour le moment, cette phrase baroque.

Le grand mérite des premiers traducteurs du *Faust*, ce fut de faire une œuvre de déblayage. Gérard de Nerval avait su y ajouter ses rares qualités poétiques, en sorte que, aujourd'hui encore, sa version de certains passages lyriques a gardé toute sa solidité. L'ensemble du travail est en prose et les fragments du second Faust, tant par le choix qu'en fit Gérard que par l'allure qu'ils ont donnée au texte, sont des documents littéraires de premier ordre. La jolie édition du premier Faust, alors seule connue, parut chez Dondey-Dupré père et fils en 1828 avec un frontispice sur cuivre signé Pinéas et cette épigraphe de Mme Staël : « Il faut réfléchir sur tout et sur quelque chose de plus que tout ». Gœthe en eut un exemplaire entre les mains et le jeune romantique était assez fier de pouvoir relever dans Eckermann (Conversation du 3 janvier 1830) quelques phrases louangeuses sur son compte.

Les contre-sens abondaient alors dans toutes les traductions. Le fameux « docteur Gar » est demeuré dans la mémoire de tous, et l'indication de scène « *Faust schlægt das Buch auf* » a été longtemps traduite par « Faust frappe sur le livre ». L'édition Charpentier, que l'on lit encore beaucoup et qui est, je crois, de Henry Blaze, contient, parmi les nombreuses inexactitudes, un joli *lapsus* qui est peut-être le type le plus parfait du contre-sens. Dans la scène de la Nuit de Walpurgis le Proktophantasmiste s'écrie : « *Und dennoch spuckt's in Tegel* ». Tegel est un village des environs de Berlin,

ancien domaine seigneurial qui appartenait à la famille de Humboldt. En 1797, on y fit grand bruit d'une histoire de revenants qui courut jusqu'à Berlin. Traduisez donc, mot à mot, « et pourtant il y a des revenants à Tegel ». Le traducteur, ne comprenant pas le sens particulier du verbe *spucken* et ignorant la situation géographique de Tegel, voulut lire « *Tiegel* », le creuset, et bravement il écrivit :

Et cependant le creuset est toujours aussi plein.

Nous passerons sous silence les déplorables licences que, sous prétexte de versifier, se permirent certains traducteurs comme Sainte-Aulaire, Laya et d'autres. Les « amis » de Faust deviennent dans la bouche de Marguerite « vos dames du grand monde ». Pour ces gens-là il importait, avant tout, d'inventer des chevilles. Durant toute la période où *Faust* fut en vogue, c'est-à-dire durant toute la période romantique, le public français fut exposé à lire ces élucubrations de dilettantes qui, dès qu'ils avaient commencé à étudier l'allemand, s'amusaient à puiser, à tort et à travers, dans une des œuvres les plus complexes et les plus difficiles que la littérature ait produites.

On vivait encore sous la tradition du dix-huitième siècle qui commandait d'adapter au génie français les ouvrages des peuples étrangers. Mais, le sens classique s'étant perdu, le goût étant devenu peu sûr, on accouchait d'œuvres sans caractère, écrites dans une langue incolore qui n'était pas encore du français et qui pourtant rendait à peine le sens de l'original. Aujourd'hui on est tombé dans une littéralité excessive. L'adaptation libre et la version littérale « sont la Charybde et la Scylla des traducteurs », disait déjà Karl Hillebrand. Il faudrait passer entre les deux.

Pourquoi n'aurions-nous pas en France, pour le *Faust* de Gœthe, un équivalent de la version italienne de Gonzago Guerrieri, ou de ce que fit,pour l'Angleterre, Bayard Taylor? On renonça au vers,ce qui était essentiel, sans parvenir pour cela à faire beaucoup mieux et à donner plus de couleur au drame. La version consciencieuse et presque littérale que donna Bacharach en 1873 est désespérément terne. Marc Monnier (1875) ne fit guère mieux et il faut en venir au joli travail de M. Camille Benoît, passe-temps d'amateur plutôt que besogne d'érudit, pour trouver, en langage moderne, quelque chose qui fasse du moins songer à l'idéal de ce que pourrait être une bonne traduction de *Faust*. Anatole France écrivit pour les deux volumes de M. Benoît une jolie préface.

Lorsque M. Coquelin aîné conçut le singulier projet de jouer avec Mme Sarah Bernhardt le *Faust* de Gœthe sur une scène parisienne, il s'adressa à Henri Laube qui dirigeait alors — il y a à peu près quinze ans de cela — le *Burgtheater* de Vienne, pour lui demander

quelle était la meilleure traduction française. Et Laube de répondre sans hésitation : « Il n'y en a qu'une, c'est celle de Sabatier, et elle est inédite ». Sabatier, musicien cosmopolite, passa une grande partie de sa vie à travailler, dans ses moments perdus, sur un exemplaire de Faust. Sa traduction venait d'être achevée lorsqu'il mourut à l'âge de soixante-douze ans. Elle parut en librairie, par les soins de sa veuve et, il faut l'avouer, ce fut une déception générale.

Cet autre exemple d'un vieillard acharné à un labeur irréalisable mérite d'être signalé. Albert Stapfer fut le premier à traduire Faust en 1823 et, soixante-deux ans après, en 1885, il en donna une édition refondue à laquelle, depuis sa jeunesse, il n'avait cessé de travailler. Et il faut signaler encore la tâche minutieuse d'un troisième vieillard, Suisse lui aussi, qui, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, fit paraître une traduction métrique du premier *Faust*, avec le texte en regard. C'était ce brave M. Georges Pradez qui tint à mettre en frontispice son portrait à côté de celui de Gœthe (Ollendorff, 1895).

Nous avons passé en revue les principales versions du *Faust*, sans en trouver une seule qui nous satisfasse complètement. Et voici que M. Ralph Roderich Schropp, qui lui aussi croit nécessaire de nous faire connaître ses traits par un beau portrait en lithographie, émet la prétention d'avoir le premier donné aux lettres françaises un *Faust* d'une littéralité absolue. Hélas, oui ! Mais qui donc s'amusera à lire jusqu'au bout ce travail consciencieux et probe qui rappelle les traductions juxtalinéaires de si déplorable mémoire? Les mots y sont bien, ils y sont tous, sans que l'on puisse reprocher au traducteur d'avoir une seule fois manqué le sens exact. Que reste-t-il cependant de l'œuvre originale? Sous ces mots assemblés bout à bout il faut retrouver la pensée de l'auteur, comme le parfum des champs sur la fleur séchée d'un herbier.

Avec un bon dictionnaire, un élève d'une classe d'allemand aurait pu s'appliquer à un travail semblable. Voyez plutôt la scène du début, au premier acte. Je ne cite que la première phrase : « J'ai maintenant, hélas ! étudié à fond, avec un ardent effort, la philosophie, la jurisprudence et la médecine, et, malheureusement aussi, la théologie ! » Quel bon guide-âne pour les traducteurs futurs et quel grand service M. Schropp a rendu aux lecteurs français qui, capables de saisir toutes les beautés de l'original allemand, n'en discernent cependant pas toujours le sens.

Renoncer au vers est bien. Mais il y a dans toute œuvre poétique le rythme, l'allure, le nombre, ce je ne sais quoi qu'il faut essayer de faire passer d'une langue dans l'autre, et à défaut de quoi, toute traduction, fût-elle même des plus strictement littérale, n'est qu'œuvre vaine. Henri Heine n'avait-il pas raison de parler de « clair de lune empaillé » ?

§

L'Allemagne a célébré en grande pompe le centenaire de la mort de Schiller qui tombait le 9 mai. Jusque dans les plus petits villages, par des discours et des récitations, on a fêté solennellement celui qui fut, par excellence, un poète national. Dans les écoles on le présenta comme le champion de la civilisation allemande, mais les démocrates organisèrent des réunions publiques pour rappeler qu'il fut citoyen de la Révolution française et qu'il chanta la liberté et l'émancipation des peuples.

Pour la littérature que reste-t-il de lui? Une revue de Berlin se l'est demandé et, parmi les écrivains allemands, sans négliger ceux de l'étranger, elle a organisé une enquête. Ce *Schiller-Heft* du *Litterarisches Echo* a un grand intérêt documentaire. S'il donne, en reproduction, à peu près tous les portraits de Schiller que l'on connaisse, il y joint des appréciations qui ne manquent pas d'imprévu. Presque tous les auteurs allemands ont parlé de l'influence que Schiller eut sur eux au collège et au moment de la puberté, puis... ils ont fait l'éloge de Gœthe. M. Louis Fulda a comparé Schiller à la lune, alors que Gœthe serait le soleil. Quelques réponses d'écrivains anglais sont amusantes. M. Georges Moore dit qu'il n'a jamais lu une ligne de Schiller et qu'il n'en a jamais entendu parler et que néanmoins rien qu'à cause du nom qu'il porte son jugement était fait sur lui.

Voici ce qu'a dit M. Maurice Maeterlinck, le seul Français que l'on ait consulté :

Schiller est le type du grand poète normal. Quand on commence la lecture d'une de ses œuvres, on a l'impression que l'on sait d'avance ce qu'il va dire. Il n'apporte rien d'imprévu ; mais il dit mieux que nul n'eût pu le faire ce que tout le monde aurait dit. Il est le grand poète général et universel, d'équilibre parfait. Dans la littérature mondiale, au milieu de génies plus exceptionnels, plus puissants, plus originaux, plus pénétrants, plus profonds, il marque le niveau des plus hautes marées de la santé lyrique.

Remarquons que la rédaction de *l'Echo*, alors qu'elle a ajouté aux réponses anglaises et italiennes qu'elle a reçues une traduction allemande, a publié cette seule réponse française en texte original, sans juger opportun de faire suivre, pour l'intelligence de ses lecteurs, un texte allemand. Une réponse espagnole, celle de M. B. Perez Galdos est donnée seulement en traduction allemande.

Memento. — Presque toutes les revues ont consacré des numéros spéciaux au centenaire de la mort de Schiller. Ils ne furent pas tous aussi complets que celui du *Litterarisches Echo*, mais chaque périodique a tenu à honorer du moins le grand poète par quelques vers de circonstance. Passons sur cette littérature éphémère.

Dans *Œsterreichische Rundschau* du 20 avril, la princesse Pauline Met-

ternich-Sandor publie ses souvenirs sur le médium américain Dunglas Home qu'elle vit opérer à Paris en 1863. C'est par l'entremise du prince Joachim Murat, qui avait connu Home en Amérique, que des séances de spiritisme furent organisées. L'empereur et l'impératrice s'y intéressèrent, mais la princesse Metternich ne nous dit pas si ces expériences,qui séduisirent alors par leur nouveauté,exercerent quelque influence sur l'esprit de Napoléon III.

HENRI ALBERT.

LETTRES ITALIENNES

La dernière tragédie de Gabriele d'Annunzio : *Le Flambeau sous le Boisseau*. Milan. Fr. Treves. — Sem Benelli : *Un Figlio dei tempi*. Turin-Rome. Roux et Viarengo. — Alfredo Catapano : *Interludio*, Naples. Melfi et Joele. — Riccardo Forster : *La Fiorita*, Naples. Soc. Ed. Meridionale. — Giuseppe Vannicola : *De Profundis Clamavi ad te*, Florence, Revue du Nord. — F. Nietzsche : *La Gaya Scienza*. Trad. Antonio Cippico. Turin. Fr. Bocca. — Giovanni Cena : *Leonardo Bistolfi*, Rome. Nuova Antologia. — Memento.

Sans un jour de répit, s'acharnant à une production qui devient fabuleuse, Gabriele d'Annunzio accroît son œuvre. Avec sa nouvelle tragédie : **Le Flambeau sous le boisseau** (La Fiaccola sotto il maggio) il vient de connaître un insuccès théâtral en même temps qu'un grand succès de librairie. L'insuccès théâtral est dû à l'état d'esprit du public non encore friand de profondeurs psychologiques et d'atmosphères musicales sur la scène ; le succès de librairie est dû aux qualités très sûres et très poétiques du drame.

Le Flambeau sous le boisseau fait partie d'une tétralogie des Abruzzes. Le poète y montre certaines superstitions et certaines douleurs, capables par leur force typique de représenter la quintessence de ce peuple peu catholique, très païen, fort, travailleur, plein d'imagination, de passion et de poésie, au milieu duquel Gabriele d'Annunzio lui-même est né. La Tétralogie, dont fait partie *la Fille de Jorio*, finit sur une tragédie qui aura pour titre : *le Dieu chassé*, où le Poète, paraît-il, rendra un hommage à ce qu'on appelle « les victoires de la Science », en montrant les superstitions les plus anciennes d'un peuple, bouleversées et détruites par la brutalité des « certitudes » modernes.

Contrairement à *la Fille de Jorio*,qui dans des violences populaires et dans l'extase et l'étrange amour d'Aligi, le Pâtre visionnaire et artiste, représentait un état d'âme collectif, *Flambeau sous le boisseau* ne fait qu'envelopper dans une atmosphère ardente une noble famille des Abruzzes, qu'une femme seule domine par les obscures fascinations d'un grand crime. Cette femme, Angizia di Fura, est la plus parfaite incarnation de l'éternel féminin tel que l'a compris d'Annunzio : elle est la chair, l'Ennemie, la Souveraine Maîtresse de tout un milieu, qu'elle charme et détruit par les accords et par les dissonances de la symphonie de ses sens. Dans la vieille mai-

son des Sandro, à Anversa, Angizia di Fura, entrée en servante, a triomphé en criminelle et maintenant domine en prêtresse de sa chair et de ses charmes pervers. Elle a tué la femme de la maison, Monica di Sangro, et, poussée par la fatalité de sa haine inconsciente et de ses appétits conscients, elle veut tout dominer. Elle réunit toutes les vies qui l'entourent dans un nœud qu'elle tient dans sa main comme les Erynnies tenaient les serpents qu'elles agitaient pour les vengeances du Destin. Angizia di Fura domine réellement sur tous les hommes de la maison par sa luxure et par ses artifices occultes. Mais devant elle, dès la première heure, se dresse, et reste debout même en mourant, la fille de Tibaldo et de celle qui fut assassinée : Gigliola. Cette jeune fille, par sa vision vague des choses qui ne sont plus et des choses qui seront, et par le rythme profond de ses paroles, semble la sœur animique d'Aligi de *la Fille de Jorio*. Gigliola, dès le premier acte, soulève le poids énorme de son destin :

Moi aussi, moi aussi, quelque part,
J'ai un flambeau rouge
Caché sous le boisseau...

C'est l'idée de la vengeance de sa mère, qu'elle sait assassinée par celle qui est aujourd'hui à sa place dans le cœur et dans la couche de son père. Elle parle du flambeau caché sous le boisseau et elle ajoute :

Celui-là je le tiendrai dans la main, pour éclairer
Le travail nocturne
Autour de la ruine.
Et si la maison croule
Je suis certaine qu'une sépulture
Restera ferme et intacte.
Je le promets.

Elle pense au tombeau de sa mère ; elle pense à la vengeance à accomplir, à la mort nécessaire de Angizia di Fura. Dans toute la tragédie, Gigliola personnifie l'inflexible volonté de la vengeance, elle est comme un flambeau, droit et immobile, au milieu des flammes de luxure, de vice et d'envie, qui rongent le cœur de ces hommes.

Par les rythmes vastes et sombres qui revêtent tous les mots et tous les gestes de ces personnes dramatiques, par la poésie subtile des expressions, par l'atmosphère ardente et vraiment musicale qui enveloppe toute la tragédie, et surtout le premier acte, par la force originale de certaines situations et par le choc violent, brutal, fatalement logique des passions, *le Flambeau sous le boisseau* est la plus belle des tragédies de Gabriele d'Annunzio. Elle demande à être expliquée longuement dans les différents aspects de ses significations, ce que je ferai ailleurs.

Le rôle de Tibaldo a été tenu par un grand acteur, Mario Fuma-

galli, et celui de Simonetto, le jeune homme des Sandro que la femelle dominatrice veut tuer, par Gabriele d'Annunzio fils, un jeune homme de vingt ans, qui paraît admirablement doué pour la scène tragique et qui adore l'œuvre de son père. Mario Fumagalli est un très grand acteur qui vient de loin; il a chanté un peu partout à l'étranger, il est devenu ensuite acteur dramatique allemand, et maintenant, de retour en Italie, dans les rôles des pièces de d'Annunzio, comme dans les rôles tragiques de Shakespeare et des Grecs, il s'est affirmé comme un puissant acteur doublé d'un psychologue et d'un profond érudit idéaliste. Malgré son jeu et l'acharnement de sa volonté, *le Flambeau sous le boisseau* n'a pas entièrement triomphé de la mauvaise culture du public moyen.

La tragédie de d'Annunzio est écrite en vers, en vers d'un rythme libre et parfait.

§

La floraison des nouveaux poètes italiens est grande. On peut espérer de bons fruits, de riches moissons. L'Italie en ce moment a certains éclats printaniers, qui sont une bonne promesse.

Le poètes d'outre-Mont ne sont pas étrangers aux problèmes qui partout intéressent les esprits au renouveau général des valeurs et des formes, en esthétique et en morale. En poésie, quant à la forme, ce besoin du nouveau s'est affirmé depuis longtemps avec le mouvement symboliste et vers-libriste. Maintenant c'est l'esprit même de la poésie qu'il faut enrichir de toute la sagesse contemporaine et de toute notre modernité pensive. On préconise la poésie dite scientifique, c'est-à-dire une poésie philosophique faite d'idées et de pensées plus que d'impressions. En Italie, M. Giovanni Cena, l'auteur profond de *Homo*, dont j'ai parlé dans ma dernière chronique, et M. Sem Benelli, qui vient de publier un poème : **Un fils des temps** (Un figlio dei tempi), en sont les meilleurs interprètes.

M. Sem Benelli a débuté en traduisant l'Œdipe-Roi de Sophocle. Sa traduction est remarquable et fut remarquée. Ce baptême tragique révéla immédiatement le caractère original d'un jeune poète de vingt ans qui, ayant détruit plusieurs chants de sa lyre, se présentait au public par un hommage très sincèrement rendu au grand tragique grec. Ensuite il écrivit un drame historique, *Lassalle*, et un drame de paysans : *la Terre*. Le succès fut ondoyant, mais le tempérament du poète s'affirma dans toute sa bonne rudesse, dans son besoin de connaître le sens caché des choses et des actes, la philosophie des événements et des hommes, pour les représenter en œuvres d'art. Ce tempérament de penseur est celui que nous retrouvons dans ce poème : *Un fils des temps*, où la vie d'un homme, depuis son enfance, se détache de l'ombre commune de tous les êtres, monte de

l'inconscience vers une parfaite conscience, qui s'exhale dans la douleur comme le parfum de l'encens s'exhale dans le feu. Le poème est le cycle d'une vie, vie devenue parfaite, dès que l'homme sait suivre son âme dans ses angoisses,sait s'envelopper dans leurs flammes comme dans un voile qui en le purifiant augmente sa force et la conscience de sa force.

§

M. Alfredo Catapano dans ses sonnets : **Interludio**, plus qu'au renouveau de l'esprit,s'attache à celui de la matière poétique.Le vers italien type est le vers de onze syllabes, le vers du Dante. Le paradygme du rythme italien est là. Les chansons populaires de Naples ou de Sicile,comme les *rispetti* des campagnes toscanes, sont de préférence en vers de onze syllabes.

Musicalement,les onze syllabes italiennes, comme les douze de l'alexandrin français, répondent d'une façon générale au rythme traditionnel de la race. Mais tout peut se renouveler. En Italie, Gabriele d'Annunzio, lui seul d'ailleurs, a su faire de beaux vers libres. Aujourd'hui, M. Alfredo Catapano enrichit la prosodie de sa langue avec ses sonnets en hexamètres. Et il le fait en maître. Giosué Carducci a fixé certaines règles d'accentuation pour donner à l'hexamètre italien le mouvement de l'hexamètre latin. M. Catapano crée sur ces bases une métrique rimée pleine de charme. Et la mélancolie de ses sonnets, la douceur des images, la précision délicieuse et triste des évocations, acquièrent dans le nouveau rythme une valeur émotive tout à fait inattendue. Dans le dernier sonnet : *Apparence*, en parlant de lui-même et de sa propre souffrance le poète exprime un vers d'une grâce très rare :

Queste palpebre aperte son quelle d'un occhio che dorme.

(Ces paupières ouvertes sont celles d'un œil qui dort.) Et dans l'idée de ce vers est toute la douleur du recueil, et dans son rythme en est toute la beauté.

M. Riccardo Forster évoque au contraire une large et sereine vision de la vie dans ses sonnets d'une forme classique très pure. **La Fiorita** résume les sensations et les sentiments d'un noble poète épris de tous les spectacles de la nature.Le sonnet : *Ave*, dont l'épigraphe est un beau vers de Machiavel, révèle l'âme du chantre délicat et fort qui dit :

L'art m'ouvre seul l'univers
Des Exultances avec une clé cachée,
— Faire plus suave mon triste temps—
Elle m'apprend, ainsi que le veut un doux vers.

§

De Profundis clamavi ad te, un livre de belle exaltation musicale et philosophique de M. Giuseppe Vannicola, nous transporte dans d'autres domaines, sur des sommets, où l'évocateur nous montre d'un geste passionné les grandes ombres des maîtres : Beethoven, Wagner, Chopin, Schumann. Le livre est une chaude prière théiste. Et le poète musicien, qui a compris la beauté éternelle des grandes œuvres, finit sur un hymne à Rome, que d'ailleurs il se plaît étrangement à considérer comme le centre perpétuel du monde, sans penser que la mort tue les villes et les races, comme elle tue tout individu. *De Profundis clamavi ad te* est un très beau poème en prose, c'est le cri de détresse et d'espérance d'un homme qui aspire à se noyer dans les grandes harmonies de l'univers que la musique a su révéler à son âme attentive.

Si M. Giuseppe Vannicola évoque en images l'œuvre des grands musiciens, M. António Cippico révèle à l'Italie l'œuvre poétique de Nietzsche. Depuis quelque temps, dans les meilleures revues et dans les journaux de la Péninsule, M. Cippico traduit Nietzsche et en fait une exégèse profonde. Il y est aidé par sa connaissance de la langue allemande et par la précieuse beauté de son style italien. La traduction toute récente de **la Gaya Scienza** est vraiment une œuvre de talent, qui fait honneur au jeune philosophe-poète qu'est M. Antonio Cippico.

RICCIOTTO CANUDO.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

Visiones de España par Manuel Ugarte (Buenos-Aires). — *El jardin de los Suenos*, par Tulio M. Certero (Santo Domingo). — *Las Sonatas modernistas*, par Gaston A Nin (Montevideo). — *Babilonia*, par Maria Rave (Buenos-Aires).

Visiones de Espana. Plus les manifestations de la vie intellectuelle et économique d'un pays sont intenses, plus il jouit de considération au dehors. Conformément à ce critérium, l'Espagne contemporaine n'existe pas. Au double point de vue commercial et intellectuel, elle traverse en ce moment une franche période de décadence. Il est cependant des personnes de bonne volonté qui prétendent nous faire croire à une prochaine résurrection. La dégénérescence des peuples ne revêt pas toujours, comme celle des langues, un caractère éternel. L'exemple d'Athènes et de Rome, du latin et du grec, n'est pas unique dans l'histoire. Pour cela même je ne vois pas sans quelque peine l'attitude de certains écrivains sud-américains en présence de la triste momie péninsulaire. Au fond, cela démontrerait la persistante verdeur de l'esprit de Don Quichotte. Mais il me semble tout simplement chimérique d'intéresser à cette

heure, aux choses d'Espagne, des peuples débordant de vigueur et d'énergie vitale comme quelques-uns d'entre ceux de l'Amérique espagnole. Je ne ressens pour la nation ibérique aucun sentiment de curiosité plus ou moins exotique. Les Chulas et les Toréadors, avec leurs brillants oripeaux d'opérette, m'inspirent de la commisération. A mes yeux ils n'incarnent pas autre chose qu'un anachronisme et sont un symbole d'indolence plus encore que de grâce élégante. Aussi regrettons-nous sincèrement qu'un littérateur du mérite de Manuel Ugarte, auquel nous reconnaissons un esprit avide de bien-être, de progrès et de justice, perde son temps à nous entretenir de «*visions*» d'Espagne. Ce qui s'en dégage donne l'impression d'une vague lumière filtrant au travers des fenêtres d'un château fantastique. L'illusion produite est celle d'un dessin de Gustave Doré ou d'une eau-forte de Piranesi.

Le mouvement littéraire actuel, à quelques exceptions près, tend à se cristalliser. Les maîtres comme Péréda et Galdos sont les premiers à opposer de la résistance à l'évolution des idées. Ceux-ci, dans le domaine de l'art, Canovas et Sagasta, dans celui de la politique, ont contribué à élever l'épaisse muraille de leur intransigeance. La jeunesse actuelle manque de vigueur pour la renverser, ainsi qu'il le faudrait. On ne subit pas en vain un tel état de choses. Formée sous l'influence des idées conservatrices, la génération présente est essentiellement incapable de résister aux secousses d'une évolution. L'orgueil natif de la race d'une part, et de l'autre sa tendance séculaire à ignorer la vie des autres pays, ont fait de la glorieuse Espagne de Philippe II et de Cervantes une nation grise et monotone, toute de bagatelles et de tambourins. La destinée lamentable qui l'attend n'est pas difficile à prévoir.

Pour nous tous qui professons cette opinion, nous sommes loin de donner la valeur d'une consécration à l'accueil que notre littérature reçoit dans la péninsule. Peuples jeunes de l'Amérique latine, nous restons chez nous avec notre ciel et notre nature enchanteresse, préparant en silence notre modeste moisson intellectuelle, et nous ne sollicitons pas de l'autre côté de l'Océan, comme une faveur, ce qui nous est dû en bonne justice.

§

El Jardin de los Suenos. — Un petit livre de contes de l'écrivain dominicain Tulio M. Testero, artistiquement ciselé et travaillé avec amour. A travers les pages on devine un esprit délicat d'une pénétration poétique, subtile et troublante. L'auteur, il nous semble, n'a eu d'autre objet que de s'abandonner à un instant de repos en même temps que d'ivresse littéraire. Les fantaisies font penser à de délicats ouvrages d'orfèvrerie. Est-il rien de plus précieux

que des pierres fines enchâssées dans une antique monture florentine? M. Cestero s'est proposé sans doute de briller, si nous en jugeons par son amour de la forme. Le choix des vocables, la facture des phrases, les images enfin, révèlent un soin tout particulier. Il a eu en vue sans doute de produire un objet de dimensions très réduites comme une fine statuette de Tanagra on quelque camée d'onyx. Avec toute la grâce insinuante d'un courtisan il sait embellir les objets de ses visions sans violenter la réalité et en se gardant des divagations du rêve. Il est fugitif comme un oiseau et léger comme un soupir. On se délecte en le lisant et on l'oublie tout de suite après.

§

Les Sonatas modernistas. — Faisant de Guyau son soutien et son bâton, M. Gaston A Nin de Montevideo prétend mouter les degrés du temple mystérieux. Il s'agit d'un voyage intellectuel que l'auteur de ce livre fait au pays de Verlaine, de Baudelaire, de Mallarmé. Je l'ai accompagné très volontiers dans sa pérégrination. J'ai loué son but, reconnu sa droiture, applaudi ses efforts. Sa connaissance de la matière est surprenante parfois. De temps à autre j'ai eu à louer quelques marques de talent, des pensées originales, des images heureuses. Et cependant je trouve sa critique insuffisante, ainsi que son initiation dans les mystères de la poésie moderne. Il erre, par exemple, quand il veut comprendre Baudelaire avec l'aide de Bourget et sentir Verlaine en étant sous l'influence de Guyau. Pour les aimer, par la grâce de Dieu et comme eux le demandent, il suffit d'un tempérament sensible. Celui qui voit dans Mallarmé un hiéroglyphe à déchiffrer perd son temps. Il n'y a rien de plus fastidieux que d'avoir à s'en prendre à des idées préconçues. D'autre part je trouve inutile et sans profit la tâche de satisfaire le troupeau en lui donnant à savourer ce qui sera jamais de son goût. Les roses, surtout les roses rouges symboliques, seront toujours réservées à un petit nombre de raffinés. Et ceux-là présisément n'ont pas besoin de guides, si aimables qu'ils soient.

§

Babilonia. — Il nous est agréable d'avoir à signaler un livre intéressant dû à la plume d'une femme, circonstance assez rare encore parmi nous, pour mériter d'être signalée.

L'auteur, Mlle Maria Rave, n'est pas, à vrai dire, un nouveau venu dans le monde des lettres argentines, car depuis un petit nombre d'années déjà, elle s'est fait connaître par sa brillante collaboration à nos principaux journaux et revues. Jusqu'ici elle a excellé dans la nouvelle courte, peinture de mœurs, souvent avec tendance au fantastique et toujours avec une pointe originale de philosophie entre les lignes.

Babilonia,qui a élevé d'un coup l'auteur juqu'au livre, est, comme son titre l'indique, un roman d'évocation historique. L'époque choisie nous ramène aux temps de la captivité du peuple juif à Babylone, et, dans les scènes finales, nous assistons à la prise de la ville par Cyrus. Parmi les principaux personnages, le prophète Daniel joue un rôle important et bien compris. Quant au drame proprement dit, il se meut autour d'Anobassar, grand-prêtre du temple de Bel, et d'une grande dame babylonienne, Racémis. La silhouette de ce couple et leurs amours imprégnées d'une saveur antique et mystérieuse sont tracés avec art. Signalons encore l'excellente description du temple et des cérémonies hiératiques auxquelles assiste le lecteur.

Dans son ensemble la trame de Babilonia se distingue par le mouvement et l'intensité de la vie. Le style en est fluide, élégant et toujours exempt d'affectation prétentieuse et de mièvrerie. Aussi doit-on féliciter Mlle Rave d'avoir choisi des moyens très simples en apparence, mais d'autant plus méritoires, pour conquérir ses lecteurs et les conduire sans fatigue jusqu'aux dernières pages de son récit.

Nous avons loué sans réserve jusqu'ici ; mais nous ne terminerons pas sans mentionner le point faible, excusable du reste, par où l'auteur prête le flanc à la critique, Le livre se ressent de la hâte avec laquelle il a été écrit pour paraître d'abord en feuilletons dans un journal quotidien de Buenos-Aires. Certaines scènes trop brèves, parfois écourtées, gagneraient à être traitées avec plus d'ampleur. L'auteur l'a reconnu, et, encouragé par l'accueil fait à la première édition aujourd'hui épuisée, en prépare une seconde d'où ces lacunes seront bannies.

EUGENIO DIAZ ROMERO.

VARIÉTÉS

Le Scandale du prix de Rome. — Il vient de se passer, à propos du *Prix de Rome*, un scandale qui a dû réveiller Berlioz dans sa tombe, au souvenir de ses expériences personnelles, de ces « choses vues » contées si joliment, dans ses mémoires, d'une plume acerbe ou gouailleuse. Il s'agissait du *concours préparatoire*, pour quoi dix-sept adolescents bienaimés d'Apollon, de vingt et un à trente ans d'âge, furent cloîtrés quelques jours à Compiègne, aux fins d'élaborer une fugue et un chœur selon les théories « adoptées » et les règles immémoriales. Ne croyez pas que ce soit la mer à boire. Le nom de « fugue » en impose aux gogos profanes et, certes, il n'est pas accordé à tout le monde d'en fabriquer à l'instar de Bach ou de César Franck. Mais celles de ces individus fameux n'auraient aucun succès aux examens de la rue Bergère, et en eussent fait illico retoquer les auteurs pour fautes grossières ou licencieuse incohérence.

La fugue spéciale et traditionnelle à notre Conservatoire est un petit exercice clément à la portée de chacun. Elle se déroule en compartiments découpés comme des petits pâtés qu'on doit remplir, l'un après l'autre, avec des artifices d'écriture convenus et, entre nous, assez puérils. Il n'est pas défendu d'y dépenser quelque talent, encore que l'exemple en soit rare et, même, plutôt dangereux, au dire de la légende. En tout cas, ça n'est pas bien difficile et la miséricorde des jurys apparaît infinie, car le récent Traité de fugue, où M. Théodore Dubois en cite et reproduit la sienne, atteste que l'établissement en couronna qui ne valaient pas un... soupir de lapin, si j'ose véridiquement m'exprimer. A moins de s'y risquer trop tôt, avant d'avoir fini ses classes routinières, il s'ensuit que ce « concours préparatoire » constitue une pure formalité si on n'est pas le plus obtus des cancres; — et encore, on en connaît trop qui s'en sont bien tirés, voire jusqu'au laurier subséquent et au voyage en Italie. Or, il est advenu le mois dernier que, du vote et au jugement de l'Aréopage *ad hoc*, deux concurrents de sexe divers ont échoué à cette épreuve inoffensive, élèves de la maison ayant précisément tous deux remporté le « second Prix de Rome » en l'une ou l'autre des années précédentes. Estimés, hier, presque dignes de la suprême récompense, ils sont, aujourd'hui, déclarés incapables de bâcler proprement un devoir élémentaire, éliminés le lendemain, comme inadmissibles *a priori*, d'un tournoi où on les proclama quasi-vainqueurs la veille. Enigme obscure, mystère insondable à qui en chercherait la solution dans la *Logique* de Stuart Mill ou de Condillac, si on veut bien songer que le tribunal proscripteur fut composé, pour sa majorité, des mêmes et identiques Membres de l'Institut dont la sentence avait été naguère à ce point favorable aux postulants exclus. Au surplus, en voici la liste éloquente : MM. Massenet, Paladilhe, Reyer, Théodore Dubois et Lenepveu, Immortels brevetés qui s'adjoignirent MM. Roujon, Hillemacher et Xavier Leroux, en qualité de jurés accidentels et supplémentaires. Dans ce bouquet de compétences panachées, on ne voit pas bien ce que M. le conseiller d'Etat Roujon représente, sinon l'administratif imprimé dont le papier ceint la gerbe, tandis que M. Massenet fournit la ficelle. M. Reyer y personnifie assez noblement la petite fleur bleue de l'inspiration sincère et parfois savoureuse; M. Hillemacher, le souci de la probité. Pissenlits ou chardons rougiraient de se voir incarner par les autres.

Je ne connais rien des œuvres de Mlle Fleury, condamnée cette fois par ces magistrats girouettes, mais dans leur assemblée diplômée, on n'en découvre assurément pas un qui soit capable, — ou qui l'ait prouvé, — d'écrire le *Quatuor* à cordes ou les *Jeux d'eaux* de Maurice Ravel, co-victime actuelle et co-lauréat d'antan. Leur ancien verdict même écarté, à qui feront-ils croire qu'un musicien, classé

par ses productions publiées entre les plus remarquables de notre jeune école, dont le métier est aussi sûr que l'originalité incontestée, n'ait pu venir à bout de confectionner une misérable fugue et un chœur innocent de « concours préparatoire »? L'impertinence est excessive : ils nous prennent pour ce qu'ils sont. On eut quelque plaisir à apprendre des indiscrets que l'excommunié bénéficia du suffrage ostensif de M. Reyer. N'empêche qu'il fut recalé. Mais le contrôle des électeurs et des élus apporte dans l'aventure des clartés singulières. On constate d'abord que, des professeurs de composition de l'endroit, le seul qui fît partie du jury était M. Lenepveu. Or, *tous les candidats admis sont ses élèves*, outre que l'obligeance pédagogique de l'un d'eux, par surcroît, promène ses lumières dans la classe d'harmonie de M. Xavier pendant que Leroux n'y est pas, accaparé par quelque *Reine Fiammette* ou retenu par la blonde *Astarté;* qu'un autre eut un père influent dans la boîte et le Prix Rossini ; qu'un troisième est en train d'arriver, paraît-il, par sa flûte relationnée, à succéder à M. Taffanel après M. Marty. Tous titres évidents à la Villa Médicis, car nul n'ignore que, de tradition caressée, la chose se passe en famille, à l'Institut, entre copains, parents ou collègues. L'année dernière, en dépit des protestations de leur maître commun, M. Gabriel Fauré-flambant d'ire, MM. Roger Ducasse et Ravel furent sacrifiés à la philadelphie du plus médiocre de leurs condisciples, de qui le frère, architecte ou sculpteur, attendait impatiemment son cadet aux bords du Tibre et aux frais de l'Etat. Inutile d'ajouter que le papa de ces deux cœurs sensibles était depuis longtemps lui-même section-de-l'Institufié quelque part. Rien n'a changé depuis Berlioz, en l'espèce. Toutefois, jamais encore on n'avait osé afficher un cynisme aussi effronté à l'occasion d'un « concours préparatoire ». Le résultat de celui-ci dévoile ou confirme la toute-puissance occulte de M. Lenepveu dans ce milieu de fonctionnaires ; de M. Lenepveu de qui les ouvrages sont l'effroi et la risée du public musicien, en même temps que le désespoir des buralistes ou directeurs explorant la vacuité de leurs caisses et le désert de leurs salles ; de M. Lenepveu lequel, sur le susdit récent Prix de Rome, en voulant calmer son confrère par ces consolantes paroles : « Enfin, cher Maître, c'est votre élève... » s'attira de M. Fauré tout fumant la riposte : « Il serait digne d'être le vôtre !... » de M. Lenepveu dont on cite ce mot sublime au sujet de César Franck : « Des hommes comme ça devraient venir au monde avec un révolver dans leur poche !... » — (Ne vous esquintez pas la matière grise à comprendre : il voulait dire que Franck eût mieux fait de se brûler la cervelle, plutôt que d'en tirer et d'écrire une pareille musique.) On n'en finirait pas, à rapporter les âneries pyramidales prêtées par les plus indulgents à cet ahurissant professeur.

L'influence de M. Lenepveu stupéfierait, sans les noms de ses proches voisins sous la Coupole, où il siège, sans doute aucun, entre MM. Paladilhe et Dubois. Comment ce trio de mulets y sut-il faufiler sa triple et trois fois notoire impuissance, pour tout régir et décider au gré jaloux de son gâtisme ou de ses intérêts, avec l'aide des vieux roublards et des néo-arrivistes ou l'inconsciente complicité des faibles? Il n'est pas interdit par la loi d'être un crétin, puisque c'est une maladie de naissance, mais, quand des gens en sont affligés, on les soigne, et la thérapeutique adéquate a fait de sérieux progrès grâce au trépan et au sérum thyroïdien. On les laisse en liberté, d'habitude, émettre sous eux tant qu'ils veulent, s'amuser avec des rubans, galons ou autres colifichets; néanmoins, s'ils sont méchants, on les douche, et on n'aurait certes jamais l'idée de les charger de répartir des sommes après avoir apprécié des mérites. Envieux, mesquin ou sincère, leur béotisme serait trop aisément exploité par de plus rusés acolytes. Du fait d'un libéral amateur, le Prix de Rome procure aujourd'hui à celui qui l'obtient six ou sept années d'indépendance modeste, mais assurée. Une telle aubaine est précieuse pour un jeune artiste peu fortuné; c'est, s'il en a, le salut de son génie dans la vie marâtre, indifférente ou bête qui l'entoure. En ce temps de Rois du pétrole ou du cochon fumé, de Souverains du caoutchouc congolais, de Lords cafe-restaurateurs, de comtes du Pape coulissiers, de marquis de sport et de barons d'agio, sans compter les chevaliers d'industries foisonnantes, crême des bonnes sociétés par actions et des autres; à une époque où une unanime folie « d'affaires » nous mène peu à peu à la plus idiote barbarie, entre des Crésus arrogants et sots, et des esclaves abrutis à la peine, une institution de ce genre est peut-être la sauvegarde de l'art d'un peuple. Il faudrait savoir si, chez nous et à tout jamais, le bienfait en doit être extorqué par l'intrigue ou décerné par des imbéciles. En refusant l'accès du concours définitif à un musicien parvenu à la limite d'âge inexorable, déjà couronné par eux-mêmes, et de qui tous pourraient recevoir des leçons tutélaires, la majorité des membres du jury préparatoire a commis une action qui ressemble de si près à une petite vilenie, qu'on en est réduit à espérer qu'elle fut accomplie sans discernement nécessaire. Assurément, le dilemme est fâcheux pour leur amour-propre. Leurs exploits répétés sont sans doute plus funestes encore à notre art national, qui leur est livré sans défense. Pour l'avenir de notre musique, il n'est que temps de balayer cette clique de cuistres, d'escobars ou de bélîtres malfaisants.

JEAN MARNOLD.

§

L'Art à Nice. — Exposition des Pastels de Simon Bussy au

Cercle Artistique de Nice. — Félicitons hautement le Cercle Artistique de Nice d'avoir présenté au public de la Riviera un rare et pur artiste, que sa modestie tient trop éloigné des expositions. M. Simon Bussy est beaucoup plus connu en Angleterre, où il vécut longtemps, qu'en France, où l'on peut pourtant admirer une de ses œuvres au Luxembourg. Par les vingt-deux tableaux exposés à Nice vers la fin de la saison dernière, il s'est révélé un des maîtres modernes du pastel.

Le pastel ! — Ce mot seul évoque les nuances les plus délicates et les plus légères de l'art. Rien ne rend mieux le velouté de la chair féminine, le papillotement multicolore des jardins, la transparence ensoleillée de l'eau. M. Simon Bussy, lui, s'est servi du pastel pour traiter le grand paysage, et il s'en est servi avec une sûreté de vision et une adresse de main qui émerveillent.

Sa qualité suprême est un tact visuel d'une extrême délicatesse. Tous ses paysages, restreints dans des cadres de petite dimension, sont des harmonies chromatiques où chatoient, comme des gemmes dans un écrin, les rouges, les bleus, les verts, les jaunes, les mauves et les violets. Ce sont de véritables chants de couleur. Pour les composer, M. Simon Bussy n'hésite pas à taire les dissonances de la réalité. Son âme d'artiste s'impose à la Nature et la recompose selon son propre rythme. Mais n'allez pas croire qu'il ait la faiblesse ou l'outrecuidance de chercher en dehors de la Nature son inspiration. C'est à la suite d'incessantes et patientes études qu'il se croit permis de résumer le caractère d'un site, d'en donner la synthèse, de dégager de ses apparences successives son intime vérité. M. Camille Mauclair a parfaitement dit, dans une phrase de sa préface qu'il a développée dans une conférence faite au Cercle Artistique : « M. Bussy voit, pénètre, puis il recompose et concentre, nous montrant non des *aspects*, mais des *expressions* du visage invisible et auguste de cette nature dont nos yeux ne saisissent que des minutes fugaces, mais dont l'âme des vrais grands peintres sait recueillir l'éternelle signification. »

On voit que M. Simon Bussy est de ceux qui, comme Whistler et Carrière, ont compris la profonde parole de Bulwer Lytton : « Le grand art recherche le vrai et abhorre le réel ».

Au hasard des voyages, M. Bussy a choisi ses sites. Il a montré des vues de la Riviera, de Venise, de Martigues, de la Suisse, des Vosges, de Paris. Voici Roquebrune émergeant des bois d'oliviers argentés et verts ; puis encore Roquebrune, vue de plus loin, un fouillis de maisons roses et jaunes que dominent quelques cyprès roides et noirs. Menton aux maisons roses, vertes, jaunes, lilas, mauves s'étage sur la colline dont la courbe harmonieuse est dessinée à droite par une ligne de ces cyprès qu'affectionne le peintre. Ville-

franche éclate de blancheur au bord de sa rade d'un violent indigo, où flotte un cuirassé blanc de la marine américaine. Ailleurs, c'est Villefranche vue de face, papillotant sur l'eau hachée d'écume où passe un steamer au pavillon rouge. Le campanile de San Pietro de Venise se présente au détour d'un *rio* aux eaux croupissantes, bordé de maisons jaunâtres et rosâtres et de murs spongieux aux taches brunes et vertes, et comme contraste à cette mélodie assourdie de tons somptueux et tristes, le rouge glorieux d'une cheminée de briques éclate dans un ciel mauve. Plus loin c'est la vision de la Dent du Midi au crépuscule : au-dessus des pâtis coupés d'arbres noirs et des bois de sapins plus sombres que la nuit même, s'étagent les montagnes azurées et rosées, et, dominant la contrée, s'élève lourdement la Dent du Midi rose et violette; dans les vallées c'est la coulée blanche des glaciers. Enfin, voici un prestigieux jardin du Luxembourg : sous un ciel verdâtre de soirée d'été, le palais du Sénat paraît jaune sous sa toiture violette ; autour du bassin circule une foule noire piquée des taches d'un corsage orange, d'une jupe verte, de chapeaux bariolés ; dans l'eau se reflètent tout le ciel vert et la façade jaune du palais.

J'en ai dit assez pour montrer la versatilité savante de M. Simon Bussy. Mais je m'en voudrais de ne pas citer l'extraordinaire portrait de Henley, le poète et critique anglais qui mourut il y a quelques années. C'est d'une science consommée dans son audace et son apparent laisser-aller. Henley gras, bouffi, ravagé, mais prêt au coup de gueule rabelaisien, tapageur, têtu, dogmatique, et pourtant si proche de la mort, enveloppé dans une blouse d'un bleu profond, se renverse dans la pose abandonnée de la conversation contre des rayons pleins de livres aux claires reliures anglaises. Ce portrait est inoubliable et prouve que M. Simon Bussy peut devenir, s'il le veut, un des plus grands portraitistes de notre époque.

Il est à souhaiter qu'il fasse à Paris une exposition complète de ses œuvres. Il ne manquera pas de s'imposer du premier coup à l'attention et à l'admiration de ceux qui aiment l'art personnel et sincère, aussi éloigné des excentricités voulues des mauvais élèves de l'Impressionnisme que de la sagesse conventionnelle des trop bons élèves de l'Ecole.

STUART MERRILL.

LA CURIOSITÉ

Collection Paul Bérard : Tableaux modernes. — Collection Warneck : Tableaux divers. — Autres tableaux divers. — Collection Michel Boy. — Un manuscrit de Lamartine. — Memento.

Les expositions succèdent aux expositions et les ventes aux ventes. Ce n'est pas une sinécure que de les suivre. Il n'est pas possible de

parler de toutes et il encore plus regrettable de ne pas s'attarder à quelques-unes qui seraient instructives par beaucoup de côtés.

La collection **Paul Bérard** comprenait surtout des tableaux modernes et presque exclusivement des œuvres des Maîtres impressionnistes : Monet, Renoir, Sisley, Pissaro.

A en juger par les prix atteints, il apparaît que l'Art impressionniste jouit d'une faveur toujours constante.

Mais, d'autre part, il sied de noter que la plupart des œuvres mises en vente furent acquises par nos marchands de tableaux les plus notoires : MM. Georges Petit, Montaignac, Rosenberg, Durand-Ruel, Bernheim jeune.

Ces messieurs n'ont-ils pas un intérêt certain à soutenir les cours, en raison des capitaux engagés dans les œuvres qu'ils possèdent déjà ?

Au surplus, nous nous en tiendrons à l'opinion la plus sage et la plus équitable : à savoir que, en Art, les prix de vente ne signifient pas grand'chose ; ils dépendent trop de la spéculation ou de la mode.

Quoi qu'il en soit, c'est M. Heidelbach qui acquit pour 27.000 fr. la *Débâcle* de Claude Monet. Les *Coquelicots*, du même artiste, montèrent à 12.000 fr., la *Cabane des douaniers à Varangeville* à 9.200 (adjugée à M. Durand-Ruel), la *Gelée blanche* à 11.000 fr. (adjugée à M. Georges Petit), les *Bords de l'Epte* à 15.000 fr. (adjugés à M. Montaignac), la *Mer à Varangeville* à 10.200 (adjugée à M. Bernheim jeune).

Renoir obtint un succès égal à celui de Monet. MM. Bernheim jeune achetèrent 15.000 fr. l'*Après-midi des enfants à Vagemont*, M. Rosenberg donna 12.000 fr. de *Songeuse*, M. Durand-Ruel 4.000 fr. du *Petit écolier*, M. Tedesco 6.500 fr. de *Baigneuse*. La *Fête de Pan* monta à 15.000 fr., la *Fillette à la ceinture bleue* à 13.200 fr., l'*Enfant blanc* à 10.300 fr., la *Petite pêcheuse* à 10.000 fr.

Les trois Sisley de la collection Paul Bérard furent aussi fort disputés.

M. Georges Petit acquit pour 10.100 fr. les *Coteaux d'Argenteuil*, M. Rosenberg pour 12.500 fr. l'*Abreuvoir de Marly*, M. Montaignac pour 8.650 fr. les *Bords de l'Oise*.

Mme Berthe Morisot était représentée dans cette collection par deux tableaux.

M. Bauer paya 4.900 la *Femme à l'éventail*, et M. Joseph Reinach 11.200 fr. la *Petite Cigale*. Car, il faut le souligner, M. Joseph Reinach s'intéresse davantage à l'Art depuis qu'il s'occupe moins de Politique. C'est une manière de se consoler de ne pas avoir été ministre, et peut-être n'est-ce pas la plus sotte !

Dans ma dernière chronique, j'ai parlé de la **Vente Warneck** et des objets d'art qui y furent dispersés. Je rappelle, pour mémoire, que cette vente comportait une remarquable série de bronzes anciens.

Une deuxième vente, qui eut lieu les 10 et 11 mai, comprenait des tableaux anciens et modernes.

Beaucoup de choses pouvaient intéresser les curieux, mais aucun numéro ne se détachait avec relief. Je mets à part cependant un tableau de J.-B. Pater fait en collaboration avec Meunier. Il s'intitulait *Concert après dîner* et représentait un palais à haute voussure, avec des statues, des médaillons, des mascarons.

Dans ce décor, dû au pinceau de Meunier, Pater avait groupé de nombreux personnages dont les attitudes et les gestes composaient une jolie scène. M. Courreau se rendit acquéreur de cette œuvre originale pour 10.000 fr.

Dans une autre vente de **Tableaux divers**, M. Georges Petit paya 16.000 fr. une *Pieta* de M. W. Bouguereau, haute de 1 mètre et large de 65 centimètres. Je sais bien que M. Bouguereau compte des admirateurs passionnés, mais je ne serais pas étonné que lui-même poussât l'admiration de son talent pour confiseur jusqu'à faire racheter de ses toiles !

C'est dans cette même vente que M. Lefebvre, de Londres, paya 4.400 fr. *Saint-Vincent de Paul visitant les prisonniers*, de M. Léon Bonnat. Une *Tête d'enfant*, d'Eugène Carrière, fit 980 fr. ; une *Maternité*, de Maurice Denis, 110 fr. Des « têtes de chiens », de Rosa Bonheur, se vendirent mieux, — on s'en doute ! L'une, celle de « Martin », monta à 5.000 fr. ! M. Bernheim jeune acquit pour 3.120 fr. un petit panneau de Gustave Moreau, *Narcisse*. Un panneau de Meissonier, le *Soupçon*, revint à M. Georges Petit pour 13.000 fr. Ce panneau avait été adjugé 45.000 fr. à la vente Seney qui eut lieu en 1886 à New-York et 14.500 fr. à une vente de mars dernier. Il est probable que le pauvre Meissonier n'en est pas à ses dernières vicissitudes ! Il est décent, au reste, que la justice immanente finisse par s'imposer.

Une des ventes les plus passionnantes aura été certainement celle de la collection de feu **Michel Boy**, dont M. Paul Chevallier dirigea les vacations du 15 au 24 mai.

C'est M. Molinier lui-même qui s'est chargé d'écrire la préface du catalogue et de nous conter l'histoire de M. Boy et de sa collection. Nous apprenons ainsi que M. Boy quitta son village d'Auvergne à vingt ans, qu'il vint à Paris sans argent et qu'il mourut en laissant une collection d'une valeur de plus de deux millions.

Faut-il que ce M. Boy ait eu du flair et de la chance ! Faut-il encore qu'il soit venu au bon moment !

Sa collection était aussi compacte que diverse, et elle comportait de quoi enrichir plusieurs musées. On s'est littéralement disputé les émaux peints dont la série était d'ailleurs fort belle. M. Hamburger paya 64.000 fr. un triptyque en couleurs par Nardon Pénicaud, dont l'expert, M. Mannheim, ne demandait que 30.000 fr. ! Le reste s'est vendu à l'avenant. M. Brauer donna 27.600 fr. pour une plaque en émail peint en couleurs par Monvaerni, M. Seligmann 25.500 fr. pour une plaque de Léonard Limosin, M. Goldschmidt, de Francfort, 10.200 fr. pour un coffret en cuivre avec plaques de Couly I Noylier. Les autres pièces étaient signées de Pierre Reymond, Jean Courteys, Jean de Court, et elles furent partagées entre MM. Hamburger, Seligmann, Goldschmidt, Chappey, Heugel, Paul Roux et Molinier.

Dans une vente de livres rares dirigée par M. Delestre avec M. Durel comme expert, un amateur paya 601 fr. un **manuscrit de Lamartine** qui comprenait les *Confidences* et *Graziella*.

Memento. — L'intérêt ne fléchira pas pour la première quinzaine de juin, puisque M. Paul Chevalier nous annonce trois ventes importantes. Le 6 et le 7 sera dispersée la collection de Mlle ***, ou du moins la partie de sa collection qui comprend des joyaux splendides et de fort belles tapisseries des Gobelins et des Flandres. Les 8, 9 et 10 nous aurons une deuxième vente de la collection Michel Boy, dans laquelle figureront des porcelaines anciennes susceptibles d'exciter le goût des amateurs. Enfin, le 10 et le 12 aura lieu une troisième vente Warneck, où passeront des marbres et des bronzes antiques.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

G. Fleury : *Etudes sur les portails imagés du XIIe siècle ;* Champion 20 »

Esotérisme

*** : *Au Pays des esprits,* préface par le Dr Papus; Ficker 5 »

Drs Jaf et Caufeysson : *Toute la magie noire dévoilée, le grand grimoire et la clavicule de Salomon ;* Lib. des publ. popul. 1 25

Ethnographie

Robert Dreyfus : *La Vie et les Prophéties du Comte de Gobineau;* Cahiers de la Quinzaine » »

Histoire

H. Chardon : *Nouveaux documents sur les comédiens de campagne, la vie de Molière et le théâtre de collège dans le Maine.* T. II; Champion 4 50

Comte A. Du Bois : *La République impériale. Des rapports nécessaires entre la France et les Pays-Bas ;* Sansot 3 50

Général baron de Faverot de Kerbrech : *La Guerre contre l'Allemagne* (1870-1871); Plon 3 50

Comte Fleury : *Angélique de Mackau, marquise de Bombelles, et la Cour de Madame Elisabeth,* d'après des documents inédits ; Emile Paul 5 »

C. de Freycinet : *La Question d'Egypte;* Calmann-Lévy 7 50

L. de Grandmaison : *L'Acte de mariage d'Elvire, Julie Bouchaud des Hérettes ;* Champion 1 50

Louis Léger : *Souvenirs d'un slavophile,* 1865-1897; Hachette 3 50

Vicomte de Meaux : *Souvenirs politiques*, 1871-1877 ; Plon » »

Bernard Monod : *Le Moine Guibert et son temps* (1053-1124); Hachette 3 50

Porée : *Etudes sur l'histoire de la Révolution. Le formation du département de l'Yonne en 1790;* Picard 7 50

A. Scheurer-Kestner : *Souvenirs de Jeunesse;* Fasquelle 3 50

Hippolyte Taine : *Sa Vie et sa Correspondance*. T. III : *L'Historien*, 1870-1875 ; Hachette 3 50

Littérature

L. Benoist-Hanappier : *Le Drame naturaliste en Allemagne;* Alcan 7 50

Léon Bloy : *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne*, avec un autographe et deux portraits de l'auteur, dont l'un d'après un buste de Frédéric Brou ; « Mercure de France » 3 50

E. Cornuel : *Vie et Aventures du général La Fayette;* Delagrave 3 50

Jean de Gourmont : *Jean Moréas;* Sansot 1 »

A. Laborde-Milaà : *Fontenelle;* Hachette 2 »

J. Lionnet : *L'Evolution des idées chez quelques-uns de nos contemporains*, 2e série ; Perrin 3 50

Peladan : *Origine et esthétique de la tragédie;* Sansot 1 »

Rabelais en français moderne, par J.-A. Soulacroix, illustr. de F. Jobbé Duval et R. de la Nezière, 6e et 7e vol.;Librairie Universelle » 50

Stendhal : *Pensées et Impressions;* Sansot 1 »

Comte Léon Tolstoï : *Articles pédagogiques. La Revue Iasnaïa-Poliana*, trad. E. W. Bienstock; Stock 3 50

Philosophie

Alfred Fouillée: *Le Moralisme de Kant et l'Amoralisme contemporain;* Alcan 7 50

F. Pillon : *L'Année philosophique;* Alcan 5 »

Poésie

Lya Berger : *Les Pierres sonores;* Soc. franç. d'imprimerie 3 50

Charles Boudon : *Le Double Destin :* Messein 3 50

H. Ganem : *Le Christ;* Douniol 3 50

Fridolin Werm : *Pâques fleuries et autres poèmes;* Messein 3 50

Horace : *Œuvres*, trad. en vers français, avec préface et notes; Fontemoing 4 »

Paul Lowengard : *Les Fastes de Babylone;* Sansot 3 »

Louis Théron de Montaugé : *La Terre qui chante;* Plon 3 50

Psychologie

F. Paulhan : *Les Mensonges du Caractère;* Alcan 5 »

Publications d'art

H. Chardon : *L'Auteur du tombeau de Guillaume du Bellay à la cathédrale du Mans;* Champion 2 50

Hermann-Paul : *Les Amours de Jules*, album ; Juven 3 50

Questions religieuses

Henri Charriaut : *Après la Séparation.* Enquête sur l'avenir des Eglises; Alcan 3 50

J.-L. de Lanessan : *La Morale des Religions;* Alcan 10 »

N. Simon : *De l'Exploitation des Dogmes;* « La Raison ». » 30

Th.-M. Thiriet : *L'Evangile médité avec les Pères*. T. I : *La Naissance et l'Enfance de Jésus;* Lecoffre 7 »

Roman

A. Aveze : *Charlotte s'amuse;* Albin Michel. 3 50

Azal : *Le Château hanté. Nuit d'Escale;* Imprim. Cussac et Chaponet, 2 fasc. » »

Gérard de Beauregard : *L'Ami des mauvais jours;* Calmann-Lévy 3 50

Frédéric Berthold : *L'Ombre rivale;* Lemerre 3 50

Vicente Blasco Ibanez : *Boue et Roseaux*, trad. de Maurice Bixio; Hachette. » »

Gaston Danville : *Le Parfum de Volupté;* « Mercure de France » 3 50

Georges d'Esparbès ; *La Soldate;* Fasquelle 3 50

Edgy : *La Servante;* Plon 3 50

Ernest Gaubert : *Vendanges d'amour;*

Petit 3 50
Maxime Gorki : *En Prison*, trad. par S. Persky ; Juven 3 50
B. Guinaudeau : *Le Maître du peuple* ; Libr. universelle 3 50
D. Hervey : *Trop aimée* ; Offenstadt 3 50
Robert Huchard : *Dix contes vécus* ; Perrin 3 50
R. Landis : *Une page de la vie russe* ; Stock 3 50
Marius-Ary Leblond : *Les Sortilèges* ; Fasquelle 3 50
A. Le Braz : *Contes du Soleil et de la Brume* ; Delagrave 3 50
Jean Lorrain : *Le Crime des riches* ; Douville 3 50
Dmitry de Merejkowsky : *L'Antéchrist* ; Calmann-Lévy 3 50
Constantin Photiadès : *Le Couvre-feu ou l'histoire d'une femme raisonnable* ; Calmann-Lévy 3 50
P. de Querlon : *Céline, fille des champs* ; « Mercure de France » 3 50
C.-F. Ramuz : *Aline* ; Perrin 3 50
Robert-L. Stevenson : *Enlevé, mémoire relatant les aventures de David Belfour en l'an 1751* ; Stock 3 50
Ivan Strannik : *Les Nuages* ; Calmann-Lévy 3 50
Fritz Van der Linden : *Mon confrère Asmodée* ; « La Verveine » » »
Pierre Villetard : *La Maison des sourires* ; Fasquelle 3 50

Sciences

Dr E. Laurant : *Fétichistes et Erotomanes* ; Vigot 3 50
Dr Witkowski : *Les Médecins au théâtre, de l'antiquité jusqu'au XVIIe siècle* ; Maloine 5 »

Sociologie

P. Imbart de la Tour : *Les Origines de la Réforme. I. La France moderne* ; Hachette. » »
Jean Jaurès : *Histoire socialiste*. T. VI : *Consulat et Empire* ; Rouff 7 50
Ernest Piriou : *L'Inde contemporaine et le mouvement national* ; Alcan 3 50

Théâtre

Henri Mazel : *Les Amazones*, drame en trois actes ; « Mercure de France ». 3 »

Voyages

André Bellessort : *La Roumanie contemporaine* ; Perrin 3 50
D. Bergère : *Loin du Pays* ; Stock 3 50
J. Dautremer : *La Chine pour tous. Histoire, population, administration, traités avec la France* ; Charles-Lavauzelle 2 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Le Culte et les Fêtes d'Adônis Thammouz dans l'Orient antique. — A propos du *De Profundis* d'Oscar Wilde. — Charles Colinet. — Rétif en Allemagne. — Exposition Jordaens. — *Notre Pays.* — Publications du *Mercure de France.*

Le Culte et les Fêtes d'Adônis-Thammouz dans l'Orient antique. — M. Charles Vellay nous adresse la lettre suivante :

Paris, 17 mai 1905.

Cher monsieur Vallette,

Dans le *Mercure de France* du 15 mai, M. Van Gennep a consacré à mon livre sur *le Culte et les Fêtes d'Adônis-Thammouz dans l'Orient antique* quelques lignes qui contiennent des assertions assez graves pour que je ne puisse me dispenser d'y répondre.

M. Van Gennep parle au nom de la « méthode ethnographique ». Cela sans doute ne suffit pas, et il eût fallu apporter ici quelque connaissance des textes. La conception des dieux solaires n'est pas, comme paraît le croire M. Van Gennep, une mode passagère qui, née avec Dupuis, serait morte avec Movers. Elle n'a pas cessé d'être l'explication rationnelle des mythes, ou du moins de certains mythes. « Une des formes les plus populaires de Baal, en tant qu'il représente le cours annuel du

soleil, était celle d'Adônis. » Cette phrase est de M. Jules Soury; elle est écrite d'hier. C'est par cette même conception solaire que les auteurs anciens eux-mêmes expliquaient leurs dieux. Macrobius et Martianus Capella ignoraient sans doute la « méthode ethnographique », mais ils avaient sur M. Van Gennep l'avantage appréciable de vivre à une époque où les anciens cultes subsistaient encore et offraient aux « physiciens » un élément vivant d'étude et d'analyse. Or, c'est Macrobius qui dit : *Adonin quoque solem esse non dubitabitur...* (*Saturn.*, I, 21); c'est Martianus Capella qui dit : *Sol vocatur Byblius Adon* (*De Nupt. Mer. et Phil.*, II). Mais M. Van Gennep range sans doute ces deux témoins parmi les « mythologues officiels » pour lesquels il professe tant de mépris.

M. Van Gennep me reproche encore de n'avoir point compris qu'Adônis était un « démon de la végétation ». S'il veut bien ouvrir mon livre, il y lira (p. 94) : « Il faut aussi considérer Adônis au point de vue astronomique et calendaire, et au point de vue *agraire et tellurique* »; et ailleurs (p. 98) : « Symbole de l'action fécondante de l'été, Adônis devient, par une identification plus précise, le symbole de la végétation elle-même, des moissons, des fruits, des plantes. Ce n'est pas sans motif que la légende a associé à la mort d'Adônis des plantes symboliques comme l'anémone et la laitue. Le rite des jardins d'Adônis suffit à lui seul pour révéler cette conception nouvelle et logique du dieu. » Bien avant Mannhardt — que M. Van Gennep m'accuse si charitablement d'ignorer, et qui, dans *Wald und Feldkulte* (II, p. 273-291), a précisé ce caractère d'Adônis — Ammianus-Marcellinus (*Hist.*, XIX, 1) avait dit : *Adônis... quod simulacrum aliquod esse frugum adultarum religiones mysticæ docent;* le même auteur (XXII, 9) avait dit : *Adônis... quod in adulto flore sectarum est indicium frugum;* saint Jérôme (*Comment. in Ezech.*, III) avait dit : ... *Interpretatur subtiliter, interfectionem et resurrectionem Adonidis, planctu et gaudio prosequens : quorum alterum in seminibus, quæ moriuntur in terra, alterum in segetibus, quibus mortua semina renascuntur, ostendi putat...*; Jean Lydus (*De Mensibus*, IV) enfin avait dit aussi : Αδωνις μεν εστιν ὁ καρπός.

Si M. Van Gennep ignorait moins l'archéologie et l'histoire — qui ont, quoi qu'il puisse penser, quelque importance dans cette sorte de questions — il pourrait suivre à la trace le développement et l'extension du culte d'Adônis. Supposer un instant que les coutumes identiques de Syrie, de Grèce et de Provence sont des parallèles sans lien de filiation, c'est supprimer de l'histoire toute la navigation phénicienne, tous les échanges d'idées, toutes les influences réciproques des civilisations et des mœurs. Malheureusement, là encore, l'histoire proteste. Ni les traces matérielles, ni les traces morales des exodes phéniciens, ne sont contestables. En Grèce, Adônis fut considéré de tout temps comme un dieu étranger (Plutarque, *Eroticos*, XIII, 5), venu de l'Orient, que les femmes adoraient seules, et M. Bérard a marqué assez clairement le caractère de cette transmission dans son *Essai sur les divinités arcadiennes*. En Italie, l'action phénicienne n'est pas moins certaine. De Witte a retrouvé sur un miroir étrusque le nom même de Thammouz. Wissowa (*Religion und Kultus der Rœmer*, p. 300) a fixé d'une manière définitive les circonstances de l'établissement à Rome du culte phénicien d'Adônis, sous sa forme hellénisée. Nier les emprunts mythiques, les survivances religieuses, c'est nier l'évidence. Les fêtes d'Adônis sont reconnaissables à plus d'un détail, et M. Van Gennep en trouvera l'exemple d'une survivance nouvelle dans une curieuse coutume maltaise rapportée par Richard Wünsch, dans *Das Frühlingsfest der Insel Malta*. D'ailleurs, si M. Van Gennep avait daigné consulter les « mythologues officiels », il aurait appris d'eux à quelles survivances linguistiques on reconnaît, à chaque pas, la survivance du mythe. M. Philippe Berger lui eût enseigné l'origine sémitique des dénominations des dieux helléniques. Renan lui eût rappelé que le culte du mont Eryx est né de l'influence phénicienne, comme en témoigne une inscription qui y fut découverte. M. de Cartailhac lui eût énuméré les innombrables traces phéniciennes encore visibles en Sardaigne, et il eût trouvé jusque dans nos patois méridionaux les derniers vestiges des coutumes et des divinités phéniciennes. Là encore, les textes et les inscriptions sont assez nombreux et assez probants pour que la migration du culte d'Adônis, d'Asie en Europe, ne puisse être sérieusement contestée.

Mais M. Van Gennep ne se soucie ni des inscriptions ni des textes. Les *tabous* sont pour lui une sorte de *catholicon* universellement applicable et qui donne la solution de toutes choses. Il invoque M. Frazer avec un enthousiasme touchant. Mais ni *le Totémisme*, ni *le Rameau d'or*, ne suffisent pour analyser et comprendre

les religions antiques. Les perches *totem* n'expliquent pas tout. Et, à vrai dire, elles expliquent fort peu de chose. M. Van Gennep parle de *méthode ethnographique* avec une candeur qui laisserait penser qu'il ignore ce que doit être une méthode scientifique, rigoureuse dans ses lois, inébranlable dans ses bases. C'est à une science encore informe, dont l'avenir même est incertain, qu'il prétend demander une méthode, et qu'il fait appel, pour contrebalancer, pour effacer, pour nier les inscriptions, les textes, les documents les plus précis. Au nom des *tabous*, M. Van Gennep repousse tout, ignore tout. C'est un nouveau genre de fanatisme. Et cela serait assez plaisant, si l'on ne craignait que ces formules pompeuses d'*ethnopsychologie*, d'*anthroposociologie*, ne fussent guère au fond qu'une de ces « piperies de mots » dont parle Montaigne, et derrière lesquelles il n'y a place, hélas ! que pour une piperie d'idées.

Veuillez agréer, etc.

CHARLES VELLAY.

§

A propos du « De Profundis » d'Oscar Wilde, nous recevons la lettre suivante.

16 mai.

Mon cher confrère,

Je proteste contre la note malveillante parue dans le dernier numéro du *Mercure*. Ni le *Gil Blas*, ni la *Revue du Bien* — est-il besoin de le dire? — n'ont visé à une « amphibologie » à laquelle ni l'un l'autre n'ont songé, à laquelle ils n'avaient aucun intérêt. Et vous avez bien vu que vous vous êtes alarmé trop vite, en redoutant (??) de nous voir publier in extenso le *De Profundis*, sur lequel,d'ailleurs, je le répète, nous ignorions vos droits. Ces droits, en fin de compte, nous ne les avons pas transgressés. Nous ne sommes pas la *Revue du Bien d'autrui*, mais la *Revue du Bien de tous* (1), sauf des sots et des « mufles ». Je vous prie donc d'insérer cette rectification d'un jugement injuste envers

Votre dévoué

MARC LEGRAND.

La *Revue du Bien* ignorait donc nos droits. Cependant, M. Henry-D. Davray a reçu de M. Robert Ross, héritier littéraire d'Oscar Wilde et éditeur du texte original, la lettre que voici :

10, Sheffield Gardens
Campden Hill, W.
May 2nd.

My dear Davray,

I have just heard that one Wœstyn has pirated *De Profundis*. He wrote to me after I had given you permission, and I wrote and told him and told many others that the *Mercure de France* had the entire rights. Surely the *Mercure* people ought to stop the publication in the *Revue du Bien* in their ours interests.

Ce qui, en français, se lit — ou à peu près :

J'apprends qu'un M. Woestyn a « butiné » *De Profundis*. Il m'a écrit après que je vous eus donné l'autorisation, et je lui ai écrit pour lui dire, comme à beaucoup d'autres, que le *Mercure de France* avait tous les droits. A coup sûr, le *Mercure* devrait arrêter la publication dans la *Revue du Bien*, pour protéger nos intérêts.

§

Charles Colinet. — Nous apprenons la mort subite du sylvain de la forêt de Fontainebleau : Charles Colinet. Une congestion pulmonaire l'a emporté le 11 mai dernier.

Charles Colinet continua et perfectionna l'œuvre de Denecourt. Depuis trente ans, il avait entretenu ou tracé quatre cents kilomètres de sentiers

(1) Nous ne le lui faisons pas dire. — N. D. L. R.

qui parcouraient les plus beaux sites de la forêt. Il avait créé les belles promenades du *Cuvier Châtillon*, des *Gouffres de Clairbois* et du *Rocher des Demoiselles*.

En 1900, à la suite de quelques articles de journaux qui louaient ses travaux, un comité composé de poètes, de romanciers, d'artistes, de directeurs de revues se forma pour lui offrir son médaillon. Celui-ci fut scellé dans un rocher de la forêt, non loin de la *Roche-Eponge*. Il surmonte une plaque de bronze où fut gravé un sonnet d'Adolphe Retté.

Heureux de cet hommage, Colinet l'a reconnu en donnant à quelques-uns des arbres et des rochers les plus remarquables de la forêt les noms des membres du comité. C'est ainsi qu'on trouve dans la futaie du *Gros Fouteau* les chênes Stuart Merrill, Paul et Victor Margueritte, Elémir Bourges, Alfred Vallette, Henri Degron, Paul Fort, Arsène Alexandre, etc. Sur une des hauteurs qui dominent le *Désert d'Apremont*, une des grottes les plus mystérieuses de la forêt porte le nom d'Adolphe Retté. Tous ces noms et d'autres encore, tels que le rocher Paul Verlaine dans le *Cuvier Châtillon* et le rocher Numa Gillet sur la pente ouest du *Long-Rocher*, sont mentionnés dans la dernière édition du *Guide* que Charles Colinet venait de publier au moment où la mort le prit.

§

Rétif en Allemagne. — Le Procureur impérial de Berlin vient de faire saisir le premier volume d'une nouvelle édition allemande des Mémoires de Rétif (*Monsieur Nicolas ou le Cœur humain dévoilé*). A ce sujet, il n'est pas sans intérêt de nous reporter à une lettre qu'écrivit Schiller à Gœthe le 2 janvier 1798.

Avez-vous jamais vu l'étrange livre de Rétif : *Le Cœur humain dévoilé*, ou en avez-vous peut-être entendu parler ? Je viens de le lire et, en dépit de tout ce qui s'y trouve de repoussant, de bas et de révoltant, j'y ai éprouvé grand plaisir. Jamais encore il ne m'avait été donné de rencontrer une nature aussi violemment sensuelle, et la variété des types — surtout féminins — l'actualité des descriptions, le caractère des mœurs et le tableau des manières de vivre françaises dans une certaine classe du peuple, tout cela force l'intérêt. Pour moi, qui ai si rarement occasion de prendre mon inspiration hors de moi et d'étudier les hommes dans la Vie, un tel ouvrage, duquel je rapprocherai le *Cellini*, est d'un prix inestimable.

§

Exposition Jordaens. — La Belgique se prépare à fêter le 75ᵉ anniversaire de son indépendance. Toutes les grandes villes du pays rivalisent de zèle pour célébrer cet événement. La ville d'Anvers, soucieuse de sa renommée artistique, organise une exposition des œuvres de Jordaens, sous le patronage du roi. Le Comité a dès maintenant l'assurance de réunir un grand nombre d'œuvres.

L'exposition aura lieu au Musée des Beaux-Arts. Elle sera ouverte le 27 juillet et clôturée le 15 octobre 1905. La Ville d'Anvers prend à sa charge tous les frais quelconques relatifs aux envois et s'oblige à les faire assurer séparément à ses frais, contre tous risques, depuis le moment du départ du lieu d'origine jusqu'au retour au même point. Les envois doivent être adressés au « Comité exécutif de l'Exposition Jordaens au Musée des Beaux-Arts, à Anvers », et y être rendus du 20 juin au 1ᵉʳ juillet. Des bulletins

spéciaux et des adresses imprimées seront envoyés aux intéressés, en temps utiles.

Toutes les communications doivent être adressées à l'un des Secrétaires du Comité exécutif (M. Max Rooses, Musée Plantin-Moretus, Anvers; M. G. Caroly, 10, place de la Comédie, Anvers).

§

« **Notre Pays** », tel est le titre d'un gros volume qu'à l'occasion des fêtes dont nous parlons ci-dessus on eut l'idée de publier, sous le patronage et avec la participation financière du gouvernement, et qui devait célébrer la Belgique. On demanda leur collaboration aux écrivains belges. Deux d'entre eux, MM. Maurice Maeterlinck et Eugène Demolder, refusèrent, alléguant que les pouvoirs publics avaient toujours odieusement traité les littérateurs et que le cléricalisme du gouvernement leur répugnait.

Cette affaire faisait grand bruit lorsque M. Edmond Picard, le célèbre avocat belge, écrivit dans *le Peuple* que *Notre Pays*, au fond, n'était que l'œuvre d'un éditeur ultraclérical, protégé en haut lieu, et que cet éditeur, qui offrait cinquante francs par article à chacun des collaborateurs de l'ouvrage, devait réaliser un bénéfice de 125.000 francs dans l'opération. Le bruit est devenu du scandale; la presse « orthodoxe » injurie les littérateurs, dont les meilleurs, écœurés de ces façons, prennent part à cette sorte de grève intellectuelle : Georges Eekhoud, Charles van Lerberghe, Albert Mockel, André Ruyters, Léon Dommartin, etc. *Le Petit Bleu*, de Bruxelles, publie tous les jours des lettres indignées de prosateurs et de poètes, et cela continue...

§

Publications du « Mercure de France » :

Collection des plus belles pages : Chamfort *(Produits de la Civilisation perfectionnée : Maximes et Pensées; Caractères et Anecdotes. — Qu'est-ce-que la Philosophie? — Petits Dialogues philosophiques. — Histoire de Madame Michelin. — Le Marchand de Smyrne. — Lettres. — Appendice : La Vie et l'Œuvre de Chamfort; Principaux ouvrages; Bibliographie)*, avec une Notice et un Portrait. Vol. in-18, 3, 50.

Albert Samain, sa Vie, son Œuvre, par Léon Bocquet, avec un Portrait et un Autographe d'Albert Samain. Préface de Francis Jammes. Vol. in-18, 3. 50.

Le Parfum de Volupté, roman, par Gaston Danville. Couverture de Léandre. Vol. in-18, 3. 50.

Quatre ans de captivité a Cochons-sur-Marne, 1900-1904 (pour faire suite au *Mendiant Ingrat* et à *Mon Journal*), avec un Autographe et deux Portraits de Léon Bloy, l'un d'après le buste de Frédéric Brou. Vol. in-18, 3. 50.

Les Amazones, drame en 3 actes, par Henri Mazel. Vol. in-16, 3 francs.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

OSCAR WILDE POSTHUME

—

De tous côtés, en ce moment, on parle d'Oscar Wilde. Son nom paraît dans les journaux et les revues d'Angleterre et d'Allemagne, où l'on joue ses pièces comme au plus beau temps de sa gloire. En France, on publie des traductions de ses livres.

Que durera ce renouveau d'enthousiasme? Le brillant artiste qui pouvait susciter cette vogue et la goûter si bien n'est plus là. Je me souviens du lugubre cortège qui, par un matin de décembre, accompagna vers un cimetière suburbain la dépouille mortelle d'Oscar Wilde. La presse indifférente avait annoncé par de brèves notes le décès de l'écrivain. A la levée du corps, devant le pitoyable hôtel de la rue des Beaux-Arts, une soixantaine de personnes, récalcitrantes pour la plupart, s'étaient réunies, maussades et revêches de se trouver si tôt dehors par un si vilain temps. Dès le coin de la rue, quelques-unes s'esquivent; à l'église, d'autres déguerpissent. Pourquoi rester? Il n'y a personne pour vous voir; il n'y a dans l'assistance aucune célébrité. A quoi bon s'exhiber sans profit? Dans une chapelle ténébreuse de Saint-Germain-des-Prés, quelques nouveaux arrivants éprouvent une évidente déception devant ces obsèques sans pompe. A la sortie, pendant que le cortège se met en marche vers Montrouge, les défections sont nombreuses. Au Luxembourg, quelques fuites nouvelles nous réduisent à une quinzaine pour suivre le pauvre corbillard fleuri, à l'arrière duquel brimbalait ostensiblement une couronne

de perles sur laquelle se lisait cette inscription : « A mon locataire ! » Je me souviens du funèbre itinéraire : les larges voies bordées d'immeubles opulents, les rues aux maisons populeuses, les quartiers de misère et de dénuement, puis, par delà les fortifications, les cabanes, les masures infectes et sordides. Enfin, très loin, dans une boue jaunâtre et gluante, le cimetière...

Qui donc, depuis cinq ans, a refait ce pèlerinage?

Pendant ces cinq ans, les rumeurs indiscrètes se sont tues autour de ce nom si tristement fameux; les admirations excessives et les animadversions exagérées et hypocrites ont eu le temps de se calmer. Dans une perspective plus exacte, on a vu l'homme plus grand que l'écrivain. « J'ai mis tout mon génie dans ma vie, je n'ai mis que mon talent dans mes œuvres. » Son génie est mort avec lui; sa vie, dont il fit son grand œuvre, s'est achevée dans un lamentable désastre. Ceux qui furent les auditeurs de sa sagesse et les témoins de ses actions n'ont pas encore élevé le mémorial qui devait rendre impérissable son œuvre. Et la mémoire des hommes est infidèle et menteuse.

A défaut des causeries éblouissantes de l'enchanteur, nous avons aujourd'hui un livre posthume : *De profundis*. Est-ce le livre de la pénitence? Les avis seront certainement partagés, et il n'y a pas qu'une sorte de pénitence, encore que toutes aient les mêmes résultats : déchéance, mutilation, ruine physique et morale de ceux qui s'y abandonnent. Oscar Wilde a cru qu'il lui fallait faire pénitence d'artiste et il a tué l'artiste en lui. « J'ai passé par tous les modes possibles de la souffrance, » dit-il, et, hanté par des ressouvenirs d'éducation religieuse, il veut que la souffrance ait pour lui une signification spéciale. Il ne tombe pas dans la banalité de la « conversion » chrétienne, il ne proclame pas la mort du « vieil homme » en lui et la naissance d'un « homme nouveau » régénéré par la pénitence et racheté par la grâce divine; il évite habilement ces inepties et ces balourdises. « Mais, dit-il, alors que parfois je me réjouissais à l'idée que mes souffrances seraient interminables, je ne pouvais supporter qu'elles fussent dénuées de sens. » Il ne lui suffit pas que la douleur soit « la noblesse unique », il lui faut une interprétation. « Je trouve caché quelque part dans ma nature quelque chose qui me dit que rien

au monde n'est dénué de sens, et la souffrance moins que le reste. Ce quelque chose, caché au plus profond de moi comme un trésor dans un champ, c'est l'humilité. » Ah! la navrante conclusion. Il a découvert, il s'imagine avoir découvert que ses souffrances et ses tourments, sa condamnation et son emprisonnement, sa honte et sa dégradation sont une part nécessaire de sa vie artistique, contribuent à la perfection et à l'achèvement de son âme incomplète.

Après douze ou quinze mois de supplice, sa résistance est ébranlée, son esprit est lassé et brisé, il n'a plus ni révolte ni amertume, et il cherche les raisons de ce désastre. C'est alors que, sous forme de lettre à un ami, il écrit ce livre dans lequel il s'efforce de se persuader qu'il a appris dans la solitude et l'humilité ce que la vie, avec ses plaisirs et ses gloires, ne lui avait jamais enseigné. Certes, il dut être passionnément sincère en écrivant cette sorte de confession, il dut se contraindre à la sincérité; mais ce n'est chez lui qu'un mode : une fois encore il est dupe de son intelligence, dupe des mots, dupe des paradoxes. Il nous affirme que, sans sa ruine et son emprisonnement, sa vie et son art auraient été incomplets, que la souffrance, en lui enseignant l'humilité, lui a fourni un nouveau moyen d'expression. Le monde, nous explique-t-il, est un jardin dont une moitié est ensoleillée et l'autre dans l'ombre, et son erreur fut, dit-il, de se confiner au côté ensoleillé : il lui faut connaître maintenant le côté qui est dans l'ombre, et ainsi sa connaissance de la vie sera complète. L'image est ingénieuse et jolie, mais combien illusoire. Et Oscar Wilde multiplie ainsi les tours de force pour s'illusionner et faire croire qu'il a désormais acquis cette double connaissance, et qu'il voit « à présent que la douleur étant la suprême émotion dont l'homme soit capable, elle est à la fois le type et le modèle de tout grand art ». C'est une accumulation d'arguments subtils, hétérolites et souvent contradictoires.

Ce merveilleux effort pour se prouver qu'il a raison, qu'il est à l'aube d'une vie nouvelle, ravira les esprits débiles et asservis qui se pâment devant « les coups de la grâce divine ». Nous n'y voyons pour notre part que le prodrome d'un affaiblissement physique et surtout mental. Ces deux longues années de claustration anéantirent les facultés intellectuelles d'Oscar Wilde comme le dur régime de la prison ruina sa belle

santé. C'est quand il sentit ses facultés atteintes qu'il eut un soubresaut et écrivit *De Profundis*. Mais il était trop tard, sa magnifique intelligence avait reçu « le coup de grâce », mais non de « la grâce divine ». Ce qu'il appelait l'humilité, c'était la résignation qui remplaçait l'énergie de résister.

Il me faut rendre bon pour moi tout ce qui m'est arrivé, dit-il. Le lit de planches, la nourriture nauséabonde, les durs cordages qu'on déchiquette en étoupe jusqu'à ce que le bout des doigts endoloris devienne insensible, les viles corvées avec lesquelles commencent et finissent les journées, les rudes commandements que la routine paraît nécessiter, l'horrible vêtement qui rend la douleur grotesque à voir, le silence, la solitude, la honte, il me faut les transformer en expérience spirituelle. Il n'est pas une seule dégradation du corps qui ne doive contribuer à spiritualiser l'âme.

Hélas! ces souffrances n'eurent d'autre résultat que la destruction de son âme. Il le reconnut lui-même plus tard.

Que le chrétien atteint de frénésie mystique, de délire hystérique, se roule au pied des autels et réclame de son dieu, en expiation de ses péchés, tous les supplices et toutes les humiliations, qu'il se livre sur lui-même aux plus monstrueux et aux plus dégradants sévices, qu'il trouve sa joie à ces vésaniques aberrations, c'est son affaire et il y a de pires maladies, mais rien de cela ne convenait à ce splendide païen qu'était Oscar Wilde, ce païen à qui les dieux avaient accordé presque tous les dons, ainsi qu'il le dit lui-même. Il chercha à se leurrer sur sa déchéance, mais il n'était plus que le miroir obscurci et plaintif de la pure lumière

Puisée au foyer saint des rayons primitifs,

dont parle Baudelaire.

Pendant un an, Oscar Wilde conserva dans sa prison le vivifiant esprit de révolte qui protégeait en lui le génie créateur. Mais quand l'atroce régime eut tué toute résistance, quand l'impossibilité d'abréger ses souffrances par l'évasion ou le suicide l'eut contraint à la résignation, la faculté créatrice commença à décliner comme une flamme que plus rien n'alimente; puis, avec quelques éclats passagers, elle vacilla et s'éteignit lentement.

Oscar Wilde ne se rendit pas tout de suite compte du désastre. Il essaya de croire que ces deux années d'emprisonne-

ment ne seraient qu'une interruption dans sa vie, deux années de recueillement, une épreuve qui renouvellerait les sources de son inspiration.

La prison m'a complètement changé, je comptais sur elle pour cela, disait-il à André Gide peu de temps après sa libération... Ma vie est comme une œuvre d'art, ajoutait-il ; un artiste ne recommence jamais deux fois la même chose... ou bien c'est qu'il n'avait pas réussi. Ma vie d'avant la prison a été aussi réussie que possible. Maintenant c'est une chose achevée (1).

De bonne foi, il croyait qu'il lui serait facile de recommencer sa vie. C'est pour cela que nous croyons à sa sincérité quand il écrivait *De Profundis*. Il se leurrait de toutes ses forces, pour ainsi dire, et afin de ne pas s'avouer qu'il ne se sentait plus les moyens de réussir une seconde vie. Et tous ses amis voulaient se leurrer aussi, sans y parvenir autant.

Le public est tellement terrible qu'il ne connaît jamais un homme que par la dernière chose qu'il a faite. Si je revenais à Paris maintenant, on ne voudrait voir en moi que le... condamné. Je ne veux pas reparaître avant d'avoir écrit un drame. Il faut jusque-là qu'on me laisse tranquille.

Combien de fois nous l'a-t-il répété qu'il allait écrire un drame et reparaître glorieux au grand jour !

Mais l'illusion s'évanouit pour lui aussi, il cessa de parler de travail. « Ce fut comme une abdication », dit douloureusement André Gide. Et c'en était une, en effet. Il vint à Paris sans le drame qui devait lui recréer sa personnalité d'artiste. Gide le rencontra à cette époque, et lui rappela sa promesse :

Il m'interrompit, mit sa main sur la mienne, me regarda de son plus douloureux regard :

Il ne faut pas en vouloir, me dit-il, à *quelqu'un qui a été frappé.*

Il ne faudrait pas supposer que *De Profundis* fût une œuvre imparfaite ou insignifiante. A vrai dire, ces pages ne se ressentent aucunement de la navrante situation de l'auteur. Certes, c'est une « manière » nouvelle, mais où l'on reconnaît admirablement la manière d'autrefois, moins l'humour, qui y transparaît à peine.

Wilde prétendait ne pas pouvoir penser autrement qu'en

(1) André Gide : *Prétextes*, 1 vol., « Mercure de France ».

contes, comme le sculpteur pense en marbre, et c'est ce parfait accord entre son imagination et sa pensée qui fit de lui, peut-être, le plus merveilleux causeur de son temps. Son œuvre écrit n'est certes pas indifférent, mais de combien le dépasse son œuvre parlé. *De Profundis* est, si l'on veut, une œuvre parlée. C'est un long soliloque pendant tout le cours duquel Oscar Wilde sait qu'un ami cher l'écoute. On croirait qu'il lui fallût cet artifice pour trouver encore la force de s'exprimer. Rien n'est indifférent dans ces pages, et il nous les fallait. Non pas qu'elles soient le complément de son œuvre et de sa vie, un tel livre est insuffisant pour couronner une carrière, mais il est le cri d'angoisse d'un être qui pressent son effondrement, d'un homme « qui a été frappé », et qui se débat instinctivement devant le danger suprême.

La morale ne m'est d'aucun secours, dit-il... Je suis fait pour les exceptions, pas pour les lois... La Religion ne m'est d'aucun secours. Mes dieux habitent des temples construits par la main des hommes... Il n'y a de spirituel que ce qui se crée sa propre forme... La Raison ne m'est d'aucun secours. Elle me dit que les lois qui m'ont condamné sont mauvaises et injustes, et que le système qui me fait souffrir est mauvais et injuste.

Dans son intelligence seule, il trouve sa consolation ; car elle lui permet de comprendre la vie et le monde, de percevoir l'immortelle Beauté. Il veut contempler cette beauté et communier avec elle. La société des hommes n'est plus pour lui.

Mais la Nature, dont les douces pluies tombent aussi bien sur les justes que sur les injustes, aura dans les rochers des fentes où je pourrai me cacher, et de secrètes vallées dans le silence desquelles je pourrai pleurer sans être inquiété. Elle étoilera la nuit avec ses astres afin que je puisse cheminer dans les ténèbres sans trébucher, et elle enverra le vent souffler sur les traces de mes pas afin que personne ne me pourchasse; elle me lavera dans ses grandes eaux et me guérira avec ses herbes amères.

Telles sont les hautaines paroles sur lesquelles se termine cette méditation. Mais cet espoir était vain : la volonté de vivre qui donne le pouvoir de créer était morte chez le prisonnier et la liberté ne la lui rendit pas. Le mal était irrémédiable : l'atroce passivité de la prison l'avait usé en un an. Il put s'illusionner sur les ravages en lui de cette torture subtile, mais il n'y pouvait échapper. Avant que la vérité lui

apparût, il eut deux ou trois spasmes : ce *De Profundis*, la lettre admirable sur le régime de la prison, qu'il adressa à la *Daily Chronicle*, puis *la Ballade de la Geôle de Reeding*... et ce fut tout...

Vers la fin de 1900, son délabrement physique s'aggrava. Il s'alita dans une chambre obscure du rez-de-chaussée de l'hôtel qu'il habitait et à la clarté de cinq ou six bougies brûlant dans un flambeau posé au chevet de son lit, il relisait Balzac dans la petite édition à soixante centimes qui paraissait alors. Le climat de Paris ne lui convenait pas, me disait-il, et il projetait d'aller passer l'hiver aux environs de Naples... Quelques jours plus tard, il mourait inopinément, de ses deux ans d'emprisonnement avec *hard labour* et des trois ans d'impuissante liberté qui suivirent.

L'œuvre littéraire de Wilde forme un bagage assez restreint, et on la connaît assez mal en France. En 1896, pendant son incarcération, on joua sa *Salomé* au théâtre de l'Œuvre, mais ses autres pièces : *Lady Windermere's Fan*, *A Woman of No Importance*, *An Ideal Husband*, *The Importance of Being Earnest*, sont complètement ignorées du public français. Elles n'ont pas été traduites ni jouées en France et il faut une connaissance étendue de la langue et de la vie anglaises pour en apprécier l'esprit étincelant, paradoxal et impertinent. L'unique roman qu'il ait écrit : *le Portrait de Dorian Gray*, parut dans une traduction française imparfaite et négligée. On trouve, dans *la Revue Blanche* du 1er mai 1899, quelques poèmes en prose qu'André Gide raconte aussi en les replaçant admirablement dans la bouche du conteur (1). En 1898, *le Mercure de France* publia le texte anglais et une transcription littérale de *la Ballade de la Geôle de Reeding*. M. Georges Khnopff a fait paraître en 1902, aux éditions de *la Plume*, sa version des contes de *la Maison des Grenades*.

Tout récemment, on nous a donné *Intentions*, recueil de quatre essais dont les trois premiers sont dialogués. Dans cet ouvrage, Oscar Wilde a exposé brillamment ses théories esthétiques, sa philosophie de l'art. Malgré quelques erreurs et un nombre excessif de coquilles, la version que nous offre M. Jean-Joseph Renaud est suffisamment lisible. En parcourant sa

(1) André Gide : *Prétextes*, 1 vol., « Mercure de France ».

préface, trop peu substantielle vraiment, on regrette la maladresse qui fait prendre actuellement au traducteur une attitude vainement belliqueuse et affecter des doutes inutiles et gauches sur la culpabilité ou l'innocence de Wilde. Ce n'est plus comme cela qu'il faut parler de lui. « Je ne défends pas ma conduite. Je l'explique », dit Oscar Wilde dans une lettre à Robert Ross. Et dans *De Profundis* :

Il me faut accepter franchement le fait d'avoir été l'ordinaire prisonnier d'une ordinaire prison, et, si curieux que cela paraisse, il me faudra apprendre à n'en pas éprouver de honte. Il me faut l'accepter comme un châtiment et si l'on est honteux d'avoir été châtié, autant vaudrait ne l'avoir jamais été. Certes, il y a beaucoup de choses dont je fus accusé que je n'avais pas commises, mais il y en a beaucoup qu'on me reprocha que j'avais faites et un plus grand nombre encore que j'ai commises dans ma vie et dont je n'ai jamais été accusé. Les dieux sont étranges et nous punissent pour ce qui est humain et bon en nous, autant que pour ce qui est mauvais et pervers, et je dois accepter ce fait qu'on est puni pour le bien autant que pour le mal qu'on a commis.

Devant cette noble attitude, les récriminations ne sont pas de mise.

Donc, il faudra lire *Intentions* sans marquer trop d'importance à la préface où les erreurs fourmillent: par exemple, *l'Albermale Club, Lady Windermere's Fan;* avec des phrases baroques : « Et une considération personnelle l'entourait. Et il gagnait deux cent mille shillings par an, » etc. En outre, certains noms sont fâcheusement déformés : Snyders pour Smithers, — et l'auteur est désigné incomplètement, ses noms et prénoms étant Oscar Fingall O'Flahertie Wills Wilde.

Dans le texte, les citations grecques, assez nombreuses, sont peu ou mal accentuées, et nous pardonnons les innombrables coquilles — nous avons mieux. Le traducteur a cru devoir compléter sa version par des notes ; il faut espérer que les lecteurs ne s'y reporteront pas, les quelques-uns capables d'en juger pourraient croire à de l'ignorance ou à une fumisterie — d'autres diraient que ce livre a été fait avec une insouciance qui est un manque de respect envers l'auteur et le lecteur.

Les noms propres sont outrageusement maltraités et la règle des prénoms et des initiales est totalement ignorée. Nous avons Ridder Haggard, Mrs Humphrey Ward, Ralph Walter Emer-

son, Boswel, Sir Irving, Vilde, Robert Stevenson pour Robert Louis, ou R. L. Stevenson, Algernon Swinburne pour Algernon Charles Swinburne.

Les renseignements concernant les auteurs cités sont cocassement présentés : Rider Haggard est un « romancier de l'imagination la plus fantaisiste »; Mr Henry James est promu « chef de l'école analyste, le Bourget d'outre-Manche » ; Hall Caine devient « le Pierre Decourcelle anglais » ; James Payn est un « prosateur célèbre pour sa minutieuse complication » ; George Eliot est une « femme de lettres ». Colenso est « auteur d'un « pentateuch » condamné par un concile » ; George Meredith est un « illustre poète et nouvelliste anglais ».

Il nous est dit que Charles Dickens est « un des écrivains anglais les plus appréciés en France » ; et qu'il est l'auteur de « *David Copperfield*, *Olivier Twist*, *American Notes*, *A Christmas Carol* ». Mais n'est-il pas aussi et davantage l'auteur de *Pickwick?* Wordsworth est le « grand maître de l'école poétique dite « du Lac » (Lake schol) (*sic*). Nous sommes heureux d'apprendre que « M. Herbert Spencer est un grand philosophe » ; « Dante-Gabriel Rossetti... fonda le préraphaëlisme avec Hunt et Milliais (*sic*) et influença beaucoup Swinburne, s'il ne le créa pas ». Quant à W. M. Thackeray il est « romancier » tout simplement.

Il est question de Turner; vite une note que voici : « Turner (Joseph Mallord) (1775-1801), le plus grand paysagiste de l'Angleterre, chef d'école. Sans le connaître on ne peut comprendre la nature anglaise et réciproquement. » Pauvre nature anglaise et pauvre Turner que voilà tué cinquante ans avant sa mort! Sanchez est « un des plus grands casuistes de la Cie (*sic*) de Jésus ». William Blake fut « une toute puissance en son temps ». Shelley, à qui est attribué *Endymion*, est sacré « poète », tout court, et J. A. Symonds est proclamé « poète et prosateur de premier ordre ».

La mention du nom d'Henry Arthur Jones appelle le lecteur à une note ainsi conçue : « SIR JONES, un des auteurs dramatiques les plus en vogue à Londres. » Lewis Morris dans le texte devient Louis Morris en note; Max Muller nous est donné comme un « homme de science, auteur, après des voyages et des fouilles, de *Troie et ses restes* ». Les Bulwer et les Lytton sont confondus à plaisir et même nous apprenons

avec stupéfaction que *Literature and Dogma* est une œuvre de « Thomas Arnold, très ancien auteur philosophique et religieux ». Plus loin, la *Saturday Review*, revue critique hebdomadaire, de trente-deux pages in-quarto, devient « l'équivalent de la *Revue des deux mondes* ». Fleet Street, « un peu comme la rue du Croissant de Londres », nous dit une note, *abrita* de nombreux journaux et magazines.

Par un inconcevable miracle, Lancret, oui, Nicolas Lancret, le peintre né et mort à Paris, nous est révélé laconiquement comme « le Watteau anglais » ! La note concernant le « Master of Balliol » aurait pu être plus explicite : « c'est-à-dire le directeur du collège de Balliol », se contente d'observer l'annotateur, et l'on peut croire qu'il considère ce personnage comme une entité imaginaire. Or, de 1870 à 1895, ce titre de « Master of Balliol » désignait, sans que personne s'y trompât, un fameux helléniste et théologien : Benjamin Jowett. Il eût fallu le dire — ou le savoir. Dès que les notes sont un peu longues, elles sont incompréhensibles et chaque phrase est une erreur ; celle relative à Samuel Pepys en est un exemple. « M. Secretary Pepys, » nous y dit-on, fut secrétaire de la marine — ce qui est vague — puis amiral sous Charles II — ce qui est faux. Dans son *diary*, « ce Saint-Simon de la cuisine (?) contait aussi ses exploits de vieux Marcheur... Ses autres ouvrages sont dépourvus d'intérêt... Il rédigea celui-ci (?) en une sorte de sténographie dont un lycéen trouva la clef il y a peu d'années ».

Jusqu'à présent, j'avais cru que les confidences de Pepys avaient été déchiffrées par John Smith, recteur de Baldock, dans le comté de Hertford, qui, de 1819 à 1822, consacra à ce travail douze et quatorze heures par jour. Que l'Athenæum Club soit grave et select, personne n'y contredira, mais le texte l'indique et le lecteur pourrait exiger un renseignement plus précis et surtout plus utile. On nous prévient que certaines phrases sont intraduisibles — irrendables, écrit l'annotateur, — mais en les traduisant mot à mot tout simplement, elles restaient exactes et claires (p. 109), et pour rendre *Snake-spotted fritillaries* il n'y avait qu'à traduire par *fritillaires*. Quant à souhaiter qu'après *smart* et *snob* la langue française adopte en outre *prig*, il faut vraiment du courage. Et quel soudain mystère entoure le mot « Shibboleth » quand une note nous dit

brièvement, que c'est là « une parole franc-maçonnique » : mais le *Livre des Juges*, au chapitre XII, nous donne une explication moins redoutable et qui s'applique mieux en l'occurrence. Enfin traduire *The Critic as Artist* par *la Critique et l'Art* (titre du troisième essai) nous paraît insuffisamment fidèle, et une note, puisque notes il y a, aurait dû indiquer la différence.

Restons-en là. Oscar Wilde, érudit et cultivé, eût été très vraisemblablement choqué — et amusé en même temps — de la désinvolture avec laquelle ses essais paradoxaux et séduisants ont été ornés de bévues et de pataquès. Le brillant lauréat d'Oxford n'était pas journaliste et il avait conservé l'habitude, étrange de nos jours, de savoir ce qu'il disait et de ne pas parler pour ne rien dire. Si notre Marcel Schwob était encore de ce monde, ces *Intentions* françaises lui eussent donné de la joie pour longtemps. Il n'eût pas manqué de les recommander à son ami, maître Loyson-Bridet, qui pourra, dans une prochaine réimpression, ajouter quelques lignes à ses *court* et *très court* chapitres : *De l'érudition* et *Des connaissances historiques*, du *Traité de journalisme* fait et composé par lui.

HENRY- D. DAVRAY.

L'ACCUEIL

—

Tous deux étaient beaux de corps et de visages,
L'air francs et sages
Avec un clair sourire dans les yeux,
Et, devant eux
Debout en leur jeunesse svelte et prompte,
Je me sentais courbé et j'avais presque honte
D'être si vieux.

Les ans
Sont lourds aux épaules et pèsent
Aux plus fortes
De tout le poids des heures mortes,
Les ans
Sont durs et brève
La vie et l'on a vite des cheveux blancs;
Et j'ai déjà vécu beaucoup de jours,
Les ans sont lourds....

Et tous deux me regardaient, surpris de voir
Celui qu'ils croyaient autre en leur pensée
Se lever pour les recevoir
Vêtu de bure et le front nu
Et non pas, comme en leur pensée,
Drapé de pourpre et lauré d'or

Et je leur dis: Soyez tous deux les bienvenus.
Ce fut alors
Que je leur dis:

« Mes fils, quoi vous avez monté la côte
Sous ce soleil cuisant d'août
Jusqu'à ma maison haute,
O vous
Qu'attend là-bas peut-être au terme du chemin
Le salut amoureux de quelque blanche main!
Si vous avez pour moi allongé votre route
Peut-être, au moins mes chants vous auront-ils aidés,
De leurs rythmes présents en vos mémoires,
A marcher d'un jeune pas scandé?
Je n'ai jamais désiré d'autre gloire
Sinon que les vers du poète
Plussent à la voix qui les répète.
Si les miens vous ont plu: merci,
Car c'est pour cela que, chantant
Mon rêve, après l'avoir conçu en mon esprit,
Depuis vingt ans,
J'habite ici. »

Et, d'un geste, je leur montrai la chambre vide
Avec son mur de pierre et sa lampe d'argile
Et le lit où je dors et le sol où, du pied,
Je frappe pour apprendre au vers estropié
A marcher droit, et le calame de roseau
Dont la pointe subtile aide à fixer le mot
Sur la tablette lisse et couverte de cire
Dont la divine odeur le retient et l'attire
Et le fait, dans la strophe en fleurs qu'il ensoleille,
Mystérieusement vibrer comme une abeille.

Et je repris:
« Mes fils,
Les ans
Sont lourds aux épaules et pèsen
Aux plus fortes
De tout le poids des heures mortes.
Les ans

Sont durs, la vie est brève
Et l'on a vite des cheveux blancs..
Si quelque jour,
En revenant d'où vous allez,
Vous rencontriez sur cette même route,
Entre les orges et les blés,
Des gens en troupe
Montant ici avec des palmes à la main,
Dites-vous bien
Que si vous les suiviez vous ne me verriez pas
Comme aujourd'hui debout en ma robe de laine
Qui se troue à l'épaule et se déchire au bras,
Mais drapé de pourpre hautaine
Peut-être — et mort
Et lauré d'or! »

Je leur ai dit cela, pour qu'ils le sachent
Car ils sont beaux tous deux de corps et de visages,
L'air francs et sages
Avec un clair sourire aux yeux,
Parce qu'en eux
Peut-être vit quelque désir de gloire,
Je leur ai parlé ainsi pour qu'ils sachent
Ce qu'est la gloire,
Ce qu'elle donne,
Ce qu'il faut croire
De son vain jeu,
Et que son dur laurier ne pose sa couronne
Que sur le front inerte et qui n'est plus qu'un peu
Déjà d'argile humaine où vient de vivre un Dieu.

HENRI DE RÉGNIER.

FEZ

LA CIVILISATION ANDALOUSE EN AFRIQUE[1]

—

Les montagnes septentrionales de l'Afrique ont recueilli dans leurs replis rocheux plusieurs civilisations inconnues du public, mais aussi brillantes que celles du monde asiatique ou du monde gréco-romain et que les chroniques arabes comparaient avec ferveur aux ciels étoilés. Ainsi, après celle du royaume de Cherchell où, au milieu d'une cour scintillante dont elle adoucissait l'éclat, resplendit Séléné, fille de Cléopâtre, celles du royaume de Tlemcen ou du royaume de Fez. Tous les écoliers savent qu'il s'étendit en Espagne une civilisation arabe dont la renommée éblouissait les petites cours européennes, on ignore qu'au Maroc une aussi florissante s'épanouit pendant plusieurs siècles, déployant sa merveille avec le faste d'un paon oriental. On fut si dédaigneux jusqu'ici de l'histoire de l'Afrique; mais aujourd'hui que ce continent s'ouvre tout grand aux ambitions glorieuses et à l'art industrieux des races européennes, il importe aux ouvriers de l'avenir de fixer les heures étincelantes du passé. L'action ne s'élève à la beauté que par l'inspiration du rêve; et le rêve n'est que la composition, la plus harmonieuse, des souvenirs précis.

Presque tous les voyageurs modernes qui ont séjourné à Fez l'ont décrite une ville morte : le solennel silence de cette cité blanche, l'étroitesse des ruelles obscures et leur puanteur, la solitude des places mal entretenues et devenues trop larges, l'abandon des palais et l'étendue de la ville de plus en plus déserte au point que beaucoup de demeures inhabitées tombent à l'ensevelissement luxuriant des vergers, les ont fait généralement s'étendre — non sans une tristesse romantique — sur la décadence de Fez. Tous rappellent qu'au Moyen-Age Fez eut

(1) Voy. *Mercure de France*, nº 187 : *Merrakech, métropole africaine.*

des siècles aussi heureux et aussi éclatants que les grandes villes d'Espagne; mais, préférant la description facile des ruines actuelles à la reconstruction historique du passé, ils n'en rapportent guère plus long sur son ancienne prospérité : ils la mentionnent seulement. Il semble cependant que le tableau d'une capitale islamique, dans l'éclat diapré de son animation, doive au premier chef nous éclairer sur le caractère, la manière de vivre et la vitalité même de la race.

A vrai dire, les documents faisaient défaut. Tous les historiens marocains s'accordent à relater que ce fut sous les Almohades (1147-1266) que Fez concentra « toute la splendeur de la richesse, du luxe et de l'abondance » et fut consacrée « la plus florissante des villes du Maghreb ». Quelques-uns, pour nous édifier, énumèrent les principaux éléments de cette splendeur. Ainsi savons-nous que sous le règne d'El-Mansour l'Almohade et de ses successeurs, 785 moquées élançaient les boules d'or de leurs minarets, au-dessus des terrasses de 99.236 maisons; 122 fontaines réservaient de l'eau limpide aux ablutions des fidèles; 93 bains publics qui avaient renouvelé le matin la vigueur des hommes assouplissaient l'après-midi le corps des femmes; 117 lavoirs publics entretenaient selon un rite religieux la propreté du linge musulman. Le négoce occupait 20.000 boutiques; le quartier des Andalous, le quartier de Karouïn protégeaient chacun derrière les murs d'une Al-Kayceria son commerce de luxe; dans leurs écuries et dans leurs magasins, 477 fondouks abritaient les caravanes qui arrivaient du bord de l'Atlantique et celles qui s'en allaient vers Merrakesch; cependant 116 teinturiers trempaient les étoffes de parade aux couleurs sacrées de l'Islam, tandis que douze établissements ouvrageaient les cuirs qu'avaient traités et amollis 86 tanneries, que 400 usines de papier exploitaient l'abondance du chanvre et que 1.300 fours cuisaient en pains épicés d'anis le blé des plaines maugrabines; sur son parcours béni, l'eau précieuse de l'oued Fez avait fait tourner dans la ville 472 moulins de boulangers et de meuniers : une main d'œuvre agile mouvait 3.000 fabriques.

Seules, ces chiffres de statistique témoignent aujourd'hui de la prospérité de Fez à l'époque où elle fut la plus intense; aucun mémoire ne nous laisse entrevoir les couleurs ni le

mouvement de la vie qui s'y déployait. Toutefois, on peut l'imaginer à travers les Géographies de Léon l'Africain et de Marmol : sans doute le Fez qu'ils dépeignent est celui du xve siècle, il a déjà considérablement perdu de la richesse qui l'ornait sous les Almohades, déjà on y en parle comme d'un âge légendaire ; mais sous la lumière grandiose du ciel africain, qui excelle à garder, éterniser les décors, la vie a dû conserver dans son cours assez d'ampleur et assez de teinte pour que nous puissions apprécier la splendeur qu'elle dut répandre dans la capitale du royaume de Fez à l'époque des Almohades. Les Arabes Idrisi et el Bekri, les voyageurs chrétiens du temps tels que Clénard de Lille et Roland Fréjus (de Marseille), les souvenirs oraux recueillis par un Charmes ou un Loti, les archives compulsées par un Delphin permettent de préciser et de mettre au point de l'époque les abondantes chroniques de Léon l'Africain et de Marmol.

I

Des 650 mosquées, toutes étagées d'un minaret où vocalise le muezzin quatre fois par jour, toutes suspendues sur des colonnes précieuses et tapissées de lambris de cèdre « avec gravures et entaillures », lavées toutes par des fontaines d'eau courante et rafraîchies par la présence des bassins d'albâtre et de jaspe, el-Karouïn se pose la plus grande et la plus sainte.

La mosquée, ou, comme disent alors les voyageurs chrétiens, « la gemme » el-Karouïn portée sur un plateau est le centre resplendissant de la ville. L'extérieur, commun et nu, n'impose que par ses dimensions : les murailles qui l'enchâssent sont si étendues qu'il faut marcher un quart de lieue avant d'en avoir fait le tour ; la mosquée réserve ses richesses pour l'intérieur, elle n'est pas destinée à satisfaire artistement de loin l'œil des Arabes épars et indolents dans les environs ; l'admiration artistique est un travail auquel on ne songe même point au dehors à se soumettre, l'Arabe jouissant paresseusement du soleil ou du ciel, un travail que peut seule provoquer la piété et qui se réserve pour le lieu des prières où, dans le silence, l'âme se concentre entière dans l'exaltation de Dieu. Le seuil franchi, on la proclame la plus belle et la plus riche de toutes les mosquées de l'Afrique. L'ampleur des dimensions et la délicatesse du luxe s'y accommodent pour con-

fondre d'admiration les croyants. Mille piliers puissants de marbre blanc y supportent, à intervalles harmonieux, le poids et les courbes multipliées de dix-sept arcades; dans l'ombre ambrée, de larges nattes, tressées de couleurs rouges, se répandent sous les pieds nus des fidèles, enveloppent jusqu'à hauteur d'homme les colonnes dont elles protègent la blancheur et tendent pareillement la base de toutes les parois. Le retrait du mirhab qui indique la Mecque châtoie au demi-jour de toutes ses mosaïques comme une ruche de pierres précieuses, et neuf cents lourdes lampes, fondues avec le métal des cloches enlevées aux églises d'Espagne et qu'on tient ardentes toute la nuit, pendent entre les dentelures des voûtes. Avec douceur la lumière circule entre les rangs des colonnes espacées et épanouies en courbes comme entre les dattiers d'une oasis. Le silence y flotte comme un repos musical. Des vasques nombreuses amortissent la chute des jets d'eau; des bassins allongés sous les fontaines retiennent à peine le clapotis des ruisselets : c'est dans cette pénombre divine que l'écrivain Abou-Abd-Allah-el-Maghyby, goûtant, ainsi que sous des bosquets, une sieste langoureuse, vient se souvenir, les yeux mi-clos des merveilles ardentes de la ville au soleil.

« O Fès! que Dieu conserve ta terre et tes jardins et les abreuve de l'eau de ses nuages! Paradis terrestre qui surpasse en beauté tout ce qu'il y a de plus beau et dont la vue seule charme et enchante! Demeures sur demeures au pied desquelles coule une eau plus douce que la plus douce liqueur! Parterres semblables au velours que les allées, les plates-bandes et les ruisseaux bordent d'une broderie d'or! Mosquée el Karaouïn, noble nom! dont la cour est si fraîche par les plus grandes chaleurs!... Assis près de ton admirable jet d'eau, je sens la béatitude! »

L'épaisseur des murailles n'y laisse même pas entrer en murmures les bruits tournoyants de la ville : cris des colporteurs et des portefaix, des âniers et des muletiers, claquement des sandales de bois sur les pavés de pierre, ronflement des moulins qui monte comme une rumeur d'eau de l'oued. A cet effet la mosquée n'a que six portes. Elles sont hautes : des ornements de bronze y entrelacent leurs arabesques grimpantes chargées de verroux orfévris; elles sont en tout point semblables à celles qu'on voit à l'église de Séville et ces six portes de mosquée s'ouvrent sur six rues. Tout cela pour la

mosquée el Karouïn sans laquelle Fez serait ce que serait le ciel sans la lune !

§

Le quartier des collèges et des médersas dispose en quelque sorte une seconde enceinte sacrée autour de la mosquée. Chaque jour, de l'aube au coucher du soleil, dans les préaux spacieux de Karouïn et à des heures régulières pour chaque cours, l'université de Fez assemble les tolbas assidus que sa renommée a appelés d'Espagne et du Soudan, du royaume de Tlemcen et de Barbarie, de Syrie et d'Egypte. La réputation des savants de Fez est à ce point étendue qu'« un docteur de Fas étant mort en Alexandrie on mit en vente ses ouvrages et les feuilles éparses et sans rapport entre elles atteignirent seules le prix de 6000 dinars ». Des milliers d'étudiants, différents de costume et de fortune, d'âge et de patrie, mais partageant la même vie quasi monacale et se vouant au commerce édifiant des professeurs qui sont en même temps des saints, apprennent les sciences rhétoriques et dialectiques, la logique, l'éloquence, la grammaire, le droit, la prosodie, l'arithmétique, l'astronomie, la métaphysique, la théologie, l'histoire et la géographie en cette ville qui, à la limite opposée de l'Islam est une sorte de mecque intellectuelle. Un grand nombre de collèges y dictent la grammaire, l'orthographe, les mathématiques et la « negromancie ». Le plus beau de tous, la Medraça, réserve à la promenade de ses élèves des cours amples et fraîches que gardent des galeries de colonnettes fuselées; la science coranique se psalmodie dans des appartements lambrissés où reluit la marqueterie des planchers, et des chaires incrustées d'ivoire et d'ébène soudanais rehaussent dans la considération des Fasiens le prestige de ses professeurs. Par la ville résonnent d'un bruit de volières deux cents écoles où les enfants apprennent à lire.

De l'université El-Karouïn, des collèges et de la Médersa prospère le commerce de trentes librairies circonvoisines. Le marché aux manuscrits de valeur se tient au nord du temple le vendredi : de riches collectionneurs fasiens se les disputent et les défendent avec fanatisme de tout acheteur chrétien ou juif. On sait le prix des livres dans cette ville qui s'intitule elle-même une Athènes d'occident. L'université El-Karaouïn

cache, entre autres ouvrages rares, les précieux manuscrits des écrivains andalous que les Maures avaient emportés avec eux en quittant l'Espagne et ceux aussi que les conquérants africains, guerroyant en Andalousie, avaient eu soin d'enlever comme le plus noble des butins pour les garder au trésor de Fez.

Intercalées entre collèges et librairies, se partageant l'ombre pieuse d'El-Karouïn, quatre-vingts études de notaires scellent les affaires de la ville du sceau de bonne foi et enregistrent par delà le temps la comptabilité des biens terrestres. Des hôtelleries étagées aux collines proches de la Mosquée reçoivent les pèlerins de passage qui veulent baiser les nattes de Karouïn la sainte, aussi vénérée de l'Islam maugrabin que l'est la grande mosquée de Cordoue de l'Islam espagnol. Le voisinage de la mosquée sévèrement interdit aux aubergistes corrompus, ces hôtels sont administrés par des hommes qui sont des croyants éprouvés. Et en ville deux cents hôtels logent les Espagnols de Çordoue, de Cadix, de Grenade et de Séville, les Italiens de Gênes, de Venise et de Palerme, les Français de Lyon et de Marseille que le trafic de Fez retient sur la terre du Maroc. Or l'étendue de ces hôtels est si monumentale, leurs proportions d'une si agréable ordonnance, leur aménagement d'une telle commodité que le voyageur qui arrive d'Europe s'en étonne : « Je n'ai vu en Italie, avoue Léon l'Africain, nuls semblables édifices, sinon le collège des Espagnols qui est dans Bologne la Grasse et le palais du cardinal Saint-Georges à Rome. »

II

A l'enceinte de la mosquée qui défend le silence de la prière musulmane des rumeurs de la ville, fait pendant à quelque distance l'enceinte de l'Alcaycérie, dont le but fut, à l'origine, de protéger les richesses des magasins contre le pillage en temps de révolte. De hautes murailles crénelées ferment cette citadelle féodale du commerce, et dans leur épaisseur douze grandes portes, barrées par des chaînes de fer qui en interdisent l'accès aux chevaux, se découpent sur la perspective bariolée des boutiques. Eclairées aux couleurs mêlées des étalages et des costumes flottants, quinze rues s'y enfoncent.

Là, plus de deux cents cordonniers, qui sont les habiles

joailliers du cuir, au milieu de chants scintillants d'oiseaux, brodent des rubis et des émeraudes et des topazes de soie, sur des souliers mous, enchâssent aux écrins des mules et des brodequins des fleurs de fil aussi chatoyantes que des pierres précieuses. C'est au pied que brillent alors la valeur et l'honneur d'un homme : ne sortant dans la ville qu'à cheval ou sur un mulet, l'éclat de ses babouches pendantes est ce qui de sa personne étincelle le plus aux yeux des gens; et quand il doit, pour s'avancer sur les nattes pures d'El-Karouïn, laisser ses chaussures au perron, il faut que le dessin et les nuances de leurs broderies signalent sa présence en attestant son goût et sa richesse. Aussi de toutes les industries la cordonnerie est-elle la plus raffinée et les cordonniers, de tous les artisans, les plus chers au cœur des Faziens. Et l'on voit grand nombre d'hommes en leurs boutiques y venant pourvoir autant à la toilette de leurs pieds qu'à celle des pieds de leurs épouses, lesquelles exigent des chaussures qui s'harmonisent à la couleur de leur rêve et des tapis où elles s'allongent.

Comme l'extrême-oriental, né de plusieurs générations de casaniers, jouit du ramage soyeux et vif qu'entre des feuilles un rayon de soleil projette sur une tapisserie rouge du caprice botanique d'une branche flexueuse, de la juxtaposition d'une fleur sur une étoffe, de *l'ornementation* bizarre d'une poterie où se tord un poisson barbu près d'une cigogne arrêtée une patte en l'air, de la contorsion des gestes saisis dans des instantanés souples et satinés, — le Maure goûte d'une âme aristocratique et contemplative la rareté et la richesse artificielles des étoffes qui drapent les lignes immobiles des corps ou la très lente mobilité de la volupté, l'éclat fastueux des gemmes et des cabochons qui font valoir la chair comme des grains de beauté artificiels, le travail vermiculé et symétrique des arabesques multipliées en ajourement de dentelles. Il attache le plus grand prix à *l'habillement*, s'il ignore les joies du collectionneur de bibelots :

Cent et une boutiques mesurent les étoffes dont les femmes se chargent et déroulent les ceintures de soie et de laine tissues sur de larges écharpes de fils dont toutes les Fasiennes s'enlacent deux fois la taille et qu'elles ramènent en houppes de franges tombantes sur leur poitrine haute. Les parfumeurs, assis dans la niche de leurs comptoirs, lisent des contes mer-

veilleux ou causent avec des passants, les interpellant doucement pour leur montrer les bâtons de verre où sont scellées les essences de rose et de benjoin. Avec une rapidité vertigineuse, la figure penchée à suivre comme un travail de miniature l'aiguille ou les ciseaux, les tailleurs et les lingers confectionnent les chemises et les mantes, les chausses et les coiffures que les femmes aiment de toile tramée de soie. Le commerce des draps fins et des laines écrues est aux mains indolentes et pâles des Maures de Valence et d'Andalousie. Près des rues qui pourvoient à la parure des femmes, se trouvent celles qui pourvoient à la parure des chevaux, car le Marocain, guerrier plus souvent que mari, orne la cavale comme sa femme avec un art jaloux. Des passementiers sédentaires, tressant les cordons pour étriers, les houppes pour les poitrails, apprêtent, couleur à couleur, les harmonies étincelantes des équipées et des fantasias, livrent, accordés à la robe alezane ou baie des chevaux, des harnachements engravés d'or et d'argent comme des bannières. Pour les aises voluptueuses de la vie domestique, on étend sur le pavage en été, afin d'y manger et de s'y coucher, des tapis de cuir sablés d'or et parementés de soie : il en pend aux devantures, et des oreillers de satin capitonné douces aux chevelures des femmes s'amoncellent sur des matelas. Des comptoirs de fripiers brocantent des nouveaux et des vieux habits. Une rue entière est livrée au vacarme des crieurs qui débitent tout ce qui se vend et s'en vont colportant de boutique en boutique. Les voix gutturales et métalliques, dans un tintamarre d'oiseaux rapaces, déchirent l'ouïe des musulmans placides qui gagnent lentement les rues voisines où ils avancent ou s'arrêtent avec des mouvements silencieux et longs, déployant leur drapement clair. La plus belle de toutes est celle de l'Epicerie : c'est là que se croisent et se saluent les acheteurs qui entrent à l'Alcaycérie et ceux qui en sortent. Les boutiques des merciers, d'herboristes, de droguistes qui la bordent, sont grandes, et les caisses et les boîtes qu'on y voit aux étagères peintes brillent d'une telle lueur d'ordre et de propreté sous la lumière qui y pénètre, que c'est vraiment pour le passant « un très agréable spectacle ». Aux douze portes de l'Alcaycérie, dans des livrées éclatantes et avec des poses guerrières, les esclaves noirs tiennent les brides des chevaux piaffant

sous des caparaçons d'or et d'argent et attendent leurs seigneurs qui vaquent à leurs emplettes dans cet édifice dont on nomme les pareils en Espagne Alcazars.

§

Le commerce n'est pas resté prisonnier des murailles de l'Alcaycérie, il s'en est échappé et il s'est répandu aux places.

Comme il convient à cette fusion égalitaire de la religion et de la vie familière qu'est l'islamisme, la mieux colorée et la plus parfumée de toutes, la Place aux Fruits se trouve près de la Grande Mosquée. Tas d'oranges, limons, cédrats, grenades, figues, pommes...; les enfants aux teints ambrés et aux yeux chauds, jetant par moments un cri âpre et frais, courent librement entre les rayons comme entre les arbres d'un verger; un âne brait; une jument s'ébroue à l'écart; des soldats, avalant des gousses, jettent les écorces déchirées; des vieillardes à la peau d'abricot séché se penchent sur les fruits encore couverts de rosée. Les régimes de bananes et les pêches aux joues fardées reposent aux plis d'étoffes rudes; des sacs qui pendent aux bâts d'ânes et de mules s'écroulent des cargaisons d'oranges qui ont mûri au soleil des collines doucement embrasées ; les grosses pommes sucrées qu'on nomme « tripolitaines » et que produit à merveille le quartier des Andalous roulent sur de la paille; les grenades aux formes cuivrées des teintes du henné, les figues aussi violettes et mordorées que les ocellations d'une queue de paon, les citrons au cuir ferme et granulé du quartier de Karouïn garnissent les corbeilles. Les négresses du Soudan qu'enchantent la couleur des fruits et le tapage du marché où les envoient leurs maîtresses, moulées aux plis de leur voile vert ou orangé, évoluent entre les étagères de raisins noirs « gros comme des œufs de poule »; des Andalous au teint voluptueux balancent des paniers d'abricots plus dorés que le miel. Le Maroc est demeuré le verger fabuleux des fruits; le Marocain n'a pas perdu le souvenir du Jardin des Hespérides et achète encore parmi les grappes du marché « ces fruits gros comme des abricots qui reluisent la nuit comme des étoiles quand ils sont mûrs ».

Près du marché aux fruits, ainsi qu'il convient, quarante boutiques recueillent en de hauts vases irisés le miel sauvage

qui arrive de la campagne. Le miel du Maroc est célèbre jusqu'en Europe d'où viennent les marchands pour l'achat de la cire; non loin, les ciriers moulent dans la tendre matière blanche de « fort beaux ouvrages » d'une sculpture pareille à celle des stalactites de stuc qui pendent en essaims au fond du mirhab des mosquées. Et, comme les Fasiens, qui se vantent d'être les plus artistes du monde musulman, ont coutume de marcher dans Fez avec une fleur à la main, les roses et les chapelets de jasmins parfumés au clair de lune, les œillets épicés et les narcisses mats embaument les boutiques où ils se distraient à en faire le choix. Or après les boutiques de miel et les boutiques de fleurs, on en voit seize qui regorgent d'oiseaux, car les Fasiens, les élevant dans des cages pareilles à de petites mosquées, se plaisent à en orner les galeries sonores de leur maison et les bocages touffus de leur jardin.

Sur la place aux verdures, les légumes plantureux, les herbes fines évaporent, au soleil qui chauffe les murs blancs des maisons, l'humidité des potagers savamment irrigués; à l'entour, des boutiques de gauffres, de beignets rissolent, dans un crépitement de friture permanente ; 60 rôtissoires fument l'odeur croustillante des moutons entiers qui cuisent « avec des couleurs délicates » ; on part de là vers des quartiers qui tressent les cages d'osier pour la volaille qu'on engraisse, ceux où se goûte du pain au miel, où le lait fraîchit dans de profondes jarres, où des breuvages frais à l'orange et au citron trempent dans des verres, ceux enfin où miroitent au soleil les *lébis* à tête rouge pêchés au bord de l'oued. Il est un endroit où des verriers modèlent des coupes et des verres.

C'est à Fez-le-Neuf, près du palais du roi, sur la place Carrée, que se frappe avec bruit la monnaie d'or. Il y a aussi la place où abordent, s'entre-croisent et attendent tous les jours plus de trois cents portefaix et charretiers : ce sont « gens honnêtes et de bonne vie » groupés en la plus solidaire des corporations et besognant convenablement sous les ordres d'un distributeur de travail qu'eux-mêmes choisirent. Le mouvement n'en est comparable qu'à celui qu'on admire à la place de la Lingerie, grande halle à quatre portes où tous les jours, de midi à deux heures, accourent les femmes en telle abondance « qu'on ne s'y saurait tourner », et si vives, sous l'ardeur de l'heure, à vendre ou à acheter fil et toile qu'el-

les s'entrebattent à l'ordinaire et « s'arrachent les cheveux ». Violentes, tapageuses et coquettes, elles ont en ville leurs marchands d'aiguilles et d'épingles, leurs vendeurs de galoches et de sandales en marqueterie couvertes de cuir et ornementées de soie qu'elles ont coutume de porter quand il pleut ou « quand il fait sale ». Pour la finesse de leurs poignets et de leurs chevilles, pour l'ampleur de leur poitrine et l'opulence de leur chevelure, tout un quartier de Juifs sombres à turban noir cisèle dans Fez-le-Neuf des bijoux lumineux pareils à ceux que leurs ancêtres ouvraient glorieusement en Espagne, avant qu'ils en fussent chassés ; pour l'aise de leurs corps aux formes souples, 20.000 ouvriers au quartier des Andalous, répartis aux trois étages de cent cinquante maisons, travaillent sur métiers, avec un art de femme, des étoffes et des soieries ; au bord de l'oued où le reflet du ciel africain coule en nuances précieuses, 150 logis retiennent les ouvriers qui cousent, blanchissent le fil, teignent la soie en regardant l'horizon s'humecter des colorations du soir. Et les blanchisseurs, dont l'honneur est grand dans une ville toute blanche qui entretient sa propreté grâce à une eau abondante, font la lessive du linge dans de grandes cuves et « le rendent blanc comme neige ». Pour la coquetterie martiale des hommes, 90 boutiques d'éperonniers martèlent un argent clair ; les fourbisseurs aiguisent poignards et fers de lance, les selliers, avec un art de jardiniers, taillent dans du maroquin des selles rouges, bleues, jaunes et vertes qu'ils parsèment de fleurs et enguirlandent de lignes, alourdissent les brides de glands luxueux, brodent les plastrons qu'une plaque émaillée attache à la selle et découpent les couvertures qui, frangées d'argent, éblouissent le coloris. Les Maures de Grenade et de Valence se spécialisent à monter des arbalètes incrustées d'ivoire et d'argent, pendant que des artisans, pour en tendre des boucliers, battent « de belles rondaches de cuir d'élan » que des doreurs, près de la Méderça, décorent et émaillent étrières, éperons et testières et que « derrière une fraîche place de mûriers » des hommes dressent des hallebardes. Sur des esplanades, on regarde, penchés sur des travaux de menuiserie, des esclaves chrétiens qui ont une chapelle dans la ville où il leur est permis, — car Allah est tolérant — d'observer leur religion. Ici et là, les petits métiers se distribuant au

caprice et au hasard chers particulièrement aux Musulmans pauvres, des tailleurs nattiers tissent des nattes de chanvre et des chapeaux ronds, des charrons forgent les charrues, les roues des chariots et des moulins, des poteries moitié blanches moitié vertes, tannées ou jaunes, avec des formes d'orange, de grenade, de courge et de pastèque, sèchent au soleil qui, obliquement, descend entre les murs de chaux où la lumière se recueille comme en des puits.

§

Souple, le mouvement des rues est multiforme, anecdotique et attrayant. Des âniers et des muletiers transportent, sur des bâts colorés comme des tapis, les marchandises diverses et le savon noir que fabriquent les montagnards. Haussant leurs balais de palmier comme des chasse-mouches, les marchands de balais glissent aux moindres ruelles pour les échanger contre de la cendre ou de vieilles chaussures ; devant la boutique du barbier, personnage comme à Séville aussi important qu'un notaire, les conteurs de récits attroupent les passants. La rue est le salon, le parterre et la terrasse, la vérandah des Arabes; on ne s'y rencontre pas seulement, on s'y visite avec de longues stations; c'est le lieu de distraction où l'on s'amuse de causer et de regarder paresseusement, avec un goût de curiosité psychologique et artistique pour les spectacles légers de la vie quotidienne comme pour du théâtre et de la peinture mobile où le passant est acteur et décor. Le matin on voit les grands qui vont au bain : ils portent des bonnets d'écarlate vendus par les marchands d'Espagne ou des turbans d'une très fine blancheur, leurs bouffantes camisoles de drap ou de soie, cousues de ganses et de boutons d'or, laissent apercevoir leur doublure de velours cramoisi et des mules de cuir orangé ou incarnat scintillent à leurs pieds. Il n'est personne qui, le matin, n'aille au bain : c'est la principale récréation de la ville: « On y est si accoutumé qu'ils ont plutôt de l'argent pour payer le bain que leurs dépenses. » L'après-midi, tandis que l'affluence aux places se fait moins grande, les femmes s'y rendent à leur tour. Elles passent, drapées d'une étoffe blanche sur laquelle descend un voile brodé aux coins de soie cramoisie et que de grands anneaux d'argent attachent au sein où il se retrousse. Leurs cheveux qu' « elles affectent d'avoir fort noirs » sont fleu-

ris des coiffures d'or et de perle d'où des pierreries débordent sur les boucles; des perles grosses comme des œufs pendent à leurs oreilles, retenues à la tête par un cordon de soie pour que leur poids de grappe n'en déchire les lobes; elles se « chaussent fort juste », glissant sur de petits escarpins en maroquin doux tramé de fils de couleur. Leur toilette, leur allure et leur teint les font « semblables aux Mauresques de Grenade »; on les sait « peu chastes parce qu'elles sont voluptueuses » et c'est sur leur passage que le chanteur populaire a dit:

Je demande à Sidi Yah'ya — Et aux saints, par centaines — Et à ceux qui lisent des versets du Coran — De me livrer les filles du vieux Fas — qui ont des fronts d'argent — Et des seins aussi fermes que des pommes — Et des chairs satinées comme le filali. — Quiconque les connaît — Par Allah ! ne maigrira pas ! — Malheureux est celui qui ne les a pas enlevées. — Celui-là deviendra misérable !

Soir et matin des « Alguasils » parcourent les rues, escortés d'archers; le Prévost des Marchands, suivi de quinze hommes armés, visite avec justice et cérémonie toutes les places et les boutiques « faisant peser le pain en sa présence », examinant poids et mesures. Il défile aussi parfois des condamnés qui vont, les mains liées, à la place du gibet « qui est toujours l'endroit le plus fréquenté », criant tout haut pourquoi on les fait mourir : « Voilà ce qu'a mérité celui qui a commis un tel crime ! » Et dans chacun des douze quartiers du vieux Fez, habite un commandant qui, pareil aux Régidors d'Espagne, veille sur la police, a soin que chacun soit pourvu d'armes, met, quand il veut, sur pied, quelque trente mille combattants « dont les plus braves sont les Morisques d'Espagne qui se sont retirés là de Grenade et d'Andalousie ».

Partout le peuple a bonne tenue, revêtu de « justaucorps » qui lui tombent aux genoux. La ville est assez riche pour entretenir des hôpitaux beaux et grands où l'on renferme les fous et les malades et où l'on donne à manger aux pauvres pendant trois jours. C'est plus par jeu que par besoin que, le premier jour de l'an, les enfants vont masqués aux maisons des « gentilshommes » demandant des fruits et chantant des chansons naïves.

Que « le roi » quitte Fez pour aller faire ses tournées mili-

taires de la province, la ville prend soudain et passionnément conscience de sa richesse et de son luxe au défilé des escadrons et de la cour. D'or sont les mors, les éperons et la litière ; des cordons dorés pendent en guirlandes aux maroquins incarnats et orangés des selles; les houppes chatoyantes dansent aux étriers. Les fifres criards font piaffer les chevaux : un cheikh caracole; de velours vêtus, de satin, de damas ou de taffetas, les arquebusiers laissent tinter leurs armes. Quand les timballes profondes que ballotte le dos des bêtes basses interrompent leur tintamarre, on entend cliqueter aux baudriers les boîtes d'or où sont insérés les sortilèges et les oraisons. Et au-dessus de l'ensoleillement des costumes, se déroulent les étendards sacrés qui portent brodées sur soie des lettres en arabesques. Dans un tumulte aigu l'armée se déploie hors de la ville.

III

« O mes chers amis ! Voilà le Mosteqa et ses jardins ; voici les noria de la ville qui gémissent ! — Ici est Mosella, prairie de l'espérance et de la tristesse ; ici sont les demeures qui brillent. — Voici les coupoles vertes semblables à l'émeraude, où sont des femmes aux regards ardents — qui se courbent comme les rameaux chargés de fruits d'un verger dont les parfums s'exhalent au loin de leurs demeures. — Elles traînent leurs tuniques et sont constellées de bijoux ; tous les genres de beauté éclatent parmi elles. — Elles s'empressent de fermer de leurs voiles les baies du palais, pour aller goûter un amour aux transports prolongés. »

Pour les ancêtres nomades des tentes la demeure était chose précaire, pour les Maures des villes, sédentaires, la maison, immeuble, peut déjà matérialiser et fixer les goûts de bien-être et de bonheur terrestres, s'apprêter en paradis provisoire avec ses tentures précieuses, ses lustres, ses murs ornés en dentelles, ses parquets mosaïqués et ses fraîches fontaines intérieures comme en les mosquées.

A chaque musulman, pour qui la volupté est peut-être la plus intense communication avec Allah par la reconnaissance des joies exaltées qu'il accorde, pour qui la maison est avant tout ce qui garde les femmes et les enfants, la maison particulière est presque une petite mosquée à l'usage personnel de

l'amour et de ses rekas (1), comme les mosquées plus belles à l'intérieur qu'à l'extérieur.

A Fez elle est souvent haute de trois étages. Les chambres des femmes ont des planchers peints pour qu'elles y marchent languissamment sur des entrelacs d'or et d'azur ; ou bien les chambres sont carrelées de petits carreaux « fort nets », qui entretiennent une fraîcheur lumineuse irisée de lueurs vertes et orangées ; aux cloisons, dans des encadrements de mosaïque, des armoires gardent la senteur arménienne des étoffes précieuses ; des tapis en forme de mirhabs découpent, appliqués aux cloisons, des portes illusoires de velours brodé de lignes de lianes et de corolles. On passe d'une pièce à l'autre sous des arcades de plâtre immaculé où fleurissent des festons de feuillages peints et qui retombent à plis de mousseline sur des colonnettes de marbre ou de bois « peinturé de vives couleurs ». Partout les plafonds, de bois résistant, posent cependant avec légèreté, semblables à des étoffes à cause des parterres de feuilles et de fleurs qu'y a parsemés le pinceau fuyant des artisans moresques.

Toutes les maisons prennent leur lumière à une cour intérieure, éclaboussant de son limpide éclat les parois vernissées des galeries à colonnettes qui l'encadrent ; il y a là, « entaillées », des armoires d'un cèdre odoriférant près desquelles des réservoirs de brique, des fontaines marquetées, des bassins d'albâtre propagent la résonnance cristalline des eaux vives. Dans la cour des oiseaux gazouillent sous des dômes d'arbustes constellés de fruits ; des allées, défendues par des treillis peints en bleu, en vert, en rouge, percent des massifs sombres où des églantines et des roses jetées au hasard s'harmonisent au doux désordre des plantes ; il y a des cyprès verts qui montent en fuseaux au-dessus des murs blancs et des citronniers qui s'arrondissent en coupoles ; la lumière broche d'or le vert des plates-bandes.

Quand les femmes s'y sont délassées et qu'elles veulent voir le « pourpris de la ville » pour se distraire « du travail de l'aiguille », elles montent aux tours que les maris ont fait élever au-dessus de la maison. De là elles peuvent compter les 700 minarets de Fez, suivre la courbe de ruban de l'oued Fès

(1) Reka ; mesure de la prière.

dans l'échancrure du vallon multicolore et soyeux et apercevoir les costumes des femmes, chatoyants comme des plumages, qui marchent au loin sur les terrasses. Et autour d'elles et au-dessous d'elles se module un interminable roucoulement de colombes, car les riches Fasiens entretiennent aussi sur leurs terrasses des volières « en forme d'armoire » qu'ils ouvrent deux fois par jour, au soir et au matin, « prenant un plaisir indicible » à regarder le vol des pigeons dénouer et nouer des écharpes blanches au-dessus de la ville capitonnée d'ombres bleues.

Et ainsi l'existence même des Maures dans Fez, sous un ciel fin et alangui, dans une nature délicate et artificielle, est une chose légère, futile, colorée et brillante, toute en contacts caressants et en reflets satinés, artiste et féminine, ornementée ainsi que des vêtements luxueux dans des dispositions élégantes,.... elle est comme une passementerie de sensations voluptueuses.

§

Tel était Fez au quatorzième siècle.

De ceux qui en sortaient par la porte « de la Trahison » ou par la porte « des Brûlés », par la porte « de la Guerre » ou celle « du Feu », par la porte de « la Guerre » ou celle « des Pèlerins », quelques-uns — et c'était ceux qui avaient voyagé en Orient, — la comparaient à la merveilleuse Bagdad pour la magnificence de ses édifices, son étendue, le développement de son commerce et la bagarre bariolée de ses rues de marchands et de ses quartiers d'étudiants. Mais le plus grand nombre la quittaient, emportant l'impression capiteuse que croissait là, sous le ciel d'Afrique, une pure ville andalouse. Andalouse était la couleur qu'y prenait la vie, d'un beau teint ambré dans des drapements verts et cramoisis. Les Maures y demeuraient nostalgiques de l'Espagne où ils rêvaient de retourner, conservant les clefs de leurs maisons et les traditions de leurs ancêtres, mais ils avaient sû bâtir pour leur exil une ville à l'image, grandiose et élégante, des villes espagnoles. Les femmes, seulement, un peu amollies par le climat africain, y gardaient la nerveuse plasticité des femmes de Grenade et de Cordoue. On y respirait les mêmes parfums suspendus de fruits chauds et juteux, de jardins en fleurs embaumant la blancheur des

villas. Il manquait les grandes fêtes qui, en Espagne, réunissaient la population entière d'une ville sur une esplanade aérée pour des promenades, les tournois, les fines réjouissances. Mais le roi se divertissait à des combats de bœufs et de lions qui venaient de la montagne comme les souverains d'Espagne à leurs courses de taureaux. Et la foule avait une fois l'an sa grande fête de poésie où elle décernait elle-même le prix à celui qui avait récité le plus mélodieusement les amours les plus chaudes et les plus chevaleresques.

Mais c'était surtout à cause de l'abondance de l'eau et de sa répartition architecturale, si harmonieuse, que Fez recomposait l'aspect d'une ville espagnole. Hors de l'enceinte du nouveau Fez des roues l'élevaient au-dessus des murs pour la répandre de là aux palais, aux bains et aux jardins, comme cela se pratiquait pour les eaux du Tage : un captif de Tolède en avait apporté l'invention en Barbarie. Des aqueducs allongés sur des arcades moresques traversaient le nouveau Fez ainsi qu'elles faisaient de beaucoup de villes espagnoles. Au quartier des Andalous, 600 fontaines fermées à clef recevaient le tribut des sources secrètes qui venaient d' « une grande esplanade où il y a force beaux jardins de citronniers, d'orangers et de myrtes, de lauriers, de jasmins, des plates-bandes de roses qui parfument tellement l'air qu'on dirait un paradis terrestre ». « Il n'y a que Grenade en Andalousie où l'eau entre ainsi partout », dit Léon l'Africain.

Revivez les sensations neuves et éblouissantes d'un Européen du XVIe siècle sortant des capitales septentrionales dont les cours luxueuses des Valois ou des Tudors fuyaient les dédales boueux, les rues sales et loqueteuses, et arrivant à Fez qui a alors pour la chrétienté à l'Occident le même prestige féerique que Constantinople opulente sur le Bosphore. A cette époque c'est en Europe que sont les casbahs poisseuses et déguenillées. Fez resplendit de propreté. La blanche Fez n'est que clartés, fleurs, senteurs et ruissellement d'eaux. Au premier moment, dans la surprise exotique de l'arrivée, à l'heure ensoleillée et sous le ciel cru dans une atmosphère vivement transparente aux odeurs et aux sons comme aux couleurs, la ville sent puissamment le musc, le benjoin, la laine, la girofle, le cuir tanné, les fruits mûrs et le pain chaud ; mais bientôt, grâce à l'eau qui jaillit aux jets des cours, emplit les fontaines,

cascade en rigoles, dans une renaissance continuelle de minutes printanières aussitôt renouvelées qu'évanouies en bulles, l'air semble constamment lavé d'une odeur de parterres mouillés. Le voyageur a aussi l'ouïe imprégnée par un bruit d'eau perpétuel, car les parois des cours, de mosaïque sonore, répercutent le tintement des vasques; au vieux Fez il marche sur le murmure courant des fontaines qui s'entrecroisent sous terre; la brise, suivant le cours de l'oued, transporte et entremêle musicalement les bruits des roues des 420 moulins qui battent son cours cristallin. C'est une perpétuelle tapisserie de sons aux étages aériens de cette ville de tisseurs, de brodeurs et de passementiers. Et quand on regarde vers les pentes des collines qui, en dehors de la ville, descendent vers l'oued par gradins de citronniers et d'orangers, on découvre les prés où les blanchisseuses étendent le linge au soleil :

« Ils sont couverts d'herbes toute l'année et l'on y voit aussi briller toutes sortes de fleurs... En été la vue en est fort agréable, d'autant plus que la rivière est alors comme du cristal et qu'on pourrait compter les petits cailloux qui sont au fond. »

La campagne, vaporeuse, blanche et chaude elle-même autour de cette ville de blanchisserie qui sèche au soleil à plis carrés, brille à mille facettes telle qu'une mosaïque artificielle de nature précieuse, composée de la marqueterie des mille parcelles luisantes et entremêlées qui émaillent la verdure comme fait au loin le linge éparpillé sur les rives.

§

De toutes les villes de l'Islam Occidental, Fez peut-être fut la plus fréquemment et savoureusement litaniée par la poésie arabe. Il y naquit des poètes pour dire la floraison de ses parterres secrets, la fraîcheur musicale des jardins, le printemps sur ses prairies, l'été sur ses vergers de fruits, le soleil sur l'architecture massive et délicate de ses monuments, la lumière sur ses esplanades embaumées de jasmin et sur ses terrasses de femmes. Mais ce que la poésie arabe a le plus vivement choyé de Fez, d'une ville bâtie par les hommes, c'en est la grâce purement naturelle : l'Eau. Déjà les chroniqueurs qui racontèrent sa fondation ne manquèrent pas de célébrer avec tendresse le bienfait de l'oued Fas, rapportant les paroles de ceux qui s'y arrêtèrent avec l'inspiration d'y établir la ville :

« Eau douce et légère ! ont-ils dit, après avoir bu à ses sources. Climats tempérés ! immenses avantages ! Ce lieu est magnifique ! » Le *Rouk-el-Khartas*, énumérant les qualités de Fez, réservait pour la fin, pour la plus longue admiration, l'Eau :

« Fez réunit en elle air salutaire, moissons abondantes, excellents grains, beaux fruits, vastes labours, fertilité merveilleuse, bois épais et proches, parterres couverts de fleurs, immenses jardins potagers, marchés réguliers attenant les uns aux autres et traversés par des rues très droites, fontaines pures, ruisseaux intarissables qui coulent à flots pressés sous des arbres touffus aux branches entrelacées et vont ensuite arroser les jardins dont la ville est entourée. »

Et tous les historiens, avant de décrire Fez, invoquaient les vertus divines de son oued, nous laissant ainsi les raisons complexes de l'amour que l'Arabe vouait à l'eau :

« L'eau de l'oued Fès guérit de la maladie de la pierre et des mauvaises odeurs ; elle adoucit la peau et détruit les insectes ; on peut sans inconvénient en boire en quantité à jeun, tant elle est douce et légère. Elle blanchit le linge sans qu'il soit besoin d'employer le savon et lui donne un éclat et un parfum surprenants. On tire de l'oued Fès des pierres précieuses qui peuvent remplacer les perles fines ! »

Tous les poètes répétaient en vers le rythme de toutes les fontaines et de tous les jets d'eau des mosquées, des ruisseaux en arabesques des jardins. Il y en eut qui immortalisèrent la canalisation souterraine de Fez :

« O Fès, toutes les beautés de la terre sont réunies en toi ! De quelle bénédiction, de quels biens ne sont pas comblés ceux qui l'habitent ! Est-ce ta fraîcheur que je respire où est-ce la santé de mon âme ? Qui peindra ces ruisseaux qui s'entrelacent sous terre et vont porter leurs eaux dans les lieux d'assemblées, sur les places et sur les chemins ! »

C'est à propos de Fez, des poésies consacrées exclusivement à exprimer sa saveur, que l'on songe que ni les poètes grecs, ni les poètes latins ne surent jouir d'une ville à l'égal de l'Arabe. Grecs et Latins étaient cependant des épicuriens qui devaient cueillir et exalter la poésie de tout le bien-être terrestre, tandis que la religion contraint l'Arabe à transposer dans l'autre vie ses rêves de bonheur. Toutefois, il se trouve être le peuple qui, avec le plus de lyrisme et de sensualité, s'est attaché à la terre et a chanté les villes comme des paradis.

Cela paraîtrait étrange si l'on ne songeait que les Arabes ont commencé par n'être que nomades et le demeurèrent longtemps: ils connurent tard la sédentarité des villes. Alors la chaleur du sable leur avait appris à goûter l'eau ; le soleil du désert, l'ombre des galeries ; la nudité des dunes, les ondulations gazonnées des parterres ; le silence de l'étendue, la musique des oiseaux et le babil des vasques ; le voisinage rude des bêtes, la douceur alanguie des femmes ; l'espace illimité, le resserrement d'une ville qui bourdonne. La sédentarité représentant un progrès, un luxe, une récompense, la ville avec son repos après la nomaderie des caravanes leur figura ici-bas ce qu'est ailleurs le Paradis après la traversée aventureuse de la vie.

Et entre toutes Fez, qui réunissait, sous la caresse d'un ciel presque syrien, la grâce espagnole et l'étrange vigueur africaine, la diversité populeuse d'une Alexandrie et le raffinement des cours de Perse, le charme, indéfini jusqu'à l'horizon, des collines du Nord et la tiédeur recueillie des oasis du Sud, Fez qu'arrosait plus qu'aucune autre l'eau, l'eau sacrée à l'islamisme. L'Arabe, dont la mémoire est la plus fidèle aux pays qu'il a traversés et dont l'imagination voyage le plus par les pays qu'il n'a pas vus, aime à goûter tout l'univers dans une ville, à recueillir toutes les sensations volupteuses dans une minute comme en l'amour, cette brève pressensation de son paradis. L'Arabe, qui se délecte aux essences fortes et qui, au moment de la mort, s'emplit les narines de pétales de jasmin, l'Arabe, artiste essentiellement, prend toute sa vie le recul nécessaire à mieux jouir de ses heures heureuses ; et, avec l'idée de suite, inconsciente, qu'il peut y avoir dans l'évolution d'une race, il semble s'être soumis longtemps à la sobriété et à l'endurance des déserts arides pour puiser une félicité plus intense et définitive dans le repos limpide des villes, qu'il recherche entourées de sables ou de médiocrité, vraies oasis artificielles, afin d'en jouir plus jalousement et dans la satisfaction du contraste.

MARIUS-ARY LEBLOND.

UNE SIGNIFICATION NOUVELLE
DE
L'IDÉE D'ÉVOLUTION

(*Suite* [1])

—

IV

On a montré précédemment avec quelle rigueur M. Quinton a établi la nécessité pour la cellule vivante de maintenir autour d'elle, en vue de sa prospérité, des conditions de température et de composition chimique analogues à celles qui présidèrent à sa genèse.

Fort de cette double constatation, fort des deux lois de constance, marine et thermique, qu'il en avait déduites, M. Quinton s'est demandé s'il ne pourrait, à leur lumière, vérifier d'autres faits qui maintenant lui paraissaient probables. Frappé principalement de la résistance opposée par la vie au changement, il en était venu à penser que la cellule vivante avait dû maintenir, en vue de son haut fonctionnement, des conditions originelles autres encore que ces conditions de composition minérale et de température qui lui étaient les premières apparues. Or tandis qu'il étudiait la loi de constance marine, il avait observé que si chaque organisme maintient, comme milieu vital de ses cellules, un milieu marin, il ne maintient pas ce milieu au degré de concentration saline que les mers présentent aujourd'hui. Les océans actuels sont en effet concentrés à 32 grammes de sels par litre; les organismes les plus élevés de la série animale, mammifères, oiseaux, sont concentrés à 7 ou 8 grammes par litre.

Pourquoi cette anomalie? Pourquoi, chez ces organismes supérieurs, ce maintien obstiné du milieu marin originel? Pourquoi, au contraire, cette défaillance en ce qui touche au maintien du degré de concentration originelle? Le maintien marin,

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 191.

il est vrai, n'intéresse, comme on sait, que la composition chimique du milieu. Le maintien du degré de concentration n'a trait qu'à des circonstances physiques. Si d'une même quantité d'un liquide neutre, si d'un litre d'eau pure, on retire, ici 7 grammes, ici 33 grammes de sels divers, il n'en sera pas moins possible que la proportion de ces différents sels *entre eux* ne demeure, dans les deux cas, identique. C'est cette identité chimique entre le milieu marin et le milieu vital qui avait fait l'objet de la loi de constance marine. Cette loi ne recevait donc aucune atteinte du fait d'une différence de concentration des sels marins dans l'un et l'autre milieu. Il n'en était pas de même de l'idée directrice qui déjà aimantait l'esprit du savant vers la conception d'une loi de constance générale: il pouvait sembler que cette conception fût mise en échec si les mêmes organismes, qui témoignaient de la plus haute aptitude à maintenir quelques-unes des conditions originelles, se montraient impuissants à en maintenir quelques autres.

Ces organismes supérieurs marquaient-ils donc vraiment cette défaillance? Oui, s'il était vrai que les mers, actuellement concentrées à 33 gr. pour 1000, eussent présenté invariablement, et dès les origines, selon l'opinion accréditée, ce même degré de concentration. Non s'il était possible que les mers eussent présenté naguère un degré de concentration moins élevé. A la notion d'invariabilité universellement admise et bénéficiant de ce pouvoir d'intimidation dont se prévalent les vérités intangibles parce qu'indiscutées, M. Quinton, faisant preuve d'une rare hardiesse intellectuelle, n'a pas craint d'opposer celle qui laissait place à sa propre théorie dont il avait éprouvé déjà l'excellence. Tenant, par hypothèse, celle-ci pour vraie dans sa totalité, il en a tiré les conséquences les plus extrêmes, et, les opposant à celles que la notion contraire impliquait, il a soumis les unes et les autres au contrôle des réalités vérifiables.

Du fait que les organismes supérieurs accusent une concentration marine intérieure de 7 à 8 gr. p. 1000 et non de 33 gr. p. 1000 comme les mers actuelles, il a donc conclu que la concentration saline des mers originelles, à l'époque où la vie y apparut, était de 7 ou 8 gr. p. 1000 et non de 33. Ce degré de concentration de 7 à 8 gr. p. 1000 est celui de l'oiseau. L'oiseau, de même qu'il dénonce la température originelle, devait de même dénoncer également la concentration originelle.

Comme conséquence immédiate, il fallait admettre que les mers se fussent concentrées progressivement au cours des âges, de la même façon dont la température s'était progressivement abaissée.

Comment démontrer une semblable hypothèse? Les mers précambriennes sont à jamais disparues. Quel témoin nous attestera le taux de leur concentration? Le détour par lequel M. Quinton a réussi à susciter ce témoin, l'exposé rigoureux par lequel, expliquant et reconstituant, à la lumière de son témoignage, un fragment considérable de l'histoire de la vie, il a rendu ce témoignage irrécusable, ce sont là les éléments d'un spectacle où le mécanisme cérébral humain, aux prises avec un problème qui semblait insoluble, nous montre l'extrême pouvoir de l'héroïsme logique secondé par les démarches les plus ingénieuses de la recherche et de la vérification expérimentales.

Mettant à contribution tous les documents positifs de la paléontologie, épuisant toutes les ressources de la déduction logique, instituant des rapprochements imprévus et décisifs, M. Quinton, au sein même de l'hypothèse qu'il avait formée, a su conférer à l'un des éléments de cette hypothèse la dureté du fait expérimental. Par des moyens indirects, en dehors de toute pétition de principe, en dehors de toute conclusion par analogie, et par un recours constant à des notions scientifiques indubitables, il a réussi à établir que le vertébré qui, au point de vue thermique aussi bien qu'au point de vue chimique, témoigne d'un pouvoir de résistance au milieu presque absolu, décèle au point de vue de la concentration osmotique un pouvoir analogue. Maintien, chez les poissons d'eau douce, dans un milieu d'une concentration saline presque nulle, d'un degré de concentration saline de leur milieu vital voisin de celui des poissons marins dont ils descendent, — maintien paradoxal et de même sens, chez les reptiles et les mammifères adaptés à la vie marine et plongés dans un milieu hautement concentré, du degré de concentration peu élevé des espèces dont ils descendent, ce sont là, parmi d'autres, deux faits éclatants, fondés sur l'observation empirique, qui établissent ce caracère fondamental du vertébré, ce pouvoir de maintenir invariable, à l'encontre de toutes les circonstances qui pourraient tendre à le modifier, le degré de concentration saline ancestral de son milieu vital. Avec cette propriété du vertébré, M. Quinton était

donc en possession d'un fait positif avec lequel toute théorie devait se mettre d'accord, sous peine de se voir condamnée, et qui allait lui permettre d'éprouver les deux conceptions antagonistes touchant le degré de concentration des mers originelles. Or, l'opinion régnante, selon laquelle ce degré de concentration serait demeuré invariable, la concentration actuelle de 33 gr. pour 1000 accusant celle des origines, cette opinion, qui ne tirait, à vrai dire, sa force que du consentement universel, se voyait aussitôt récusée : si la mer avait été de tout temps concentrée à 33 gr. pour 1000, ce degré de concentration eût été celui des origines de la vie ; c'est ce degré de concentration que le vertébré eût maintenu. Or le milieu vital du vertébré est, on le sait, concentré à 8 gr. pour 1000. Cette théorie écartée par le fait d'expérience, M. Quinton devait soumettre à la même épreuve sa propre hypothèse et vérifier si l'accord dont elle témoignait avec le fait d'expérience, à l'égard du degré de concentration du vertébré, s'étendrait à la totalité des autres circonstances biologiques. Il n'y a point manqué.

A supposer exacte, a-t-il formulé, la première partie de mon hypothèse, à supposer que les mers originelles aient été concentrées à 8 gr. pour 1000 environ et que leur concentration actuelle de 33 gr. pour 1000 provienne d'une concentration croissante survenue au cours des âges ; à supposer exacte également la seconde partie de mon hypothèse, à savoir que la vie animale a toujours tendu, en face de la concentration croissante des mers, à maintenir, chez les organismes supérieurs, la concentration originelle, comme nous l'avons vue, en face du refroidissement du globe, tendre à maintenir la température originelle, quelles conséquences ces deux hypothèses entraînent-elles fatalement? La réponse est catégorique : nous devons trouver dans les mers aujourd'hui concentrées à 33 gr. pour 1000 des organismes présentant des degrés de concentration fort inégaux : 1° les uns, les plus inférieurs, concentrés à 33 gr. pour 1000, c'est-à-dire en équilibre osmotique avec le milieu, comme nous avons trouvé sur les terres les organismes inférieurs en équilibre thermique avec le milieu ; 2° les autres, les plus élevés, en déséquilibre formel avec la concentration marine, comme nous avons trouvé sur les terres les organismes les plus élevés (mammifères, oiseaux) en déséquilibre avec la température de l'air. Ce n'est pas tout, mais parmi ces organismes en déséquilibre osmoti-

que avec l'eau de mer, nous devons constater un échelonnement pareil à l'échelonnement thermique : les moins élevés de ces organismes ne doivent présenter encore qu'un déséquilibre réduit ; les plus récents et les plus élevés doivent montrer au contraire le déséquilibre le plus grand et en outre nous pouvons prévoir leur concentration. Cette concentration inconnue des organismes marins les plus élevés doit être, si notre hypothèse est juste, de 8 grammes environ.

On voit les conséquences absolument précises et singulièrement minutieuses que nécessitait la théorie, en vue de son exactitude.

Or M. Quinton, expérimentant à la suite de ces déductions *a priori*, vit la nature se ranger, sur le plan de son hypothèse, selon l'ordre rigoureux que celle-ci lui assignait. A la base des organismes marins, tous les invertébrés, c'est-à-dire les habitants les plus inférieurs des mers, tous concentrés intérieurement à 33 grammes, soit en équilibre osmotique avec le milieu extérieur ; au sommet, tous les vertébrés, c'est-à-dire les organismes marins les plus élevés, tous en déséquilibre formel avec leur milieu, et, parmi ces vertébrés, — les plus anciens et les moins élevés (poissons cartilagineux) concentrés de 22 grammes à 16 grammes, marquant donc un écart osmotique encore réduit, — les plus récents et les plus élevés (poissons osseux) concentrés de 11 grammes à 9 grammes marquant un écart osmotique majeur et à concentration tout à fait proche de celle de 8 grammes exigée par la théorie.

A la suite d'une confirmation aussi éclatante de l'hypothèse par le fait, M. Quinton devait donc ajouter aux lois précédentes de constance, *chimique* et *thermique*, une loi nouvelle de constance *osmotique*. Il l'a formulée en ces termes : « La vie animale apparue à l'état de cellule dans des eaux d'une concentration saline déterminée a tendu à maintenir, pour son haut fonctionnement cellulaire à travers la série zoologique, cette concentration des origines (1). »

§

A côté de cette loi de constance osmotique parallèle aux lois de constance thermique et chimique, M. Quinton a signalé,

(1) *L'Eau de mer, milieu organique*, p. 452.

comme probable seulement l'existence d'une loi de constance lumineuse. L'importance de la lumière pour la manifestation des phénomènes vitaux a été en effet reconnue depuis longtemps par la science. Elle était même jugée telle que la profondeur des mers au delà de 480 mètres était réputée inhabitée parce qu'aucun rayon lumineux n'y peut plus parvenir. Pourtant les dragages pratiqués par delà ces profondeurs y ont révélé récemment l'existence d'une faune prodigieusement riche et diverse. Or cette découverte, qui semblait infirmer l'hypothèse précédente, la fortifie ; car cette faune, privée de la lumière du soleil, se fabrique elle-même la lumière qui lui est nécessaire : elle est phosphorescente. La cellule vivante se comporterait donc à l'égard de la lumière de la même façon dont on l'a vue se comporter avec le vertébré supérieur, à l'égard de la température et des circonstances chimique et osmotique du milieu, s'inventant ici des appareils d'éclairage comme on l'avait vue s'inventer des appareils de chauffage, des scaphandres et des filtres.

Réunissant ces diverses lois en un seul énoncé, M. Quinton a formulé comme conclusions de son ouvrage la loi de constance générale dont on a déjà rapporté et dont on répète ici les termes : « En face des variations de tout ordre que peuvent subir au cours des âges les différents habitants, la vie animale, apparue à l'état de cellule, dans des conditions physiques et chimiques déterminées, tend à maintenir, pour son haut fonctionnement cellulaire, à travers la série zoologique, ses conditions des origines (1). »

V

L'exposition que l'on vient de faire, si sommaire soit-elle, d'une thèse aussi considérable, permet pourtant d'apprécier quel changement radical de signification elle apporte à l'idée d'évolution.

Au point de vue scientifique, il avait semblé que sous l'empire de circonstances changeantes, la vie se modifiât incessamment ; il avait semblé qu'elle s'adaptât sans relâche à ces circonstances modifiées. Or la théorie si cohérente et si forte de M. Quinton nous montre une aventure absolument inverse : la vie, la cellule vivante, loin qu'elle se modifie aucunement,

(1) *L'Eau de mer, milieu organique*, p. 451.

demeure invariablement semblable à elle-même. Pour demeurer telle et pour conserver la plénitude de son activité, elle requiert des conditions précises autour d'elle. Or, plongée dans un tourbillon de forces physico-chimiques qui déterminent un perpétuel changement dans l'univers, elle est soumise à la nécessité de se construire des appareils où elle puisse s'isoler du milieu extérieur, où elle puisse engendrer et conserver toutes les conditions et toutes les circonstances qui lui sont favorables. Au changement continu du milieu extérieur qu'elle ne peut empêcher et qui la domine, elle répond par un changement des appareils organiques où elle s'enferme et, en vue de son immobilité, compense, par le changement qu'elle détermine le changement qu'elle subit.

La vie, au sens physiologique, ne va donc pas s'amendant et se perfectionnant sans cesse. Elle avait atteint, dès son apparition, son point de perfection ; qu'elle cesse de se maintenir semblable à elle-même, elle déchoît. L'âge d'or de la cellule vivante est situé dans le passé; le problème qui se pose pour elle est de reproduire, en face de temps nouveaux et modifiés, ces conditions de l'âge d'or. C'est à cela que tend toute l'industrie physiologique. A l'idée ancienne de l'infinie souplesse de la vie s'oppose l'idée de son immobilité. La cellule qui nageait isolée dans l'eau de mer originelle est la même qui circule dans le sang de l'oiseau. La vie ne s'adapte pas : lorsqu'elle accepte quelques modifications, ce n'est pas pour progresser, c'est pour déchoir. Elle adapte au contraire à ses convenances, dans les cas heureux, quelques fragments des forces du cosmos, et emploie tout son génie à se mettre elle-même à l'abri du changement, à s'inventer et à se construire, en guise de demeures, de forteresses et d'usines, des organismes où soient conservées ou reproduites toutes les circonstances qui accompagnèrent sa genèse. Le changement n'est pas en elle; il n'atteint que les divers appareils où elle s'abrite et où il intervient expressément comme condition de sa fixité.

§

Au point de vue de l'application de la science à l'hypothèse philosophique, cette détermination nouvelle du fait de l'évolution entraîne avec les conséquences que l'on faisait entrevoir, aux premières pages de cette étude, et sur lesquelles il est main-

tenant possible d'insister, une modification totale de la sensibilité métaphysique.

Avant l'explication de M. Quinton, la lente ascension de la vie à travers les formes animales, « depuis l'amibe jusqu'à l'homme, » cette ascension, qui ne disait pas ses causes, laissait croire, on l'a noté déjà, à un but qui n'avait été encore jamais atteint, ainsi qu'en témoignait la continuation de l'effort, et ce but, imprécis, encore non défini, prêtait à rêver. Comme le mouvement de l'évolution semblait s'être produit du sens de l'inconscient vers celui de la conscience, de l'intelligence, du monde moral, les philosophes avaient pris la liberté de situer le but de l'évolution dans le prolongement de ces phénomènes spirituels apparus, semblait-il, comme l'ultime floraison de la vie dans le cerveau humain.

Avec l'ensemble de vues biologiques merveilleusement enchaînées que l'on vient d'exposer, il n'y a plus place pour des conceptions assignant au mouvement un but hypothétique, car le but du mouvement nous est désormais notifié par son pourquoi. L'évolution n'est plus un progrès vers une fin qui se présentait à l'esprit comme une énigme à deviner. Elle est un moyen de maintenir semblable à lui-même un état donné, parfaitement connu et défini, et que le changement des conditions environnantes menace à tout instant de détruire. Toute la complication des organismes et l'intelligence humaine elle-même, les démarches, les inventions les plus ingénieuses de la physiologie et de la mentalité, loin qu'elles présagent l'avènement d'un destin inconnu, épuisent toute leur signification à assurer un *statu quo*, à s'opposer à une dissolution.

Le problème de l'évolution se voit à tout instant résolu et chacun des changements heureux qui se réalisent dans la biologie atteint immédiatement son but. L'évolution, réaction de la cellule vivante contre la dissolution dont la menace l'action des forces physico-chimiques, est un mouvement qui en neutralise un autre, qui détermine une immobilité et garantit la pérennité de la cellule vivante. Si l'on observe bien une complexité et une perfection croissantes dans la suite des organismes qui apparaissent sur le globe à des dates de plus en plus récentes, la théorie de M. Quinton ne nous laisse aucun doute sur la raison de ce progrès : il n'est point le signe d'une vocation vers un but nouveau et ignoré, il s'accomplit sous le coup

d'une nécessité pressante, en vue d'échapper à un danger, et de maintenir une manière d'être déterminée et fixe, perpétuellement menacée par un concours de circonstances de plus en plus continûment défavorables. En face du refroidissement du globe, la vie, menacée dans son habitat aérien aussi bien que marin, invente des organismes propres à engendrer une température de plus en plus élevée. En face de la concentration croissante des océans, la vie, menacée dans les conditions de sa propre concentration, invente, sous le coup de cette nouvelle menace, de nouvelles modifications organiques, des dispositifs propres, par des moyens dont la science humaine n'a pas encore pénétré le mystère, à s'opposer aux lois ordinaires de l'osmose. Or, en cette menace, que fut pour la vie le degré croissant de concentration des mers, il est permis de voir maintenant une cause d'évolution plus ancienne peut-être que ne fut le refroidissement lui-même, et qui justifierait, à l'époque cambrienne et aux époques suivantes, alors que la température ambiante offrait encore à la vie ses conditions optima, ce passage du stade cellulaire au stade organique, cette éclosion de tant de formes diverses, enfin, l'exode vers les continents où la vie, menacée dans ses conditions chimiques par la rareté, parmi ce nouvel habitat, de ses sels privilégiés, dut s'ingénier, encore, sous le coup de cette menace d'un autre ordre, à de nouvelles modifications organiques. Toute l'histoire de l'évolution n'est donc que la suite des mesures avisées prises par la matière vivante en vue de se conserver et la biologie apparaît ainsi qu'une science dont le cercle est entièrement fermé. Elle n'est plus un péristyle donnant accès vers le secret d'un temple. Elle renferme en elle-même son propre sanctuaire et la vie, au sens purement physiologique du terme, est le principal et le seul personnage du cycle dont elle reproduit l'histoire. Il en absorbe tout l'intérêt, il n'y tient point le rôle d'un annonciateur, mais il s'y montre à la fois un avènement et un but.

§

Au point de vue de la sensibilité philosophique, la conclusion la plus saillante qu'impose la théorie de M. Quinton est celle qui a trait au fait de l'intelligence. Telle qu'elle se manifeste dans l'homme, l'apparition de l'intelligence ne coïncide plus avec le dernier effort accompli par l'évolution biologi-

que, car le point de vue nouveau ne laisse aucun doute sur l'origine relativement ancienne de l'homme, sur l'origine beaucoup plus récente d'un assez grand nombre de mammifères et d'un nombre beaucoup plus considérable d'oiseaux. L'intelligence ne saurait donc plus être considérée comme le but suprême, poursuivi avec la lente élaboration de la matière vivante à travers le perfectionnement croissant des formes animales, car, ce but présumé, une fois atteint, a été dépassé ; l'intelligence une fois réalisée dans l'espèce homme, l'évolution ne s'est point arrêtée, comme si elle eût dit son dernier mot, mais elle a continué son cours, d'autres formes sont apparues présentant, à un degré beaucoup moindre, le caractère de l'intelligence dont l'homme était marqué, tandis qu'offrant à la cellule vivante des conditions d'existence plus parfaites, elles accusaient sous ce jour une supériorité physiologique incontestable. Or, en même temps que l'on est contraint d'abandonner l'idée de l'Intelligence comme but, il faut bien reconnaître à l'Intelligence, considérée comme un pouvoir pur et simple d'adapter un moyen à une fin, considérée, du point de vue de la théorie biologique que l'on vient d'exposer, comme un moyen de perpétuer l'existence de la cellule vivante, une importance prépondérante. Elle se montre, en effet, avec une grande efficacité, le moyen d'une fin identique à celle que poursuit, au cours de l'évolution, toute l'industrie physiologique. Tandis que différentes espèces, survenant après l'homme, équidés, bovidés, oiseaux, par un perfectionnement purement physiologique intéressant le poumon, l'estomac, l'appareil circulatoire, réussissent à élever leur température intérieure de 37 à 43°, l'homme demeure impuissant à élever la sienne, au delà de 37°2. Par contre, il invente le feu, les maisons et les vêtements en sorte qu'il parvient, au moyen d'un mécanisme cérébral de nature physiologique, à utiliser, au profit de la cellule vivante, les éléments du cosmos, à disposer ces éléments de façon à maintenir autour de la cellule vivante, et jusqu'en dehors de l'organisme, les conditions originelles, artificiellement reconstituées.

Si l'on considère que le maintien de la température des origines n'est qu'une de ces conditions requises par la vie en vue de son haut fonctionnement, et qu'il en est beaucoup d'autres, relatives aux circonstances chimiques, osmotiques, ou lumi-

neuses, à d'autres circonstances encore qui ne nous sont point connues, il apparaît qu'une tâche aussi complexe suffit à rendre un compte précis du rôle de l'intelligence et ne laisse plus de place pour aucune autre explication. Les défenses que la physiologie oppose aux menaces de l'extérieur par des dispositions organiques, par des ouvrages anatomiques tout proches de la cellule, l'intelligence les institue au moyen de dispositions plus indirectes, au moyen d'ouvrages plus avancés et qui, au lieu de combattre l'ennemi en quelque sorte corps à corps, s'opposent à son approche.

Ainsi, l'intelligence humaine apparaît comme un moyen de sauvegarde de la cellule vivante, moyen parallèle aux moyens plus directs que nous voyons en jeu avec l'évolution des divers organismes. De même qu'en présence de la concentration croissante des océans, il semble que la vie ait adopté des mesures de différentes sortes, — ici l'exode vers la terre ferme, là l'invention d'appareils physiologiques propres à assurer l'intégrité de son milieu intérieur, — de même, après avoir évolué jusqu'à l'homme, opposant aux circonstances défavorables des modifications physiologiques directes, la vie, parvenue à cet échelon, et tandis qu'elle prolongeait et perfectionnait, avec quelques mammifères et avec les oiseaux, ce mode de défense immédiate, aurait inauguré, avec l'intelligence, un nouveau moyen de défense indirecte, s'exerçant par une action à distance sur la matière. Contre ces deux moyens en vue d'un but identique, dont l'un consiste, si l'on ne considère le problème que sous sa face thermique, à disposer un appareil de combustion dans l'intérieur d'un organisme, tandis que l'autre consiste à allumer un calorifère dans une maison, entre ces deux moyens l'avenir seul révélera lequel est le plus propre à atteindre le but visé, à assurer avec le plus d'efficacité et de durée le maintien, autour de la cellule vivante, et à l'encontre des circonstances défavorables, des conditions précises que sa prospérité requiert. Bien qu'entre ces deux modes le concours déjà soit ouvert, il est permis encore de risquer sur l'un ou l'autre un enjeu et peut-être serait-il téméraire de croire avec trop d'assurance au triomphe du moyen physiologique indirect sur le moyen plus direct dont, jusqu'à l'homme, la biologie fit emploi d'une façon si ingénieuse et si efficace. Quoi qu'il advienne, le phénomène de l'intelligence dont le rôle, sous le

jour de la théorie de M. Quinton, put sembler un instant compromis, retrouve un emploi important comme l'un des moyens de la fin biologique. C'est assez dire que ce rôle, défini sur le plan du déterminisme physique, exclut tout prétexte à des explications d'un autre ordre, et que s'évanouissent toutes les conceptions idéologiques imaginées par les philosophies, les religions et les morales, et toutes ces conceptions diverses selon lesquelles l'intelligence trouvait son but dans le développement et le perfectionnement de ses propres modes.

§

Cette croyance aux destinées autonomes de l'intelligence et des idées qu'elle engendre semble montrer une face nouvelle de ce procédé d'illusion dont, sous le jour de la conception d'un Bovarysme métaphysique, on a classé déjà quelques manifestations et dont on a signalé l'intervention dans tous les phénomènes de la représentation psychologique, c'est-à-dire dans tous les cas où une activité, en prenant conscience d'elle-même, se conçoit comme cause et comme but. L'homme, déterminé par des instincts et des mobiles qu'il reçoit de l'hérédité, de l'éducation et des circonstances, se présume pourvu d'un libre arbitre. C'est par la vertu d'une illusion analogue qu'il croit poursuivre, avec son intelligence, des fins fixées par son intelligence, alors que celle-ci n'est qu'un moyen, parmi d'autres, pour une fin étrangère, pour cette fin biologique que réalise à tout moment le mouvement de l'évolution. Cette conception illusoire, selon laquelle l'agent conscient de quelque activité se prend pour une fin alors qu'il est un moyen, relève de cette loi d'ironie dont, après Joseph de Maistre et M. de Hartmann, on relevait l'importance en un chapitre de *la Fiction universelle*. Sous le jour des évaluations morales, et en tant que l'on attribue aux motifs une efficacité causale, elle apparaît comme une ruse en vue de tirer d'une énergie consciente son maximum d'intensité, la fausse promesse dont celle-ci est dupe, détournant au profit de la fin étrangère, dont elle est le moyen, toute la frénésie qu'elle apporte à se procurer une fin égoïste. Sous le jour d'une évaluation plus positive, et si l'on cesse d'attribuer au motif, tenu maintenant pour le reflet pur et simple dans le miroir conscient des gestes de l'activité physique, une

efficacité causale, on constatera seulement que, partout où quelque grande activité se déploie, on y voit se former, avec les contours de ce reflet, cette illusion spéciale du moyen qui se conçoit comme une fin, en sorte que la présence de cette illusion, si elle n'est la cause, est du moins le signe auquel nous reconnaissons la présence d'une activité intense.

Cette remarque est grosse de conséquences et prescrit une méthode d'interprétation, en ce qui touche aux phénomènes philosophiques, religieux et sociaux, en ce qui touche aussi aux croyances en lesquelles ces phénomènes s'expriment. Si l'on envisage ces croyances par rapport au but qu'elles visent, elles nous paraissent, en comparaison du but auquel la biologie nous montre que l'évolution aboutit, marquées d'un caractère d'aberration. Sous ce jour, la religion morale de la solidarité, l'idéal de justice et de liberté qui exalte les consciences modernes semblent aussi chimériques que la croyance ancienne aux récompenses et aux peines distribuées par des divinités providentielles et despotiques. Il en est autrement si l'on considère ces croyances, non plus dans leur rapport avec la vérité qu'elles voudraient exprimer, mais dans leurs conséquences involontaires quant au but que nous voyons réalisé dans la biologie : le maintien des conditions favorables à la prospérité de la cellule vivante. Sous ce jour, les religions, les morales, les institutions sociales, et jusqu'aux conceptions esthétiques trouvent une justification plausible : le but étant fixé par la biologie, il ne s'agit plus que de distinguer par quel détour les divers phénomènes d'intellectualité et de moralité, qui s'attribuent des raisons d'être et des fins imaginaires et propres, servent ce but défini. Ce but défini nous tiendra lieu d'une grille au moyen de laquelle nous les pourrons déchiffrer comme des caractères secrets, comme des signes, d'autant plus intéressants, parfois, qu'ils nous divulgueront un sens plus différent de celui qui leur est dévolu par la conscience populaire. C'est ainsi que la nécessité de multiplier la matière vivante, pour augmenter les chances de sa persistance, expliquera la morale de l'amour telle qu'elle se manifeste dans la coutume, dans la religion et dans la loi. C'est ainsi que l'état de société, se montrant le plus propre à assurer la sécurité et la croissance numérique des individus, il apparaîtra que les conventions, les préjugés et les croyances

qui ont pour effet de consolider cet état apportent leur concours à la fin biologique.

Si, d'ailleurs, avec le fait d'intelligence, on considère le moyen indirect par lequel l'espèce humaine réussit à combattre les circonstances défavorables à la prospérité biologique, le lien qui existe entre le fait social et l'utilité biologique se montrera plus étroit encore. Il apparaîtra en effet que la notion scientifique, agent de l'action humaine sur le monde extérieur, et qui n'est point transmissible par l'hérédité, exige une organisation sociale, une extension et une richesse de rapports entre les hommes que n'exigeait point la tactique employée par les autres espèces animales. Chez le ruminant, par exemple, qui acquiert la propriété d'élever sa température de un ou deux degrés au-dessus de la température humaine, tout le travail d'invention et de remaniement qui fut nécessaire pour procurer ce résultat se voit accompli dans l'intérieur de la périphérie individuelle ; la modification efficace, une fois réalisée, est transmise par l'hérédité. Il n'en est pas de même des procédés de plus en plus complexes par lesquels l'homme dispose la matière au gré des exigences de la vie. Tout ce travail de défense et d'accommodation, au lieu de s'opérer par le concours des cellules enfermées dans un même organisme, s'accomplit par la coopération des individus compris dans un même ensemble social, modifiant par leur action, non plus le dispositif de l'organisme lui-même, mais des parties du cosmos extérieures aux organismes. Plus encore que la nécessité de multiplier la matière vivante à laquelle l'homme obéit au même titre que les autres animaux, cette circonstance particulière lui impose la fatalité de la vie sociale.

Les relations sociales auraient donc, semble-t-il, dans l'espèce humaine et au point de vue biologique, l'importance qu'ont chez les individus des autres espèces les relations intercellulaires. Cette importance est consacrée tout d'abord par le fait du langage, par l'invention du mot, signe parlé et écrit, moyen d'échange et de transmission, non seulement entre les hommes d'un même temps, mais entre ceux des diverses époques, agent merveilleux en vue d'étendre les relations sociales, en vue de faire converger vers un but commun l'effort d'un plus grand nombre d'individus. A la façon dont certains insectes préparent pour leurs larves, qui écloront après leur

mort, les aliments nécessaires, les hommes enferment dans des mots des notions que d'autres hommes, leur postérité, utiliseront pour la connaissance, des notions auxquelles ces nouveaux venus en ajouteront d'autres, enfermées également dans des signes transmissibles et durables, afin que le pouvoir de la matière vivante sur le monde physico-chimique soit constamment accru.

Cette importance et ce but défini attribués par la biologie au fait social va-t-il conférer à la sociologie une certitude plus grande? On ne le pense pas, s'il s'agit avec la sociologie, d'une science propre à diriger l'évolution humaine vers les fins biologiques par une divination et par des procédés rationnels. Les circonstances du changement cosmique contre lesquelles la vie doit se mettre en garde sont en effet si complexes, si imparfaitement connues, elles ont trait à des périodes de la durée si incertaines que toute science, qui se targuera d'instituer à leur encontre des prévisions et des modes de défense, courra le risque d'engendrer des doutes chez les gens graves et des sourires chez les sceptiques. En face de la complexité et de l'imprévu de ces circonstances contraires, le hasard aura, comme par le passé, sa large part dans le choix des mesures opportunes — c'est-à-dire qu'il n'y aura pas de choix, mais que, parmi un grand nombre de mesures adoptées, l'avenir montrera seul quelles furent les meilleures. Il y a plus et du fait seul que les sociologues cesseraient d'être dupes des buts moraux, religieux, économiques, humanitaires qu'ils ont envisagés jusqu'ici, dès qu'ils commenceraient à considérer l'humanité comme un moyen pour une fin biologique et non plus comme une fin en soi, leurs théories perdraient le bénéfice de cette loi d'ironie que l'on vient d'invoquer; elles perdraient cette force persuasive qui résulte pour toute idée du fait que les énergies conscientes auxquelles elle se propose, tandis qu'elles poursuivent un intérêt étranger, se conçoivent, par la vertu du mirage efficace, à la solde de leur intérêt propre.

La connaissance du but biologique n'aura donc, semble-t-il, d'autre utilisation réelle que d'autoriser une figuration des périodes révolues, des faits sociaux périmés, selon des perspectives fixes, et sous un éclairage qui leur conférera une valeur spectaculaire plus élevée.

Ces considérations ne feront pas d'ailleurs que les sociologues

s'en puissent jamais tenir à ce rôle d'historiens philosophiques et d'interprètes ingénieux du roman passé. Ils continueront vraisemblablement d'aménager l'avenir selon des méthodes rationnelles et d'appuyer leurs horoscopes sur des lois. Or on ne pense pas que leur entreprise doive être aussi vaine qu'il pourrait sembler : sans efficacité à l'égard d'une vérité objective, insuffisante en tant que déduction logique elle exercera pourtant sur l'évolution des esprits quelque influence par ce qu'elle contiendra en son principe de déraisonnable, par ce désir obscur, matière du réel, par cette pétition de principe d'un instinct, qui, selon la remarque de Nietzsche, est à la racine de toute philosophie et qui, à tout sociologue aussi bien qu'à tout philosophe, souffle l'appareil systématique de sa pensée, et, sous le masque de la dialectique, agit par contagion sur d'autres désirs, sur d'autres instincts.

§

Dans un article publié par *la Revue de métaphysique et de morale*, M. Jean Veber, exposant les théories de M. Quinton, a décrit la méthode du savant. « Elle consiste, a-t-il dit, à pousser jusqu'aux dernières limites les exigences d'une induction entièrement *a priori* avant de faire appel à l'expérience.»

La définition est excellente et M. Jean Veber, l'appuyant d'exemples empruntés à l'histoire des découvertes scientifiques, l'éclairant d'une analyse minutieuse de l'idée directrice qui fonda la thèse, du fait unique d'observation sur lequel celle-ci prit son élan, de toutes les conséquences tout d'abord improbables qu'elle exigeait et que l'expérience docile réalisa, M. Jean Veber a fait voir, dans la construction systématique de M. Quinton, un cas typique merveilleusement propre à intéresser tous ceux que passionne, presque autant peut-être que les résultats de la recherche intellectuelle, le jeu du mécanisme cérébral qui préside à cette recherche.

On a surtout, au cours de cette étude, envisagé la théorie biologique de M. Quinton au point de vue des conséquences philosophiques qu'elle entraîne. A les résumer en une vue d'ensemble, après l'exposé qu'on en vient de faire, on constatera qu'en expliquant sous le jour de l'utilité vitale, et, en fonction de cette utilité, comme une réaction de la matière vivante à l'encontre des changements physico-chimiques, tout

le mouvement de l'évolution biologique, y compris le phénomène mental, cette théorie a, sur le plan du déterminisme scientifique, institué un système hermétiquement fermé dont aucun élément, demeuré sans emploi, ne peut être exploité au profit du rêve métaphysique; on constatera qu'en montrant dans l'évolution une manœuvre en vue du maintien d'un état de perfection, et non plus une ébauche s'efforçant vers un lointain achèvement, elle a mis fin à toute interprétation messianique de l'univers. C'en est fait du messianisme du devenir. Le devenir, avec son expression concrète dans le phénomène de l'évolution, n'est plus qu'un moyen pour un éternel présent.

JULES DE GAULTIER.

CLAROS

—

Dans la nuit, le Printemps est né sur les collines !
Une couronne d'air azure ses cheveux
Et la double lueur de ses mains enfantines
Réchauffe le désert du ciel silencieux ;

Le rythme de son aile anime ce qu'il touche
Comme l'âme des sons éveille les échos,
Le murmure léger qui glisse sur sa bouche
Est plus doux que le vent sur le nid des oiseaux ;

Ses yeux ont la clarté des feux d'une autre vie
Dont les signes profonds sont les rêves des dieux,
Ses yeux révéleront le ciel de l'harmonie
Tant leur regard est comme un chant mélodieux !

La vierge dans la peine où le sommeil la plonge,
Les sylphes voyageurs qui dorment au jardin,
Les hommes ignorés qui pleurent dans un songe
De n'avoir pas vaincu la force du destin,

Les esprits de la mer que l'hiver épouvante,
La lune triste comme un cœur abandonné
Et les anges ont vu la cime transparente
De la colline obscure où le printemps est né.

Le Printemps est le chant des saisons de la terre !
De sa voix embaumée il dessine des fleurs
Et la fin de la nuit que sa naissance éclaire
Promet par sa musique un temple de couleurs.

Le cortège amoureux des muses dont les harpes
Soutiennent les accents de leur chœur féminin
Déroule sur la mer le vent de ses écharpes
Tandis que le Printemps appelle le matin ;

Il fait tomber du seuil où son regard prélude
L'escalier musical que descendra le jour
Et l'arpège qu'il lance émeut la solitude
Des notes de ses bonds qui chantent tour à tour ;

Et soudain il entend le ciel qu'il glorifie !
La lumière a franchi le seuil du temple d'air
Que l'innombrable main des rayons édifie
Sur l'éblouissement du parvis de la mer.

Il se mêle au concert de la lumière antique
Dont les ondes des vents dispersent les éclats ;
L'horizon traversé par sa flèche tragique
S'éparpille en lambeaux qui s'allument là-bas !

O Méditerranée, ô mère sensuelle,
Le Printemps a brisé le silence où tu dors,
Et les mains d'Apollon vont te rendre si belle
Que des peuples d'esprits accourent vers tes bords !

Qu'un chant victorieux transporte ta poitrine,
Qu'un sourire éternel dilate ta clarté,
Les tartanes de pourpre à la voile latine
Sont les autels mouvants de ta divinité !

O coupe dont l'arôme est monté dans l'espace,
L'abeille du soleil se pose sur ses eaux
Et l'étincellement de son rire s'enlace
A ta vapeur ardente, ô Campagne des flots !

Amante de Bacchus où le vent boit l'ivresse,
Que ne suis-je la terre et que n'ai-je pour bras
Les rochers lumineux dont l'étreinte te presse
Et pour lèvres la plage où tu te donneras ?

Ta domination resplendit sur ma race,
O nourrice brûlante, ô source de chaleur,
Et l'heure où le matin développe ta grâce
Est celle où le soleil retentit dans mon cœur !

Ma joie est sur ton sein comme une île sonore,
Comme un palais d'accords et de rayons flottants,
Les dieux sont épuisés, mais Claros vit encore,
O Méditerranée, ô lyre du Printemps !

Il enivre le jour, il inonde les âmes,
Le Printemps dénoué comme un flot répandu
Sur les rampes d'éther où son pas met des flammes
Remonte vers l'autel dont il est descendu.

De sommets en sommets, sa voix bondit et chante,
Elle jaillit, s'étend, ruisselle, brille, vit,
Et l'inspiration qui la guide est brûlante
Comme le cœur de l'univers qu'elle nourrit :

— « Je danse sur les lacs comme la libellule,
« Je plane sur la mer comme le goëland !
« C'est au creux d'un rocher que je me dissimule,
« Moi qui porte en mes bras l'aigle du firmament !

« Je suis né de la nuit et j'ai pris à ma mère
« Le don de me dissoudre ou de m'illimiter,
« Une feuille me borne et cependant la terre
« Ne peut me contenir sans craindre d'éclater !

« Je féconde vos eaux, je gonfle vos racines,
« Et vos tressaillements sont mes vibrations,
« Arbres de mes vallons, sources de mes collines
« Qui buvez à mes pieds l'haleine des rayons !

« La sève dont l'ardeur pénètre la nature
« Est celle dont l'essence illumine mes yeux ;
« Le soleil triomphant de ma voix transfigure
« La terre que j'appelle et le ciel que j'émeus !

« Je suis le tourbillon qui soulève les plaines
« Comme l'esprit d'amour agite la chaleur,
« Le sang qui nourrit l'onde est le feu de mes veines,
« Le feu qui tente l'homme et le sang de mon cœur !

« C'est du fond de l'espace et du temps que j'arrive !
« Les mages m'annonçaient aux souffles du désert,
« Ma lumière a tranché tes liens, ô captive,
« Ma musique a fondu les neiges de l'hiver !

« J'aime la nudité de ta chair sensitive
« Qu'enivrent les lilas de mon enchantement,
« La coupe du Printemps est la coupe d'eau vive,
« Je suis ton créateur si je suis ton amant !

« O Terre, ta jeunesse éblouit ma pensée,
« O Terre, ta fraîcheur irrite mon désir !
« Me pardonnerais-tu si mon arc t'eût blessée,
« Ne m'oublierais-tu pas si je devais partir ?

« O Terre, je parcours ton heureuse étendue,
« Le reflet du Printemps y palpite déjà,
« Le foyer ranimé des montagnes remue
« D'un chant intérieur que l'amour prolongea !

« Nymphes, que vos jardins soient pleins de violettes
« Commes les souvenirs enivrés de mes mains,
« Et que vos seringas retrouvent des poètes
« Dans les parfums que je répands sur les chemins !

« Les muses dont les yeux sont des plaines liquides
« Auréolent mon front d'invisibles accords
« Et je pense en voyant leurs mouvements splendides
« Que l'éclat de mes chants est celui de leurs corps !

« Que les fêtes des bois élèvent leurs ramages,
« Que la fleur du pommier ait l'odeur de son fruit,
« Que les flots de la mer en colorant les plages
« Célèbrent le pouvoir du dieu qui les conduit !... »

Les ailes du printemps font trembler la lumière
Comme sa lyre émeut le cœur de l'univers,
Son souffle est un torrent qui bondit sur la terre,
Son vol est la clarté qui brûle dans les airs!

Non, tu n'as pas pleuré dans tes cheveux de neige,
Epouse de la vie humaine et de l'amour,
O Terre, jeune amante aux grands yeux que protège
Le ciel de ce destin qui se nomme le jour!

Ce héros masqué d'or qui jette l'allégresse,
Cet archer dont la flèche a fécondé ton sein,
Ce chanteur des lauriers et des lys de la Grèce,
Ce prince des odeurs qu'élève le jardin,

Cet enfant qu'ont prédit Orphée et Zoroastre,
Ce cygne dont le chant préserve de mourir,
Cet archange dont l'âme a la forme d'un astre,
O Terre, le Printemps est venu te chérir!

O soleil de la mer, ô Printemps qui délires,
Ma vie est un élan vers ton immensité,
Reçois comme un écho le chant que tu m'inspires,
Abîme d'harmonie et d'immortalité!

Comme un souffle perdu retourne à la lumière
Ou comme une onde glisse et rentre dans le sol,
Comme une onde je veux redevenir la terre
Ou joindre comme un souffle à l'espace mon vol!

O Printemps, reprends-moi dans tes blancs sanctuaires,
Donne-moi pour toujours ta contemplation,
Et mélange mon sang au feu de ces mystères
Qui du cours de la vie ont fait ton action.

La même pureté des hymnes et des femmes
A gardé mon esprit dans sa barque de chair,
J'ai le rêve, l'amour, j'ai les ailes des âmes,
La foi de la montagne et l'orgueil de la mer!

O Printemps du soleil envahissant le monde
Des dons inpirateurs qui tombent de tes yeux,
Dans l'union des feux qui t'escorte et qui gronde,
Je voudrais près de toi monter comme les cieux!

O Soleil du Printemps, ô couronne du temple,
O sculpteur de la mer, ô musique de Dieu,
Toute l'humanité dans mes yeux te contemple
Et t'écoute avec moi chanter dans le ciel bleu!

LUCIEN ROLMER.

LITTÉRATURE SYLVESTRE

—

Il est fort improbable que, emporté par le rapide vers la Côte d'Azur, l'Italie, ou la Suisse, vous ayez dépassé Moret sans entendre le monsieur qui fumait une cigarette dans le couloir se récrier, en se retournant vers sa compagne : « C'est ridicule ! Nous ne connaissons pas encore la forêt de Fontainebleau... Il faudra cependant que nous venions *un de ces jours* la visiter ! » La dame secoue la rêverie somnolente où elle se complaisait ; elle approuve avec calme, cherche à déterminer l'époque la plus favorable à l'exécution de ce projet — ce qui lui permet de citer négligemment, pour votre édification, la plage élégante où elle se rendra l'été prochain, — et le couple se tait. L'année suivante, traversant la même région dans le même rapide, il échangera des propos identiques...

Mais du moins, le monsieur qui contemplait le sous-bois, fuyant a été attiré, ne fût-ce qu'une seconde, par le charme invincible qui émanait de cet asile hâtivement violé. Si brève, si confuse, si incomplète qu'ait été sa sensation, les suggestions de la grande Sylve ont agi sur lui ; il a deviné, proche et insaisissable, un monde inconnu, il a souhaité s'enfoncer sous les futaies profondes pour en pénétrer la vie secrète, pour comprendre ce qu'il y a de mystérieux dans ces deux mots : la forêt.

Quoi d'étonnant? Cette force attractive de la forêt est aussi vieille que l'humanité. Les hommes en subirent la puissance avant de pouvoir l'exprimer, car elle se manifeste dès les époques imprécises où la substance spirituelle s'évadait à peine de la matière. La forêt d'alors, c'est le repaire, l'abri du foyer primitif. A l'origine de notre histoire, la forêt exhale, si l'on peut dire, comme un parfum religieux de gloire éclatante et farouche : temple de mort et de silence, temple de joie sacrée, elle enveloppe de sa majesté recueillie le bruit des chocs sauvages, les rites sanglants et fleuris des pompes païennes.

Est-il une puissance plus évocatrice? Que le son d'un cor lointain vibre et meure dans le frisson des branches, voici, ressuscités, la forêt du moyen-âge et l'esprit gaélique des derniers bardes. Voici la théorie obsédante des images du temps passé : c'est le roman des Lohérains et Bègues occis par les valets de Fromond ; Arthus et les chevaliers de la Table-Ronde; la fée Viviane et Merlin l'Enchanteur; c'est le théâtre épique sur lequel passent, comme des apparitions, tous les héros du Cycle Carolingien et du Cycle Breton. Légendes de la Grande-Bretagne et de l'Armorique, exploits des paladins, chasses fabuleuses des barons! Voici la cour de Karadigan : le chevalier valeureux a mis bas un blanc cerf et il s'approche pour baiser au visage sa dame rougissante...

Il est impossible de dénombrer les œuvres qui jaillirent du contact de la forêt, ou qui, tout au moins, témoignent de son emprise. Il n'est peut-être qu'une puissance plus inspiratrice : la femme. Or celle-ci, dans cette abondante floraison qu'est la littérature sylvestre, est intimement liée à celle-là. Combien y a-t-il, dans l'œuvre qui nous occupe, de pages où la femme ne soit présente, où,— si sa présence n'est pas réelle, — sa pensée ne flotte, mêlant son trouble à la poésie respirée avec l'air des bois ?

Cadre d'idylle chaste et d'ardente passion, paradis terrestre où s'égarent les couples enlacés, où naissent des baisers rieurs et des baisers graves, où s'exaltent les illusions triomphantes, la forêt est aussi le décor mélancolique des amours qui meurent, la retraite énervante où rôde le désir, le refuge des cœurs blessés et des amours meurtris. Car la forêt a cette faculté merveilleuse d'être en harmonie avec tous les états d'âme : elle favorise les rêveries indolentes et tristes, elle soutient les rêveries actives et violentes; elle encourage les rêveries voluptueuses. Elle devait être et elle a été comprise par les tempéraments les plus opposés, chantée sur tous les modes.

Autant qu'il est possible de dégager une impression d'ensemble d'une œuvre aussi touffue, on peut dire que la note rencontrée le plus fréquemment dans les livres où se montre l'attraction de la forêt, c'est le recueillement ému et attendri. Que nous devions à ce fait caractéristique quantité d'ouvrages où la banalité lyrique, la rhétorique émolliente et la sentimentalité lacrymatoire se sont donné un cours débordant, quantité de

proses et de vers remplis d'épithètes en guimauve, de sanglots mal imités et de trémolos exaspérants, c'est certain. C'était inévitable. Cet attendrissement souvent bébête, — encore qu'assez touchant parfois, — et ce besoin de le crier, n'ont rien qui doive surprendre. Ce sont là des privilèges exercés par la nature sur la masse des âmes simples (que l'érudition du sentiment ne gêne pas), capables de sentir, mais non d'exprimer leurs sensations avec un goût sûr et autrement que sous des formes faciles et conventionnelles.

Faites une promenade dans cette forêt de Fontainebleau qui est comme la synthèse de toutes les autres, vous vous convaincrez de son influence attendrissante. Point de caverne, point de rocher notable qui ne se présentent aux yeux « ornés » de prénoms accolés au-dessus d'une date précise, striés de crayonnages nombreux, mais d'inspiration peu variée, rarement obscène, et témoignant le plus souvent de pensées sentimentales.

Vous connaîtrez à quel point la douceur apaisante de la forêt s'est infiltrée dans l'âme de ses obscurs thuriféraires, quand vous aurez constaté chez les auteurs de ces *graphiti* l'absence complète de préoccupations politiques. Ces formules lapidaires : « Vive Combes ! » ou « A bas les Juifs ! » (multipliées en tant d'endroits qui ne semblaient point destinés à provoquer de telles manifestations), vous ne les trouverez pas gravées dans le roc tendre. Mais vous saurez, à n'en pas douter, que Bébert (du 12e d'artillerie) et Titine, ayant connu les joies de l'amour dans ce qu'elles ont de plus palpable, ont désiré laisser dans telle grotte hospitalière un souvenir durable d'émotions qui leur furent chères. Plus loin, vous recueillerez les plaintes, versifiées autant que possible, de quelque Ariane abandonnée.

N'écrasez pas de votre mépris les auteurs chétifs de ces barbouillages évidemment regrettables. Ayez plutôt un sourire indulgent pour cette preuve de l'humaine faiblesse. Ces passants ont exprimé comme ils l'ont pu leurs sensations sylvestres : n'oubliez pas que, pour être formulé en d'autres termes, l'exemple vient de loin, et de haut. Comment songer à accabler un canonnier de 2e classe, quand un poète tel que Banville s'écrie :

O forêt adorée encor, Fontainebleau,
Dis-moi, le gardes-tu sur le tronc d'un bouleau,

Ce nom que j'appelais mon espoir et mes forces
Et que j'avais partout gravé dans tes écorces?

S'il y a une différence dans l'expression du sentiment, il n'y en a guère dans la conception.

§

La forêt, prétexte à tant de descriptions emphatiques, à tant de lyrisme médiocre et redondant, nous valut aussi beaucoup de pages vraiment belles et qu'on peut admirer sans réserve. Nous en trouverons notamment chez les écrivains qui comprirent et aimèrent la forêt de Fontainebleau, célèbre et si mal connue : étudier brièvement l'œuvre de quelques-uns d'entre eux sera peut-être suffisant pour montrer les aspects les plus caractéristiques de la littérature sylvestre, car, dans leur forêt, il y a toutes les autres. Il est, en Bretagne, des forêts sombres, toujours plongées dans leur rêve druidique; il est, accrochés aux flancs rocheux de l'Estérel, des sapins qui laissent briller entre leurs fûts pressés l'azur d'une mer grecque; il est bien d'autres forêts dont chacune a sa grandeur et sa poésie particulière, mais seule, sans doute, la forêt de Fontainebleau les réunit toutes, — variée à l'infini, immense, mouvante, changeante comme l'âme humaine, illusionniste prodigieuse dans la mise en valeur des altitudes et des lointains.

Taine eut d'elle, par une belle journée d'automne, une vision radieuse et vivifiante :

Il n'y a rien dans cette forêt qui ne fasse plaisir, — écrit-il dans *Thomas Graindorge*... On resterait ici toute une matinée sans penser, content de regarder. On n'a envie de rien, on est heureux, comme les anciens dieux, les dieux d'Homère.

L'air peuplé de rayons et de reflets est en fête, et les branches noires, tortues, font saillie avec une force extraordinaire dans la clarté épanchée ou sur l'azur profond.

Toujours le ciel, au milieu des feuillages dorés, le ciel bienfaisant, pacifique, le plus magnifique des dieux, la plus divine des choses.

A quoi servent la peinture et la poésie? Quel tableau, quel livre vaut un pareil spectacle? Ce sont des contrefaçons mesquines, tout au plus des consolations à l'usage des gens enfermés.

Taine ressent vivement l'impression de vigueur allégeante que donne la forêt ; il lui semble qu'au contact de ces grands arbres, « héros heureux et calmes », on devient grand. Il a

envie de leur crier : « Tu es un beau et puissant chêne, tu es fort, tu jouis de ta force et du luxe de ton feuillage. » Mais il comprend aussi la douceur et la coquetterie éparses dans les « petits coins ». Les bouleaux, les frênes et les arbres d'essence délicate chuchotent devant lui comme « des femmes pensives dont personne n'a entendu la pensée, une pensée timide et gracieuse qui arrive à demi-effacée ». Il écoute toutes « ces charmantes âmes qui osent parler dans le silence ». Aucun souci ne vient troubler sa sérénité et son extase juvéniles. Il se sent parfaitement heureux.

M. André Theuriet, grand ami des bois, comme on sait, a noté cette fête de la lumière dont parle Taine, dans un sonnet charmant et d'inspiration également sereine et pure :

Les hêtres blancs et droits élancent haut leur voûte,
A leurs pieds la fougère et la mousse, au passant,
Lentement, comme un miel distillé goutte à goutte,
Offrent des lits moelleux où le soleil descend.

Une lumière en pluie impalpable dissoute
Répand sous la feuillée un jour phosphorescent

. . . .
Partout une ombre fraîche, et là-bas, tout au fond,
Dans l'entrelacement des confuses ramures,
De rares coins de ciel d'un bleu pur et profond.

Ces vers n'évoquent-ils point quelque toile de Diaz, *A la Reine Blanche* ou *Sous Bois?* Vers et tableaux, d'ailleurs, furent conçus dans cette admirable futaie du Bas-Bréau, dont tant d'artistes furent si justement épris, le Bas-Bréau de Corot et de Théodore Rousseau, tout rempli de chênes majestueux auxquels Théodore de Banville consacra ces vers, qui suffiraient à lui faire pardonner d'avoir gravé le nom de sa maîtresse sur le tronc des bouleaux :

Et vous, colosses fiers, arbres noueux, grands chênes,
Rien n'agitait vos fronts par le temps centuplés.
Pourtant vos bras tordus et vos muscles gonflés,
Ces poses de lutteurs affamés de carnage
Que vous conserviez même à cette heure où tout nage
Dans la vive lumière et l'atmosphère en feu,
Laissaient voir qu'autrefois, sous ce ciel vaste et bleu,
Vous aviez dû combattre, ô géants centenaires,
Au milieu des Titans vaincus par les tonnerres...

En ce qui touche le Bas-Bréau, et ce Barbizon autour du-

quel s'assembla l'Ecole de Fontainebleau, nous possédons avec la *Manette Salomon* des Goncourt un document littéraire considérable, encore qu'assez vieilli. Sans doute, la célèbre futaie réserve toujours à ses adorateurs l'émotion presque religieuse qui étreignait Coriolis lorsqu'il contemplait, « dans une sorte de ravissement respectueux et de silence ému de l'âme », ces chênes « magnifiques et sévères, ayant un âge de dieux et une solennité de monuments, beaux de la beauté sacrée des siècles ». Si Coriolis revenait au Bas-Bréau, il retrouverait, sauf *Briarée, le Rageur*, et quelques vieux colosses récemment terrassés par l'orage, ces arbres « aux membres d'athlètes, au dessin héroïque », les uns solitaires « comme des rois », les autres assemblés et qui, « nouant leurs bras en dôme de verdure, semblaient dessiner un rond de danse pour des hamadryades ». Mais il ne reconnaîtrait plus Barbizon.

Les Goncourt notaient déjà, dans *Manette Salomon*, le changement de physionomie des « hôtelleries campagnardes de l'art ». Mais ils ne pouvaient prévoir un Barbizon aussi complètement métamorphosé, où l'artiste deviendrait l'exception, où le tramway à vapeur déverserait ses flots de bourgeois dans des restaurants à pseudo-tziganes. Il faudrait à Coriolis bien de l'imagination pour voir des hamadryades dans un bataillon d'Anglaises acharnées à de petites aquarelles regrettables. Anatole, poursuivi impitoyablement par la trompe des automobilistes, ne pourrait plus « dormir d'après nature », ni « vacher » à son aise ; s'il essayait ses « charges » (le mot a vieilli comme le personnage) sur les élégants pensionnaires de l'hôtel, il se ferait mettre à la porte ou s'attirerait un envoi de témoins. Et Manette elle-même ne confondrait plus Barbizon avec la campagne.

Les temps sont changés, les peintres aussi. La futaie demeure, immuable; les abords seuls en sont parfois un peu moins attirants. Mais cette impression fâcheuse disparaît vite quand on s'enfonce au cœur inviolable de la forêt. Il y a toujours la même poésie splendide dans un coucher de soleil comme celui que les Goncourt ont décrit:

Il se faisait, à cette heure, une magie dans la forêt. Des brumes de verdure se levaient doucement des massifs où s'éteignait la molle clarté des écorces, où les formes à demi flottantes des arbres paraissaient se déraidir et se pencher avec les paresses nocturnes de la vé-

gétation. Dans le haut des cimes, entre les interstices des feuilles, le couchant de soleil en fusion remuait et faisait scintiller les feux de pierreries d'un lustre de cristal de roche. Le bleuissement, l'estompage vaporeux du soir montait insensiblement; des lueurs d'eau mouillaient les fonds; des raies de lumière, d'une pâleur électrique et d'une légèreté de rayons de lune, jouaient entre les fourrés...

Quand vient l'automne, la même mélancolie pénétrante tombe de la forêt taciturne, la même tristesse poignante étreint les arbres assombris, dont les branches noires se convulsent et se plaignent sous les rafales, le même deuil enveloppe les hautes futaies où la lumière s'éteint: c'est le règne du silence, « la plus grande mort de tout, un de ces silences que la terre fait pour dormir, un silence plat qui enterre tous les bruits des silences de l'été ».

§

Les Goncourt se sont peu préoccupés de faire mouvoir la femme dans cette suite de dessins vigoureusement poussés qu'est leur forêt: toutefois, on devine aisément que Manette était incapable de comprendre les beautés sylvestres. Coriolis vibre au spectacle féerique de l'été dans la forêt; il jouit de tout ce qu'il y a alors en elle de bonheur épars, de joie lumineuse, de gloire saine; a l'automne, il sent intensément la mélancolie profonde qu'elle dégage: Manette ne soupçonne rien de tout cela. Elle joue, avec un bonheur puéril, à la femme honnête, elle est heureuse de voisiner avec Mme Crescent; la forêt l'amuse tout d'abord, mais elle n'y voit guère autre chose que les arbres frisés d'une boîte de joujoux. Elle la quitte sans regret : il pleut, elle est en froid avec sa voisine.

Mais Manette, peu intelligente, d'instincts plutôt bas, apathique, fermée,— et vraisemblablement noircie à plaisir parce que juive, — n'est pas assez femme pour qu'on puisse faire grand cas de son indifférence. D'autant qu'elle n'est pas amoureuse, qu'elle est même incapable de fantaisie.

La Rosannette de l'*Education Sentimentale* est amoureuse. Du moins elle se laisse aimer avec plaisir, et le charme bienheureux de la forêt vient transformer cet état d'âme en un amour... auquel il ne faut pas demander plus qu'il ne peut donner. Voici donc Rosannette et Frédéric dans la forêt de Fontainebleau, où le jeune homme a désiré emmener sa maî-

tresse. Ils gravissent les hauteurs d'Apremont, par un sentier en lacets sur lequel courent des racines entrecroisées : « Rosannette trébuchait dessus, était désespérée, avait envie de pleurer. »

La joie lui revient en haut du sentier, car elle trouve sous un toit de branchages « une manière de cabaret où l'on vend des bois sculptés ».

« Elle but une bouteille de limonade, s'acheta un bâton de houx; et, *sans donner un coup d'œil au paysage que l'on découvre du plateau*, elle entra dans la Caverne-des-Brigands. »

Devant un chaos de roches monstrueuses, Frédéric lui explique qu'elles sont là depuis le commencement du monde et resteront ainsi jusqu'à la fin; Rosannette détourne la tête « en affirmant que ça la rendrait folle », et s'en va cueillir des bruyères.

Pour n'être pas exempte de niaiserie, la « Maréchale » de Flaubert n'est cependant pas insensible au charme de la forêt. La voici debout près de Frédéric, sur une éminence de terrain, devant les énormes flots verts « qui se déroulent en bosselages inégaux » :

« Ils sentaient, tout en humant le vent, leur entrer dans l'âme comme l'orgueil d'une vie plus libre, avec une surabondance de forces, une joie sans cause. »

D'autres fois, « le sérieux de la forêt » les gagne. Dans le vieux landau qu'ils affectionnent, ils ont de longues minutes de silence, ils demeurent « comme engourdis dans une ivresse tranquille ». Que Rosannette ait analysé très clairement ces sensations, c'est bien improbable, mais peu importe. Elle est heureuse; l'influence attendrissante de la forêt la pénètre, ainsi que Frédéric : « Un besoin le poussait à lui dire des tendresses. Elle y répondait par de gentilles paroles, de petites tapes sur l'épaule, des douceurs dont la surprise le charmait. » Telle est l'action bienfaisante de la forêt, que Frédéric découvre en Rosannette « une beauté toute nouvelle qui n'était peut-être que le reflet des choses ambiantes... Il ne doutait pas qu'il ne fût heureux pour jusqu'à la fin de ses jours, tant son bonheur lui paraissait naturel, inhérent à sa vie et à la personne de cette femme. »

Ils sont détachés de tout, si absorbés par leur rêve que l'agitation du dehors ne parvient point à les troubler. On bat la

générale dans les villages, pour aller défendre Paris : « Ah! tiens! l'émeute! » disait Frédéric avec une pitié dédaigneuse.

Grâce à la forêt, ils ont connu le suprême bienfait : l'illusion.

§

La forêt, dispensatrice d'illusion, est-elle consolatrice? Il est difficile de répondre catégoriquement à cette question. Assez souvent, semble-t-il, elle calme, elle apaise, elle endort, elle procure, sinon la guérison, du moins l'oubli...

Nous ne trouverons d'ailleurs pas une démonstration éclatante de ce fait dans ce chef-d'œuvre d'observation douloureusement vécue : *Notre Cœur*. Le héros de Maupassant, André Mariolle, a le malheur d'aimer de tout son être Michèle de Burne, dont la séduisante enveloppe mondaine cache un fond de sécheresse et d'égoïsme léger. Elle est incapable de l'aimer comme il voudrait l'être. Chez elle, ni le cœur, ni les sens ne sont pris, et le sentiment tout superficiel qu'elle éprouve pour lui ne ressemble en rien à cet amour passionné qui la fatigue. Cruel et éternel malentendu! Il comprend qu'il ne pourra jamais animer cette coquette statue. « Elle l'avait cloué sur une croix, il y saignait de tous ses membres, et elle le regardait agoniser sans comprendre sa souffrance. »

Il veut échapper à ce supplice ; il ira se cacher dans une solitude où il finira peut-être « par cicatriser ses plaies et ne plus sentir que les sourdes douleurs dont tressaillent jusqu'à leur mort les mutilés ». Et le voici dans ce charmant Montigny — refuge de combien d'artistes, — au bord du Loing, sur la lisière de la forêt. Celle-ci est déserte, le printemps est à peine né. André Mariolle se hâte de promener son désespoir par les fourrés silencieux et les coteaux couverts de rochers. Il ne se promène pas, il fuit. Il fuit devant lui, n'importe où — mais sans pouvoir oublier. L'angoisse de cet amour rompu le poursuit, et, dans cette solitude absolue, il remâche sa douleur avec accablement, il fouille en lui-même jusqu'à en être épuisé. La forêt, il ne la voit guère. Pourtant, voici qu'elle change d'aspect, qu'elle devient « plus épanouie et plus ombrée ». Mariolle est entré dans une admirable région de hêtres. Là, plus rien qui rappelle l'hiver ; le printemps rayonne déjà de toute sa fraîcheur ; le soleil traverse la voûte immense des cimes et dore les jeunes taillis emmêlés :

La pluie de feu glissait, coulait dans tout ce feuillage épandu qui n'avait plus l'air d'un bois, mais d'une éclatante vapeur de verdure illuminée de rayons jaunes. Mariolle s'arrêta, ému d'une inexprimable surprise. Où était-il? Dans une forêt, ou bien tombé au fond d'une mer, d'une mer toute en feuilles et toute en lumière, d'un océan doré de clarté verte?

Il se sent moins malheureux, plus calme, il se couche sur le tapis roux des feuilles mortes qui s'étale sous les jeunes verdures... et que voulez-vous que lui inspire cette douce atmosphère de beauté, sinon cette pensée : « Ah! si je l'avais ici, avec moi! » Et il se laisse étreindre encore par son rêve douloureux, mais moins désespéré : il voudrait l'arracher à Paris, l'attirer dans ce bain vivifiant de sève nouvelle. Ne lui reviendrait-elle pas toute... Toujours la divine illusion.

Hélas! son regret se complique de jalousie. Puis voici que la solitude de la forêt lui semble trop triste; dans cette houle des feuillages et des branches, des fougères et des bruyères, il roule comme dans un océan de mélancolie. Tout lui rappelle sa souffrance. Un jour, il rencontre dans la forêt deux arbres enlacés, un « hêtre » et un chêne (ce hêtre est en réalité un charme, car il s'agit évidemment du *Chêne Charmé*), qui lui semblent l'image même, effrayante et symbolique, de son amour, et qu'il considère avec une attention maladive :

Comme un amoureux désespéré au corps puissant et tourmenté, le hêtre, tordant ainsi que des bras deux branches formidables, enserrait le tronc du chêne en les refermant sur lui. L'autre, tenu par cet embrassement, allongeait dans le ciel, bien au-dessus du front de son agresseur, sa taille droite, lisse et mince, qui semblait dédaigneuse. Mais, malgré cette fuite vers l'espace, cette fuite hautaine d'être outragé, il portait dans le flanc les deux entailles profondes et depuis longtemps cicatrisées que les branches irrésistibles du hêtre avaient creusées dans son écorce. Soudés à jamais par ces blessures fermées, ils poussaient ensemble, en mêlant leurs sèves, et dans les veines de l'arbre violé coulait et montait jusqu'à sa cime le sang de l'arbre vainqueur.

Mariolle ne guérit point, malgré l'amour ardent, dévoué, absolu, de sa petite servante Elisabeth, dans lequel il ne trouve qu'un soulagement incomplet. Sans doute, Elisabeth est fine, tendre et charmante. Mais Mariolle ne serait pas un homme, et un homme follement épris, s'il ne pensait à Mme de Burne dans l'instant où Elisabeth s'efforce le plus précisément de la

lui faire oublier. Il aspire à cet idéal irréalisable : « Ah! une femme qui serait ces deux-là, qui aurait l'amour de l'une et le charme de l'autre! »

Mais le souvenir de cette autre ne sera décidément pas vaincu, et il ne peut s'empêcher de le lui faire savoir. Elle vient, entre deux trains, toujours la même, séduisante et nullement troublée, fidèle et raisonneuse, — la chair calme. Avec une facilité hâtive, elle arrache Mariolle à la forêt, à la forêt devant laquelle elle s'extasie précipitamment, car elle a du monde à dîner, et le souci de ne pas manquer son train la préoccupe. Il cède, il la suivra avec la certitude angoissante qu'elle ne sera jamais celle que caressait son rêve meurtri, résigné « à cet éternel désir devenu dans ses veines une sorte d'appétit féroce... »

Mais du moins il gardera pour se tromper lui-même, et pour confondre dans l'ivresse de l'étreinte celle qu'il aime avec celle dont il est aimé, la petite maîtresse fraîche et jolie, source apaisante et douce où il viendra rafraîchir cette passion desséchante.

Et ainsi, la forêt providentielle qui lui réservait cette consolation relative, — mais, en somme, appréciable, — n'aura pas été invoquée tout à fait en vain... Un amoureux blessé, possédant au degré convenable le don de poétiser, trouverait-il encore aujourd'hui quelque Elisabeth dans les auberges de Marlotte ou de Montigny?... Ou faut-il craindre que la dernière ne soit partie avec Mariolle ?

§

En ces dernières années, la forêt de Fontainebleau a été le sujet ou le décor d'œuvres diverses. On ne peut citer tous les écrivains qui, dans les jeunes générations, lui consacrèrent des vers ou des proses ; mais il est parmi eux deux noms qu'il faut mettre à part : ceux de MM. Adolphe Retté et Jean Eriez.

Avant de parler de leurs livres, il est un devoir qui me semble s'imposer : rendre justice aux deux hommes à qui l'on doit une révélation complète des beautés de la forêt, les sylvains Denecourt et Colinet. Ceux-ci ne se contentèrent pas d'aimer passionnément leur forêt, ils voulurent la faire connaître et aimer ; dans cette tâche, ils déployèrent une activité

infatigable, n'épargnant ni leur temps ni leur argent, et montrant le goût le plus heureux. Il est superflu, à l'heure actuelle, de retracer l'œuvre commencée par Denecourt (à qui Théophile Gautier consacra une étude pittoresque et charmante), continuée avec tant de zèle par le regretté sylvain Charles Colinet(1), dont le médaillon, illustré d'un sonnet du poète Adolphe Retté, est scellé aujourd'hui dans le roc qui porte son nom. Denecourt et Colinet ont mérité les hommages qui leur ont été rendus. Les sentiers dont ils ont sillonné la forêt, combinés de façon à faire rendre à celle-ci son maximum d'impression, sont, comme l'a fort bien dit M. Stuart Merrill, « de véritables poèmes tracés sur le sol ».

La forêt n'a pu consoler l'amant de Mme de Burne, jeune et chez qui le ressort de la vie n'était pas cassé. Quelle sera son influence sur le philosophe Vermand, homme mûr, presque un vieillard, très las, usé, irrémédiablement trahi au profit d'un peintre vigoureux et jeune, et qui vient, lui aussi, demander aux grands bois l'oubli du désespoir d'amour? C'est ce que M. Jean Eriez décrit de façon remarquable dans son curieux livre : *la Forêt* (2).

En même temps qu'il voudrait se délivrer de cet amour accablant, Vermand tente de se débarrasser de tout ce bagage intellectuel qui ne lui sert plus qu'à mieux sentir la douleur, de toutes ces raisons de souffrir que l'étude et le poids de la civilisation apportent avec eux. Il veut parvenir à ne plus penser, « rétrograder vers la bête » pour abolir la souffrance. Dans cette forêt où il passa naguère des heures enamourées auprès de l'infidèle Line, il vient se fixer chez le garde forestier Heutre; et il se terre là, en effet, comme une bête blessée, il n'écrit plus, il ne lit plus, il ne voit plus guère d'autres créatures humaines que le garde et sa femme; il s'efforce de laisser mourir sa pensée. En compagnie de Heutre et de son chien, il rôde toute la journée sous les arbres, il subit comme une caresse inconsciente l'empreinte profonde de la forêt et des forces vivaces qu'elle met aux prises, « cette agitation sans trêve des instincts qui se teintait de nuances comme une peau

(1) L'excellent sylvain Charles Colinet est mort le mois dernier, à Fontainebleau.
(2) Jean Eriez, *la Forêt*. Dujarric, éditeur. 1903.

vivante, dégageait un émoi violent comme un parfum, baignant et pénétrant tout ». Dans cette solitude, il n'a d'autre désir que de s'isoler encore plus, le cerveau vide, tendu vers une sorte d'hébétude heureuse. « La forêt ainsi, comme une passion, atteint, stupéfie, emporte sans laisser la force de raisonner. »

Un penseur comme Vermand ne peut vider de la sorte son intelligence sans qu'une seule idée y subsiste, s'élargissant quand les autres diminuent, et accaparant peu à peu le cerveau engourdi : l'idée de la mort. C'est de la mort que lui parle maintenant la forêt, quand il s'égare sur les bords, enguirlandés de nénufars monstrueux, de ses étangs malsains, d'où jaillit une ardente verdure « piquée de fleurs violentes, couleur de poison », et dont l'odeur funèbre donne l'envie du repos total, de l'anéantissement : « Se dissocier et se perdre pour renaître dans ces fleurs éclatantes. » Il semble à Vermand qu'il pénètre enfin le cœur de la forêt, qu'elle se montre à lui comme aux initiés l'Isis redoutable et sans voiles :

Je ne suis pas l'amie et la consolatrice, la bonne servante des soucis particuliers ; et si je m'abaisse, pour quelques-uns, à ces rôles, c'est afin qu'ils soient amenés à obéir comme mon peuple de bêtes et de plantes... Mes voies sont plus hautes : je suis la Substance universelle, et son désir invincible de varier, de se complaire en des formes innombrables, innombrablement renouvelées... La douleur et la joie sont mes moyens ; la douleur d'amour et la joie d'amour un de mes moyens ; mais la mort est le grand moyen, celui qu'il convient de respecter, d'accueillir, — et de chérir, quand l'heure est venue...

Cette heure, le solitaire le sent, ne va pas tarder à sonner pour lui.

Et il comprend aussi qu'on n'efface pas les traces de toute une vie intellectuelle, que sa tentative devait être vaine, qu'on ne peut plus redescendre vers la brute. Le composé ne retourne pas au simple.

Dans la solitude de plus en plus profonde où il s'est réfugié, il n'a vraiment eu contre sa pensée qu'un recours : le sommeil. Encore ce sommeil était-il hanté de visions de Paris, « Line, Delsart, Line encore, la cohue en noir des gens qui pensent ». Et c'est la délivrance que la forêt miséricordieuse lui envoie par les mains d'étrangleur de Naïsse-le-Frelampier.

La forêt, la « Grande Mère », domine de sa masse énorme

les personnages de cette œuvre un peu touffue, mais jamais banale, et d'inspiration haute; les petites voix des passions humaines se perdent dans son vaste murmure, les chocs des faibles volontés humaines se fondent dans sa Force triomphante.

Elle accueille les hommes vains avec « l'hypocrisie d'un large frisson amical », parce qu'ils sont « la plus riche et la plus compliquée des formes où voyage la substance,les grands ouvriers des changements ». La forêt de M. Eriez, aux voies cachées, difficilement pénétrables, est une puissance assez effrayante.

§

Si l'art trompeur de formuler des lois et de tirer des conclusions rigoureuses pouvait être en cette matière — comme en bien d'autres — autre chose qu'une inutile cuistrerie, il serait permis de déduire des exemples cités plus haut que la forêt, propice à l'exaltation amoureuse, est une consolatrice insuffisante. Mais ceux qui, uniquement préoccupés d'eux-mêmes, se réfugient dans son sein pour échapper à la souffrance, ne la considèrent, le plus souvent, que comme un moyen, auquel on pense seulement lorsqu'on espère qu'il sera salutaire. La forêt, pour prodiguer ses faveurs suprêmes, ne demande-t-elle point une affection plus exclusive, ne veut-elle pas être aimée pour elle-même?

Dans son dernier volume, *Virgile puni par l'amour* (1), M. Adolphe Retté écrit cette phrase : « Ce n'est point pour ceux qui s'affolent au craquement de la bottine d'une femme que chantent les frondaisons de la forêt sacrée. » L'autorité d'écrivain sylvestre qui s'attache au nom de M. Retté donne à cette appréciation un peu dédaigneuse un caractère de vérité facilement acceptable. Je ne suis pas loin d'ajouter que je le regrette : ne peut-on, en effet, concilier, dans cette courte vie, deux passions qui, à première vue, ne semblent pas devoir s'exclure? Est-il donc impossible de suivre deux routes en même temps et faut-il, hélas! toujours se borner, toujours choisir? Il y a bien de la mélancolie dans cette nécessité.

Ne croyez pas, d'ailleurs, à cause de ce jugement sévère,

(1) Adolphe Retté : *Virgile puni par l'amour* (*Contes de la forêt de Fontainebleau*). Messein, éditeur, 1905.

que la femme soit bannie un seul instant de l'œuvre sylvestre de M. Adolphe Retté. Tout au contraire, vous la trouverez à chaque page. Nulle part elle n'est présentée avec une variété plus précise que dans ce livre dont chaque nouvelle reflète une face différente de l'amour.

Vous y verrez d'abord l'histoire de Virgile de Grandpré. On eût pu croire ce latiniste détaché des décevants souvenirs d'amour par la magie bienfaisante de la forêt, dont l'âme robuste l'a pénétré, lui qui se compare aux arbres orgueilleux et solitaires admirés au cours de ses promenades :

Au tournant de la route, une crête sablonneuse s'avançait en proue de navire et dominait l'esplanade; trois pins antiques, au fût tortueux, aux branches déjetées par une longue résistance à des souffles contraires, s'étaient cramponnés là malgré les éboulis, les ondées et les rafales. Leurs racines noueuses agrippaient le sol comme des tentacules. Et leur noire silhouette s'enlevait, avec fierté, sur les pourpres flambantes du couchant.

Cependant Virgile, qui se moque agréablement des illusions toujours ardentes de son bouillant ami Lemollier, sera, pour son malheur, de nouveau vaincu par l'amour. Une rencontre dramatique, dans le cadre sombre de la grotte des Montussiennes, décide de son sort. Mais il ne sera pas aimé, non plus que son ami, et les divinités malicieuses qui habitent les vieux arbres se montreront en ricanant « ces tristes humains ballottés par de médiocres chimères », et qui ne peuvent les entendre.

Ni Georges Lerouvre, à qui les nymphes des bois ne font pas oublier les divinités montmartroises; ni Pierre Olry, qui a ce farouche courage de repousser l'amour — insuffisant à son cœur — de la charmante Mme Etiévant; ni Chanfroi, dont l'idylle sauvage se dénoue dans le sang et dans le feu, ne connaissent les suprêmes jouissances sylvestres, étant trop attentifs aux voluptés humaines. Celles-ci, cependant, sont bien pâles à côté des sensations sans égales que la grande Sylve réserve à ceux qui l'honorent d'un culte absolu. Combien rares, d'ailleurs, ces dévotieux adorateurs! Le seul Grume mérita de connaître ces félicités non pareilles, qui ne lui laissèrent point les amertumes et les regrets des ordinaires passions, mais les plus radieux souvenirs dont une âme humaine puisse à jamais être illuminée.

M. Grume eut cette extraordinaire fortune d'être l'amant d'une dryade. Du moins il le raconte, et si joliment, qu'il y a plaisir à le croire. Bien entendu, cette faveur insigne, concédée par le Grand Pan, ne lui advint point devant que le Dieu de la forêt l'en eût jugé digne. M. Grume dut passer par les états successifs que connaissent seuls les privilégiés voués à d'aussi merveilleuses destinées. Au début de son existence sylvestre, il fut absorbé par le monde des couleurs et des formes, au point qu'il en demeura d'abord comme accablé. Puis il conçut l'unité de la forêt, pénétra sa vie mystérieuse et comprit le langage des arbres. Enfin, le Grand Pan reconnut en lui l'élu de la Sylve, et Némorosa, la plus belle de ses filles, lui donna son amour. Grume la rencontra, « par un minuit de la canicule où le parfum des fleuves et des résines imprégnait voluptueusement l'air chaud », dans le sentier qui mène à Briarée :

Je levai les yeux et je vis une dryade qui se tenait assise à l'intersection des deux maîtresses branches du géant. Une tunique vaporeuse et transparente, que nouait à la taille un lien de chèvrefeuille, moulait ses cuisses rondes et sa gorge dure. Sa bouche rieuse brillait comme la fleur du pavot, ses joues avaient la nuance des pétales de l'églantine, ses yeux, on eût dit des vers luisants dans des calices de pervenches, et sa chevelure, qu'étoilaient çà et là des campanules, retombait en boucles fauves autour de son visage espiègle. Auréolée par les rayons lunaires, elle inclinait, avec coquetterie, la tête sur l'épaule, et son index menu me faisait signe d'approcher.

La malicieuse déesse ne s'abandonna pas aussitôt, et Grume la poursuivit longtemps avant de l'atteindre. Enfin, il la rejoignit d'un bond prodigieux...

La déesse posa sa bouche embaumée sur mes lèvres, et je crus savourer le miel d'une ruche sauvage. Sa chevelure ruissela sur ma poitrine comme un flot de chaudes ténèbres; et j'aspirai l'odeur voluptueuse des grands bois au temps où les pollens volent dans l'air embrasé. L'épiderme soyeux de sa gorge me frôla les mains; et c'était comme si j'eusse palpé l'écorce lisse d'un hêtre. Sous ses baisers, je sentis que je devenais un dieu. Je l'étreignis comme le lierre étreint les yeuses adolescentes. Et je possédai, en elle, la forêt tout entière.

Que M. Retté ait foi aux divinités sylvestres, et qu'il pense vraiment rencontrer quelque jour le Grand Pan lui-même dans la forêt, ainsi qu'il arriva à M. Grume, il n'y aurait sans doute

pas lieu d'en être surpris. M. Retté est, lui aussi, l'amant passionné de la forêt. Il en a dit les beautés variées en vers harmonieux et en proses limpides. Les arbres sont ses amis; il les préfère aux hommes et ne les quitte guère; et s'il avait un souhait à formuler relativement à une nouvelle existence, ce serait évidemment de se réincarner sous la forme de quelque espèce végétale. Maintes fois, il a évoqué les larges frondaisons des chênes séculaires, les hêtres aux troncs durs et lisses, damasquinés de lichens, la voix onduleuse des pins ; mais il a pour les sveltes bouleaux une dilection particulière :

Les bouleaux ont la grâce des jeunes filles. Ils se fusellent, en leur corselet d'argent mat, comme des corps d'adolescentes. Ils laissent retomber autour d'eux, comme une chevelure divinement négligée, leur feuillage. Ils frissonnent dès qu'un vent trop passionné les effleure. L'hamadryade qui les favorise est la plus pudique de la forêt. Par les soirs de la canicule, tandis que ses sœurs s'unissent aux sylvains et aux faunes sur un tapis de mousses et de bruyères encore chaudes du soleil de la journée, tandis que le Grand Pan module sur sa flûte l'hymne du désir universel, l'ingénue se réfugie sous l'écorce pâle d'un bouleau préféré. Les branches s'entrelacent en un frais treillis pour la ravir aux baisers des demi-dieux lascifs. Le grand Chèvre-Pied se courrouce et gourmande la rebelle. Mais Diane, qui l'approuve et la protège du haut du ciel nocturne, couvre le bouleau de sa froide lumière...

N'est-ce point là un tableau achevé, et tout frissonnant de grâce païenne? Aussi bien, la forêt représente, aux yeux de M. Retté, le sanctuaire idéal où célébrer les fêtes d'un panthéisme dont le sens religieux s'allie volontiers chez lui à l'idée de l'évolution perpétuelle des mondes. Nulle part plus qu'en forêt il n'est ému par la vaste énigme que nous propose éternellement la nature. Cette émotion, M. Eriez l'a éprouvée, lui aussi. Mais alors que, chez l'auteur de *la Forêt*, elle s'exprime avec une sorte d'admiration défiante et un peu effrayée, elle se traduit, chez l'écrivain de *Virgile puni par l'amour*, par une admiration confiante, épanouie, consciente de la beauté de vivre en commun avec tous les êtres, prête à accepter en souriant les lois créées par le jeu des Forces indéfinissables.

On conçoit que cette philosophie panthéïste, continuellement tenue en éveil et accrue par le recueillement grandiose des visions sylvestres, puisse avoir pour résultat de ramener

à des proportions plus définies le rôle de la femme dans la vie : dans le livre de M. Adolphe Retté, par exemple, la femme, toujours présente, n'a plus qu'une importance épisodique, le décor dépasse la pièce. Mais je crains bien qu'il en soit de ce phénomène, théoriquement juste, comme de ces expériences difficiles qui ne réussissent que dans certaines conditions malaisément combinables. C'est sans doute pourquoi la guérison des souffrances d'amour, qui devrait être une conséquence des enseignements de la forêt, ne se vérifie pas toujours. L'attraction des sexes, cette loi impérieuse, prend parfois les détours les plus inattendus... et les dryades, hélas! deviennent si rares!

§

Ainsi, la forêt est une source rénovatrice d'illusions bienfaisantes; elle dispense généreusement son charme apaisant et sa douceur rayonnante; elle exalte les sentiments les plus divers, mais dans lesquels se trouve toujours, plus ou moins apparent, un désir de beauté. Elle berce la souffrance dans son grand rêve. Sur les mille faces de la vie et de la douleur, sur nos âmes éphémères et vaines, elle projette, comme un reflet lumineux de sa puissance, un peu de la gloire des choses éternelles.

GASTON CRONIER.

LE DIMANCHE ENTRE AMIS

— Qu'est-ce que tu écoutes ?...
— Un bruit dans les feuilles : c'est Ariel qui vient de s'envoler...

SHAKESPEARE.

L'heure sonnait, discrète, timide, dans la salle du petit café : une de ces heures qui osent à peine se faire entendre, comme si elles savaient bien le peu de cas que l'on fait d'elles, tandis qu'on se laisse emporter lentement le long de la vie, en dormant sur la barque. Distrait, les yeux ailleurs, M. Jolin prit sa montre dans son gousset. Il ne la regarda pas, mais il dit quand même :

— Dépêchez-vous : je suis attendu...

Personne ne répondit ; on entendit le léger bruissement des cartes tombant l'une sur l'autre. Les doigts seuls des joueurs bougeaient. Le garçon, debout derrière eux, appréciait les jeux qu'il apercevait, hochait la tête.

Lahurot dit :

— Ah ? Monsieur est attendu ?... Monsieur nous lâche ?... Fort bien ! Et peut-on savoir...

— Atout pour voir où ils sont... C'est mon vieil ami Rouvarel qui est arrivé ce matin de Ville-d'Avray, avec sa fille. Et Rouvarel a dit : « Ce soir nous irons au spectacle : Juliette veut voir jouer *Cyrano de Bergerac* ; il paraît que c'est très bien... »

— Pour sûr, interrompit Lahurot; même que Coquelin...

— Alors, reprit M. Jolin, j'ai répondu : « Ça va, et je paye à souper ensuite, au cabaret. » Il y aura Rouvarel, sa fille, moi, ma femme, et le petit Rousselin que je vais aller prendre chez lui... Quelle noce, mes amis, quelle noce !...

— Fais donc attention à ton jeu. Ce n'est pas une raison, parce que tu gagnes, pour jouer distraitement, avec un air de te moquer du monde.

— Atout ! atout et carreau maître !... Voilà ce que j'appelle gagner. Mes amis, au revoir.

Mais, ayant dit au revoir, pris son chapeau, M. Jolin se rassit et accommoda sa main en porte-voix.

— Voilà : entre nous, vous comprenez, cela peut se dire. Hé ! hé ! Juliette Rouvarel... elle est gentille, riche... Elle fera bien l'affaire du petit Rousselin. Alors, ce soir, ces enfants feront connaissance, puis, demain dimanche, nous irons passer la journée à Ville-d'Avray... Quelle noce, mes amis, quelle noce !... Et le petit Rousselin viendra avec Mme Jolin et moi, sans avoir l'air de rien...

Autour de M. Jolin, ils approuvaient. Evidemment ce mariage était pour le mieux. Seul Lahurot, perfide, bilieux et mauvais joueur irrité de perdre, haussa les épaules :

— Va donc ! va donc ! Et ta femme, qu'est-ce qu'elle pense de cela ? Je voudrais bien savoir ce qu'elle en pense...

Il souriait férocement avec des clignements d'yeux pour la société. Un peu étonné, M. Jolin le regardait, la face bien épanouie :

— Ma femme? elle trouvera que c'est très bien, parbleu !

— Ah ! dit ironiquement Lahurot.

Il y eut un silence. M. Jolin souriait toujours. Et Lahurot reprit :

— Veux-tu que je te dise ?... Ça ne m'étonne plus de te voir toujours gagner à la manille... ça ne m'étonne plus du tout.

Les autres baissaient les yeux sur le tapis du jeu. Ce sacré Lahurot, tout de même ! lorsqu'il perdait, il n'y avait plus rien à en faire ; mauvais comme un chien enragé, et, s'il tenait une fois le bout de l'écheveau, il ne s'arrêtait point avant de l'avoir dévidé tout entier. Enfin, de quoi se mêlait-il ?

— Oui, oui, poursuivait Lahurot, je parie que tout ce soir il a tenu compagnie à ta femme, Rousselin ! Ou bien ils sont sortis ensemble, pour aller au musée du Louvre, n'est-ce pas? ou visiter le Sacré-Cœur... Ah ! ah ! le Sacré-Cœur... Laisse-moi rire ! Voilà, prenez des femmes plus jeunes que vous... Tiens, vrai, mon pauvre Jolin, un vieil ami comme toi, ça me fait bien de la peine de te voir si ganache.

M. Jolin ne comprenait ce qu'on lui disait qu'à la longue, surtout les méchancetés, pour lesquelles il n'y avait pas de place dans son esprit. Largement, à plein ventre, il se mit à rire :

— C'était donc là que tu voulais en venir. Il fallait donc le dire, sacré farceur !... Eh bien, non ! mon vieux, tu sais, ça ne prend pas... Ma femme ! Georges Rousselin ! Elle est bien bonne... — Allons ! au revoir ! Ce soir nous boirons du champagne à ta santé... Quelle noce, mes amis, quelle noce !

Il dit encore, en partant :

— Georges Rousselin ! Je l'ai vu haut comme cela...

Et Lahurot :

— Va toujours ! va toujours... Ménélas... Géronte... Cassandre !...

★

Il n'est rien de si bon que de s'éveiller avec du joli soleil plein les yeux. C'est ainsi que ce matin le petit Georges Rousselin a sauté de son lit. Il s'est promené pieds nus de pièce en pièce, les yeux encore gros et paresseux, les cheveux ébouriffés, mais la bouche et le cœur frais comme un jardin sous la rosée. Quel joli soleil ! Il traverse les vitres et les rideaux, il vous entre dans l'âme du même élan que ces enfants câlins et taquins qui vous sautent au cou pour vous embrasser. Tout a l'air neuf, brillant, heureux ; les estampes aux murs semblent sourire, toutes, même ces bonshommes grotesques et souffrants de Callot qui n'ont l'air d'être infirmes et malheureux que par jeu, et qui vont certainement tout à l'heure perdre leurs bosses ou jeter aux vents leurs béquilles. La fenêtre ouverte, il entre des cris de moineaux et de l'air léger. Georges pense : « Ta ! ta ! ta ! ta ! turlututu ! » La vie est inutile et douce comme un rayon de miel mangé par gourmandise.

On sonne. Georges appelle son domestique. Mais il n'est pas encore là. C'est que Jean, hier soir, a dit : « Monsieur, je voudrais obtenir de Monsieur la permission d'aller embrasser ma vieille mère. » Jean est un joyeux vivant. Il a dû aller courir la gueuse et les tripots, et peut-être vient-il à peine de rentrer chez lui, le pas trébuchant et les yeux troubles, en s'amusant à laisser sa tête vaciller contre la rampe de l'escalier. Georges s'approche doucement de la porte. Une petite voix murmure de l'autre côté :

— Vous pouvez m'ouvrir, monsieur Rousselin : c'est moi, c'est les fleurs.

Et, la porte ouverte, Georges voit des iris bleu sombre et de

blancs lilas, qui lui semblent n'être que le rayonnement parfumé des yeux bleu sombre et du blanc visage de la fillette qui les apporte.

— C'est donc vous, Mademoiselle; vous n'êtes pas en retard... Un bon point!... Voulez-vous m'aider à arranger les fleurs? Vous le ferez bien mieux que moi...

Elle le suit, pressant les gerbes contre sa poitrine.

— Passez... mais si... mais si... je vous en prie!... — Débarrassez-vous de ces fleurs... posez-les sur cette table. Je vais aller vous chercher les vases... Voici!... Mais comme vous êtes belle aujourd'hui! Je vous assure que je n'ai point confiance en cette robe neuve et en ces yeux trop bleus. J'envie l'amoureux que vous allez retrouver tout à l'heure... Holà! holà! Je ne voulais pas vous faire de peine... Vous êtes fâchée? Je vous demande bien pardon...

— Vous n'avez pas à me demander pardon, monsieur Georges!... Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir... et qu'est-ce que cela pourrait vous faire?... Mais, avec les idées tournées comme je les ai, je ne vais pas aller retrouver d'amoureux en sortant d'ici, sûr!

Elle baisse les yeux et trie ses fleurs fiévreusement. Mais à présent Georges a d'autres choses dans la tête; il pense : « Ta! ta! ta! ta! turlututu! » Puis il regarde la jeune fille; il ne voit plus ses yeux, mais ses joues sont en flammes; et, comme il ne sait plus trop que lui dire, il trouve que le tic-tac de la petite pendule de Saxe, derrière lui, est bien insupportable.

Un silence. Georges s'est mis à l'ouvrage lui aussi, et s'efforce de disposer harmonieusement les fleurs dans les vases : « Là, cette rose, et cet iris dans ce coin-ci... Je crois que ce vase ira mieux sur cette table... »

— Alors, la dame qui va venir (m'écoutez-vous, monsieur Georges?...) vous l'aimez beaucoup?..

Georges lève les yeux vers le plafond. En vérité, il lui semble que le lustre se balance... se balance... Il dit :

— Hé oui! parbleu! je l'aime... beaucoup... Mais qu'est-ce que je vous raconte? Des bêtises! Je pensais à autre chose... C'est pour mon plaisir que j'ai des fleurs, et vous, vous êtes une petite peste...

Des seins frêles soulèvent précipitamment le corsage de pauvre et fraîche percale. Là! c'est fini... la chambre et le

salon sont parés comme le mois de Marie... Sans mot dire, la tête penchée, vite, vite, la fleuriste s'en va. Georges se demande :

— Elle est bizarre, cette petite... Qu'ai-je pu lui dire pour la fâcher ?

Et voici : Georges s'est habillé très lentement, puis il est sorti, puis il est rentré, et c'est maintenant l'après-midi. Jean vient tout de même de se présenter avec l'air arrogant des gens de cœur qui se sentent coupables; et, d'un ton bref :

— Monsieur, je viens me mettre aux ordres de Monsieur, dit-il.

Georges trouve drôle de s'irriter un peu dans la mollesse chaude de ce jour :

— Ah ! c'est vous !... Vous commencez à m'embêter, par exemple... Allons, arrivez ! nous allons régler nos comptes...

— Monsieur n'a pas de cœur, dit Jean; ma vieille mère était malade...

— Taisez-vous ! faites rapidement ce que vous avez à faire, puis fichez-moi le camp...

Jean va, vient, vire, époussette, range. A la dérobée, le petit Georges Rousselin l'observe. Ce garçon, évidemment, n'a pas l'air méchant; il paraît même très fatigué. Un flot bourdonnant d'indulgence monte dans la tête de Georges du fond de son cœur :

— Alors vous étiez en bonne fortune, cette nuit? Racontez-moi cela... Blonde, brune?

— Châtaine, Monsieur, châtaine, avec un signe au coin de la bouche...

— Bon ! Mes félicitations... Eh bien, allez la retrouver ; vous avez la permission de dix heures... Votre ouvrage est fini? Fichez-moi le camp !

— Puisque Monsieur me laisse libre, je vais aux courses... Si j'osais, même, je me permettrais de prouver ma reconnaissance à Monsieur en lui conseillant de jouer Tape-à-l'œil gagnant ; c'est couru.

— Je vous remercie, mais fichez-moi le camp...

— Je vois que Monsieur aussi est en bonne fortune, dit Jean avec une camaraderie hautaine et indulgente.

La pendule émiette nerveusement le temps. Georges est assis à sa table ; il tient son front pressé dans ses mains ..

le soleil à présent est fou; partout, c'est une assourdissante musique lumineuse qui étourdit en nous le bruit même des plus profondes et des plus intimes pensées; nous n'avons plus dans l'esprit que de petites images paresseuses qui tournoient comme les mouches sous le plafond. Un livre est ouvert entre les coudes de Georges :

« — *Ce n'est point de cette façon que je veux boire.*

« — *Pourquoi?*

« — *Je veux boire... sur tes lèvres.*

« — *Comment?*

« — *Comme ceci : prends une gorgée... que tu n'avaleras pas...* »

Georges croirait volontiers que c'est une voix caressante qui murmure ces mots au fond de lui-même. Il en sourit; ce sourire découvre trop ses dents, plisse trop ses paupières, et s'épanouit en un rire muet qui froisse les nerfs de son cou : « Comme cela doit être bon... Il faudra que tout à l'heure... que tout à l'heure... »

Mais est-ce vrai qu'une clef a grincé doucement, malicieusement, dans la serrure?...Et voici des pas légers sur le tapis. Georges a eu bien raison de ne pas tourner trop tôt la tête : il a sur les yeux de petites mains qui sentent bon, du linon soyeux le long de ses joues et, contre son dos, la caresse d'une poitrine frémissante qui s'appuie :

— Bonjour, mon chéri...

— Ma petite Madeleine !

— Regardez votre enfant adorée, comme elle est belle ! Elle a mis pour vous une robe neuve... Regarde, regarde...

Elle est toute riante au soleil. Il aime sa jolie grâce fraîche et les reflets dorés de ses lourds cheveux : mais ce nez dont les ailes bougent, et ces lèvres vieux rose où brillent des dents plus lumineuses que toute la lumière, et ces yeux encore et leurs paupières violettes et doucement fripées au grand jour... En vérité, Georges ne sait pas par où son baiser va commencer. Il penche simplement la tête sur les épaules de Madeleine, et demeure ainsi, le nez enfoui ; il respire un léger parfum de linge et de peau, et l'odeur des cheveux qui lui rappelle celle des fougères au soleil. Puis des mains frêles et volontaires, avec des bagues qui font mal aux tempes, apportent sa tête jusqu'à des baisers. On babille :

— Victor est allé de bonne heure retrouver ses amis au café, parce qu'il doit rentrer tôt. Nous avons les Rouvarel à dîner. Imagine-toi qu'il avait oublié de mettre sa cravate, le pauvre gros !... Vois comme il est bon : il m'a donné cette bague avant-hier... Moi je vais lui acheter une belle bicyclette : il en meurt d'envie... Tu m'aideras à la choisir ? C'est une surprise que je veux lui faire...

— Pourquoi ne vient-il plus me prendre le matin pour aller au Bois? Je ne l'ai pas vu depuis huit jours. Tu lui diras que je ne suis pas content...

— Et toi, mon chéri, qu'est-ce que tu deviens? Et que faisais-tu en m'attendant ?... Raconte !

— Je lisais. Je lisais ce livre. Mais je pensais surtout : « Tout à l'heure ma petite Madeleine va venir et alors... et alors... »

— Oh ! mon chéri !...

— Tiens, regarde ce que je venais justement de lire quand tu es entrée...

— Oh ! oh ! oh !... Embrasse-moi, mon petit Georges, fort, et regarde-moi avec ces yeux brillants que j'aime... Embrasse encore... Encore... plus fort !.. mords un peu !... Et toutes ces fleurs !... Comme tu es gentil et comme je t'aime !



Il semblerait que ces instants ne dussent point finir. Peut-être est-il déjà très tard, et peut-être non. Nous avons fermé les rideaux parce que la clarté de ce beau jour était une autre fête, qui avait eu son temps et qu'il ne fallait pas prolonger durant celle-ci. La lampe est faiblement allumée et éclaire rose. Nous avons un peu chaud et jamais nous n'aimons tant les regards de nos yeux ; nos mains s'énervent, jouent et se font mal, en plaisantant : « A présent, il va falloir que je me lève... » dit Madeleine. Et elle se blottit davantage au nid des caresses... « Ce sont tes cheveux que j'aime le mieux... Non, ce sont tes yeux... et j'oubliais ta bouche si abandonnée en ces heures-ci, et les pointes mauves de ces seins où mon baiser réveille le plaisir... Tic-tac... tic-tac... Que nous veut-elle celle-ci, qui a l'air de se moquer de nous ? » — « Emporte-la, mon chéri, emporte-la très loin... Mais non ! reste près de moi, et encore plus près... »

Et voici qu'un orgue de Barbarie nous apporte la couleur

de l'heure. Nous devinons tout : les ombres, maintenant, doivent être lilas, les rues bien fraîches, et les pavés arrosés sentent bon la poussière humide. C'est certainement un pauvre bonhomme, avec une barbe grise et des lunettes, qui moud sans y penser de faciles rêves d'amour : « Sur les grands flots bleus... » Les filles qui reviennent de l'atelier sont bien lasses et les garçons en bourgerons bleus ne pensent qu'à la soupe; pourtant ils se sont arrêtés auprès des gamins ébahis qui se grattent le nez et tirent des chevaux boiteux par des ficelles. Ils écoutent; toutes leurs misérables âmes obscures s'envolent, très haut, très loin... Filles et garçons ne se regardent pas encore; mais, l'air fini, il en est peut-être qui se souriront.

Vers nous, à travers notre bonheur ourdi par la paresse et la lassitude, elles viennent, ces notes humbles, comme de maigres rayons d'étoile à travers des rideaux bleus... Nos pensées tournent en nous et ce sont de jolies dames qui valsent. « Sur les grands flots bleus... » C'est vrai que bientôt nous allons partir à la mer : nous y serons ensemble, comme l'an passé... « Madeleine, voudras-tu qu'un soir nous allions seuls, sur la mer, en barque? » — « Oh ! mon chéri, tous deux, tous deux seuls, et les vagues qui en nous berçant nous porteraient tout le temps l'un contre l'autre!... »

Ce sont de gentils espoirs, inutiles à notre bonheur ; nous les cajolons une minute, pareils à ces tièdes oiseaux que l'on garde palpitants dans sa main, et qu'on laisse ensuite s'envoler.

Le frisson aigre de la sonnette.

— Vite, mon Dieu! laisse-moi m'habiller un peu pour que j'aille voir...

— Oh! méchant... méchant...

— Tiens! je t'enferme à clef de peur des curieux!

Des rires; et Georges court vers la porte. Voici M. Jolin, avec sa grande barbe et ses yeux de bonté.

— Mon petit, je crois que je pince des amoureux au nid... C'est bon, c'est bon!... Nous savons ce que c'est... Ah! les petites femmes, les Folies-Bergère... Maxim's... Hé! hé! Quelle noce, mon petit, quelle noce!... Allons, ça va bien; je n'ai plus le droit de parler de cela...

Dis-donc, il faut que tu viennes dîner ce soir. Tant pis pour

toi; tu retrouveras tes amours une autre fois, mais il faut que tu viennes, sans faute.

— Eh bien, monsieur Jolin!... Mais que se passe-t-il donc, chez vous ce soir?

— Tu verras; c'est de toi qu'il s'agit, na!... Es-tu content?... Faut-il te mettre les points sur les i?... Mais non, va donc retrouver la dame, profites-en... Embrasse-la pour moi, polisson... Ah! Ah! j'ai été comme toi... Quelle noce, mon petit, quelle noce!... Et pardon du dérangement.

★

— Je n'ai jamais vu quelqu'un qui mette plus de temps à s'habiller que Monsieur... Voici bientôt dix heures... Chez M. Jolin on doit commencer à s'impatienter...

Ainsi parle Jean, vêtu de cuir et fier de sa belle casquette noire. Georges ne répond pas. Il presse une éponge contre sa nuque, et il lui semble voir toutes ses idées nager dans l'eau fraîche comme de petits papiers de couleurs gaies... Nous allons passer la journée à Ville-d'Avray et nous nous rappelons les jolis yeux bruns de Juliette Rouvarel. Mais elle doit être plus gentille encore dans son jardin, cette enfant... Elle disait l'autre soir, au théâtre : « En cette saison, toutes nos glycines sont en fleurs : avant d'arriver, vous aurez déjà reconnu notre maison au parfum des glycines. »

Il descend enfin. L'auto est devant la porte. Jean, avec autorité, met le moteur en mouvement; un garçon épicier et d'autres curieux l'examinent.

— Vous vous mettrez dans le tonneau avec M. Jolin, dit Georges. C'est moi qui conduis.

Et la voiture file souple et légère à travers les rues le long des murs baignés de soleil. Un vertige heureux fait chavirer toute notre âme, parce que, dans cette course facile, il nous semble que nous devançons à chaque seconde l'essor même de notre désir. Les gens ont pris leurs beaux habits; des femmes rient; des cloches sonnent. Dimanche!... Sommes-nous donc déjà chez les Jolin?... Georges s'élance pour aller chercher ses amis.

Madeleine l'attend, l'entraîne!

— Viens vite, écoute! Oh! mon Dieu... Je n'ai pas pu te parler depuis hier... Victor est allé se faire raser; nous sommes

seuls; viens vite... C'est fou, c'est fou... Ce n'est pas vrai? Tu ne vas pas te marier avec cette petite, me laisser seule? Qu'est-ce que je deviendrais, moi, mon chéri, mon pauvre chéri?...

Que cette douleur est jolie, et comme elles sont bonnes aux baisers les larmes qui mouillent ces paupières violettes! Non, jamais la beauté de Madeleine ne nous a paru si désirable; jamais nous n'avons eu tellement envie de la presser dans nos bras si fort que cette chère poitrine toucherait notre cœur tout nu...

— Mon cher trésor, à quoi pensez-vous? Mais regarde-moi, regarde bien au fond de mes yeux... Est-ce que je ne suis pas tien comme toujours, et pour toujours?... Madeleine, Madeleine, qu'allait donc imaginer cette jolie tête folle?

Déjà rassurée, elle ne garde plus de son chagrin qu'un peu de fièvre dans le baiser qu'elle donne :

— Alors... tu ne veux pas, tu ne vas pas l'épouser?...

— ... Voilà ma chérie qui ne comprend pas... Mais si, je vais me marier avec Juliette... Ecoute, écoute... ne pleure pas... Il le faut... Je ne suis pas bien riche, tu le sais bien... et que veux-tu que je fasse?... Tiens! je n'ai pas encore payé mon automobile... Alors tu comprends, il faut bien que je me marie. Mais qu'est-ce que cela fait?... Est-ce que tu ne seras pas toujours ma petite Madeleine, est-ce qu'on ne sera pas toujours les mêmes nous deux?... Je garderai mon appartement, et alors... Pas tout de suite, pour sûr!... mais pense donc que nous avons toute la vie pour nous aimer...

Toute la vie! Ces mots volent comme des oiseaux peureux, tournoient, s'effarouchent. La fenêtre est ouverte : vont-ils s'enfuir?... Mais non, les voici qui s'apaisent et reviennent dans un rayon de soleil babiller au-dessus de la tête de Madeleine. Elle sourit :

— Comme c'est bon, ce que tu me dis là! C'est si pénible d'avoir du chagrin quand on n'y est pas habituée... Embrasse-moi; je t'aime!

Un baiser. Et c'est véritablement une de ces fois où Georges dit : « Nos âmes se sont tellement mêlées que je ne sais pas si c'est la tienne ou la mienne que je vais reprendre. » Elle se dégage doucement, regarde son ami et lui murmure à l'oreille :

— Il faut que tu me promettes quelque chose : cette petite

Juliette... elle t'aimera... elle ne peut pas ne pas t'aimer... Il ne faudra pas la rendre malheureuse.

★

— Les voici! Enfin! Nous avons cru que vous n'arriveriez jamais. Encore une panne, je parie? Non?... C'est vrai! J'oubliais que les Parisiens sont paresseux... Ce n'est pas comme nous, à la campagne! Il y a beau temps que je suis levé et que je soigne mes rosiers.

M. Rouvarel tient un sécateur à la main et fume sa pipe à grandes bouffées bleues; sous son large chapeau de paille, sa face est rouge de soleil et de joie.

— Nous n'attendons plus que bon papa Rouvarel! Mais lui, on ne peut pas le faire sortir de son trou. C'est à peine s'il vient nous voir après déjeuner, le dimanche... Et puis, tout d'un coup, bonsoir! Il file comme un lapin. Il dit : « J'ai mon chez moi, j'ai mes habitudes. » Et pourtant il nous aime bien.

Mais il arrive aussi, le bon papa Rouvarel, en sautillant un peu sur la jambe gauche, qu'il a bien faible : « Bonjour grand-père... bonjour papa... bonjour, bonjour M. Rouvarel... » Il embrasse tout le monde et fait à Mme Jolin des compliments à la vieille mode :

— Bonjour, belle dame... Plus je vous regarde, plus je me dis que jamais mon fils n'a eu de si belle fleur dans son jardin... Et vous, Jolin, que devenez-vous? Il y a des siècles que l'on ne vous avait vu... Oui... oui, ça va assez bien, pour un vieux. Dame! je n'ai plus vingt ans, vous savez!... Hein? vous dites?... Il vous faut crier un peu, car les oreilles deviennent dures.

— Voyons, à table... Jolin, toi qui es gourmand, tu sais qu'un bon repas ne veut point qu'on le fasse attendre...

— Oui... oui, l'oreille est dure, et la tête aussi... Hé! mon fils, il y avait longtemps que tu ne m'avais pas eu à ta table? Et je peux bien le dire, si je n'avais pas su que je devais faire connaissance avec mon petit-fils...

« ... Bon! voilà grand-père qui a mis les pieds dans le plat. Ah! ah! ah! Il regarde tout le monde avec des yeux effarés... — On ne l'avait pas encore dit tout haut, parbleu! Voyons, grand-père, à quoi pensez-vous? — Allons, allons, cela n'y fait rien... Nous nous connaissons assez pour ne pas faire de manières... N'est-on pas entre amis?... Georges, Juliette, vous

saviez bien de quoi il retournait? Embrassez-vous donc, et que ce soit une affaire entendue... » Ils s'embrassent au milieu des rires. Juliette est toute rose, et voudrait bien se cacher quelque part. Madeleine Jolin lui ouvre les bras comme un refuge.

Et nous sommes à table sous la charmille. Il semble que tout ce que l'on mange est assaisonné avec du parfum, à cause des glycines : « Mon vieux Jolin, si tu veux ôter ta veste, tu sais... » On mange et on rit : « Allons, buvez! Il est bon, mais vous en boirez du meilleur tout à l'heure! » Il se mêle de la lumière et des pépiements d'oiselets à nos moindres pensées, et les minutes sont des fruits délicieux qui tombent du haut du ciel dans nos bouches ouvertes, doucement. Voici des cailles toutes dorées sur des rôties luisantes; alors les yeux de M. Jolin pétillent de satisfaction : « Ah! ah! il n'y a que ce sacré Rouvarel pour connaître les plats que j'aime... » Et voici des bouteilles poussiéreuses que la vieille Céleste apporte religieusement.

Toutes les fois que M. Rouvarel en débouche une, grand-père, qui a été à la guerre en 70, ne manque pas de s'écrier :

— Encore une que les Prussiens n'auront pas!

Et il part dans ses histoires : « Oui, mes enfants, moi qui vous parle, j'ai tué un Prussien, une nuit, au coin d'un chemin. Pan! pan! comme un lièvre-fuyard! Un grand diable de six pieds six pouces pour le moins... Et le siège! et les soupes aux rats d'égoût!...

— Quelle horreur! dit Juliette.

—... Et la Commune!... Croyez-moi; il vaut mieux déjeuner en famille, à l'ombre, avec du bon vin dans son verre...

Voici même que grand-père se met à chanter des chansons de sa jeunesse. Il chante à la manière de jadis, debout, le verre levé dans la main droite et la main gauche sur son cœur.

— Attention! attention! grand-père! Méfiez-vous de ce Vouvray qui tape sur la tête, surtout quand on le mélange avec du soleil.

Nous sommes de petites choses tremblantes et débiles, et quand nous portons le bonheur en nous, c'est à peine si nous en jouissons, à cause qu'il nous éblouit de sa flamme; il vaut mieux qu'il soit à côté de nous, dans l'âme de nos amis et dans la couleur du temps. C'est peut-être ce que se dit Made-

leine Jolin qui joue avec une rose et finit par la piquer à son corsage. Georges lui sourit en face d'elle : en sorte que le gentil compagnon Bonheur, elle le devine à ses côtés avec les yeux gris et les cheveux blonds de son ami. Il n'y a pas de danger qu'elle détourne la tête ; elle est trop sûre qu'il est là, sans doute à côté du doux épagneul Tom dont le museau s'appuie contre ses bagues ; et s'il n'était pas là, c'est qu'il serait derrière elle, où ailleurs, tout près d'elle...

Le gentil compagnon Bonheur, nous l'aurons emmené avec nous l'après-midi. Nous lui sourions tendrement au dedans de nous-mêmes : il est blond et ses yeux sont gris. M. Rouvarel voulait aller à la foire de Saint-Cloud : « Non, non, monsieur Rouvarel, allons dans les bois, a dit Madeleine. » Pour M. Jolin, après un bon repas, il ne connaît rien de meilleur qu'un bon somme à l'ombre. Grand-père est rentré chez lui : pourvu qu'il ne soit pas malade, après cette petite fête !... Et M. Rouvarel cause avec Madeleine selon son âme :

— Voici : là, ce sont des ormeaux... Le bois d'ormeau ne vaut pas ça... Les arbres, les bois, les forêts, voyez-vous, c'est mon fort, parce que papa Rouvarel était dans l'ébénisterie...

— Ce que je sais, dit Madeleine, c'est qu'ils sont si beaux et si verts que je voudrais les embrasser de toutes mes forces... Et puis... et puis ils ont l'air très bons. Je suis peureuse, mais, à l'ombre de leurs grands bras, je dormirais sans crainte toute une nuit...

— Vous vous enrhumeriez, ma belle amie... Mais voici les étangs. C'est gentil, n'est-ce pas? Là-bas, c'est le monument d'un artiste qui aimait à les représenter par la peinture, et, plus loin, c'est ma maison, avec le jardin qui descend jusqu'à la berge... Oui, c'est très gentil ; mais ce le serait plus encore si l'on bâtissait dans le fond un petit chalet suisse... Des vaches, des laiteries... c'est une idée à moi. Qu'en pensez-vous?

Mais Madeleine n'en pense rien du tout. Elle regarde Juliette et Georges qui vont devant elle ; ils contemplent le sol et semblent gênés. M. Rouvarel dit à voix basse :

— Il vaudrait peut-être mieux les laisser seuls un moment...

Et aux enfants :

— Hé! vous autres, continuez votre promenade si vous

voulez; nous, nous asseyons ici; vous nous y reprendrez...

— Oui, répondent-ils...

Mais ils sont très embarrassés; ils font quelques pas le long de la berge, puis ils reviennent, passent, et reviennent encore.

— Alors vous avez beaucoup aimé *Cyrano de Bergerac?...*

— Oui, répond Juliette; seulement la fin est trop triste... Voilà : Cyrano ne devrait pas mourir et se marier avec Roxane, ... Madeleine, enfin... C'est égal, il ne faut pas être le premier venu pour écrire une pièce comme ça ...

« Il devrait se marier avec Madeleine... » Qu'est-ce que Juliette Rouvarel est allée dire là?... « Il ne devrait pas mourir... » De qui s'agit-il? De Georges... de Georges... aujourd'hui, autour de nous, ce n'est que de lui que l'on peut parler... Mais il ne va pas mourir, même pour moi, vous entendez?... Et puis elle est agaçante, cette petite, et pourquoi a-t-elle l'air de se pencher vers lui, de lui sourire, de lui parler comme s'il était déjà son bien?... Ah! oui, si elle savait... Seulement Madeleine ne peut plus à présent, comme ce matin, cultiver en elle la douce émotion de plaindre la fiancée... « Il devrait se marier avec Madeleine... » Oh! mon Dieu, mariés, nous deux, être toujours, en plein soleil, en pleine vie, et devant tous, ce que nous étions hier soir encore, mais que nous n'avons jamais été que l'un pour l'autre!... Et qui sait si ce n'est pas plutôt Juliette qui a le droit de plaindre Madeleine... Elle? me plaindre?... Elle disait au contraire, comme en se moquant: « Il devrait se marier avec Madeleine... » Car elle l'a dit exprès, et j'en suis bien sûre... Si perfide, elle ne manquera pas de rendre Georges très malheureux...

Ils ne finiront donc point de se promener ainsi?... Reviens, Georges, cet horrible jeu a duré assez... Reviens, regarde comme les bois sont doux et chauds... Nous trouverons bien un moyen pour nous débarrasser du papa Rouvarel et de sa fille... Nous partirons, tous seuls, et, derrière les feuilles, tu m'embrasseras, tu me diras : « ... Mais tu rêvais!... Moi! me marier avec la petite Rouvarel?... » Ou plutôt, non! tu me serreras de toutes tes forces, tu me grifferas, tu me feras mal, pour que je puisse pleurer enfin, au lieu de sentir mes nerfs grincer en moi, tandis que je mords, les doigts brûlants et les yeux durs, cette branche agaçante et amère...

— Hé! hé! belle dame, nous sommes dans la lune, dit M. Rouvarel!

— Je regarde les étangs, répond Madeleine : c'est très gentil...

— Oui... oui, très gentil... Il n'y manque que le petit chalet suisse...

Elle écoute ces paroles; elles lui viennent, comme tout le grêle et confus bourdonnement de la vie, de très loin, de derrière les voiles d'ombre qui sont tombés du ciel, brusquement, entre elle et tout; l'air est devenu soudain plus lourd que du plomb sur ses épaules. Il n'y a plus rien, que du noir, où passent obscurément, puis restent figées, des images indifférentes, et, sur ce noir, comme deux immenses larmes, les taches d'argent des étangs où se brisent les rayons aigus du soleil.

★

M. Jolin voulait s'en aller : « Vois-tu, la nuit... courir les routes en automobile... je n'ai pas confiance... Et puis Madeleine n'a pas l'air bien... » — « Avec un conducteur comme mon gendre, tu n'as rien à craindre... Quant à Mme Jolin, baste!... le grand soleil... la migraine... des vapeurs... Tu sais bien pourtant ce que c'est qu'une jolie femme, vieille canaille!...

La figure de M. Jolin s'est illuminée; ses bons petits yeux étincèlent.

— Ah! les petites femmes, Maxim's, les Folies-Bergère... Te rappelles-tu? Quelle noce, mon ami, quelle noce!...

Et l'on n'est pas parti. Mais M. Jolin ne pense pas sans angoisse à la vie que lui fera demain Lahurot, Lahurot qui, par suite de cette absence, aura dû jouer la manille à trois, aux enchères, avec une surprise, jeu qu'il déteste et où la veine lui sourit moins encore qu'à la muette...

— Et puis, tu comprends, après dîner, ces enfants se promèneront dans le jardin. Ils feront véritablement connaissance : à leur âge, et quand on est fiancé depuis si peu de temps, ce n'est que dans le noir que l'on ose parler...

Et le dîner s'est terminé. On ne dit plus grand'chose. Est-ce parce que tout le monde est un peu las? Peut-être bien... On regarde, on attend... Les papillons de nuit commencent à

bourdonner dans l'air tiède, et, au niveau des fronts, les chauves-souris agitent, en un éclair obscur, leur vol ouaté et vertigineux. Le soir est là; il n'est, en vérité, pas tombé du ciel : nous l'avons senti doucement monter du fond de nous-mêmes et s'épandre tout autour de nous.

— Céleste, apportez-nous les cartes... Jolin, nous allons voir si tu es toujours aussi veinard à l'écarté... Dix sous en vingt points, cela te va-t-il?... C'est bien : c'est toi qui donnes ... cela ne m'étonne pas... Je connais le coco... Le roi? Il ne manquait plus que ça... Les rois sont tes amis : soit! Vive la République...

Allons, allons, les enfants, vous ne vous amusez pas. Allez faire un tour dans le jardin... Juliette, prends ton fichu : tu sais que les nuits sont fraîches... Eh bien, qu'attendez-vous? Va-t-il falloir vous prendre par la main?...

Atout! atout... garde la bonne!... Ça y est!... Il voit à travers les cartes, ma parole!...

Mme Jolin, votre mari a une veine... Mais on dirait que cela ne va pas mieux?... Voyons, voyons, enfant gâtée, secouez-vous... Pour une migraine, pour un bobo, vous voilà plus bas que terre... »

Madeleine, assise près des joueurs, sourit comme elle peut : Ce n'est rien... ce n'est rien... demain ce sera fini... Seulement, sur le moment, on souffre...

Si Georges voyait ce sourire et le comprenait, mais je suis sûr qu'il se roulerait à ses pieds et baiserait ses mains, affolé par cette pauvre douleur tendre... S'il savait que ces yeux chéris étouffent des larmes, que sous la jolie robe fraîche d'été ces doux seins sont torturés par le désespoir... S'il savait... s'il savait... Mais est-on là, quand il faudrait savoir et comprendre, et n'est-il pas loin de la désolée, parti dans la nuit, pour toujours?

Pour toujours... Cela est horrible. Madeleine est seule, comme une pauvre petite malheureuse... Elle se rappelle ces orphelines qui, pendant son enfance provinciale, passaient le dimanche, silencieuses, le long des rues... Elle se voit au milieu d'elles, et elle est la plus triste de toutes parce que les autres n'ont jamais connu le bonheur... Alors, à quoi bon ces bagues qui brillent dans l'ombre, et ce col de guipûre ou s'appuie mon menton? et pourquoi suis-je jolie?... Mais non, je

suis laide, et j'ai une petite coiffe blanche et un petit collet gris... Ils sont partis; je suis toute seule, abandonnée... Personne ne me parle : « Atout et passe... Attention au repiquage! » Je sais bien : il me disait ce matin que nous nous aimerions toujours, et il était sincère... Il se trompait, voilà tout : c'est fini, à jamais fini; j'en suis sûre; nous autres, femmes, nous sentons le malheur de très loin et cela ne nous trompe pas... « Non, c'est trop fort! voilà trois fois que tu tournes le roi! Faudrait-il te surveiller? » Et toujours la vie qui bourdonne à nos côtés, ces petites paroles auprès de notre douleur immense qui a rempli tout le ciel... A quoi vais-je penser?... je me rappelle l'agaçant tic-tac de la pendule, quand nous étions bien las après l'amour... Georges, emporte-la... (c'était hier, hier, hier...) non! ne me quitte pas, tu es à moi, et t'imagines-tu que je vais à présent me séparer de toi, même une seconde?... C'était hier... Oh! oh! oh! mais qu'ils se taisent, qu'ils jettent leurs cartes... Vous ne savez donc pas que je suis là, que je n'en peux plus, que je vais crier...

— Je vous laisse; je veux essayer de me promener un peu; cela me fera peut-être du bien, dit Madeleine.



C'est vrai que cette petite Juliette est bien jolie. A présent je ne la vois plus. Mais pendant qu'elle parle et que je l'entends du fond de la douceur de mes pensées et de l'heure qui passe, je la devine si bien... Qu'est-ce que je vais chanter là? Non... non... une fois pour toutes, je connais son visage, qui est charmant. Je ne sais plus quelle est celle qui est là; je ne veux plus le savoir... Je retrouve un parfum familier, celui qu'il y avait autour des baisers de Madeleine, parfum de cheveux et de jeune chair caressée par du linge frais... Ce n'est plus l'une et ce n'est pas tout à fait l'autre... c'est tout simplement mon bonheur que je promène gentiment appuyé à mon bras...

Mais, cette fois, ce sera donc pour la vie? Elle ne me connaît pas; je suis peut-être méchant, je ferai peut-être pleurer ses jolis yeux tièdes... Elle n'y pense pas; elle rit, confiante, et babille doucement, et moi, je me dis qu'elle a bien raison... Pour toute la vie... Comme les baisers hâtifs et inquiets des jours passés me paraissent pauvres!... A présent, nous aurons

toutes les nuits paresseuses et câlines et les jours encore si nous voulons...

Il n'y a plus en moi que l'odeur des glycines, et les vents se jouent comme des jeunes filles qui rient sur des escarpolettes; tout ce qui nous entoure est bienveillant et complice. Quand nous serons au bout de l'allée, je crois que je pourrai prendre sa main dans la mienne... Je suis sûr qu'en écoutant bien j'entendrais les battements de son cœur... Nous sommes deux jolies chairs qui n'ont plus qu'à se fondre l'une dans l'autre... Et voici que j'ai presque envie de pleurer parce que je pense à un enfant qui sourira un jour entre nous deux... Oh! petite maman, petite maman!... Est-ce bien moi qui m'amuse à ces rêves, et comme j'aurais été étonné si l'on m'avait dit ce matin que bientôt tout cela me viendrait au cœur...

— Juliette, voulez-vous que je vous embrasse?

Il a dit cela si doucement qu'il croit seulement l'avoir pensé. Mais déjà la figure de cette petite fille est près de la sienne, et les yeux bruns sont clos : « Alors, c'est qu'elle l'aura deviné, car je ne l'avais dit qu'en moi-même; à présent, j'en suis bien sûr... »

Ah! mon Dieu! mon Dieu! nous n'y voyons plus, nous ne voyons que des étoiles au milieu desquelles un souffle nous emporte; c'est à peine si nous percevons l'étreinte éperdue de nos mains et le chatouillement aigu de nos cheveux sur nos fronts qui brûlent l'un contre l'autre, et comment voulez-vous que nous entendions dans la nuit, derrière nous, un cri faible, étouffé, qui n'est peut-être d'ailleurs que la voix d'un oiseau peureux réveillé par un rayon de lune?

Mais moi je pense à celle qui court à présent dans le jardin, follement, comme une âme en peine dans le cercle infernal; et je tremble parce que le lac, au bas du jardin, brille sous la lune, pareil à ces lampes mortelles que, seules, voient les papillons errants dans l'ombre... Comme elle court, comme elle court!... Elle s'arrête au bord de l'eau; elle regarde :

— Je savais bien que je rêvais... Tu vois, il faut me pardonner : j'étais folle tout aujourd'hui. De quoi avais-je peur? Tu es là, enfin, et tu te moques doucement de mes pleurs, et j'ai ton baiser sur mes yeux encore mouillés. Je t'aime : j'aime tout en toi, et surtout, à présent, cette petite cicatrice au menton... Tu t'es blessé, quand tu étais petit? Oh! le pauvre chéri,

le pauvre chéri... Je t'aime... Immobile dans tes bras, il me semble que je me balance dans l'immensité et je ferme les yeux de vertige...

Oh! puisque je rêvais si bien, et puisque je fermais les yeux, pourquoi les ai-je ouverts grands, tout d'un coup, et pourquoi ai-je vu? Je me souviens, à présent... C'était donc vrai... Ils sont là, derrière moi, ils s'embrassent; Juliette rit de me voir, et elle lui dit : « Ris, toi aussi, Georges... » Et il rit comme elle...

Alors, tout se met à danser, le jardin, le ciel, et tout est noir : il n'y a plus que l'eau qui brille, nous ne voyons plus que cette eau. Quelle horrible ivresse! La terre saute au-dessous de nous. Où voulez-vous que nous nous retenions? nous sommes abandonnés de tous, et les arbres dansent... Je ne pourrai jamais attraper cette branche... Et Madeleine tombe vers l'affolante lumière. Qui peut-être sûr qu'elle l'ait fait exprès?

Comme le bruit de sa chute dans le lac a raisonné faiblement! Déjà l'eau est calme. Quel était ce rêve?... Le vent léger lui-même dort, les arbres sont immobiles et tout repose... Georges et Juliette, après leur baiser, ont repris leur promenade, et maintenant ils s'embrassent à tous les pas; là-bas, M. Jolin et papa Rouvarel jouent toujours sous la lampe. Tout à l'heure on va s'inquiéter, s'affoler peut-être, car on a vite fait de reconnaître que le malheur est là. Des falots sur la berge, des gens qui cherchent... « Mon pauvre monsieur Jolin, je vous assure, il vaut mieux que vous n'alliez pas là-bas. » Et peut-être a-t-on oublié les amoureux, qui, ne sentant pas l'heure passer, continuent à s'embrasser dans l'ombre...

Demain Georges se dira : « Cette pauvre Madeleine, si jolie, si gaie, si heureuse de vivre!... Elle a peut-être appelé au secours et nous ne l'avons pas entendue... » M. Jolin sera habillé de noir et tiendra son mouchoir sur ses bons yeux en larmes. Puis les jours passeront : « Madeleine... Madeleine », pensera Georges; et il sourira dans le bonheur au souvenir du bonheur. M. Jolin aura son couvert tous les jours chez « ses enfants ». — « Ce bon M. Jolin! il n'a plus que nous! » Il dira parfois : « Ma pauvre petite Madeleine! Comment cela est-il arrivé? » Et puis il ne le dira plus. On reviendra, le dimanche, chez le père Rouvarel, déjeuner à

l'ombre de la charmille. On se disputera les caresses d'un bébé qui jouera parmi les fleurs. Et il y aura encore du soleil et du Vouvray brillant dans les verres : « Quelle noce, mes amis, quelle noce!... »

Et tout cela est dès maintenant. La page est tournée ; la vie a recommencé. Deux joueurs sous une lampe, deux amoureux qui s'embrassent... Rien ne reste de ce qui est fini, rien, qu'une frêle bulle qui monte du fond de l'eau, et qui elle-même va s'évanouir à la surface avec un petit bruit inutile et douloureux.

CHARLES DERENNES.

Ville d'Avray-Paris, 3-4 juin 1904.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

ÉPILOGUES

La Bataille Navale. — La Bombe. — Encore M. Hervé. — M. de Rothschild. — Le Complot de la Vigne. — Une Société bizarre.

La Bataille Navale. — La récente bataille navale fait beaucoup moins estimer les Japonais qu'elle ne fait prendre en pitié les Russes. Une victoire si complète, si radicale, indique que la flotte adverse n'existait pas, qu'avant de barboter au fond de la mer, elle ne voguait au-dessus qu'à l'état de vaisseaux fantômes. Ces cuirassés, ces croiseurs, tous leurs canons, tous ces hommes, en quoi était-ce fait ? Peut-être en bois soigneusement peint? Enfin, toute hypothèse est raisonnable, en présence d'un tel évanouissement, en attendant que les experts maritimes (car il y en a) nous démontrent que cela devait arriver.

Qui est fou en Russie? Le gouvernement, les généraux, les amiraux, où tout le monde à la fois? Il paraît que,pour donner une nouvelle preuve de leur état d'esprit, ils ont résolu la guerre à outrance. Nous connaissons cela. Le célèbre borgne de Cahors nous l'a déjà fait, il y a trente-cinq ans. Bel exemple, et qui se recommande aux méditations de nos alliés. Le résultat sera que dans six mois tout le littoral de l'Asie russe appartiendra aux Japonais, qu'ils le garderont ou qu'ils ne le rendront que contre beaucoup de milliards. Or la Russie n'a plus qu'un crédit de plus en plus diminué, et peut-être qu'avant peu elle n'en aura plus du tout, si les mouvements révolutionnaires recommencent.

Mais laissons l'avenir. Le présent est suffisamment absurde, émouvant et sinistre pour nous suffire. C'est assez amusant, en somme, de voir de l'histoire se faire ainsi, au jour le jour, même si elle évolue dans un sens qui vous contrarie, qui vous choque. Il faut d'ailleurs redresser son jugement, à mesure que les faits surgissent et parlent. C'est la méthode scientifique. Pour qu'on puisse encore une fois les prendre au sérieux, les Russes devront prendre une terrible revanche.

D'ici là tenons-les pour des enfants entêtés.

La Bombe. — On aurait pu la mettre sur le programme, tant elle était prévue, attendue. Des bavards, parmi les socialistes fréné-

tiques, y avaient fait d'assez claires allusions, jusqu'à conseiller à la foule de ne pas serrer de trop près la voiture de la victime désignée. Le coup essayé, d'ailleurs, et quoique tout à fait raté, ces mêmes intempérants sont rentrés avec prudence dans les arrière-salles où ils sablent le petit bleu et la bleue. Attitude excellente, car il faut ménager ses forces oratoires, ou les récupérer, quand on vient de proférer d'éloquentes paroles.

La bombe s'est amendée. Ce n'est plus une sale marmite, une triste boîte à conserves; c'est une presque élégante pomme d'ananas en fonte recélant les petits tubes de verre et toutes les délicates chimies qu'il faut. Les prochaines seront de bronze, peut-être, et fondues avec art et bien ciselées, comme les boucliers des héros d'Homère. Les Catalans, qui sont des gens terribles,qui ont déjà inventé un surin fameux, sont aussi des gens de goût. Cela leur vaudra, nul n'en doute, l'indulgence du jury séquanien, si intelligent.

Les Parisiens, malgré ce vilain intermède, se sont, paraît-il, amusés beaucoup. On a crié vive le roi, tant que l'on a pu.Ces Parisiens, ils sont curieux, ce sont des royalistes qui s'ignorent. D'avoir vu un roi embrasser une bergère, les dames de la halle en furent toutes remuées. Elles croyaient que cela ne se voyait plus qu'au Châtelet.Les journaux graves disent que ces sentiments sont passagers, et qu'au fond la population de Paris est fermement républicaine, à preuve que, etc. Il ne faudrait peut-être pas trop s'y fier.

Encore M. Hervé. — En des conférences diverses, cet ancien professeur a refait l'exposé de son idée. Car il n'en a qu'une. Il l'orna, cependant, de ce corollaire qu'aussitôt déclarée la grève des réservistes, les Allemands étonnés s'arrêteront, peut-être pour applaudir. Ce serait la paix immédiate, bientôt universelle. Je n'ai pas très bien compris le mécanisme de cette féerie, mais si M. Hervé voit juste, qu'il soit béni.

Où je m'accorde avec lui, sans même chercher à comprendre, c'est quand je le vois honnir le pacifisme larmoyant de M. Passy, le vieil enfant incorrigible... Mais le trou s'est comblé, et voici sur quoi M. Hervé fait tourner son raisonnement : les socialistes allemands, émus de l'initiative hardie prise par le département de l'Yonne,imiteraient aussitôt un si bel exemple. Cela devient moins obscur.Cependant je crois que M. Hervé s'abuse sur l'état d'esprit du socialisme germain. On m'a dit qu'il s'est bien assagi, que, vaincu, amadoué, il mange des gâteaux, comme une biche apprivoisée, dans la main du bon empereur, patron des bons ouvriers. Est-ce cela qui tente M. Hervé ? Pourquoi pas ? Il est très bien, cet empereur allemand, et puis, dans la lutte des classes, il peut, tout en maintenant fortement les hiérarchies sociales,se mettre du côté des ouvriers et arrêter à point l'égoïsme patronal. La République essaie bien le même jeu,

et avec raison,mais son intervention aboutit nécessairement à l'anarchie.

M. de Rothschild. — Il est mort. Malborough aussi. Il y eut des journaux, cependant, qui accueillirent avec scepticisme une telle nouvelle. On ne put leur faire entendre raison, et les rassurer aussi, qu'en leur faisant remarquer qu'il y a un héritier et que, par conséquent... Cela les rasséréna. Mais les héritiers! Peut-on compter sur l'héritier? La *Libre Parole* a fait rédiger huit pages sur le défunt. C'est beaucoup. Pour moi, il m'a semblé que j'avais déjà lu l'anecdote (un peu forcée) dans Chamfort : « Madame de H...me racontait la mort de M. le duc d'Aumont. Cela a tourné bien court, disait-elle; deux jours auparavant, M. Bouvard lui avait permis de manger; et le jour même de sa mort, deux heures avant la récidive de sa paralysie, il était comme à trente ans, comme il avait été toute sa vie; il avait demandé son perroquet, avait dit: brossez ce fauteuil, voyons mes deux broderies nouvelles; enfin toute sa tête, ses idées comme à l'ordinaire. »Les dieux nous préservent d'un Rothschild intelligent! Plutôt Tamerlan, plutôt Oyama et Togo, et le maréchal Sou !

Mais puisqu'il est mort, tout de même, ce baron,pourquoi ne nous ferait-on pas un plaisir? Ce fut pour lui faire gagner un peu d'argent et aussi faire une bonne réclame à ses mines de nickel, en Nouvelle-Calédonie, que l'on frappa cette monnaie de filou qui horrifie tous les Parisiens: ne pourrait-on la retirer de la circulation? On laisserait rouler, à la place de ces pièces fallacieuses, la monnaie belge qui, intelligemment ordonnée, ne se peut confondre avec l'argent. Cela, parce que je crois qu'on est devenu trop bête en France pour faire un sou, non plus que pour faire un timbre.

Le Complot de la Vigne. — La vigne se révolte. Elle croit que l'on méprise son jus. Elle a nommé des représentants qui s'agitent au Palais-Bourbon et qui affirment que ce jus est divin, — vive le vin! La vigne se trompe et elle nous trompe. Le vin de consommation courante à Paris est une sorte de triste lavasse qui donne envie de boire de l'eau, même de Seine, au prix des maux les plus cruels. Ce vin bas est d'ailleurs un poison, moins violent, mais plus sournois que l'alcool et aussi sûr. La vigne a voulu tout envahir; on a fait produire du raisin à des terrains à peine propres à la betterave ou à la luzerne. Le résultat est malfaisant. Que l'on défriche ces vignobles honteux, que l'on ne demande le vin qu'aux terroirs privilégiés, que disparaisse de la buverie ces dangereux produits livrés sous des noms truqués,des noms de filles,et le vin, redevenu un cordial,reprendra sa place dans le monde. En attendant,la tromperie la plus lâche règne dans ce marché. Mais si la vogue des eaux minérales continue, on va se mettre à les frauder... La vie est difficile.

Une Société bizarre. — *Le Temps*, qui est un journal esti-

mé généralement, affirme, sans insister d'ailleurs, et comme si la chose était toute naturelle, qu'il existe une sorte de ligue ainsi appelée : *Société pour la propagation des langues étrangères en France.* Si c'est vrai,je voudrais bien avoir quelques renseignements sur la psychologie de ces ligueurs.Ils n'ont donc jamais lu un journal de sport ou les annonces des autres journaux et leurs échos mondains, ou les enseignes des boutiques? Qu'ils apprennent à lire et ils verront qu'en France le français n'est presque plus la langue usuelle. Cette ligue est sans objet.Le mal qu'elle voudrait faire est fait depuis longtemps.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Jules Claretie : *Brichanteau célèbre*, Fasquelle, 3.5o. — Sébastien Voirol : *L'Eden*, Librairie Molière, 3.5o. — Mary-Gill : *Lœla*, Ollendorff, 3.5o. — Louise Cruppi : *Avant l'heure*, Ollendorff, 3.58. — Yvonne Vernon : *Claire Maret*, Ollendorff, 3.5o. — G. Fanton : *Hommes nouveaux*, Plon, 3.5o. — F. Fanty : *Erreur Meurtrière*, Perrin, 3.5o. — Resclauze de Bermon : *Demi-Mère*, Plon, 3.5o. — Charles Pettit : *Déclassé*, Calmann Lévy, 3.5o. — Georges de Labruyère : *La Grande aventure*, Librairie Universelle, 3.5o. — Valentine Scheefhoutd : *Lettres et Nouvelles*, Lacomblez, 3.5o. — Edmond Frank : *Le Crime de Clodomir Busiquet*, Fontemoing, 3.5o. — Hubert Fillay : *M. Gagnebien*, « Vie Blesoise » 1.25.— Horace Van Offel : *Une armée de pauvres*, Anvers.— Albert Erlande et Gilbert de Voisins : *Fehl Yasmin*, Floury.

Brichanteau célèbre, par Jules Claretie. Le pauvre mannequin complaisant sur lequel furent successivement jetées toutes les défroques du romantisme. Il en a gardé une noble allure et porte les reliques de ses souvenirs avec un farouche orgueil. Mais la gloire, cette ironique maîtresse, après l'avoir méconnu du temps de ses illusions, vient le trouver sous la forme ambiguë de *l'interview* et Brichanteau, trop usé pour endosser un nouveau rôle d'amoureux, se réveille presque célèbre dans les grandes inutilités. Au nom du *Mercure de France*, un journaliste requiert son avis à propos de l'Alsace et de la Lorraine — le scepticisme bien moderne se heurtant au patriotisme de jadis, — et Brichanteau répond que, malgré son âge, il est encore tout prêt à aller rechercher son flingot de 70. Cette solennelle entrée en matière l'amène à nous parler de ses idées sur la politique et sur la *vedette,* l'éternelle vedette devant qui l'on ne rencontre plus ni femme ni homme, rien que des auvergnats de l'ambition. Cependant mourir pour le drapeau serait une sortie comme une autre, avoue-t-il. Sortie sans rappel, hélas! L'amour ou la guerre, c'est certainement, pour Brichanteau, l'art de se placer au premier rang et de recevoir la récompense de l'affiche. Le brave Brichanteau est un honnête mannequin de bon citoyen français, il n'est plus responsable de sa personnalité, mais se doit à l'image qu'on le force à concevoir d'un bel équilibre théâtral, c'est-à-dire le succès per-

pétuel dans la vie comme fin de pièce. Au courant des interviews de Brichanteau, Jules Claretie a écoulé un très amusant stock de petites anecdotes, côté jardin où l'on bêche. Il y a des portraits d'acteurs et d'actrices morts encore ou déjà vivants qui sont tracés d'une main tendrement malicieuse. Je soupçonne le directeur de la Comédie de ne pas oser décoller trop vigoureusement ses vedettes. Il nous donne un bien joli croquis d'une ex-Dubarry effacée depuis peu : Léonide Leblanc, et on se demande alors pourquoi il ne voulut jamais introduire parmi les si blanches colombes de son colombier cette roucoulante pigeonne coupable tout au plus d'avoir volé plus haut que les autres. A ce sujet je me souviens d'une phrase de Léonide : « Monsieur Claretie, disait-elle à son entourage de naissants poètes, il est timide parce que c'est un homme bien élevé. » Je vous rapporte la phrase dans toute sa grâce mélancolique espérant qu'elle vous donnera des remords, ô monsieur Claretie. Auriez-vous été encore plus correct que timide? Ça ne consolait point la pauvre Mlle Maximum, cette même Maximum que l'on a prétendu avare et qui allumait sa cigarette avec des billets de banque!..... Brichanteau actuellement s'incarne au théâtre dans M. de Féraudy, il aime, et meurt un peu moins bien que dans les livres, tant il est vrai qu'un bon comédien moderne ne sait pas jouer un comédien romantique. Autres époques, autres mœurs. Brichanteau représente la morale en geste sinon en action et les comédiens du jour ont toutes leurs actions dans d'autres mines que la morale... de 1830. Je suppose que M. Claretie, un excellent conteur moral et bien français, le sait et que ça le console, lui, un philosophe aimable.

L'Eden, par Sébastien Voirol. Ça sent la poussière des Pharaons! Je ne trouve pas d'autre manière pour exprimer le plaisir singulier que me causent les œuvres de Sébastien Voirol. Ces hommes calmes, héros un peu obscurs, plus rêveurs que guerroyeurs, capables de renoncer à la gloire pour courir après des chimères, un Eden de poète d'où les sensualités physiques seraient exclues, ont une grande allure et se meuvent en de grands espaces pleins de l'azur sombre de l'Egypte. Il y a beaucoup de sphinx; on ne comprend pas toujours ces alternatives de voluptés violentes et de renoncement religieux, mais on en subit le charme. On aime certaine phrase à la fois si savante et simple : « La dame du monde, l'engendrée du dieu Lune! »

Lœla, par Mary-Gill. Il s'agit d'une nihiliste. Roman d'une sectaire qui ne semble pas de force à lutter contre ses propres faiblesses de femme. Son mari, victime de la Cause, la laisse seule pleurant sur son bonheur conjugal envolé, mais il lui rappelle durement ses devoirs vis-à-vis de leur secte. Froissée dans son orgueil d'amoureuse, Lœla s'occupe de propagande, oublie ses serments et devient la maîtresse d'un policier, sans s'en douter le moins du monde. Le mari, que

la prison rend plus humain, lui écrit des lettres passionnées, mais bien trop tardives. Des compagnons tuent le policier et rendent Lœla veuve pour la seconde fois. Seulement, Lœla ne se relèvera pas de cette nouvelle chute, elle met au monde l'enfant du traître, seul courage dont elle fasse preuve, et finit par le suicide. Ce qui déplaît dès le début de ce livre, c'est de sentir l'infériorité morale de cette triste héroïne vis-à-vis de la fameuse Cause. Ceux qui ne sont point capables de vivre seuls ne réformeront jamais une société.

Avant l'heure, par Louise Cruppi. Odyssée d'un musicien, genre incompris, qui se momifie dans son égoïsme sans voir le peu d'harmonie qu'il met dans son ménage. Son honnête femme admire et lutte jusqu'au jour du triomphe de son époux qui meurt d'une joie trop violente. Ces hommes de génie sont les plaies de la vie normale et devraient bien demeurer isolés comme tous les arbres capables d'attirer la foudre. Je pense que ce roman est une histoire vraie.

Claire Maret, par Yvonne Vernon. Triste idylle d'une femme plus très jeune que la vie monotone de la province rend peu à peu hystérique. Elle aime un médecin qui ne la sauve pas par la passion, et elle finit dans une scène sacrilège où sa folie, grinçant des dents à la façon des possédés de Loudun, renverse tout ce qu'elle avait jadis adoré. Il y a des détails intéressants sur les différentes mélancolies des sujets nerveux.

Hommes nouveaux, par G. Fanton. Dans une préface très sérieuse l'auteur déclare qu'il n'est pas utile que la jeunesse se passe pour les hommes, et son homme nouveau, marié de bonne heure, un jeune théoricien, va vivre dans le milieu rural où tout tourne à souhait... quand il n'y a pas de lune rousse! Il s'éprend, très platoniquement, d'une jolie fille et s'arrête à temps sur le sentier de la trahison. Si j'ai bien compris, un homme nouveau serait celui dont la jeunesse passerait après le mariage... en conversation, bien entendu. Eh bien je puis affirmer que les petites Françaises préfèrent les anciens qui trahissent avant la lettre! Il faut être un homme pour s'imaginer qu'une trahison platonique n'est pas sérieuse. On connaît le mot de la paysanne... : « Si mon mari avait passé son envie, je ne serais pas si malheureuse! » On peut accepter les restes physiques (tout se lave?) mais jamais ceux du cœur, car les hommes en ont trop peu pour qu'il en reste... sincèrement.

Erreur meurtrière, par F. Fanty. Un mari, abandonné momentanément par sa jeune femme légère et fort mal élevée, se console avec une amie intime de la dite jeune femme, qui lui tombe dans les bras. Plus tard, le mari revient à ses légitimes amours et délaisse l'amie qui se tue, expiant une erreur commune.

Demi-mère, par Resclauze de Bermon. Une belle-mère encore assez jeune pour être aimée qui est sur le point de prendre un amant

et que sa demi-fille sauve... en épousant le jeune homme qui l'a compromise. Ces sortes de situations ne font le bonheur de personne, pas même celui du lecteur.

Déclassé, par Charles Pettit. Un souteneur aristocrate. Il tue la petite grisette (d'une espèce à jamais perdue) qui l'entretient, et ne voit son infamie qu'en expirant sous ses coups. Combien de meilleure race messieurs les Apaches sans baronnie !

La Grande Aventure, par Georges de Labruyère. Roman historique. Il s'agit du futur Napoléon III et du complot avorté de Strasbourg. Une jolie silhouette de femme se détache du fond orageux de cette toile, celle de Mme Eléonore Gordon. Malgré nos opinions nouvelles (et divisées en combien de compartiments, hélas !) nous pouvons bien avouer que nos complots actuels n'ont pas l'allure martiale de celui du traître Persigny. Vraiment, ça manque de femmes aujourd'hui et surtout... d'empereur.

Lettres et Nouvelles, par Valentine Schelfhoudt. Cette dame, dont le portrait gracieux, empreint d'une mélancolie intelligente, orne ce volume de souvenirs, est morte au moment où l'on commençait à goûter son genre d'esprit à la fois très souple et très ironique. Elle laisse de jolies scènes dialoguées et des études de femmes d'une grande sensibilité. Le *Mercure de France* a publié d'elle une nouvelle très remarquable intitulée : *le Siège des amants*.

Le Crime de Clodomir Busiquet, par Edmond Frank. Un recueil de récits spirituels dont les plus amusants sont le *Toast au capitaine* et *le Saint-Honoré* où l'on voit un amoureux éconduit manger le gâteau promis à une plus jeune maîtresse avec l'ancienne.

Les Vacances de M. Gagnebien, par Hubert-Fillay. Philosophe socialiste qui sauve un braconnier meurtrier au nom de la véritable idée républicaine.

Une Armée de Pauvres, par Horace Van Offel. Il paraît que les armées de tous les pays se ressemblent. Au moins leurs historiens en narrent-ils tous les mêmes écœurantes anecdotes. On y voit le sous-off tueur de bleus et le petit paysan souffre-douleur.

Fehl Yasmin, par Albert Erlande et Gilbert de Voisins. Des notes de voyage oriental qui sont des poèmes. Portraits de femmes mystérieuses et guirlandes embaumées de ces fleurs de jasmin qui sont, là-bas, la senteur ardente des amours d'une nuit.

Fleurs ne mourez pas quand les nuits sont trop belles.

Mais ne sent-on pas des choses éternelles dans chaque fleur qui passe ?

RACHILDE.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

Anatole Le Braz : *Le Théâtre Celtique;* Calmann Lévy, 3 fr. 5o. — Gaston Baty : *La Passion*, dr. en 5 a. et en prose ; à Lyon, Paul Phily, 3 fr. 5o. — Jules Lemaître : *La Massière,* com. en 4 a.; Calmann-Lévy, 3 fr, 5o. — Tola Dorian : *La Liberté Humaine,* dr. en 5 a.; Ach. Le Roy, o fr. 75. — Sinol : *Maria,* com. en 3 a. ; Messein, 1 fr. — Léon Christophe : *Le Gêneur,* vaud. en 1 a.; à Verviers, Vve Lambotte, 1 fr.— *Editions de la Comédie-Française : Athalie,* avec préface de Mme Emile Lerou, o fr. 3o ; *Les Femmes Savantes,* avec préf. de M. Georges Baillet, o fr. 3o; *Les Précieuses Ridicules* et *Le Médecin malgré lui,* avec préfaces de M. Jules Truffier, o fr. 3o ; Librairie Universelle. — L.-Henry Lecomte : *Histoire des théâtres de Paris : Le Théâtre de la Renaissance;* Daragon, 6 fr. — Edmond Fleg : *Le Message,* p. en 3 a., libr. Molière, 2 fr. 5o. — Paul Souchon : *Phyllis,* trag. en 5 a.; Société du « Mercure de France », 2 fr.

Après avoir, ô créateurs de l'Epopée nouvelle, si bien laissé passer vos poèmes à l'étranger que, longtemps, les noms de Charlemagne et de ses Douze Pairs n'évoquèrent en votre mémoire que les folies de l'Arioste, comme ceux de la Table Ronde ne vous rappellent guère de net que les opéras wagnériens, voulez-vous renoncer au Théâtre le plus douloureux, le plus profond, le plus merveilleux, le plus universel, — quitte à singer, dans quelques années, les chefs-d'œuvre que de géniaux voisins ne manqueront pas d'en tirer ?

M. Anatole Le Braz, dans son beau livre du **Théâtre Celtique**, vous le conseille, en esprit rassis et informé qui ne compte plus sur les « Miracles » au deux sens du mot : théâtral et religieux. Et pourtant la vie ne se renouvelle qu'à coups de miracles.

Certes, il a grandement raison de réagir contre les deux exagérations, en sens opposés, de la Villemarqué, construisant d'imagination tout un théâtre breton dont l'histoire ininterrompue remonte jusqu'à l'époque mérovingienne, et du doux Renan, niant, on ne sait pourquoi, à l'âme celtique toute faculté théâtrale (tel, jadis, Voltaire, à la française, toute faculté épique) alors que la péninsule armoricaine, à elle seule, nous offre encore aujourd'hui un plus grand nombre d'œuvres dramatiques que le reste de la France : celle-ci n'ayant pas retrouvé plus de cent vingt de ses « mistères ».

Mais les manuscrits en étaient, en revanche, travaux de clercs, lesquels purent les établir à la fois splendides et durables et les conserver dans les congrégations.

Ceux de Bretagne, crasseux, maculés, sordides, furent copiés, comme ils le sont encore à l'heure actuelle, la plupart du temps par de pauvres paysans, chez qui palpite la flamme sacrée où le monde un jour s'éclairera.

Qu'on se représente en imagination une des cuisines de ferme où ils ont été rédigés : basse, sombre, douteusement éclairée, le jour, par de menus vitraux en cul de bouteille, la nuit, par une maigre chandelle de suif ou de résine ; pour tout parquet, le sol de terre battue, boueux l'hiver et poudreux l'été ; pour plafond, des planches mal jointes entre lesquelles

s'émèchent des fourrages, avec de grosses poutres transversales, noires de suie et d'humidité, d'où pendent des salaisons d'énormes quartiers de porc, d'opulentes tourtes d'oing dont, à la moindre chaleur, les graisses fondent et s'égouttent. Voilà le cabinet de travail du copiste : c'est là que, par les après-midi désœuvrées des dimanches et des fêtes gardées, mais surtout durant les loisirs forcés des longs soirs hivernaux, il s'installe pour faire sa besogne de bénédictin rustique, assis sur le même banc et à la même table où, avec sa famille et ses gens, il vient de prendre le repas en commun. Dès que la ménagère a desservi, il déploie le « cahier » qu'un autre amateur du voisinage lui a prêté, parfois contre finance, dispose devant lui le papier oblong, de teinte grise ou bleutée, qu'il s'est procuré en ville, à l'une des dernières foires, et, tandis que les filles font aller leurs rouets, que les garçons teillent du chanvre au coin de l'âtre, il saisit la plume entre ses doigts gourds, aux plissements rugueux, tout le jour crispés sur un mancheron de charrue et gras encore de la glèbe des champs retournés.

Il n'est donc pas étonnant que, sauf pour *la Vie de Sainte Nonne* (fin xv[e] siècle) et *le Mystère de Saint Antoine* (xvii[e]), les manuscrits de ce genre qui nous restent encore (et dans quel état !) n'aient pas plus de deux cents années d'existence. Ils reproduisent plus volontiers, cela va de soi, les textes les plus récents, desquels l'esprit et le langage déroutaient moins l'humble copiste.

Mais de ce que les modèles du moyen-âge, du moins dans leur forme première, n'y apparaissent plus, n'est-il pas un peu hasardeux de conclure avec M. Le Braz que le théâtre breton soit d'origine récente, et, de ce que la France l'avait précédé ainsi dans les « mistères », qu'il n'ait été que le disciple attardé de leur décadence ? D'abord, le théâtre des Mistères et Miracles n'est pas que français, il est bien plus : il est catholique (et c'est ce qui lui promet la conquête de la terre). Quant à la vocation ethnique de l'Armoricain pour le drame, elle éclate : jusqu'à ses poèmes épiques, tissus de dialogues émouvants, la trahissent, et notre Henry Bataille n'a rien eu de mieux à faire qu'à transporter sur la scène, fidèlement, en sa *Lépreuse*, la « gwerz de Iannik Coquart », traduite par Luzel. Vraiment, c'est trop voir la France partout que de dénoncer, à propos d'une liste hagiologique recommandée à la piété bretonne, comme des « saints français » saint Antoine ou sainte Anne et que de revendiquer, dans une nouvelle ridiculement rédigée au xvii[e] siècle par Cériziers, le prétendu prototype de la *Sainte Tryphine*, alors que celle-ci dérive d'un modèle évidemment beaucoup plus ancien, dont le texte (Cériziers en indique déjà une imitation qui lui servit aussi) aura tout simplement disparu : est-ce que, dans le drame celtique, des noms de personnages tels qu'Abacarus, par exemple, n'évoquent pas, à eux seuls, leur Moyen-Age à grande allure ?

Il surgit, triomphal, dans ce prologue d'une *Passion* où le voyageur qui en conte les détails interrompt son récit et, soudain exhi-

bant un crucifix caché sous ses vêtements, crie à l'assistance : « Pour avoir sujet de pleurer, chrétiens, levez les yeux, regardez cette image ! » ou avec cet autre « prologueur » qui déclare : « Avant de poursuivre notre récit, nous devons commencer par invoquer le ciel, et pour rendre grâces à Dieu, je prétends que nous chantions le *Veni Creator*. » A ces mots, il se jetait à genoux, les acteurs derrière lui en faisaient autant, et l'hymne entonné par lui s'élargissait « en un chœur formidable, hurlé par les deux ou trois mille assistants ». Sachez que, convoqués dans leurs villages, après la messe, du haut des marches du cimetière, ces spectateurs avaient cheminé souvent une partie de la nuit, apportant leurs provisions en vue des trois et quatre jours que durerait la représentation. Reprenant ensuite son discours, le prologue « exécute, tout en déclamant et sans jamais se séparer de ses deux acolytes, une série de marches et de contremarches qui rappellent, si l'on veut, les évolutions du chœur antique, mais où il faut surtout voir, si je ne me trompe, une imitation directe des allées et venues du prêtre à l'autel ». Mais quoi, n'était-ce pas aussi devant un autel qu'évoluait la marche sacrée du chœur ?

Ici nous sommes, en réalité, dans le grand art, immuable. Et le « fanatisme » des paysans ne s'y trompe pas. Les Athéniennes accouchaient de terreur à l'arrivée des infernales *Euménides :* en entendant *le Jugement dernier*, à Ploulec'h, une jeune fille fut prise de délire et faillit en rester folle. A Lannion, l'acteur chargé du rôle de Jésus-Christ mourut, d'émotion, sur la croix. Voilà des artistes ! ils pouvaient se vanter, à bon droit, d'opérer plus de conversions que leurs recteurs en chaire.

Ceux-ci, du reste, travaillèrent à nombre de ces drames : ils y travaillent encore. Ils collaborent, avec des tisserands, des charpentiers, des matelots, des cultivateurs, à dégrossir l'éternelle Légende dramatique, oublieux du vaniteux souci d' « inventer » un sujet, c'est-à-dire d'en restreindre la situation à l'insignifiance d'une anecdote, à l'opacité d'un fait-divers, après en avoir débaptisé les héros. Ils façonnent patiemment la « matière » de *Guillaume de Goël*, de *Saint Laurent*, de *Louis Eunius*, de *Robert-le-Diable*, de « Sainte » *Geneviève de Brabant*, d'*Hélène, mère de Saint Martin*, d'*Orson et Valentin*, d'*Huon*, de *Sainte Tryphine et le roi Arthur*, en attendant qu'ils arrivent aux silhouettes définitives, atteintes déjà dans *Hamlet*, *le Cid*, *don Juan* ou *Faust*, — voire plus populaires encore à l'instar des masques de la tragédie grecque, — et cela sans parler, bien entendu, des *Passions*, éternellement malléables et renouvelables.

Aussi écoutez, en leur gésine, ces poètes dignes de la vraie gloire, — l'auteur de *Geneviève de Brabant*, par exemple, le tisserand Jean Conan (1755-1831). N'ayant que son métier pour vivre et nourrir sa

famille, nous dit son biographe, tout le jour il tissait de la toile ; la nuit venue, il s'installait pour écrire « à la lueur de la chandelle » jusqu'à l'heure où il allait se coucher. « Mon père ne dormait pas », disait son fils à Luzel. A 76 ans, « les cheveux blancs comme le lin et la main tremblante », il écrivait encore :

Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écrie-t-il dans son journal — que ferai-je maintenant ? Comme je vais m'ennuyer quand je ne pourrai plus écrire !... Beaucoup prétendent que je suis fou, mais je ne les crois point ; car c'est Dieu qui, par sa grâce, m'a inspiré de *renouveler* les vieilles histoires de ses serviteurs. J'ai toujours été jalousement épris de l'Ecriture, des Patriarches, des Prophètes, gens savants et sages... Hélas ! Hélas, à moi ! Je serai bien chétif et misérable, et couvert de confusion, en arrivant devant mon Juge. Mais j'espère en la Vierge, en sa mère sainte Anne ; les Patriarches et les Prophètes me prêteront assistance, puisque je me suis attaché à *renouveler* leurs vertus, et ils ne m'oublieront pas non plus à l'heure de ma mort.

A la marge de ses manuscrits, on lit :

Déballe donc, vieux Conan, toute ton attention pour rimer cette vie à la perfection. Or ça il est temps que tu rimes si tu veux que cette noce (celle de Geneviève et de Sigefroi) soit bientôt célébrée... Ici tu auras de quoi faire, pauvre cher Conan, pour décrire la guerre (de Charles Martel) avec tes seuls moyens... Je ne fais rien de bon en écrivant ce passage, tellement les mouches et les puces me tracassent... Conan, tu es mal avisé de te mettre l'esprit à la gêne : après ta mort, ces paperasses, je te le dis, Conan, seront jetées au rancart par tes enfants... Courage, pauvre cher homme, te voilà à la moitié de ta tâche !... Que dis-tu, Conan, au sujet du seigneur Golo ? Dire qu'il est temps déjà que les diables l'emportent, ce tyran, pire que Robespierre... Eh bien, Conan, on va voir maintenant si tu fais périr la sorcière comme elle le mérite ?

Que comparer d'égal à ces soupirs, à part la correspondance de Flaubert ?

Oui, le nom de Jean Conan, associé, comme d'un précurseur héroïque, à celui du poète qui fixera la *Sakountala* chrétienne, plus certainement survivra qu'à l'émiettement de nos ridicules scènes en carton-pâte la **Massière**, par exemple, bien qu'autour d'elle M. Jules Lemaître ait ingénieusement rajeuni la *Rivalité de père et de fils* en en faisant des peintres, dont le dernier même invente — enfin ! — le plein air.

Oui, collaborer à l'une des cathédrales dramatiques, encore en construction, signifie davantage que de prétendre à démontrer, en l'honneur de **la Liberté humaine**, avec Mme Dorian, comment une ordonnance tombe nécessairement en proie à la lubricité d'une femme de capitaine et comment ont droit, dès lors, à injurier l'infortuné tourlourou son petit voyou de frère et sa grande traînée de sœur, — ou, d'ailleurs, de soutenir la thèse opposée, en petit-nègre rimé, avec M. Sinol en sa **Maria**.

Oui, le maçon René Geffroy, oui, le cultivateur le Marec, oui, le tailleur Yves le Pezron, oui, le cordonnier l'Hélicoq, si vigoureusement portraits par M. Le Braz, possédèrent mieux la tradition du grand art que nos coûteux Histrions, dont M. Bourdon relate en *l'Art du Théâtre* (mars) les hâbleries et dont M. L.-Henry Lecomte a entrepris de monographier les locaux (**Histoire des Théâtres de Paris : I. La Renaissance**) — soit que nos sociétaires avouent (**Editions de la Comédie-Française**), par le truchement de M. Georges Baillet, couper, dans **les Femmes Savantes**, 60 vers au IIIe acte et 24 au Ve, couper, voir M. Jules Truffier, dans **les Précieuses Ridicules**, la scène I, au risque de rendre la pièce incompréhensible, couper dans **le Médecin malgré lui** l'admirable scène II du IIIe acte, sans compter nombre de passages, et transformer en somme la soi-disant maison de Molière en maison de Fulbert, — soit que l'une d'eux, Mme Emilie Lerou, blâme Dieu d'avoir été punir Achab du meurtre (un « acte puéril », dit-elle) commis sur Naboth, lequel ne possédait qu'une toute petite vigne, et, après avoir noté, fort judicieusement du reste, « l'esprit anarchiste des vieux prophètes de la Judée et de la théocratie à toutes les époques » blâme, dans **Athalie**,... les idées, mais en admire le style (au fait, où ai-je donc lu cela, déjà? Ah! tiens! c'est dans *Mme Bovary*, 2e p., ch. 3, l'opinion de l'immortel Homais).

Oui, les spectateurs ont raison de se rouler plus volontiers dans l'innocente boue du vaudeville — sauf à traduire, selon la mode, par farce ou comédie — avec **le Gêneur** de M. Christophe, que de s'étriquer aux misérables anecdotes du drame contemporain.

Car, ce qu'il faut à nos cœurs, c'est un **Message** de l'au-delà : cette *angélia*, avec éloquence, M. Fleg la démontre à quel point déceveuse, telle que la douleur affolée la reçoit, faute de mieux, des mains viles du spiritisme.

Car ce divin, nous l'accepterions de l'antique paganisme, si fatigué qu'il soit, pour peu qu'on le fardât encore ou qu'on lui injectât plutôt (comme au XVIIe siècle) la Vie chrétienne — bien loin que nous lui disions, telle de M. Souchon la très poétique **Phyllis** : Que me fait la terreur

> Des Troyens, que me font ce siège et cette guerre?
> ... Eh quoi! Toujours les noms de ces divinités,
> L'Amour, Vénus ?

Elle aussi meurt de désespoir « alors qu'on espère toujours » et de s'être, par erreur, crue Ariane.

Et c'est ce qui explique, en pleine époque de renégats, l'assaut donné à nos scènes par le drame sacré, dont M. Baty, visiblement inspiré du *Rayon* de Monlaur, vient de publier une tentative, — c'est ce qui explique la ruée obstinée de ces Saintes Ménades, autour du

mystérieux Ressuscité Dionysos, les passions, agitant leurs divers flambeaux au-devant de celui qui les absorbe, renouvelle, alimente à jamais tous et les « sympolydramatise » dans les siècles et l'espace, de par son éternelle, essentielle et suprême **Passion.**

GEORGES POLTI.

HISTOIRE

Bernard Monod : *Le Moine Guibert et son Temps* (1053-1124); Hachette. — Arvède Barine : *Louis XIV et la Grande Mademoiselle* (1652-1693); Hachette. — Octave Homberg et Fernand Jousselin : *La Femme du Grand Condé;* Plon-Nourrit. — U. V. Chatelain : *Le Surintendant Nicolas Foucquet;* Perrin.

Le Moine Guibert et son Temps, par Bernard Monod. — M. Bernard Monod est mort prématurément le 6 janvier 1905, laissant entre autres promesses et témoignages d'un grand talent, ce livre sur le moine Guibert, que son père, M. Gabriel Monod, qui fut aussi son maître, nous présente avec une piété stoïque et touchante.

La principale source d'informations sur Guibert de Nogent se trouve dans la *Patrologie latine* de Migne, lequel donne le texte des divers écrits de ce religieux. C'est là, notamment dans le *De vitâ suâ*, que M. Bernard Monod a puisé pour restituer cette curieuse figure; il l'a fait avec goût et science, et il fut sans doute trop modeste en ne considérant point son œuvre comme, à proprement parler, « un travail de critique et d'érudition » ; il est vrai qu'elle est mieux que cela.

M. Emile Gebhart, dans la préface que son amitié voulut placer en tête de l'ouvrage, observe que, comparé à Raoul Glaber, comparé ou plutôt opposé (à soixante ans de distance), Guibert de Nogent marque un brusque et profond progrès. La superstition a fait place à la science. La science, c'est-à-dire la scolastique. Progrès, y a-t-il progrès? Ou bien ce mot désigne autre chose qu'un perfectionnement intellectuel, une chose nouvelle en effet, par exemple le rôle social du Moine, rôle qui ressort très bien de la biographie laissée par M. B. Monod. A part cela, nous préférerions presque Raoul Glaber, ce pauvre moine visionnaire, avec son apocalypse de l'an mil, au moine raisonneur, Guibert de Nogent. M. B. Monod (dans le curieux tableau de la jeunesse et des débuts de Guibert) note que, « tout comme les professeurs de nos lycées », Anselme de Cantorbéry, le maître de Guibert, alors prieur du Bec, « enseignait que l'on peut discerner dans notre âme trois facultés autour desquelles se groupent les phénomènes de la vie psychique : sensibilité, volonté, intelligence » (au lycée, où l'ordre n'est pas le même, mais est beaucoup plus arbitraire, l'on dit : intelligence, sensibilité, volonté) « et ces trois facultés ne sont pas indépendantes les unes des autres, mais bien en constante relation d'action et de réaction l'une sur l'autre et si

intimement liées qu'elles forment à elles toutes un ensemble unique ». On voit le syllogisme théologique, le même, en effet, que celui d'aujourd'hui, sauf que ce dernier est rationaliste. On ne sait pas très bien si le bon Guibert eut raison de délaisser, pour ces travaux sérieux, les poésies profanes où il se flattait d'égaler Ovide et Virgile, et où, 400 ans à l'avance, il faisait (non sans penser se damner!) la grande découverte païenne du XVIe siècle.

Mais il fallait, avant tout, être au fait des doctrines régulières du temps; c'était nécessaire pour faire figure dans l'église de cette époque, où, au sortir du chaos « qui marque le début de la dynastie capétienne », la règle se fait sentir dans toutes les directions. Chacun le comprenait; et il n'y a guère que Gerbert (cinquante ans plus tôt, il est vrai) qui, en le comprenant aussi à merveille, ait trouvé le moyen de faire autre chose. Guibert de Nogent, qui n'était pas Gerbert, évita de passer pour sorcier, et, sage champion de la dialectique, parcourut en paix sa carrière, dans sa douce abbaye de Nogent-les-Vierges, sur les rives de l'Ailette, en Bauvaisis.

Carrière éminente, au surplus, active, et nullement confinée dans le moûtier; ce qui permit au bon abbé de se rendre compte de bien des choses et de tracer de son époque un curieux tableau; disons plutôt, de recueillir des données et de préparer les couleurs, car le véritable peintre est ici Bernard Monod.

Il y a, de la sorte, une suite de chapitres sur « la Société française dans l'œuvre de Guibert » dont nous recommandons la lecture. Le sanglant mouvement des communes s'évoque autour de l'histoire du noble Enguerrand de Boves, de son fils Thomas et de sa concubine, la comtesse de Namur. Puis c'est le clergé, pour lequel Guibert n'est pas tendre, et il est payé pour cela, lui qui dut, bien malgré lui, prêter la main à l'élévation au siège épiscopal d'un certain Gaudry, clerc douteux et simoniaque fieffé. Mais il y a des parties consolantes au tableau : le mouvement des croisades en son premier éveil, l'enthousiasme merveilleux du concile de Clermont, et cette royauté de Philippe Ier et de Louis-le-Gros qui rompit pour la première fois le cercle des donjons de l'Ile de France. Le roi Philippe Ier, notamment, est remis en sa vraie place, qui est celle de fondateur du domaine capétien. Un long chapitre final sur Guibert écrivain est d'ores et déjà une excellente préface aux travaux d'érudition pure qui se préparent, dit-on, sur les écrits de Guibert. Au surplus, le témoignage de Guibert sur la France du onzième siècle nous fut présenté par M. B. Monod dans des conditions qu'on ne saurait désirer meilleures. C'est l'interprétation d'un historien à ses débuts, qui était devenu un technicien du document assez pour écrire avec une science sûre, pas assez, fort heureusement, pour croire devoir se défendre de la poésie de l'histoire, que sa jeunesse fervente a laissé doucement parler dans ces pages.

Louis XIV et la Grande Mademoiselle, par Arvède Barine. — Mme Arvède Barine avait raconté dans un premier ouvrage, qui est une histoire de la Fronde, la jeunesse de Mlle de Montpensier (1627-1652). Elle nous donne aujourd'hui la suite et la fin de cette biographie (1652-1693). Ce dernier volume s'ouvre sur l'exil de la Grande Mademoiselle à Saint-Fargeau, exil que lui avait valu son rôle durant la Fronde, et particulièrement son alliance avec Condé. Il ne prit fin qu'en 1657. Le retour à la Cour de la fille de Gaston d'Orléans est une des circonstances de sa vie où son caractère se fait le mieux voir. Mme A. Barine nous la montre rentrant avec ses allures de Frondeuse, et, de fait, parmi tout ce monde pour qui la Fronde n'est plus qu'un vieux souvenir et qui, lassitude ou intérêt, s'assagit et se range, la Grande Mademoiselle se fait remarquer par un manque persistant de souplesse, et par des « impétuosités », où, non plus que Mme de Sévigné qui s'en effarouche, nul n'aime à se trouver mêlé.

Le Roi tout le premier. Il n'y avait jamais eu d'entente entre la duchesse de Montpensier et son royal cousin, qu'elle avait voulu trop épouser. Il le lui fit bien voir en lui infligeant un nouvel exil à Saint-Fargeau (1662), arguant de son refus d'épouser Alphonse VI de Portugal. Elle en revint en 1664, en passant par Eu.

On sait que, lors de ce second retour, Louis XIV voulut encore la marier à Charles-Emmanuel de Savoie. Ce fut le dernier mariage manqué de cette princesse qui en manqua tant : le roi, Condé, Monsieur, le duc de Savoie.

Cela finit par Lauzun. C'est en 1669, à l'âge de quarante-trois ans, qu'elle devint folle amoureuse de ce cadet de Gascogne. Mme A. Barine fait voir toute l'affaire que ce fut à la Cour de Louis XIV : le tableau est complet et définitif; il occupe près de la moitié du volume. Mme A. Barine semble admettre, quant à elle, qu'un mariage secret suivit ultérieurement la rupture du mariage officiel. Le portrait de l'extraordinaire favori n'offre, dans ses multiples détails, aucun trait nouveau capable de nous faire revenir sur l'opinion peu flatteuse que nous avons pu prendre dans les *Mémoires* de Saint-Simon.

Exaltée, impétueuse, avec une gaucherie irrémédiable d'amoureuse destinée à toujours donner plus qu'elle ne recevait, grand cœur brusque et brûlant, la figure de la Grande Mademoiselle se dégage, au contraire, touchante de passion véhémente et sincère.

Au reste, ce n'est là qu'un épisode, quelque célèbre et prolongé qu'il soit, et il faut approuver Mme A. Barine d'avoir, conservant les procédés employés dans le précédent volume, donné l'histoire d'une époque en même temps que celle d'une vie. La tâche était plus malaisée ici, le rôle de la Grande Mademoiselle n'étant plus, de beaucoup,

aussi actif et important. La composition de l'ouvrage s'en ressent un peu, nous semble-t-il, et, par exemple, les chapitres II et IV, tableaux de mœurs très intéressants mais sans rapport historique avec l'héroïne, font assez l'effet d'essais historico-littéraires (on sait que Mme A. Barine y excelle) intercalés là.

Pour Louis XIV, c'est moins le Grand Roi, — celui que Saint-Simon a peint au naturel en un portrait qui a primé ceux des époques antérieures, — qu'un Louis XIV moins connu, plus jeune, que l'auteur s'est efforcé de nous montrer. Après les *Mémoires* de Louis XIV, dit Mme A. Barine résumant le plan de son ouvrage, « la Grande Mademoiselle, qui ne sut jamais se taire ni dissimuler, est le meilleur des guides pour pénétrer dans l'intimité de Louis XIV. Contées par elle, ses difficultés perpétuelles avec ce prince jettent une vive lumière sur l'espèce d'incompatibilité d'humeur qui existait au début entre la royauté absolue et les survivants de la Fronde. Comment le jeune roi orienta sa génération vers des idées et des sentiments nouveaux, et comment la Grande Mademoiselle, emportée sur le tard par le torrent, finit par en devenir la victime » : telle est la page d'histoire que Mme Arvède Barine a su nous retracer avec son talent aimable et ingénieux.

La Femme du Grand Condé, par Octave Homberg et Fernand Jousselin. —Presque au même moment où Mme Arvède Barine donnait ses études sur la Fronde et les premières périodes du règne de Louis XIV, deux autres historiens, MM. Octave Homberg et Fernand Jousselin, dont on n'a pas oublié l'ouvrage sur la Chevalière d'Eon, évoquaient une autre héroïne de la Guerre des Femmes, Claire-Clémence de Maillé-Brézé, princesse de Condé.

Par un sort singulier, cruel comme le fut sa vie, la femme du Grand Condé est restée une figure effacée et presque inconnue jusqu'à nos jours. MM. Homberg et Jousselin ne trouvent guère à citer, antérieurement à leur ouvrage, qu'un opuscule de Charles Asselineau publié en 1872.

La vie de la princesse de Condé est cependant un des chapitres les plus importants de l'histoire de la Fronde, et les deux auteurs se sont montrés historiens avisés en restituant ce chapitre qui, de plus, a l'attrait d'une sorte de rareté.

Fille d'Urbain de Maillé-Brézé, lequel avait épousé une sœur de Richelieu, cette nièce du Cardinal devint la femme du Grand Condé, alors duc d'Enghien, pour servir les calculs du ministre, qui voyait dans cette union une consécration de son pouvoir. Ce mariage ne fut pas heureux, le Duc d'Enghien goûtant peu la nécessité de connaître par là la tutelle d'un terrible oncle, et n'ayant jamais été, d'ailleurs, fort épris de sa fiancée, dont le portrait, placé en tête du

volume, nous montre une jeune femme à la physionomie charmante et modeste.

Dans ce mariage mal fait, si l'un des deux conjoints fut irréprochable, ce fut assurément la femme, véritable exemple de fidélité passionnée, qui, « dans les jours les plus sombres de la Fronde, au milieu des villes assiégées et sur les chemins de l'exil, sut plus d'une fois, par son audace entreprenante et sa courageuse endurance, seconder efficacement son mari. » Son rôle durant la seconde Fronde (après la transaction de Rueil, 1649) fut tout à fait marquant. Echappée de Chantilly, elle contribua puissamment à propager l'insurrection dans les provinces, en Guyenne surtout (Fronde de Bordeaux), et à précipiter les événements qui amenèrent la délivrance de Condé et de Conti. Les auteurs ont renouvelé toute cette partie de l'histoire de la Fronde.

Ils nous montrent ensuite, à la reprise des hostilités, la princesse de Condé soutenant, toujours avec le plus admirable dévouement, une cause qui n'était pas injuste à ses yeux, puisque c'était celle de son mari, le jeune et impétueux général au profil brusqué ; organisant la seconde Fronde (beaucoup moins heureuse) de Bordeaux ; puis partageant l'exil de l'illustre rebelle; délaissée à Malines « où elle manque à peu près de tout » ; enfin, après la paix des Pyrénées et la rentrée en France, éprouvant le dernier chagrin de voir le malentendu subsister toujours entre elle et le Prince de Condé.

MM. Octave Homberg et Fernand Jousselin ont fait quelque lumière sur les incidents mystérieux à l'issue desquels le Prince de Condé obtint de Louis XIV une lettre de cachet contre sa femme. La conduite du Prince n'en paraît pas moins révoltante, et l'on sait gré aux historiens de terminer leur livre sur des pages émues qui sont, comme tout l'ouvrage, une réparation.

Le surintendant Nicolas Foucquet, par U.-V. Chatelain. — A côté de qui se perdit par ses vertus trop modestes, voici, dans l'histoire du Grand Siècle, qui se perdit par ses qualités trop brillantes. On connaissait l'ouvrage très complet que M. J. Lair a consacré à Foucquet. M. Chatelain a dû penser qu'auprès de la carrière parlementaire, administrative et financière du fameux ministre, objet principal de son prédécesseur, il y avait place pour la carrière, spécialement étudiée, du Mécène, de l'ami de La Fontaine et de Le Brun. Son ouvrage est un tableau de mœurs, une galerie de portraits célèbres, une étude littéraire et une critique d'art. M. Chatelain a étudié en détail les circonstances qui ont concouru à dicter au surintendant son rôle de protecteur des lettres, rôle où, d'ailleurs, il passa pour généreux à peu de frais, et on nous le prouve. Ce qui le distingue des autres distributeurs de pensions et de prébendes, c'est la cour poétique qu'il sut se former, et la splendeur épicurienne qui,

autour de lui, s'ajouta à la noblesse de l'esprit, du talent et même du génie. Là, il fut inimitable. L'auteur n'a pas négligé de décrire en détail les cadres que firent à cette cour la résidence exquise de Saint-Mandé et la royale résidence de Vaux. Au reste, les goûts de grandeur de Foucquet, qu'il satisfit par le péculat, lui firent, sous un autre rapport, avoir la main heureuse. Il y a une relation entre eux et la protection donnée à Corneille. La cour, elle, s'en tenait à un Costar et à un Madelenet. — L'ouvrage de M. U.-V. Chatelain est une véritable mine de renseignements précieux et savoureux.

EDMOND BARTHÈLEMY.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

L'art monumental au Salon. — Memento.

Au moment de se décider pour la médaille d'honneur, j'imagine qu'on s'est trouvé dans un certain embarras, cette année, au Salon d'architecture. Les grandes machines d'art antique, ces restitutions à tapage de constructions grecques ou romaines qui occupent de coutume des salles entières, du plafond à la cimaise, et qui sont comme les espèces sacro-saintes de l'archéologie officielle, y font en effet presque complètement défaut. C'est le désastre et la faillite. Il n'y a pour perpétuer la tradition que les *Etudes sur l'habitation antique*, de M. Chifflot : *la Maison du Centaure à Pompéï*, *une Villa au temps des Césars*, et si l'on a proclamé M. Chifflot quand même, nous croirons difficilement que son travail, copieux mais si vilain de couleur et en somme d'un goût plutôt médiocre malgré des qualités d'exactitude, ait provoqué un bien grand enthousiasme. Les envois de M. Formigé fils, *Etat actuel et restauration de l'arc de triomphe romain à Carpentoracte* (Carpentras, Vaucluse) et de M. J. Hulot, *Etudes antiques à Rome*, sont simplement honorables et nous n'avons guère pour nous réconcilier avec l'art ancien que les délicieuses aquarelles de M. G. Munier sur l'Egypte, avec ses vieux temples, ses dieux et ses pharaons baignés de lumière rose, taillés dans les granits de Thèbes et d'Ipsamboul. — Je demanderai de passer, cette fois encore, sur les projets de bâtisses, qui ne relèvent, du reste, aucunement de cette rubrique, et parmi lesquels on est obsédé par le concours d'une église pour la ville de Coulommiers,— dans ce néo-roman où nos architectes se complaisent et qui a donné les lourdes maçonneries du Sacré-Cœur et cette caricature d'édifice qu'on appelle à Auteuil : Notre-Dame-des-Marches. Un projet de *Musée de Peinture et d'Histoire naturelle pour la ville d'Orléans*, est reproduit de même à plusieurs exemplaires; nous nous y arrêterons plus volontiers, car il comporte l'utilisation et, forcément, pourrait-on dire, la condamnation de quelques bâtiments anciens. Orléans, aujourd'hui

si pauvre en constructions d'art, tant l'on y a détruit et saccagé, a installé depuis longtemps déjà un de ses musées dans le vieil Hôtel de Ville ou *Hôtel des Créneaux*, commencé en 1449 et achevé sous Charles VIII (1498), très délabré, mais offrant encore sur la rue Sainte-Catherine une jolie façade de la première Renaissance et dans la cour duquel se dresse le beffroi (1453), haute tour carrée, bien mutilée elle aussi, et que certains ont même affirmé avoir fait partie d'une des enceintes de la ville. C'est cela que l'on veut arranger, restaurer, retaper, agrandir « dans le style » pour y loger peut-être quelques mauvais tableaux de plus et toute une pouillerie d'histoire naturelle; le beffroi se trouvera gratifié d'une lanterne de fantaisie. Le moins malheureux de ces projets est celui de MM. Rapine et Moreau, mais si la ville d'Orléans avait quelque conscience elle comprendrait que le mieux serait sans doute de ne pas le mettre à exécution. L'Hôtel des Créneaux, aussi bien, est classé comme monument historique et il ne serait peut-être pas inutile d'appeler l'attention des Beaux-Arts sur ce nouveau tripatouillage.

Quelques travaux archéologiques concernent la période du moyen-âge, mais ce sont surtout des travaux de détail et fort peu ont réellement de l'intérêt. Je citerai des relevés d'anciennes *Caves de Pontoise*, par M. L. Lesage, acquis par le musée local; de M. Vorin une *Etude analytique de la porte du transept sud de l'église de Saint-Denis*, sur laquelle s'exerça tout le vandalisme des révolutions et où l'on n'accède guère aujourd'hui qu'avec des autorisations spéciales; de M. E. Brunet une *Travée du chœur de la cathédrale du Mans; le Chœur de Saint-Etienne de Limoges*, par M. Dutrieux; *la Cathédrale de Tulle* et *l'Eglise de Damery* (Marne), par M. L. Gaudibert; *l'Eglise de Saint-Loup* (Loir-et-Cher), petit édifice du XIIe siècle, par M. P. Chauvallon, et enfin le très beau fragment de la *Clôture du chœur de Chartres*, par M. C. Ronsin, et la merveilleuse *Piscine du chœur de Saint-Urbain à Troyes*, que M. Ernest Vidal a su rendre avec une exactitude et un relief si surprenants qu'on a l'impression même de la pierre.

Mais c'est la série des aquarelles qui donne comme aux expositions précédentes un véritable plaisir à parcourir les petites salles de la section d'architecture, et la plupart se rapportent à des monuments, des sites, des rues et des aspects historiques de nos anciennes villes françaises. Il y a des coins du *Vieux Paris*, de M. A. Couder (Saint-Séverin, la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève aux approches de Saint-Etienne-du-Mont, l'Hôtel de Sens, la tourelle de la rue Vieille du Temple); les vues diverses du *Pont-Neuf*, de M. Nel Ariès; *la Vieille maison de la rue Pierre au Lard*, petite aquarelle amusante de M. S. Bellettre. Plus loin, ce sont les bicoques de la *rue Saint-Romain* et les bâtiments de la bizarre *Cour du Chapitre*, accolée à

la cathédrale de Rouen, par M. H. Schneider; *le Portail de Saint-Etienne-le-Vieux*, par M. G. Duval, et *le Vieux porche de Saint-Gilles*, à Caen, d'une facture remarquable, par M. G. Simon; de M. P. Bertin, la cour de la maison dite de *François Ier*, rue de la Tannerie, à Abbeville, toujours encombrée de charpentes et de vieilles planches, mais où il y a une si jolie porte sculptée. On doit indiquer encore *les Eglises bretonnes*, de M. Maurice Dainville (Saint-Jean du Doigt, Plougasnou, Triffiagat, Guilvinec); *le Porche de la cathédrale de Dol*, de M. G. Brun, qui s'est intéressé de même et très heureusement au *Porche central de Saint-Etienne d'Auxerre;* six aquarelles sur Saint-Malo, par M. J. Kaerling; *l'église de Moret*, par M. P. Barrias et d'autres vues de Moret, également, de M. L. Périn; *l'église de Réthel* et les tours de *Noyon*, en fond de décor et parmi des clôtures, de M. Emile Bois. — Le voyage en France continue avec les aquarelles de M. Marcel Vilain sur le Maine-et-Loire; *le Cloître de la Visitation à Nantes*, de M. L. Capel, qui mérite au reste d'être spécialement mentionné; *la Vieille rue de Chinon*, de M. R. Boisseau; *les Vieilles maisons de Tours*, de M. Caignart de Mailly; *l'église de Nouaillé* (Vienne), de M. A. Boutard; l'intérieur de *l'église de Lavardin*, de M. Maxwell, et *la Crypte de Saint-Aignan* (Loir-et-Cher), par M. H. Pasquier; *la Colonnade de Louis XII au Château de Blois,* si charmante de tons et où M. Anselmi fait preuve d'un art délicat et fin; *la Chaire du cloître de Saint-Dié*, où se faisaient les proclamations du chapitre, et qui est une belle œuvre de M. Jean Georges; *la rue des Bouchers, à Saint-Saturnin d'Auvergne*, par M. Ant. Granet; l'excellent envoi de M. M. Mizard sur les *Eglises de Bordeaux*. — Viennent ensuite des études de détail comme *le Narthex de l'église de Vézelay*, où M. Sappin des Reynaud a placé les pompes des vieilles processions; *le Tombeau roman de l'arsenal de Toulouse* (ancien couvent des Chartreux, XIIe siècle), par M. Lafone; une magistrale aquarelle de M. H. Morelli sur *le Tombeau de l'archevêque Maurille à la cathédrale de Rouen;* de M. Migeon, *les Statues de Notre-Dame de Corbeil*, qui passent pour figurer Clovis et Clotilde et que conserve l'abbaye de Saint-Denis; les Fontaines de Vaucluse, de M. Formigé fils, et, de M. Yperman, le relevé d'une belle fresque sur fond d'or, de la chapelle Saint-Léger à Notre-Dame de Beaune, *la Résurrection de Lazare* (XVIe siècle) où les personnages aux costumes somptueux sont unanimes à se boucher le nez devant la puanteur du cadavre que le Christ fait lever de sa tombe.

La série des dessins vaudrait également qu'on s'y attarde, mais nous ne pouvons qu'énumérer ici : de M. Dareste, une restitution de la façade primitive de l'*Hôtel de ville de Compiègne;* le chevet de l'*église de la Trinité à Falaise*, avec la bizarre perspective d'une rue

passant sous le chœur, crayon de M. Chialiva; une *vieille maison de Lisieux*, dessin rehaussé de couleur, par M. A. Personne; des coins encore *de Lisieux*, au crayon noir, par M. H. Bans; six dessins consciencieux de M. Suasso sur *l'église d'Angicourt* (Oise); le *vieil hôtel de ville d'Amiens*, par M. S. Béraud; la *Rue Saint-Martin et la Rue de la Cathédrale*, à Nevers, dessins à la plume de M. L. Mohler; la *Rue de la Baclerie* et *la cour Sainte-Marie à Nantes*, par M. Marcel Robert; les *croquis de Normandie* de M. Werner, et le *Bestiaire des tours Notre-Dame à Paris*, restitué par Viollet-le-Duc, — cette singulière collection de stryges, de guivres, diables, monstres que tant d'ouvrages ont reproduits comme s'ils étaient authentiquement du XIIIe siècle lorsque l'architecte s'était très simplement inspiré de la statuaire si précieuse des grotesques de Reims — et que l'on retrouve avec plaisir dans les dessins de M. Maurice Maréchal.

Pour être juste, il faudrait ajouter quelques lignes au moins sur les études faites hors de France; mais hormis le travail très complet, et réellement de premier ordre, de M. J. Hulot sur l'architecture et la décoration de la *chapelle Palatine, à Palerme*, — très supérieure à ses *Etudes antiques* dont nous avons parlé au début — il y a peu à glaner. L'Italie même, dont la belle lumière et les édifices chatoyants attirent si volontiers d'habitude, a rencontré peu d'admirateurs et c'est simplement pour mémoire que nous avons noté les vues de *Venise et Rome* de M. H. Baer; d'autres aquarelles sur *Venise*, pleines de brio, celles-là, par M. Ch. Fivaz, et un *porche de la cathédrale de Vérone* par M. Pierre Paquet. — Mais on doit, en toute franchise, un éloge à M. Julian Lévi, qui a reproduit, au trésor du Dôme, de Lucques, un admirable coffret en cuir repoussé (XVe siècle) couvert sur toutes ses faces de miniatures restées d'une fraîcheur et d'un coloris extraordinaires.

Il fallait enfin la note comique pour une exhibition de ce genre et nous l'avons trouvée dans les aquarelles orientales de M. Chanut, *Pays mauresques*, — oh combien! — de terrifiantes marmelades jaunes et caca jus de pipe dont les hurlements et la révolte nous poursuivaient encore à l'heure tardive du repas. Sans doute cela représente quelque chose et M. Chanut, laborieusement, en a couvert tout un pan de muraille. — Les beautés de l'impressionnisme, quoi!

MEMENTO. — Forcé de renvoyer au mois prochain la critique des livres, je ne puis que signaler les dernières publications du *Tour du Monde : — En Islande*, par M. Pierre Piobb; *L'Eté au Kachmir*, par Mme F. Michel; *Les Souvenirs de la Côte d'Ivoire*, du Dr Lamy; *L'Ile d'Elbe*, de M. Paul Gruyer, pages extraites d'un ouvrage en préparation sur *Napoléon roi de l'Ile d'Elbe*, et accompagnées de photographies curieuses; *Le Voyage d'Alexandrette au coude de l'Euphrate*, de M. Victor Chapot, et un tra-

vail de M. Albert Thomas sur *la Russie, race colonisatrice*, des articles sur l'exploration des *ruines de Tanis* (Egypte), par M. L. Leroy; *les Ruines phéniciennes de la Rhodésia*, par le Dr Adrien Loir; *le Vieux Bar*, par M. Alexandre Martin; *Les Villages pélasgiques des monts des Volsques*, par M. Ch. Maumené, etc. — Dans *Le Moyen-Age*, des travaux de documentation sur *la Translation des reliques de saint Austremoine à Mozac et le diplôme de Pépin II d'Aquitaine*, par M. Léon Levillain; *Les Visions de saint Jean dans trois apocalypses manuscrites à figures du XVe siècle*, par M. Petit-Delchet; *Les Chartes de fondation de la Trinité de Vendôme et de l'Evière d'Angers*, par M. L. Halphen; *les Mélanges Carolingiens* de M. Ferdinand Lot. — *Les Notes d'art et d'archéologie* ont donné un article sur une *Exposition rétrospective à Lyon*, par M. Sainte-Marie Perrin, et une causerie de M. André Hallays sur *les Eglises de Paris*. — Aux derniers numéros du *Tour de France : La Vallée de la Vézère*, par M. Ardoin-Dumazet; *Le Château de Foix*, par E. Trutat; *Vendôme*, par M. Edmond Rocher; *Saint-Martin du Canigou*, par le commt Kœnig; *De Villefranche à Najac*, par Ch. Géniaux; *Le Nord de la Provence*, par M. Louis Aurenche; *Moulins*, par M. Pierre Flament. Des numéros spéciaux ont encore été publiés sur *La Côte d'Azur ; La Belgique*, à propos de l'Exposition de Liège; *Notre-Dame de Paris*, avec un très bel article sur *La Symbolique de Notre-Dame*, par J.-K. Huysmans.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

La Renaissance Latine : « La technique et le Symbolisme de Rodin, » par M. C. Mauclair. — *L'Ermitage :* « Mme d'Aulnoy », par M. E. Pilon. — *La Revue de Paris :* une rencontre de Hugo Wolf avec R. Wagner. — *Poesia :* des vers de Mlle L. Kahn. — Memento.

La Renaissance Latine (15 mai). — M. Camille Mauclair y publie une *Note sur la technique et le symbolisme de Rodin*, qui est un de ses plus remarquables travaux de critique. Ses confrères pourront emprunter à cette vingtaine de pages où l'œuvre du grand sculpteur est définie, expliquée, avec une méthode sûre et la connaissance absolue de ce vaste sujet.

« Je ne suis qu'un ouvrier », a dit Auguste Rodin. Et il complète aussitôt cet aveu : « Je n'invente rien, je retrouve. » M. Mauclair eût pu inscrire ces mots en tête de son bel article qui les développe. A le lire, les jeunes sculpteurs, ceux de demain, et beaucoup d'esthéticiens déjà mûrs, apprendront l'idéologie d'un maître longtemps bafoué et mal défendu ensuite par des écrivains plus capables de palinodie que d'analyse.

« Le trait dominant du tempérament artistique de M. Rodin, c'est le désir d'exprimer le caractère passionnel des êtres », écrit M. C. Mauclair. Il développe ainsi cette idée :

Pour lui, en effet, le nu a une signification spéciale. Le corps humain est un chiffre aux combinaisons infinies, un « lieu géométrique » de forces,

une synthèse d'énergies dont on peut tirer des formules sans limitation. M. Rodin a là-dessus des opinions presque théologiques et mystiques, qu'on trouve d'ailleurs chez les grands artistes de la Renaissance, notamment chez Vinci, qui les a exprimées merveilleusement. Ces opinions sont communes aux grands dessinateurs, aux occultistes orientaux, à certains philosophes, et on les trouve dans les symbolismes de toutes les religions ; je me borne à rappeler que la croix est considérée par les mystiques non seulement comme l'instrument du supplice divin, mais encore comme le schéma de l'homme priant les bras étendus, en sorte que le chrétien priant avec ce geste représente le supplice de son dieu, et tout ensemble figure avec ses quatre membres les points cardinaux, etc. Mais ceci nous mènerait trop loin, et je n'y touche que pour dire l'importance extrême que M. Rodin, très épris de symbolismes antiques parce qu'ils se conformaient au sens profond de la nature, accorde au corps humain. L'étude du nu, fort délaissée actuellement, lui semble contenir les secrets essentiels de l'art, et c'est une idée classique et très juste. C'est être d'accord avec la Renaissance et les Antiques que de penser, comme il le fait, que la représentation du corps humain est le plus haut objet des arts plastiques, parce qu'en effet le nu contient virtuellement tout un symbolisme de géométrie, d'esthétique et de religion.

Maintenant, c'est Rodin lui-même qui parle. Il a des mots troublants : « Le corps humain est un temple en marche. » C'est toute la philosophie de son art inscrite en une phrase. Il la commente plus loin en ces termes :

Quand on suit la nature avec un fidèle amour, on en obtient tout. Lorsque j'ai pour modèle un beau corps de femme, les dessins que j'en fais me donnent des images d'insectes, d'oiseaux, de poissons. Cela paraît invraisemblable et je ne m'en doutais pas moi-même. Autrefois, je cherchais des formes de vases pour la manufacture de Sèvres. Je n'arrivais pas à trouver une beauté de proportions et de lignes qui me satisfît, parce que je n'appuyais mes recherches que sur l'imagination. Depuis, j'ai dessiné des corps de femmes, et l'un d'eux m'a donné dans sa synthèse une superbe forme de vase, avec des lignes vraies et harmonieuses. Il ne s'agit donc pas de créer. Créer, improviser, sont des mots vides de sens. Tout est dans ce qui nous entoure. Tout se tient dans la nature, tout est un mouvement continu. Une femme, une montagne, un cheval, sont construits selon les mêmes principes et leur conception est identique. Les jeunes artistes composent et plient leurs modèles à leur dessin préconçu au lieu de s'en inspirer, de comprendre que là est l'infini.

L'aveu offre l'intérêt le plus considérable. Il en est de même des lignes reproduites d'une étude de Rodin, sur *l'Antique*, que M. Mauclair fait suivre de considérations heureuses sur les dessins du sculpteur qui ont scandalisé le public et, par opposition attendue, fait bayer d'aise les snobs amoureux de ce qu'ils ne cherchent pas à comprendre. Ces dessins « ne sont pas des dessins à proprement parler, mais des synthèses de lignes, la gravitation de l'esprit autour de projets ». Mal interprétés par des admirateurs qui n'en reconnais-

saient pas l'intention, ils ont permis de louer en Rodin sous le nom d'originalité « une outrance, une emphase » qui ne sont point son fait et répugnent au véritable artiste. Et M. Mauclair dit excellemment :

C'est ainsi qu'un homme peut être tout ensemble louangé et desservi, célèbre et mal connu. Au lieu de l'être imaginaire que la polémique fait à son image et selon ses besoins par des déformations successives, reconnaissons en M. Rodin ce qu'il est réellement. Quelque grand sujet qu'il traite, à quelque degré de hardiesse qu'il parvienne dans l'expression du tragique, de la douleur, de la volupté, sa robuste logique de technicien, sa lente méthode expérimentale, son amour du caractère et de la forme, lui donnent une sérénité permanente. Son symbolisme est dans sa conception des formes et de leur raison secrète; son idéologie n'a rien de littéraire, en ce sens qu'elle trouve ses motifs et sa fin exclusivement dans la sculpture. Sa manière est traditionnelle, classique sinon académique, et son tour d'esprit est tout français. Vous ne trouverez en lui aucun indice des étrangers. Son ascendance esthétique est nettement dessinée : de lui, on remonte à Barye, à Préault, à Rude, à Pigalle, à Coustou, à Puget, et, au delà, à Germain Pilon, et enfin aux primitifs français qui ont fait le tombeau de Philippe Pot. De ce tombeau aux *Bourgeois de Calais*, la lignée est directe, facile à suivre, sans heurt. C'est la lignée des producteurs autochtones, réalistes, synthétistes, sculpteurs de caractère, que n'a pas influencés l'intervention italienne dégénérée en école néo-grecque.

§

L'Ermitage (15 mai). M. Edmond Pilon applique joliment à des portraits d'anciens bas-bleus un style naïf et délicat où il se souvient juste assez peu de la prose poétique de M. Francis Jammès pour lui témoigner de la reconnaissance et ne pas tomber dans le pastiche C'est ainsi que, traitant de la bonne *Mme d'Aulnoy*, il prend dès le premier alinéa cette importante décision : « Je la nommerai grand'-maman d'Aulnoy ».

Si délicieuse que la fasse M. E. Pilon, la « fée des contes » fut une mauvaise femme à l'égard de son mari, de son amant et de celui de sa mère, puisque, de ces trois hommes, le premier ne quitta la Bastille que pour choir au cabaret et tricher aux cartes, et les autres moururent en Grève où les porta dame Justice.

M. Pilon commence là une des plus aimables monographies qu'il ait produites. Le voyage de Mme d'Aulnoy et de Mme de Guadagne, sa mère, en Espagne, est une historiette divertissante dont tous les acteurs, harmonieux et de proportions exiguës, s'agitent, menant un petit bruit très agréable.

§

La Revue de Paris (15 mai). — M. Romain Rolland écrit la vie pitoyable de Hugo Wolf « à qui son tragique destin assure une

place à part dans l'Enfer des grands musiciens ». Wolf vécut de 1860 à 1903, et ses quatre dernières années, il les passa dans une maison d'aliénés, à Vienne. Il a laissé des *Lieder* populaires dans toute l'Allemagne où il est « le seul musicien populaire, depuis Schubert et Schumann », dit M. R. Rolland.

Parmi les lettres citées de Hugo Wolf, en voici une, de décembre 1875, charmante de jeunesse et d'enthousiasme, où l'on verra l'accueil fait à Vienne, par Richard Wagner, à cet admirateur de 15 ans qui se fait ouvreur de portières par dévotion envers le maître avant d'obtenir... d'être présenté à ses domestiques. Enfin, il est introduit dans l'appartement du dieu :

Enfin Wagner parut, en compagnie de Çosima et de Goldmark. Je saluai Cosima très respectueusement, mais elle ne me jugea pas digne sans doute de la peine de m'honorer seulement d'un regard... Wagner était allé dans sa chambre sans faire attention à moi, quand la femme de chambre lui dit, sur un ton de prière :

— Ah! monsieur Wagner, un jeune artiste, qui depuis si longtemps déjà vous attendait, désire vous parler.

Il sortit de chez lui, me regarda, et dit :

— Je vous ai déjà vu une fois, je crois. Vous êtes...

Vraisemblablement, il voulait dire : « Vous êtes un fou. »

Il passa devant moi, et m'ouvrit la porte du salon de réception, où règne un luxe vraiment royal. Au milieu est un lit de repos, tout de velours et de soie. Wagner lui-même était enveloppé dans un long manteau de velours, bordé de fourrure.

Quand j'entrai, il me demanda ce que je désirais...

Je lui dis : Hautement vénéré maître! Depuis longtemps, je formais le désir d'entendre un jugement sur mes compositions, et il me serait...

Ici, le maître m'interrompit et dit :

— Mon cher enfant, je ne puis rendre aucun jugement sur vos composition : j'ai maintenant beaucoup trop peu de temps, et je ne puis même pas écrire mes lettres. Je ne comprends rien à la musique.

Je demandai au maître de me dire si je pourrais arriver à quelque chose; il me dit :

— Lorsque j'étais aussi jeune que vous, et que je composais, on ne pouvait pas dire si j'arriverais à grand'chose en musique. Vous pourriez tout au plus me jouer vos compositions au piano; mais je n'ai pas le temps. Quand vous serez plus mûr, et quand vous aurez composé de plus grandes œuvres, si je reviens par hasard à Vienne, vous me montrerez ce que vous aurez fait. Mais maintenant, cela ne va pas, je ne puis rendre aucun jugement.

Comme je dis au maître que je prenais les classiques pour modèles, il me dit :

— Bon! bon! on ne peut pas tout de suite être original.

Là-dessus, il rit. A la fin, il dit :

— Je vous souhaite, cher ami, beaucoup de bonheur dans votre car-

rière. Continuez avec application, et, si je reviens à Vienne, montrez-moi vos compositions.

Là-dessus, je me séparai du maître, profondément ému et saisi.

§

Poesia (avril). — Ce troisième fascicule continue heureusement à faire voisiner les poètes italiens et français. On y voit de purs sonnets de M. Catulle Mendès, un poème de M. Marinetti, *le Sarcophage* de M. F. Vielé-Griffin, une *Elégie d'Automne* de M. Saint-Georges de Bouhélier, des poèmes de MM. G. Pascoli, F. Chiesa, A. Colautti, E. Moschino, G. P. Lucini...

Mlle Lucienne Kahn y révèle un talent jeune et déjà sûr, dans *Mélancolie*, une poésie où se rencontrent des qualités d'harmonie et de couleur vraiment originales, — témoin ces trois strophes :

Dans la cadence au rythme lent,
s'agitent feuilles en émoi
bercées doucement par le vent;
et ce frisselis mélodique
évoque en mon cœur nostalgique
un rêve ébauché autrefois.

Un grand frisson énamouré
court dans le verger et l'enserre,
les fleurs ont un air de mystère,
elles semblent murmurer
un secret à l'air irisé.

O verger de Mélancolie,
verger des visions astrales,
bercez ma pauvre âme attendrie
et mon cœur, cherchant l'oubli
dans votre splendeur floréale!

§

Memento. — Le *Mercure Musical* (15 mai) donne dans son premier numéro : une fantaisie de Willy; une conférence de M. Louis Laloy sur *le Drame musical moderne* (ici « moderne » signifie au gré de l'auteur, sinon de la langue : *contemporain*); une fort jolie page de Mme Colette Willy : *Les Vrilles de la Vigne;* un article curieux de M. R. Rolland : *Un Vaudeville de Rameau;* de M. J. Marnold, une étude sur *Les Sons-Inférieurs et la Théorie de M. H. Riemann*, — et une revue de la quinzaine.

La *Revue des Idées* (15 mai). De M. G. Combebiac : *Geométrie et métrique. — La Notion d'Espèce*, etc., par M. L. Blaringhem. — *Les notes et analyses* qui renseignent sur le mouvement philosophique et scientifique.

Le Thyrse (mai) : *Constantin Meunier*, par M. E. Demolder, qui fut des premiers à publier le mérite de cet admirable artiste.

Ecrits pour l'Art (15 mai). Oh! lisez *le Règne scriptural*, par M. Abel Pelletier, qui a « dessein d'examiner spécialement les œuvres littéraires » dans cette revue

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Pygmées (*Daily Mail*, édition de Paris, 2 juin).— L'Énergie et la Pensée (*Petit-Temps*, 17 mai). — Les Fêtes civiles (*Petite République*, 1er juin).

Les premiers Pygmées africains viennent d'arriver en Europe, à Londres. On sait que ces nègres nains, bien connus de toute l'antiquité, furent retrouvés par Stanley dans la grande forêt de l'Afrique centrale.

Quand ils débarquèrent après un long voyage, au nombre de six, ils se mirent à danser fort joyeux, les quatre hommes ensemble, et les deux femmes ensemble, car ils avaient beaucoup souffert du mal de mer. L'une des femmes, d'apparence fort vieille, et très laide, a trente-cinq ou quarante ans; l'autre, qui se nomme Gorrigi, est toute jeune et passe près de ses compagnons pour très jolie. Le cornac est un Trabe du Soudan, un de ces marchands de chair humaine, sans doute, si bien décrits par Gérard de Nerval.

Les hommes fument des cigares en agitant leur chasse-mouche. On leur a appris à se laver. Ils ignorent l'alcool. L'odeur de l'eau de cologne leur a fait peur, par son piquant. Mais ils eurent de bien autres frayeurs, en apercevant un mouton, un chat, les bêtes qui leur étaient ignorées. Ils aiment le chocolat et les bijoux. La monnaie, ils la méprisent. L'un d'eux, Magani, ayant reçu un demi-souverain, l'examina longtemps, puis le jeta à terre avec dédain.

Le **Daily Mail** ne donne aucun renseignement sur leur taille, sur les caractéristiques de leurs traits. Ils sont exhibés à l'Hippodrome de Londres.

§

M. Paul Sollier a fait sur l'énergie et la pensée une conférence que nous trouvons résumée dans **le PetitTemps**. Voici de cette intéressante analyse les passages essentiels :

Le dualisme qui aboutit au matérialisme ou au spiritualisme n'est plus acceptable. Le parallélisme est une solution ambiguë et bâtarde qui ne peut mener à rien. Seul le monisme basé sur les transformations de l'énergie peut se soutenir aujourd'hui et est réellement scientifique.

Les principes fondamentaux de l'énergétique : conservation de la matière, base de la chimie, conservation de l'énergie, base de la physique, sont applicables aux phénomènes biologiques. Plus on va d'ailleurs et plus on constate que les caractères soi-disant spéciaux à la matière vivante se rencontrent dans la matière inorganique. On est arrivé d'autre part à ramener tous les phénomènes de la vie à des phénomènes physico-chimiques.

L'organisme vivant tire son énergie des ingesta, des aliments, et l'énergie biologique n'est que l'énergie chimique. L'énergie emmagasinée dans le cerveau n'est, elle aussi, que de l'énergie chimique, et de même que les fonctions des autres organes résultent des modifications de cette énergie, de

même aussi la pensée, fonction du cerveau, ne peut provenir que de l'énergie chimique.

Les preuves du rapport de la pensée avec l'activité cérébrale sont trop nombreuses pour qu'il soit besoin de les rappeler : elles sont d'ordre anatomique, expérimental, pathologique. Tout montre, depuis les lésions cérébrales localisées jusqu'aux arrêts de fonctionnement par choc, intoxication, syncope, asphyxie, etc., que la pensée est liée au cerveau, et en fonction de son activité.

On peut arriver à établir l'équivalent mécanique de la pensée. Le travail cérébral qui produit la pensée dépense de l'énergie, car tout organe qui fonctionne s'accompagne d'un dégagement de chaleur, et le cerveau en fonctionnement produit de la chaleur. On a pu, avec la calorimétrie, mesurer cette quantité de chaleur qui correspond à un équivalent de travail mécanique. Mais la complexité du problème étudié de cette façon est trop grande.

En étudiant ce qui se passe chez des sujets amaigris par inanition, d'origine nerveuse, et qui augmentent de poids dans des conditions données, le docteur Sollier a pu, en introduisant un facteur psychique, tous les autres restant constants, établir à quelle quantité de calories correspond le travail de la pensée.

Par suite de ce nouveau facteur, on voit en effet le poids du sujet cesser d'augmenter, ce qui prouve que l'énergie fournie par les aliments et produisant ordinairement l'augmentation du poids de substance humaine, est employée au travail de la pensée. On arrive ainsi à trouver qu'une idée persistant pendant une semaine consomme une quantité d'énergie correspondant à un travail mécanique égal à celui qui serait nécessaire pour élever mille fois un poids de 4 kilogrammes à la hauteur de la tour Eiffel.

Mais il n'y a pas de proportionnalité entre l'excitation qui détermine la décharge d'énergie cérébrale qui s'accompagne de pensée, et il n'y a pas non plus de proportionnalité absolue entre la pensée elle-même et l'énergie libérée par cette décharge. Cela tient à ce que le cerveau, comme toute machine, est bien ou mal construit, accumule plus ou moins l'énergie qui lui est fournie et l'utilise ensuite plus ou moins complètement. A égalité d'énergie cérébrale le rendement en pensée peut donc être très différent. Le biologiste, ne peut séparer la pensée des modifications cérébrales, accompagnées par conséquent de dégagement, de transformation énergétiques. Or ce sont ces modifications qui sont essentielles, la conscience n'est qu'un indicateur. Le phénomène psychologique est le même, qu'il soit ou non conscient. La conscience ne constitue pas la pensée. Elle en est une qualité particulière qui se montre dans des conditions déterminées.

Ce qui est fondamental dans les phénomènes psychologiques, c'est la modification cérébrale, laquelle est d'ordre chimique et soumise aux lois de l'énergétique. La pensée est donc, elle aussi, soumise à ces lois. Elle ne représente aucune énergie nouvelle et spéciale, elle ne fait appel à aucune énergie spéciale, elle se confond avec l'énergie cérébrale elle-même, c'est-à-dire avec l'énergie chimique comme toutes les autres énergies biologiques.

§

M. S.-A. Spoll, dans **la Petite République**, nous assure qu'il

est urgent de remplacer les fêtes païennes et catholiques traditionnelles par des fêtes civiles, civiques, morales, etc. Il en profite pour faire un historique, d'ailleurs intéressant, sauf les appréciations, des fêtes de la Révolution :

C'est la première République qui inaugura des fêtes vraiment nationales et laïques pour remplacer celles de l'ancienne religion de l'Etat. Elle y voyait, non sans raison, un puissant moyen d'éducation et de moralisation pour le peuple, aussi les multiplia-t-elle au point que la nomenclature en serait interminable, s'il fallait la donner complète.

On peut en juger par l'échantillon suivant, emprunté au discours fameux prononcé par Robespierre le 7 mai 1794 :

Fête à l'Etre suprême; à la Nature; au Genre humain; au Peuple français; aux Bienfaiteurs de l'Humanité; aux Martyrs de la Liberté; à la Liberté et à l'Egalité; à la République; à la Liberté du monde; à l'Amour de la Patrie; à la Haine des tyrans et des traîtres; à la Vérité; à la Justice; à la Pudeur; à la Gloire et à l'Immortalité; à l'Amitié et à la Frugalité; au Courage et à la Bonne Foi; à l'Héroïsme; au Désintéressement; au Stoïcisme; à l'Amour; à l'Amour conjugal; à l'Amour paternel; à la Tendresse maternelle; à la Piété filiale; à l'Enfance; à la Jeunesse; à l'Age viril; à la Vieillesse; au Malheur; à l'Agriculture; à l'Industrie; aux Aïeux; à la Postérité; au Bonheur.

Beaucoup de ces fêtes sembleraient aujourd'hui puériles, et singulièrement la fête à l'Etre suprême, hypothèse métaphysique qui ne répond à rien; mais le peuple étant devenu la nation, les fêtes de la nation furent celles du peuple. La signification morale qu'on y attachait, la splendeur et la belle ordonnance de ces solennités continuèrent à maintenir les masses dans un état d'enthousiasme qui leur permit de faire de grandes choses.

Les hymnes mis en musique par Méhul, par Gossec et par Lesueur, la *Marseillaise* de Rouget-de-l'Isle, le *Chant du Départ*, de M.-J. Chénier, faisaient vibrer les cœurs à l'unisson dans ces fêtes grandioses auxquelles le peuple prenait une part active et qui lui donnaient le sentiment de sa dignité. Elles valaient bien les mâts de cocagne et les fontaines de vin de l'ancien régime, et nul n'en souriait.

Les fêtes de la République furent de trois sortes : les fêtes commémoratives, les fêtes funéraires, et les fêtes philosophiques.....

..... Parmi les fêtes philosophiques, la plus célèbre est la fête de la Raison, qui fut célébrée pour la première fois dans la ci-devant cathédrale de Paris, le 20 brumaire 1793, et qui prit dès lors le nom de temple de la Raison. Chénier composa pour l'inauguration de ce temple un hymne magnifique, dont Gossec fit la musique, et qui mériterait d'être tiré d'un injuste oubli. Il débutait ainsi :

Descends, ô Liberté, fille de la Nature;
Le peuple a reconquis son pouvoir immortel;
Sur les pompeux débris de l'antique imposture
Ses mains relèvent ton autel.

..... Il ne faut pas omettre les fêtes Sans-Culottides, c'est-à-dire des cinq jours complémentaires de l'année républicaine, qui étaient tous consacrés à des fêtes nationales.

Le premier de ces cinq jours on célébrait la fête des Vertus ; le deuxième, celle du Génie ; le troisième, celle du Travail ; le quatrième, celle de l'Opinion ; le cinquième enfin, la fête des Récompenses.

Avant de se séparer, les membres de la Convention nationale, dans un titre spécial du décret qui organisait l'instruction publique, reconnurent sept fêtes nationales permanentes : le 1er vendémiaire (22 septembre) fête de la fondation de la République ; le 10 germinal, celle de la Jeunesse ; le 10 floréal, celle des Epoux ; le 10 prairial, celle de la Reconnaissance ; le 10 messidor (le mois des moissons), celle de l'Agriculture ; les 9 et 10 thermidor, celle de la Liberté, et le 10 fructidor, la fête des vieillards...

On doute que dès l'année prochaine les fêtes de Pâques, anciennes fêtes d'Adonis, fêtes de la rénovation de la nature, soient remplacées par les fêtes de « la Vertu » ou « des Epoux ».

Qu'ils sont donc pompiers, ces vieux démocrates ! Il n'y a de fête que celles que l'on se donne à soi-même, que l'on donne à ceux que l'on aime. Quant aux fêtes officielles, de tout genre, c'est un prétexte aux gens propres à aller se terrer à la campagne ou à s'enfermer chez soi.

Laissez-donc les gens tranquilles. Fermez les ateliers et les bureaux, mais que cela soit en l'honneur de la vraie petite liberté de vivre et non de l'autre, la grande Liberté, qui est une blague.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

ODÉON : *La Variation*, pièce en quatre actes, de M. Pierre Soulaine (17 mai). — VAUDEVILLE : *Les Demi-Vierges*, comédie en trois actes de M. Marcel Prévost (20 mai). — GYMNASE : *Ces Messieurs*, comédie en cinq actes, de M. Georges Ancey (2 juin). — PORTE-SAINT-MARTIN : *Pauvre fille*, pièce en cinq tableaux, de Gerhart Hauptmann, adaptation de M. Jean Thorel (19 mai). — TRIANON : *Les Vautours*, pièce en trois actes, de M. Albert Fresquet (23 mai). — NOUVEAU THÉATRE : *Electre*, tragédie en trois actes, en vers, de M. Alfred Poizat, d'après Sophocle (5 juin).

C'est avec quelque indifférence qu'on écoute **la Variation**, de M. Pierre Soulaine : non que l'intrigue de la comédie soit mauvaise ; mais, pour un auteur qui ne se résout pas à être cruel, M. Pierre Soulaine manque un peu de brillant. Sa manière est constamment terne. Et l'on n'apprécie pas, comme on le devrait, peut-être, le troisième acte de *la Variation*, qui est d'une observation juste, et peu conforme à la tradition du théâtre larmoyant. M. Pierre Soulaine a droit à des éloges pour avoir conçu cet acte, et aussi pour avoir laissé à sa comédie un dénouement incertain. Germaine et André se reconcilient, mais les causes subsistent qui ont troublé leur vie amoureuse.

Mlles Blanche Toutain et Madeleine Carlier, MM. Janvier et Séverin ont fort agréablement joué *la Variation*.

On a repris au Vaudeville **Les Demi-Vierges**, de M. Marcel Prévost. Que dire, maintenant, de cette pièce fameuse ? L'interpréta-

tion actuelle ne peut que la faire valoir : Mmes Berthe Cerny et Marthe Régnier sont excellentes dans les rôles de Maud et de Jacqueline.

Enfin, on a représenté, ici, **Ces Messieurs**.

Il arriva à M. Georges Ancey une aventure singulière. Il s'avisa un jour que les auteurs dramatiques dédaignaient les études de psychologie religieuse, à moins qu'ils ne les redoutassent. Le public et la critique leur reprochent souvent de ne pas renouveler les sujets des pièces: et, en effet, les intrigues avec quoi on prétend nous divertir ou nous émouvoir sont assez semblables les unes aux autres, — de cela, il ne faut guère nous étonner: il y a si peu de situations dramatiques! — et les personnages qu'on nous présente ont, entre eux, d'excessives analogies, — de cela nous pouvons, à bon droit, montrer quelque mécontentement. Or, il est une catégorie d'individus, individus curieux à connaître, pourtant, qu'on n'a jamais mis au théâtre: ceux dont la religion fait, pour ainsi dire, la vie. Il semble que les dramaturges soient effarés par les âmes cléricales : le prêtre ni la religieuse ne paraissent point sur nos scènes, car on ne peut compter parmi les personnages existantsl es bons curés ou les moines infâmes, frères de l'abbé Constantin ou du père d'Aigrigny, non plus que les sœurs de charité, pâles compagnes de sœur Simplice, que, de temps à autre, on aperçoit dans les mélodrames. Et même le croyant, non de métier, n'intéresse pas nos auteurs, et la dévote les laisse indifférents.

M. Georges Ancey n'aime pas les chemins trop fréquentés: il ne rougit pas d'être original, et il pensa que la contrée cléricale valait d'être explorée. Il écrivit *Ces Messieurs*. Il anima des prêtres, il fit vivre une mondaine mystique, de mesquines habituées de sacristie, une malheureuse qu'ont détraquée les pratiques religieuses. Il créa une des belles, une des nobles comédies qui soient dans le théâtre contemporain.

Par *les Inséparables*, par *la Dupe*, par *l'Ecole des Veufs*, par *l'Avenir*, nous connaissions M. Ancey pour un de nos bons auteurs dramatiques ; mais jamais il n'avait manifesté la haute, l'incontestable maîtrise dont il a fait preuve dans *Ces Messieurs*.

L'intrigue, neuve, est des plus curieuses, et elle est conduite avec une puissance, sûre d'elle-même, que les dramaturges ne possèdent que rarement. Les principales scènes de *Ces Messieurs* sont d'une force réelle. Les personnages sont observés avec une conscience scrupuleuse ; ils sont vrais. Des hommes quelconques, qui ne sont ni pires ni meilleurs que d'autres, entrent dans l'Eglise ; M. Ancey nous montre quelle déformation physique et morale subissent, de par leur éducation, de par leurs fonctions, les professionnels de la religion. Et ces malheureux troublent à leur tour ceux, celles sur-

out, qui les prennent pour directeur. Il s'en faut de bien peu qu'à voir l'abbé Thibaut, qu'à causer avec lui, qu'à lui confier ses pensées intimes, Henriette ne perde la raison. Et, dans *Ces Messieurs*, aucun des personnages n'est caricatural. Même aux parties les plus comiques de la pièce, M. Georges Ancey a évité la charge, comme, aux plus grosses, il a évité la déclamation. Il suffit d'ouvrir la première venue des revues catholiques pour trouver des morceaux aussi naïvement, aussi pieusement bêtes que le poème de bienvenue récité à l'évêque dans le troisième acte de *Ces Messieurs*.

On aurait dû remercier publiquement M. Georges Ancey d'avoir écrit cette belle pièce. Mais la censure veillait : la représentation de *Ces Messieurs* fut interdite. On ne peut plus s'indigner contre la censure : parmi les institutions surannées, d'origine bien monarchique, qui subsistent chez nous, il n'en est pas de plus ridicule. Et c'est son ridicule même qui la protège : on ne veut pas la prendre au sérieux, on la laisse fonctionner, et elle crée aux auteurs des ennuis considérables.

On ne joua donc pas *Ces Messieurs* à Paris. M. Georges Ancey en fut réduit à publier sa pièce. On la lut, on l'aima, et, pour remédier un peu à l'injustice des censeurs, on s'employa à la faire connaître, du mieux qu'on pût. Certaines universités populaires organisèrent des lectures de *Ces Messieurs*. La pièce de M. Ancey fut vite célèbre, et, au théâtre Molière de Bruxelles, on se décida à la monter. Elle obtint tout le succès prévu. Et il fallut, à la fin, lever l'interdiction qui pesait sur elle en France. On peut maintenant voir *Ces Messieurs* au théâtre du Gymnase joués avec conscience par Mme Andrée Mégard et par MM. Calmettes, Dumény, André Hall.

Quand la censure sera-t-elle supprimée ? Quand les auteurs dramatiques ne seront-ils plus considérés comme des malfaiteurs, dangereux pour la sécurité publique, et qu'il est bon de soumettre à un régime d'exception ? Sans cesse, ils sont victimes de l'arbitraire administratif. Le caprice des censeurs avait interdit *les Avariés*, *Décadence*, *Ces Messieurs;* le bon plaisir d'un ministre a révoqué les arrêts des censeurs, — trop tard, peut-être, pour que certaines de ces pièces eussent tout le succès que les auteurs étaient en droit d'espérer. Pour l'instant, il faut l'avouer, la censure ne gêne pas les écrivains à l'excès : la récente interdiction d'*En Mandchourie* prouve néanmoins qu'elle n'a pas désarmé ; et qu'un membre de la Ligue contre la licence des rues, qu'un patriote vigoureux, qu'un libéral fanatique arrive au pouvoir, elle sera plus oppressive que jamais. Il faut abolir la censure. Il est des gens, peut-être, qui la regretteront, mais je doute, pourtant, qu'on ose jamais la rétablir.

Le drame de Gerhart Hauptmann, *Rose Bernd*, — qu'on inti-

tule ici **Pauvre fille**, — n'a guère réussi à la Porte-Saint-Martin, quelque soin qu'ait mis, à le traduire en français, M. Jean Thorel. Certes, *Rose Bernd* n'est pas le chef-d'œuvre de Hauptmann, mais certaines scènes pourtant ont de quoi émouvoir, et certaines répliques sont dignes de l'admirable auteur des *Tisserands*.

Peut-être une interprétation médiocre a-t-elle contribué au froid accueil que *Pauvre fille* a reçu.

Il faut louer M. Albert Fresquet de s'être risqué à écrire **les Vautours**. Le sujet de la pièce est des plus tragiques, et çà et là M. Albert Fresquet a trouvé, pour exprimer les idées ou les sentiments de ses personnages, des mots justes et des accents vigoureux. M. Albert Fresquet a, sans doute, les plus nobles ambitions, et son début dramatique ne doit pas nous laisser indifférents.

Les Vautours ont été intelligemment joués par Mmes Besson et Barbier et par M. H. Krauss.

Nous avons vu, jouée avec zèle par Mme Louise Silvain et par M. Hervé, une adaptation consciencieuse de l'**Electre** de Sophocle, due à M. Alfred Poizat. M. Alfred Poizat a modifié le texte de Sophocle et l'a rendu avec une intelligente originalité. Il y a, dans la tragédie de M. Poizat, beaucoup de bons vers ; certaines strophes du chœur sont des mieux venues, et le couplet d'Electre à l'urne où sont enfermées, croit-elle, les cendres d'Oreste, est un morceau excellent.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Les Concerts Cortot. — Le *Requiem Allemand* de Brahms. — *La Nationale* et quelques concerts. — L'œuvre de Déodat de Séverac à la Schola. — OPERA-COMIQUE : *Chérubin*, comédie chantée en trois actes de M. M. F. de Croisset et H. Cain, musique de M. Jules Massenet.

M. Alfred Cortot vient de clôturer la première série de ses concerts mensuels, qu'il annonce plus fréquents l'an prochain. L'accueil chaleureux qu'en reçut la promesse est un juste hommage aux mérites du jeune chef et de son orchestre. L'entreprise de M. Cortot s'est confirmée, sans défaillances, empreinte du caractère artistique le plus élevé, pour la variété constante autant que pour le choix ou l'inédit de ses programmes. Le labeur que représente un tel effort fut accompli sans embarras ni réclame, sans préoccupation visible de succès personnel, dans le seul but manifeste de faire de la musique, de se dévouer avec amour aux œuvres exécutées, et, malgré ce dédain de virtuosiste fignolage et le surcroît de travail exigé par les chœurs, il en est résulté souvent les interprétations les plus vivantes, — partant, les plus fidèles, — que nous ayons connues depuis quelque temps. Les progrès de l'ensemble auraient rendu parfois l'indul-

gence inutile, même en des occasions moins intéressantes. La nouvelle association se révèle décidément aussi précieuse, dans notre vie musicale, par la qualité et l'éclectisme de ses apports, que pour l'effet probable, attendu, de sa concurrence, de réveiller ses grosses doyennes endormies. Il ne lui manque guère qu'un endroit libre où se loger, pour leur damer le pion dominical. A tous égards, il convient de féliciter hautement M. Alfred Cortot. Le **Requiem Allemand** de Brahms, par quoi il termina sa saison, est un ouvrage honorable que j'avoue ne pouvoir écouter sans quelque tristesse ni,certes, sans bâiller. Pour en mesurer les tendances réactionnaires, il faut se souvenir de sa date. Composé en 1867, des années après l'œuvre et la mort de Chopin et de Schumann, en pleine floraison de Wagner et de Liszt, son art rétrospectif ressemble, en trop de pages, à une protestation entêtée et pédante. Il n'y eut certes jamais, chez Brahms, l'étoffe du génie. Son inspiration s'adapta trop vite et trop bien au moule usé de la tradition classique, pour qu'on ait le droit de déplorer, en lui, la perte d'un autre Schumann. Son romantisme dura peu et, même au début, s'afficha toujours mâtiné d'une assez lourde scolastique. Les quelques reflets qu'on en découvre en ce *Requiem* émanent de courtes phrases mélodiques paraissant presque détonner d'abord au milieu du reste, simplement répétées,d'ailleurs, ou bientôt noyées dans le limon d'un épais contrepoint. Sa verve semblait se plaire aux lieux communs des formules; il pensait volontiers comme on lui avait appris en rhétorique. Brahms, néanmoins, fut peut-être mieux qu'un vulgaire épigone. Il écrivit de la musique de chambre et des symphonies suffisamment estimables pour excuser quelque admiration attardée. Il eût fait sans doute un excellent compositeur de lieder. Le hasard de l'heure et l'illusion de Schumann le sacrèrent chef d'école et de parti. Il n'était pas de taille. S'il atteignit parfois à une noblesse harmonieuse du style, à une certaine ampleur de la forme et des moyens, il en impose surtout par le manteau pesant du « métier ». Dans les pièces pour le piano, pierre de touche du vrai musicien, sa fantaisie est insignifiante ou pastiche; ici, et ailleurs, en dépit de l'accidentelle saveur du mélos, la pensée, trop souvent, est creuse,et la profondeur tant vantée, simulacre.Tout son œuvre s'effondre auprès des seuls *Kreisleriana*. Ce *Requiem*, au texte rédigé dans leur idiome national, consolida la renommée de Brahms chez nos voisins protestants et, avec elle, son influence qui, pour apparaître assez déconcertante, n'en fut pas moins considérable et des plus néfastes. Encouragé et prôné par la caste conservatoriale, « M.le Professeur Joachim » en tête,Brahms contribua plus que tout autre à enlizer la musique allemande dans l'ornière néo-classique où l'avait fourvoyée Mendelssohn. Ces deux esprits sérieux, désintéressés, convaincus, ont fait plus de mal à l'art de leur patrie

par leur sincérité que M. Massenet ne causa jamais de dommage au nôtre par sa manigance. Il faut se défier des sincères de cet acabit. A moins, pourtant, que l'auteur du *Deutsches Requiem* avec son devancier soient moins coupables qu'il ne semble, et que leur œuvre stérile réponde, au fond, plus adéquat que celui d'un Wagner, à la docte mentalité d'un peuple qu'on dirait ne pouvoir dorénavant sortir du rêve de son « lied » sentimental sans échouer dans la didactique indigeste, banale ou vide, et dont le génie, épuisé pour avoir été le soleil d'une époque, ne sait plus allumer que les quinquets d'amphithéâtres ou des cierges sur des tombeaux.

§

C'est avec un ouf! involontaire et quasiment réflexel de soulagement qu'on se détourne de ces mornes contrefaçons d'un glorieux passé pour revenir à la Nationale. Je suis bien en retard envers elle, du fait d'actualités encombrantes et, le plus habituellement, certes moins méritoires que les efforts d'une jeunesse généreuse, dont un copieux inédit démontre, chaque an nouveau, l'impatiente fécondité et l'ardeur imperturbable. Si on n'y entend pas toujours des chefs-d'œuvre, en tout cas, on est ici en plein air; on y parcourt des chemins ombreux ou des prairies luxuriantes. On y gravit des collines boisées, annonçant peut-être des sommets bientôt, par des sentiers qui, tous, mènent vers l'avenir et, fût-ce au milieu d'échappés de l'école, on n'y sent point le pion qui surveille, derrière la bande joyeuse et libre. Le concert d'avril avec orchestre attestait une habileté d'instrumentation unanime, encore que diverse, où MM. Florent Schmitt et Inghelbrecht se distinguaient particulièrement, sans néanmoins qu'aucun des autres en apparût méprisable. Le jeu délicat des timbres en leur mélange original ou puissant nous devient assez ostensiblement une sorte de monopole. Il semble inné chez nos artistes. Cette parure s'accusa tutélaire à la *Symphonie en une partie* de M. A. Mariotte, à quoi cet intitulé fut plus nuisible que propice. On imagine plutôt, de ses déchaînements dramatisés par les contrastes, une Ouverture de quelque tragédie lyrique abandonnée. L'écriture est plus correcte et habile que neuve. L'ouvrage trahit des aspirations amassées qui débordent, sans doute pour la première fois, sous l'égide encore évidente de Wagner, Franck et Vincent d'Indy. On peut choisir de plus mauvais patrons. Nul ne commence sans modèles : l'important est de s'affranchir bientôt des meilleurs, ce qui, au surplus, est l'unique façon d'imiter les plus grands. Entre la poésie des estampes de MM. Woollett et Fl. Schmitt, le *Divertissement pour trompette* de M. Ch. Bordes intercalait un spirituel intermède dédié manifestement à la virtuosité de M. Théo Charlier, duquel on acclama la langue et les poumons également insignes. Les esquisses

de M. Inghelbrecht, *Automne*, récoltèrent les bravos les plus nourris de la soirée ; succès rare, à coup sûr, en un âge aussi tendre que celui dénoncé par le compositeur au pupitre, mais peut-être fort justifié d'autre manière. Du moins est-on séduit tout de go par la fantaisie alerte, la fine précision des lignes, la variété du coloris orchestral, bref, par la grâce d'un métier parfait dont l'adresse pourrait être l'écueil — futur, à vrai dire, et tout incertain. Enfin, Mlle Jane Bathori, bruxelloise au profil de vierge et aux yeux innocents, distilla de sa voix talentueuse une couple de *Perversités*, d'un art assurément plus collégien que socratique, à ce qu'il me sembla sans même évoquer Platon, et préparant assez favorablement l'antithèse et le plaisir plus sain d'une *Ronde*, applaudie déjà, de M. P. Ladmirault. Sur l'inédit toujours sincère et rarement sans prix des autres séances, la place me permet tout juste de citer les noms de MM. Tournemire, de Castéra, de Wienawski, Claude Guillon, et j'en oublie sans doute. La même raison m'oblige à seulement signaler l'intérêt, souvent exquis grâce à l'interprète, des réunions consacrées par Mme Marie Mockel à la chanson populaire et à la mélodie chantée d'Italie, d'Allemagne et de France, du XVIIe siècle à nos jours ; à relater sans plus les exploits du Quatuor Capet, déjoachimisant et réhabilitant l'infortuné Beethoven, les récitals Dron-Parent, courus des connaisseurs, où MM. Vreuls et Magnard firent cortège à César Franck après Vincent d'Indy. Hélas ! la vie est courte, les journées n'ont qu'un soir outre une après-midi, et le *Mercure* n'a pas 1800 pages. N'en accordât-il qu'une à la musique, je devrais aujourd'hui la réserver à un jeune artiste dont on put jouer, à la Schola, l'œuvre actuel tout entier en deux heures, et qui fera parler de soi. Avec le concours vocal de MMes Marthe Legrand et Pyronnay, le Maître Guilmant, Mlle Selva et Ricardo Viñes assuraient une interprétation souvent merveilleuse et de quoi la matière était digne. M. **Déodat de Séverac** est musicien jusqu'aux moëlles ; il possède ce que nul jamais n'acquiert, qui en est privé, et il en est comblé. Du *Chant de la terre* à son dernier ouvrage, *En Languedoc*, on peut suivre à la trace et reconnaître l'affranchissement décisif d'une sensibilité qui vibre aux harmonies éparses et devinées de la nature, et se grise aux sonorités. C'est le signe des élus de Dionysos. Les visions préférées du poète marquent sa personnalité. Cette musique émane de la chaude ivresse qui monte des glèbes fumantes au soleil du matin. Elle chante la vie innombrable, ingénue et subtile dans la joie des clameurs et des ruisseaux ; on y entend partout sonner des cloches lointaines. On n'y songe guère à « penser », et cependant l'inspiration en est profonde jusque sous le décor du pittoresque, comme, aussi bien, allègre ou grave sans pathos, sans afféterie dans l'humour. On y éprouve une émotion qui pénètre avec une force intime et douce,

qui dure, s'impose et « fait penser » plus tard, car la pensée n'est que sensation contemplée, issue de celle-ci, sa chair et sa substance, à la barbe des abstracteurs d'entéléchies et des systématisateurs d'« idées ». Il semble bien qu'une nouvelle étoile se lève à l'horizon de notre art, pour y briller bientôt radieuse et sereine. Sa lueur naissante est plus délectable à nos espoirs que l'éclat fallacieux d'un bouton de mandarin, fût-il d'or contrôlé. C'est la divine moisson de *Pelléas* qui pousse ses épis de lumière.

§

Si quelqu'un eût prédit jadis à feu Caron de Beaumarchais l'ultime conséquence de sa *Folle journée*, lui avait assuré qu'un jour, à Paris, en français, on chargerait son Chérubin de délayer de gracieux épisodes en trois longs actes pour remplir à soi seul une intrigue, le père de Figaro eût vraisemblablement répliqué : « Alors, c'est que le Rhin aura changé son cours, à moins que le Danube ou le Mein n'ait remplacé la Seine en son vieux lit gaulois. » J'ai le regret peu cuisant d'ignorer **le Chérubin** qui sombra naguère au port subventionné. Une interview de son auteur affirme qu'il pâtit surtout d'une réclame préalable, appuyant, — elle aussi, — sans savoir glisser, et se vit reprocher l'ambition, payée cher, d'incarner « un nouveau *Cyrano* ». Si le livret qu'en tira l'inévitable M. Cain est tant soit peu fidèle, c'est tout au plus « *Sirupino* » qu'il aurait fallu dire ; et jamais limonade gazeuse édulcorée de poisseux kummel n'offrit certes au palais breuvage si insipide. On se demande quelle idée ces deux associés peuvent bien se faire du public à qui s'adresse leur collaboration diversement célèbre. L'imaginent-ils à leur ressemblance, ou bien est-ce qu'ils essaient de se mettre à la portée qu'ils lui supposent? Leur prétention au libertin marivaudage sollicite ostentiblement un auditoire adulte. En est-il vraiment d'assez niais pour sourire à un spectacle qu'un interne de four à bachot serait vexé qu'on lui proposât pour son dimanche? Ce n'est pas seulement bébête, c'est agaçant de préciosité fade ou papillotante assaisonnée de sensiblerie cabotine. Sauf le respect de M[lle] Garden, on aurait envie, trop souvent, de fouetter Chérubin avec son « Philosophe », encore que M. Fugère ait fait de celui-ci le pêtre le plus désarmant des « m'as-tu vu ? » à mentons bleus. Employés aux frasques talon-rouge d'un amoureux de dix-sept printemps révolus, le soprano mordant, le charme et la sveltesse de l'adorable Mélisande soulignaient le malaise, en dépit du talent dépensé par l'artiste. Les vieilles dames, dit-on, goûtent les jouvenceaux. Est-ce pourquoi la muse de M. Massenet s'éprit de *Chérubin*, jusqu'à prêter sa couche avec sa lyre à ses ébats de hanneton en puberté novice? Elle y déploie visiblement l'ardeur des feux suprêmes et les secrets des plus expertes

complaisances. Mais le temps implacable, hélas! l'a touchée cette fois de son aile. Elle s'essouffle à frétiller ses trilles, à cadencer ses rythmes fringants; elle radote aux clichés susurrés de ses romances. Sa mémoire en détresse mêle à des langueurs de Delmet des chahuts de Folies-Bergère. L'aventure apparaît piteuse; l'hystérie où son spasme glacé s'épuise, plus triste que l'accueil dérouté de sa clientèle. A la voir transpirer sous ses cosmétiques, on est induit presque à la plaindre; on pardonnerait même au chiqué de sa pamoison l'inconscience d'appeler trois mesures de Mozart à la rescousse. On en aurait pitié, sans cet aveu dépouillé d'artifice inséré dans les feuilles : que ses exploits falots, accaparant Mlle Garden, ont supplanté *Pelléas* rayé de l'affiche malgré ses salles combles et ses recettes corrélatives (1). Quelle influence eut ce pouvoir d'arrêter le succès d'un chef-d'œuvre au bénéfice d'une ineptie de cette inanité? M. Massenet ne fournit jamais à notre art qu'un billon nickelé des thalers ou ducats de Rossini et Meyerbeer. S'il procure aujourd'hui à notre Institut le complément retors d'impuissances collègues, il a gagné l'âge où on peut être vidé sans honte et assez de rentes pour se retirer des affaires. Qu'il se décide au moins à porter ailleurs sa camelote et son avidité sénile. Nos mœurs et nos lois sont tolérantes à mainte océanoculture et nous n'avons pas à nous immiscer dans les criées de marée monégasque, mais il faudrait savoir si, à l'instar de nos prix de Rome, nos subventions sont destinées à l'entretien d'une coterie toute-puissante de benêts ou de roublards affiliés, et si notre théâtre est voué, d'abord et avant tout, aux dividendes des industriels ou à la digestion des imbéciles. La question, pour notre art, est vitale, troublante autant que l acomposition de notre inénarrable Institut. Le *Mercure musical* s'occupera de tout ça cet été. La chose en vaut la peine, et en exigerait même le devoir — de vacances.

JEAN MARNOLD

ART MODERNE

La Mort de M. Paul Dubois. — Une récente exposition de Rodin. — « Sa Majesté la Femme. » — Publications d'art : Périodiques français et étrangers. — Memento.

La Mort de M. Paul Dubois n'est point un événement considérable dans l'histoire contemporaine de l'art. Ce n'est pas non plus un événement tout à fait négligeable. Nous avons laissé passer l'ombre de Gérôme et celle de Barrias sans les mesurer, et personne ne s'est mépris sur la signification de ce silence. Nous ne l'interrompons qu'à peine pour saluer, à l'instant de sa disparition, le fin, faible et gracieux sculpteur Paul Dubois.

(1) Les deux dernières « matinées », où fut joué *Pelléas*, produisirent *plus de 15.000 francs.*

Une récente exposition de Rodin fut le principal épisode artistique du mois qui précéda l'ouverture des Salons. Pour ne l'avoir pu signaler en son temps, je n'en sens pas moins que les lecteurs du *Mercure* doivent trouver ici la mémoriale et admirative mention des œuvres exposées par le maître au Luxembourg, la veille de leur départ pour Evian où elles décorent la maison de M. Vitta. Ces deux frontons des Saisons et ces deux vasques comptent, en effet, dans l'œuvre du grand artiste. Ils y témoignent d'un sens souverain de la décoration. Plusieurs critiques, qui avaient cru jusqu'ici pouvoir le refuser à Rodin, ont reconnu, j'imagine, leur erreur devant ces quatre femmes étendues sous des frondaisons et qui symbolisent, dans l'un des frontons, l'hiver et le printemps, l'été et l'automne dans l'autre. Cela est d'une harmonie pleine, d'une grandeur simple qui appelle le baiser de l'air. Oui, de la sculpture vraiment de plein air, celle-là, faite pour vibrer sous les rayons directs du soleil et pour s'ajouter aux perspectives larges, aux profondes verdures sans interrompre les lignes du sol et du ciel, sans gêner, d'une factice unité l'indivisible atmosphère. Et quelle intelligence sûre et forte s'affirme dans la composition ! L'hiver dort d'un sommeil profond et pareil à la mort, à l'ombre froide des sapins lourds de givre ; mais le printemps tout à côté s'éveille, dans la splendide vigueur de la joie et de l'amour ; et voici l'été, l'été paré d'une beauté élégante et souveraine, qui sait la vie et en possède l'ivresse avec sérénité ; et voici l'automne qui retourne au fécond sommeil, où le rejoindra l'hiver : mais il trouvera auprès de la douce figure endormie l'Enfant, vivante image de l'espérance, de l'avenir, du printemps prochain et d'un autre été. Rodin a repris dans les vasques ce thème de l'Enfant ; rondes d'enfants parmi les blés, parmi les vignes, créations en vérité nouvelles et qui s'inscrivent dans le musée de notre mémoire à égalité, au moins, avec les Amours de Clodion.

Sa Majesté la Femme est l'œuvre d'un jeune sculpteur, M. Robert Nau. Nue, couchée sur le dos, impassible, la tête levée, Elle attend. Autour d'elle, et qui de leurs petitesses la font immense, grouillent, damnées au feu du désir, les générations. Le jury des Artistes français, qui refusa cette composition, a mieux accueilli des choses inférieures à celle-ci. M. Nau sait bien, je pense, tout ce qui manque à sa réalisation actuelle pour qu'elle triomphe dans sa défaite ; du moins il le saura sûrement demain, il l'apprendra de ses œuvres nouvelles, — cette *Salomé*, par exemple, porteuse nue de la Tête coupée dont le regard mort la poursuit, qu'elle fuit d'un beau mouvement d'effroi..

L'Epreuve. — Tardivement nous parvient l'important fascicule (novembre 1904) consacré au sculpteur Troubetzkoy. On se rappelle quelle large place avait donnée le Salon d'Automne à l'œuvre de cet artiste. MM. Victor Thomas, Armand Dayot et Léon Riotor ont cru

devoir se coaliser pour lui conquérir notre admiration. Ils n'ont pas tout à fait échoué, ils n'y ont pas tout à fait réussi. Je pense qu'ils ont tort de nier avec tant de ferveur l'influence de l'Italien Medardo Rosso sur le Slave Troubetzkoy. Et nous attendons encore, après Véréchaguine, après Antakolsky, après Troubetzkoy, un plastique slave original et de génie. Troubetzkoy, il est vrai, nous promet lui-même que sa statue d'Alexandre III — on l'inaugurera l'an prochain à Saint-Pétersbourg — sera un chef-d'œuvre : « N'en doutez pas, dit-il, ce sera la plus belle statue du monde entier. » J'en doute, jusqu'à l'année prochaine.

L'Art flamand et hollandais. — Numéro de mai presque tout entier consacré à M. Thomas Vinçotte, statuaire du monde officiel et élégant de Bruxelles. M. Paul Lambotte le loue de n'avoir jamais produit « une œuvre à scandale », exposé des « nus faits pour ameuter les polémiques ». L'actualité permet de croire que M. Lambotte vise Jef Lambeaux et son *Faune mordu* qu'une municipalité belge et pudibonde vient d'exclure de l'exposition de Liège. Le goût du critique pour une « technique châtiée », pour une « élégance sobre », permettrait de craindre qu'il ne prétendît viser plus haut. Déjà dangereuse dans le premier cas, dans le second la louange serait terrible.

Sztuka. — Récemment cette revue donnait, traduits en polonais, des extraits de *Noa Noa*, où le nom du collaborateur de Paul Gauguin était oublié. Je réclame au nom seulement de l'histoire, littéraire. — Ce mois-ci, *Sztuka*, traduit des pages de MM. Mithouard et Mauclair, reproduit des tableaux de Renoir et le *Chopin* d'Eugène Delacroix.

Moderne Kunst Werken (d'Amsterdam). Précieuses reproductions d'œuvres de W.-J. Froostwijk, A. Mauve, W. Roelofs, Eijmed, Van der Brugghen, J. Weissenbruch, Hulswit, P. Van der Laen, Vogdigel, artistes hollandais du XVIIIe et du XIXe siècle, très artistes et très hollandais.

The Burlington Magazine. — Cette revue, l'une parmi les plus belles qui se publient aujourd'hui, consacrait dans son numéro de mars une importante étude signée Bernhard Sickert à la « Memorial Exhibition » de Whistler ; des reproductions d'œuvres du précieux artiste, les meilleures qu'il m'ait été jusqu'ici donné de voir, illustrent le texte. — Dans le même fascicule, une note sur le portrait de M. et Mme Edwin Edward, par Fantin-Latour, récemment inauguré à la National Gallery, et la reproduction de ce tableau admirable.

L'Art moderne. — Le poète Léon Souguenet et ce Parisien de Bruxelles, Jean d'Ardenne, viennent de fonder en Belgique une « Ligue des Amis des Arbres ». Une fête organisée sous le patronage

de la municipalité d'Esneux solennisa cette fondation. Je signale cet événement, son sens vital et artistique, et le bon conseil qu'il nous donne opportunément, à l'heure où l'on parle déjà de substituer aux fêtes religieuses, abolies demain, des fêtes civiles.

L'Art décoratif. — Intéressant article de M. Gustave Soulier sur le graveur arménien Edgard Chahine (février.) Souvenirs de M. Amédée Pigeon sur Fantin-Latour (mars.) Etude de M. Raymond Bouyer sur le peintre intimiste Morisset (avril) : « Sans sacrifier sur le tard à la formule épuisée de l'impressionnisme,il tend à s'éclaircir à son tour, à nuancer les gris, à colorer l'ombre, à donner chaque jour plus d'enveloppe à sa précision. »

Art et décoration. — De M. Camille Mauclair (avril), des pages délicates sur Mlle Clémentine Hélène Dufau : « Rien au-dessus d'elle, sinon les quelques rares maîtres qui dominent l'époque entière, et déjà les promesses d'une maîtrise qui se fortifie sans relâche, voilà son bilan en neuf années... Personne ne peut plus éloquemment contribuer à faire cesser le désaccord funeste qui, par la faute des écoles, s'est élevé entre les peintres de morceaux et les peintres d'idées. » — M. Paul Vitry (mai) ne s'exagère pas le mérite du sculpteur Bartholomé et son « originalité sans éclat inutile ».

Les Arts de la Vie. — Intéressants articles de Elie Faure : l'Art de la Science, de Marius-Ary Leblond : la Peinture nouvelle, de Roger Marx : Loïe Fuller, de Charles Saunier : la présentation des des œuvres d'art. — M. Elie Faure note que : « Claude Bernard accorde à l'art un caractère d'éternité, et par suite de certitude, qu'il refuse à la science ». M. Elie Faure s'en étonne. C'est son étonnement qui nous étonne. Et que je suis fâché de devoir, ici, me contenter de le dire sans plus insister!

L'Art pour tous. — M. Maurice Leblond expose les idées qui l'ont conduit à entreprendre son active propagande dans le but de rénover l'imagerie populaire et « de substituer aux fades et hideux chromos qui tapissent ordinairement les logis ouvriers des estampes d'art et des reproductions de chefs-d'œuvre ». Il dit : « Dans une démocratie où toute idée d'au-delà disparaît peu à peu, où les chimères religieuses perdent chaque jour de leur prestige, c'est l'art qui doit prendre la place des cultes morts ; il a pour mission de rendre la vie plus joyeuse, l'existence plus supportable... » On pourrait discuter. Peut-être M. Maurice Leblond se méprend-il un peu sur la nature de l'action que l'art doit socialement exercer, sur le principe de cette action... Je préfère me contenter de dire avec quelle sympathie nous suivons l'effort de l'écrivain et de ses amis.

Revue illustrée. — Gustave Kahn exalte le peintre Abel Truchet, « moderniste, alerte, exact, pénétrant, allègre » et « l'un des promoteurs du Salon d'Automne : c'est là une indication d'esthé-

tique; les artistes qui se groupent au Salon d'Automne sont surtout curieux de la transcription rapide et détaillée d'une émotion sincère »... Cette esthétique de la transcription « rapide et détaillée » vous paraîtra sommaire.

Les Essais. — D'excellentes « notes d'art » de M. Jean-Louis Vaudoyer sur ces artistes aimés, Mme Marval, Dufrénoy, Lemmen, Bernard B. de Monvel.

La Rénovation. — « Rénovation signifie dans l'ordre esthétique, retour vers la Tradition éternelle de l'Art ». D'accord! et si elle reste fidèle à son principe cette revue nouvelle sera bonne et utile. Mais avec inquiétude je vois qu'on a chargé M. Emile Bernard d'y DÉFINIR la *tradition*, les *maîtres*, la *nature*...

L'Art méridional. — A propos des salons de 1905 : « Le maître regretté Benjamin Constant »... — Mais non, monsieur Jean de l'Hers! — « Rodin le machiavélique... » — Mais non, monsieur Guy de Montgailhard !

MEMENTO. — A signaler chez Clovis Sagot (46, rue Laffitte), un très beau portrait lithographique de Gorki, par Steinlein. — Ouverture du Musée des Arts décoratifs au Louvre (aile du pavillon de Marsan). — Exposition du fer forgé, du cuivre et de l'étain au Musée Galliéra. — « La France inédite », concours et exposition photographique, 15, boulevard des Italiens. — Exposition des œuvres de M. Henri Varin (galerie de l'Indépendance artistique).

CHARLES MORICE.

CHRONIQUE DU MIDI

Une anthologie provençale : *Lou Gai-Sabé*. — Le Cycle des Troubadours. — Le Cycle des Trouvères — Le Folk-Lore provençal. — Le Cycle des Félibres. — Un journal félibréen : *Prouvenço !* — Une revue littéraire à Marseille : *Le Feu*. — Nice centre d'art.

Dans ma dernière chronique j'ai dit ce qu'étaient les Almanachs en Provence et, prenant les deux principaux d'entre eux, j'ai montré le rôle et défini le caractère de ces publications populaires. Mais, aujourd'hui, les Almanachs ne suffisent plus, paraît-il, à l'expression entière du mouvement littéraire provençal et nous venons de voir naître une nouvelle sorte de publication dont l'idée est due à M. Jean Aubanel, le libraire avignonnais bien connu, fils du grand lyrique Théodore Aubanel, et à M. Paul Roman, poète de talent et félibre aussi ardent qu'autorisé.

Cette publication : **Lou Gai-Sabé**, qui paraîtra tous les ans, s'est volontairement débarrassée « du calendrier, de l'indication des fêtes, pèlerinages » et comme « les nouvelles générations demandent quelque chose de plus substantiel, de plus savant, un effort vers la connaissance toujours plus intime et plus parfaite des grands

aïeux », *Lou Gai-Sabé* se présente à nous sous la forme d'une anthologie divisée en quatre parties : le Cycle des Troubadours, le Cycle des Trouvères, le Folk-Lore provençal, le Cycle des Félibres.

Un tel plan, scrupuleusement suivi, donne au *Gai-Sabé* un caractère absolument nouveau, bien fait pour réjouir tous ceux qui suivent avec intérêt, tant en France qu'à l'étranger, la renaissance provençale et qui en notent les différentes phases.

Voici donc qu'après la période purement poétique et lyrique des premiers félibres, après des velléités politiques vite abandonnées, une ère d'action sérieuse et savante semble s'ouvrir. Les jeunes écrivains provençaux se préoccupent à présent des monuments anciens de leur langue, ils étudient les troubadours, essayent de se reconnaître à travers les divers dialectes, recueillent pieusement les chants populaires, ne dédaignent pas les questions de grammaire, ni les problèmes historiques, et prennent, en un mot, une conscience plus claire et plus profonde de leur littérature.

Le *Gai-Sabé* s'ouvre par une chronique dans laquelle Paul Roman revendique fièrement les droits des Provençaux :

La Provence, comme l'oiseau fabuleux qu'on appelait phénix, au bout de cinq cents ans, renaît de ses cendres pour annoncer au monde sa merveilleuse vitalité, pour affirmer sa vigoureuse nationalité. La tempête révolutionnaire a passé sur nous sans toucher ce qu'un atavisme de plus de 2000 ans nous a chevillé dans l'âme : le sens véritable de la race. Nous gardons et nous garderons, dans le temps et l'espace, le Saint-Graal de nos espoirs. Nous n'oublions pas et nous n'oublierons jamais ce qui est notre sauvegarde dans le présent et notre égide dans l'avenir, ce qu'attestaient magnifiquement les communes provençales en 1789 : « Quand la France, démembrée ou asservie, cessera d'exister, la Provence marchera vers de nouvelles destinées.» Nous sommes, nous restons et nous resterons Provençaux avant tout.

Après cette déclaration de foi, qui sonne comme une déclaration de guerre, s'ouvre le Cycle des Troubadours, avec des poésies de Bertrand de Born, de Richard Cœur-de-Lion, de Bertrand de Lamanon, de la comtesse de Die. Des notes biographiques, des analyses, une bibliographie complète, un texte conforme aux plus récents travaux des romanistes, font de cette première partie un grand régal pour les savants.

Signalons à part un document de la plus haute importance pour l'histoire du vieux provençal : *Lei signe dou grand jujamen*, imprimés à Toulouse, en 1540, mais beaucoup plus anciens pour l'inspiration et pour la langue, et que M. Paul Roman a retrouvés à la bibliothèque Méjanes d'Aix. Cette réédition ne peut manquer d'intéresser les philologues.

Le Cycle des Trouvères nous offre des vers de Belaud de la Belaudière et de Claude Brueys, ainsi qu'une chanson anonyme (*Lo Ratun.*)

En littérature provençale, on désigne sous le nom de *Trouvères* les poètes de la langue d'Oc depuis la fin du XIVe siècle jusqu'à la renaissance félibréenne du milieu du XIXe. Ce qui caractérise les trouvères, c'est la tournure volontiers gaillarde, populaire et satirique de leurs productions. Le temps des troubadours est bien fini. Les sirventes, les plaintes, les aubades, les chansons passionnées sont remplacés par des « Passe-temps » et des « sonnets de bonne chère ». Néanmoins cette époque est curieuse à étudier pour les témoignages qu'elle nous apporte de la continuité des traditions provençales.

Dans la troisième partie, *Lou Flourege*, ou Folk-Lore, nous trouvons une version de la délicieuse chanson de l'*Escriveto*, une autre de la *Novi vergougnouso*, diverses chansons populaires modernes et deux Noëls, dont l'un, retrouvé par M. Edouard Aude, est proposé par lui, avec raison, comme plus franchement provençal, pour remplacer la fameuse *Marche des Rois*, dont les paroles sont plus qu'à demi françaises :

Ausias d'aubois,
De belli voix,
Que de moun Diéu publiavon li louange.
Ausias d'aubois,
De belli voix
Que disien d'èr d'un admirable choix.

La dernière partie du *Gai-Sabé* est consacrée, comme je l'ai dit, aux Félibres. Là aussi, M. Paul Roman innove et tient ce qu'il promet dans l'*Avant-Propos :*

Nous refuserons, et nous nous en réservons le droit absolu, les pièces trop faibles ou qui n'auraient qu'un intérêt personnel. Nous voulons faire une anthologie et non un ramassis de toutes les médiocrités, banalités et pauvretés, qui malheureusement inondent les trois quarts des publications félibréennes. Cela ne veut pas dire que nous n'aurons pas la manche large. Non certes. Tous les genres seront admis. Si nous sommes de ceux qui pensent que Dante, Hugo, Gœthe, Shakespeare, Mistral sont de grands génies, nous pensons aussi que Rabelais et Cervantès ne sont pas moins grands dans des genres différents. Ce que nous mettrons de côté, ce sera l'insuffisance.

Et, en effet, nous voyons là des pièces de tous genres, mais toujours intéressantes et de tous dialectes. Voici d'abord une ode enflammée de Paul Roman : *la Despartido*, puis *le Chant du Cinquantenaire du Félibrige*, de Mistral, que j'ai cité dans ma chronique du 15 mars et, du même, une admirable pièce *A Evo*, hommage clair et chantant à la beauté féminine, qui, nous dit le poète, « n'est jamais aussi belle | comme en gloire | quand elle fleurit | , sans robe ni tablier | , claire, telle | que, fatale, | l'a pétrie la main de Dieu ».

Théodore Aubanel est représenté par deux poèmes : un noël et un

sonnet. Le sonnet, inédit jusqu'à présent, fut écrit par Aubanel dans une de ses échappées à Venise. Il est dédié à « une porteuse d'eau vénitienne » et doit figurer au nombre des plus beaux que le grand lyrique avignonnais ait laissés. Une fâcheuse petite mention, qui accompagne la signature : *reproduction interdite*, m'enlève le plaisir de le traduire pour les lecteurs du *Mercure*. Je dirai seulement que le génie hardi et sensuel, l'enthousiasme devant la femme, la langue de feu qui font d'Aubanel un des plus grands poètes de notre temps se retrouvent, avec toute leur puissance, dans ces quatorze vers.

Viennent ensuite un poème de Pierre Dévoluy, plusieurs poèmes de Joseph d'Arbaud, ces derniers, sincères évidemment, mais donnant parfois l'impression de poèmes traduits du français.

Valère Bernard, avec sa maîtrise habituelle, représente la prose provençale. Il nous donne une nouvelle : *La Romachel*, tirée de son recueil de *la Feruno*, et où ses dons de coloriste, d'artiste sûr de lui jusque dans les plus grandes violences, et ses qualités d'émotion et de pitié sont, de nouveau, à admirer.

D'autres vers de Perbosc, une fort belle traduction provençale de Pétrarque par Génina Houchart, un « Vieux Noël nouveau » du « père Roumanille » et une très consciencieuse « Bibliographie des œuvres en langue d'oc publiées en 1904 » due aux soins de M. Edmond Lefèvre, l'excellent auteur de la « *Bibliographie Mistralienne* », achèvent le *Gai-Sabé* auquel il nous reste à souhaiter succès et longue vie.

§

Depuis janvier paraît à Avignon un nouveau journal : **Prouvenço** ! dirigé par un comité que préside M. Pierre Dévoluy. Le programme de ce journal est « de prendre pour modèle et pour leçon » l'ancien *Aioli*, de Mistral, et d'en « suivre, d'en répandre et d'en propager la doctrine ». Les curieux des questions félibréennes les trouveront traitées tout au long dans cette publication, organe officiel de l'Eglise provençale où les schismes, les querelles, les hérésies de toutes sortes abondent aussi bien que dans toute autre religion. Actuellement la question des *maintenances* fait couler beaucoup d'encre et s'agiter bien des langues. Mais il est juste de dire que la vie méridionale n'en est guère troublée et que, dans *Prouvenço !* même, il y a place pour de beaux vers et de belles proses.

§

Qui disait que Marseille n'était occupée que de négoce ? Mistral, lui-même, se trompait, quand, dans la *Reine Jeanne*, il faisait dire à Aufan de Sisteron : « Marseille tient la mer et navigue, âpre au gain ». Une nouvelle étonnante nous arrive, en effet, de la cité phocéenne : une revue littéraire vient de s'y fonder. Et comme, là-bas,

les mots ne sont jamais assez forts pour exprimer les sentiments et les pensées, cette revue a pris pour titre : **Le Feu**.

Elle brûle, en effet, du feu de la jeunesse et de l'enthousiasme et il n'y a qu'à lire son appel initial *Aux Lecteurs :*

N'y a-t-il pas, dans notre cité de labeur, une place pour la pensée ? Et, le soir, quand la tâche est faite, ne pourrions-nous pas réserver une heure, afin de la vivre d'une façon plus ample ; une heure pendant laquelle, les mains oisives, mais le cerveau en travail, nous existerions, non pas seulement de notre existence propre, mais de la vie tout entière en nous mêlant, par la lecture, à l'Humanité, dont nous sommes les membres obscurs, mais actifs ? « Le Feu » s'est allumé à cette pensée... « Le Feu », symbole de l'esprit, s'occupera de tout ce qui peut intéresser l'intelligence, tant au point de vue général qu'au point de vue local. Chaque fois qu'un événement surgira, dans le domaine littéraire, artistique, scientifique, ou même industriel, notre Revue l'examinera avec un sens précis de la vérité et un souci rigoureux de la forme.

Ce beau programme est en partie rempli dès le premier numéro qui contient des vers de la comtesse de Noailles, de Camille Mauclair et du directeur de la Revue, M. Emile Sicard, ainsi que diverses proses locales entre lesquelles je dois signaler le premier chapitre d'un nouveau roman provençal de Valère Bernard : *les Nomades*, sur lequel je reviendrai.

Souhaitons que *le Feu* reçoive à Marseille le bel accueil qu'il mérite et change enfin la mauvaise renommée intellectuelle de la « seconde ville de France ».

§

Une autre nouvelle étonnante nous arrive de Nice. Il paraîtrait que la « grande cité cosmopolite » a également des velléités artistiques et qu'elle rêve de secouer son apathie littéraire, picturale et musicale, en donnant, dans ses théâtres, des premières représentations d'œuvres inédites, drames, comédies, tragédies, opéras et, dans ses cercles, des expositions d'ensemble de peintres de talent. Les journalistes niçois ont consulté sur ces questions les *sommités* du monde artistique, littéraire et musical : Auguste Barbier, Louis Varney, Henri Kéroul, Grenet-Daucourt, Paul Hillemacher, qui ont donné des avis plus ou moins favorables. Seul, M. Jean Lorrain a déclaré tout net que Nice et centre d'art, c'étaient choses contradictoires. Quoi qu'il en soit, espérons. Déjà un peintre des plus intéressants, M. Simon Bussy, a fait, cet hiver, au « Cercle Artistique », une exposition de pastels qui a été fort remarquée et que M. Camille Mauclair a présentée au public en une conférence. Qui sait ? Peut-être verrons-nous des pièces jouées d'abord à Nice et qui s'imposeront ensuite à Paris. N'oublions pas que c'est du Midi que nous vient la lumière.

PAUL SOUCHON.

LETTRES ANGLAISES

Mrs Humphry Ward : *The Marriage of William Ashe*, collection Tauchnitz, 2 vol. à 2 fr., Librairie Galignani, Paris. — Elizabeth Robins (C.-E. Raimond) : *A Dark Lantern*, 6 s., Heinemann. — *The Poems of Ernest Dowson*, with a memoir by Arthur Symons, 5 s., John Lane. — Rowland Thirlmere : *Letters from Catalonia and other parts of Spain*, 24 s., 2 vol., Hutchinson. — Ethel Clifford : *Love's Journey*, 5 s., John Lane. — Arthur Christopher Benson : *Peace and Other Poems*, 5 s., John Lane. — J. W. Mackail : *In Scheria and other Poems*, T. B. Mosher, « The Bibelot ».—Laurence Binyon : *Paris and Œnone, a tragedy in one act*, 2 s. 6 d., « The Fotnightly Review». — Oscar Browning: *Napoleon, the First Phase*, 10 s. 6 d., John Lane. — J. M. Synge : *The Shadow of the Glen, Riders to the Sea*, 1 s., Elkin Mathews. — H. W. Boynton : *Bret Harte*, 1 s. 6 d., Wm Heinemann. — R. L. Stevenson : *Enlevé !* traduit par Albert Savine, 3 fr. 50, P.-V. Stock. — Jean Lionnet : *L'Evolution des Idées chez quelques-uns de nos contemporains*, 3 fr. 50, Perrin.

Une œuvre de Mrs Humphry Ward ne peut passer inaperçue. Question de poids et de volume à part, il reste l'énorme succès fait d'avance à un roman dû à l'auteur de *Robert Elsmere*. Assurément, **The Marriage of William Ashe**, comme ses prédécesseurs,se vendra à des centaines de milliers d'exemplaires, en Angleterre et en Amérique, au prix de sept francs cinquante l'un. Cela doit faire encaisser des droits d'auteur assez considérables, mais nous ne sommes pas le comptable de Mrs Humphry Ward. De même que l'on a pu lire en français *la Fille de Lady Rose*, on offrira sans doute au public *le Mariage de William Ashe*, et il y aura des gens, en foule, qui se pâmeront. Il m'est arrivé d'étonner et de contrarier vivement bon nombre de mes contemporains — du sexe de notre auteur surtout — en déclarant tout nettement que je ne professais qu'une admiration des plus réduites pour les œuvres de Mrs Humphry Ward. J'ai lu presque tout ce qu'elle a écrit, je le confesse sans en avoir honte, mais à aucun moment je n'ai rencontré une page, un incident, une situation qui m'ait obligé à convenir que j'étais aux prises avec un auteur de génie. Du talent, oui, certes; de l'habileté à revendre, surtout, et l'on ne peut nier que de *Robert Elsmere* à *William Ashe*, Mrs Ward n'ait fait preuve d'une extraordinaire *cleverness*. Elle sait son métier; elle l'exerce consciencieusement, j'allais dire péniblement, et avec profit : c'est là un mérite... ou deux. Mais jamais on ne me fera croire que les petits-neveux des sujets actuels d'Edouard VII liront ces laborieux volumes. Ça n'a pas de vie véritable, ça ne s'enlève pas, quoi ! ou seulement à l'étalage du libraire. Sans doute Kitty est une peu ordinaire petite femme et le grave William Ashe, homme d'Etat et homme de tête, fait en l'épousant une triste acquisition. Tout ce qui s'ensuit, de ce malencontreux mariage, peut intéresser, certes, encore que parfois le récit traîne, mais il faut lire vite pour ne pas s'apercevoir que ça ne tient pas, que ça n'est pas ça, qu'il y manque de tout pour que le mets soit parfait. Devant ces personnages qui essaient de vivre, figés en des

attitudes conventionnelles, oui, même Kitty, même Cliffe, j'ai songé aux géniales créations de George Meredith. Et alors, tous ces fantoches culbutent dans le sixième dessous où la postérité ne les découvrira pas.

§

Est-ce le sort réservé aussi aux romans de Miss Elisabeth Robins? Si je répondais oui, en ajoutant que toutes les œuvres de femme sont à ce point de vue-là, logées à la même enseigne, on m'accuserait de partialité, de misogynie, et mon excellent confrère Rachilde ne me reconnaîtrait plus. Mais, quand même je soutiendrais ce paradoxe, je me figurerais, au fond, n'être pas loin de la vérité. Toutefois, je n'hésite pas à déclarer, puisque je suis dans mes jours de franchise, que Miss Robins a plus de génie que Mrs Ward. Témoin *The Magnetic North* qui, malgré ses défauts nombreux, son insupportable longueur, est tout de même une œuvre superbe et bien supérieure, selon moi, au dernier roman de l'auteur : **A Dark Lantern**. Ici, des longueurs encore et toujours, des paragraphes superfétatoires. A quoi bon ces réflexions continuelles, ces points sur les *i* si lourdement appuyés ? Les lecteurs de Miss Robins sont-ils donc si dénués de sens et d'imagination qu'ils ne puissent eux-mêmes tirer les enseignements et les conclusions ? Je sais bien que Mr Henry James est passé maître à ce jeu ; mais c'est bien lassant. D'autant plus que, dans le cas qui nous occupe, on ne nous indique même pas ce qu'il serait essentiel de savoir. Jusqu'à la fin on ignore où l'auteur veut en venir, ce qu'elle cherche à prouver. A moins que le titre ne soit doublement symbolique et que Miss Robins se soit volontairement abstenue d'éclairer sa lanterne, en laissant le choix entre les diverses morales à tirer de son histoire. Certes, Kitty Dereham est un caractère de femme curieux et vivant; le pantin prussien dont elle est amoureuse a toute la stupidité qui convient à l'emploi; mais l'étrange médecin qui la soigne, qui l'a aimée, qu'elle finit par aimer, qu'elle épouse, qui est jaloux sans qu'on sache s'il l'aime à nouveau, est bien l'homme le plus déconcertant qu'imagination de femme ait réussi à bâtir. Dans tout cela, cependant, il y a un certain mérite original, un souci de style et de composition, un effort sincère pour échapper au banal, au conventionnel, mais un peu de monotonie et d'uniformité, l'auteur ne sachant pas assez changer de point de vue, ne présentant qu'un aspect des choses toujours le même. Somme toute, quand on a enfin fermé ce gros livre, on a vaguement l'impression que l'auteur, en concevant ce roman, avait songé à d'autres développements, à des choses plus hardies, et qu'une timidité l'a retenue trop souvent, la crainte d'aborder des questions scabreuses pour l'opinion timorée encore de ses concitoyens. On ne peut que souhaiter plus de hardiesse à Miss Robins, une autre fois.

§

Une biographie véridique d'Ernest Dowson serait évidemment fort intéressante à écrire. On serait entraîné à faire un parallèle entre les mœurs littéraires des Français et celles des Anglais et il faudrait terminer par un discours sur les dangers de l'imitation. On a fort bien fait de réunir en un seul volume le petit bagage poétique d'Ernest Dowson ; il en vaut la peine, et plus tard de patients chercheurs découvriront dans ce volume oublié de délicates et ravissantes choses. Ce sera un peu plus intéressant que certains rimailleurs du XVIIIe qu'on nous exhume parfois. Le volume s'appelle **The Poems of Ernest Dowson**, il est préfacé d'un essai d'Arthur Symons, qui fut des amis du poète ; il contient quatre illustrations d'Aubrey Beardsley, un portrait pas fameusement ressemblant de William Rothenstein et la reproduction d'un portrait photographique. J'aurais préféré que M. Arthur Symons adoptât un autre ton dans ces quelques pages sur le malheureux poète qui mourut à trente-trois ans de l'absurde vie qu'il mena. Il eût fallu dire quels funestes amis, si l'on peut ainsi les appeler, étaient les compagnons habituels du poète et à quelles basses débauches ils l'entraînaient. Ces jeunes gens qui voulurent créer à Londres une « bohême » à l'instar de la « bohême » du Quartier Latin, prirent leur projet tout à fait au sérieux. Mais la joyeuse atmosphère d'un café parisien est bien différente d'un morne *saloon* de bar londonien ; à Paris, on pérore et l'on boit peu ; à Londres, on parle peu, mais on boit beaucoup. On imita Verlaine, et Dowson buvait à toute heure du jour, ou plutôt de la nuit, des absinthes « carabinées ». La bohême est fort excusable à vingt ans, à condition d'en sortir, et quelques-uns s'en échappèrent. Dowson y resta, il y croupit. Il vint à Paris et il crut y mener une vie de bohême alors qu'il y menait simplement une vie misérablement crapuleuse. Errer la nuit de café en café, finir aux Halles et, au matin, rentrer pour dormir jusqu'au soir, voilà le moyen par lequel Dowson crut devenir un grand poète. De déchéance en déchéance, l'ivrognerie le fit s'échouer dans la mort. Et ce fut grand dommage. Dowson avait une belle âme, mais pas de volonté, et il avait une âme de poète. Tous ses vers sont beaux et eût-il pu ou su ménager sa vie et faire épanouir son talent, nous aurions à louer maintenant de temps à autre quelque recueil de beaux vers. Ce qu'il laisse permettait cet espoir. Et même, dans sa pire dégradation, il gardait comme un reflet d'une pureté que rien ne ternit, avec le sentiment profond et l'amour d'une beauté chaque jour un peu moins inaccessible. Il mourut au moment où luisait l'espoir d'un renouveau, d'une remontée au plein jour de la vie...

§

M. Rowland Thirlmere a publié deux énormes volumes de **Letters from Catalonia and other parts of Spain**, avec d'abondantes et fort intéressantes illustrations. Ses lettres, abondantes aussi, sont moins intéressantes, et traitent de tant de choses qu'on oublie parfois qu'on est en Catalogne ou en quelque autre coin de l'Espagne. L'auteur a surtout fait un « voyage sentimental » et nous renseigne à profusion sur lui-même et ses impressions. C'est insuffisant, malgré d'excellentes pages, par instants.

§

Les poètes n'ont pas besoin d'indulgence, s'ils nous charment. Quelle que soit leur technique ou l'école dont ils se réclament, s'ils ont l'art de nous émouvoir, si leurs mélodies nous font oublier un instant la vie qui passe, nous leur devons de la reconnaissance. Dans le volume qu'elle intitule **Love's Journey**, miss Ethel Clifford nous fait la surprise de beaux vers pleins d'un sentiment très heureux et très vif de la nature. Dans **Peace and Other Poems**, Mr. A. C. Benson se montre versificateur impeccable en exprimant de jolies choses délicates et gracieuses. J. W. Mackail, dont *The Bibelot* nous donne un choix de bons poèmes, se rapproche des Parnassiens anglais : Edmund Gosse, Austin Dobson, Andrew Lang. Et dans le numéro de juin de la *Fortnightly Review*, Mr. Laurence Binyon nous permet d'admirer **Paris and Œnone**, *a tragedy in one act*, en vers d'un classicisme très pur, d'une harmonie noble, d'une allure magnifique et contenue.

§

Après la superbe étude que lord Rosebery a donnée de la « dernière phase » de Napoléon, voici Mr. Oscar Browning qui présente à son tour : **Napoleon, the First Phase**. L'auteur se base surtout sur les ouvrages de M. Frédéric Masson et de M. Arthur Chuquet pour faire un excellent historique de la jeunesse de Napoléon, de 1769 à 1793, c'est-à-dire de sa naissance au siège de Toulon.

Mr. Elkin Mathews a eu l'heureuse idée de publier, dans sa *Vigo Cabinet Series*, deux pièces de J. M. Synge : **The Shadow of the Glen** et **Riders to the Sea** qui furent représentées récemment par l'*Irish Literary Theatre*.

Les admirateurs de **Bret Harte** seront enchantés de lire la centaine de pages que Mr Henry W. Boynton a consacrées à la biographie de l'écrivain américain et que Mr William Heinemann publie dans sa *Contemporary Men of Letters Series*.

M. Albert Savine a fait une bonne traduction de *Kidnapped*, le roman de Robert Louis Stevenson et il l'intitule **Enlevé!** En préface, une étude intéressante et complète sur l'auteur.

Dans son ouvrage : **L'Evolution des Idées chez quelques-uns de nos contemporains**, M. Jean Lionnet donne sur H.-G. Wells quelques jugements fort perspicaces.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

Manoel da Silva-Gayo : *Versos Escolhidos* (lettre-préface de Luiz de Magalhaens); Coïmbre, 1905. — Antonio Corrêa de Oliveira : *Parabolas;* Ferreira e Oliveira. Lisbonne. — Theophilo Braga : *Frei Gil de Santarem;* Librairie Chardron, Porto. — Memento.

La divine paresse des poètes, des poètes de Portugal nous soit propice! La tiédeur adorable des crépuscules de juin invite aux songes bucoliques, et depuis Bernardim Ribeiro, Christovam Falcâo, Gil Vicente jusqu'aux mieux inspirés d'entre les contemporains, c'est une pastorale angoissée d'amour qui chante et se lamente aux lèvres mélancoliques de la Muse lusitanienne. A cet élément essentiellement populaire s'est superposé, depuis la Renaissance, l'académisme philosophique et formaliste, grâce auquel le Portugal dut de s'initier, dès leur apparition, à tous les mouvements intellectuels du reste de l'Europe. L'avidité de connaître engendra ainsi chez quelques esprits d'élite, notamment vers la seconde moitié du dernier siècle, d'étranges tourmentes de conscience ; mais ces tempêtes, suscitées par des vents étrangers, demeurèrent presque toujours individuelles, et n'atteignirent point l'âme de la Race. Une sorte de mysticisme amoureux et chevaleresque imprégne celle-ci par nature, et c'est pourquoi tout ce qu'elle inspire directement offre ce parfait alliage de christianisme et de paganisme, qui fut l'essence même du troubadourisme et qui fait de l'Amour le principe de toute grandeur humaine. C'est vers le peuple que Garrett retourne pour se découvrir lui-même et trouver le secret de ses chefs-d'œuvre; c'est en lui que Junqueiro extériorise l'angoisse tolstoïenne et autobiographique de ses *Simples*. « Le « Christianisme des *Simples*, dit-il dans ses notes, n'est autre que « l'innocent et ingénu christianisme populaire, fait de l'ignorance « absolue du dogme et de l'intuition humaine des Evangiles. L'exé- « gèse du peuple, dans sa rudesse native et embryonnaire, est par- « fois d'une pénétration sublime et révélatrice. »

Par la vertu de son génie, l'inoubliable Joâo de Deus, qui n'eut guère souci de philosopher, ne fit pas d'autres découvertes.

Ainsi, d'époque en époque, éprise d'aventures et curieuse de conquêtes, la Muse de Portugal ne fut jamais plus profondément humaine qu'aux heures ingénues du retour au foyer.

Après les chevauchées cosmopolites du Symbolisme, Eugenio de Castro revient s'asseoir aux bords fleuris du Mondego. Il écrit *Constança*, qui est son chef-d'œuvre, et qui ouvre un nouveau cycle.

Pourquoi sa lyre est-elle devenue si avare de chants? La moisson n'est pas close, et il ne convient pas de laisser croire aux prosateurs qu'ils puissent prétendre à accaparer toute la littérature. Le *Choix de Poésies* publié naguère par l'auteur de *Sagramor* n'était-il destiné qu'à nous signifier d'abord le couvre-feu d'une étape, d'ailleurs incomparablement glorieuse? C'est ce que nous ne voulons pas nous résigner à croire.

Manoël da Silva-Gayo nous donne aujourd'hui, sous le titre de : **Versos Escolhidos**, également son Florilège. Veut-il nous marquer le même renoncement? Il est possible que, tourné désormais plus spécialement vers la prose, l'infatigable et curieux poète se méprenne une fois de plus sur ses propres aptitudes les mieux caractérisées; mais, s'il a vraiment prétendu dire adieu à la lyre de ses premiers succès, nous sommes certains d'avance que sa résolution ne saurait tenir et qu'il reviendra malgré soi vers ses premières et plus nobles amours. Personnalité significative entre toutes, Manoël Gayo porte en lui toutes les contradictions hautement généreuses de sa race. Il s'en avisa un jour et nous en conta sa surprise en un pur chef-d'œuvre; *Lemano*, cette églogue que l'on dirait en vérité transcrite de Bernardin Ribeiro, et qui met en scène la conversion d'une âme compliquée, maladive, sceptique, moderne, à la vieille foi ingénue, saine et simple de l'Ame portugaise du passé. Après *le Monde vit d'Illusion* et *les Trois Ironies*, Manoël Gayo s'aperçut qu'il faisait fausse route. Honteux d'avoir échangé ou égaré la flûte où les voix du vallon semblaient se marier à sa propre voix, le pâtre Lemano, dont les chants étrangers ne savent plus éveiller les complaisances d'un écho propice, retourne chercher l'instrument ancien qui doit rendre à ses chansons tout leur prestige.

Tel est le sujet de la délicieuse pastorale, qui constitue à elle seule la première partie du recueil *Mondego*, et qui enferme toute la valeur d'un manifeste littéraire. N'enseigne-t-elle pas fervemment et clairement le retour aux sources bénies de l'art national et traditionnel? Aussi bien les propres débuts de Manoël Gayo (*Cançoès do Mondego*) marquent-ils la véritable origine du mouvement contemporain, dont la caractéristique est le culte ébloui des choses familières, l'amour du sol natal, la docilité aux émotions simples, graves et consolantes. Ce naturisme se vêt d'impressionnisme humoristique chez les conteurs de terroir dont la prose est amoureusement travaillée, de symbolisme instinctif chez les poètes : Paulino d'Oliveira, Affonso Lopes Vieira (*O Naufrago*, *O Encoberto*), Joâo de Castro, et surtout Antonio Corrêa d'Oliveira, qui partage avec Manoël da Silva-Gayo, Guedes Teixeira et Alvaro d'Albuquerque l'honneur d'être né en terre de Beira.

Nous avons dit naguère, à propos de l'*Allivio dos Tristes*, qu'An-

tonio Corrèa d'Oliveira n'avait voulu d'autre maître que le Peuple. C'était affirmer assez le souci profond, gardé par le poète, de ne s'abreuver qu'aux sources les plus authentiquement lusitaniennes. Dès *Eiradas* (1899), Carlos de Lemos, restriction faite à propos de certaines négligences de forme, proclamait que, pour produire un pareil livre, l'âme d'Antonio Corrêa avait dû consommer ses fiançailles avec l'âme de la Nature.

Chansons de moissonneurs et rêves de pastoures, récits de vieilles au seuil des portes, refrains de crépuscule et de clair de lune, voix de souvenir, de regret ou d'adieu qui flottent dans le soir, sous l'ombrage religieux des arbres amis, telles sont les musiques adorables qu'Antonio Corrèa harmonisait l'année suivante dans l'*Auto do Fim do Dia ;* telles sont celles dont il varie le thème, en l'approfondissant de symbole presque mystique, et qui subtilement, religieusement, voluptueusement s'éploient dans *Ara*, dans l'*Auto de Junho*, dans les toutes récentes **Parabolas**.

Ara et *Parabolas* sont admirablement édités en deux couleurs par la maison Ferreira Oliveira de Lisbonne; c'est un charme de plus, trop rare.

Naguère, en sous titre de son *Naufrago*, Affonso Lopes Vieira, plaçait la rubrique, *Vers portugais;* Antonio Corrèa prétend de même éliminer de son œuvre tout vestige étranger, et prend soin de choisir ses rythmes parmi les plus autochtones. Il n'est pas douteux que la simplicité dont il fait montre ne ressemble au négligé de certaines coquettes; néanmoins les fautes de goût sont si rares chez lui que son intuition semble toujours guider tout naturellement son choix des motifs dont il se sert. Il a dépassé la période tourmentée des crises philosophiques et morales et, s'il n'en ignore rien (sa tristesse ne s'expliquerait pas autrement), du moins excelle-t-il à n'en laisser rien paraître. Il ne convient pas, au reste, d'accoupler de trop près la Poésie à la Science ou même à la Philosophie. L'en faire dépendre où l'y subordonner est, selon nous, une erreur fondamentale et presque un sacrilège esthétique. La Poésie est d'abord une divination, comme l'enseigne le latin *vates*, et les songes les plus hardis seront toujours plus près de la réalité vivante que les abstractions les plus quintessenciées. La Poésie découvre, la Science organise, et le regard que notre investigation projette sur le mystère s'y polarise tour à tour selon ces deux formes opposées. A travers le phénomène isoler le noumène, tel est le travail des siècles. L'âme du poète n'a mission que de refléter les aspects de l'Univers, non pas d'en fournir l'analyse ni l'explication.

La Poésie se nourrit de contingences, de prestiges, de floraisons. C'est ce qu'Antonio Corrèa d'Oliveira a compris d'instinct; c'est ce que pressentit à ses débuts le maître vénéré Theophilo Braga, chez

qui ultérieurement l'analyste et le métaphysicien devaient quelque peu diminuer les dons du poète. L'auteur des *Parabolas* n'est pas seulement attentif : il a l'âme religieuse des croyants. Il ne prétend rien enseigner : il dit simplement la terre portugaise et, parce qu'il l'aime éperdûment, il découvre dans la tradition la plus séculaire de quoi exprimer le sentiment le plus moderne. Ses vers jaillissent directement du sol, des branches qui bruissent, de l'eau qui coule, du soleil sur les montagnes, du clair de lune à travers les châtaigniers. Les ancêtres s'entretiennent avec lui, et surtout les saints et les saintes de la patrie. Il marie voluptueusement la tristesse à la sérénité. A travers tout ce qui vieillit et s'épuise, il exalte le principe d'éternelle jeunesse : l'amour. Tel est, en effet, le thème de *l'Auto de Junho*, où, dans un langage qui joint la grâce de Gil Vicente à la fantaisie du *Songe d'une nuit d'été*, il met en scène les saints de Portugal : saint Pierre, saint Jean et saint Antoine, présidant aux fiançailles de deux jeunes pastoureaux. Il sera curieux de confronter les *Tentaçoès de Sam Frei Gil*, que nous annonçait naguère le poète, avec l'œuvre puissamment symbolique et métaphysique que vient de nous donner Th. Braga sur le même sujet. C'est le troisième chant de la nouvelle Epopée que, sous le titre d'*Alma portugueza* (*rhapsodies de la grande Epopée d'un petit peuple*), prétend nous offrir le génial auteur de la *Vision des Temps*.

Déjà parurent les *Douze d'Angleterre*, dont nous rendîmes compte, et *Viriatho*, claire idylle empruntée aux temps barbares de la Lusitanie primitive, œuvre d'érudition patiente, d'imagination lumineuse et d'amour. Il conviendra de revenir quelque jour sur ces tableaux légendaires, où s'évoque l'héroïsme d'un peuple indomptable et généreux aux prises avec les légions de Rome. Dans **Frei Gil de Santarem**, ce docteur Faust de la première Renaissance portugaise, Th. Braga prétend incarner la crise mentale que signale, au début du XIII[e] siècle, le conflit entre les deux Vérités : la Raison et la Foi, entre les deux Epées : le Sacerdoce et l'Empire, entre les deux Cités : l'Eglise avec les immunités du cléricalisme et l'Etat avec la loi civile, fondement de toute autorité. Gil Rodrigues de Valadares, fils du grand Alcade de Coïmbre, fréquente les Ecoles du monastère de Santa Cruz. Il s'absorbe dans la méditation des doctrines néo-platoniciennes. auxquelles il faut rattacher la Chevalerie, le lyrisme des troubadours, le culte mystique de la Vierge, les expériences de l'Alchimie préparant les inductions de la Science moderne, la constitution des Fraternités et Jurandes organisant le Prolétariat. Entre ces courants complexes qui déterminent l'agitation révolutionnaire du siècle, Gil arrive à la conception platonicienne : le Pouvoir, la Science et l'Amour, considérés comme les trois manifestations divines par excellence. Nous dirons dans une prochaine chronique comment le

Poète le conduit à travers les degrés de cette échelle mystique et spéculative.

Pour aujourd'hui nous n'évoquerons, à propos de ce beau poème, que le souvenir d'*Axel* auquel il fait songer. Quel poète serait Braga si, avec de tels dons de métaphysicien, il avait l'art visionnaire d'un Dante ou d'un Victor Hugo !

MEMENTO. — Seront prochainement étudiés : les *Palavras cynicas* d'Albino Forjaz de Sampaio, *A Eterna Mentira* de João Grave et les œuvres brésiliennes récemment parues en Portugal d'Olavo Bilac, de Fontoura Xavier (*Opalas*, poésies), de Coelho Netto (*Agua de Juventa*), etc. Nous n'oublierons pas *O Senhor dos Passos da Graça* de Gomes Leal, ni les *Ultimos crentes* de Manoel da Silva Gayo, romans, etc.

PHILÉAS LEBESGUE.

LA CURIOSITÉ

Collection Edwards : Tableaux anciens et modernes. — Collection Blanquet de Fulde : Tableaux et pastels modernes. — Collection B. Rey : Sculptures sur bois et en pierre. — Histoire de deux bas-reliefs de l'ancien château de Saint-Cloud. — Deux livres. — Memento.

Il y a longtemps que nous n'avions plus entendu parler de M. Alfred Edwards. Il semble que l'ancien directeur du *Matin* ait renoncé définitivement à la gloire aussi éphémère que bruyante du journalisme. En prenant de l'âge, M. Alfred Edwards donne ses préférences à des joies plus intimes auxquelles l'art ne sera pas tout à fait étranger : M. Edwards, assure-t-on, caresse le projet de faire une collection d'œuvres de peintres modernes. En attendant, il a chargé MM. Paul Chevallier et Jules Féral de liquider une série de quelques tableaux anciens et modernes.

La **collection Edwards** comprenait une cinquantaine de numéros, dont quelques-uns méritaient de retenir l'attention.

Je cite parmi ces derniers la *Soupière d'argent*, de Chardin, vendue 27.500 fr., à M. Lazard ; le *Portrait d'une Dame de qualité*, de Gérard Dou, vendu 9.000 fr., à M. Kleinberger ; le *Fameux Américain Mariano Ceballos*, de Goya, vendu 14.000 fr., à M. Sedelmeyer ; le *Picador enlevé sur les cornes d'un taureau*, du même, vendu 11.090 fr., à M. Féral ; le *Portrait d'Alberto Foraster*, encore du même, vendu 16.100 fr., à M. Pillot ; le *Réveil*, de Greuze, vendu 9.500 fr., à M. Sedelmeyer ; un *Portrait d'homme*, de Thomas de Keyser, vendu 10.000 fr., à M. Kleinberger ; le *Portrait d'un jeune gentilhomme*, de Reynolds, vendu 13.200 fr., à M. Kleinberger ; le *Maréchal-ferrant*, de Ph. Wouwerman, vendu 18.000 fr., au même M. Kleinberger.

Les œuvres modernes se trouvaient plutôt peu nombreuses et elles brillaient surtout par leur insignifiance. Un amateur paya 300 fr.

Daphnis et Chloé, un petit tableau de M. Gabriel Ferrier; M. Feral obtint pour 380 fr., le *Repos sur la plage*, un panneau de Forain, et M. Neumans, pour 310 fr., *Nymphe* et *Amour*, une toile de moyenne grandeur de M. Henri Gervex.

L'ensemble de la vacation monta à 193.000 francs.

C'est encore une vente de Tableaux, mais de Tableaux exclusivement modernes, qui intéressa le plus le public. Ils composaient la collection du **baron Blanquet de Fulde.**

Leur réunion témoignait d'un flair certain chez M. Blanquet de Fulde.

Leur dispersion fit en effet défiler les noms d'une notoriété aujourd'hui consacrée : Eugène Boudin, Rosa Bonheur, John-Levis Brown, Corot, Courbet, Daubigny, Detaille, Jules Dupré, Fantin-Latour, Ch. Jacque, Jongkind, Lebourg, Lhermitte, Monet, Gustave Moreau, de Neuville, Sisley, Ziem.

Comme on le voit, M. Blanquet de Fulde était un éclectique. Et j'imagine que son éclectisme n'aura pas nui à ses intérêts : la vacation produisit 227.283 francs.

Quelques prix sont à relever pour notre instruction. Le commissaire-priseur, M. Paul Chevallier, adjugea 15.100 fr., *Mont de Marsan*, de Corot, à M. Bernheim jeune; 18.000 fr., la *Rafale*, du même, à M. Boussod; 11.000 fr., la *Passerelle*, de Jules Dupré; 6.100 fr., la *Toilette*, de Fantin-Latour, à M. Templaere; 5.200 fr., la *Débâcle*, de Monet, à M. Marante, du Hâvre.

On se souvient peut-être que, dans la vente Paul Bérard, une autre *Débâcle*, de Monet, monta à 27.000. La première était une esquisse de la seconde.

M. Baillehache s'offrit pour 6.700 fr., l'*Education d'Achille*, où se jouait toute la magie de la palette de Gustave Moreau. M. Orosdi paya 3.000 fr. le *Village des Sablons*, de Sisley.

Une petite toile de Jean Béraud, le *Faubourg Montmartre*, partit à 450 fr,; le *Rio Santa Sofia, à Venise*, de Maurice Bompard, fit 1.150 fr.; une autre toile du même artiste, la *Douane, à Venise*, partit à 2.160 fr.

Mais l'originalité de la collection Blanquet de Fulde résidait dans la réunion de douze pastels de Léon Lhermitte.

Le talent de ce peintre est présentement fort en faveur. On pourrait le discuter, comme la plupart des talents d'ailleurs. Il serait cependant injuste de méconnaître la parfaite technique de M. Lhermitte. S'il se plaît à des sujets un peu vulgaires, parfois rebattus, il les traduit du moins avec une réalité saisissante et dans un coloris harmonieux. Les pastels surtout sont plaisants de composition et de teinte, et il convient de ne pas s'étonner qu'on les recherche et qu'on les paye cher.

M. Bernheim jeune acquit pour 9.000 fr., la *Fauche des blés*; M. Boussod, pour 4.400 fr., l'*Eplucheuse de pommes de terre*; le même, pour 6.400 fr., les *Laveuses du moulin d'Aix*; M. Orosdi, pour 7.000 fr., les *Moissonneurs*.

Les autres pastels se vendirent entre 3 et 4.000 fr.

Je suis bien tenté de dauber un peu sur nos amateurs, dont l'incompréhension ne peut parfois se mesurer. Le 1er juin nous fûmes conviés à visiter chez Georges Petit la **Collection de M. B. Rey**.

On avait préparé un beau catalogue en tête duquel, dans une docte préface, M. Molinier lui-même vantait les mérites de cette collection. Et, en vérité, M. Molinier ne nous offrait pas des vessies pour des lanternes. De la collection Rey se dégageait un rare intérêt pour quiconque fait passer les jouissances de l'art avant le souci de la spéculation.

On y trouvait un ensemble de sculptures sur bois et en pierre qui témoignait de manière saisissante de la richesse d'imagination des artistes du Moyen-Age et de plus tard, du charme infini de leur âme pieuse et naïve. La vie du Christ et celles des Saints étaient leurs sources d'inspiration; ils en choisissaient des scènes comme formes de leurs sentiments esthétiques. Or, tous ces morceaux de bois ou de pierre, sur lesquels ces sculpteurs anonymes avaient œuvré avec patience et amour, ainsi qu'avec une science souvent admirable, se vendirent pour rien. M. Chevallier était obligé de les abandonner à 10 et 20 fr. Heureusement on eut la sagesse de ne pas procéder à la deuxième vacation annoncée pour le 3 juin.

Ah ! s'il s'était agi de quelques porcelaines de notre affreux Sèvres ou de quelques estampes grivoises du dix-huitième, comme les enchères eussent bondi et rebondi !

Il est vrai que l'incompréhension n'est pas particulière aux amateurs. Certains fonctionnaires des Beaux-Arts peuvent rivaliser avec d'autant plus d'éclat qu'ils joignent à leur naturelle incompréhension une négligence scandaleuse et une parfaite incompétence.

Je dois au hasard d'avoir visité chez M. Jonchery, sculpteur et réparateur, 3, villa Brune, deux bas-reliefs. Ils sont immenses et ils sont superbes, dignes de figurer dans notre Louvre ou d'orner quelque palais. Le Louvre ne les aura pas: M. Giraud les a achetés pour une bouchée de pain, et il les destine au nouveau château qu'il a construit à Laecken dans la propriété de S. M. le roi des Belges.

Ces bas-reliefs appartenaient au Palais de Saint-Cloud, incendié en 1870. Des connaisseurs, dont on pourrait peut-être discuter l'opinion, les attribuent à Clodion. En tous cas, ils sont d'une incontestable beauté. L'un représente le *Triomphe de Flore* et l'autre la *Course d'Atalante et d'Hippomène*.

De nombreux personnages se détachent en plein relief, d'autres en demi-relief. Tous offrent un mouvement gracieux. Dans leur état primitif, on devine qu'ils étaient d'une sculpture irréprochable, avec des détails d'une invention ingénieuse et d'une exécution à l'abri de toute critique. M. Jonchery a reconstitué lui-même le *Triomphe de Flore* et il était difficile de faire mieux. Etant tombé malade,il chargea un ancien Prix de Rome de restaurer la *Course d'Atalante et d'Hippomène*. Celui-ci, — comme il sied de ne pas s'en étonner trop, — a prodigué les maladresses et les bévues. Mais tels qu'ils sont, ces bas-reliefs restent splendides.

Or désire-t-on connaître leur histoire exacte? Quand on décida, — stupidement d'ailleurs — de faire démolir le Château de Saint-Cloud nos fonctionnaires des Beaux-Arts dédaignèrent de prêter attention aux sculptures qui avaient plus ou moins résisté à l'incendie de 1870. Tout fut cédé à un entrepreneur de maçonnerie. M. Jonchery, ayant distingué la beauté des deux bas-reliefs dont nous parlons, les lui acheta. Il restaura le *Triomphe de Flore* et le montra à quelques connaisseurs ainsi qu'à plusieurs fonctionnaires, parmi lesquels le Conservateur de la sculpture du musée du Louvre. Ce dernier personnage se drapa dans des airs solennels et méprisants. Au surplus, l'Etat pouvait-il s'exposer au ridicule de racheter assez cher ce qu'il avait donné pour rien ?...

Et c'est ainsi que deux admirables monuments de notre Histoire de France et de l'histoire de notre Art vont partir pour la Belgique!

Cette anecdote, jointe à celle de la Tiare de Saïtapharnès et à combien d'autres, prouve que nos Beaux-Arts sont toujours en bonnes mains.

MM. Delestre et Durel procédèrent, le 27 mai, à une vente de livres modernes. J'en retiens deux prix qui intéressent plus spécialement les lecteurs du *Mercure de France* : la *Nef*, d'Elémir Bourges, l'un des exemplaires de la Société des XX, se vendit 38 fr., et *les Poèmes*, de Louis Le Cardonnel, un des exemplaires de la même société, furent payés 25 francs.

Memento. — La saison touche à sa fin, et ce ne sont pas nos commissaires-priseurs et nos experts qui s'en plaindront. Ils ont bien gagné un peu de repos et de vacances !

M. Paul Chevallier reste l'un des derniers sur la brèche. Il nous annonce pour la deuxième quinzaine de juin deux ventes qui attireront les amateurs. La première, celle de M. Bayer, qui aura lieu les 26 et 27 juin, comprend quelques tableaux modernes de Corot, de Diaz, de J. Dupré, ainsi que des tapisseries de la Renaissance. La seconde, celle de M. d'Hautpoul, compte de remarquables tableaux anciens. On verra défiler à la vacation du 29 juin des œuvres de Drouais, de Van Dyck, de Fragonard, de Lancret, etc.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

Beah Ullah : *Les Paroles cachées en persan* ; Leroux » »

Ethnographie

A. Nicerofo : *Les Classes pauvres* ; Giard 8 »

Géographie

G. Lespagnol : *L'Evolution de la terre et de l'homme* ; Delagrave 5 »

Histoire

S. Blot : *Napoléon III*. Histoire de son règne ; Rudeval 3 50

Hippolyte Buffenoir : *La Comtesse d'Houdetot, sa famille, ses amis* ; Leclerc 10 »

Derrécagaix (gén.) : *Le Maréchal Berthier*, 2e partie, 1804-1815 ; Chapelot 7 50

E. Ducéré : *Bayonne sous l'ancien régime. Le Mariage de Louis XIV* ; Bayonne, Lamaignère 20 »

Cap. H. Famelart : *Vues des champs de bataille de Wissembourg et de Frœschwiller, 4 et 6 août 1870* ; Chapelot 6 »

G. Ferrero : *Grandeur et Décadence de Rome : Jules César* ; Plon » »

Ad. Lanne : *La Sœur de Louis XVII* ; Daragon 2 »

C. Mondon-Vidailhet : *Chronique de Théodoros II, roi des rois d'Ethiopie*, 1853-1868, texte abyssin, avec traduction et notes : Guilmoto, 2 vol. 14 »

Charles Schmidt : *Le Grand duché de Berg (1806-1813). Etude sur la domination française en Allemagne sous Napoléon Ier* ; Alcan 10 »

Littérature

Léon Bocquet : *Albert Samain, sa vie, son œuvre*. Préface de Francis Jammes ; « Mercure de France » 3 50

Remy de Gourmont : *Promenades Philosophiques* ; « Mercure de France » 3 50

Abel Lefranc : *Les Navigations de Pantagruel*. Etude sur la philosophie rabelaisienne ; Leclerc 12 »

Jean Lionnet : *L'Evolution des Idées chez quelques-uns de nos contemporains* ; 2e série ; Perrin 3 50

Charles Maurras : *L'Avenir de l'Intelligence* ; Fontemoing 3 50

Laurent Tailhade : *Omar Khayyam et les poisons de l'Intelligence* ; Carrington 5 »

Philologie

T. Joran : *Plaidoyer pour les langues mortes* ; Poussielgue 1 »

Poésie

Edouard Dubus : *Quand les violons sont partis* ; nouv. éd. ; Messein 3 50

Alfred Gassier : *Jours en fleurs* ; Ollendorff 3 50

Armand Masson : *Pour les quais* ; Messein 3 50

Henry Mirande : *Au fil de l'eau* ; Messein 3 50

G. de Reynold : *Les Lauriers de l'Armure* ; Genève, A. Jullien » »

Valentine de Saint-Point : *Poèmes de la Mer et du Soleil* ; Messein 3 50

Eshmer Valdon : *Les Thuribulums affaissés* ; « La Vie » 3 50

Psychologie

Dr Gustave Geley : *L'Etre subconscient* ; Alcan 2 50

Publications d'art

G. Lanœ : *Histoire de l'école française de paysage, depuis Chintreuil jusqu'à 1900* ; Foulard 9 »

Camille Mauclair : *De Watteau à Whistler* ; Fasquelle 3 50

A. Michel : *Histoire de l'Art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours*. T. I, première partie ; Colin 15 »

Questions coloniales

Félicien Challaye : *Au Japon et en Extrême-Orient* ; Colin 3 50
E. Ferry : *La France en Afrique* ; Colin 3 50
Jean Hess : *La Vérité sur l'Algérie* ; Librairie Universelle 3 50

Questions religieuses

P. Peguet : *La Vérité sur nos livres de chant liturgique. L'édition vaticane*; Abry, à Annecy 0 90
C. Pirkheimer: *Un Couvent persécuté au temps de Luther. Mémoires de l'abbesse du couvent de Sainte-Claire à Nuremberg* ; Perrin 3 50

Roman

Jean Ajalbert : *Sao Van Di* ; Fasquelle 3 50
Georges Auriol : *L'Hôtellerie du Temps perdu* ; Flammarion 3 50
André Avèze : *Charlotte s'amuse* ; Albin Michel 3 50
Max Beerbohm : *L'Hypocrite sanctifié*, traduit de l'anglais et précédé d'une étude sur l'auteur, par X.-Marcel Boulestin; « Mercure de France » 3 50
Paul Brulat : *L'Aventure de Cabassou*; Douville 3 50
Omer Chevalier : *Le Chevalier Jehan des Vignes* ; Fasquelle 3 50
Comtesse Clo : *L'Inévitable* ; Bibliothèque Indépendante 3 50
Adolphe Darvant : *Moloch* ; Albin Michel 3 50
Emile Dodillon : *La Voix sacrilège* ; Lemerre 3 50
Edouard Ducoté : *Le Servage* ; Calmann-Lévy 3 50
Madame Octave Feuillet : *L'Autre* ; Calmann-Lévy 3 50
H. Guerlin : *Le Baiser de la déesse, roman de Bonaparte en Egypte* ; Tallandier 3 50
Charles Henrion : *Petites fleurs de mon Jardin* ; Nancy » »
André Lichtenberger : *Line* ; Plon 3 50
Jean Lorrain : *Le Crime des Riches* ; Douville 3 50
René Maizeroy : *Le Marchand de déesses* ; Lemerre 3 50
Georges Mareschal de Bièvre : *Un mari en loterie* ; Plon 3 50
Dmitry de Merejkowski : *Pierre le Grand* ; Calmann-Lévy 3 50
Nadège Nastri : *A quoi bon vivre*! Lemerre 3 50
G. Périn : *L'Expiation*; Messein 3 50
Emile Pouvillon : *Petites gens* ; Fasquelle 3 50

Sciences

Ernest Hæckel : *Les Enigmes de l'Univers* ; Schleicher 2 »
Henri de Varigny : *La Nature et la Vie* ; Colin 3 50

Sociologie

J. Bourdeau : *Socialistes et Sociologues*; Alcan 3 50
Baron Charles Mourre : *D'où vient la décadence économique de la France* ; Plon 3 50
M. A. Ribot : *Discours politiques* (1901-1905) ; Plon, 2 vol. 7 »
Comte L.-N. Tolstoï : *Dernières Paroles*, trad. par J. W. Bienstock, avec un portrait du Comte L.-N. Tolstoï ; « Mercure de France » 3 50

Théâtre

Henri Mazel : *Les Amazones*, drame en 3 actes ; « Mercure de France » 3 50
Plaute : *Trois comédies*, trad. par L. Tailhade ; Flammarion 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Le Culte et les Fêtes d'Adônis Thammouz dans l'Orient antique. — La Correspondance d'Emile Zola. — Le Monument Sisley. — Une Association des Peintres et des Sculpteurs. — Rétif de la Bretonne et les *Liaisons Dangereuses.* — La Pénétration pacifique. — Origine des titres des poésies. — Le Salon d'Automne.—

Publications du *Mercure de France*.— Presse d'informations. — Fleurs de rhétorique.

Le Culte et les Fêtes d'Adônis-Thammouz dans l'Orient antique. — M. Van Gennep nous adresse la lettre suivante, en réponse à celle que nous avons insérée de M. Charles Vellay :

Clamart, 2 juin 1905.

Cher Monsieur Vallette,

J'ai écrit (nº du 15 mai) que le livre de M. Vellay laissait à désirer pour la critique comme pour l'interprétation des textes. Je maintiens cette appréciation. Depuis, M. Vellay s'est renseigné un peu mieux ; il tient pour la théorie solaire contre la théorie agraire, sans d'ailleurs examiner celle-ci à fond, ni répondre à ma critique. Il prend en tous cas position dans un débat que certains archéologues comme Salomon Reinach, H. Huber, etc., ont vulgarisé ici depuis des années, et qu'il était etrange de voir ignoré, systématiquement ou non, je ne sais, dans une thèse de doctorat.

L'argumentation de la lettre est encore de même ordre que celle du livre : il n'est pas tenu compte de la date du document, ni de la valeur du témoin ; aucune tentative de dissociation des éléments constitutifs d'un culte très complexe ; aucune recherche sur les cultes locaux antérieurs à l'influence phénicienne ; aucun classement des rites d'après leur mécanisme ; aucune analyse des représentations fondamentales (notion de sympathie, de contagiosité, de sacré, de saint, de divin, etc.). En outre M. Vellay semble oublier que dès que le document n'est pas uniquement monumental, figuré ou épigraphique, il est ethnographique ; par suite, le mal que M. Vellay peut penser des observateurs modernes, il doit le penser d'un Pausanias ou d'un Macrobe, ethnographes eux aussi, puisque décrivant les mœurs et croyances de leurs contemporains. Inutile, je pense, de continuer cette discussion, qui dure depuis que les archéologues classiques voient s'évanouir peu à peu leur monopole, se briser leur vitrine sacro-sainte.

Quant aux arguments personnels, ils tombent merveilleusement à côté. D'abord M. Vellay, quoique s'occupant d'histoire des religions, ignore que *tabou* signifie exactement *sacré ;* l'étude comparative de la notion de sacré m'intéresse en effet ; mais tout autant m'intéresse celle des notions de *saint* ou de *divin*. C'est peut-être le mot qui gêne M. Vellay ; ce mot est polynésien ; il n'est pas plus ridicule que cet hybride : *automobile* ; on l'emploie parce qu'il est plus commode, à plusieurs points de vue, que celui de *sacré*. Remplacez dans telle phrase de M. Vellay *tabou* par son équivalent *sacré* : « Au nom des *sacrés* M. Van Gennep repousse tout, ignore tout : c'est un nouveau genre de fanatisme ». Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ?

Puis M. Vellay m'accuse bien vite d'ignorance en histoire et en archéologie, de mépris pour les textes et les monuments, etc. Cela semblera bizarre à qui sait qu'ayant étudié d'abord la numismatique du Moyen-Age, puis l'égyptologie et la philologie sémitique, je suis allé enfin à l'ethnographie parce qu'elle offre un champ d'études plus vaste, et vivant. C'est ainsi que je me trouve avoir suivi la voie que recommandent depuis peu des savants allemands (Usener, Dieterich, Preuss, von Luschan, etc.) et anglais (Petrie, Myres, Miss Harrisson, etc.), et que trouvent excellente aussi certains savants français qui appartiennent à la *nouvelle* école des mythologues officiels, S. Reinach, H. Huber, Toutain, Renel, etc.

Pour M. Vellay, je persiste, et cela davantage encore après sa lettre, à le ranger parmi les mythologues de la vieille école pour le parti-pris de ses affirmations. Il se fait justement que je n'ai pas la manie du totemisme et me suis attiré quelques reproches pour mon scepticisme à propos des totémismes latin, celtique, malgache, etc. ; — que loin d'être hypnotisé par J. G. Frazer, je m'écarte de lui sur nombre de questions importantes ; — que je ne suis ni ethnopsychologue, ni anthroposociologue et n'emploie ces mots, horribles et ne signifiant rien de précis, qu'en rendant compte de livres où ils se trouvent...

Ainsi M. Vellay s'est aussi mal documenté sur la terminologie religieuse et sur moi que sur Adônis-Thammouz. Pour un jeune savant... !

Veuillez agréer, etc.

A. VAN GENNEP.

§

La Correspondance d'Emile Zola devant être publiée très prochainement, les personnes qui ont entre les mains des lettres de l'écrivain sont instamment priées de vouloir bien en donner communication ou en adresser la copie à Mme Emile Zola, 62, rue de Rome.

Cette publication ne comprendra pas les simples billets de félicitations, remerciements, etc.

§

Le Monument Sisley. — Le Comité exécutif du Monument Sisley expose comme suit son projet :

La ville de Moret se propose de célébrer la mémoire du grand peintre impressionniste Sisley par l'érection d'un Monument artistique sur la Place du Pont, qui était particulièrement affectionnée par l'artiste dont Moret désire honorer le talent et l'œuvre impérissable.

A cette manifestation, que nous voulons grandiose, se prêtera le cadre merveilleux de la Vallée du Loing, dont les beautés artistiques et sans rivales lui attirent du monde entier une pléiade d'artistes, pépinière inépuisable de talents sans cesse grandissants.

Les enfants du peintre Sisley ont accepté, avec gratitude, l'hommage qui sera rendu à la mémoire de leur père, en laissant toute liberté au Comité exécutif formé à Moret pour accomplir son projet et préparer cette fête de l'Art.

C'est de tout cœur que M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, a bien voulu accepter la présidence du Comité d'honneur.

Le peintre Antoine Guillemet et le sénateur Charles Prevet ont accepté les deux premières vice-présidences de ce Comité d'honneur auquel sont déjà parvenues de nombreuses adhésions du monde artistique ou ami des Arts.

Le Comité exécutif du Monument Sisley sollicite tous les concours, toutes les bonnes volontés, sans exception.

Le Comité exécutif est ainsi composé : Président : M. de Brequeville ; Vice-présidents : MM. Barbey, Geoffroy, Bellier ; Secrétaire général : M. Drège ; Secrétaire-adjoint : M. Thoiré ; Trésorier : M. Lalande ; Membres : MM. Sauvé, Tolin, Turpin, Paupardin, Picabia, Hœniger, Thiesson, Berthier, Chesnoy.

Les souscriptions sont reçues par Me Lalande, notaire à Moret-sur-Loing (S.-et-M.), trésorier du Comité ; par M. Bellier, vice-président, 8, cité Trévise, de 10 h. du matin à midi et de 3 à 6 h., samedi excepté ; aux guichets de la Société Générale, à Fontainebleau, Moret, Nemours et Montereau ; à Londres, à la Société Générale, et chez MM. Im, Thurn and Sons, I, East India Avenue, Leadenhall Street, E. C.

§

Une Association des Peintres et des Sculpteurs. — La Société des Amis du Luxembourg adresse aux artistes une circulaire pour les engager à se grouper en une Association des Peintres et des Sculpteurs qui leur assurerait « des droits équivalents à ceux dont jouissent les hommes de lettres et les compositeurs de musique ». Cette association aurait pour but notamment de réaliser le projet que M. José Théry a exposé dans notre livraison d'août 1904, sous le titre: *Le Droit de l'artiste dans les ventes de ses œuvres ; un Office de garantie des œuvres artistiques :*

L'Association des peintres et des sculpteurs serait la grande Mairie où serait faite la déclaration des œuvres vendues, dressé et conservé leur état civil, moyennant la perception d'un droit qu'acquitterait sans peine l'acheteur, heureux de mettre, à ce prix, hors de doute et de contestation l'authenticité de l'œuvre acquise.

Rendre à peu près impossible le commerce des faux artistiques et le trafic des œuvres volées; rétablir la confiance chez l'amateur et lui donner la sécurité; dresser un vaste inventaire des œuvres d'art contemporaines; doter votre société de revenus importants et facilement perçus: tels sont les multiples avantages qui doivent résulter pour vous de cette institution d'un office de garantie que vous pouvez créer demain.

§

Rétif de la Bretonne et les « Liaisons dangereuses ». — Rétif était un homme moral, et, à propos de l'*Andrienne*, que son frère lui arracha des mains avec une conviction très janséniste, il a cette réflexion sur le danger d'empêcher les enfants de terminer leurs lectures:

C'est ainsi que sous mes yeux une mère imprudente, après avoir laissé traîner les *Liaisons dangereuses*, trouvant sa fille à les lire, lui arracha ce roman détestable, au milieu du IIIe volume. La fille, âgée de quinze ans (l'oserais-je dire!) le désirait avec tant d'ardeur qu'un homme de quarante-cinq ans obtint d'elle la dernière faveur, à condition qu'il le lui apporterait. Elle l'acheva pour lors. Son désir satisfait, elle fut étonnée, effrayée de sa faute; elle fut au désespoir et peu s'en est fallu qu'elle ne se soit donné la mort... O mères! soyez prudentes (*Monsieur Nicolas*, troisième époque, 1748, II, 115, réimpression, Liseux).

§

Origine des titres des poésies. — On lit dans « l'Advis au Lecteur » des poésies de Guillaume Colletet, publiées par son fils François (Poésies diverses de Monsieur Colletet contenant des sujets héroïques, des Passions amoureuses, et d'autres Matières Burlesques et Enjouées. Paris, Champoudry, 1656, in-8o).

...Au reste, tu seras adverty que notre autheur est apparemment le premier des François qui a donné des titres particuliers et expressifs à tous ses poemes jusqu'au moindre sonnet et à la plus petite épigramme, afin de prévenir l'impatience du Lecteur.

§

La Pénétration pacifique. — D'un interview de M. de Segonzac, par M. G. Villiers, le diplomate du *Temps* (24 mai). M. de Segonzac parle :

...Ces gens (les Marocains) ont un besoin qui domine tous les autres; c'est le besoin d'eau... à tout prix, ils essayent d'y remédier. Mais pour atteindre les nappes souterraines, qui sont souvent à une grande profondeur, ils ont besoin du concours d'ingénieurs Européens. Les INGÉNIEURS HYDROGRAPHES seront dans cette région les premiers agents de pénétration...

Sans doute, par analogie, M. de Segonzac voudra-t-il utiliser les *ingénieurs des Mines* pour le futur service anthropométrique du Maghzen ? Son interviewer, émerveillé, M. Georges Villiers, omet de nous le dire.

On ne saurait le lui reprocher, car il nous dédommage avec cette perle :

Les riches Marocains, parmi lesquels M. de Segonzac fit une captivité si opportune, envoient « *acheter des scaphandres à Marakech pour curer leurs puits* » (!).

Quel dommage de ne pas connaître, par son nom, le trafiquant génial qui refile aux caïds de Marakech, pour remuer la vase de leurs puits, les scaphandres de l'Europe civilisatrice. Le Maroc est tout de même un bien curieux pays, et cela valait la peine que M. de Segonzac y fût prisonnier pendant quelques journées, qui n'ont pas, décidément, été perdues pour tout le monde.

§

Le Salon d'Automne. — Le Bureau du Salon d'Automne et les deux présidents d'honneur, MM. Eugène Carrière et Renoir, viennent de remercier M. Dujardin-Beaumetz de la mesure qu'il a prise pour assurer au Salon d'Automne la jouissance des locaux du Grand-Palais, cette année et les années suivante.

Le Salon ouvrira ses portes au public du 15 octobre au 15 novembre prochain.

§

Publications du « Mercure de France » :

PROMENADES PHILOSOPHIQUES (*François Bacon et Joseph de Maistre. — Sainte-Beuve créateur de valeurs. — Le Pessimisme de Léopardi. — La Logique d'un Saint. — Les Racines de l'Idéalisme. — Idées et Paysages. — La Rhétorique.— L'Orthographe. — Notes de Philologie*), par Remy de Gourmont, vol. in-18, 3.50.

L'HOMME INTÉRIEUR, poèmes, par Charles Guérin, vol. in-18, 3.50.

DERNIÈRES PAROLES (*La Guerre russo-japonaise. — Les Evènements actuels en Russie. — Aux Hommes politiques. — Du Journal intime. — Sur la Révolution,* etc.), par le comte L. N. Tolstoï, trad. par J.-W. Bienstock, avec un portrait de Tolstoï pris en janvier 1905. Vol. in-18, 3.50.

L'HYPOCRITE SANCTIFIÉ, de Max Beerbohm, traduit de l'anglais et précédé d'une Etude sur Max Beerbohm par X.-Marcel Boulestin, avec une caricature du traducteur par l'auteur. Vol. in-16 jésus, 3 francs.

§

Presse d'informations

Du *Journal*, 2 juin :

On met sous les yeux de l'anarchiste espagnol la photographie de la bombe ramassée par M. Chavigny.
— Voici le modèle de vos bombes, dit le juge.
— C'est bien cela, répond Vallina, *visiblement stupéfait.*

Du *Matin*, même jour :

A ce moment, M. Leydet met sous les yeux de l'anarchiste la photographie de la bombe qui « rata ».
— C'est bien une de vos bombes ?
— Oui, dit Vallina, *sans laisser paraître la moindre émotion.*

§

Fleurs de rhétorique. — De l'*Eclair* du 13 mai :

Décidément, en y regardant de près, le fusil du président Roosevelt ressemble plus à une arme de guerre qu'à une branche d'olivier.

De l'*Humanité* du 30 mai :

Le terrain choisi par lui pour cette lutte tragique — celui-là même où elle s'est engagée — était particulièrement propice aux Japonais, car les eaux du détroit de Corée leur étaient tout à fait familières.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.